LIBRARIES
UNIVERSITY OF WISCONSIN–MADISON

Histoire illustrée de la guerre de 1914. Tome 11 1920

Hanotaux, Gabriel, 1853-1944
Paris: Gounouilhou, 1920

https://digital.library.wisc.edu/1711.dl/PMWQBHKMU2C5Z8A

Copyright by Gabriel Hanotaux, 1920.

For information on re-use see:
http://digital.library.wisc.edu/1711.dl/Copyright

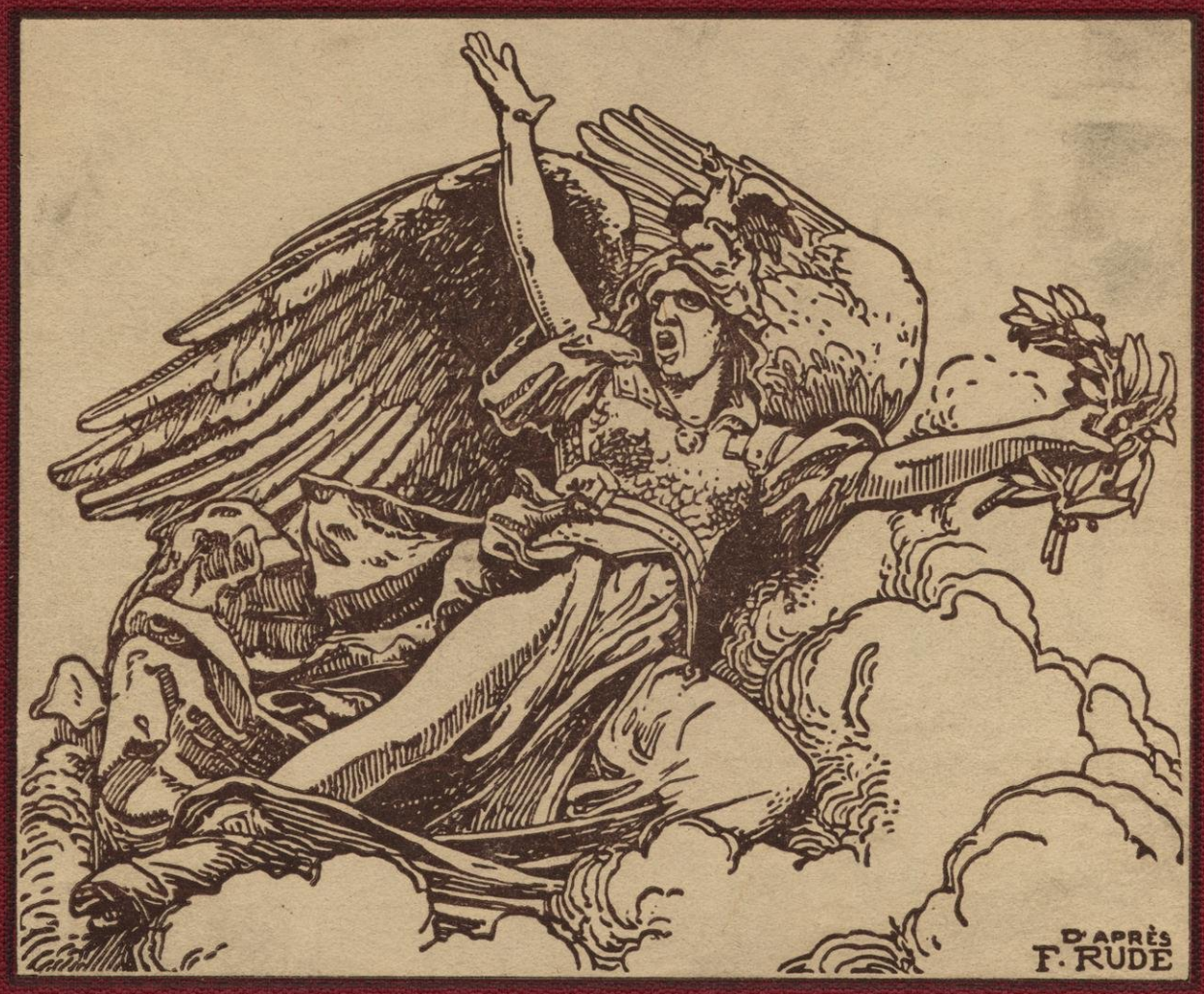
The libraries provide public access to a wide range of material, including online exhibits, digitized collections, archival finding aids, our catalog, online articles, and a growing range of materials in many media.

When possible, we provide rights information in catalog records, finding aids, and other metadata that accompanies collections or items. However, it is always the user's obligation to evaluate copyright and rights issues in light of their own use.

728 State Street | Madison, Wisconsin 53706 | library.wisc.edu

GABRIEL HANOTAUX

de l'Académie Française



HISTOIRE ILLUSTRÉE
DE LA
GUERRE
DE
1914

me doit 30 fr.
du, net

Library
of the
University of Wisconsin

23155
N. Wisc. Cent
f30—

HISTOIRE ILLUSTRÉE

DE LA

GUERRE DE 1914

TOME XI.

Copyright by
Gabriel Hanotaux,
1920

Tous droits de reproduction,
de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

GABRIEL HANOTAUX

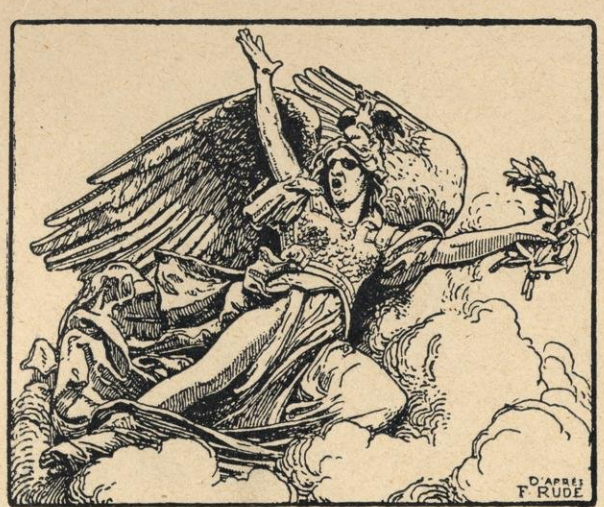
de l'Académie Française

HISTOIRE ILLUSTRÉE

DE LA

GUERRE DE 1914

TOME ONZIÈME



GOUNOUILHOU, ÉDITEUR

PARIS, 30, RUE DE PROVENCE. — BORDEAUX, 8, RUE DE CHEVERUS

1920

246951
JUL 19 1921
+F0807
+H19
11

CHAPITRE XLVII

(Suite)

LA DRAMATIQUE JOURNÉE DU 8 SEPTEMBRE

L'heure critique de la bataille de la Marne. — Les deux Commandements à la veille des résolutions décisives.
La bataille oscille sur tout le front. — Le soldat français prend l'ascendant.
La reprise sur l'Ourcq le 8 septembre. — La bataille des communications et la bataille d'articulation.
La faute décisive de von Kluck.

Dès le 9 au matin, revenant à l'observation qui l'a frappé dans la journée du 8, il note :

« Il semble que DU SUD un adversaire vienne vers nous. On envoie contre lui une division brandebourgeoise... »

C'est bien la *bataille d'articulation* et c'est le vrai péril devant lequel la Ire armée est obligée de se dérober. D'ailleurs, elle s'y décide sans retard et c'est ce que nous allons voir bientôt.

Ces témoignages le prouvent : au fur et à mesure que l'on s'approche de la Marne, la bataille prend, aux yeux des soldats eux-mêmes, son véritable aspect : avec un succès précaire à droite, une sérieuse menace se lève à gauche. Si les courages sont un peu réconfortés par les bruits favorables qui circulent sur l'échec des Français dans leurs tentatives d'enveloppement vers Nanteuil-le-Haudouin, on voit avec appréhension une autre tentative menaçant l'aile droite vers Vareddes et Château-Thierry.

Le lieutenant Wilhelm Harloff, du 90e régiment d'infanterie (Kaiser Wilhelm), nous donne le récit des émotions d'un officier appartenant à ce IXe corps qui, transporté et ballotté d'un bout à l'autre de la bataille, manqua tellement à von Bülow sans devenir d'une utilité sérieuse pour von Kluck. On mit ses effectifs sur les dents pour les amener à pied d'œuvre au moment où il n'y avait plus qu'à battre en retraite. C'est ce qui provoque, chez notre jeune officier, la réflexion suivante où il y a à la fois de la gloriole et de l'amertume :

« Les marches fournies par la 17e division du 1er au 10 septembre n'ont jamais été nulle part égalées. Tout comme en 1870, nous avons mérité le nom de « kilometer division », la division des kilomètres. »

Nous avons dit que le IXe corps se battait à Esternay le 7 au soir, quand un ordre de von Kluck le retira à la IIe armée et le rappela au nord de la Marne. Suivons son odyssée :

« Le colonel général von Kluck avait ordonné que le IXe corps qui, jusqu'à présent, avait été à l'aile gauche de la Ire armée, marchant le long du front en arrière aurait à se rendre à l'extrême aile droite pour la défendre contre les tentatives françaises d'encerclement. Nous partîmes donc, le 7 septembre au soir, pour le grand voyage qui était bien une des plus grandes marches de toute la guerre. Après quatre heures de marche, on bivouaque à 11 heures, un peu en arrière de Fontenelle, à Gillauche (près des fermes du Soudan incendiées au cours de la bataille de la Marne). Nous étions tellement fatigués que c'est seulement après un bon bout de temps que l'on s'aperçut que l'on était installé, avec ces messieurs de la 12e compagnie, sur un même tas de fumier. On nous réveilla à 3 h. 3/4 et on se remit immédiatement en route. Dès qu'il fit jour (le 8 septembre), nous fûmes pris en surveillance par un grand nombre d'aviateurs ennemis sur lesquels on tira, mais en vain. (Ce sont ces aviateurs qui signalèrent ce qu'ils appelaient « la retraite générale

1

allemande » au commandement français.) A 11 heures, on traversa la ville très jolie et admirablement située de Château-Thierry qui avait des traces du bombardement allemand. A 1 heure, excessivement fatigués (en effet, 20 heures de marche !), on fit une courte halte en plein champ. Puis il fallut continuer sous la poussière et la chaleur. A 6 h. 1/2 seulement, une autre courte halte, mais celle-ci sous une pluie torrentielle, près de La Ferté-Milon. Malheureusement, ce ne fut pas encore le bivouac ; comme il y avait de la cavalerie française dans les environs (raid du corps Sordet au delà de Levignen, signalé ci-dessus), on dut encore se remettre en route, à 10 heures du soir, pour aller prendre le repos dans un champ d'ailleurs assez voisin; mais, à 3 heures du matin, il fallut de nouveau se remettre en route. Après une nouvelle marche de six heures, nous étions dans le voisinage de Crépy-en-Valois. »

Donc, le corps arrive le 9 au matin, mais dans quel état ! Or, von Kluck a déjà donné l'ordre de la retraite. Le corps se battit, il est vrai, le 9, pour aider les corps combattant dans cette région à se dégager. Mais, combien, — sans tant de fatigues, — sa présence n'eût-elle pas été plus utile auprès de Bülow pour faire face à l'avance de la 5e armée française !

L'armée allemande, menée par de tels chefs, fut toujours sacrifiée au caprice d'une prétendue « génialité » stratégique. On surmène ces corps, on joue avec eux au *Kriegspiel*, et l'on s'étonne, après cela, qu'ils ne rendent pas tout ce que l'on exige d'eux à l'heure de la bataille !

Un autre corps prend part, comme nous l'avons dit, à la manœuvre finale de von Kluck, c'est le IIIe corps. Il a déjà subi bien des alternatives. Le 7 septembre, il a été appelé à lui par Bülow pour remplacer, sur le Morin, le Xe corps épuisé (1). Mais voici qu'on a besoin de lui sur l'Ourcq et on le cueille, en pleine bataille, devant Montceaux-les-Provins où il a fait un effort inouï, et on l'envoie là-bas, vers le Nord où l'appelle la volonté de von Kluck.

Pour faire accepter une telle fatigue par la troupe, on répandait dans ses rangs qu'on revenait vers Paris pour y entrer triomphalement (Henri Hubner). Suivons encore ces régiments dans la journée du 8 :

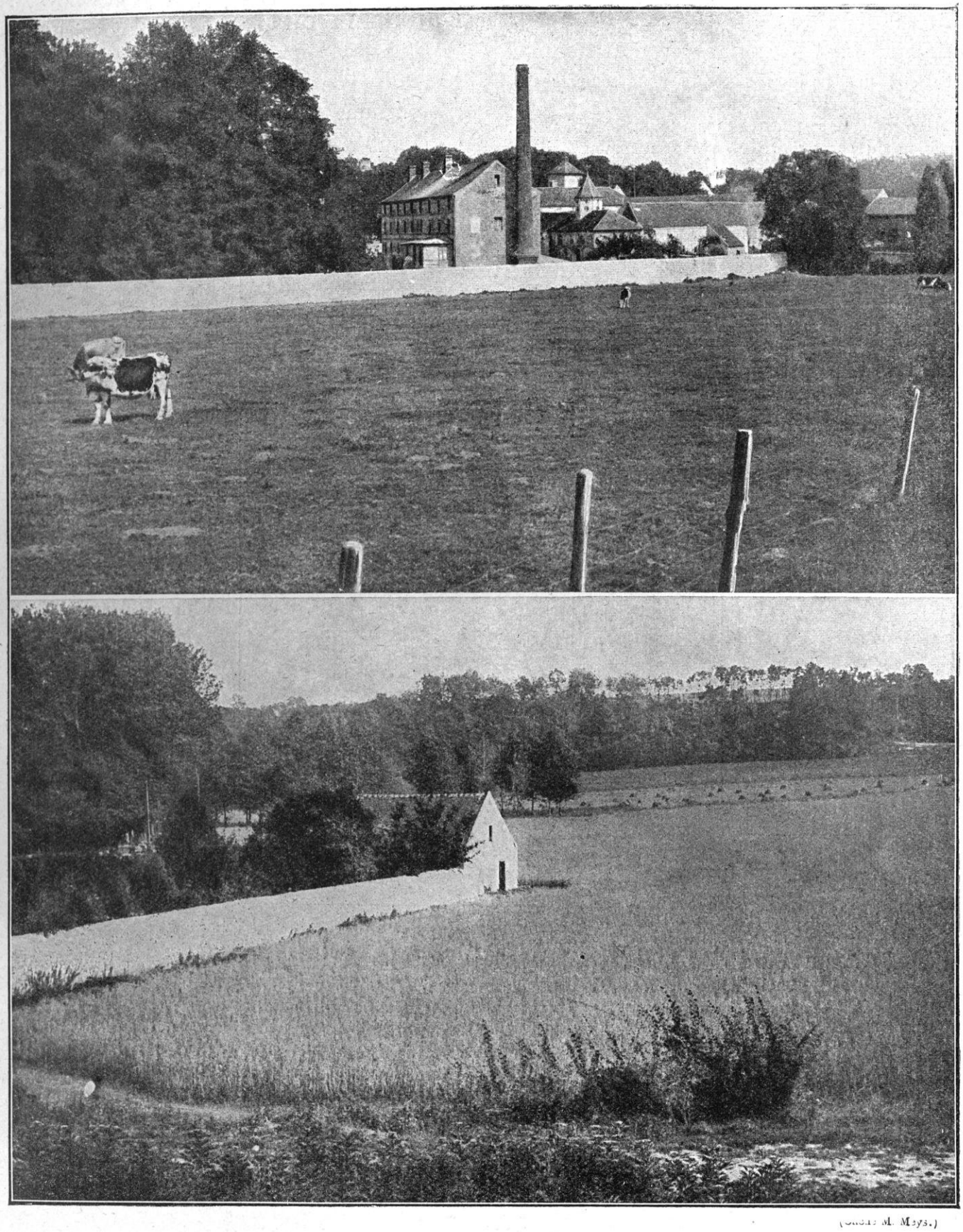
(1) Carnet Dampierre, *in fine*.

« Quittant Monceaux, nous reprîmes les chemins que nous avions déjà parcourus et, par une nuit très douce (nuit du 7 au 8), nous descendîmes vers la belle vallée de la Marne, toute lumineuse dans la nuit claire. Nous fîmes ainsi une marche nocturne de 20 kilomètres. A 2 heures du matin (le 8), nous franchissions la petite ville de Ch. (Charly) sur la Marne. »

Le corps d'armée, le 8 au matin, est donc encore loin du champ de bataille et, si von Kluck le refuse à Bülow, c'est qu'il est résolu à ne rien entendre, à ne rien voir que sa propre conception de la manœuvre. Qui considère l'ensemble de la bataille ne peut douter un instant que puisque le IIIe corps était à Charly au matin du 8, à deux pas de *l'articulation* dont dépendait à la fois le sort de von Bülow et celui de von Kluck, il y eût rendu des services autrement décisifs qu'en continuant ses marches forcées et inutiles pendant toute la journée du 8, pour arriver le 9 seulement à l'extrémité nord de la bataille où aucun résultat sérieux ne pouvait plus être obtenu. Mais les ordres sont donnés ; on marche.

« A 6 heures du matin, les compagnies fatiguées se remettent en route ; marche ininterrompue par un soleil brûlant jusqu'à midi. Cet appel excessif aux forces des troupes ne fut pas inutile. Deux corps d'armée qui avaient pris position au nord-est de la grande place forte de Paris pour protéger le flanc droit de notre armée qui avançait sur Paris (toujours l'explication officieuse tendant à faire croire aux troupes que la manœuvre a pour objet la prise de Paris), étaient depuis plusieurs jours engagés dans une lutte acharnée avec des forces franco-anglaises bien supérieures en nombre.

« L'aile droite des deux corps était particulièrement menacée ; et c'est pourquoi notre corps devait marcher en arrière du front des corps opprimés et se placer à leur aile droite pour éviter que l'ennemi ne les tourne. Un autre corps devait, en même temps, appuyer l'aile gauche. (Il s'agit sans doute de formations du IVe corps par lesquelles von Kluck, sentant venir le péril, commence à se protéger vers la Marne.) Cela réussit, malgré que nos malheureuses compagnies épuisées demeurassent à moitié couchées sur les routes brûlées par le soleil; nous, du moins, nous avons pu tenir. Notre division-sœur était arrivée vers midi à l'aile en danger. On pouvait voir clairement, d'après l'explosion des projectiles, que l'aile droite était en péril. Mais, par notre arrivée, ce péril fut conjuré. En conséquence, on put



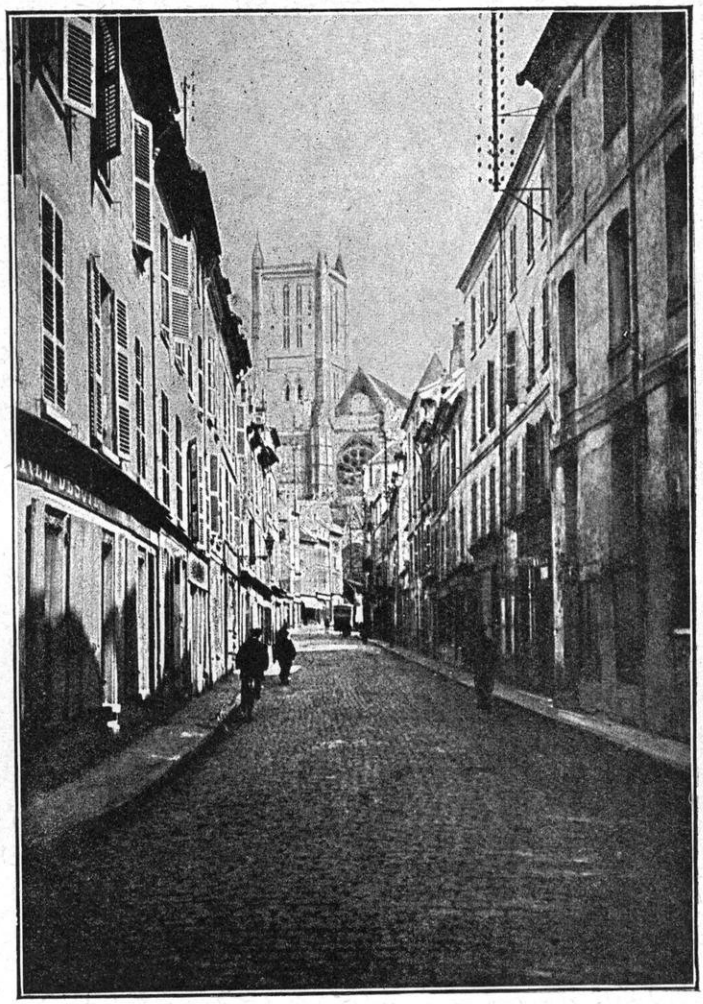
(Cliché M. Meys.)

DEUX VUES DE GUÉ-A-TRESMES

accorder à nos hommes, qui étaient absolument épuisés, un court repos.

« Nous avons ensuite continué notre marche et nous prîmes enfin près du village d'Antilly (entre Boullare et Betz) une position d'attente pour soutenir l'aile droite du corps exposé.

« Lorsque, vers 5 heures moins le quart, la deuxième division du corps d'armée envoyé en renfort entra en ligne à *côté de l'aile gauche* (il s'agit des troupes que l'on envoie pour essayer de renforcer trop tardivement l'aile gauche), la bataille était en quelque sorte gagnée par les Allemands. Il y eut une nouvelle offensive de l'ennemi, à 7 h. 1/2, à l'aile droite. Mais il en fut de même et la partie fut perdue pour lui... *Quant à nous, nous n'avions pas participé d'une façon directe à cette bataille.* Mais les grandes marches tellement extraordinaires que l'on avait fait faire à nos deux corps (IXe et IIIe) n'avaient pas été inutiles puisqu'elles avaient préservé les deux corps en danger d'une véritable catastrophe. Le soir, notre bataillon bivouaquait dans un petit bois de peupliers, sur des gerbes de paille. Les fatigues des jours précédents et la conscience d'avoir remporté la victoire sur un adversaire bien plus fort nous ont donné un sommeil profond et réconfortant. »



MEAUX. — LA RUE SAINT-RÉMY

Celui-ci, du moins, croit à la victoire et à l'efficacité de la manœuvre. Mais observons que son corps ne s'est pas battu, qu'on l'a trouvé trop épuisé pour l'engager : ainsi, la crédulité de l'officier, vainqueur à peu de frais, se satisfait de la grande « conception géniale » qu'on lui a insinuée, depuis le début et il garde l'illusion d'une prochaine entrée dans Paris.

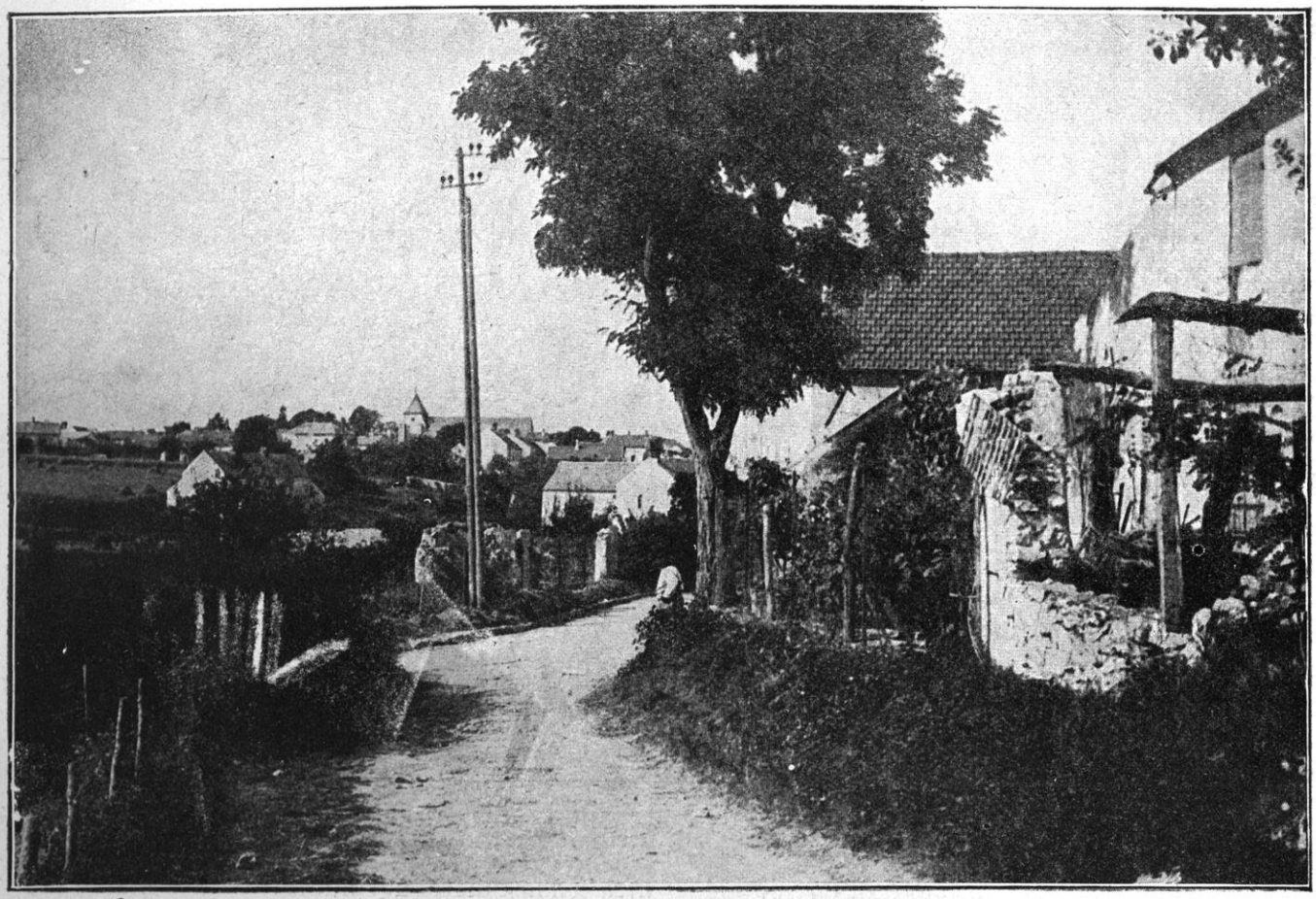
Nous verrons qu'il déchantera, dès le lendemain 9, quand le IIIe corps devra s'engager à son tour pour protéger la retraite.

CONCLUSION SUR LA JOURNÉE DU 8 DANS LE CAMP ALLEMAND.

Les officiers qui raisonnaient voyaient les choses tout autrement et, pour conclure, nous citerons un témoignage allemand duquel il résulte que les véritables causes de la perte de la bataille étaient parfaitement déduites *comme se rattachant à la journée du* 8, par ceux mêmes qui y avaient pris part. Tel est l'avis d'un officier du IXe corps dont le jugement est froid et lucide, Hermann Löhrisch :

« Nous causions : la tâche de l'armée von Kluck était des plus difficiles. Elle avait à se garder de deux groupes d'armées ennemies (voilà, du moins, la difficulté bien comprise et le problème bien posé) : elle devait éviter d'être débordée à droite et, d'autre part, d'être séparée de von Bülow, à gauche... J'ai dit comment notre corps est parvenu, le 7 septembre, à gagner plusieurs kilomètres de terrain dont la plus grande partie est restée en notre pouvoir jusqu'au moment de la retraite (ainsi, nulle exagération, on s'est maintenu à droite et c'est tout). La bataille se continuait en différents endroits, tantôt à notre avantage, tantôt à celui de l'ennemi, jusqu'à ce que, le 8, nous arrivâmes, par l'adjonction de nouvelles troupes, à repousser l'ennemi cherchant à nous déborder jusqu'au delà de Betz, et le 9 à lui enlever même Nanteuil-le-Haudouin. Le danger d'être tourné était évité pour le moment et l'ennemi repoussé. Le 9 septembre, les troupes allemandes avaient l'impression, à l'aile droite, que tout allait bien.

« *Nous fûmes d'autant plus surpris et notre impression joyeuse fut d'autant plus brusquement changée en impression contraire,* lorsqu'on nous apprit, le soir tard, qu'il fallait partir vers le Nord parce que l'armée voisine (c'est-à-dire l'armée Bülow) était battue.



PUISIEUX. — L'ENTRÉE DU VILLAGE

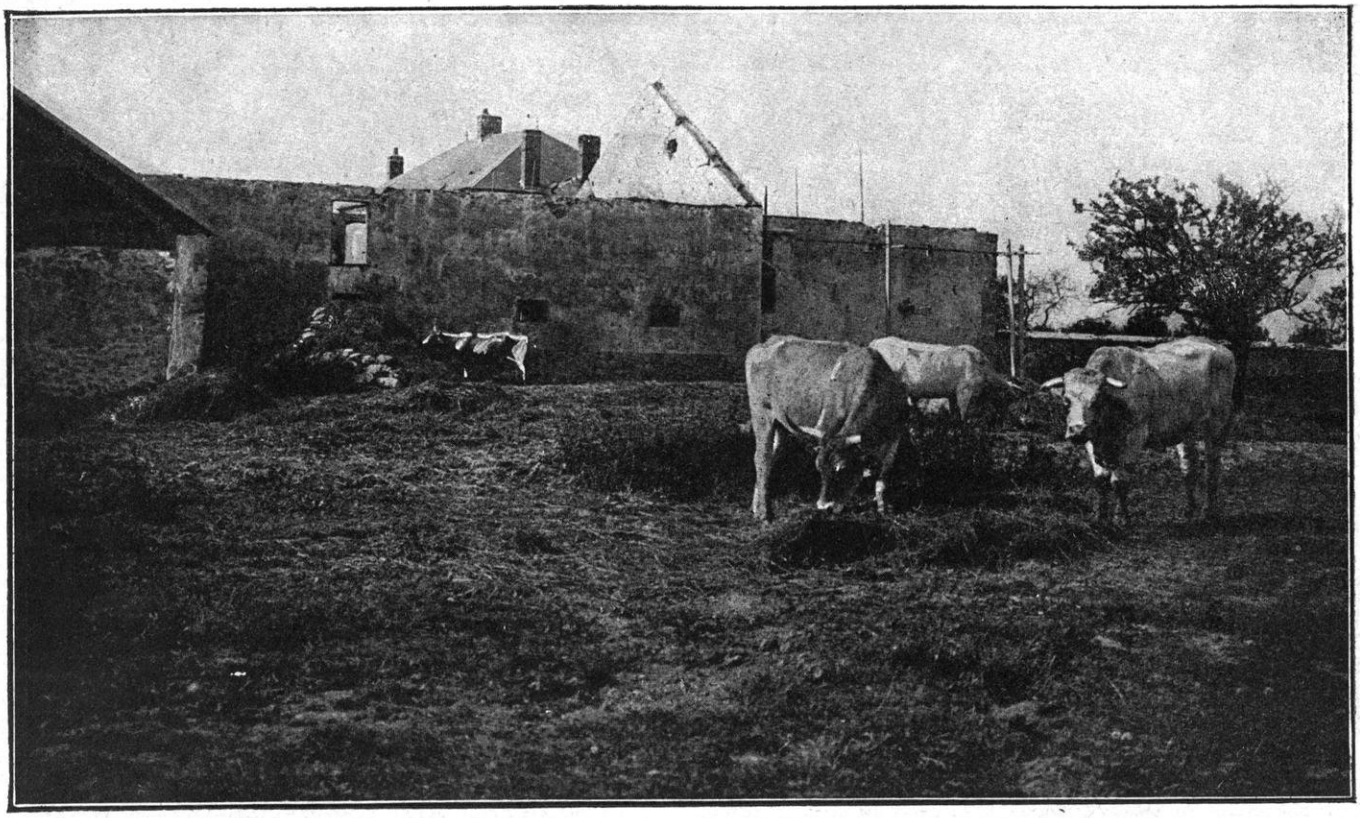
Sur les raisons de cette retraite, le communiqué du 10 septembre dit simplement : « Lorsque la marche en avant de nouvelles et fortes colonnes ennemies fut signalée, on ramena une aile en arrière. L'ennemi n'a poursuivi nulle part. » Si l'on s'en rapporte à cette explication, le Haut Commandement aurait cru ne pas pouvoir maintenir les succès obtenus *avec des troupes fortement éclaircies, épuisées, avec un matériel fortement diminué*, en présence des nouvelles attaques d'un ennemi supérieur : et c'est pourquoi le Haut Commandement a repris, tout d'abord, son aile droite la plus exposée et ensuite, progressivement, tout le front, peu à peu, d'un bout à l'autre.

« *Mais, d'après ce qui m'est venu aux oreilles, les choses seraient différentes. La raison qui aurait forcé à la retraite serait que l'on avait continuellement retiré des troupes du centre pour les placer à l'aile droite, de sorte que la ligne plus à gauche serait devenue trop mince et courait le risque d'être rompue.* Dans ces conditions, il devint absolument nécessaire de se rapprocher de la base d'opérations. De telle sorte, qu'avec les troupes dont on disposait, il fallait se contenter de maintenir ce que l'on avait obtenu de terrain par une avance rapide, en se retirant sur des positions plus favorables. C'est ainsi que l'ordre de retraite arriva au moment où, après d'immenses sacrifices, l'offensive ennemie de Paris à Verdun paraissait rompue. »

Cette version, écho peut-être de ce qui se disait à l'état-major de von Bülow, est beaucoup plus voisine de la vérité, du moins pour ce qui se passe sur l'Ourcq.

C'est parce que von Kluck a retiré ses corps de la gauche pour les jeter sur sa droite qu'il a exposé le centre au danger d'une percée signalée, dès le 7, par Bülow. C'est donc von Kluck qui a la responsabilité de la défaite de l'Ourcq et par contre-coup de la Marne ; et c'est dès le 8 au soir qu'il s'est rendu compte lui-même qu'il n'avait plus qu'à déguerpir.

De toutes façons, sa défaite était certaine, à moins d'un de ces miracles qui sont bien rares en stratégie : la manœuvre de Joffre l'avait acculé à un dilemme : ou il se gardait à droite pour se sauver de l'enveloppement, mais alors il affaiblissait sa liaison avec Bülow et s'exposait à la percée ; ou bien il maintenait sa liaison par le moyen de ses deux corps ;



LES ABORDS DE LA FERME NONGLOIRE

mais alors il risquait d'être battu et enveloppé à droite.

Des deux périls, il choisit le moins grave et, en tout cas, le moins désagréable pour lui. Il préféra se maintenir à la bataille des *communications*, quitte à sombrer à la bataille de *l'articulation*. Il est vrai, qu'ici, il ne sombrait pas seul et il pouvait accuser son voisin et collègue Bülow d'avoir été par le fond avant lui.

CHAPITRE XLVIII

LA BATAILLE D'ARTICULATION DES DEUX MORINS A LA MARNE

Rôle de l'armée britannique, le 8 septembre ; elle s'avance vers la Marne.
Combats de la Trétoire et d'Orly contre la cavalerie de von der Marwitz.
Rôle de la 5e armée (Franchet d'Espérey). — De La Ferté-Gaucher à Château-Thierry.
L'affaire de Montmirail. — Le 10e corps en soutien de l'armée Foch.
La route n° 51 est dégagée. — Les Allemands n'ont plus qu'à déguerpir.

Il est impossible de comprendre la bataille de l'Ourcq, à partir du 8, sans connaître exactement ce qui se passait au sud de la Marne, ou du moins les opérations des deux armées alliées qui font angle avec la 6e armée, à savoir l'armée britannique et la 5e armée. En effet, ces opérations, en raison même de leur forme angulaire, sont étroitement liées entre elles : les raquettes se renvoient le volant.

Si von Kluck est battu dès le 8 au soir, ce n'est pas seulement parce que Maunoury lui oppose une résistance acharnée, c'est parce que, selon les ordres de Joffre, l'armée anglaise et la 5e armée s'avancent dans la fissure creusée, par le retrait des corps de l'armée von Kluck, entre l'armée de celui-ci et celle de Bülow. Nous avons dit que la tête de la bête allemande aboyait, au Nord, sur Nanteuil-le-Haudouin, mais que la gorge était découverte entre Meaux et Montmirail. Les deux armées alliées se jettent donc en ce point, et c'est ce qui va forcer tout le corps à reculer.

Il était temps. Car Maunoury était à bout de souffle ; le prodigieux effort de von Kluck lui opposant la masse entière de son armée, mettait cruellement à l'épreuve ses régiments composés, pour la plupart, de réservistes et qui allaient perdant leurs effectifs et leurs cadres depuis quatre jours de combat. Mais Maunoury n'ignorait pas qu'en tenant, il gagnait et que le dernier quart d'heure serait pour lui.

Un simple coup d'œil sur les cartes insérées ci-dessus (p. 92 et p. 99) et qui donnent la situation le 8 au matin, suffit pour faire comprendre où était le nœud de la bataille à cette date. On voit très bien qu'un vide s'est creusé entre le front allemand et le front des armées alliées dans la région des deux Morins. Les Allemands de von Kluck se sont décrochés, ils ont repassé la Marne et ils n'ont pas été suivis, de telle sorte que les deux armées alliées (armée anglaise et 5e armée) vont avoir à marcher pendant une journée entière pour rejoindre les gros ennemis. C'est cette journée, celle du 8, que von Kluck, avec son tempérament de risqueur, essaye de mettre à profit pour battre Maunoury. Il est de toute évidence que si les deux armées qui opèrent au sud de la Marne avaient pu marcher sur les talons de von Kluck et si, seulement, elles s'étaient alignées sur la Marne entre Meaux, La Ferté-sous-Jouarre et Charly, dès la journée du 8, von Kluck eût été coincé dans l'espace infi-

niment trop étroit qui lui était laissé entre Betz et Charly et qu'il n'eût pas pu se maintenir sur l'Ourcq une minute de plus.

C'est donc de la marche en avant des deux armées French et Franchet d'Espérey que tout va dépendre maintenant. Von Kluck s'en apercevra bien, dès le 8 au soir, quand la bataille d'articulation l'éveillera à coups de canon en plein rêve de victoire.

Voyons donc ce qu'ont fait ces deux armées dans la journée du 8 septembre.

MARCHE DE L'ARMÉE BRITANNIQUE SUR LES DEUX MORINS, LE 8 SEPTEMBRE

Nous avons dit avec quelle insistance le général Joffre, averti de la situation périlleuse où la manœuvre de von Kluck allait mettre le général Maunoury, agit, dans la mesure de son pouvoir, auprès de l'armée britannique pour qu'elle se porte, sans une minute de retard, sur le flanc gauche de von Kluck au nord de la Marne. Les instructions dans le même sens se renouvellent et se précisent d'heure en heure depuis le 7 au matin :

— *La continuation de l'attaque anglaise favorisera l'action de la 5e armée. Il y aurait intérêt à orienter l'action britannique plus au Nord en appuyant, à sa gauche, la 6e armée.*

— En vue du 8 : *Forces britanniques chercheront à prendre pied successivement au delà du Petit Morin, Grand Morin et Marne.*

— Le 8 encore : *L'armée britannique a pour mission d'attaquer en flanc les forces opposées à la 6e armée.*

Et à coups redoublés, pendant le cours de cette journée du 8 : nº 4263 :

— *Intérêt à ce que l'armée britannique franchisse le Petit Morin et la Marne rapidement pour empêcher l'ennemi de s'y accrocher.*

— Nº 4343 : *Il est indispensable que les forces britanniques débouchent au nord de la Marne dès ce soir. Les forces qui lui sont opposées se portent contre la 6e armée.*

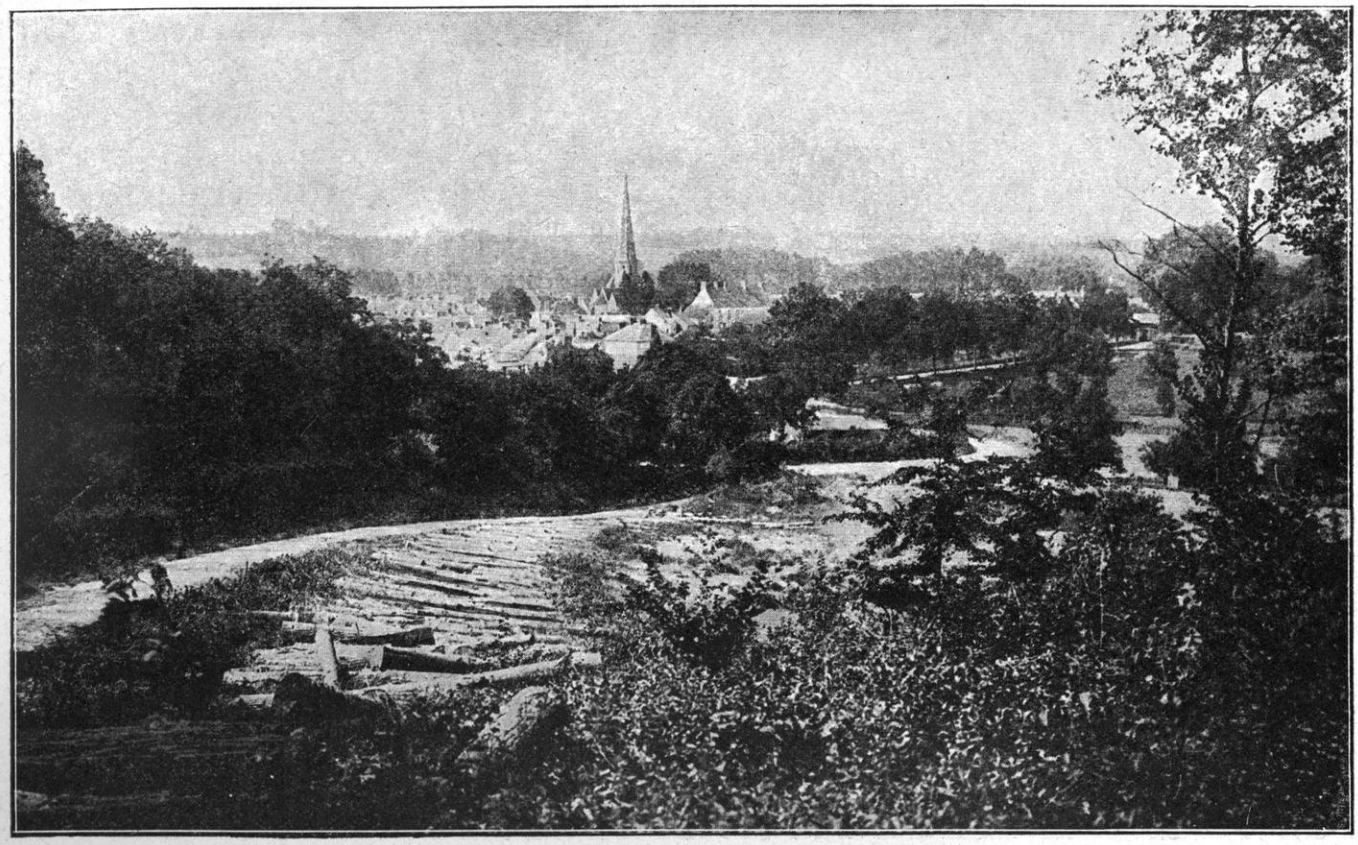
— INSTRUCTION PARTICULIÈRE nº 19 : *Les forces anglaises, franchissant la Marne entre Nogent-l'Artaud et La Ferté-sous-Jouarre, se porteront sur la gauche et les derrières de l'ennemi qui se trouve sur l'Ourcq.*

Ainsi, ces instructions réitérées et se développant dans une sorte de crescendo, ne laissent aucun point important, aucun argument dans l'ombre. Le maréchal French trouve sa ligne d'opérations, son objectif et les hautes directives de son action, rien qu'à jeter un coup d'œil sur la carte.

Au matin du 8, l'armée britannique n'avait encore fait aucun progrès décisif. Elle avait bivouaqué sur la ligne suivante : sa gauche, 3e corps (général Pulteney), à La Haute-Maison ; son centre, 2e corps (général Smith Dorrien), à Aulnoy et environs ; sa droite, 1er corps (général Douglas Haig), à Chailly et Jouy-sur-Morin. En deux mots, elle était à cheval sur le Grand Morin, sa gauche en avant, mais sans autre ennemi devant elle que quelques arrière-gardes de cavalerie et quelques bataillons de chasseurs. Car, dès le 8, von der Marwitz qui opérait devant l'armée anglaise, avait fait savoir qu'il ne pouvait plus tenir et qu'il se retirait, demandant s'il fallait faire sauter les ponts de la Marne.

French réfléchissait à cette situation, aux demandes instantes d'agir qui lui étaient adressées par Galliéni et par Maunoury, aux instructions si précises de Joffre dans la nuit du 7 au 8. Il pesait les risques d'une marche trop aventureuse, mais il comprenait la gravité du moindre retard à une heure si critique : « La question primordiale, dit-il lui-même, était de savoir comment donner appui à la 6e armée si fortement engagée, puisque, maintenant, la liaison était fermement assurée avec la 5e armée à ma droite. » « Mais, je ne pouvais pas douter, ajoute-t-il, que les passages de la Marne devant mon aile gauche, entre Changis et La Ferté-sous-Jouarre, seraient fortement gardés et que notre avance sur ce point n'irait pas sans difficultés. Une grande masse d'artillerie lourde allemande était signalée dans la boucle de la rivière, près de Vareddes. »

Il est vrai que, de ce côté, la 8e division



(Cliché M. Meys).

ACY-EN-MULTIEN. — VUE GÉNÉRALE
(Au fond la ferme de Nogeon)

française abritait la gauche de French et nous l'avons dit, en était à échanger des coups de canon avec cette grosse artillerie allemande.

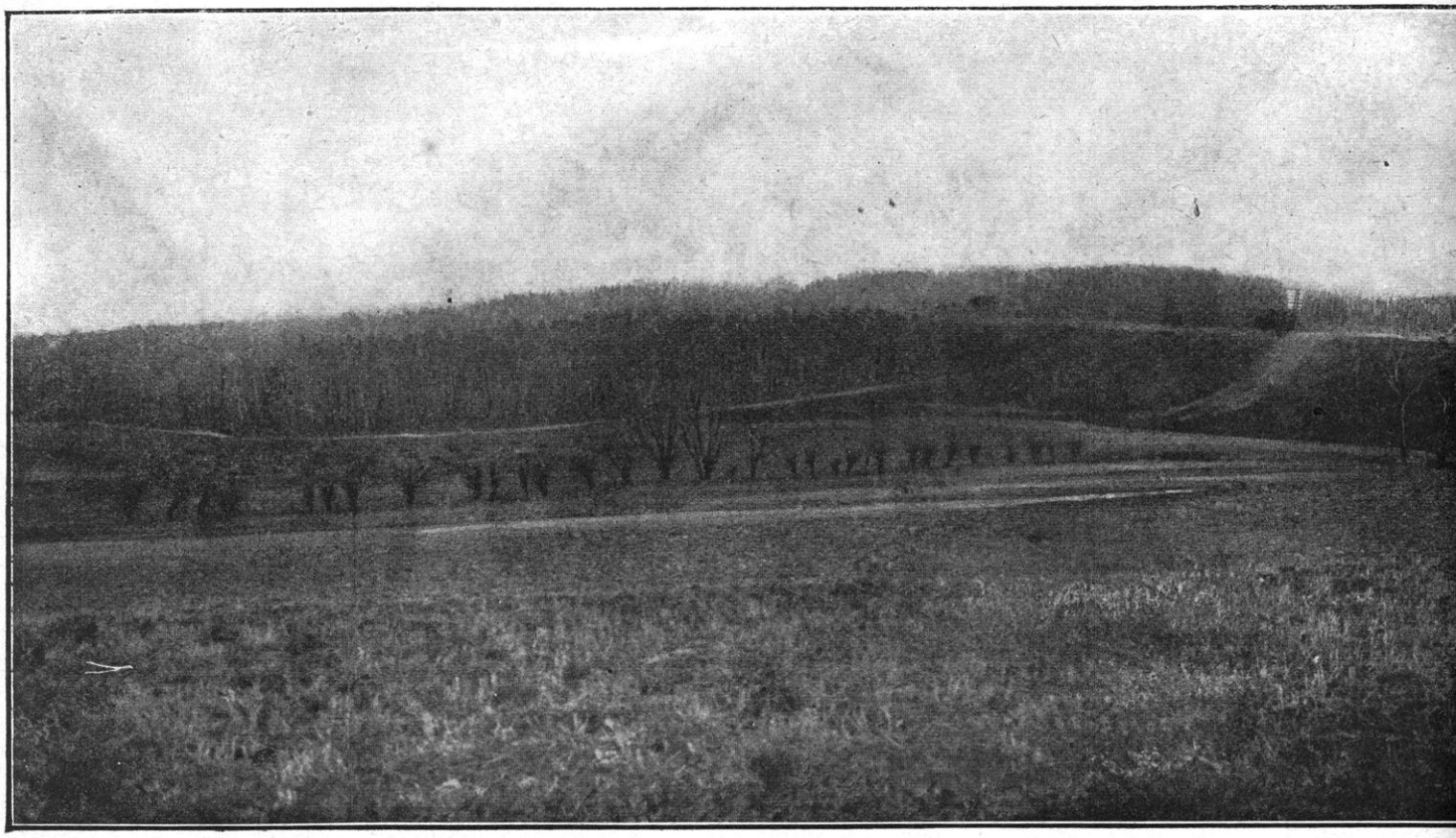
Tout bien pesé, French conclut que « la meilleure aide qu'il pût apporter à la 6e armée était de franchir aussi rapidement que possible le Grand Morin, le Petit Morin et la Marne ».

Il faut suivre tout son raisonnement, parce qu'il nous fait pénétrer dans la psychologie de ce général qui, une fois le but bien aperçu, s'engage à fond : « Le cours de la Marne au point où je voulais la franchir de gauche à droite est orienté Nord-Est; après le passage, l'armée britannique se trouverait donc *face au Nord-Ouest*, ce qui l'amènerait presque directement *sur la ligne de retraite de la* Ire *armée allemande* qui était au contact de Maunoury au delà de l'Ourcq. »

Rien n'est plus clair cette fois : French a compris qu'il s'agit de *coincer* von Kluck, si possible dans la journée du 8, en tout cas pas plus tard que le 9 au matin, *sur la rive droite de la Marne.*

Si von Kluck eût pu lire dans la pensée de cet adversaire qu'il raille si lourdement, le rire se fût figé sur ses lèvres, car ce que les Anglais se proposent de faire, ils le font.

French, sa décision prise, se sent plein d'allégresse. « Je donnai donc mes ordres, dit-il, pour une attaque générale sur le Petit Morin, le 8, de bon matin. » Il gagne de sa personne le quartier général de Douglas Haig qui, commandant le 1er corps, la droite, aura à supporter la plus lourde partie de l'effort : « Je trouvai Haig à la Trétoire (nord de Rebais); aux abords du village, la 4e brigade appuyée par des batteries de campagne, forçait le passage du Petit Morin. Je revois fort bien la scène, ajoute le vieux soldat d'Afrique, en pleine joie de l'action : nous étions sur un terrain élevé, coupé



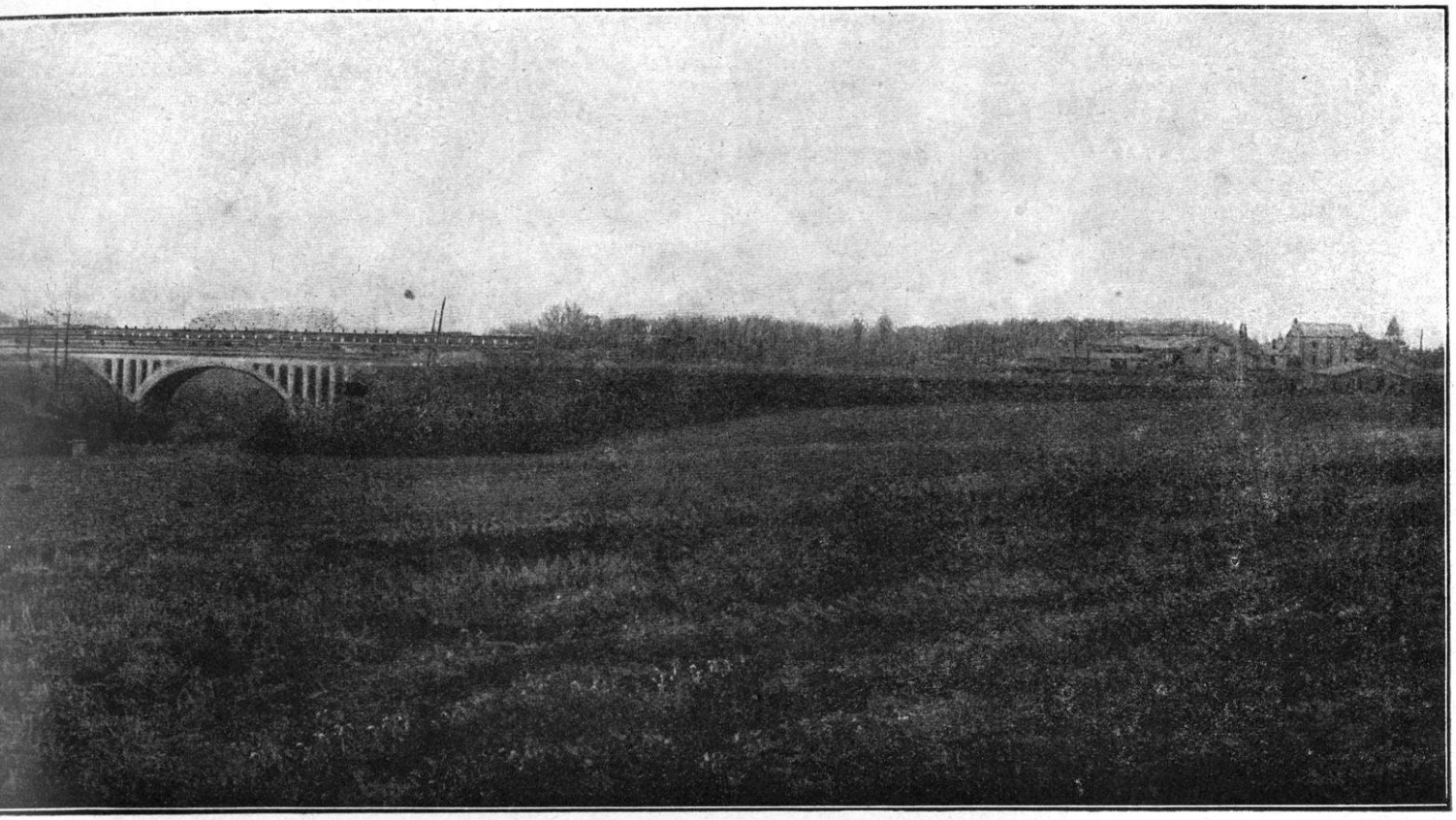
LA LIGNE DE CHEMIN DE
(A

de ravins rocheux, semé de buttes sablonneuses. A nos pieds s'étendait le village, que l'ennemi arrosait copieusement d'obus et, au delà, la ligne du Petit Morin, avec ses bords boisés et rapides, avec la solide position d'arrière-garde que l'ennemi avait établie sur la ligne opposée. »

Cette position ennemie était occupée par les derniers bataillons des divisions de von der Marwitz et de Richthofen, par des arrière-gardes du IXe corps qui venaient de recevoir seulement l'ordre de se porter progressivement au nord de la Marne et enfin par l'artillerie lourde de ce même corps qui, selon la tactique en honneur dans les armées allemandes, ne devait quitter le terrain qu'après avoir couvert de ses feux la retraite des gros.

French explique à Douglas Haig avec une grande précision le rôle de l'armée britannique « Des combats très rudes, lui dit-il, sont engagés entre la 6e armée et deux corps et demi allemands (en réalité cinq corps et demi). Notre rôle est de venir à l'aide des Français en traversant la Marne entre La Ferté et Nogent. La 5e armée marche avec nous. »

Douglas Haig se met en route dans l'ordre suivant : à droite, la 1re division avec objectif Sablonnières et Hondevilliers, à gauche, la 2e division avec objectif Boitron. Mais, aussitôt que le corps s'ébranle, il se trouve en présence de l'organisation du terrain telle que l'ont réalisée les arrière-gardes allemandes. Sur tout le cours de la rivière, la rive sud est vide de troupes, mais aux passages, gués ou ponts, — que les ponts soient ou non détruits, — des mitrailleuses sont installées bien dissimulées derrière des bâtiments ou des bois ; et, du haut des collines de la rive nord, des batteries d'artillerie, la plupart à longue portée, canonnent sur les routes, les troupes qui s'avancent présentant un objectif facile à repérer. Après une courte résistance, généralement très meurtrière, les mitrailleuses se dérobent, parfois,



NTEUIL-LE-HAUDOUIN A ORMOY
lu Roi)

elles se laissent prendre comme si elles étaient d'avance sacrifiées. L'infanterie est composée soit de bataillons de chasseurs qui, en général, se battent bien, soit de cavaliers à pied, fantassins médiocres et prompts à lever les mains. French dit que, dès les premiers pas, on remarqua des traces d'indiscipline parmi ces troupes allemandes laissées à l'arrière-garde. A droite, le 1er corps avait affaire au corps de cavalerie de la Garde, c'est-à-dire aux divisions de Richthofen, maintenant leur liaison avec l'armée von Bülow.

L'artillerie lourde anglaise, dont la puissance étonnait dès lors l'ennemi, se mit à tonner sur toute la vallée du Petit Morin. Au 1er corps, la cavalerie de la 1re division cherche un passage en amont de La Trétoire; elle le trouve à La Forge, et tourne ainsi l'ennemi (1). Le forcement de la petite rivière peut être tenté.

(1) Lord E. W. Hamilton. *Les Sept premières divisions anglaises*, page 86.

Sous les ordres du général Maxse, en liaison avec la cavalerie française qui opérait plus à droite, toute la 1re division aborde la rivière sur un large front, prenant pour point de direction Bassevelle. A 9 heures, la cavalerie française faisait savoir qu'elle occupait les hauteurs de la rive nord au-dessus de Bellot. Appuyée par la 26e brigade anglaise, la cavalerie française avec son artillerie réduisit au silence les dernières batteries allemandes. Mais elle avait été arrêtée devant Bellot par l'artillerie lourde tirant de la rive droite.

Le Petit-Morin fut franchi vers onze heures. Un brillant combat d'avant-garde permit de faire 250 prisonniers appartenant aux chasseurs de la Garde. Une autre rencontre analogue suivie d'un pareil succès se produisit en même temps, un peu plus en aval au passage de la rivière, à Orly. Tout cela encourageait beaucoup la troupe qui faisait groupe autour des prisonniers allemands et ramassait les casques

et autres souvenirs. Lord E. W. Hamilton donne un brillant tableau de ce combat :

« La 8e brigade était, ce jour-là, à gauche de la 3e division et près de la 14e brigade qui, elle-même était à droite de la 5e division (c'est-à-dire au centre). Au moment où le village d'Orly était pris par la 8e brigade, le capitaine J. C. Burnett et ses trente-sept cyclistes de la 5e division s'élancèrent en avant sur la route qui, de Saint-Ouen, se dirige vers le Nord, et tournant à droite, au carrefour qui se trouve à 1.500 mètres de la rivière, coupa la retraite aux hommes (de la division de cavalerie) de la Garde qui avaient réussi à échapper aux « R. Scots » et aux « Middlesex ». Ces soldats qui marchaient en bon ordre, croyant leur retraite sûre, furent complètement surpris, ils furent pris de flanc par le feu des cyclistes et, quoiqu'ils se défendissent bien, finalement 150 d'entre eux jetèrent bas les armes et se rendirent.

Les 150 prisonniers et leurs 37 gardiens arrivèrent alors en vue de l'artillerie qui soutenait la marche en avant de la 14e brigade et qui, naturellement, prit cette masse d'hommes pour des ennemis et leur tira dessus avec une terrible précision. Plusieurs Prussiens furent tués et beaucoup d'autres pris de panique s'échappèrent dans toutes les directions. Finalement, 69 furent ramenés en sûreté par les survivants de la compagnie cycliste. Ce brillant petit fait d'armes est bien du type de ceux que le corps des cyclistes accomplit durant toute la retraite de Mons et l'avance sur l'Aisne. Ils avançaient sans cesse et sans souci des risques qu'ils couraient. Ils étaient toujours les premiers sur pied et les derniers à repartir et, tout insignifiants qu'ils fussent en nombre, ils rendirent des services inestimables à toute l'armée durant toute cette période (1). »

L'on a dit qu'au début, l'armée anglaise prenait la guerre comme *un sport*, mais le sport allait s'élargir avec les événements jusqu'à réclamer l'entraînement des plus hautes facultés humaines.

A 11 heures, sur la rive nord, on prit de nouveau contact avec les postes allemands dans des bois touffus couronnant le ravin et, après un combat assez rude, la route se trouva dégagée.

Deux brigades de canons de campagne et une brigade d'obusiers soutenaient l'offensive et progressaient avec elle. Une fois la rivière franchie, Lomax a ordre de prendre la route qui monte vers Hondevilliers et Bassevelle, tout en surveillant ce qui vient de l'Est. On avait appris, en effet, que de la cavalerie allemande occupait la route Montmirail-La Ferté. C'était la cavalerie de Richthofen qui, en réalité, battait en retraite pour rejoindre Bülow et faire, de ce côté, office de couverture en participant au « crochet défensif. » L'armée anglaise ne s'était pas rendu compte encore que tous les corps allemands de von Kluck avaient repassé la Marne.

D'ailleurs, ce qu'il restait d'ennemis sur la rive sud ne se laissait pas faire. L'ennemi, en un retour offensif sur Boitron, dispute le village. Une compagnie de Lord Hamilton s'engage vigoureusement et l'ennemi lève le drapeau blanc. « Nous capturons huit mitrailleuses de la division de cavalerie de la Garde, dit un témoin. Un bataillon de la Garde allemande y fut entièrement détruit. 400 prisonniers. Je trouve que les positions de l'ennemi sont bien préparées, avec de forts abris pour les canons très ingénieusement établis. »

Les pertes anglaises furent sévères, notamment aux Black Watch et aux Cameron Highlanders.

Au centre britannique, était le 2e *corps* (Smith Dorrien). Il part de la région de Doué. French vient rejoindre son lieutenant vers le milieu de la journée. Mais la 3e division a de la peine à déboucher d'Orly, après un engagement assez vif au passage à niveau et est immobilisé.

Le 3e *corps*, opérant à l'extrême gauche en liaison avec la 8e division d'infanterie française est plus heureux. Il marche droit devant lui et descend vers la Marne en infligeant des pertes importantes à l'ennemi. L'approche de la Marne stimulait l'ardeur des troupes. Cependant, on apprit que quelques éléments ennemis, se trouvaient dans le bois entre Lizy-sur-Ourcq et La Ferté-sous-Jouarre et qu'une puissante artillerie lourde, établie dans cet angle de l'Ourcq et de la Marne, canonnait toute la région. Nous avons dit, dans le récit de la bataille de l'Ourcq, ce que représen-

(1) *Loc. cit.*, page 86

SENNEVIÈRES. — L'ENTRÉE DU VILLAGE

tait, pour von Kluck, ce nœud de Vareddes, seule protection effective de sa gauche et sa seule ressource sérieuse, à cette heure, pour « la bataille d'articulation ».

La 8e division française et la gauche de l'armée French (IIIe corps Pulteney) tombaient donc sur cette force de pivot et répondaient par une canonnade intense aux coups de canon qu'elles commençaient à recevoir. Pulteney croyait à une résistance très sérieuse s'il tentait de passer la rivière à Changis et à La Ferté-sous-Jouarre. « Les Allemands en se retirant au delà de la Marne avaient occupé cette dernière ville en force », fait observer le maréchal French dans ses *Souvenirs*. Il insiste auprès de Pulteney sur la nécessité de porter toutes ses disponibilités en avant pour venir à l'aide de la 6e armée. Mais l'organisation allemande entre Changis et La Ferté-sous-Jouarre, en imposait : elle arrêta l'élan du IIIe corps et, le 8, l'armée britannique n'intervient dans la « bataille d'articulation » que par son artillerie. Même Pulteney, comme nous le verrons, ne put franchir la Marne que le surlendemain 10.

French n'en observe pas moins, avec raison, que cette avance rapide du corps de Pulteney jusqu'aux approches de la Marne, fut stratégiquement très efficace : « Bien que le IIIe corps ne parvint à passer la Marne que le 10 septembre au point du jour, il est hors de doute que la vigoureuse attaque de Pulteney dégagea considérablement la droite de la 6e armée. Les troupes britanniques combattaient sur toute la ligne dans un magnifique esprit, pleines d'énergie et de ténacité, habilement conduites et tenues en mains (1). »

Ces paroles suffisent pour indiquer à quel point le maréchal French se rendait compte de la situation. Pulteney s'était élancé en quelque sorte vers la « bataille d'articulation », celle qui devait décider du sort de von Kluck, et, quoiqu'il fût arrêté, pour ainsi dire, au seuil,

(1) 1914, page 118.

sa présence seule avait suffi. Dans le camp allemand, on sentait dès lors une pression telle, que si l'on perdait une minute, on était écrasé.

En somme, l'armée anglaise avait progressé vers le Nord, mais elle n'avait pas encore livré de combats sérieux et, en aucun point, elle n'avait atteint la Marne, le 8 au soir : le Ier corps bivouaqua dans la région de Sablonnières, Hondevilliers, La Trétoire, Boitron ; le IIe corps était resté sur le Petit Morin, dans la région de Saint-Ouen; le IIIe corps s'installa autour de Signy-Signets en face de La Ferté-sous-Jouarre.

Si l'armée britannique eût pu se rendre compte exactement de ce qui se passait au nord de la Marne, elle eût sans doute repris le contact sans perdre une minute. Car, dès la nuit du 8 au 9, l'ennemi, non seulement abandonnait le sud de la rivière, mais ramenait en arrière la puissante artillerie qui dominait sur la rive nord le confluent de l'Ourcq et de la Marne.

UNE HALTE EN CAMPAGNE

Dans la soirée du 8, French, rentré après une journée bien remplie à son quartier général de Coulommiers, dégage le résultat de cette journée dans une Instruction qui sera datée du 10 et qui revient à ceci : « se servir de l'artillerie, craindre les « petits paquets » ; maintenir soigneusement les liaisons, autant que possible par la cavalerie ».

Quant à l'ordre de marche pour le lendemain, il est rédigé dès le 8 septembre, à 19 h. 30 :

« G. Q. G., 8 septembre 1914.

« L'ennemi continue sa retraite vers le Nord. Notre armée a été aujourd'hui aux prises avec ses arrière-gardes sur le Petit Morin et les engagements ont été couronnés de succès. Elle a pu ainsi grandement concourir au progrès des armées françaises, à notre droite et à notre gauche, malgré une très vive résistance de l'ennemi.

« L'armée reprendra sa marche en avant, en direction du Nord, demain à 3 heures, attaquant les arrière-gardes allemandes partout où elle les rencontrera.

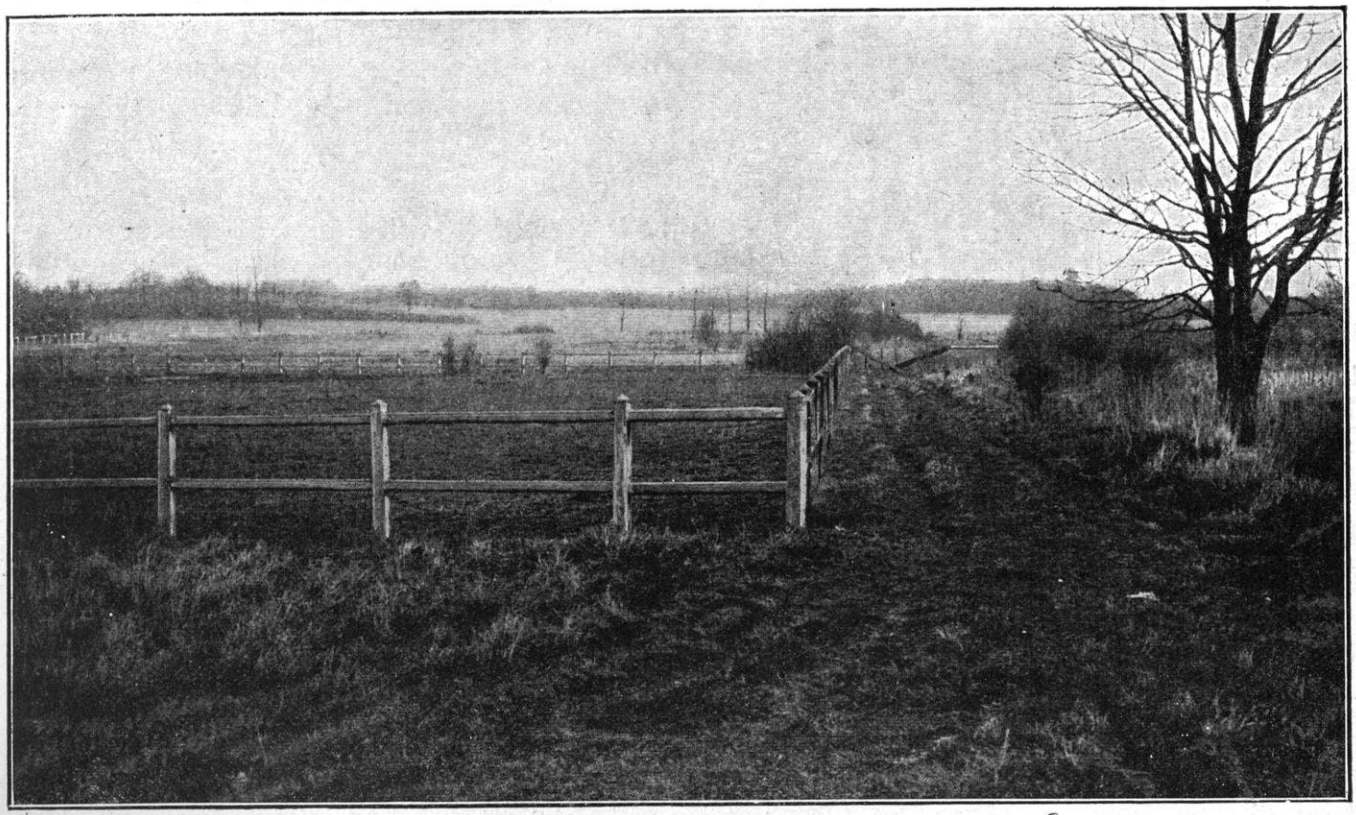
« La division de cavalerie agira en union étroite avec le Ier corps d'armée et assurera la liaison avec la 5e armée française, à droite.

« Le général Gough avec les 3e et 5e brigades de cavalerie agira en union étroite avec le 2e corps et assurera la liaison avec la 6e armée française à gauche. »

D'après ces ordres, le 1er corps devait se diriger à partir de Sablonnières et de La Trétoire, en vue de passer la Marne à Nogent-l'Artaud et à Charly; le 2e corps partant de Saint-Ouen devait passer la rivière à Méry-sur-Marne. Enfin, le 3e corps devait forcer le passage, à La Ferté-sous-Jouarre, et se mettre en marche le plus rapidement possible vers Dhuisy.

Que l'on se rende compte des situations respectives dans les deux camps ennemis. Von Kluck est encore à Vareddes, il est engagé à fond sur toute la ligne depuis Vareddes-Étrepilly jusqu'à Betz-Nanteuil-le-Haudouin. French va déboucher exactement dans son dos, depuis Charly, depuis Dhuisy. Jamais un général s'est-il placé de lui-même dans une situation plus angoissante ?

Nous avons vu Bülow, renseigné par ses avions, se tourner vers le Grand Quartier Général et crier de toute la force de ses poumons : « Partons, partons ! Il n'y a plus une minute à perdre ! » Car il assiste, lui, à un spectacle plus terrifiant encore : c'est l'avance, en plein dans ses lignes, de l'armée qui l'a battu la veille à Esternay et à Clos-le-Roi et qui s'ébranle maintenant de Montmirail sur Château-Thierry : la 5e armée française du général Franchet d'Espérey.



LES ABORDS DU BOIS DU ROI

LA 5e ARMÉE REÇOIT L'ORDRE DE PRENDRE LA POURSUITE

A la 5e armée française, le vent de la victoire a déjà soufflé : la troupe entre avec une joie, une allégresse intense sur le sentier de la guerre qui ramène dans les parties de la chère France que l'on avait dû abandonner.

« On s'est levé de meilleure humeur que d'habitude encore, le 8 septembre. Non seulement il ne s'agit plus de reculer, mais il faut aller de l'avant... et des forces nouvelles nous en viennent, une impatience d'être dans l'action.

« Le cauchemar de la défaite était dissipé. C'est la victoire qui là-bas nous tend les bras et nous appelle. Il faut s'équiper en hâte et se tenir prêts à courir vers elle. Il faut harceler l'ennemi, lui souffler au poil, le bousculer et le reconduire le plus loin possible, l'épée dans les reins. »

Du moins, ces sentiments sont-ils ceux des corps qui opèrent à gauche de la 5e armée, car ils trouvent le terrain presque entièrement dégagé devant eux. Il n'en est pas de même de ceux qui opèrent à droite. De ce côté, on entend, dès la première heure, cette canonnade terrible et qui paraît toute proche. Que se passe-t-il de ce côté ? Les chefs seuls le savent.

Le général Franchet d'Espérey avait reçu dans la nuit, du Grand Quartier Général, les ordres suivants :

— ORDRE GÉNÉRAL N° 7 : *La 5e armée accentuera le mouvement de son aile gauche et emploiera ses forces de droite à soutenir la 9e armée.*

— N° 4097 : *La gauche de la 5e armée doit marcher en liaison avec la droite de l'armée britannique qui se dirige vers La Ferté-Gaucher.*

— INSTRUCTION PARTICULIÈRE n° 19 : *La 5e armée couvrirait le flanc droit de l'armée anglaise en dirigeant un fort détachement sur Azy, Château-Thierry. Le corps de cavalerie franchissant la Marne, au besoin derrière ce détachement ou derrière les colonnes anglaises, assurerait d'une façon effective la liaison entre l'armée anglaise et la 5e armée.*

A sa droite, la 5e armée continuerait à appuyer l'action de la 9e armée en vue de permettre à cette dernière le passage à l'offensive; le gros de la 5e armée, marchant droit au Nord, refoulera

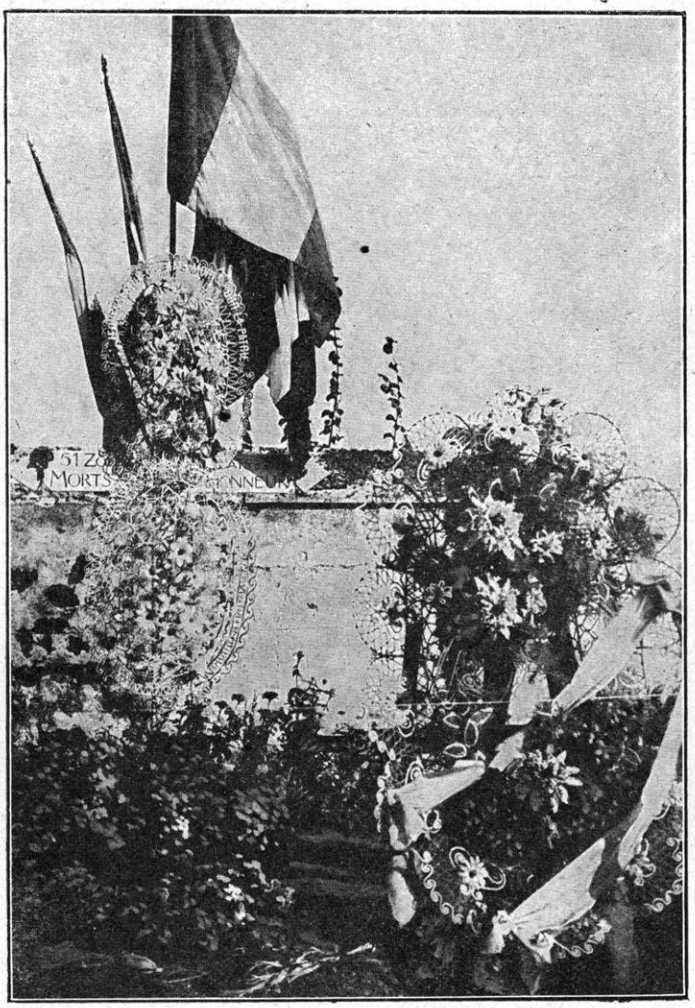
au delà de la Marne les forces qui lui sont opposées.

Au delà de la Marne, la route Romény, Azy, Château-Thierry, précédemment affectée à l'armée britannique, est réservée à la 5e armée.

On comprend quelle impression faisaient ces ordres colportés de bouche en bouche des états-majors jusque dans les derniers rangs de l'armée. L'ennemi reculait, on marchait sur ses talons ! On allait passer la Marne dans la journée ! Mais alors, c'était la victoire ! Et cela, subitement, après quelques heures de lutte seulement. On parlait de grands succès remportés par Maunoury sur l'Ourcq. Enfin, la grande manœuvre de Joffre réussissait ! Cependant, toujours, sur la droite, cette canonnade obsédante.

Franchet d'Espérey, bien renseigné, lui, réfléchissait à l'exécution des ordres du Grand Quartier Général.

Pour la gauche, cela allait bien : le corps de cavalerie en liaison avec l'armée anglaise, tantôt en avant d'elle, tantôt à ses côtés, gagnait le plus rapidement possible le Petit Morin et puis la Marne. Pour les gros, cela allait encore : marcher droit au Nord, refouler ce qu'il restait de troupes ennemies au sud de la rivière, suivre la rivière de Romény à Château-Thierry et déboucher de Château-Thierry dans le flanc et peut-être sur les derrières de l'ennemi engagé sur l'Ourcq.



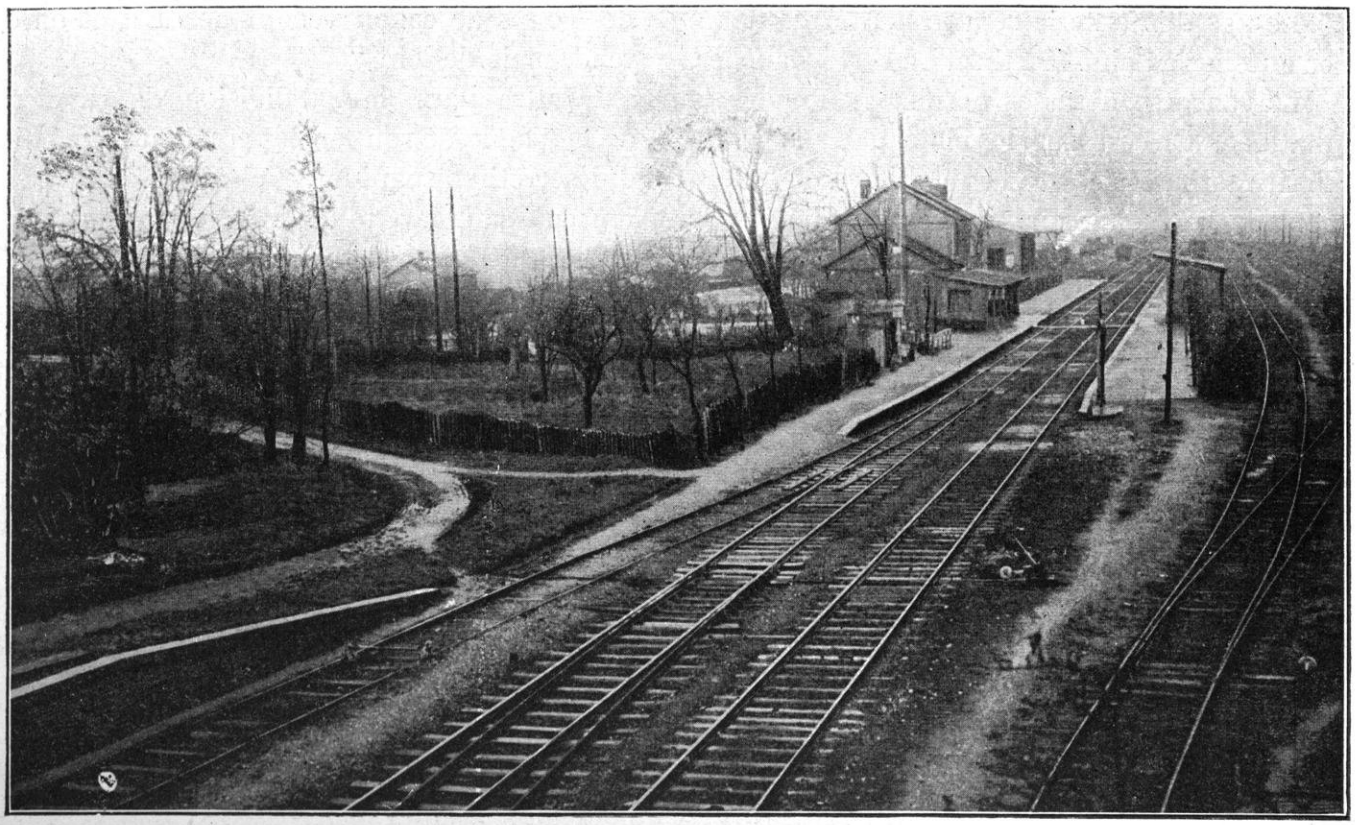
ÉTREPILLY. — UN COIN DU CIMETIÈRE

Mais, pour la droite, la situation était plus délicate : il fallait venir en aide à la 9e armée que l'on savait engagée dans de rudes combats sur la route nº 51 ; il fallait donc laisser au moins un corps en arrière et, par conséquent, dans une situation peut-être dangereuse si l'ennemi tentait un retour subit sur une ligne trop amincie.

En suivant la manœuvre sur la carte (voir ci-dessus, p. 90), on s'aperçoit très bien que la gauche a la tâche facile, tandis que la droite se heurte au « crochet défensif » et au plein de l'armée Bülow maintenue là en forces pour tenter, par sa gauche, l'offensive qui doit couper en deux l'armée de Joffre.

Comme on le voit, la route de Sézanne reste encore, le 8 au matin, un nœud décisif de la bataille. Le danger serait de perdre l'équilibre en précipitant sans précaution toutes les forces de la 5e armée dans le champ à peu près vide de troupes qui s'ouvre devant elle.

Franchet d'Espérey serait homme à se laisser séduire par la marche à l'ennemi rondement et sans délai. L'avant-veille, il disait à un général d'artillerie qu'il rencontrait à Essarts-le-Vicomte : « Vous ne me connaissez pas ? — Non, mon général. — Je suis le général Franchet d'Espérey, commandant la 5e armée. J'en ai assez de foutre le camp ; demain, nous prenons l'offensive. » Avec un tel mordant, il eût été tenté peut-être de



(Cliché M. M.-Ys.)

NANTEUIL-LE-HAUDOUIN. — LA GARE

cueillir une victoire facile en marchant droit sur Château-Thierry. Mais il y avait un autre devoir plus pénible et par conséquent plus urgent : ne pas laisser un camarade dans l'embarras et lui donner le coup de main décisif que l'ordre du général Joffre prescrivait selon les nécessités d'ensemble de cette heure encore critique. Tout bien pesé, Franchet d'Espérey prenait le parti de garder son armée bien en mains et de couper, pour ainsi dire, sa journée en deux parties.

Dans la nuit du 7 au 8, les ordres suivants sont donnés aux divers corps :

« L'armée continuera, à partir de 6 heures, son offensive vers la Marne, échelonnée la droite en avant.

« Elle devra progresser rapidement jusqu'à la coupure du Surmelin (rivière d'Orbais) et pousser ses avant-gardes sur la rive droite de cette rivière pour en tenir les débouchés vers le Nord-Est. Elle sera ainsi en mesure de s'engager vers le Nord ou le Nord-Est et d'appuyer éventuellement, *avec le* 10e *corps d'armée*, la gauche de la 9e armée. La marche pourra être reprise dans l'après-midi du 9 sur de nouveaux ordres. »

LA MARCHE EN AVANT DE LA 5e ARMÉE LE 8 SEPTEMBRE

Suivons l'exécution des ordres dans chacun des corps d'armée.

A gauche, comme nous l'avons dit, *le* 1er *corps de cavalerie* (général Conneau) opère en liaison avec l'armée britannique. Il doit marcher côte à côte avec elle, ne laissant aucune maille se rompre dans le filet traîné à la suite de l'ennemi. Mais les chevaux sont fatigués et la progression est un peu lente. Les directions de poursuite sont les suivantes :

A gauche, la 4e division de cavalerie marchera de La Ferté-Gaucher sur Bellot et Chézy.

Au centre, la 8e division de cavalerie marchera de Saint-Martin sur Montfaucon par Saint-Barthélemy.

A droite, la 10e division progressera de Villiers-les-Maillets sur Montdauphin, L'Épine-aux-Bois et Viffort.

Le 45e d'infanterie sera prêt à être chargé en autobus à Saint-Martin et La Ferté-Gaucher.

L'avance se fit assez normalement dans la matinée. On est sur le plateau en face du Petit Morin. Mais, en vue du village de Bellot, soudain la colonne que forme la 4e division de cavalerie (général Abonneau) s'arrête. Ce n'est pas seulement un embouteillement. La brigade de hussards est tenue en échec devant Bellot et, tout à coup, sur la colonne arrêtée, les obus tombent. Ce sont ces mêmes cavaliers et chasseurs du corps de la Garde qu'a rencontrés devant elle l'armée anglaise.

« La division-colonne de 3 kilomètres de long, des canons, des caissons, des fourgons, hésite... ne bouge pas... Un sifflement strident. Les projectiles tombent sur la colonne et frappent spécialement l'artillerie. Des attelages sont hachés, les chevaux et les hommes gisent sur le sol. La division se disperse à travers champs, laissant sur la route quelques attelages et des canons... Mais un homme a gardé tout son sang-froid. C'est un capitaine d'artillerie. Il met ses pièces en batterie et ouvre le feu. Il prend à partie les batteries ennemies, multiplie les coups, les assomme, détruit canons et caissons. Il a le dessus. Nous retrouverons, le soir, les cadavres écroulés autour de leurs pièces. Après quoi, le capitaine fait arrêter le tir, rafistole sa batterie, replacer les attelages et, paisiblement, sa besogne faite, il s'assied (1). »

Cet incident interrompt la marche de la 4e division et, par suite, du corps de cavalerie pendant plusieurs heures. Nous avons vu que le 1er corps d'armée britannique, en liaison avec lui, avait contribué à le dégager.

A 15 h. 30, la 4e division de cavalerie est tout entière rassemblée vers Fontaine-Robert. Les régiments avancent lentement, mais ils avancent. La 10e division progresse par Verdelot et appuie à coups de canon l'attaque de L'Épine-aux-Bois pris à revers par le 18e corps ; la 8e division est à Bellot, tandis que la 4e division reprend la marche sur Vieils-Maisons en suivant le bord du plateau. Sans s'en douter, le corps approche du « crochet défensif » de von Bülow, installé de Fontenelle à Chézy-sur-Marne. On reçoit des coups de canon venant de l'Est et on en rend, mais de loin.

D'autre part, la 4e division de cavalerie accompagne de son feu les fractions ennemies qui se retirent par Mont-Cel-Anger et qui s'enfoncent dans la Grande Forêt : ce sont, probablement, les dernières arrière-gardes de von der Marwitz. La coupure se fait donc là entre les deux armées allemandes. Ce serait l'heure de foncer pour l'élargir. Mais les chefs hésitent. Tout le monde, hommes et chevaux, est sur les boulets.

A 20 h. 30, la 4e division prend ses cantonnements à Villeneuve-sur-Bellot, Bellot, c'est-à-dire en arrière.

A la 10e division, «demi-tour». «Nous rentrons cantonner à Doucy » (1), c'est-à-dire en arrière même de Bellot.

La 8e division est éreintée et s'affale entre Verdelot et Vieils-Maisons. Médiocre journée pour un si grand espoir.

Le 18e *corps* (général de Maudhuy), partant de Saint-Martin-du-Boschet, Moutils, Pierrelez, a reçu pour direction L'Épine-aux-Bois, Marchais, Fontenelle. Il est précédé par la division de droite du corps de cavalerie qui éclaire la route. La direction du corps le jette sur l'angle même de la position prise par Bülow à Fontenelle ; devant lui, le 3e corps bouscule des arrière-gardes.

Dans la matinée, la marche s'opère allégrement. Mais, vers midi, les têtes de colonnes des 35e et 36e divisions rencontrent l'ennemi fortement établi sur la rive droite du Petit Morin entre Marchais et Montmirail.

La 35e division (général Marjoulet) se porte vers Marchais-en-Brie par La Celle ; la 36e division (général Jouannic) se porte sur le même point en se servant du pont au nord de Montdauphin. Ainsi, Marchais devient le premier objectif de cette journée. Il est évident que l'ennemi entend défendre sérieusement la

(1) Capitaine Langevin. *Cavaliers de France*, page 179.

(1) Récit du lieutenant Tournaire du 3e régiment de cuirassiers, dans *Ginisty. Loc. cit.*, page 286.

(Cliché M. Meys.)

PONT SUR LE PETIT MORIN A LA TRAVERSÉE DES MARAIS DE SAINT-GOND

ligne de Montmirail, Fontenelle et Le Dollain. On se trouve, en effet, au point exact où avec la 13e division du VIIe corps von Bülow entend résister à la fois pour permettre à sa gauche de continuer son offensive à la route nº 51, et à son armée entière de se dérober si cet effort suprême ne réussit pas.

C'est le 18e corps qui est chargé d'emporter cet angle de Marchais-en-Brie-Fontenelle, tandis que le 3e corps s'en prendra à Montmirail.

Après une vigoureuse préparation d'artillerie, la 35e division atteint le Petit Morin à Celle et à Vinet, vers 15 heures. La 36e division qui a occupé sans difficultés Vendières et L'Épine-aux-Bois se porte sur Marchais, qu'elle cherche à envelopper par le Nord.

Mais, à partir de 17 heures, l'ennemi bombarde violemment tout le déploiement du 18e corps par des batteries établies sur le plateau de Fontenelle-Bailly, au nord-ouest de Montmirail. Il faut une énergie extrême au chef et au soldat pour traverser la zone de feux. Néanmoins, l'attaque progresse. A la nuit, le 18e régiment d'infanterie enlève Marchais par une attaque à la baïonnette. La défense de Bülow est écornée.

L'examen de la carte suffit pour le faire comprendre: la ligne de séparation entre les deux armées étant, en gros, la route de Fontenelle à Château-Thierry et, par la chute de Marchais-en-Brie, Bülow étant acculé, comme le général Franchet d'Espérey l'avait prévu, à la vallée du Surmelin, la fissure entre von Kluck et von Bülow va devenir un trou béant où la gauche de la 5e armée et toute l'armée britannique pourront se précipiter. Bülow assiste à cela de son quartier général de Montmort.

Nous ne mentionnons que pour maintenir exactement l'emplacement des forces, la marche du 4e groupe de divisions de réserve (général Valabrègue) qui progresse en soutien et suit le 18e corps : les éléments de première ligne, partis de Saint-Martin-du-Boschet arrivent le soir à Le Vézier, où s'établit le poste de commandement. Le corps, en progressant, a le

triste spectacle de la destruction générale accomplie par les Allemands, à partir de Montceaux-les-Provins.

« 8 *septembre.* — Nous avons été faire le tour du village. L'affaire a été chaude ; de nombreux cadavres restent encore à ensevelir. Cérémonie pour deux soldats du 228e. Nous admirons l'organisation défensive faite par les Allemands. Départ à 10 heures. Il fait chaud. Partout sur la route, des traces du combat. Une barricade faite par l'ennemi avec des animaux morts, bœufs, vaches, chevaux... Une batterie de 77 à droite de la route complètement anéantie. Nous poursuivons la marche vers le Nord. Tous les villages sont déserts. Les mobiliers sortis des maisons, les fossés pleins de bouteilles de Champagne vides, un grand nombre de bicyclettes brisées. Nous passons le Morin et gravissons le plateau de Montmirail. Tranchées boches, admirables abris pour mitrailleuses. Au loin, Montmirail qui brûle. Nous arrivons à Artonges. La compagnie cantonne hors du village, tant les odeurs y sont pestilentielles. Nuit calme. Vers 3 heures du matin, la pluie (1). »

Le 3e *corps* (général Hache) prend la marche comme d'ordinaire entre le 18e corps et le 1er corps. Sa direction est exactement Montmirail ; il va donc tomber exactement sur le terrain que Bülow a préparé comme angle d'appui de son « crochet défensif ».

Le corps se met en mouvement à 8 h. 35 : à gauche, la 37e division (division d'Afrique) ; un peu en réserve du corps d'armée la 6e division (général Pétain) ; à droite, la 5e division (général Mangin) ; en avant, la cavalerie du corps explore sur la rive droite du Petit Morin.

Ici, la grosse affaire, c'est l'occupation de Montmirail. Comment s'y prendre ? Le 3e corps défile en plaine aux pieds du plateau qui le domine à l'Est et où l'artillerie de la IIe armée allemande est rangée. De là-haut, cette artillerie balaye la plaine et elle est elle-même inattaquable. S'agit-il d'un combat de positions comme à Esternay ? S'agit-il d'un siège ? Grosse affaire.

A 10 h. 15, la 5e division atteint Fontaine-Armée et se porte entre Cornantier et Hochecourt où l'on envoie le génie de la brigade et toute l'artillerie divisionnaire. Il faut procéder par étapes. Ordre est donné de n'engager l'infanterie de la division dans la direction de Montmirail que pour assurer la possession du plateau de Montgobert qui fait face au plateau de Montmirail ; mais on se contentera de se retrancher une fois sur cette position. Il faut être en force pour tenter quelque chose. A midi 30, le général Hache ordonne à la 37e division de gagner le plateau de Montgobert et de prendre ses dispositions pour que l'artillerie de campagne puisse faire masse avec les deux artilleries divisionnaires. La division monte à Rieux et aux Chéneaux. De là, une rafale à haute volée est dirigée sur les artilleries ennemies par-dessus Montmirail. Leur tir est d'autant plus dangereux que, pour la première fois, il est réglé par un *drachen* (ballon captif). Notre propre artillerie vise à son tour le ballon et, après une longue canonnade, elle a la bonne chance de le descendre.

En somme, on est arrêté. Nous avons un récit de cette minute particulièrement pénible à un corps qui s'était élancé plein d'enthousiasme à la poursuite de l'ennemi :

« 8 *septembre.* — En arrivant vers Villeperdue, nouvel arrêt. L'ennemi occupe les hauteurs voisines qui ont vue sur notre route. Ordre de quitter le chemin et de nous dissimuler dans les bas-fonds. Je pars en reconnaissance vers Fontaine-Armée où se trouve le général Mangin. La division est arrêtée. L'artillerie lourde allemande, établie sur le plateau à l'est de Montmirail, arrose le terrain systématiquement. Un drachen-ballon, le premier que je vois, hors de portée pour nous, dirige les coups de cette artillerie avec précision. Les objectifs sont très nombreux. Des batteries de 75 sont à l'est de Fontaine-Armée ; une colonne de voitures est en marche sur la route de Fontaine-Armée à Molincourt. Le général Mangin et son état-major, les commandants de régiments d'artillerie et leurs adjoints, les chevaux, tout cela forme des groupes nombreux et visibles du ballon à quelques mètres de la ligne d'infanterie.

« Les gros obus allemands tombent tantôt à droite, tantôt à gauche de la route, et il semble que, grâce aux yeux du ballon, ils ne vont pas tarder à nous atteindre. L'un d'eux tombe, en effet, à une cinquantaine de mètres à peine du groupe où se trouve le général Mangin. Les officiers le supplient de vouloir bien se porter un peu en arrière. Il finit par céder à leurs instances ; mais, après avoir porté son poste de commandement à quelques centaines de mètres, le général s'arrête et dit en souriant : « Jusqu'ici, mais pas plus loin. »

(1) Carnet de route du lieutenant G. Hanotaux.

(Cliché M. Meys.)

DEUX VUES DE LA FERME DE MONTGIVROUX

« L'artillerie allemande reste pour nous invisible et cause de graves pertes à la nôtre. Si le ballon était descendu, les mouvements deviendraient plus faciles, l'artillerie allemande serait aveuglée. Mais il est à plus de 8.000 mètres. Une batterie de 75 voisine continue à tirer sur le ballon. On creuse le sol pour augmenter l'angle de tir et la portée. Un coup heureux fait disparaître le ballon : « C'est une division gagnée », dit avec raison le chef de corps (1). »

A 18 heures, après la préparation d'artillerie qui s'est faite du haut du plateau de Montgobert, on pense que l'heure est arrivée de tâcher de pénétrer dans Montmirail. Les premiers éléments d'infanterie sont jetés en direction du pont. Le 129e revient trois fois à la charge ; trois fois, il est repoussé. Le pont ne peut être enlevé. L'ennemi occupe des tranchées étagées formant une position très forte. Un des généraux écrit sur son carnet : « Que sera demain ? Nous nous le demandons avec inquiétude. »

C'est qu'en effet, au fur et à mesure que l'on s'avance vers l'Est, le problème se complique. Évidemment, on n'a pas encore bien compris dans le camp français la singulière disposition où la manœuvre de von Kluck et l'obstination du Grand Quartier Général allemand à attaquer sur les Marais de Saint-Gond ont mis l'armée allemande tout entière. On ne peut croire qu'un mouvement en arrière si brusque fasse pendant en quelque sorte à un mouvement en avant si brutal. Le coup de bascule est si déraisonnable qu'on ne peut le supposer ; et puisque l'offensive allemande se poursuit si acharnée à l'Est, on craint qu'elle ne reprenne aussi d'une façon ou de l'autre à l'Ouest.

Cependant, le terrain parle, les avions et les reconnaissances renseignent. Il devient de plus en plus évident que le pays est libre devant l'armée britannique et devant la gauche de la 5e armée, tandis qu'il est garni de troupes et d'artillerie devant la droite de cette même armée. En effet, c'est ici que Bülow a massé ses forces disponibles pour protéger et flanc-garder tout le reste de son armée et de la grande armée allemande.

Ces constatations de fait amènent le général Franchet d'Espérey à prendre des dispositions nouvelles pour la partie droite de sa manœuvre. Il se décide *à redresser ses axes d'attaque pour ses deux corps de droite en direction du Nord-Est* à partir de la journée du 8. Cela veut dire que le 1er corps (général Deligny), laissant à gauche l'objectif de Montmirail, devra marcher sur Montvinot, Bergères-sous-Montmirail, Vauchamps, Fontaine-au-Bron, tandis qu'à la droite du 1er corps le 10e corps marchera sur Boissy-le-Repos, Fromentières, La Chapelle-sur-Orbais. En outre, le général prend la précaution de soutenir le 10e corps qui est le plus en avant et qui avait le plus dur, en lui rattachant la 51e division de réserve.

Pour en revenir au 1er *corps*, on voit comment son rôle se dessine. Il a ordre d'envelopper en quelque sorte Montmirail à l'Est, tandis que le 18e corps l'enveloppera à l'Ouest. Ainsi Montmirail, pris entre deux feux, finira bien par succomber.

Cependant, en débouchant sur Vauchamps, on aura donné, d'autre part, un fameux coup de main à la bataille de la route 51 : car l'armée Bülow, très en pointe et allongée vers le Sud, est prise par la racine, et si elle s'attarde une minute à Soisy-aux-Bois, sa gauche est coupée et tournée. Cette savante manœuvre permet, en même temps, de passer l'une des divisions du 10e corps à Foch qui en a tant besoin et qui en fera un usage si décisif aux Marais de Saint-Gond. Nous reviendrons sur ce point.

A tous les points de vue, ce « redressement », cette inclinaison, est un coup de maître : mais il fallait la connaissance parfaite du métier chez les chefs pour l'ordonner et la vigueur du soldat, au 1er corps, pour l'accomplir. Que l'on soit bien attentif à ces « finesses » de la tactique, si je puis employer une pareille expression. Car l'art militaire, comme tous les arts, est parfois affaire de nuance. Le succès est dans un « fignolement ».

(1) Carnet de route du général M...

MORIN-LE-PETIT. — LES ABORDS DU VILLAGE

Sur le terrain, ce changement de direction paraît chose si simple qu'elle ne produit d'abord aucune impression sur ceux qui l'exécutent. Les États-Majors notent : « La direction du 1er corps orientée précédemment vers Montmirail est rejetée vers Vauchamps. » C'est tout.

Et l'autre combinaison, celle sur Montmirail, se manifeste dans un simple retard : « Le 1er corps attend pour attaquer que le 3e corps échelonné un peu en arrière et à gauche ait porté ses têtes de colonne à sa hauteur sur le Petit Morin. » Cela veut dire que Montmirail va être entouré et cerné.

Voyons donc l'effet de ces deux manœuvres simultanées.

A 14 heures, la 2e brigade est arrivée en face de Courbetaux, aux portes de Montmirail. Après une sérieuse préparation d'artillerie, elle s'en empare et passe sur la rive droite du Petit Morin. Opération très dure, mais suffisante : par ce simple fait, la manœuvre qui décide du sort de Montmirail est reliée à la manœuvre qui va décider du sort de la route nº 51. C'est là le trait d'union de l'opération ; mais, justement par son succès, elle devient le trait d'union de toute la bataille de la Marne.

L'ennemi a sans doute le sentiment de la gravité de l'incident : car il accumule ses moyens de résistance en ce point et peut-être se croit-il capable de prendre le dessus. Tactiquement, l'engagement est rude, en effet, et la 2e brigade peut à peine progresser sur la rive droite. Mais intellectuellement, stratégiquement, Bülow est battu : il le sent, il le sait et probablement les soldats le sentent aussi ; car le « crochet défensif » pris à revers n'a plus qu'à céder.

Laissons de côté, pour le moment, ce qui se passe à l'Est et voyons comment on va d'abord et très sagement débarrasser l'Ouest, c'est-à-dire la région de Montmirail.

Dès qu'on a passé le pont de Courbetaux, l'état-major du 1er corps d'armée entre en liaison avec la 5e division (général Mangin) du 3e corps, que nous avons vue arrêtée devant

Montmirail et préparant un assaut d'ailleurs risqué sur cette ville par une rafale d'artillerie du haut du plateau de Montgobert. Le 1er corps propose donc à Mangin de faire, en liaison, le coup de l'enveloppement sur les troupes allemandes qui s'attardent dans Montmirail. Mangin est toujours prêt. Il marchera donc sur Montmirail dès le soir même (le 8), tandis que le 1er corps marchera par Bergères-lès-Vertus et Courbetaux sur le plateau pour couper la route qui rejoint Montmirail à Vauchamps.

Nous avons vu que Mangin est arrêté devant le pont de Montmirail : mais le 1er corps s'est développé sur la rive droite du Petit Morin. Bergères est enfin occupée par la 2e division (général Duplessis) à 20 h. 45 et nos avant-gardes commencent à grimper au plateau de Vauchamps.

FANTASSINS DANS UNE TRANCHÉE

Alors, il apparaît de toute évidence à Bülow (qui ne pense qu'à cela depuis deux jours) que la retraite pour lui s'impose. Son front crève de toutes parts.

Ces combats, de résultat en apparence incertain, sont donc d'une importance extrême. La victoire ne s'affirme pas toujours par la fuite immédiate de l'ennemi; mais elle n'en est pas moins significative quand il cède le terrain du combat.

L'horizon se dégage nettement à l'Ouest. Pour donner maintenant l'explication complète de ce beau travail, il est nécessaire de voir comment les choses se passent à l'Est. Mais ici, nous sommes en présence des opérations du 10e corps rattaché, dès le 8 au matin, à l'armée Foch. Tournons donc les yeux vers la route nº 51 et vers les Marais de Saint-Gond. La fortune de la France se joue sur cette pente, en ce point critique où le *massif* se rattache à la *plaine.*

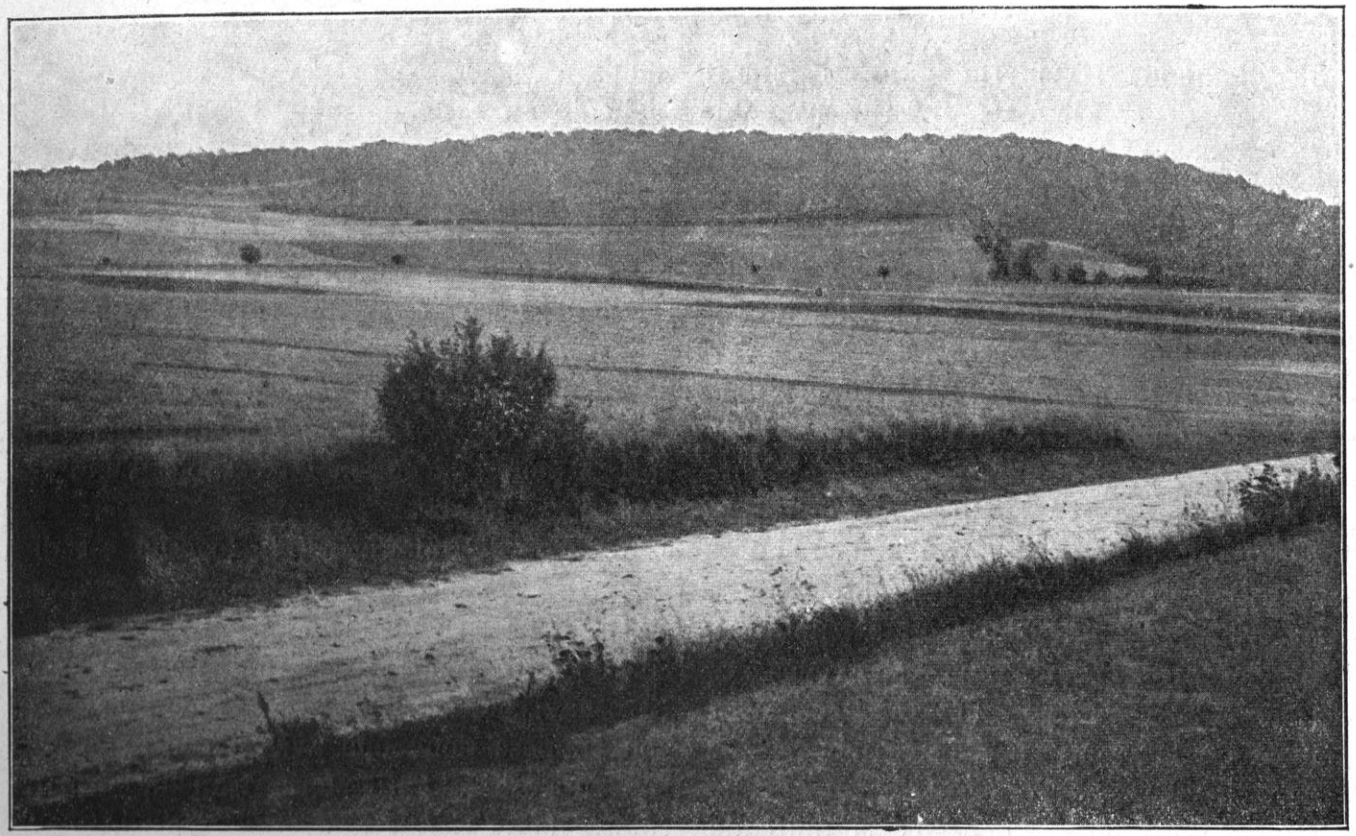
LE 10e CORPS RATTACHÉ A LA 9e ARMÉE. LA ROUTE Nº 51

Nous avons dit, ci-dessus (t.p. 126), l'importance des combats qui se livraient avec un acharnement inouï, au point où le *massif* se rattache à la *plaine.*

En ce qui concernait particulièrement la IIe armée, Bülow n'avait plus qu'un espoir : forcer le passage de la route nº 51 et tourner l'armée de Foch à gauche, tandis que von Hausen la forcerait et la tournerait à droite à la trouée de Mailly, route nº 77. La manœuvre offensive allemande visait à obtenir, sans une minute de retard, l'un ou l'autre de ces résultats, sinon les deux ; mais nous avons indiqué qu'ils étaient déjà gravement compromis le 7 au soir.

Bülow, pour laisser à sa manœuvre le temps de se remettre sur pied, avait constitué, avec Montmirail comme pivot, le « crochet défensif » qui, de Montmirail à Chézy-sur-Marne, devait la protéger au moins temporairement. Tant que Montmirail tenait, on pouvait tenter quelque chose à la route nº 51 : mais si Montmirail succombait, les deux opérations allemandes, l'une défensive et l'autre offensive, basculaient en même temps.

Le Haut Commandement français avait parfaitement compris cela. Il fallait enlever Montmirail ; mais le point était fortifié et défendu comme un second Esternay ; on ne pouvait l'emporter de vive force sans une formidable destruction d'hommes ; et, en cas



(Cliché M. Meys.)

LA PLAINE PRISE DU BOIS D'ALLEMANT

d'insuccès, on s'exposait à des conséquences désastreuses. Mieux valait chercher autre chose. Ainsi fut montée la très belle opération stratégique qui, en combinant les opérations de la droite de Franchet d'Espérey et de la gauche de Foch, avait pour objet, d'une part, de faire tomber Montmirail et, d'autre part, de couper par la racine l'offensive allemande sur la route nº 51.

Dès le 7 dans la journée, le 10e corps (général Defforges), appartenant à la 5e armée, avait reçu l'ordre de prêter son concours au général Foch et de lier sa manœuvre avec celle de la 42e division (Grossetti) qui opérait à la route nº 51. Les faits s'étaient d'ailleurs chargés de resserrer encore, sur le terrain, cette entente prescrite par les chefs. Nous avons vu, dans la journée du 7, la 20e division (général Rogerie) combattre dans la région de Charleville, coude à coude avec la 42e division.

A partir du 8, au matin, cette combinaison attire à elle toute la manœuvre de la droite de Franchet d'Espérey, non seulement le 10e corps, mais le 1er corps, et le général ordonne à ces deux corps d'incliner leur marche *en direction du Nord-Est.*

Nous avons indiqué ci-dessus comment la manœuvre réussit, le 8 au soir, autour de Montmirail. Voyons, maintenant, quelle aide elle fournit au général Foch, et quel coup de balancier formidable est produit par le simple changement d'orientation qui rompt l'équilibre — instable jusque-là — de la bataille de la Marne.

Nous suivons donc la manœuvre du 10e corps (général Defforges). Il s'était employé, dans la journée du 7, à achever son beau succès du 6. La matinée avait été occupée à nettoyer la forêt de Gault. Dans l'après-midi, le corps s'était mis en marche vers le Nord en direction de Vauchamps, Boissy-le-Repos et au delà Les résultats obtenus dans la soirée avaient été du plus haut intérêt, et avaient déjà ébranlé fortement le moral de Bülow. Les positions

du 10e corps, dès le 7 au soir, avaient présenté comme un raccourci de toute la bataille: la division de gauche, 19e division (général Bailly, le général Bonnier ayant été blessé à Guise, le 29 août), était en avant, à la Recoude, et tirait sur la corde pour s'élancer jusqu'au plateau de Vauchamps, tandis que la 20e division (les Bretons du général Rogerie) s'attardait un peu en arrière devant Le Bout-du-Val pour prêter main-forte à Grossetti, route nº 51. Cela veut dire que l'Ouest continuait à se dégager, mais que l'Est était toujours obscur.

Franchet d'Espérey confirme au 10e corps, dans la nuit du 7 au 8, l'ordre d'agir en liaison intime avec la 42e division. Il aura donc à *déborder*, par Bannay, s'il peut atteindre ce bourg, les forces ennemies qui restent engagées vers Saint-Prix et Soizy-aux-Bois contre la gauche de la 9e armée. Mais ce mouvement visant le flanc de l'offensive allemande, ne devra pas, en principe, dépasser la route de Montmirail à Champaubert.

Regardons, maintenant, la carte avec la connaissance que nous avons de ce qui s'est passé le 7 à l'armée Foch. Celle-ci a eu à supporter tout le poids de l'offensive allemande descendant de La Pommeraie, Soizy-aux-Bois, Bois de Saint-Gond, Montgivroux et essayant de se glisser sur Mondement et Bois d'Allemant. Elle a plié, le 7 dans la journée. Humbert, qui a déjeuné sous la canonnade au château de Mondement, a dû demander de l'aide. Le général Dubois, qui commande le 9e corps, lui a envoyé le 77e d'infanterie (colonel Lestoquoi) et on a monté, *pour le 7 au soir*, une contre-offensive sur la route nº 51. Mais, sous la rafale de l'artillerie lourde allemande, et sous les torrents de pluie d'un orage d'été, cette contre-offensive n'a pu se déclancher.

La situation étant telle et Humbert étant encore à Mondement, on se rend compte de ce que représente l'offensive du 10e corps se mettant en route *en direction de Bannay* et prenant, à bref délai, sous son canon, la route de Champaubert à Montmirail ! Elle va ainsi déborder, à la lettre, l'offensive de Bülow et même celle de von Hausen. Elle va prendre une avance de 10 ou 15 kilomètres sur la ligne de feu. Si elle arrive la première à Champaubert, tandis que Montmirail tombe, von Bülow et von Hausen courront le plus grand risque d'être cernés. Rarement on a obtenu de tels résultats par une simple orientation de marche et en se servant surtout des jambes des soldats.

Le mouvement du 10e corps commence à 7 heures, le 8. Toutes les précautions sont prises pour l'exécution impeccable d'une entreprise si hardie.

La 20e division (général Rogerie) est disposée à 6 h. 30 par brigades successives, la tête à Le Bout-du-Val, prête à attaquer dans la direction de La Pommerose, Le Thoult-Trosnay, cote 228, ferme des Grands-Bouleaux : on suppose donc une avance considérable ; on suppose le Petit Morin franchi, la petite Suisse de Le Thoult dégagée, la route de Champaubert elle-même dépassée, et — résultat capital — la crête des Grandes-Garennes et le massif de Soizy-aux-Bois pris à revers. Sans doute, le Commandement a reçu, dans la nuit, des avis sur certains mouvements en retraite esquissés par l'ennemi. Remarquez que nous sommes le 8 au matin, que la journée la plus acharnée commence d'une part sur l'Ourcq et d'autre part sur Vitry-le-François et sur Bar-le-Duc et, qu'à deux pas, on est encore incertain sur le sort de Montmirail et sur celui des Marais de Saint-Gond. Et voici, qu'en ce point, on se porte allègrement en avant; on semble prévoir qu'une simple marche suffira et que la victoire peut ouvrir ses ailes.

Ce mouvement en pointe de la 20e division est appuyé par celui de la 19e division (général Bailly) qui, se maintenant en relation avec le 1er corps autour de Montmirail, partira de Le Recoude à la même heure par brigades accolées et attaquera dans la direction de Boissy-le-Repos.

Enfin, la 51e division de réserve (général Boutegourd, a été mise, comme nous l'avons dit, à la disposition du 10e corps. Elle lui servira de

LE PRIEURÉ DE SAINT-GOND DANS LES MARAIS

réserve et se rassemblera, pour appuyer le mouvement général, autour et au sud de Charleville. Elle donne la main, à l'Est, à la 42e division (Grossetti) et à la division marocaine (Humbert).

Le général Defforges est de sa personne à Charleville, à 7 heures.

On marche vers le Nord. Or, voilà qu'un fait considérable se produit. A droite, la 40e brigade ne trouve plus d'infanterie devant elle; Le Bout-du-Val et le Bois, à l'Ouest, avaient été évacués pendant la nuit. Par contre, elle est en butte à un feu d'artillerie lourde particulièrement intense, surtout sur le plateau de La Pommerose. C'est classique : l'infanterie a disparu ; l'artillerie fait rage : il s'agit d'une retraite par ordre. La brigade se hisse, sous le feu des obus, jusqu'à la ferme de La Pommerose ; de là elle domine toute la vallée du Petit Morin, cote 213 ; elle pousse ses éléments à La Charmotte, à la cote 208 et voilà qu'elle descend le coteau vers le Le Thoult en direction de Bannay.

En même temps, la 19e division (général Bailly) débouche de Le Recoude, atteint Soigny en flammes, après un combat d'artillerie et se met en marche vers l'autre pont du Petit Morin à Boissy-le-Repos. Un bataillon du 71e envoyé en reconnaissance dans ce village y entre sans coup férir, passe le Petit Morin et pousse ses premiers éléments de couverture sur la rive nord de la rivière. L'artillerie allemande tire toujours et arrête parfois les troupes obligées de quitter les routes pour progresser sans trop de pertes. Mais pas d'infanterie, des tranchées abandonnées, pas de combats proprement dits (1).

(1) Dr. G. VEAUX. *En suivant nos soldats de l'Ouest*, p. 133. « Nous admirons les tranchées allemandes dans lesquelles un homme tient debout facilement. Pas de parapet visible de loin ; la terre est rejetée en glacis en avant

LA BATAILLE D'ARTICULATION

BATAILLE DE LA MARNE

le 8 Septembre 1914, soir

Altitudes: + 100 + 200

Echelle: 1/200.000

0 1 2 3 4 5 10 Km

Foret de Villers Cotterets
Fontaine des C.N
Bois du Roi
Ormoy
Villers-l-P.
Cuvergnon
Autheuil
Troesnes
Marizy
Passy
Levignan
Bargny
Macqueline
Betz
Boissy F.
Montlognon
Versigny
Nanteuil-le-H.
Ermenonville
Villers-S-G.
B. de Montrolle
Thury
Bouillarre
Neufchelles
Mareuil-s-O.
Chezy
Mornes
Priez
Sommelans
Grisolles
Bonnes
Epaux
Bezu
Epieds
Jaulgonne
Monthiers
Torcy
Etrepilly
Verdilly
Brasles
Mezy
Bouresches
CHATEAU-THIERRY
Vaux
Essomes
Coupru
Comptin
Nesles
Blesmes
St Eugene
Nogentel
Conde-en-B.
Courboin
Montlevon
Viffort
Essises
Montfaucon
la Chapelle G. de Foret
Pargny
Rozoy-B.
Fontenelle
Mont-Cel-Anger
Viels-Maisons
Bailly
Marchais
Montmirail
Corrobert
Janvillers
Fromentieres
la Chapelle-s-O.
Montmort
Orbais
Margny
Fontaine-Chacun
Mareuil
Baulne
Dhuys
Surmelin
Ft de Vassy
la Ville-s-O.
Oulchy-le-Ch.
Ourcq
Fere-en-Tardenois
Bruyeres
Sergy
Cierges
Sourmont
Coincy
Breche
Beuvardes
Fresnes
le Charmel
Ft de Ris
Vincelles
Barzy
Treloup
Passy
Marne
Chatillon-s-M.
Dormans
Mareuil
Festigny
Comblizy
Igny
Ft d'Enghuien
Neuilly-St Front
Breny
Latilly
Rocourt
Romeny
Chezy
Nogent l'Ar.
Pavant
Bassevelle
Boitron
Hondevilliers
Verdelot
Villeneuve
Montgobert
Courbetaux
Rieux
Les Cheneaux
Villeperdue
Montolivet
Vendieres
la Celle
l'Epine-a-Bl.
Vauchamps
Champaubert
Bannay
Baye
le Thoult
Boissy-le-R.
Talus-St Prix
Villevenard
Oyes
Reuves
Montdement
Boizy
Charleville
la Villeneuve
Soigny
le Bout du Val
Montmirail
Bergeres
Marchais
Bailly
Viels-Maisons
Mont-Cel-Anger
Fontenelle
Rozoy-B.
Dolloir
Sept-Sorts
Signy-Signets
Jouarre
St Fiacre
Villemareuil
B. du Mans
Pierre-Levee
la Hte Maison
St Cyr
St Ouen
B. de Jouarre
Mauroy
Doue
le Tretoir
Bailhard
St Germain
Rebais
Menillot
Boissy
Chauffry
Giremoutiers
Aulnoy
Voisins
Mouroux
Guerard
Grand Morin
Courtry
St Augustin
Mortcerf
Chailly
la Ferte-s-Jouarre
COULOMMIERS
Pt Morin
Trilport
Montceaux
Fublaines
Meaux
Claye-Souilly
Trilbardou
Charmentray
Precy
Annet
Jablines
Lesches
Varennes
Esbly
Thorigny
Coupvray
Chessy
Lagny
Courtevroult
Chanteloup
Jossigny
Ferrieres
Villeneuve
Pontcarre
Foret de Crecy
Tigeaux
Dammartin-en-B.
Crecy
la Chapelle-s-C.
Coulommes
Sancy
Vaucourtois
Quincy
Couilly
Condé
Germigny
Armentieres
Poincy
Changis
Marne
Ussy
Reuil
Luzancy
Mery
Saacy
Chamigny
Mary
Tancrou
Daignes
St Aulde
Nanteuil
Villiers-s-M.
Cocherel
Vendrest
Dhuisy
Montreuil-a-L.
Ocquerre
Lizy-s-O.
Trocy
le Plessis Pl.
Etrepilly
Gue-a-Tresmes
Congis
Varreddes
Isles
Chambry
Crego
Penchard
Villeroy
Charny
Messy
Nantouillet
Monthyon
Ch M
Neufmontiers
Chaucomin
Marcilly
Barcy
Gesvres
Marchemoret
St Soupplets
Montge
Juilly
Lassart
Dammartin
Rouvres
St Pathus
Forfry
Douy
Oissery
Lagny
Breny
Puisieux
Rozoy-en-M.
Vincy
Reez
Acy
Rouvres
Etavigny
Sennevière
Bouillancy
Silly-le-long
Plessis-Belleville
Chèvreville
Montigny
Vaux-s-C.
Crouy
Coulombs
Germigny
Neuilly-Y.P.
Brumetz
Hautevesnes
Gandelu
Busiares
Belleau
Marigny-n.-O.
Monneaux
St Gengoulph
Ru d'Allmont
Licy
Monneaux
Romeny
Chezy
Nogent l'Ar.
Essises
Montfaucon
la Chapelle G. de Foret
Pavant
Bassevelle

A la nuit, une reconnaissance d'officier d'état-major ayant constaté que la partie du village de Le Thoult située sur la rive droite du Petit Morin était inoccupée, un bataillon du 47e y est envoyé. Les troupes bivouaquent sur la place. Partout on trouve les traces de la retraite allemande, cadavres, blessés, ivrognes, chevaux morts, caissons brisés, canons démontés, mitrailleuses et paniers à obus abandonnés. (2).

Donc, de partout, mêmes précisions : sur ce point l'ennemi est en retraite, c'est la victoire !

Une fois le Petit Morin franchi, le plateau de Vauchamps abordé, Montmirail dépassé, la manœuvre de Franchet d'Espérey a réussi et Montmirail qui est, après Esternay, la pierre d'achoppement de sa droite, n'a plus qu'à succomber. Le « crochet défensif » de Bülow tombe en même temps.

Mais la manœuvre a-t-elle réussi de même à droite, c'est-à-dire à la route nº 51 ? Puisque l'occupation de Le Thoult tourne les Grandes-Garennes et les bois du Reclos, la 42e division doit être dégagée.

Mais ici nous entrons sur le terrain de l'armée Foch ; c'est la bataille pour la *plaine*, pour les Marais de Saint-Gond. N'oublions pas que l'armée Bülow, en liaison avec l'armée von Hausen, a conservé, de ce côté, toute sa force d'offensive.

Avant d'exposer les combats de la 9e armée dans cette anxieuse journée du 8, récapitulons, en deux mots, les résultats obtenus dans cette même journée, par l'armée britannique et l'armée Franchet d'Espérey, à la bataille d'angle : 1º Le vide qui existait entre les deux armées ennemies, le 7 au soir, du Grand Morin jusqu'à la Marne est presque entièrement comblé par l'avance des deux armées alliées; 2º L'armée britannique a son aile gauche devant La Ferté-sous-Jouarre et, de concert avec la 8e division française, elle est entrée, à coups de canon, dans la « bataille d'articulation » qui va régler le sort de von Kluck. La même armée britannique a passé le Petit Morin et a occupé la route de La Ferté-sous-Jouarre à Montmirail jusqu'à la route transversale de Rebais à Nogent-l'Artaud; 3º La 5e armée a franchi également le Petit Morin, mais elle est encore arrêtée devant Montmirail. Cependant Montmirail étant tourné le 8 au soir, puisque le plateau de Vauchamps est abordé par les troupes du 10e corps, va succomber. 4º Ces troupes ont apporté, en même temps, rien que par leur marche vers le Nord, une aide précieuse à la bataille de Foch, puisque la route nº 51 est débordée jusqu'au nord du talus de Saint-Prix.

Maunoury à gauche et Foch à droite vont donc se sentir grandement soulagés ; quant à Franchet d'Espérey, il se sent déjà vainqueur : car dès la nuit du 8 au 9, il libelle le premier bulletin de victoire qui ait été rédigé dans un état-major français, dans une grande guerre, depuis de bien nombreuses années :

Soldats,

Sur les mémorables champs de bataille de Montmirail, de Vauchamps et de Champaubert qui, il y a un siècle, furent témoins des victoires de nos ancêtres sur les Prussiens de Blücher, notre vigoureuse offensive a triomphé de la résistance des Allemands. Poursuivi par ses flancs, son centre rompu, l'ennemi bat en retraite vers l'Est et le Nord par marches forcées. Les corps les plus redoutables de la Vieille Prusse, les contingents de la Westphalie, du Hanovre, du Brandebourg se sont repliés en hâte devant nous. Ce premier succès n'est qu'un prélude. L'ennemi est ébranlé, mais il n'est pas battu d'une manière définitive.

Vous aurez encore à supporter de rudes fatigues, à faire de longues marches, à combattre dans de rudes batailles. Que l'image de la Patrie souillée par ces Barbares soit toujours devant vos yeux. Jamais il n'a été plus nécessaire de tout

et couverte d'herbe. La tranchée est divisée en secteurs par des épaulements... Les Allemands sont de fameux remueurs de terre : nos officiers font voir ce travail à leurs hommes, la leçon ne sera pas perdue. Les blessés et les prisonniers disent tous que le 75 est effroyable. Le sentiment de la victoire se répand dans tout le corps.

« Des prisonniers interrogés me racontent que la veille 7, ils avaient l'ordre de retarder, pendant douze heures au moins, l'avance de notre division pendant que l'armée organisait sa retraite. »

(2) E. Bahier. *Une ambulance militaire française*, page 16. « Parfois les cadavres allemands sont étendus en longue file le long des fossés, la figure et les mains noircies et tuméfiées ; plusieurs portent sur la manche de leur tunique, l'inscription brodée : « Gibraltar ».

LA FERME NOZET.

lui sacrifier. En saluant les héros qui sont tombés dans les combats des derniers jours, mes pensées se tournent vers vous, les vainqueurs de la prochaine bataille. En avant, soldats ! Pour la France !

Signé : FRANCHET D'ESPÉREY.

Cet ordre du jour destiné à éclairer le soldat et à répandre jusque dans les rangs le sentiment de la victoire, devait être lu dès la première heure, le 9 septembre.

L'ARMÉE FOCH, LE 8 SEPTEMBRE; LA MANŒUVRE DÉCISIVE

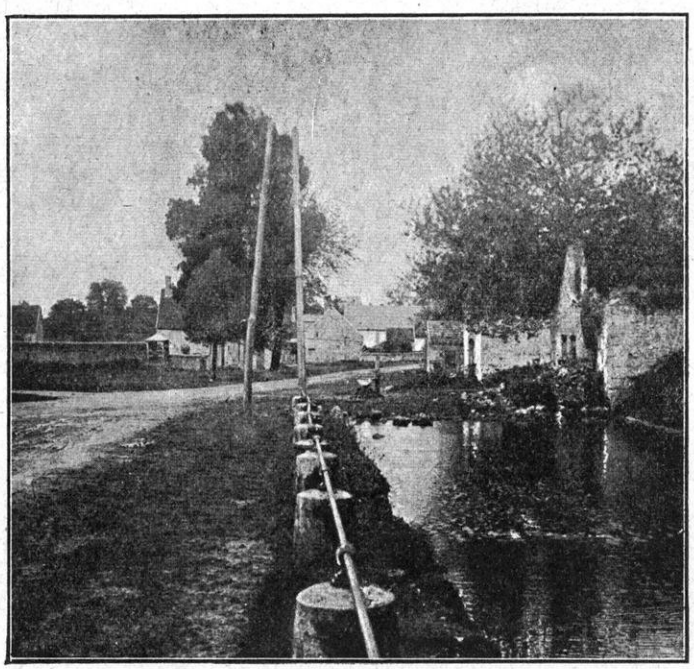
Nous voici arrivés au point précis où, dans le temps et dans l'espace, le sort de la bataille de la Marne se décide : il s'agit de la crise à la jonction du *massif* et de la *plaine*. Qui est maître du massif deviendra maître de la plaine: c'est la logique des choses. Or, la maîtrise du massif va être assurée par la chute de Montmirail.

Mais, au moment où nous abordons l'historique sincère de cette partie de la bataille, le lecteur doit être averti qu'il a à se mettre en garde contre certaines erreurs et légendes — même très séduisantes — qui se sont accréditées au sujet de ces événements. Dans sa hâte de savoir, l'opinion a accepté des explications, ou prématurées ou partiales, ne correspondant que bien vaguement à la réalité. De bonne foi, chaque chef s'est cru exclusivement vainqueur ; chaque soldat, chaque civil, chaque curé, chaque maire a développé l'idée de la bataille telle qu'il se l'était faite du haut de son clocher ou du fond de sa cave. Le journalisme, comme un photographe ou phonographe fidèle, a tout noté pêle-mêle. Parmi ces notations (non négligeables, tant s'en faut, mais par trop localisées) les plus ingénieuses, les plus émouvantes se sont répandues et elles sont maintenant enracinées dans le souvenir. La légende a pris les devants sur l'histoire, et l'histoire est obligée de compter avec la légende. Hier encore, dans les exposés officiels certaines erreurs persistaient.

Il est à peine croyable, mais il est exact que la véritable manœuvre qui força la victoire aux Marais de Saint-Gond n'a été ni exactement relatée, ni pleinement mise en lumière. Cette manœuvre est celle de la droite de Franchet d'Espérey, telle que nous venons de l'exposer: à savoir l'orientation A L'EST ordonnée dès la nuit du 7 au 8, pour le 10e et le 1er corps.

L'origine du mouvement remonte aux ordres du Grand Commandement français. Datés, les premiers du 7 et les seconds du 8, ils ont été admirablement exécutés par Franchet d'Espérey et Foch. Ce sont ces ordres et nuls autres, c'est cette manœuvre et nulle autre, qui ont produit « l'événement ».

Il convient donc de la rappeler ici, pour que le lecteur ait l'intelligence complète, la *vue* exacte des choses telle que l'avait le Haut Commandement français, au moment où il donnait ces ordres décisifs.



VILLENEUVE-les-CHARLEVILLE. — L'ENTRÉE DU PAYS

Profiter de la rupture du front causée par la retraite de von Kluck et manœuvrer, *par la droite de la 5e armée*, pour prendre de flanc l'armée Bülow et lui couper la retraite si possible, tout est là. Une fois ceci décidé et exécuté, la bataille de la Marne est gagnée. Or, cette opération dérivant de la conception générale de la bataille. reste incontestablement à l'acquis du Haut Commandement français. C'est, d'ailleurs, une vue de simple bon sens inspirée par la réalité des faits. Mais le génie et le bon sens, à la guerre surtout, se confondent. Le sentiment de la réalité dans les initiatives décisives, le coup d'œil, en un mot, c'est par quoi Napoléon est « le Dieu de la guerre ».

Nous allons donc prendre cette résolution magistrale en son germe et la suivre dans son exécution et dans ses effets : je ne pense pas que l'on puisse trouver, dans la création des grandes œuvres humaines, quelque chose de plus précis, de plus naturel et de plus impressionnant.

Dès le 7, l'ordre général nº 7 avait montré la conception existante dans l'esprit du Haut Commandement : mais il s'agit encore d'une simple indication, un « garde à vous » adressé aux chefs d'armée intéressés :

« La 5e armée accentuera le mouvement de son aile gauche et *emploiera ses forces de droite à soutenir la 9e armée...* Cette dernière s'efforcera de tenir sur le front qu'elle occupe, jusqu'au moment où l'arrivée des forces réservées de la 4e armée sur sa droite lui permettra de participer au mouvement en avant. »

Déjà le rôle de la droite de la 5e armée ayant à se porter à l'appui de la 9e armée commence à s'esquisser : mais ce n'est pas encore cette manœuvre qui est au premier plan. On admet que la 9e armée, bientôt renforcée à droite, brisera la résistance adverse et se portera, d'elle-même, par un vaste mouvement offensif, à la rupture du front ennemi.

Ce qui n'était qu'une indication le 7, devient un ordre formel le 8 ; des faits nouveaux se sont produits, la connaissance de ces faits est parvenue au Grand Quartier Général; il voit clair dans la volonté de l'ennemi et dans sa propre volonté et, alors, il dicte l'*Instruction particulière* nº 19 dont les articles 2 et 3 contiennent toute la substance de la manœuvre.

« II. — Il paraît essentiel de mettre hors de cause l'extrême-droite allemande avant qu'elle ne puisse être renforcée par d'autres éléments que la chute de Maubeuge a

(Cliché M. Meys.)

LA ROUTE Nº 51, QUI VA D'ÉPERNAY A SÉZANNE

pu rendre disponibles... (Suivent les ordres, à la 6e armée et à l'armée britannique, cités ci-dessus.)

« III. — La 5e armée couvrirait le flanc droit de l'armée anglaise en dirigeant un fort détachement sur Azy-Château-Thierry.

A sa droite, la 5e armée continuerait à appuyer l'action de la 9e armée en vue de permettre à celle-ci le passage à l'offensive ; *le gros de la 5e armée marchant droit au Nord, refoulera, au delà de la Marne, les forces qui lui opposées.* »

Il n'est plus question du mouvement par la droite de la 9e armée et en liaison surtout avec la 4e armée ; on se préoccupe exclusivement du mouvement de cette même 9e armée par sa gauche et en liaison avec la 5e armée. La manœuvre est cette liaison même ; il appartient aux chefs des deux armées de l'exécuter.

Nous allons voir, par l'exposé des résolutions prises dans le camp allemand, à quel point les ordres donnés aux armées françaises répondaient aux nécessités du moment.

LA MANŒUVRE ALLEMANDE, PAR LA GAUCHE DE L'ARMÉE BULOW, LE 8 SEPTEMBRE

Nous avons dit l'état d'hésitation et d'émotion inquiète qui était celui du chef de la IIe armée allemande, Bülow, dès le 7 dans la soirée. Il avait vu disparaître de sa droite, au cours de cette journée, le IIIe corps et le IXe corps qui avaient rallié l'armée von Kluck en repassant la Marne. Peut-être avait-il tablé, un instant, sur la promesse que lui avait faite son collègue de reprendre la liaison en lui retournant l'un au moins de ces corps. Mais, à partir du 7 au soir, il ne peut plus se faire la moindre illusion. En effet, il reçoit par radio, le 7, à 5 h. 40, l'avis que le IIIe corps et le IXe corps seront gardés par von Kluck et *employés dans la bataille de l'Ourcq* pour la journée du 8. Sa droite était donc sans protection et sans liaison entre Montmirail et la Marne, alors que l'armée britannique et l'armée Franchet d'Espérey pénétraient dans le vide ainsi créé sur son flanc. Il se reportait, d'autre part, à ses instructions qui lui ordonnaient de pousser à fond l'offensive de rupture déjà commencée sur la route nº 51, en direction de la Seine.

Fallait-il poursuivre, en effet, cette offensive malgré le grand péril que courait sa droite, ou bien valait-il mieux se prémunir contre ce péril grandissant de minute en minute ? Nous avons vu Bülow se décider à constituer, dans la journée du 7, le « crochet défensif » qui, formé des deux corps de cavalerie von der Marwitz et von Richthofen, et, en plus de son VIIe corps et de son Xe corps de réserve, devait le protéger contre l'offensive venant de l'Ouest. Il se donne ainsi un jour, non sans se dire pourtant que si cette protection improvisée venait à céder, sa position deviendrait soudainement des plus délicates. La précaution une fois prise, il se décide à suivre ses instructions et, selon les propos termes de son *Mémoire justificatif*, « ordre est donné à la gauche de la IIe armée de continuer ses attaques vers le Sud. »

Voici les raisons qui déterminent Bülow : d'abord il sait que l'exécution du grand plan allemand dépend, en définitive, du succès de sa propre offensive. Un seul espoir, c'est de rompre le front de Joffre sur la route de Sézanne, et à la trouée de Mailly, ou du moins sur l'un de ces deux points. Si l'on réussit, la bataille change de face. Maunoury est rejeté dans Paris ; l'armée britannique et l'armée Franchet d'Espérey n'ont plus qu'à s'enfuir sur Provins, Melun et peut-être sur la Loire. Foch écrasé, repliera, s'il le peut, les débris de son armée sur Troyes et au delà, tandis que Langle de Cary et Sarrail cernés en seront réduits soit à s'enfermer dans Verdun, soit à se rabattre sur la frontière suisse. Un tel gain éventuel vaut que l'on risque beaucoup.

Et, sur les lieux mêmes, les choses ne se présentent pas si mal. Depuis trois jours que la bataille est engagée, Foch n'a pu faire sauter le verrou qui l'enferme au sud des Marais de Saint-Gond, au droit de la ferme Chapton. Le 7 au soir, la division marocaine a dû plier à Mondement et l'offensive allemande, sortant des bois de Saint-Gond et dévalant de la

NORMÉE. — L'ENTRÉE DU VILLAGE

crête du Poirier, a une occasion admirable de passer sur le corps de la division marocaine et d'enlever Sézanne, succès qui déciderait de tout. Par le centre des Marais de Saint-Gond, la Garde n'a cessé d'avancer et, si sa marche est pénible et lente, la valeur de ce corps incomparable est un gage de victoire finale. Enfin, à l'Est de ces mêmes Marais de Saint-Gond, toute l'armée saxonne est entrée en ligne et le fléchissement du IIe corps français permet d'espérer que l'on pourra, dans la journée du 8, se rendre maître de Fère-Champenoise et de la trouée de Mailly.

L'armée saxonne est décidée à vaincre : on a évoqué devant elle les souvenirs glorieux de Gravelotte et de Mars-la-Tour. Von Hausen a pris la résolution d'attaquer à la baïonnette et de passer coûte que coûte.

Il est vrai, les réserves manquaient à la IIe armée : mais l'on avait reçu avis que Maubeuge se rendait et que le chemin de fer allait amener à toute vapeur le VIIe corps de réserve rendu libre par la capitulation de la place ; en plus, le Haut Commandement allemand, à l'imitation du Haut Commandement français, se décidait à emprunter des troupes à ses armées de l'Est ; des renforts venus de Lorraine étaient en marche sur l'Aisne. Le XVe corps appartenant à la VIIe armée (von Heeringen) avait déjà pris le train, lui aussi, pour venir servir de réserve stratégique à l'armée du Nord.

Toutes ces raisons déterminaient von Bülow à persister et à faire appel à von Hausen pour frapper ensemble, dans cette journée du 8, le coup qui devait en finir avec l'armée Foch.

On met donc le feu au ventre des deux armées.

Non seulement c'est l'offensive, mais c'est l'offensive à tout prix et désespérée.

MANŒUVRE COMBINÉE DE LA 5e ARMÉE ET DE LA 9e ARMÉE FRANÇAISE

Les choses étant ainsi dans le camp allemand, on comprend quelle surprise lui ménage le simple changement d'orientation

dans les deux corps de droite de l'armée Franchet d'Espérey. Regardez attentivement la carte et considérez la situation des deux armées opposées autour de Montmirail le 7 au soir : à l'Ouest, le « crochet défensif » de Bülow est aligné de Montmirail à Chézy ; le reste de l'armée Bülow descend vers l'Est de Montmirail à Bannes. Bülow, évidemment, n'a pensé qu'à se protéger par sa droite *face à l'Ouest* tandis que sa gauche attaque *face au Sud*. Si son point d'appui est brisé à Montmirail, et si l'agresseur, ayant passé le Petit Morin à Courbeteaux, Boissy-le-Repos, Le Thoult, s'oriente à l'Est, c'est-à-dire *prend la route de Champaubert et non la route de Condé-en-Brie*, qu'arrivera-t-il ? De toute évidence, le « crochet défensif » sera cerné entre l'armée britannique et la 5e armée, tandis que les corps de droite de celle-ci se portant sur Vauchamps, Champaubert, Montmort, prendront par le dos l'armée de *von Bülow et même l'armée de von Hausen, s'ils peuvent pousser jusqu'à Bergères-lès-Vertus*. Tout dépend donc de ce succès de Montmirail que nous avons vu se dessiner dans la soirée du 8 ; et tout dépend surtout de l'orientation *à l'Est*, une fois le Petit Morin franchi ; or, le 10e corps passe la petite rivière et aborde le plateau de Vauchamps au cours de cette même journée du 8. Franchet d'Espérey a le sens profond du résultat que doit produire cette belle manœuvre, puisqu'il l'annoncera à ses troupes par le Bulletin dicté dans la nuit du 8 au 9.

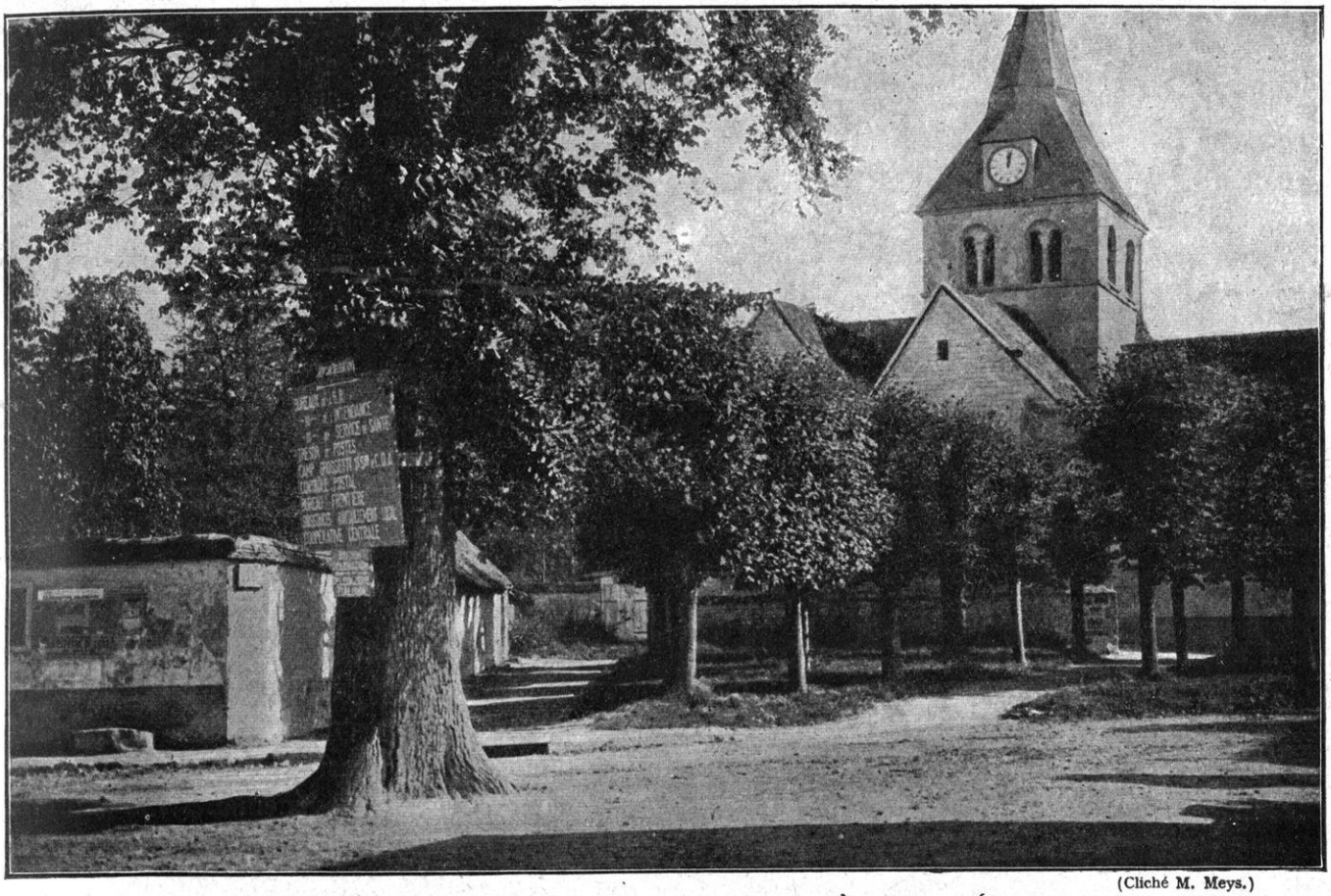
Et c'est sous le coup d'une telle menace déjà esquissée, que, le même jour 8, au matin, Bülow donne à sa gauche l'ordre de foncer sur la route nº 51 et sur la route de Bannes à travers les Marais de Saint-Gond, et, d'autre part, avec le concours des divisions prêtées par von Hausen, de foncer à la trouée de Mailly, tandis que von Hausen doit foncer de même à Fère-Champenoise, à Lenharrée, à Connantray. Assaut redoutable, assurément, mais court d'haleine, s'il en fut. Que Foch tienne seulement durant cette journée du 8, et, dès le 9 au matin, le sort de la bataille, basculant autour de « l'événement » de Montmirail, se prononcera contre von Bülow et contre von Hausen. Ils n'auront plus qu'à déguerpir sans perdre une minute, de même que von Kluck déguerpira, au même moment en dépit de sa « victoire » de Nanteuil-le-Haudouin.

Foch sait tout cela. Il voit clair dans l'obscurité apparente des événements. Il sait que Franchet d'Espérey, lui donnant la main, s'avance pour tourner la route nº 51 et pour prendre à revers son principal adversaire. On lui demande de *tenir*, il tiendra.

Cette journée du 8 sera rude : il ne se fait aucune illusion. L'ennemi est décidé à tous les sacrifices pour saisir une circonstance unique. Si Foch doutait, il lui suffirait de prêter l'oreille à la terrible rafale d'artillerie qui retentit sur tout son front dès les premières lueurs de l'aube.

Le temps est orageux, la matinée lourde, la pluie menace ; le soldat a pu dormir à peine, étendu sur la boue crayeuse, le ventre vide, car dans la plupart des divisions, les vivres ne sont pas arrivés. A la 5e armée, la certitude de la victoire, confirmée par la marche en avant sans coup férir, donne du cœur et des jambes. Mais ici, à peine jour, la mort recommence sa sinistre besogne ; au-dessus des Marais de Saint-Gond un brouillard s'élève qui cache ces artilleries et ces infanteries qui, pas à pas, s'infiltrent et dévalent de partout.

LE COMBAT S'ENGAGE EN PLEINE NUIT, LE 8 Foch a son quartier général à Plancy, son poste de commandement étant resté à Pleurs. Conformément aux instructions qu'il a reçues et sentant tout le prix d'une offensive en liaison avec la 5e armée, il donne l'ordre d'attaquer sur tout le front. Mais, il est prévenu ; car l'ennemi a pris l'initiative et voici que, dès 3 h. 30, une offensive formidable s'abat à la partie la plus sensible de son propre front. C'est l'armée saxonne qui, selon la volonté et l'ordre de ses chefs, s'est levée et en pleine nuit, dans le silence et l'ombre, s'est jetée à la baïonnette



(Cliché M. Meys.)

CONNANTRE. — L'ENTRÉE DU PAYS, PRÈS DE L'ÉGLISE

sur les régiments français de première ligne encore endormis.

Ainsi la journée du 8 va commencer dans le désordre d'un engagement de nuit qui provoque une sorte de panique. Un « trou » se creuse dans le front de Foch au droit de la route de Mailly.

Pour expliquer comment ce trou sera bouché dans la suite de la journée, il faut suivre, de gauche à droite, les événements qui se succèdent avec une dramatique rapidité. C'est la gauche qui sauvera la droite et c'est le *massif* qui sauvera la *plaine*. La partie est étroitement liée dès maintenant : disons donc le sort de la bataille de Foch, d'Ouest en Est ; c'est dans ce sens et à rebours du soleil que l'horizon s'éclaircira.

LA BATAILLE DES MARAIS DE SAINT-GOND, LE 8, DE GAUCHE A DROITE

A droite, la 5e armée travaille déjà en communauté de vues avec la 9e armée : Nous venons de voir le 10e corps (général Defforges) « agir à partir du 8 au matin, en liaison intime avec la 42e division (général Grossetti) et s'efforcer de déborder, en direction de *Bannay*, les forces ennemies engagées vers Saint-Prix et Soizy-aux-Bois ». Ce mouvement a pour objet de dégager la route nº 51.

La 42e division qui a bivouaqué, le 7 au soir, autour de la ferme Chapton doit, de son côté, dès la première heure du 8, marcher droit au nord sur cette route, de façon à enlever, si possible, Soizy-aux-Bois et à aborder franchement le talus des Grandes-Garennes.

Ce double mouvement *lié* sera secondé, à droite, par celui de la division marocaine, attaquant au nord de Montgivroux en direction du signal du Poirier.

On a annoncé à la 9e armée que les Allemands sont en retraite devant l'armée britannique et la 5e armée : mais ici, rien de tel. Les contacts sont étroitement maintenus avec

des avant-postes ennemis fortement constitués et qui ne manifestent aucune velléité de s'en aller. « Au jour, dit un document de toute autorité, on est face à face, sous les armes, prêts à reprendre l'attaque. »

Nous avons indiqué à quel point les dispositions sont, en effet, les mêmes dans les deux camps : Foch a donné l'ordre d'attaquer, et Bülow qui est à Montmort, a donné l'ordre d'attaquer. Dans cet étroit couloir, les deux partis vont s'étreindre.

LA BATAILLE POUR LA ROUTE N° 51 Dès 3 h. 30, les canons de la 42e division et ceux du général Humbert avaient commencé un tir préparatoire sur Soizy-aux-Bois, Botrait, crête du Poirier et Oyes. Mais l'ennemi avait répondu à la même heure ; dès la pointe du jour, on voit les soldats allemands essayer de s'infiltrer par tous les débouchés des bois, jusqu'à Montgivroux et Mondement. On sut plus tard, par quelques prisonniers et blessés ramassés sur le terrain, qu'il ne s'agissait plus seulement du Xe corps, mais que le corps de la Garde était engagé de ce côté. Bülow avait donc ramené sur ce point tout ce qu'il avait pu parmi l'élits de ses forces disponibles.

Mais la contre-offensive française est prête et la 57e brigade de la 42e division (colonel Tronchand), en étroite liaison avec le colonel Éon de la division marocaine, s'élance par les bois de La Branle, d'une part, le bois de Saint-Gond de l'autre sur Soizy-aux-Bois, où le capitaine Henrion du 77e entre le premier : l'ennemi est bousculé sur tout le front.

Toujours à l'ouest de la route n° 51, la 42e division, appuyée par l'artillerie de la 51e division de réserve qui s'est avancée sur Charleville, a forcé décidément les Grandes-Garennes ; elle s'enfonce bravement dans ce mauvais pays, gagne le Petit Morin et, toujours en liaison, par Les Culots, avec le 10e corps, elle monte jusqu'au talus de Saint-Prix.

Donc, de ce côté, les Grandes-Garennes sont franchies, c'est-à-dire que le verrou de la route n° 51 est tiré par les Français et au profit de l'offensive française.

A droite, la division marocaine (brigade Blondlat) s'est avancée selon les ordres, dès la pointe du jour : le régiment Fellert sur Oyes, le régiment Cros entre Oyes et le bois de Saint-Gond. On se retranche tout en progressant.

A 5 h. 30, le colonel Éon, commandant la 36e brigade et les troupes d'attaque, arrive à proximité du village d'Oyes. A 6 h. 30, par un vigoureux assaut, l'infanterie enlève le signal du Poirier. La liaison est assurée par Soizy avec la 42e division qui progresse sur Saint-Prix. A 7 heures, Oyes est pris.

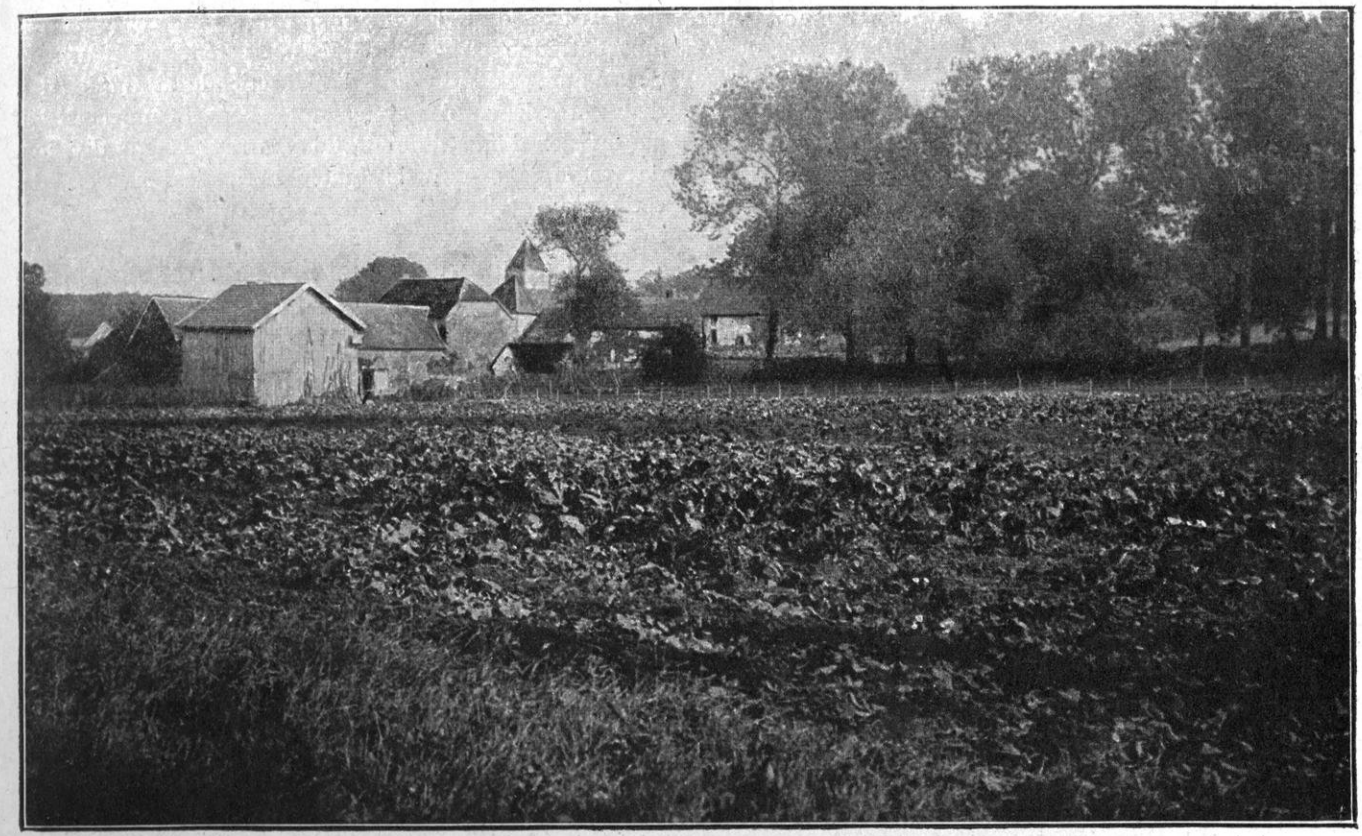
Beau début de journée : la manœuvre prescrite pour débarrasser la route 51 réussit donc à la fois à droite et à gauche.

Mais voici que, des hauteurs de Baye, un feu violent d'artillerie lourde tend, devant les troupes, un barrage terrible. Et, de partout, on signale les troupes ennemies se rassemblant pour une contre-offensive.

A ce moment, les événements malheureux qui se produisaient à droite de l'armée, à la trouée de Mailly, attiraient presque exclusivement l'attention du Haut Commandement. Humbert ne peut pas exploiter son succès de la matinée. Les régiments Cros et Fellert se contentent de maintenir leurs positions l'un sur Le Poirier, l'autre sur Reuves, et ils se préparent à recevoir vigoureusement l'offensive qui les menace. Ils resteront sur ces nouvelles lignes jusqu'au milieu de l'après-midi ; cependant, leur présence n'est pas inutile à la 42e division qui, s'appuyant à gauche sur le 10e corps, continue à progresser vers Corfélix, Les Culots, Saint-Prix.

Résumons en deux mots ce qui se passe dans la matinée à la route n° 51 : à gauche de la route, le 10e corps et la 42e division se sont avancés jusque sur le Petit Morin ; ainsi la manœuvre par la liaison des deux armées est, de ce côté, en bonne voie d'exécution ; sur la route elle-même, la division marocaine s'est avancée jusqu'à Soizy-aux-Bois, signal du Poirier, Oyes, Reuves, mais elle est arrêtée.

Les choses vont bientôt se gâter, même de ce côté. Car l'exécution des ordres de Bülow est



SOIZY. — LES ABORDS DU VILLAGE

commencée. Il fait un effort suprême et veut enlever la route coûte que coûte.

LE 11e CORPS FRANÇAIS EN RETRAITE A FÈRE-CHAMPENOISE

Ce qui se passe à l'aile droite de la 9e armée complique malheureusement, et de beaucoup, la situation déjà assez préoccupante à l'aile gauche.

Nous avons dit la résolution de von Hausen d'attaquer à la baïonnette et de surprendre les défenseurs de Fère-Champenoise et de la trouée de Mailly. Nous avons dit la liaison de l'armée saxonne avec l'armée Bülow à Morains-le-Petit, Écury-le-Repos et par les divers villages des Sommes qui entourent Fère-Champenoise au Nord: Normée-Lenharrée. Nous avons montré ces deux armées faisant « fer de lance » pour enfoncer l'armée Foch au point le plus délicat de tout le front, celui où le 11e corps se recourbe en quelque sorte pour ne pas perdre sa liaison avec la 9e division de cavalerie, elle-même péniblement accrochée aux villages qui barrent la trouée.

Donc: du côté ennemi, la Garde et les divisions actives et de réserves saxonnes, troupe nombreuse, aguerrie, résolue à vaincre ou mourir ; on a répandu dans les corps, le matin même, des proclamations qui font connaître au soldat la gravité de l'heure et qui l'adjurent de se sacrifier pour la patrie. Des renforts sont promis : en effet, la 24e division de réserve sera jetée dans le combat au cours de la journée.

Du côté français, un seul corps, en première ligne, le 11e, n'ayant pour s'appuyer à sa droite que la 9e division de cavalerie. Il est vrai qu'il a reçu, le 7 dans la journée, l'appui de la 18e division du 9e corps transportée par le chemin de fer de Nancy. Mais cette force, très appréciable, connaît mal les lieux et la situation; elle ne sait rien du rôle qui lui est confié ; elle n'a pas la moindre idée de ces rudes combats se livrant pied à pied sur ce terrain aveuglant et glissant à la fois.

Et puis — ce qui explique tout, en deux mots — l'ennemi a résolu d'attaquer par

surprise, décidé qu'il est à tout sacrifier pour obtenir le succès.

Donc, à 3 h. 30, sans préparation d'artillerie, sans coups de fusil, dans un silence impressionnant et en une résolution farouche, une masse d'hommes sort des bois, saute sur nos avant-postes, tombe sur la troupe endormie, la massacre, et se précipite en avant, tête baissée, n'ayant qu'un but unique, indiqué par les chefs : l'artillerie, les canons !...

Le succès de l'offensive allemande est relaté en ces termes par les documents ennemis :

« L'attaque des trois divisions du groupe de droite de la IIIe armée, en liaison avec la gauche de la IIe armée eut un plein succès : la 2e division d'infanterie de la Garde prit Normée dans un combat contre des parties du 9e corps français (la 18e division).

« La 32e division d'infanterie, dépassée par le 100e régiment de grenadiers de réserve, pénétra dans Lenharrée par une audacieuse attaque à la baïonnette et fit, dans une lutte acharnée, soit au centre du village, soit au cimetière, de nombreux prisonniers du 11e corps ; puis marcha sur les hauteurs au sud du village, et s'empara de nombreuses mitrailleuses et de 22 canons, on alla même jusqu'à dire 30, mais 7 seulement purent être, par la suite, amenés à l'arrière. Plus à gauche, la 23e division de réserve prenait d'assaut les lignes ennemies sur la ligne Haussimont-Sommesous. Après un dur combat, elle avança en luttant âprement dans une contrée accidentée avec l'aile droite à Montépreux et la gauche sur Mailly. L'audacieuse attaque à la baïonnette fit une impression visible sur la division de réserve ennemie (60e division de réserve) qui gardait la trouée. De nombreux prisonniers le reconnurent.

« Les trois divisions du groupe de droite continuèrent ainsi l'attaque jusqu'à midi. Ils poussèrent jusqu'au sud de la Vaure ; la 2e division d'infanterie de la Garde, des deux côtés de la voie ferrée allant à Fère-Champenoise, la 32e division d'infanterie sur Connantray, la 23e division de réserve s'emparant de Montépreux et des bois à l'est de cette localité (1). »

Voici donc que la victoire se prononce pour les Allemands. Fère-Champenoise a succombé à 10 heures 1/2. Il est midi : ils ont le droit de penser que la trouée de Mailly est à eux et que le front français est enfoncé.

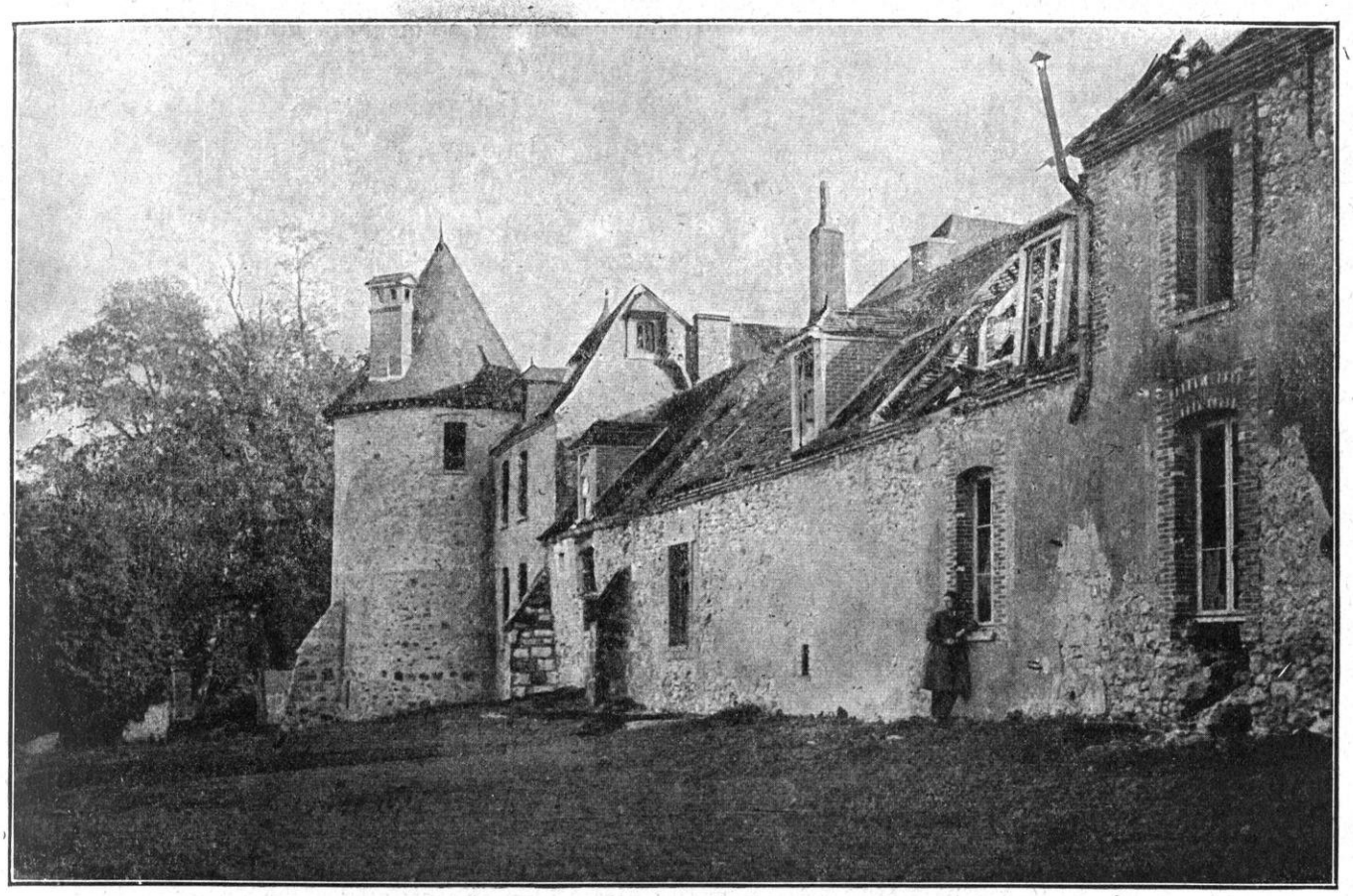
VILLEVENARD. — LE LAVOIR

LE 11e CORPS A LA TROUÉE DE MAILLY DANS LA JOURNÉE DU 8

Plaçons-nous maintenant, du côté français, dans cette même matinée du 8. Nous comprendrons comment les choses se sont passées et quelles ressources, malgré les apparences fâcheuses, restaient au général Foch.

Le 11e corps (général Eydoux), qui tient le front de ce côté, disposait, outre de ses deux divisions, de la 18e division qui, la veille au soir, était arrivée jusqu'à Œuvy où elle avait bivouaqué. Il est en liaison, à sa droite, avec la 60e division de réserve (général Joppé) qui est venue en aide à la 9e division de cavalerie ; et avec cette même division de cavalerie (général de l'Espée) qui, seule, depuis trois jours, garde la trouée. On

(1) BAUMGARTEN-CRUSIUS, *loc. cit.* — V. aussi le beau livre de M. Le Goffic : *Les Marais de Saint-Gond*, qui contient mille données précises et des documents pleins d'intérêt.



LE CHATEAU DE MONDEMENT

avait pu croire que les affaires, un instant compromises, s'étaient rétablies à la fin de la journée du 7, et nous avions vu, en effet, que les troupes de la Garde (2e division) et les troupes saxonnes s'étaient affalées dans les petits boqueteaux de la plaine fertonne, n'en pouvant plus, accablées par le tir des canons français.

Le bivouac avait été pris du côté des Français sur les positions suivantes : à Sommesous et au Sud, la 9e division de cavalerie ; un peu au Nord, dans la trouée, plusieurs bataillons de la 60e division de réserve, en médiocre état depuis la veille, autour de Lenharrée-Normée, surveillant les abords de la route 77. Plus à gauche, sur Vassimont et Haussimont, la 18e division du 9e corps (général Lefebvre) appuyée par le 11e corps ; au centre, une division du 11e corps, la 21e (général Radiguet) au Mont-Août et l'autre division du même corps, la 22e (général Fambert) autour de la ferme Nozet. En liaison, à gauche, avec la 17e division du 9e corps (général Moussy) en arrière d'Aulmizeux. Le 11e corps était, ainsi, en liaison avec le 9e corps qui opérait au centre et contre la Garde par le milieu des Marais de Saint-Gond.

Cette disposition formait un demi-cercle à partir de Mailly et Poivres par Sommesous, Haussimont, Vassimont, Lenharrée, Normée, Écury-le-Repos, Morains-le-Petit, Aulnay-aux-Planches, Bannes et le Mont-Août, autour de Fère-Champenoise. Grande étendue de terrain pour une troupe qui avait déjà supporté de très dures journées. Cette forme en éventail faisait que, si un point crevait, tout était en péril. On voit très bien, à l'examen de la carte, que le point de direction de l'offensive semi-circulaire allemande est Salon, au sud de Fère. Si l'ennemi, en descendant de toutes parts, des hauteurs, arrive en ce point, la trouée est tournée et le chemin d'Arcis-sur-Aube est ouvert.

Les divisions nouvellement arrivées sur le terrain, la 18e et la 60e de réserve, ont à supporter le premier choc.

L'ordre d'attaquer avait été donné au 11e corps pour la journée du 8 à la pointe du jour. Un premier échelon partait de Gourgançon pour se porter sur le front de Fère à 4 heures du matin. Mais, en arrivant à proximité de la ville, il se croise avec des éléments d'infanterie des 21e et 18e divisions qui, surpris au petit jour dans les bois au sud de Morains-le-Petit et Écury-le-Repos, se repliaient en désordre. Nos avant-postes, culbutés devant Normée, avaient cédé ; la 35e brigade avait été surprise au bivouac dans les bois. L'attaque à la baïonnette ayant réussi, déjà le canon tonnait ; des feux violents de l'artillerie de la Garde poursuivaient les éléments épars et foudroyaient les villages. En vain, on se bat à Lenharrée, à la Grosse et à la Petite Ferme ; la fissure s'élargit ; les infanteries ennemies progressent dans les bois qui entourent Fère.

« Attaque à revers de Grosse et Petite Ferme, écrit le général Moussy sur son carnet ; fusillade, canonnade, bousculade des 290e, 29e, 65e ; cavalerie reflue en désordre dans mon artillerie. Recul à 7 h. 1/2, puis à 9 heures dans les bois, ligne Mont-Août-Puits... »

On ne parvint à arrêter le mouvement de recul à l'Ouest qu'à la ferme Saint-Georges, et à la lisière nord-nord-ouest des bois d'Œuvy, tandis que l'on s'organisait très sérieusement sur la Maurienne et sur la crête nord de Gourgançon. C'est le barrage à la limite extrême : s'il fléchit, l'ennemi entre à Salon. Fère avait été évacué à 9 heures et occupé par l'ennemi à 10 heures 1/2.

A la trouée même, la 60e division de réserve avait été emportée dans le mouvement de retraite. A la gare de Sommesous, le lieutenant-colonel Guibert se fait tuer à la tête de son régiment, le 247e, qui contre-attaque à la baïonnette. La trouée ne peut pas tenir si elle est attaquée de flanc. La 9e division de cavalerie cède à son tour du terrain et elle se concentre sur Mailly. Les coteaux de la Vaure continués par ceux de la Maurienne, Sainte-Sophie, Connantre, Saint-Georges, Gourgançon, Semoine, Mailly constituent la ligne de défense suprême de ce côté. Autour de Fère-Champenoise, le demi-cercle s'est renversé.

Il est midi. La chaleur est torride. L'orage menace. Au cours de la retraite, les régiments ont perdu des canons, des mitrailleuses, des convois ; des hommes en grand nombre ont péri ou se sont égarés, d'autres ont été faits prisonniers. Les sous-officiers et les officiers ont succombé aux points où l'on a tenté de résister. Et le sort de la 9e armée, le sort même de la bataille dépendent de cette trouée de Mailly, de cette route nº 77 !

Foch lui-même a dû replier son poste de commandement de Pleurs à Plancy. Il a le sens profond de ses responsabilités ; mais il a aussi la connaissance exacte de la situation générale et de ses propres ressources. Évidemment, il n'y a qu'une solution : non seulement tenir, mais contre-attaquer. L'ennemi était déjà très fatigué la veille au soir, de nombreux indices et des observations précises signalaient qu'il préparait sa retraite. C'est son suprême effort. Selon le mot du général Dragomiroff : « Il pleut dans mon camp, mais il pleut dans le sien » !

Foch se retourne donc vers son 9e corps.

LE 9e CORPS, DANS LA JOURNÉE DU 8 Le 9e corps (général Dubois) combattait au centre, ainsi que nous l'avons dit, *faisait toit* ou *pente*, le dos appuyé à la route nº 51 et à la division marocaine. Dès la veille, le général Dubois, averti du danger qui menaçait vers la droite, avait pris ses dispositions pour faire face à l'Est et parer à tout événement. Il était donc dans la situation suivante : Mondement-côte de Montgivroux-ligne des Marais de Saint-Gond-Coizard-sud d'Aulnizeux-Bannes. En somme, il tenait, non sans difficulté, au nord des Marais de Saint-Gond.

Heureusement, Foch n'ignorait pas qu'il y avait une autre ressource dont il commençait à pouvoir se servir. Comme la bataille se déga-

FÈRE-CHAMPENOISE. — UNE VUE DE LA VILLE

geait à l'Ouest, certaines des troupes opérant de ce côté pouvaient peu à peu devenir disponibles. Alors, sa manœuvre consisterait, par le jeu des lignes intérieures, *à se servir de ses troupes de l'Ouest, soulagées par l'intervention du* 10e *corps*, et en les retirant successivement du *massif*, à les constituer en force offensive dirigée contre le flanc de l'ennemi avançant sur la *plaine*.

En considérant avec sang-froid l'ensemble de la situation, il est amené à cette solution si simple et qui n'est que la suite de la « manœuvre d'orientation à l'Est » commencée dès le 7 au soir : *verser l'Ouest dans l'Est* au fur et à mesure que l'Ouest se dégagera.

Telle est la conception qu'il a de son action à cette heure critique : tenir par tous les moyens locaux à la courbe de la trouée de Mailly (ligne de la Maurienne) et consolider d'abord cette ligne, en l'appuyant sur le toit du 9e corps. Cependant, par-dessous, faire glisser *d'Ouest en Est des poutres de soutien*, empruntées à ses troupes de l'Ouest de façon à caler d'abord la courbe qui a fléchi, ensuite le toit au fur et à mesure des besoins. Ainsi le *massif* sauvé, sauvera progressivement la *plaine*.

MANŒUVRE DE FOCH. LE 9e CORPS ET LA 52e DIVISION DE RÉSERVE

Les troupes de la 17e division (général Moussy) dont pouvait disposer, sur sa droite, le général Dubois, étaient très occupées à défendre le centre des Marais de Saint-Gond. La veille au soir, on avait perdu Aulnizeux, et le général Moussy avait ordonné de le reprendre par une attaque de nuit qui, malheureusement, avait échoué (mort du commandant Jette). Le reste de la nuit avait été calme quand, à 4 h. 30, on est surpris par l'afflux, dans les lignes de la 17e division, d'éléments de troupes du 11e corps battant en retraite et venant de la direction de Morains-le-Petit. La 52e division de réserve qui était sur le flanc droit de la 17e division suit même le mouve-

ment de recul et le général Moussy est obligé de le suivre à son tour.

Le général Dubois, averti à son quartier général de Saint-Loup, prend immédiatement les premières dispositions pour caler le 11e corps et arrêter le mouvement de l'ennemi. Il appelle toutes les troupes disponibles de la division marocaine, donne l'ordre de s'arrêter partout, de se retrancher, la face tournée vers l'ennemi venant du Nord-Est et il fait tonner son artillerie des hauteurs où elle peut atteindre les lignes adverses en direction de Fère-Champenoise.

Ces premières précautions une fois prises, il avertit le commandant de l'armée, général Foch, et prend ses ordres. Il est 7 h. 30.

C'est à partir de ce moment que Foch, déployant les qualités supérieures que l'avenir devait mettre en si haute lumière, commence la très belle manœuvre qui, finalement, aura raison de l'ennemi. Tandis que celui-ci s'élance impétueusement et fait une poche au sud de Fère-Champenoise, il monte l'offensive de flanc qui percera la poche par le côté ouest. Combien de fois retrouverons-nous cette même manœuvre ! Et les généraux allemands s'y laisseront toujours prendre !...

Foch ordonne donc aux éléments de son armée qui se battent derrière la Maurienne, de maintenir l'ennemi à tout prix par une vigoureuse résistance et de ne plus rompre, quoi qu'il en coûte.

Il ordonne aux deux divisions du 11e corps et à la 17e division du 9e corps (général Moussy) de constituer un autre front défensif à l'ouest de Fère-Champenoise, en face de Morains-le-Petit-Écury-le-Repos, au cas où une offensive d'élargissement se produirait de ce côté. Et ce barrage d'arrêt une fois organisé à sa droite et à sa gauche, il constitue sa propre masse d'attaque.

Sous les ordres du général Battesti, il groupe la 52e division, 1 brigade et 1 groupe d'artillerie divisionnaire de la 17e division, et, en plus, les troupes disponibles de la 17e division, infanterie et artillerie. C'est une masse de 15 à 20.000 hommes, — « attaque monstre », écrit sur son carnet le général M... ; — elle va tomber sur le flanc de l'offensive allemande engagée vers Gourgançon en direction de Salon. Le 9e corps reçoit l'ordre de faire tout ce qui sera en son pouvoir pour seconder à la fois la résistance du 11e corps et l'offensive de Battesti.

Le général Dubois applique dans son propre corps les dispositions que son chef a prises pour l'ensemble de l'armée. Il rappelle de l'Ouest toutes les troupes dont il peut disposer et notamment le 77e régiment d'infanterie (colonel Lestoquoi) prêté au général Humbert. Il ordonne à sa gauche de se tenir sur la défensive; et, se portant lui-même à Linthes où il est arrivé à midi, il se rapproche du lieu où va s'engager l'action principale.

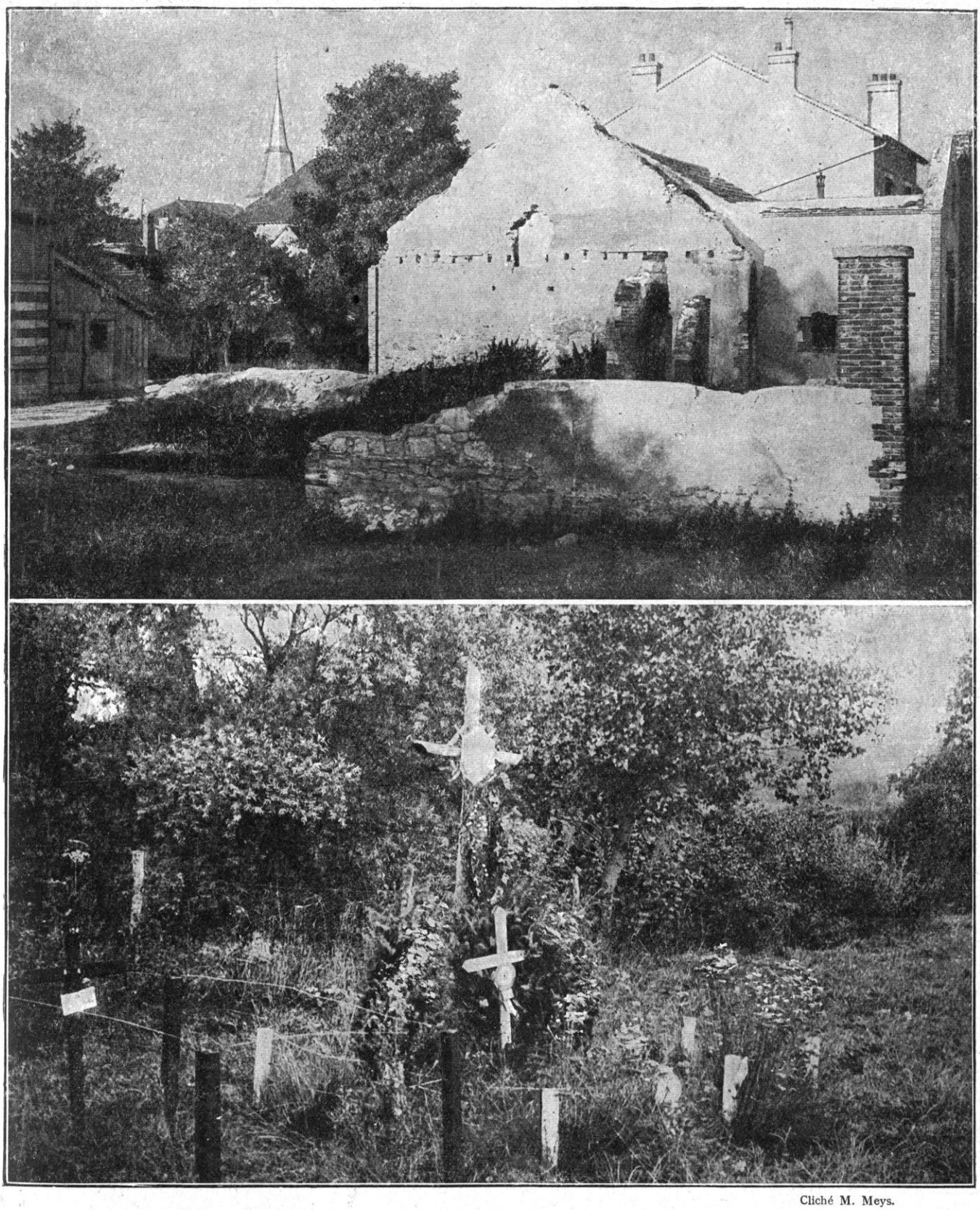
Cependant, à l'ouest de Gourgançon, l'ennemi franchit la Maurienne. Heureusement, il est arrêté par une magnifique résistance du 114e (18e division) qui le maintient dans un combat sanglant. L'ennemi est en flèche et il s'épuise. C'est le moment.

Le 11e corps tout entier, 21e et 22e divisions, et une partie de la 17e division (général Moussy) sont solidement installés sur le front : pentes est du Mont-Août-ferme Sainte-Sophie. La ligne est bien tenue : les flancs sont protégés. En avant !

LA CONTRE-ATTAQUE SUR LA POCHE DE FÈRE L'ordre de l'attaque générale est donné à 15 h. 30 avec toutes les forces disponibles du 9e, du 11e corps, de la 52e division, *en direction de Fère-Champenoise.* ...En direction de Fère-Champenoise, c'est-à-dire en plein flanc de l'offensive ennemie.

L'attaque est préparée par le tir à toute volée de cinq groupes d'artillerie installés à ferme Sainte-Sophie Mont-Août. Cette canonnade furieuse ébranle l'ennemi.

La préparation à peine achevée, deux régiments de la 52e division, partant de Puits, s'élancent sur Fère-Champenoise par le Nord, tandis que plusieurs bataillons disponibles de



Cliché M. Meys.

NORMÉE. — LE VILLAGE ET TOMBES ENVIRONNANTES

la 17e division attaquent droit à l'Est. Des éléments du 11e corps attaquent Fère par le Sud. L'offensive ennemie est prise par la racine. Les unités, en se prêtant la main, avancent lentement, mais elles avancent partout. A 18 heures, un groupe de notre artillerie était à cent mètres de la gare de Fère, au nord de la ville, et son tir prenait en écharpe, sur toute la route au sud de Fère, les troupes saxonnes prises de dos et de flanc.

A la même heure, l'attaque allemande sur Salon qui, un moment, avait paru sur le point d'aboutir, est enrayée.

Le 11e corps, soutenu par l'idée d'une manœuvre si claire que tout le monde la comprend, a contribué de toutes ses forces à ce résultat considérable. Avant la fin du jour, appuyée par la division de cavalerie de l'Espée, avec sa brigade de cuirassiers (colonel de Cugnac), il est parvenu à réoccuper les hauteurs au nord d'Œuvy, c'est-à-dire qu'il est, lui aussi, aux portes de Fère. La nuit tombe. Le développement de l'offensive est remis au lendemain.

A la fin de cette dure journée du 8, les divisions bivouaquent aux approches de Fère, dans les conditions suivantes : la 21e division à Corroy-La-Colombière; la 18e division à Gourgançon-Œuvy; la 22e division à Semoine, la 60e division de réserve à Montepreux-Semoine.

Cela veut dire que, non seulement l'ennemi n'a pas percé, mais qu'il a reculé. Salon est sauvé. La trouée de Mailly reste indemne, affranchie de tout péril. Nous dirons comment, au même moment, elle était défendue par l'armée Langle de Cary appuyant la 9e division de cavalerie par l'Est.

LA FIN DE LA JOURNÉE A LA ROUTE N° 51. RECUL SUR MONDEMENT

Cependant que l'attention et les efforts de tous étaient retenus, à la 9e armée, sur cette partie si émouvante de la bataille, le 9e corps avait à subir un non moins terrible assaut, à sa gauche, sur la route n° 51, où les choses avaient paru prendre une tournure si favorable, le matin.

Nous avons laissé la division marocaine (général Humbert) arrêtée devant les bois des Usages et Voizy au nord de la crête du Poirier, tandis que, plus à gauche, la 42e division, en liaison avec le 10e corps, continuait à gravir le talus de Saint-Prix pour déboucher au nord des Grandes-Garennes.

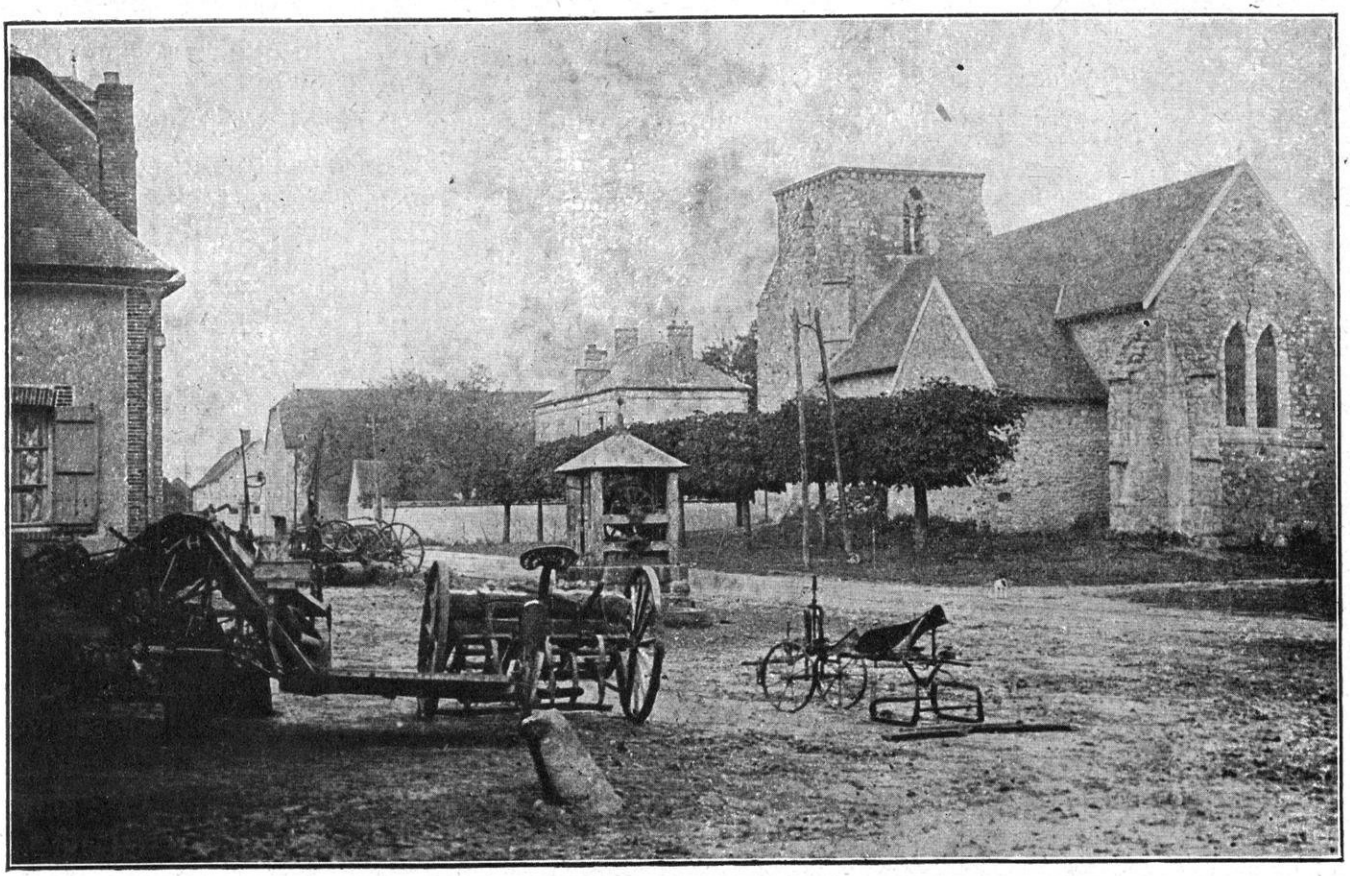
Le succès du matin avait été arrêté, on l'a vu, par des rafales d'artillerie lourde, tirant des hauteurs de Baye.

La situation était restée sans changement jusqu'à 14 heures. Mais, au moment où la division marocaine se prépare à appuyer la 42e division, tentant de franchir le Petit Morin à Saint-Prix, une violente canonnade la prend à partie sur le front Broussy-le-Petit, Mesnil-Broussy, Reuves et Oyes, et, tout à coup, voici que débouche sur Broussy-le-Petit une attaque puissante. Elle balaye le bataillon occupant le village, et se rend maîtresse ainsi de la route passant au milieu des Marais. Elle s'engage sur cette route, tandis que nos troupes, ébranlées par la canonnade, cèdent pied à pied, et, finalement, elle débouche au sud des Marais de Saint-Gond et se trouve en terrain sec au delà de Mesnil-Broussy. Les positions formidables que nous avions reprises avec tant de peine au nord des Marais sont abandonnées. Le Mont-Août qui est le point de résistance dominant les Marais, est perdu.

La brigade Blondlat n'a pu que se maintenir sur les pentes de la croupe d'Allemant. Au sud des Marais, Reuves tombait vers 5 heures. Les villages étaient pris et repris plusieurs fois dans des combats meurtriers, à la baïonnette. Mais la masse offensive l'emporte.

Le recul se répercute sur le flanc gauche; les troupes se replient en combattant sur Montgivroux-Mondement. Du moins elles s'y cramponnent et y demeurent, quoique un peu en flèche...

Voici donc que le succès de la matinée est annulé; pis, la division marocaine est dans une situation des plus critiques. On lui a enlevé le 77e qui l'avait aidée à se dégager en direction de Soizy-au-Bois. Or, il ne lui reste



VILLENEUVE-LÈS-CHARLEVILLE. — L'ENTRÉE DU VILLAGE

plus qu'un seul bataillon de réserve et le 77e est à Saint-Loup.

Ce n'est pas tout encore : la 42e division, lancée en avant jusqu'au talus de Saint-Prix se trouve maintenant dangereusement découverte sur son flanc droit, et le 10e corps lui-même, qui continue sa manœuvre au nord du Petit Morin, peut se trouver en grand péril.

Est-ce que la manœuvre par la 5e armée se serait découverte trop tôt ? Nous ne sommes pas encore à Montmirail, et notre front plie à la fois à la route nº 51 et à la route nº 77. L'offensive de Bülow aura-t-elle le dernier mot ?

Il faut parer à gauche comme on a paré à droite, tamponner en attendant de contre-attaquer. La brigade Blondlat a ordre de tenir à tout prix sur les pentes d'Allemant sauvées fort heureusement et de maintenir ses liaisons avec le régiment Fellert qui défend le front Mondement-Montgivroux. C'est le seul moyen de rester en contact avec la 42e division : et on est en mesure de le faire par le régiment Cros, qui a pu garder les lisières du bois de Saint-Gond. Donc la ligne n'est pas brisée, c'est un premier résultat.

Mais, voici, qu'en fin de journée, un état de choses plus satisfaisant encore paraît se dessiner, même de ce côté. L'ennemi suspend, à la nuit, sa progression et on constate que, profitant de l'obscurité — sans doute à la suite des pertes considérables que l'on remarque sur le terrain, — il a dû reformer ses lignes un peu plus en arrière, sur Soizy-aux-Bois. Vers 20 heures, les attaques sont arrêtées sur tout le front. Les troupes bivouaquent sur leurs positions et s'y retranchent.

Pourquoi ces dispositions prudentes de l'ennemi après une tentative si brutale et qui, en somme, a réussi. Se serait-il passé quelque chose ?

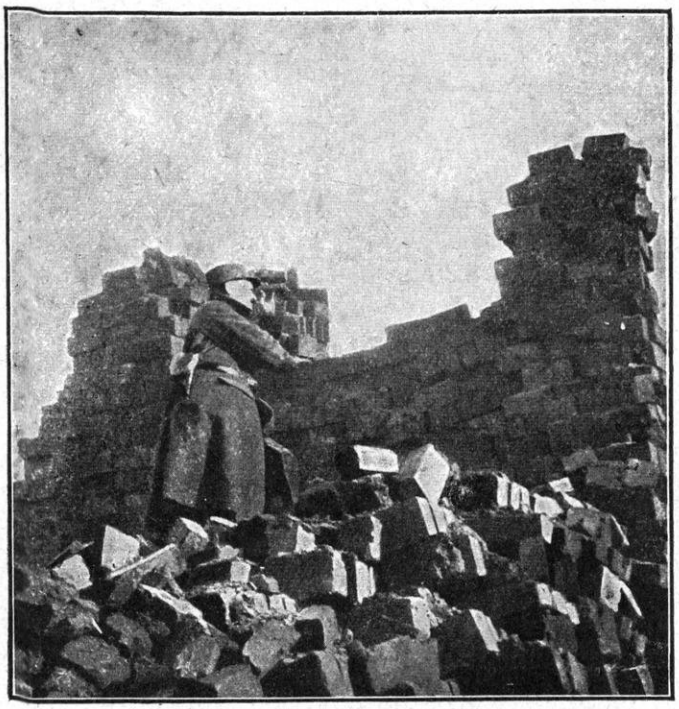
Dans son ensemble, la journée a été terrible. Alternatives tragiques. L'ennemi peut se croire vainqueur. Il a crevé notre défense à Fère ; il

a crevé notre défense à la cote de Montgivroux-Mondement ; il a débouché au sud de ces Marais, la plus forte position défensive de notre front. Partout la 9e armée est en recul. La Garde est entrée à plein corps dans nos lignes et a tout fait plier devant elle.

Cependant, Foch n'a pas été ébranlé une minute. Il a monté sa manœuvre, tandis que, sur une plus large envergure encore, Joffre montait la sienne.

Battesti a attaqué *dans la poche* et est arrivé déjà aux portes de Fère. D'autre part, Franchet d'Espérey a progressé à gauche et il atteint le plateau de Vauchamps ; Montmirail succombe.

Sur les deux points, la manœuvre de flanc non prévue par l'ennemi va décider de son sort. La nuit tombe ; mais c'est de l'Ouest que se lève le succès.



UN POSTE D'OBSERVATION

LA BATAILLE DE FÈRE - CHAMPENOISE VUE DU CAMP ALLEMAND

Telle fut cette journée du 8, vue du camp français. Mais comment les mêmes choses apparaissaient-elles vues du camp allemand ? Pourquoi cette incertitude et cette hésitation à exploiter les succès, si sensibles dès la soirée du même jour ?

Les choses s'expliquent à un double point de vue, par des raisons d'ordre stratégique connues des seuls États-Majors et par l'état d'épuisement et presque de découragement où se trouvait la troupe alors qu'on lui imposait, sans trêve ni repos, des efforts et des sacrifices tellement surhumains.

Les considérations stratégiques sont exposées très clairement dans le mémoire du général Baumgarten-Crusius. Au milieu de la journée du 8, exactement à 1 h. 30, on se félicitait vivement à l'état-major du général von Hausen de la belle tournure que prenaient les événements : quelle heureuse idée que cette attaque par surprise ; tout avait plié devant elle ; rien ne résistait au *furor teutonicus* des Saxons. On prenait des dispositions pour pousser la marche en avant et l'on n'était pas loin de penser que l'on coucherait, le soir même, à Arcis-sur-Aube.

A 1 h. 30 de l'après-midi, arriva au général von Hausen, commandant en chef de la IIIe armée, une communication émanant du général von Bülow, lui demandant instamment de l'aide parce que l'ennemi menaçait d'encerclement l'aile droite de la IIe armée et qu'on n'avait plus aucune réserve.

Rien n'est plus clair. L'avance du général Franchet d'Espérey, unie à la 42e division entre Montmirail et la route nº 51, se faisait sentir *à droite* de la IIe armée. Bülow constatait que sa ligne craquait de Le Thoult à Soizy-aux-Bois ; ses troupes reculaient sur Vauchamps-Champaubert. Craignant d'être tourné, ce général prudentissime avait déjà pris ses précautions et nous savons que « ses convois avaient les attelages tournés vers le Nord ». Il suppliait donc von Hausen de venir à son aide.

Von Hausen, qui avait été mis à contribution la veille, se fit un peu tirer l'oreille. Cependant, il donna l'ordre à son lieutenant de droite, von Kirbach, « *d'essayer de conserver la jonction avec la* IIe *armée* par une légère

(Cliché M. Meys.)

LA CHAPELLE DE SAINT-PRIX

inclinaison vers l'Ouest ». Von Kirbach suspendit momentanément son offensive sur Œuvy-Gourgançon (donc, premier effet indiscutable de la manœuvre d'orientation vers l'Est). Mais, comme il recevait, au même moment, la 24e division de réserve qui, ainsi que nous l'avons dit, arrivait de Châlons à marches forcées, il pensa qu'il pourrait encore reprendre l'offensive vers le Sud à la fin de la journée. On fit reposer la 24e division de réserve qui n'en pouvait plus, et on ramassa le XIIe corps à l'aile droite de la IIIe armée, c'est-à-dire autour de Normée, en face du 9e corps français, où l'on sentait bien qu'il se préparait quelque chose.

Mais déjà la 9e division de cavalerie (de l'Espée) attaquant au sud-est de Sommesous, donnait de l'inquiétude à von Kirbach : il voyait se dessiner la double contre-attaque française, celle qui remontait du Sud et celle qui menaçait son flanc. Au lieu d'attaquer lui-même, il en était à se défendre. Comme Foch l'avait prévu, le simple fait de reprendre l'initiative ébranlait le moral de l'adversaire.

Les choses se compliquent encore. A 3 h. 40 de l'après-midi, la IIe armée donne l'ordre à la 2e division de l'infanterie de la Garde qui tenait la liaison avec von Kirbach, de quitter la région de Bannes où elle combattait jusque-là et de laisser von Hausen se tirer d'affaire tout seul. Bülow reconnaît, en effet, qu'il avait dû déjà jeter ses réserves entre la Garde et le Xe corps pour soutenir la droite de son armée et qu'il avait besoin de tout son monde pour ne pas céder. Toujours l'effet de la manœuvre française sur Vauchamps-Champaubert.)

Mais ce qui devient tout à fait pénible pour les deux Hauts Commandements, von Bülow et von Hausen, c'est que la 2e division de la Garde, engagée dans les Marais de Saint-Gond et sur la route du Mesnil-Broussy, ne peut même pas se libérer de l'étreinte ennemie et que « jusqu'au soir, selon les propres termes du

récit officiel allemand, elle fut accrochée par le puissant adversaire qu'elle avait en face d'elle et contre qui elle luttait avec acharnement depuis le point du jour ». (Il s'agit du 9e corps français.)

Ainsi cette fameuse offensive allemande, à travers les Marais de Saint-Gond, qui est interprétée un moment, même dans le camp français, comme un succès décisif des Allemands, tourne on ne peut plus mal, au dire des chefs allemands eux-mêmes. Nous voyons à quel point Foch avait vu juste.

Finalement, tout ce que purent faire von Hausen et von Kirbach, en gardant à leur disposition la 2e division de la Garde, fut de parer, tant bien que mal, à la contre-offensive française de la fin de la journée, de se retrancher autour de Fère-Champenoise, mais plutôt au Nord qu'au Sud, puisque les gros sont autour de Connantray. On avait reçu maintenant le renfort de la 24e division de réserve : on l'emploierait à remplacer la division de la Garde si Bülow rappelait décidément celle-ci.

Bülow était au désespoir. Cette 2e division de la Garde lui avait manqué précisément pour l'assaut final sur la route nº 51 qu'il avait projeté pour l'après-midi du 8. L'assaut s'était produit ; mais avec des ressources insuffisantes, il s'était vite épuisé. D'où cette hésitation et ce mouvement de recul qui avaient été constatés, même du camp français, à la fin de la journée du 8.

Ne cherchons pas d'autres explications et éclaircissements : nous avons l'aveu du général allemand lui-même. Bülow écrit dans son mémoire justificatif :

« *Bien que la bataille ait fait de nouveaux progrès devant le centre et l'aile gauche, le 8 septembre, la IIe armée ne pouvait enregistrer encore un succès décisif. L'aile droite non soutenue* (13e *division de réserve et Xe corps de réserve*) *dut, au contraire,* POUR NE PAS ÊTRE ENCERCLÉE, *se replier le soir et fut ramenée* JUSQUE SUR LA LIGNE MARGNY-LE THOULT. »

SUR LA LIGNE MARGNY-LE THOULT ! C'est donc bien l'effet de la manœuvre de Franchet d'Espérey. Le 8, au soir, l'aile droite de Bülow commençait à se trouver en péril d'encerclement.

Ainsi, double résultat de la manœuvre prescrite par le Haut Commandement et exécutée par Foch et Franchet d'Espérey : la trouée de Mailly était sauvée en même temps que la route nº 51 était dégagée. La dramatique journée du 8 se terminait aux Marais de Saint-Gond sur un double succès qui, comme il arrive si fréquemment à la guerre, — *s'ignorait encore lui-même.*

LE SOLDAT ALLEMAND AUX IIe ET IIIe ARMÉES DANS LA JOURNÉE DU 8

Aurions-nous le moindre doute sur ce sentiment de la défaite s'imposant aux armées allemandes dès la soirée du 8 que les carnets de route des soldats et des officiers nous apporteraient des preuves sans nombre et toutes concordantes : les uns ont déjà reçu l'ordre de la retraite, et les autres, épuisés par des efforts et des privations inouïes, le pressentent et l'attendent comme la seule chance de salut.

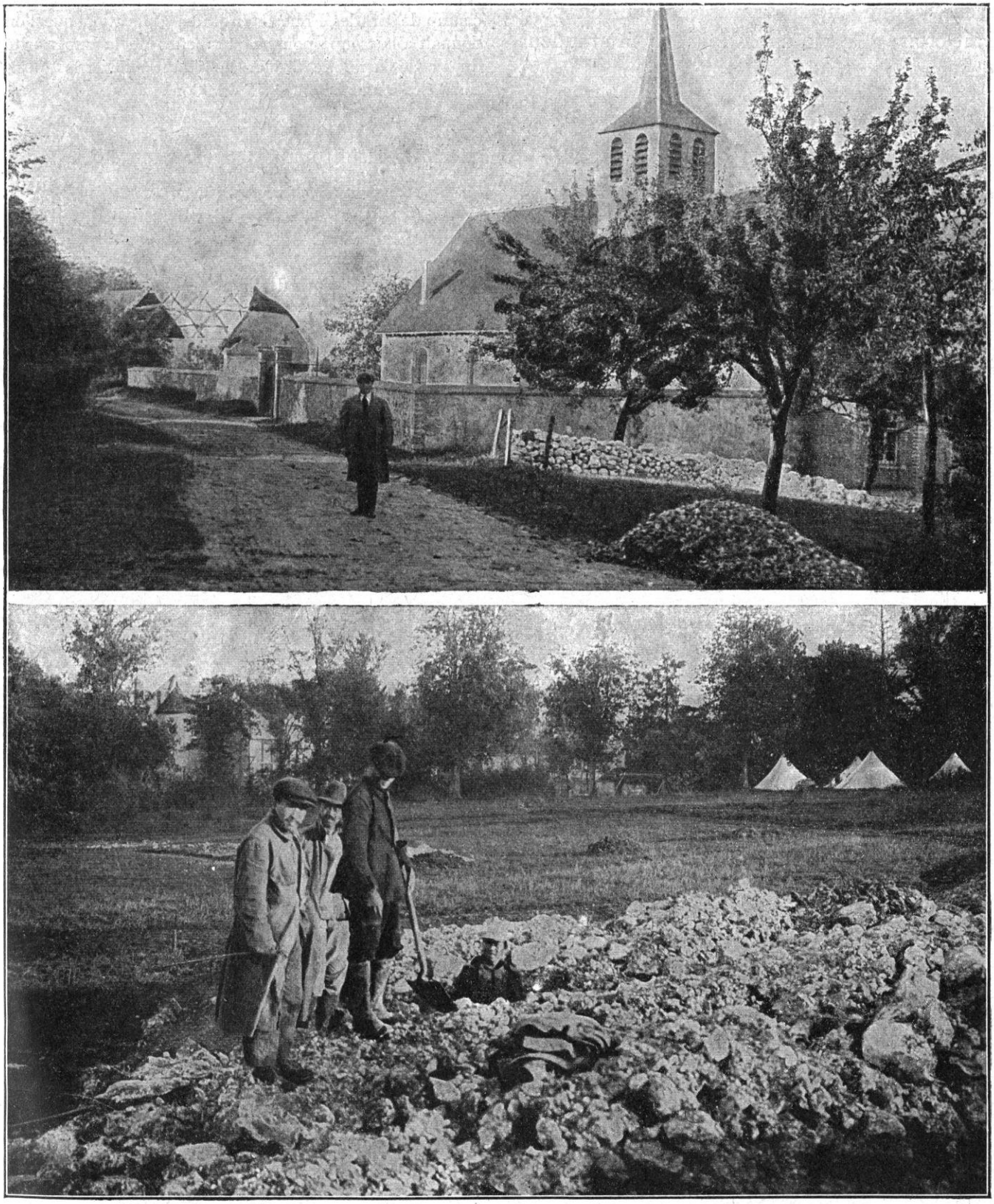
Le capitaine Arthur Kuttscher appartient à ce corps de réserve qui a à supporter l'effort principal à la route nº 51 ; il écrit :

« Tandis qu'hier on nous disait : « En arrière! », aujourd'hui mardi, on nous dit : « Restez ! » Pendant la journée, impossible de songer à manger ; on peut à peine lever la tête. Les minutes s'écoulent lentement. Reprise d'un feu infernal. On reste étendu toute la journée ; impossible de se relever... Notre seule nourriture, à la nuit, ce sont les fruits que nous faisons tomber des arbres. Nous apprenons que le colonel et la plupart des officiers ont été tués ou blessés. A 1 heure de la nuit, un mouvement dans la troupe. Ordre : « Nous nous retirons ! » Sur la grande route, les unités se rassemblent aussi bien que possible dans la hâte. Nous prenons la direction de Vauchamps. »

Le mitrailleur du même corps, qui paraît avoir été tué, le 8 septembre, écrit la dernière ligne que l'on trouve sur son carnet :

« *Il ne paraît pourtant pas que l'on arrive si vite à Paris !* »

Au corps de la Garde, les pertes sont immenses. Dans le 1er bataillon du 1er régiment, au dire d'un officier fait prisonnier à Reims, il n'y a plus un seul officier.



MONDEMENT. — L'ÉGLISE ET LES TOMBES PRÈS DU CHATEAU

A l'armée saxonne, l'impression est un peu différente sur le sens de la journée. Un moment, comme nous l'avons indiqué, on pouvait croire à la victoire. Mais, sur la grandeur des pertes et sur les dernières heures de la journée « l'officier saxon » du XIIe corps ne se fait aucune illusion.

« 8 *septembre.* — Nous marchons à l'attaque de l'ennemi remarquablement retranché et cela bien que son artillerie ne soit nullement ébranlée. Il est 3 h. 30 du matin. A l'horizon les shrapnells éclatent de toutes parts... Le soleil commence à rayer le ciel de grandes bandes sanglantes et éclaire, avec la lueur de Lenharrée en flammes, la retraite de l'ennemi *cette fois définitivement battu*... Le combat pour l'enlèvement du village (Normée ou Lenharrée) aurait été effroyable. Déjà nos gens y étaient entrés une première fois, mais en avaient été rejetés ensuite avec de grandes pertes. Le 3e bataillon du 178e a fait, au sortir du bois, une attaque de flanc à la baïonnette qui a décidé de l'affaire. On a pris deux batteries qui nous avaient si terriblement bombardés. Dans la marche en avant on a pu voir que, des deux côtés, les pertes sont tout à fait énormes. Cette décision a exigé des sacrifices terribles. Et nous sommes encore en vie. D'après les médecins le 178e a environ 1.700 grands blessés, sans compter les morts. Mais aussi, c'était un véritable enfer ! D'officiers il n'y en avait presque plus... A la fin de la journée, combat en retraite à travers le champ de tir des Français (c'était l'explication que l'on donnait à la troupe pour publier l'effet de la supériorité du tir de l'artillerie française). Il faut enlever les positions une à une. Bivouac près de Connantray. »

Et c'était pour arriver à ce résultat négatif, de si effroyables tueries !

Un dernier témoignage, emprunté à la division de renfort qui arriva au cours de la bataille et qui se battit à Sompuis :

« La compagnie était demeurée pendant des heures sous un terrible feu d'obus et de shrapnells. Bien des camarades y étaient restés... Ce jour-là l'impression, *aussi bien chez les officiers que dans la troupe, était excessivement déprimée,* car, bien que les Français aient été rejetés, les vainqueurs n'avaient cependant pas pu tenir la position conquise. Le bataillon était très diminué tant à cause des pertes, qu'à cause des hommes qui avaient quitté les rangs et s'étaient dispersés. »

Certes, de telles armées sont à bout. Si les chefs n'ordonnent pas la retraite, elle se fera d'elle-même.

CHAPITRE XLIX

FIN DE LA BATAILLE POUR PARIS
(9 septembre)

Sens de la journée du 8. — Raisons de la retraite allemande.
Polémique à ce sujet. — Ordres de la retraite donnés par le Commandement allemand, le 8.
S'agit-il d'un ordre général ou d'ordres particuliers ? — Fin de la bataille de l'Ourcq, le 9.
Effets de la bataille d'articulation. — Von Kluck est battu. — La retraite allemande à l'aile droite.

MAINTENANT que la bataille du *massif* et de la *plaine* est parfaitement liée et que les raquettes se renvoient le volant, mieux vaut suivre le jeu sans désemparer. Les événements de l'Est vont, en effet, évoluer désormais sur eux-mêmes : ils sont en rapports de moins en moins étroits avec les événements de l'Ouest ; la bataille se prolongera autour de l'Argonne sensiblement plus longtemps qu'autour du Massif de Seine-et-Marne.

D'ailleurs, dans le plan allemand, ces deux batailles étaient conçues désormais comme distinctes, l'une ayant pour objet d'enfermer les armées françaises de gauche dans Paris ou de les rejeter au delà de la Seine et de la Loire, l'autre ayant pour objet de repousser les armées françaises de droite sur la frontière suisse.

D'autre part, à partir du 8 au soir, date à laquelle il devient évident pour l'État-Major allemand que le front de Joffre n'a pas été rompu et ne sera pas rompu, le sentiment d'une retraite prochaine et, par conséquent, la conception de la bataille se transforme du tout au tout. Il ne s'agit plus d'attaquer, mais de reculer. Selon le renseignement trouvé sur un officier allemand prisonnier, les attelages des convois sont d'ores et déjà tournés vers le Nord. Rien n'est plus clair.

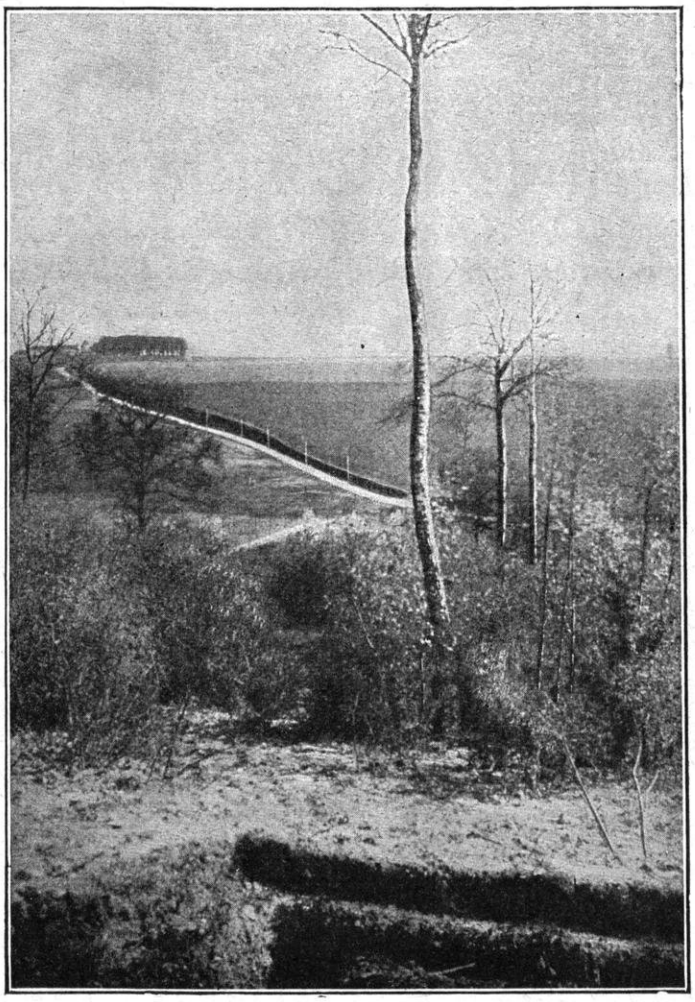
Or, la retraite sera toute différente selon qu'il s'agit de telle ou telle partie de l'immense armée. Von Kluck et von Bülow, engagés dans la bataille pour le Massif de Seine-et-Marne et pour Paris, ne l'accompliront pas de la même façon que von Hausen, le duc de Wurtemberg et le Kronprinz engagés dans la bataille de rupture ; et la retraite prendra encore un autre caractère quand il s'agira des deux armées du prince héritier de Bavière et de von Heeringen qui se battaient à la tenaille de gauche et pour les passages de l'Est. Les trois tronçons de la grande armée d'invasion vont avoir des objectifs nouveaux et non prévus dans la manœuvre initiale.

L'armée de droite a échoué devant Paris, l'armée du centre a échoué devant Verdun, l'armée de gauche a échoué devant Nancy. La première doit être portée à chercher sa ligne d'appui en arrière, à proximité de Paris ; la seconde sera portée à chercher la sienne à proximité de Verdun ; la troisième, obligée

d'évacuer le territoire français, la cherchera à proximité de Nancy.

Pour la clarté, il vaut mieux les suivre séparément; mais, bien entendu, sans perdre un seul instant de vue la solidarité profonde qui les unit et qui unit les armées françaises lancées à leur poursuite.

Quittant donc, pour le moment, l'armée von Bülow et l'armée von Hausen, le 8 au soir, nous allons lier en un seul exposé et comme celui d'une bataille unique, les opérations de toute l'aile droite allemande (armées von Kluck, von Bülow et von Hausen) contre toute l'aile gauche française (armées Maunoury, French, Franchet d'Espérey et Foch). C'est la bataille du massif de Seine-et-Marne qui s'achève.



LES HAUTEURS DE DOUY-LA-RAMÉE
(VUE PRISE DE LA FERME DE CHAMPFLEURY)

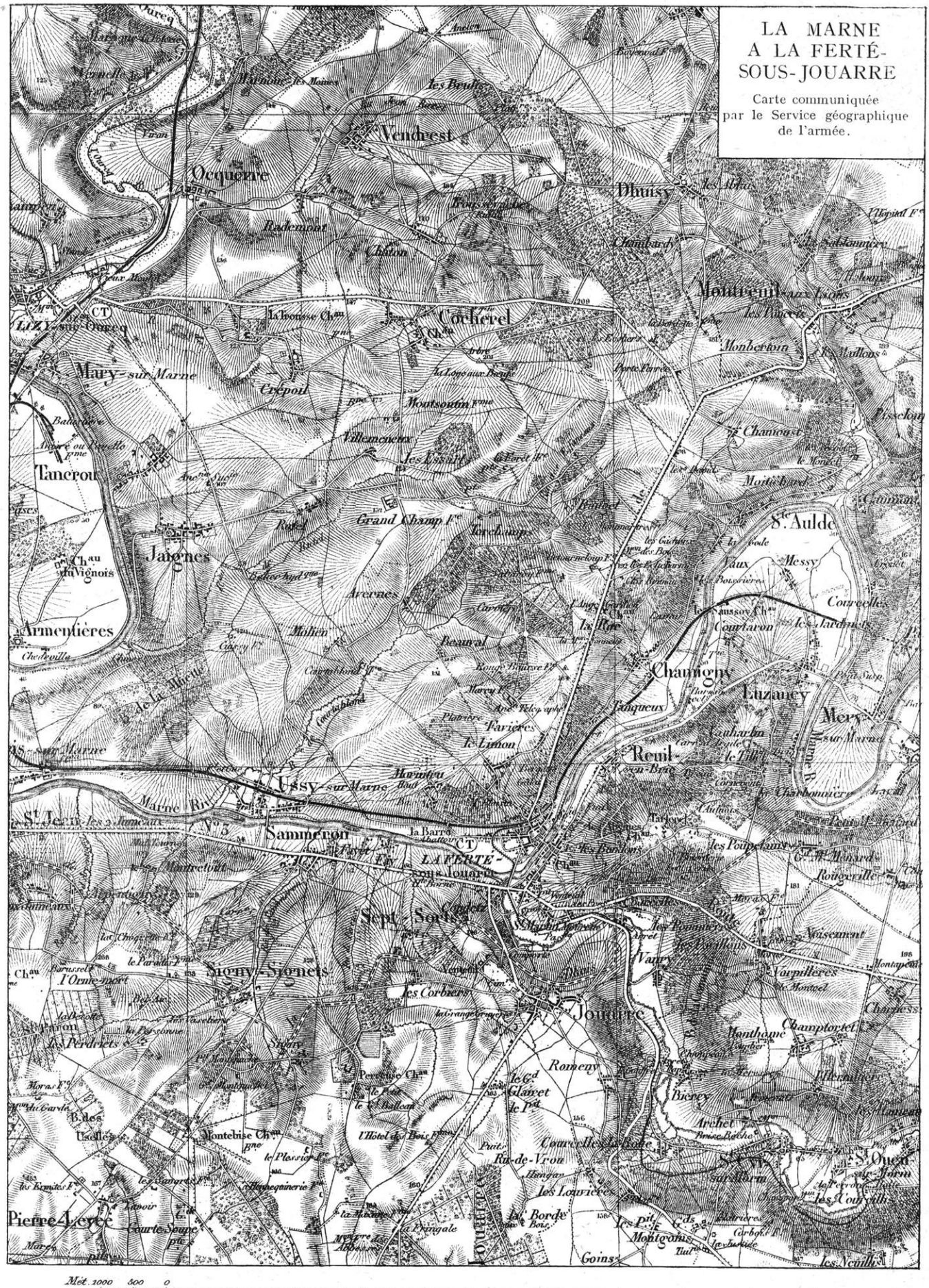
ÉTAT D'ESPRIT DES DEUX COMMANDEMENTS

Observons qu'à ces heures critiques, où tout paraît encore incertain, aucun des deux commandements ne peut se rendre compte exactement de la situation réciproque. Chacun d'eux est obligé de mêler à ses décisions un élément de calcul approximatif. C'est à cela que pensait, sans doute, le maréchal de Saxe quand il disait qu'il y avait, dans l'art militaire, quelque chose de *divin*.

Il s'agissait, évidemment, de cette sorte d'intuition qui avertit celui qui commande, à défaut de renseignements complets et de calculs entièrement au point. L'atmosphère générale des événements l'enveloppe et c'est elle, en somme, qui fait pencher la balance dans son jugement. L'oscillation des âmes, qui s'est produite dans les deux camps, retentit en lui. Il ne sait pas tout, mais il sait *mieux*.

Ajoutons qu'un certain laps de temps est nécessaire pour que les effets de la bataille remontent des lieux divers où elle se livre jusqu'au centre qui doit les apprécier, et un certain laps de temps est nécessaire, aussi, pour que les ordres descendent du centre jusqu'aux lieux particuliers où ils doivent s'exécuter. Sur un terrain aussi vaste, quelle que soit la rapidité des moyens d'information nouveaux (télégraphe, téléphone, automobiles, motocyclettes, etc.) l'événement n'agira plus à la façon d'un bloc compact jeté comme un pavé par la main du chef. Des temps et des obstacles le divisent, le partagent. Il n'y a pas une simultanéité absolue entre l'ordre et l'exécution, entre l'exécution et les résultats qui en découlent. Il est déjà merveilleux que de telles masses *donnent* ensemble. Mais, qu'il se produise des hiatus, des coupures, des frottements, des erreurs, qu'il y ait de la force perdue, cela est inévitable et peut tromper des observateurs qui n'ont pas une vue complète de l'ensemble.

En un mot, le tableau s'est dessiné lentement aux yeux des chefs, tandis qu'il se dessine promptement aux yeux de l'historien *qui*


LA MARNE
A LA FERTÉ-
SOUS-JOUARRE
Carte communiquée
par le Service géographique
de l'armée.
Vendrest
Dhuisy
Montreuil-aux-Lions
Cocherel
Monberton
Meaux
Trilport
Lizy-sur-Ourcq
Maux
Crépoil
Monsoutin
Villemareux
Chamoust
Tancrou
Jaignes
Grand Champ
Ste Aulde
Messy
Armentières
Beauval
Chauconin
Chamigny
Luzancy
Mery-sur-Marne
Farières
Le Limon
Rouil-en-Brie
Ussy-sur-Marne
Marne Riv.
Sammeron
La Barre
LA FERTÉ-sous-Jouarre
Sept-Sols
Signy-Signets
Jouarre
Romeny
Bieuzy
Montebise Chau
Pierre-Levée
Courte-Soupe
Courcelles-la-Forêt
Rû-de-Vroux
Les Louvières
Les Pits
Montgoins
Goins
Les Neuilly
Varry
Champtoret
Rouverelle
Voisemont
Echelle
Met. 1000 500 0
0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 Kilom.

sait ce qui va arriver et qui a percé, rétrospectivement, le secret des États-Majors.

Il faut se rendre compte de tout cela pour apprécier cette étrange journée du 9 qui est toute en simulacres, contradictions, feintes et faux-semblants; où ceux qui se savent battus s'affirment vainqueurs, où ceux qui sont vainqueurs désespèrent, à certains moments, de la victoire. Les premières impressions ne correspondent que très vaguement à ce qui se passe : car les États-Majors se laissent entraîner soit par leurs espoirs, soit par leurs craintes. L'excitabilité nerveuse est à son comble dans les deux camps.

Et puis, il reste toujours, pour soutenir les uns et pour alarmer les autres, les effets possibles d'un coup d'audace suprême. Combien de batailles célèbres ont été gagnées, à la dernière minute, par un renversement de la fortune, par la fermeté d'une division, d'un corps de cavalerie, d'une arrière-garde. On ne tient rien tant que tout n'est pas saisi.

La formule classique de certaines fins de bataille désespérées s'impose alors à l'esprit : *Una salus victis nullam sperare salutem.* On doit prévoir même ces retours de sanglier où un adversaire résolu découvre ses défenses et se bat à mort.

Ces alternatives, ces incertitudes peuvent être reconnues, de part et d'autre, à l'aube de la journée du 9 : défaite apparue mais non consentie du côté allemand, victoire obtenue mais non avérée du côté français. Dans quel sens va s'écrire ce post-scriptum de la grande bataille signée, au fond, par la destinée, le 8 au soir?

QUEL PARTI VA PRENDRE LE HAUT COMMANDEMENT ALLEMAND?

L'issue va dépendre, d'abord, de la volonté des chefs. A ce moment précis, c'est-à-dire dans la nuit du 8 au 9, il faut assister, par la pensée, au conseil du grand État-Major allemand, obligé de subir les événements qui le forcent à la retraite. Ce conseil est tenu à Luxembourg, où l'empereur Guillaume vient de rentrer.

A une telle distance du front, la délibération s'engage sur des idées, sur des renseignements, sur des rapports sans contact direct avec la réalité. Elle est, à tous les points de vue, la contre-partie de celle où, quatre jours auparavant, à Bar-sur-Seine, Joffre avait prononcé la parole fatidique : « Messieurs, nous nous battrons sur la Marne ! »

Cette fois, il appartient à von Moltke de prononcer l'autre parole fatidique : « Il faut abandonner la Marne ».

Cette résolution sera le sujet d'un éternel débat dans l'histoire militaire en général, et dans l'histoire allemande en particulier : car elle a décidé de la suite des événements à l'infini. J'ose dire qu'il s'écrira, à ce sujet, des milliers de volumes et, probablement, la passion, pendant des siècles, s'y collettera avec la vérité et avec le bon sens. Essayons d'apporter du moins, ici, les principaux éléments du débat.

Des deux thèses en présence, la première, sanctionnée, au fond, par la disgrâce de Moltke, admet que le haut commandement allemand, impressionné par Bülow, a ordonné la retraite précipitamment. S'il eût tenu, la partie eût pu être gagnée encore. L'autre thèse reconnaît que, les armées allemandes ayant échoué partout dans la campagne d'offensive et d'invasion, mieux valait les retirer au plus vite, les sauver, pour chercher une autre issue sur d'autres points.

Dès maintenant, plusieurs documents de premier ordre nous permettent de nous renseigner sur les raisons qui ont déterminé ces avis opposés et finalement sur la résolution qui fut adoptée.

LES RAISONS DE LA RETRAITE

Les raisons qui ont fait considérer la retraite comme indispensable sont présentées par Bülow lui-même, c'est-à-dire par le général que l'opinion publique allemande a chargé de la plus lourde responsabilité.

La thèse contraire, celle qui soutient que la

(Cliché M. Meys.)

SENNEVIÈRES. — UNE RUE DU VILLAGE

retraite fut précipitée, est soutenue, en particulier, par le général Baumgarten-Crusius, confident et porte-parole du général von Hausen. Stegemann a présenté le point de vue de l'État-Major qui a succédé à celui de von Moltke. En outre, des renseignements d'ordre divers, à l'appui de l'une ou de l'autre des deux thèses, peuvent être puisés à des sources abondantes : les radios, les carnets de route, les exposés semi-officiels comme celui de Freytag-Loringhoven, etc.

Voici les raisons par lesquelles von Bülow motive l'ordre de la retraite :

« Bien que la bataille ait fait de nouveaux progrès, le 8 septembre, devant le centre et l'aile gauche, un *succès décisif* ne pouvait être encore enregistré à la IIe armée, l'aile droite, sans soutien (13e division d'infanterie et Xe corps de réserve), devant, au contraire, *pour ne pas être encerclée,* être reprise, le soir, sur la ligne Margny-le-Thoult. » Bülow énumère les autres faits qui agissent sur son esprit, dans cette nuit du 8 au 9. Plus d'aide à recevoir de la Ire armée; aucune direction à attendre du haut commandement, avance des armées alliées en marche sur Thiercelieux.

« Dans ces circonstances, conclut-il, il fallait compter avec la possibilité *d'une percée de puissantes forces ennemies entre la Ire et la IIe armée,* au cas où la Ire armée ne se déciderait pas, au dernier moment, à reculer en direction de l'est et à rétablir ses liaisons avec la IIe armée. Si cela n'arrivait pas et si l'ennemi passait dans le dos de la Ire armée de l'autre côté de la Marne, il y avait, *pour la Ire armée,* un grand danger d'être entièrement entourée et repoussée en direction de l'ouest (c'est-à-dire cernée et rejetée sur les murs du camp retranché de Paris où elle n'aurait plus eu qu'à capituler).

« Lorsque, le 9 septembre au matin, l'ennemi franchit la Marne en nombreuses colonnes entre la Ferté-sous-Jouarre et Château-Thierry, il n'y eut plus de doute que la retraite de la Ire armée, d'après la situation tactique et stra-

tégique, était inévitable et que la IIe armée devait aussi reculer pour ne pas être absolument tournée par son flanc droit. D'accord avec le représentant du Grand Commandement général, le lieutenant-colonel Hentsch, j'étais absolument convaincu que, maintenant, le plus important devoir de la IIe armée *était de soutenir la Ire armée au nord de la Marne et de lui offrir de nouveau la possibilité de reprendre la liaison avec l'aile droite de la IIe armée en direction de Fismes.*

« Par cette résolution qui n'était pas d'une exécution facile pour la IIe armée, victorieuse partout, le plan évident du haut commandement français, à savoir le débordement de l'aile droite de l'armée allemande par l'enveloppement et l'anéantissement de la Ire armée, serait encore déjoué à temps et l'on gardait la possibilité *de former en peu de jours, avec l'aide de la VIIe armée (von Heeringen) qui arrivait en grande hâte, un nouveau front d'armée solidement établi sur la rivière d'Aisne.*

« Bien que la résolution de reprendre en arrière la IIe armée ait été arrêtée *le 9 septembre au matin*, l'avance victorieuse de l'offensive du centre et de l'aile gauche de la IIe armée fut encore continuée d'abord de toute la force possible ; et, lorsque l'ennemi fut repoussé partout, la IIe armée commença, *dans l'après-midi du 9 septembre*, le mouvement en arrière *partant de l'aile gauche.* »

Telles sont les raisons de la retraite, tel est l'état d'esprit à la IIe armée, et tels sont les arguments qui ont convaincu le délégué du Grand Etat-Major : sauver à la fois la Ire armée et la IIe armée, s'appuyer sur le renfort qu'apporte l'armée von Heeringen et constituer un front unique et robuste sur la ligne de l'Aisne. Cette manœuvre est, en somme, celle qui fut exécutée point par point.

LES ARGUMENTS CONTRE LA RETRAITE

Voici, maintenant, les raisons qui s'opposaient à cette décision, telles qu'elles sont exposées par le général Baumgarten-Crusius :

Après avoir reconnu que la situation de l'armée Bülow était extrêmement difficile, le 8 au soir, et après s'être demandé si ses sept faibles divisions pouvaient tenir contre quatorze divisions françaises, Baumgarten ajoute :

« Pour moi, j'ai la conviction que l'échec d'une seule armée ne pouvait décider de l'ensemble de toute l'armée occidentale. Tout n'allait pas si mal. Même à la IIe armée, l'avance victorieuse de la gauche, unie à la droite de von Hausen, apportait une large compensation. Si les armées alliées pénétraient en coin (entre von Kluck et von Bülow), leur situation n'en serait que plus périlleuse plus tard.

« D'après mon jugement, le haut commandement de la IIe armée se prononça, non pas tant d'après la situation de sa propre armée *que d'après les appréciations qu'il portait sur la situation des autres armées.* Mais il ne se rendit pas compte que cette situation était bonne. La force défensive de l'armée allemande de l'Ouest (armée von Kluck), qui devait apparaître bientôt, aurait permis à la IIe armée, j'en suis convaincu, de se cramponner solidement aux secteurs de défense : d'abord sur le Surmelin, en second lieu sur la Marne, et finalement sur la Vesle (1), et, s'appuyant sur le front ouest du camp retranché de Reims, d'attendre que les autres armées eussent remporté la victoire. C'est précisément ce qui a été exécuté magistralement par Hindenburg dans la campagne d'été de 1918, alors qu'il ne disposait pas du camp retranché de Reims et même qu'il avait à craindre une attaque de flanc venant de ce côté (2).

« Sans doute, la situation de la IIe armée eût été autre si on lui eût laissé un corps couvrant sa droite, et on eût ainsi écarté cette idée de retraite, tant de l'esprit du commandement général que de celui de von Bülow.

(1) Baumgarten reconnaît donc qu'en somme, il fallait battre en retraite au moins jusqu'à la Vesle.

(2) La manœuvre en question a échoué aussi bien en 1918 qu'en 1914 et Hindenburg n'a pas été plus heureux que von Moltke. Je pense qu'aux yeux même de Baumgarten-Crusius l'argument a quelque peu perdu de sa valeur.

LA ROUTE DE NANTEUIL-LE-HAUDOUIN A BOUILLANCY

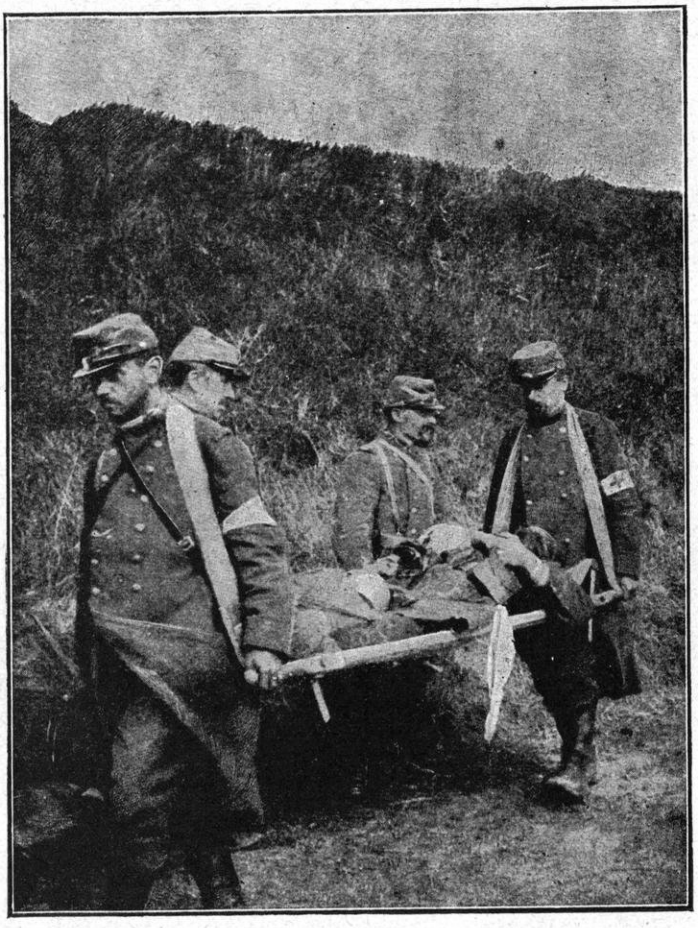
« Mais cette faute est, à mon avis, imputable à l'erreur de notre Grand Quartier général. »

Voici donc les deux thèses en présence. Est-il nécessaire d'ajouter qu'elles sont toutes deux intéressées ? Les deux avocats plaident pour leur propre cause. Les faits sont, d'ailleurs, plus éloquents que leurs plaidoyers. Moltke, von Kluck, Bülow ont pris assurément une décision grave, mais pouvaient-ils agir autrement qu'ils l'ont fait? N'est-il pas conforme à la réalité d'admettre que chacun d'eux, *pro parte*, a subi la force des événements ou plutôt a été dominé par les puissantes conceptions de l'adversaire ? Certes, il y a eu de lourdes fautes commises dans le haut commandement allemand : il y a eu d'abord celles de von Kluck qui, passant outre aux ordres du Grand Quartier général, a filé sur Provins et Melun au lieu de faire face à Paris ; qui, ensuite, a ramené tous ses corps au nord de la Marne, sans tenir aucun compte de ses liaisons avec l'armée Bülow et qui, finalement, s'est jeté à corps perdu dans « la bataille des communications », sans prévoir qu'il serait coincé à bref délai par la bataille d'articulation. Nous avons établi que ces fautes ont amené von Kluck à décider sa propre retraite dès la nuit du 8 au 9, preuve qu'il se sentait battu alors qu'il se proclamait vainqueur. Il incombe, donc, une très lourde part de responsabilité à von Kluck.

Von Bülow a sa part aussi. Il a filé sur la route n° 51, avec une brutalité absurde, sans se rendre compte de la force de l'adversaire qui lui était opposé. Il avait affaire à Foch, et cela c'était une chose qu'il ne pouvait deviner ; mais il n'a pas aperçu les difficultés tactiques d'une offensive à travers les marais de Saint-Gond. Il n'a su s'assurer aucune réserve. Il a toujours regardé à droite et à gauche, non dans son propre camp. Certainement, il a manqué de coup d'œil au début et d'estomac à la fin ; mais sa position était terrible.

Il ne fait pas doute, non plus, que ces responsabilités se totalisent et se cumulent sur la tête du commandant en chef, von Moltke ;

celui-ci a laissé von Kluck s'engager témérairement au sud de la Marne et passer outre à son instruction ; il n'a pas su maintenir les liaisons entre la Ire et la IIe armée ; il est resté passif aux heures les plus décisives, laissant à von Kluck la disposition des IIIe et IXe corps, laissant ses lieutenants von Kluck et von Bülow attaquer ou battre en retraite selon leur inspiration propre, sans les tenir en main et sans leur imposer, à aucun moment, la loi de fer de la solidarité du champ de bataille. Il a été pauvre d'invention, pauvre de ressources et pauvre de courage.



TRANSPORT D'UN BLESSÉ

LE HAUT COMMANDEMENT ALLEMAND COINCÉ DANS LA MANŒUVRE DE JOFFRE

Mais ces défaillances sont *effets* et non pas *causes*. Le haut commandement allemand chancelle à tous les degrés et dans toutes les armées parce que partout il est dominé. Si la haute conception stratégique supérieure de la bataille de la Marne n'avait pas créé les événements et opprimé les armées allemandes en leurs masses et en leurs chefs, si l'étreinte ne s'était pas produite, chefs et masses eussent gardé l'équilibre, peut-être même l'ascendant. Nous l'avons indiqué déjà: ou von Kluck était battu à l'*articulation* ou il était battu aux *communications* ; ou von Bülow était battu à Montmirail ou il était battu aux marais de Saint-Gond ; ou von Hausen était battu à Fère ou il était battu à Vitry-le-François. Partout, Joffre avait des réserves, quand les autres n'en avaient plus; partout sa manœuvre tenait à la gorge un adversaire épuisé; partout le soldat français avait le sentiment de sa supériorité et de la prochaine victoire. Pondérables et impondérables, tout agit à la fois, et c'est précisément ce qui agit dans ces heures tragiques, au cours de cette nuit du 8 au 9 quand, au Grand Quartier général allemand, sous l'accablement des faits et en présence des résolutions prises par les trois chefs des armées de droite, on se soumit à la nécessité de la retraite générale.

CARACTÈRES DE LA RETRAITE GÉNÉRALE

Mais, avec la science technique et la solidité superbement entraînée des États-Majors et du soldat allemand, la retraite ne va pas s'accomplir en désordre et comme un événement qui échappe à toute direction et où la panique joue son rôle. La retraite aura lieu par ordre et elle sera commandée, à peu près d'un bout à l'autre de l'immense champ de bataille. Cela, il est vrai, sous une forme pesante et même pédante, toute différente de celle qu'avait adoptée après Charleroi le haut commandement français.

Il n'est pas sans intérêt de distinguer ici encore les psychologies militaires des deux adversaires : la retraite de Joffre a été faite d'un seul coup, et jusqu'à la limite du terrain où la raison fixait la possibilité d'une reprise.

MONTHYON. — LES ABORDS DU VILLAGE

La retraite allemande va se faire méthodiquement, savamment, en échelons, mais sans vue d'ensemble ; elle ne saura pas réserver la possibilité ni les moyens d'une *nouvelle guerre de mouvements immédiate* sur ce terrain : elle choisira tout bonnement une ligne de résistance et s'y fortifiera. Si l'on cherche encore des issues, des *sorties*, ce sera plus tard et d'après des conceptions nouvelles; par conséquent, elles seront improvisées et échoueront (1).

Nous pouvons dire, dès maintenant, que la retraite à la française laisse toute son élasticité à la guerre, tandis que la retraite à l'allemande la bloque lourdement. Si l'on va au fond des choses, on s'aperçoit que l'issue même de la guerre est incluse dans ces deux méthodes intellectuelles opposées. Mais nous n'en sommes pas encore à porter le jugement d'ensemble. Nous n'indiquons que juste ce qui est nécessaire pour que l'on puisse suivre sur le terrain le développement des faits et avoir une première intelligence de leur sens général.

Nous ajouterons seulement, à ces réflexions sur le point de départ de la retraite allemande, une observation dont les techniciens de l'art militaire apprécieront la réelle importance : à partir de cette journée du 9, qui voit le commencement de la retraite, quel est celui des deux commandements qui garde l'avantage de l'initiative ?

L'initiative appartient, à ce qu'il semble, dans une certaine mesure, aux deux côtés à la fois :

Le commandement allemand a pris l'*initiative* de la retraite et, ainsi, il va donner à la bataille un caractère nouveau ; mais le haut commandement français a gardé l'*initiative* de la marche en avant et, par conséquent, tout en bousculant l'ennemi, il s'ex-

(1) Voir, à ce sujet, l'exposé de la doctrine militaire et des faits de la campagne par le successeur de von Moltke, von Falkenkayn, dans les mémoires de celui-ci. Nous y reviendrons.

pose à tomber dans les pièges de la manœuvre en retraite, que celui-ci a eu tout le temps de préparer.

LES ORDRES DU HAUT COMMANDEMENT FRANÇAIS POUR LA JOURNÉE DU 9, SUR L'OURCQ ET LA MARNE

Voyons maintenant quels sont les ordres donnés des deux côtés pour la continuation de la bataille.

Les chefs des trois armées françaises de gauche et, en particulier, le général Maunoury avaient reçu, le 8 dans la soirée, l'*Instruction générale n°* 19 publiée ci-dessus (1).

Le général Maunoury avait pu se rendre compte que le sentiment du grand quartier général était que l'ennemi rompait, mais que le duel n'était pas fini. Il restait deux duels, deux passes engagées : l'une aux « communications », l'autre à « l'articulation ».

Le haut commandement, à l'heure où il rédigeait cette instruction, n'avait pas encore une vue complète de ce qui se passait devant la 6e armée. On savait que l'ennemi se repliait ; on savait que la 6e armée avait affaire à un fort groupement venant du nord et que ce groupement cherchait à la déborder (bataille des communications). Mais on ne savait pas encore que ce groupement s'était renforcé des deux corps de l'armée von Kluck, le IIIe et le IXe, qui avaient repassé la Marne et étaient arrivés à proximité de Nanteuil-le-Haudouin, pour la journée du 9.

On prescrivait au général Maunoury de *mettre hors de cause* l'extrême droite allemande avant qu'elle eût été renforcée par les éléments rendus disponibles par la chute de Maubeuge. Mais, sentant la résistance formidable qui lui était opposée, ce général avait peine à comprendre comment il parviendrait à déborder von Kluck : car celui-ci s'était, de toute évidence, assuré la supériorité numérique pour défendre ses communications. On avait bien prescrit, par l'ordre n° 4282, au cours de cette même journée du 8, de découpler hardiment les divisions du corps de cavalerie (et nous savons qu'elles avaient rendu, en effet, tout le service que l'on pouvait attendre d'elles) ; mais ce ne sont pas des escadrons épuisés qui peuvent avoir raison de trois corps d'armée faisant masse à l'extrême droite de von Kluck.

Que restait-il donc à faire, à défaut d'un débordement presque impossible ?...

Heureusement, l'*Instruction générale n°* 19 ne laissait pas les chefs des armées alliées au dépourvu : elle prescrivait la manœuvre simultanée qui devait agir, d'une façon définitive, sur les résolutions de von Kluck : la manœuvre à l'articulation. Une idée directrice nouvelle est donc présentée dans l'article II qu'il faut relire dans son ensemble :

II. *Il paraît essentiel de mettre hors de cause l'extrême droite allemande avant qu'elle ne puisse être renforcée par d'autres éléments que la chute de Maubeuge a pu rendre disponibles.*

LA 6e ARMÉE ET LES FORCES BRITANNIQUES S'ATTACHERONT A CETTE MISSION. (Il s'agit évidemment d'agir en commun contre von Kluck et au nord de la Marne.) *A cet effet, la* 6e *armée* MAINTIENDRA *devant elle les troupes qui lui sont opposées sur la rive droite de l'Ourcq.* Les forces anglaises, FRANCHISSANT LA MARNE ENTRE NOGENT-L'ARTAUD ET LA FERTÉ-SOUS-JOUARRE, se porteraient SUR LA GAUCHE ET LES DERRIÈRES DE L'ENNEMI *qui se trouve sur l'Ourcq.*

Interprétons exactement ce deuxième paragraphe. Maintenant, on ne demande plus une action offensive à la 6e armée ; on la sait épuisée par l'effort prodigieux de quatre jours de combat et dominée par le renforcement de l'adversaire : il suffit donc qu'elle MAINTIENNE les forces qui lui sont opposées sur la rive droite de l'Ourcq. C'est à l'armée britannique, aidée par la 5e armée, qu'incombe maintenant le rôle de masse assaillante. FRANCHISSANT LA MARNE entre Nogent-l'Artaud et la Ferté-sous-Jouarre, elle se portera SUR LA GAUCHE ET LES DERRIÈRES de l'ennemi qui se trouve sur l'Ourcq.

Est-ce clair ? Le haut commandement français, par ces ordres nouveaux, s'est adapté aux

(1) T. X, p. 240.

BOUILLANCY. — L'ENTRÉE DU VILLAGE

circonstances. Von Kluck, ayant porté toutes ses forces à droite pour la bataille des communications, a créé *le trou* qui découvre son propre flanc gauche et le flanc droit de Bülow : sans perdre une minute, on décide d'entrer dans *le trou*. C'est justement cette manœuvre devinée ou entrevue qui frappe de terreur, dès le 8 au soir, le commandant de la IIe armée allemande, von Bülow.

Prendre *par les derrières* l'armée de von Kluck et l'enfermer sur l'Ourcq, ce serait renverser la bataille par un coup de maître. Tandis que Franchet d'Espérey envelopperait Bülow par Vauchamps et Champaubert, l'armée britannique envelopperait von Kluck par Nogent-l'Artaud, Château-Thierry, Dhuizy. On élargirait la fissure jusqu'à détruire *des deux côtés* l'armée allemande. Quelle minute d'enthousiasme et de certitude il dut y avoir, au Grand Quartier général français, quand ces instructions si judicieuses, si hardies et si pénétrantes purent être rédigées et expédiées au cours de la journée du 8 !

Le succès va dépendre, maintenant, de la rapidité d'exécution de l'armée britannique.

DISPOSITIONS PRISES PAR LE COMMANDEMENT ALLEMAND, SUR L'OURCQ ET LA MARNE, EN VUE DE LA RETRAITE DU 9

Que savons-nous des instructions du commandement allemand spécialement pour la bataille de l'Ourcq et Marne en vue du 9 ?

Nous avons dit les résolutions de von Kluck au cours de la nuit du 8 au 9. Il a décidé la retraite *in petto* et il a donné, dès le 9 au matin, des ordres à cet effet. Mais il ne se déclare pas vaincu et il va chercher, pendant quelques heures encore, à imposer à ses ennemis, peut-être même à ses collègues, l'idée qu'il est toujours vainqueur.

Nous avons dit les sentiments de von Bülow,

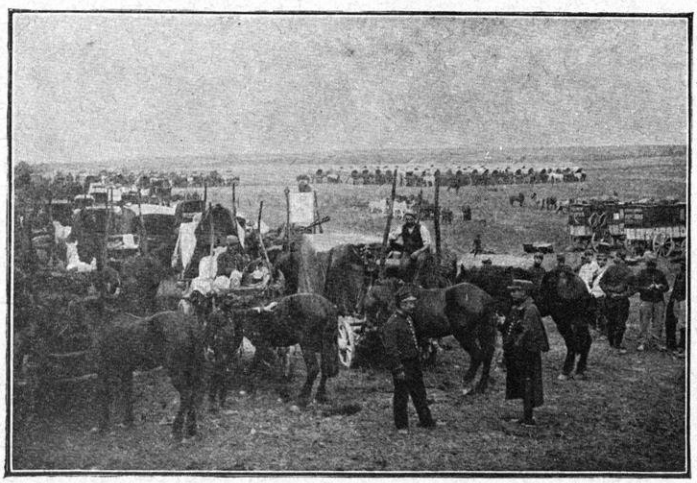
au même moment. Lui aussi, il est décidé à la retraite. Mais, résolu qu'il est à manœuvrer pour se tirer du guêpier, il s'efforce de se couvrir de l'autorité du Grand Quartier général.

Voilà la différence.

Quant à von Hausen, il plastronne. Finalement, ce sera sur lui que l'on fera retomber les responsabilités, alors qu'il n'a pas compris grand'chose à ce qui se passait et qu'il ne nous paraît pas avoir compris même après cinq ans.

Quant au haut commandement allemand, voici ce que nous savons à son sujet.

Von Bülow a télégraphié, par radio, le 8 au soir : « La Ire division de cavalerie est à Fère-Champenoise... L'ennemi cherche à envelopper la droite de la IIe armée. Je n'ai plus de réserves ». C'était le tableau sommaire de la situation, avec ses avantages à gauche, ses périls au centre et à droite. Les renseignements apportés par avions montraient l'ennemi en progrès dans le *trou*, entre la Ire et la IIe armée allemande. Montmirail avait succombé pendant la nuit (nous dirons comment en exposant les opérations de la 5e armée).



UN CONVOI DE CORPS D'ARMÉE

Il semble, malgré tout, que le haut commandement allemand hésite encore. Le lieutenant-colonel Hentsch se met bien d'accord avec von Bülow, dans la matinée du 9, mais c'est pour la manœuvre particulière de la IIe armée ; et Hentsch n'est pas à lui seul le Grand Quartier général. Celui-ci, loin des lieux, renseigné par bribes, ne sait se résoudre. Donner l'ordre de la retraite générale, il ne peut s'y résigner... Et alors ? Il attend !... Peut-être aussi s'applique-t-il à rédiger, non sans peine, ces pénibles instructions... Car c'est une affaire !...

Quoi qu'il en soit, il semble bien que l'initiative de la retraite vienne de la Ire et de la IIe armée *séparément*, et que les deux commandements particuliers, von Kluck et von Bülow, aient pris leur parti avant que le haut commandement lui-même se soit prononcé. Ce serait là une preuve de plus de l'incapacité de ce fameux grand État-Major, qui, n'ayant cru qu'au succès, s'affole à l'heure du revers.

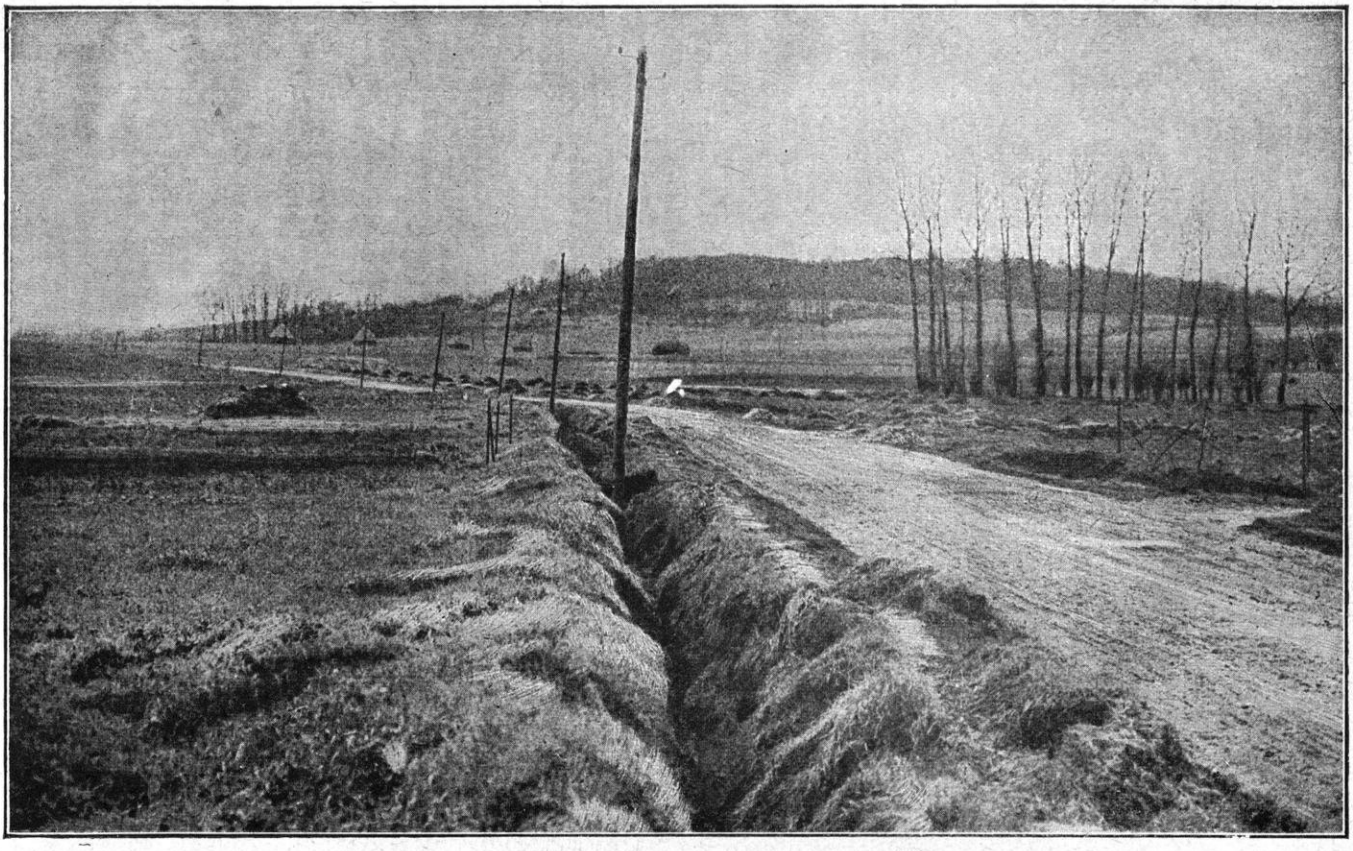
Il existe un radio de von Kluck, par lequel il fait connaître au Grand Quartier général sa résolution de battre en retraite, au moins partiellement : ce télégramme est daté *du* 9, à 11 h. 30 du matin. Le voici :

« L'AILE GAUCHE DE LA Ire ARMÉE *se retire par Crouy, Coulombs jusqu'à Montigny* (SUD-EST DE MAREUIL). *Le 2e corps de cavalerie couvre, en ce moment, contre l'ennemi,* QUI PASSE A CHARLY, *en attaquant partout où il pourra.* »

Est-ce clair ? C'est à la « bataille d'articulation » que von Kluck cède d'abord. Déjà, la veille, son artillerie lourde avait été évacuée de Vareddes. Le voici, maintenant, qui prépare une première retraite en échelon par Crouy, Coulombs, Montigny, c'est-à-dire que, montant le cours de l'Ourcq, il cherche une première ligne d'appui sur la rive gauche, le long du Clignon. Il n'est que temps, s'il ne veut pas être pris d'un coup de filet, puisque French passe la Marne à Charly. (*Voyez la carte.*)

Cependant, la IIe armée prépare, elle aussi et au même moment, la retraite, l'aile droite vers Damery : c'est-à-dire que le *trou* existant entre les deux armées va s'élargir jusqu'à devenir un abîme de 50 kilomètres. En gros, ce trou béant s'ouvre de Meaux à Épernay.

Von Kluck affirme cependant encore qu'il ne songe nullement à la retraite générale;



LES HAUTEURS DE PENCHARD, VUES DE BARCY

d'après lui, il constitue simplement un « crochet défensif » à gauche et, ainsi paré, il affirme qu'il tiendra. Comme s'il était possible de faire tête à Mareuil quand French est à Dhuisy, d'Espérey à Epieds et Maunoury à Nanteuil-le-Haudouin !

Von Kluck n'en déclare pas moins que son crochet défensif sur cette ligne tout à fait secondaire du Clignon eût suffi pour le mettre à l'abri contre l'enveloppement par ces trois armées. Et, fort de cette gasconnade, il incrimine le haut commandement qui, impressionné, affirme-t-il, par l'action de l'armée Maunoury, a envoyé l'ordre de la retraite générale VERS 13 HEURES. Le système de von Kluck est donc le suivant : il se repliait tactiquement le 9 à 11 heures, quand le haut commandement a pris la responsabilité de la retraite stratégique à 13 heures.

Nous verrons jusqu'à quel point ce système est corroboré par les faits.

Quoi qu'il en soit, von Kluck, à partir de ce moment, rédige tous ses ordres de manière à faire peser sur les autres la responsabilité d'une décision si grave. A 14 HEURES, il télégraphie, par radio, à sa 4e division de cavalerie : *La IIe armée se porte dans la direction d'Epernay* (c'est donc elle qui commence le mouvement, et, en plus, elle s'éloigne !) ; *la Ire armée se retire elle-même, son aile gauche à Soissons.* Donc, l'idée du « crochet défensif » sur l'Ourcq est déjà abandonnée : elle n'a pas tenu longtemps, et l'on en est à la retraite sur l'Aisne, maintenant. De l'échange des radios avec Marwitz, il résulte que celui-ci aurait appuyé son chef en niant la nécessité de la retraite générale.

Retournons-nous vers Bülow, maintenant. Lui aussi travaille à rejeter la responsabilité sur les autres. Il tient à marquer que c'est la Ire armée qui a reculé la première. Toutes ses communications commencent par cette phrase: « *La Ire armée bat en retraite* ». En outre, il motive la retraite de sa propre armée par la nécessité de sauver la Ire armée, et c'est dans ces conditions qu'il donne, dans la matinée du 9, son

ordre particulier de retraite qui doit être exécuté dans l'après-midi du même jour. Il commence par sa gauche (ce qui ne prouve pas un si profond souci de sauver von Kluck). C'est la Garde et les corps engagés dans les marais de Saint-Gond ou vers Fère-Champenoise en union avec l'armée saxonne qui détaleront d'abord à partir de 1 heure de l'après-midi. Puis la droite, c'est-à-dire le Xe corps de réserve et la 13e division d'infanterie à 2 heures de l'après-midi Cherchant uniquement, en ce moment, à exposer et à expliquer les ordres d'opérations, nous dirons bientôt les conditions dans lesquelles s'accomplit, en fait, le décrochement (1).

Quant à l'armée von Hausen, son historien officieux, Baumgarten-Crusius, affirme qu'elle ignorait ce qui se passait et n'avait reçu ni donné aucun ordre de retraite, ni dans la nuit du 8 au 9, ni dans la matinée du 9. Il raconte, cependant, que l'attention fut éveillée par ce fait que, *le 9, à 7 h. 35 du matin*, on avait entendu, au quartier général de la IIIe armée, un marconigramme du commandement de la IIe armée adressé à la Ire et *parti à 1 h. 15 du matin* disant : « *Aile droite de la IIe armée est reprise, 9 septembre, vers Margny. La division de cavalerie de la Garde* (Richthofen) *encore tenu le 8 septembre au soir le Dollau.* »

Il s'agissait évidemment de cette consolidation sur Margny-Le Thoult, que Bülow avait esquissée quand Franchet d'Espérey avait commencé sa manœuvre orientée à l'est, sur le plateau de Vauchamps. Bülow ayant, dans le cours de la journée du 8, demandé du secours à la IIIe armée, on en concluait que ses affaires n'allaient pas sur sa droite, dans la nuit du 8 au 9. La IIIe armée n'en avait pas moins continué à se battre avec des alternatives diverses, toute la journée du 9, autour de Fère-Champenoise, comme nous allons l'établir dans l'exposé des faits, lorsqu'on fut surpris, *à 1 h. 20 de l'après-midi*, par un télégramme *émanant de la IIe armée*, daté de Châlons *à 11 heures du matin* et adressé au commandement de la IIIe armée: « *IIe armée commence marche arrière ; aile droite à Damery.* »

Le général von Hausen aurait répondu aussitôt, c'est-à-dire à *2 heures de l'après-midi*, par un télégramme adressé au commandement de la IIe armée : *La bataille se continue devant le front de la IIIe armée. Quelle est votre intention? Nous avons pris Euvy.* Sans attendre la réponse, le commandement de la IIIe armée donna, *à 2 h. 15*, l'ordre de préparer les arrières pour la retraite.

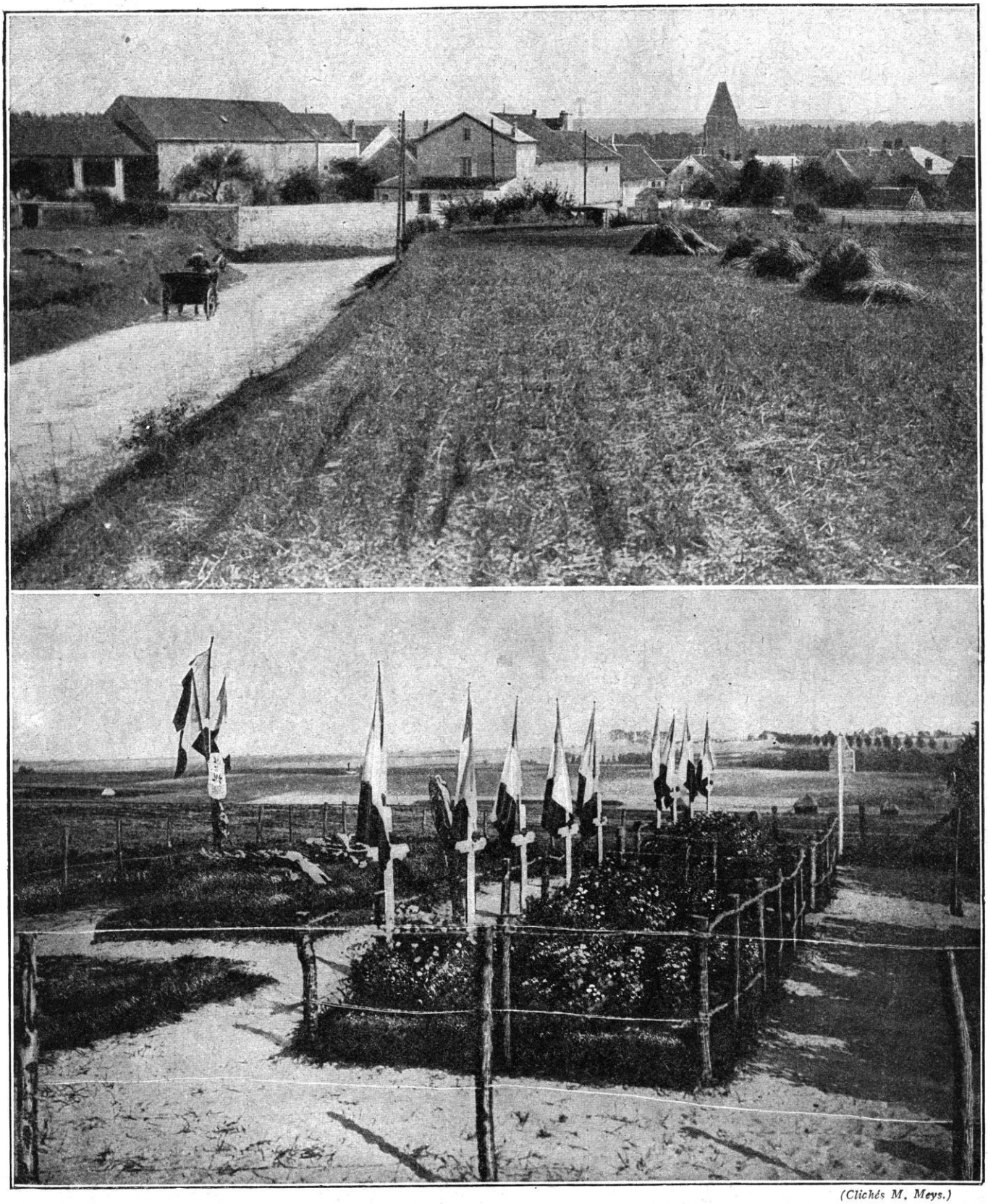
Le général Baumgarten-Crusius affirme qu'aucun ordre précis ni même aucun renseignement officiel n'arriva, dans le cours de la journée du 9, à la IIIe armée. On saisit seulement, à 5 h. 30 de l'après-midi, un télégramme sans fil de la IIe armée, daté de 2 h. 45 de l'après-midi et disant : « *La Ire armée recule. La IIe armée commence la marche en arrière, vers Dormans-Tours-sur-Marne. Ordre de retraite est parvenu à Kirbach* ». De ce dernier fait, von Hausen avait été informé par le XIIe corps de réserve qui, à 3 heures de l'après-midi, avait prévenu que le XIIe corps actif devait commencer sa retraite à 1 heure de l'après-midi par l'aile gauche. Quant au XIIe corps de réserve, il partait, à 4 h. 30 de l'après-midi.

« *De tout cela il résulte,* conclut Baumgarten-Crusius, *que la résolution de la IIe armée, d'une si haute portée pour tout le front allemand et qui intéressait et impressionnait si fortement la droite de la IIIe armée, ne fut connue par le commandant de la IIIe armée qu'à 2 h. 45 de l'après-midi et non pas par des voies officielles et sûres, mais par des télégrammes sans fil pris au vol.* »

A la suite de ces informations diverses, le général von Hausen aurait donné lui-même l'ordre de départ en direction du nord *seulement à 5 h. 30 de l'après-midi et avec « une extrême répugnance »*.

Par l'ensemble de ces faits, il paraît établi : 1° que les armées von Kluck et von Bülow ont pris chacune la décision de la retraite séparément et en jouant à qui pourrait reporter sur

(1) Voir, sur tous ces points, le mémoire justificatif de von Bülow : *Mein Bericht zur Marneschlacht*, p. 55 et suiv.



(Clichés M. Meys.)

ÉTREPILLY. — LE VILLAGE ET LA PLAINE ENVIRONNANTE

l'autre la responsabilité du premier mouvement ; 2° que von Kluck, qui a commencé à reculer dès la nuit du 8 au 9, cache son jeu derrière une proposition à peine réalisable et qui consiste à s'organiser sur le cours du Clignon; mais cette proposition, émise à 11 h. 30, est déjà abandonnée à 2 heures de l'après-midi, peut-être par suite d'un ordre du Grand Quartier général ; 3° que Bülow, qui, dès le 8 au soir, a replié sa droite vers la ligne Margny-Le Thoult, paraît s'être mis d'accord, sinon avec le haut commandement, au moins avec le délégué du haut commandement, colonel von Hentsch, pour une retraite partielle, le 9 au matin ; 4° que le haut commandement, averti, au plus tard à 11 h. 30, par von Kluck et probablement par le colonel Hentsch à peu près vers la même heure, n'a su prendre aucune décision avant l'après-midi du 9, au plutôt vers 13 heures, alors que les faits étaient déjà accomplis ; 5° qu'aucune des trois armées, et notamment la IIIe armée, n'a reçu aucun ordre d'ensemble, aucune précision sur les heures, la marche, l'attribution des routes, l'organisation des convois, etc., venant du Grand Quartier général, et que chacun, du moins au début, a dû agir selon sa propre inspiration.

Tel nous apparaît, à cette heure critique, d'après les documents officiels, ce fameux haut commandement et cette fameuse « organisation » allemande (1) !

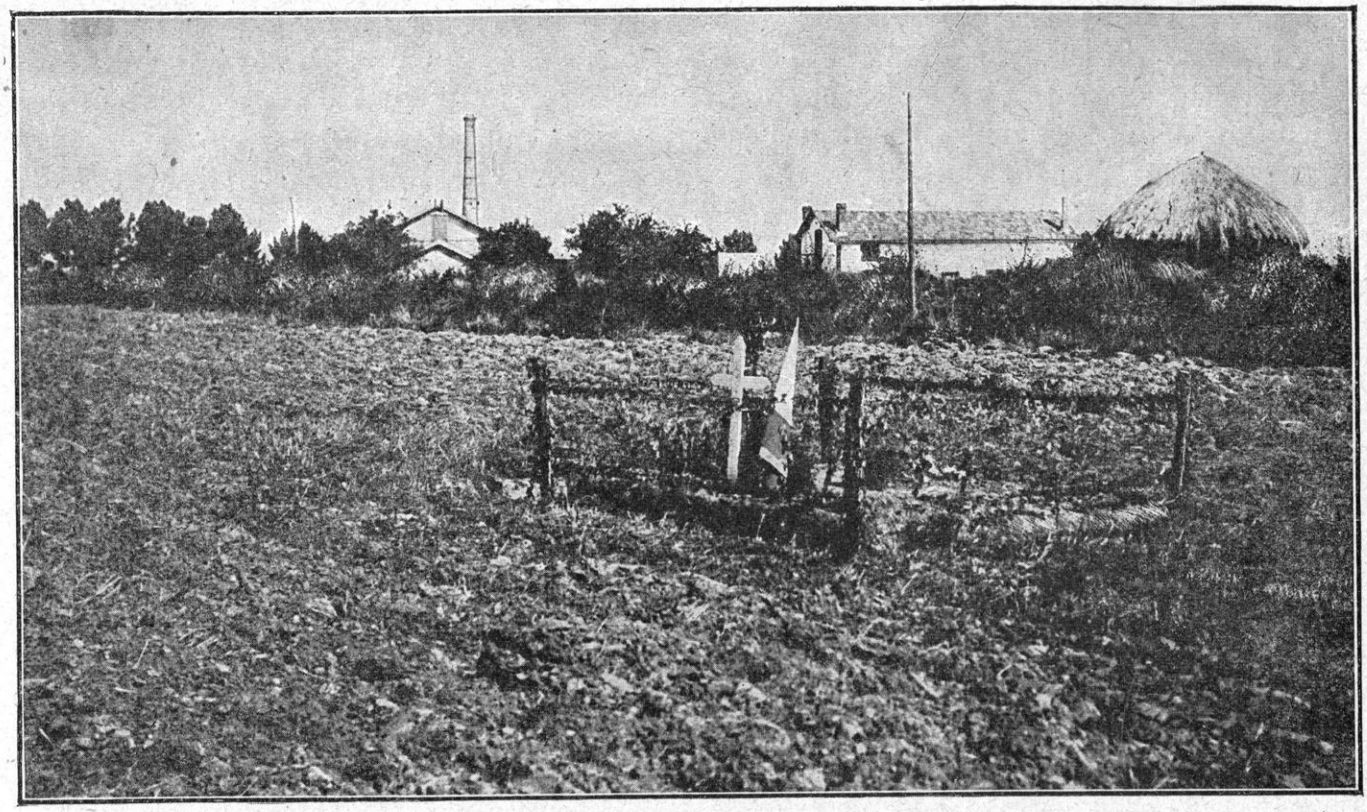
SUITE DE LA BATAILLE LE L'OURCQ, LE 9 SEPTEMBRE

Sur tous ces points, d'ailleurs, l'exposé des faits va, maintenant, apporter la pleine lumière. Il ne s'agit pas seulement de connaître les ordres, il faut savoir comment ils sont exécutés. A de pareilles heures, la manœuvre s'inspire fatalement des circonstances et du terrain.

Du côté français, le général en chef avait prescrit au général Maunoury de se tenir sur la défensive et de maintenir à tout prix ses positions sur l'Ourcq, tandis que la masse de manœuvre offensive opérait sur la Marne. Le général Maunoury avait une intelligence très claire de cette situation. L'exposé historique de la VIe armée s'exprime, en effet, en ces termes : « Après les quatre journées de bataille du 5 au 8 succédant aux fatigues des semaines précédentes, la nécessité s'imposait de réduire les efforts demandés à des troupes exténuées *jusqu'à l'heure où, l'action de l'armée anglaise se faisant sentir, le coup de collier décisif devait être donné en coopération avec cette armée.* En

(1) Dans cet exposé, résultant uniquement du rapprochement des ordres officiels, je n'ai pas tenu compte de certaines interprétations suspectes, à mon avis, de partialité. C'est ainsi que le général Baumgarten-Crusius donne un exposé de la mission du colonel Hentsch tout à fait différent de l'exposé de Bülow. Il raconte que, le 9 *après-midi*, « un officier du Grand Quartier général, le lieutenant-colonel Hentsch, se serait présenté au quartier général de la IIe armée à Mareuil et *aurait apporté l'ordre de la retraite*. Cet officier aurait allégué, comme raison, que la Ve armée était arrêtée devant Verdun, les VIe et VIIe devant Nancy-Épinal; que la IIe armée n'était plus qu'une ruine (*eine Schlacke*) et que, par conséquent, la retraite était devenue inévitable. Il fallait prendre le parti de se retirer sur une ligne oblique Soissons-Fère-en-Tardenois et, éventuellement, sur une ligne Laon-La Fère. Le chef d'état-major de von Kluck, présent à l'entretien, aurait fait des objections; mais l'envoyé du Grand Quartier général aurait dit que la décision était irrévocable, se montrant tout au plus disposé à changer quelques détails à la ligne de retraite qui devait avoir lieu sur l'Aisne. Cet exposé proviendrait du journal de la Ire armée, celui de la IIe armée ne contenant aucun renseignement important à ce sujet. »

J'ai cru devoir me borner à citer en note ce récit qui me paraît sujet à caution : 1° parce qu'il passe par la bouche ou sous la plume de plusieurs personnes intéressées. Baumgarten-Crusius, qui le rapporte, n'a certainement pas assisté à l'entretien ; 2° parce que l'exposé en question n'est appuyé sur aucun document officiel et que tous les documents officiels le contredisent; 3° parce qu'il est en désaccord complet avec les faits : il est incontestable, par exemple, qu'à la Ire et à la IIe armée, le mouvement de retraite est commencé bien avant l'après-midi du 9; 4° parce que, s'il y avait un ordre général de retraite émanant du Grand Quartier général, les généraux intéressés seraient trop heureux de le faire connaître et de s'abriter derrière lui. Quant à celui de l'après-midi, visé dans un radio de von Kluck, il ne paraît pas avoir un caractère général ; 5° en effet, Baumgarten-Crusius déclare lui-même qu'aucun ordre du Grand Quartier général n'est arrivé à la IIIe armée ni dans la matinée, ni même dans l'après-midi du 9 ; 5° comment admettre que, si cet ordre général avait existé, il n'eût été envoyé qu'à une seule armée? 6° Enfin, le maréchal von Bülow, *qui fut l'interlocuteur du colonel von Hentsch*, raconte l'entretien d'une façon toute différente. Il aurait eu lieu, non dans l'après-midi, mais dans la matinée ; il ne s'agit pas d'un ordre apporté, mais d'un échange de vues et, finalement, d'un accord entre l'envoyé du Grand Quartier général et le commandant de la IIe armée ; cet accord aurait porté sur la manœuvre et la ligne de direction de cette seule armée. Bülow, qui aurait tant d'intérêt à « se couvrir », ne fait pas la moindre allusion à un ordre général émanant du haut commandement.



LA RAPERIE DE NONGLOIRE

conséquence, le général commandant l'armée ordonnait de tenir, coûte que coûte, les positions conquises les jours précédents, de s'y organiser et, sous la protection des premières lignes, de prendre toutes mesures pour être prêts à passer à l'offensive générale au premier signal ».

Cette résolution de ne pas attaquer immédiatement, mais d'attendre que l'offensive combinée avec l'armée britannique soit au point, cette disposition nouvelle qui consiste à subordonner la « bataille des communications » à la « bataille de l'articulation », peut servir à expliquer pourquoi von Kluck s'attribue l'avantage final. En fait, il profitait temporairement d'un parti pris d'attente jusqu'au déclenchement de l'attaque en commun.

Le général Maunoury se met donc en relations avec le maréchal French; il détache auprès de lui un officier pourvu des moyens de communication les plus rapides, automobiles et avions, et lui demande de préparer en commun l'offensive qui doit être définitive.

Dans la première partie de la journée du 9, l'ennemi tient son infanterie immobile; il y a seulement une violente canonnade, sur le front du 5e groupe des divisions de réserve.

Mais voici que le combat d'artillerie, qui seul se prolonge à l'aile droite française, prend soudain une figure nouvelle et toute à l'avantage de l'artillerie française : un groupe de la 56e division (commandant Baratier), s'aidant d'un avion envoyé pour régler son tir, s'attaque à la grande batterie lourde de Trocy qui nous avait fait tant de mal, et c'est alors une répétition en grand des scènes terribles que les carnets de route allemands nous ont déjà décrites. La masse des artilleries allemandes, concentrée sur le plateau, saute en éclats. Le lendemain, on devait la trouver à l'état de débris, canons, avant-trains, caissons, attelages, servants, épars sur le plateau évacué. Il ne fallut pas une heure pour qu'elle fût réduite au silence ; soudain, sur le front allemand opposé au groupe des divisions de réserve, le silence régna.

Le général Dartein, commandant la 56e division, envoie une forte reconnaissance sur

Etrepilly et Trocy ; elle chasse une compagnie ennemie, laissée seule dans le village d'Etrepilly, la poursuit jusqu'à Trocy, pénètre dans le village après un échange de coups de fusil (1). Il se passe donc quelque chose ?

Les patrouilles du détachement sont de plus en plus affirmatives : il s'agit bien d'un mouvement de retraite de l'ennemi. Le renseignement est aussitôt transmis, par le 5e groupe des divisions de réserve, au général Maunoury, qui reçoit confirmation par un renseignement analogue provenant du 7e corps d'armée.

On voit à quel point la bataille « d'articulation » pèse dans la décision générale.

Cependant, tout n'est pas fini à la « bataille des communications », car c'est là que von Kluck va jouer sa dernière carte. Mais cette carte est biseautée.

La veille au soir, la 6e armée, selon l'ordre donné par le commandement en chef, avait « découplé » ses divisions de cavalerie pour se rendre compte de ce qui se passait en arrière de l'armée von Kluck, et dans la direction du nord (vers Villers-Cotterets et Soissons) où l'on avait signalé des renforts allemands que l'on supposait arriver de Maubeuge (2).

Or, la cavalerie avait trouvé le terrain étrangement débarrassé dans cette direction. Les escadrons s'étant engagés sur la route de Nanteuil-le-Haudouin à Villers-Cotterets, c'est à-dire à l'extrême gauche de la 6e armée, avaient pu se porter assez loin sur la route de Crépy-en-Valois qui, affirmait-on, était d'ores et déjà évacuée par les Allemands (le 8). « A 8 heures et demie, dit le lieutenant Létard, du 3e hussards, nous recevons l'ordre d'aller occuper Crépy évacué dans la journée par les Allemands. » Et cette occupation se fait sans coup férir. Le 4e escadron traverse toute la ville endormie et qui s'aperçoit à peine du passage des cavaliers français. Des avant-gardes vont sur la route de Villers-Cotterets, battant l'estrade et ramassant quelques uhlans et soldats attardés. Ces prisonniers racontent qu'ils appartiennent à une division de réserve éloignée d'une dizaine de kilomètres.

« Nous passons la plus grande partie de la journée à Crépy, dit un des cavaliers français, et nous y trouvons un stock de munitions et d'approvisionnements de toutes sortes dans la gare. »

L'ennemi se serait donc replié, en direction de l'Aisne : et cela *dès le* 8 *après-midi*. Seule, une division de réserve est signalée dans le voisinage.

On peut croire à un succès qui se prépare pour le 9 quand, soudain, tout change encore.

« Vers midi, le 9, ordre est donné au régiment de se porter au sud sur Ormoy-Villers. Des renseignements arrivent, assez alarmants. Notre convoi serait attaqué vers Nanteuil-le-Haudouin. Que sont ces forces, que couvrent-elles? On l'ignore. Mais, comme nous sommes *à 6 kilomètres environ au nord de Nanteuil-le Haudouin*, notre situation est critique et rien n'est plus palpitant que cette grave minute où le général de Lastours, à cheval sur la route, dicte à son entourage silencieux des ordres pour parer à la situation nouvelle... Nous galopons dans les bois qui bordent, sur la gauche, la route d'Ormoy à Nanteuil ; la chaleur est accablante ; les chevaux sont blancs d'écume et de sueur... Avec précaution, nous débouchons dans la plaine. Que voyons-nous? Des taches mouvantes suivent les champs ; ce sont des fantassins français qui attendent une attaque prochaine. Nous franchissons la route de Nanteuil à Villers-Cotterets. Un peu plus loin, à 2 kilomètres de Nanteuil, du haut d'une crête, nous assistons à une étrange et confuse bataille qui se déroule à ses abords... »

Voici, en effet, ce qui s'était passé à la gauche de la VIe armée, notamment dans la partie tenue par le 4e corps d'armée (général Boëlle) :

Aux premières heures du jour, le front de ce corps d'armée faisait potence : la 7e division, face à l'est et en liaison vers le Bas-Bouillancy avec le 7e corps d'armée, était établie entre la ferme de Gueux et la corne nord-ouest du bois de Montrolles, la 61e divi-

(1) Voir Général L. Dartein, *La 56e divison au feu*, p. 128.

(2) Sur les belles randonnées de la cavalerie et sur leur pénétration hardie dans les lignes ennemies qui contribuèrent beaucoup à affaiblir le moral de l'ennemi et sans doute à déterminer la première retraite du 8, v. J. Héthay, *Le rôle de la cavalerie française à l'aile gauche*, par un cavalier de la Marne, p. 132 et suiv. Et, ci-dessous, l'effet produit dans le camp allemand.

BOUILLANCY. — LA MAIRIE - ÉCOLE

sion (général Desprez), face au nord, était en avant de Villers-Saint-Genest, Boissy-Fresnoy, tenant ces points d'appui ; on voit très bien la relation avec la route d'Ormoy-Villers à Crépy-en-Valois où opère notre cavalerie.

Des renseignements recueillis le 8, il résultait que la 6e armée devait s'attendre à une tentative d'enveloppement de ce côté. En effet, la 10e brigade de landwehr (avec la 1re batterie de landsturm) partie de Belgique le 5 septembre et débarquée à Noyon, avait passé l'Oise sur un pont de bateaux à Compiègne et venait renforcer l'extrême droite allemande.

Le général Boëlle est sur les lieux à 5 heures du matin, aux environs de Betz où il rencontre le général de Trentinian, commandant la 7e division, le général Desprez, commandant la 61e division de réserve (poste de commandement au sud de Fresnoy, sur la route de Nanteuil-Betz).

La 7e division tiendra face à l'est, du bois de Montrolles à Bouillancy, de façon à étayer fortement le 7e corps, tandis que la 61e division de réserve s'efforcera d'enlever Betz. L'artillerie allemande, installée sur le plateau d'Étavigny-Boullarre, bat tout particulièrement le bois de Montrolles. L'ennemi aurait évacué Bargny et Betz, la cavalerie française tient Macquelines et est en contact avec la cavalerie ennemie vers Gondreville. On entend une canonnade ennemie du côté d'Ormoy-le-Davien.

La 14e division a sa gauche au Bas-Bouillancy; le 7e corps a son quartier général à Brégy.

On commençait à avoir le sentiment que l'ennemi ferait un effort pour forcer notre front à partir d'Etavigny. Cependant, jusqu'à 10 h. 30, la situation reste bonne. Le général de Trentinian, à la tête de sa division, est vers Sennevières. Aucune fraction de la division ne s'est élevée à Nanteuil-Betz. Le

tir de l'artillerie ennemie devient de plus en plus pressé. Tout mouvement est arrêté. Le général Desprez est toujours à Fresnoy. On entendait les coups de canon tirés sur le convoi de la cavalerie, lorsque, à 11 h. 45 exactement, une canonnade violente éclate vers Nanteuil-le-Haudouin et les projectiles viennent tomber entre cette localité et Droiselles. Le général Boëlle évacua Nanteuil-le-Haudouin, situé dans une cuvette, et transporta le poste de commandement du 4e corps à Chèvreville. Ce mouvement accompli dans le plus grand calme, on s'aperçut que les Allemands essayaient de tourner le 4e corps en débouchant de la région Versigny-Rozières. On sent combien la situation devenait délicate, avec la cavalerie en pointe à Macquelines et aux approches de Crépy-en-Valois.

Immédiatement, le général Boëlle prend des mesures pour contrecarrer ce dangereux mouvement. Il avertit ses divisionnaires, fait occuper Silly-le-Long afin d'arrêter l'ennemi qui débouchait de Montagny-Sainte-Félicité et de défendre à tout prix la route Nanteuil-Plessis-Belleville que menaçait l'infanterie allemande. Il forme ainsi un « crochet défensif » par Droiselles, Boissy, Peroy-les-Gombries, et se prépare à recevoir le choc de l'ennemi.

A 13 heures, la 10e brigade de landwehr, arrivée sur le champ de bataille, et appuyée par des forces de cavalerie, attaque au sud du Bois-du-Roi tenu par le 317e. Levignen succombe. L'ennemi débouche de Levignen par la grand'route vers le sud-ouest.

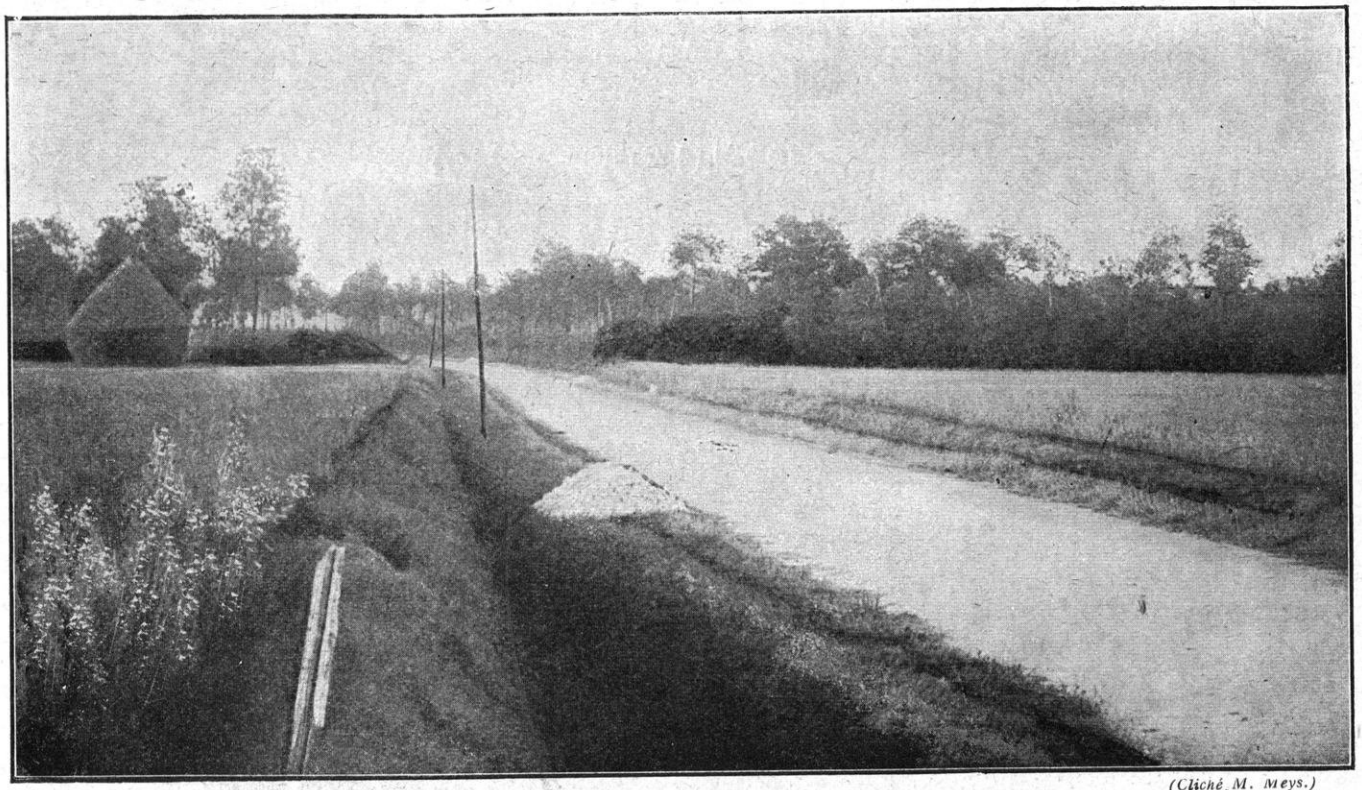
A 14 h. 30, nos batteries quittent le moulin du Fresnoy. Mais à ce moment, le général Boëlle jette deux de ses groupes d'artillerie dans le voisinage de La Croix-du-Loup et protège ainsi Nanteuil-le-Haudouin. L'infanterie ennemie est arrêtée et bientôt son artillerie au nord de Nanteuil-le-Haudouin est réduite au silence. Un bataillon du 317e tient à Droiselles et aux environs toute la journée. Mais par contre, l'ennemi débouchait à l'autre aile du 4e corps, au Bois-du-Roi. Le général Desprez envisage dès 12 h. 45 une attaque violente de ce côté. Le général Boëlle, d'après les ordres reçus, décide de tenir coûte que coûte. Son ordre de 15 h. 45 est formel : « Par ordre du général en chef, on ne doit à aucun prix battre en retraite. Si la 61e division refluait, les troupes de la 7e division se porteraient en avant, pour maintenir en place la ligne de bataille qui ne devra être reportée en arrière à aucun prix ».

Cependant, notre infanterie perdait encore Villers-Saint-Genest, puis Boissy et Fresnoy. La 61e division tient encore Sennevières et le chemin de Sennevières-Nanteuil. Nanteuil-le-Haudouin est évacué. On dit qu'il est occupé par l'ennemi. Une colonne ennemie est même signalée entre Nanteuil et Silly-le-Long.

Il y eut alors un moment de terrible angoisse dans les troupes qui se trouvaient à l'extrême gauche de l'armée Maunoury. Depuis le matin, elles avaient vu avec émotion grandir le danger venant du nord : d'abord, la canonnade inattendue, puis la cavalerie, les coups de fusil, les infiltrations d'infanterie dans les bois, et voilà maintenant les Français qui reculent :

« Avec cette effrayante soudaineté que nous avons observée chaque fois que là-bas, sur la Meuse, il nous a fallu battre en retraite, la campagne s'est peuplée de lignes d'infanterie... « Alors, demande Bréjeard ? — Est-ce qu'ils lâchent ? » s'écrie Millon... Des sections d'infanterie commencent à se replier. Millon répète : — « Ils ne tiennent pas. Ils ne tiennent pas !... » Et brusquement, derrière nous, la fusillade éclate. « Nous sommes tournés ! » Sur la grand'route de Paris et entre la route et la ligne du chemin de fer, des masses profondes d'infanterie débouchent de derrière Nanteuil. Un immense fer à cheval ennemi nous enveloppe. Il semble, à cette heure, qu'il ne reste plus, pour la retraite du 4e corps, qu'une étroite voie libre entre Sennevières et Silly, vers le sud-est... D'un instant à l'autre, nous risquons d'être pris entre deux feux, car au nord-ouest de Nanteuil, sur les hauteurs dominant la route, nous ne pouvons douter que l'artillerie s'installe pour appuyer le mouvement de l'infanterie ennemie... La nuit vient. En ordre, les régiments de ligne se replient par le fond du vallon dont nous occupons l'une des pentes. C'est la retraite. Nous sommes battus,... battus !... L'ennemi marche sur Paris (1). »

(1) Lintier, *Ma pièce*, p. 207-09.



(Cliché M. Meys.)

LE BOIS DE MONTROLLES

Ces lignes révèlent l'émotion générale et la compréhension un peu fébrile des choses à l'armée Maunoury. Un régiment qui a lâché pied, a mis le comble à l'inquiétude. En fait, les ordres formels du général Galliéni qui serait venu en personne sur les lieux, ceux du général Boëlle, l'héroïsme de certains éléments (1er bataillon du 102e, commandant Wilbius), commencent à arrêter le mouvement de retraite. L'ennemi est stationnaire partout, vers 6 h. 50.

A la tombée du jour, toute canonnade a cessé sur le front de la division ; on a l'impression que le mouvement dessiné par les Allemands sur l'arc de cercle Droiselles-Versigny-Montagny-Sainte-Félicité est arrêté et que l'ennemi ne progresse pas au sud de la ligne Péroy-les-Gombries, Boissy-Fresnoy. La cavalerie du général de Lastours s'est concentrée dans la direction de Ver. Malheureusement, les chevaux sont trop fatigués pour qu'ils puissent seconder le mouvement de notre extrême gauche.

A droite du 4e corps, le 7e corps, pour garder les liaisons avec son voisin de gauche, a reçu l'ordre de replier sa gauche à Chèvreville, dans la nuit du 9 au 10.

En somme, dans la journée du 9, à la « bataille des communications », l'ennemi avait envoyé sur le terrain où opérait notre corps de cavalerie et la 61e division, des troupes de toutes armes venant du nord et non signalées jusque-là. La 61e division de réserve s'était repliée sur le front Nanteuil-Bouillancy. Une attaque d'infanterie qui s'était produite à 18 heures sur Silly-le-Long avait été repoussée par un régiment de la 7e division. Ni Nanteuil-le-Haudouin, ni, à plus forte raison, le Plessis-Belleville, n'avaient été occupés dans la journée par les troupes allemandes, comme le bruit en avait couru. La 7e division aurait gardé facilement ses communications, même avec Nanteuil-le-Haudouin, s'il n'y eût pas eu un instant d'émotion et quelque malentendu dans les ordres.

Le général Boëlle avait attendu toute la journée son autre division, la 8e, qui, selon les ordres du commandant en chef, avait quitté le sud de la Marne pour rejoindre le 4e corps et agir à la « bataille des communications ». Elle

arrivera seulement dans la nuit, à Cuisy, et se portera en direction du Plessis-Belleville.

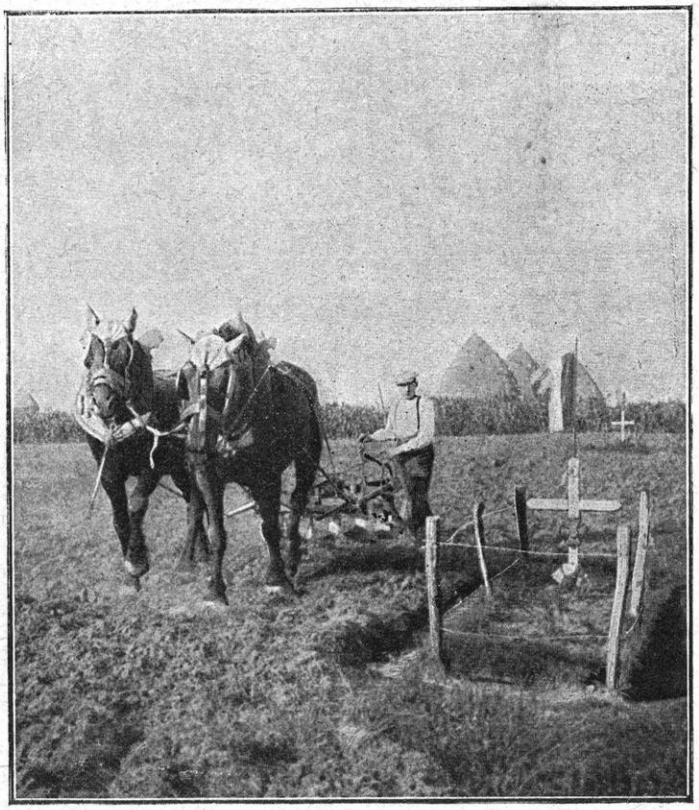
Pour le lendemain, en attendant l'arrivée de ce renfort décisif, la 7e division reçoit l'ordre de tenir à tout prix sur le front Nanteuil-Sennevières qu'elle occupe.

D'autres précautions sont prises pour consolider, le lendemain, cette partie du front, un moment surprise et ébranlée.

1° La 8e division (général de Lartigue), qui n'était plus utile à l'armée anglaise, est rappelée sur la rive droite de la Marne et va être jetée à l'extrême gauche de la 6e armée.

2° La 62e division de réserve est à portée, une brigade à Eve et Plessis-Belleville, une brigade à Dammartin.

3° Les trois divisions de cavalerie (général Bridoux) sont prêtes à agir dès le lendemain matin, une fois les chevaux reposés, sur les points sensibles des communications de l'ennemi.



SUR LA ROUTE DE BARCY

En outre, les troupes du camp retranché de Paris sont averties pour pouvoir intervenir au besoin, dès la première heure de la journée du 10. Elles doivent prendre à 6 heures du matin leurs positions de combat.

« En même temps, la brigade de fusiliers marins et deux bataillons et demi de zouaves en réserve reçoivent l'ordre de se rassembler à 9 heures du soir, sous les ordres du contre-amiral Ronarch, dans les ravins de la Morée, à la disposition du gouverneur. Une brigade de spahis, qui vient de débarquer, doit également se porter dans la région de Bondy-Bobigny-Drancy (1). »

En résumé, l'attaque allemande pour envelopper le 4e corps était un effort désespéré. Il s'agissait d'empêcher à tout prix la redoutable mission du corps de cavalerie qui pouvait rendre difficile la retraite déjà ordonnée de l'armée von Kluck en direction de Soissons.

Même dans le camp français, où ces quelques instants d'anxiété s'expliquaient par la lassitude des suprêmes efforts, on avait le sentiment qu'il s'agissait d'une tentative sans portée.

Si la 61e division de réserve recula quelque peu, il faut l'attribuer aux fatigues qu'elle éprouvait après trois ou quatre jours de combats, ayant affaire à des troupes fraîches débouchant d'une région où l'on ignorait leur présence, avec les bénéfices de la surprise. La 7e division avait tenu ferme ; on avait gardé toute la journée la ferme des Gueux ; la défense vigoureuse faite à Silly-le-Long avait suffi pour ébranler l'ennemi. Bientôt son artillerie était réduite au silence. Dès le soir, on eut l'impression que partout, l'ennemi battait en retraite.

D'ailleurs, une nouvelle qui ne pouvait plus laisser le moindre doute aux esprits clairvoyants, se répandait dans les états-majors et jusque dans les rangs. L'armée française avait franchi la Marne et s'avançait en direction de

(1) Courrières, *Comment fut sauvé Paris*, p 204.

VILLERS-SAINT-GENEST. — UN COIN DU VILLAGE

Soissons. Donc, von Kluck allait être pris entre deux feux. D'autre part, la Tour Eiffel vient d'intercepter un radio de Marwitz à Kluck : « Dites-moi exactement où vous êtes et ce que vous faites. Hâtez-vous, parce que X. X. X. » Cela veut dire, à n'en pas douter, que von Marwitz se replie devant l'armée anglaise et que le péril grandit de minute en minute.

Selon les vues et les volontés du haut commandement français, la bataille « d'articulation » dégageait à temps la bataille des « communications ».

A la 6e armée, l'impression produite par les événements de la journée du 9 apparaît comme très différente, selon qu'il s'agit de la droite ou de la gauche. A droite, l'armée anglaise franchit la Marne ; l'artillerie allemande, qui a déjà évacué Vareddes (1), est écrasée par l'artillerie française au plateau de Trocy ; tout le plateau est évacué. Donc, victoire très nette à l'articulation.

A gauche, l'ennemi tente un mouvement de débordement avec des troupes fraîches. Il y a surprise et on évacue Nanteuil-le-Haudouin. Mais on perd à peine quelques kilomètres de terrain et, dès la fin de la journée, la « bataille d'articulation » étant gagnée, la « bataille des communications » est à peine compromise.

LA JOURNEE DU 9 VUE DU CAMP ALLEMAND

Et von Kluck se proclame victorieux ! Voyons, d'ailleurs, ce qui se passe dans le camp allemand.

Comment cette journée du 9 est-elle comprise sur l'Ourcq et sur la Marne par les soldats de von Kluck ?

Nous suivrons d'abord les faits eux-mêmes tels qu'ils apparurent à la troupe au fur et à mesure que le sentiment de la triste réalité, à savoir la nécessité de la retraite, se répandit dans les rangs. Ainsi, en comparant la réalité aux ordres et aux communiqués, nous lèverons, en nous appuyant sur les

(1) Vareddes a été repris par les zouaves et la brigade marocaine dès le 9 à midi. Le 47e d'infanterie prussien, en évacuant la ville, avait enlevé seize otages, dont sept furent massacrés.

documents allemands eux-mêmes, le voile jeté délibérément sur la vérité; nous saurons comment la bataille de la Marne a été perdue *réellement*.

Un événement historique d'une telle portée mérite cette enquête approfondie qui n'a pas été faite jusqu'ici. La phase décisive doit être mise en pleine lumière. Qui ne serait ému en considérant cette minute unique dans l'histoire du monde, celle où la fortune des armes oscille d'abord, puis se prononce, et où l'armée allemande finalement tourne le dos, se met en fuite et commence le mouvement qui l'emportera jusqu'à la perte de la guerre?

Le plus simple me paraît être de suivre les impressions diverses de cette étrange journée du 9, dans l'âme d'un soldat allemand combattant au centre de la bataille de von Kluck et de rayonner de là vers les deux extrémités.

Voici donc le récit de Hermann Richter, lieutenant au 75e d'artillerie appartenant à la 8e division du IVe corps, qui se bat avec la masse de l'artillerie allemande sur le plateau de Trocy quand, le 9 au matin, on a encore l'illusion que le succès est possible et que, au prix d'un nouvel effort, on se mettra bientôt en marche *nach Paris*.

Hermann Richter se réveille de bonne heure, le 9 septembre au matin. Il est resté — ce sont ses propres paroles — sous l'impression de la terrible journée de la veille. Dès 5 h. 30, il se rend au poste d'observation, un hangar qui domine toute la contrée. Les autres chefs de batterie continuent à dormir. Il discerne, au loin, du côté d'Etrepilly, à environ 5 000 mètres, des feux et des fumées de bivouac. Il en conclut que l'ennemi a passé la nuit à proximité des lignes et que la lutte va reprendre de plus belle.

En effet, l'artillerie commence à tonner sur le plateau et réveille les attardés. Lui-même fait mettre ses pièces en batterie et, avisant des troupes d'infanterie ennemie qui s'agitent autour des bivouacs, il tire sur le régiment « en train de faire sa cuisine ». C'est, sans doute, la brigade marocaine.

Il constate les effets terribles de ce tir bien réglé. Les lignes françaises sont fauchées par les obus.

« Nous sommes remplis d'une joie immense, mêlée d'horreur. Un grand nombre de Français sont frappés par nos 24 coups, et *cela n'a pas duré une minute...* »

Cependant, le soleil monte dans le firmament. Un moment d'accalmie et une alouette file vers le ciel en chantant.

Tout s'apaise...

« Vers midi, nous avons l'impression que le feu de l'ennemi faiblit sur toute la ligne à notre droite (et c'est ce qui se produit, en effet, par ordre du commandement français). Par contre, *sur notre gauche*, à une grande distance, il est vrai, on dirait qu'il s'accroît. (Exact également : c'est la 8e division du 4e corps français qui progresse à la *bataille d'articulation*.) Mais, d'autre part, regardant attentivement le terrain devant nous, nous voyons des troupes ennemies se replier comme des lignes sombres à l'horizon, en direction du sud-ouest, c'est-à-dire en direction de Paris. Plus d'ennemi en face. Nos batteries se taisent... » (Heure unique ! Pour le soldat allemand : la bataille semble gagnée.)

« Nous tournons nos regards vers la gauche, en attendant l'ordre de marcher en avant... Mais qu'y a-t-il ?... Que se passe-t-il de ce côté ?... *Tout à fait à gauche, par derrière et presque dans notre dos*, il est vrai, à 15 ou 20 kilomètres de distance de nous, voici que se produisent des éclatements de shrapnells ennemis ! L'ennemi aurait-il réussi une attaque de flanc sans que les troupes qui se trouvent à notre gauche s'en soient aperçues ? (C'est bien une attaque de flanc, mais il n'y a plus de troupes à gauche: les dernières ont quitté Vareddes, la veille au soir. Voilà les conséquences de la faute de von Kluck qui se dessinent.)

« Le feu devient de plus en plus violent de ce côté, de part et d'autre. Un officier d'ordonnance arrive à cheval : « Changement de position ! » Voici que la volonté du commandement, décidé à la retraite, arrive jusqu'à cette batterie. L'infanterie est en marche de retraite depuis le matin : on a laissé à l'artillerie le soin de la couvrir à coups de canon ; il est un peu plus de midi. Le soldat a compris en un clin d'œil, car voici la première réflexion du lieutenant H. Richter : « Quoi ?... Qu'est-ce que cela veut dire?... EN ARRIÈRE?... Pendant toute la durée de la campagne, nous n'avons pas, une seule fois, fait un changement de position EN ARRIÈRE. »

L'officier d'ordonnance ne sait rien. Il sait seulement que l'aile gauche *est déjà repliée en arrière*. Pourquoi ? De cela, il n'a aucune idée.

ANTILLY. — LES ABORDS DU VILLAGE

On discerne très bien, ici, la nature des ordres donnés par von Kluck dans la matinée du 9 : commencer à retraiter par la gauche, donc en échelon, en s'appuyant sur la droite comme pivot ; l'infanterie d'abord ; la bataille étant perdue à l'articulation, la retraite se fait pour sauver les communications. Silence absolu sur les raisons du mouvement. Les officiers de l'État-Major eux-mêmes ignorent ou feignent d'ignorer. L'artillerie est avertie à la dernière minute. Cependant la troupe épuisée, harassée, sait qu'elle a été *jusqu'au bout*, la veille, et qu'elle est battue : elle comprend immédiatement que la retraite, c'est la défaite. Continuons à lire sur le carnet de H. Richter :

« Jurant et le cœur gros, nous transmettons l'ordre aux batteries. Le commandant part à cheval. Mon frère de corps D..., le chef de la 5e batterie et moi, nous sommes seuls. Nos chevaux sont prêts, mais pas d'avant-trains ; un quart d'heure, une demi-heure se passent, et les avant-trains qui n'arrivent pas ! Soudain, un hurlement monte dans le ciel et se rapproche de nous, *cette fois-ci venant de gauche*, c'est-à-dire de flanc. Ce sont de grosses marmites noires qui éclatent à 400 mètres de la batterie, à gauche, dans le fond boisé. Si les avant-trains ne sont pas ici bientôt, la batterie sera, pour finir, anéantie : car le feu de flanc se rapproche toujours. (Voilà la panique, la crainte « d'être tournés », « d'être anéantis... ») Les marmites se rapprochent ; elles tombent à 200 mètres. Enfin, des chevaux écumants débouchent du bois. Ce sont nos avant-trains... Un retard encore... Alors que les marmites tombaient à 100 mètres, nous attelons et nous parvenons à quitter sans plus de mal ce lieu d'horreur.

« On marche vers le nord. Personne ne sait où l'on va. Le bruit court que nous reculons seulement de quelques kilomètres *pour éviter un débordement de notre flanc gauche*. (Le soldat sent bien que le péril est là.) Tous les officiers que nous dépassons demandent, *étonnés et effrayés*, quel est le but de notre marche. Ce qui nous tranquillise beaucoup, c'est que l'ennemi tire toujours sur notre ancienne position. Donc, il ne s'est pas encore rendu compte de notre retraite. En traversant le terrain derrière Trocy, nous passons devant Vincy, où se trouve l'ambulance de notre corps d'armée. C'est un coup au cœur, pour nous : que vont devenir tous ces malheureux abandonnés dans les ruines du petit village ?

« La marche se poursuit vers le nord. Nous passons devant les batteries du 74e et du 40e régiment d'artillerie qui couvrent la retraite. (C'est bien le repli en échelons... Et, maintenant, le spectacle de la retraite en pleine fuite, pareille à une armée de Xerxès :) *On voit d'innombrables colonnes, des régiments d'infanterie confondus en une masse informe, tout cela se pressant, s'encombrant,*

s'embouteillant sur la route allant vers Le Plessis-Placy. On marche dans les champs ; des groupes s'arrêtent et mangent ou donnent à manger aux chevaux. Sur tous les visages *les traces d'une fatigue immense* après cinq jours de bataille et la tension de la triste question qui se pose dans tous les esprits : « Où allons-nous ? Pourquoi cette marche en arrière ? » (Suit une anecdote assez caractéristique au sujet d'un colonel qui, ayant laissé son régiment, est insulté, comme par mégarde, par un simple artilleur et qui s'éloigne sans dire mot...) Au Plessis-Placy, ordre nous est donné de nous mettre en position d'attente pour ouvrir le feu au premier signal ; nous nous portons derrière une grosse meule de paille et nous mettons en batterie. Mais, vainement attendons-nous des ordres pendant deux heures. Des batteries passent sans interruption, mêlées à de l'infanterie, au train des équipages... » (En un mot, encombrement, désordre, confusion.)

« Au soleil couchant, un auto du Grand Quartier général, où se trouve un officier d'état-major, passe devant nous. Notre commandant se précipite et demande ce qui se passe : « Ne vous tourmentez pas ; pas d'énerve-« ment. Par ordre supérieur, on opère un changement « de front par déplacement de notre flanc gauche. Raisons « stratégiques. Je n'en sais pas davantage... » Bientôt après, l'ordre nous arrive d'atteler : on marche ferme jusqu'aux lisières du village de Plessis-Placy. La nouvelle donnée par l'officier d'état-major nous a tranquillisés. Seuls, quelques pessimistes croient encore que nous sommes en fuite et battus.

« De repos, il n'est pas question. On boit un verre de vin rouge, et en marche ! C'est la nuit noire. Marche, marche, toujours droit au nord. Cherchons-nous la liaison avec une autre armée ? Les suppositions, les questions se croisent pendant *cette nuit de marche ininterrompue.* Clair de lune, brume glaciale. Les autos filent devant nous à toute vitesse. Mais pas un ne nous donne l'ordre tant désiré : *Halte !* Hommes et chevaux dorment en marchant.

« Vers 2 heures du matin, nous arrivons à Villers-Cotterets et nous rencontrons les troupes du IXe corps (celles qui ont combattu à Betz-Nanteuil-le-Haudouin); Villers-Cotterets est donc un point de concentration. Elles sont furieuses d'avoir dû revenir en arrière. Elles ont fait 10 000 prisonniers et pris 50 canons (il s'agit de leur succès à Nanteuil-le-Haudouin). Alors, nous ne comprenons plus rien à l'ordre de la retraite. Évidemment, il s'agit d'une combinaison stratégique. Mais, toujours pas question de repos. Plus loin, plus loin ! Dix heures de marche sans arrêt. Les cavaliers se plaignent et gémissent des douleurs qu'ils ressentent dans tout le corps. Les chevaux se traînent. Rien n'y fait. Il faut marcher.

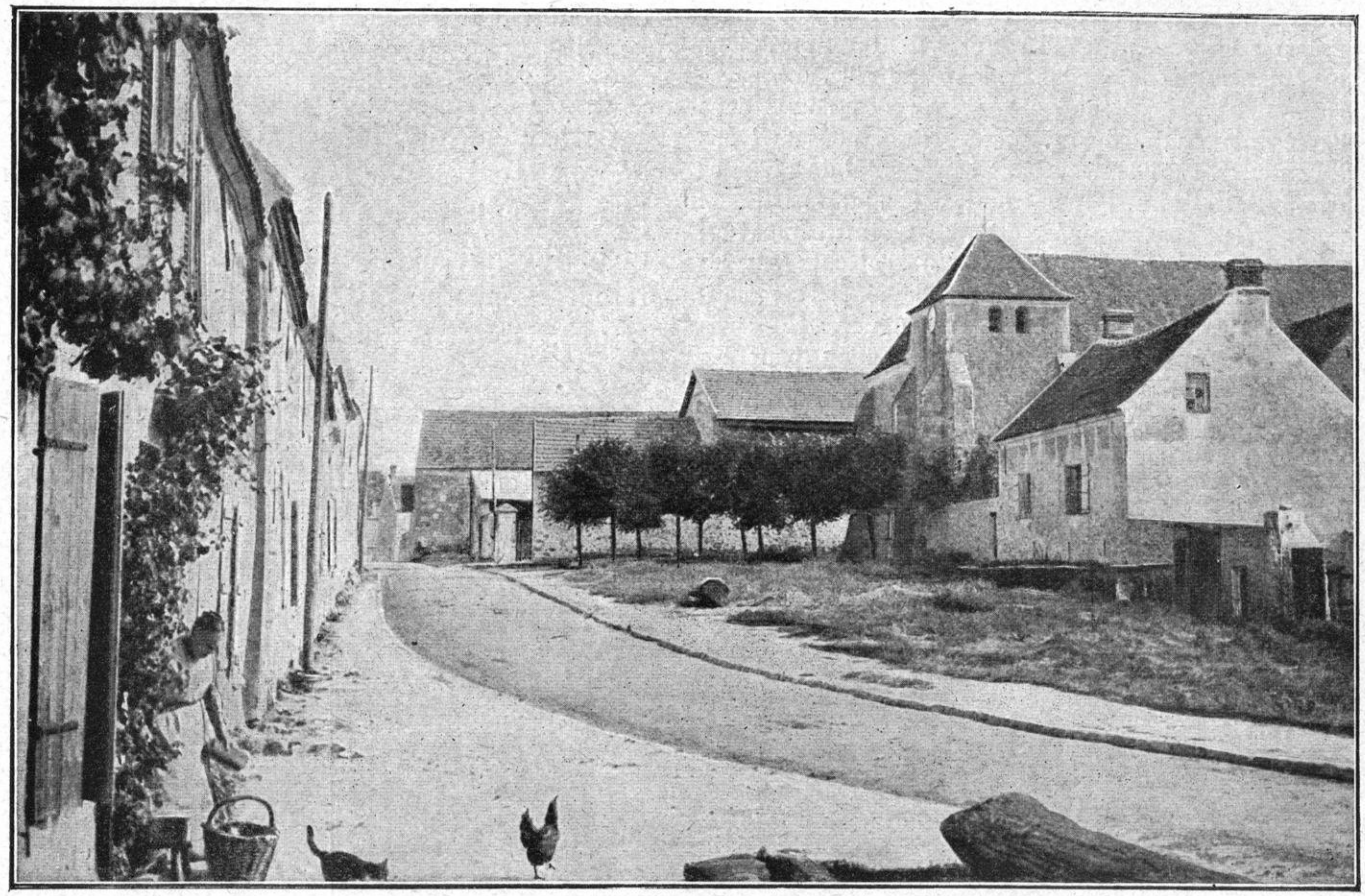
« Voilà le jour qui commence à poindre. Nous marchons toujours. Un ciel froid et nuageux s'étend sur ces campagnes du nord de la France, comme si le soleil prenait à tâche de ne pas lever le voile qui cache aux yeux des ennemis de tels événements et cette marche en retraite si près de Paris. Enfin, vers 5 heures du matin, on fait halte sur la route de Villers-Cotterets à Soissons. Nous tombons de nos chevaux. Les cailloux de la route nous servent d'oreillers. On roule dans le fossé et on dort là d'un sommeil agité. On rêve, encore une fois, de la marche magnifique vers Paris, mais aussi des journées sanglantes de Trocy. Et c'est un nouveau champ de bataille et de nouveaux combats qui nous appellent... »

Ce que cet homme ressentit, toute l'armée de von Kluck l'éprouva. Partout, avec l'épuisement de la lutte, on ne sait quelle vague idée de l'impossible et d'une nécessité supérieure, mais aussi une surprise, une stupeur rien qu'à penser que l'armée allemande serait battue. Cela ne peut pas être, donc cela n'est pas. La retraite, la fuite vers le nord, cette marche à mort, c'est un « mouvement stratégique ». Les chefs savent mieux que nous ce qui convient. Ils ne sauraient se tromper. Un mot jeté par un officier d'état-major qui passe dissipe presque l'impression des faits eux-mêmes. « *Allemagne au-dessus de tout.* »

Et c'est un enseignement profond que cette page écrite par un homme intelligent et sincère reflétant la nature de tout un peuple : raisonnement limité et en quelque sorte encadré dans des notions conventionnelles et apprises, subordination intellectuelle, non sans résistance et amertumes intérieures; manque profond du sens de la réalité ; les événements se déformant à peine saisis par les yeux et par la raison ; l'orgueil refoulé se retournant, se souvenant et cherchant d'autres issues ; l'erreur reconnue se refusant à s'avouer elle-même, et cela peut-être à jamais. Ils sont bien malades, les peuples qui n'osent se rendre compte de leurs propres pensées, et encore moins de leurs propres fautes, ni descendre au fond d'eux-mêmes. La vraie grandeur et la véritable « culture » ont pour pierre de touche cette vertu éminemment socratique : LA SINCÉRITÉ.

RETRAITE PROGRESSIVE DE L'ARMÉE VON KLUCK

Voilà donc la débâcle telle qu'elle se présente au centre de l'armée allemande, c'est-à-dire sur ce plateau de Trocy qui a été le



BOULLARE. — LA RUE PRINCIPALE ET L'ÉGLISE

clou où s'était accrochée, pendant quatre jours, la bataille de l'Ourcq.

Mais il faut voir, d'après des documents non moins précis, comment elle s'accomplit sur tout l'ensemble du front. Nous aurons ainsi à la fois la fin de la folle manœuvre de von Kluck et le début des événements qui sont comme la prolongation de la bataille de la Marne, c'est-à-dire la bataille de l'Aisne et la Course à la mer. Car, à partir de ce moment, le haut commandement allemand, déjà dégrisé, prend ses mesures pour « sauver la guerre ».

Suivons donc, sur le terrain, les autres corps de l'armée von Kluck.

De toute évidence, c'est vers le centre et le plateau de Trocy que le mouvement de retraite se dessine avec le plus de franchise. Nous reviendrons cependant sur ce qui se passe à l'extrême gauche de von Kluck, *à l'articulation*, c'est-à-dire dans la région de Vareddes où la panique paraît avoir sévi dès le 8 au soir, avant même que l'ordre de la retraite eût été donné.

Au centre, le IVe corps de réserve, épuisé par quatre jours de combat, ne peut plus tenir désormais. Il reçoit donc, lui aussi, l'ordre de la retraite, le 9. Le capitaine Wirth, du 66e régiment d'infanterie de réserve, a observé, comme le lieutenant Richter du IVe corps, le mouvement inquiétant qui se produit *à gauche*, du côté de la Marne. Il comprend très bien que les forces ennemies débouchant du sud menacent l'armée von Kluck d'un encerclement ; il écrit sur son carnet :

« Le repliement de notre aile gauche était devenu nécessaire, eu égard à la situation d'ensemble. Et ainsi, dans le cours de l'après-midi du 9, a commencé la marche en arrière vers l'Ourcq. Départ vers 5 heures de l'après-midi à travers les grands bois de l'Ourcq. On marche sans arrêt. Personne ne pense à ses pieds brûlants, au corps épuisé ; pas de plaintes, pas de murmures... Enfin, nous sortîmes du bois et nous arrivâmes vers 11 heures à la Ferté-Milon. Le Général Kommando, du IIIe corps, s'y

trouve déjà. Je reçois l'ordre de partir en auto pour préparer le logement à Villers-Cotterets. Il est près d'une heure lorsque nous atteignons la petite ville. La cavalerie anglaise a attaqué un convoi des nôtres dans l'après-midi, mais a été repoussée. Le 10, nous arrivons à Fontenoy, sur l'Aisne... Dans l'après-midi du 11, nous franchissons l'Aisne ; on entend le canon ; des parties de notre armée sont engagées dans un violent combat au nord de la rivière. Le 12, position d'attente sur les hauteurs de la rive droite. Survient le général commandant, Son Excellence von Kluck. Il salue notre IVe corps de réserve et lui exprime sa satisfaction pour les immenses services rendus et les fatigues supportées dans la marche et dans les combats (1). »

GUETTEURS A LEUR POSTE

Voici donc tout le centre (IVe corps actif et IVe corps de réserve) en pleine retraite pour l'après-midi du 9. Voyons comment cette retraite a été préparée sur les flancs et sur les arrières. C'est l'œuvre de la cavalerie et des services auxiliaires.

D'abord la cavalerie.

Nous avons dit ci-dessus qu'avec le IVe corps de réserve, la 4e division de cavalerie (général von Garnier) était restée au début de la bataille de la Marne au nord de cette rivière : elle avait été tellement éprouvée à la suite du combat de Néry, qu'on ne pouvait compter beaucoup sur elle. Aussi l'avait-on laissée en flanc-garde tout à fait à droite de l'armée von Kluck et un peu en arrière dans la région de Thury-en-Valois, pendant les trois premières journées de la bataille (2). Mais, quand les deux armées cherchèrent à s'envelopper réciproquement, la cavalerie française se heurta à cette division de cavalerie dans la région de Cuvergnon.

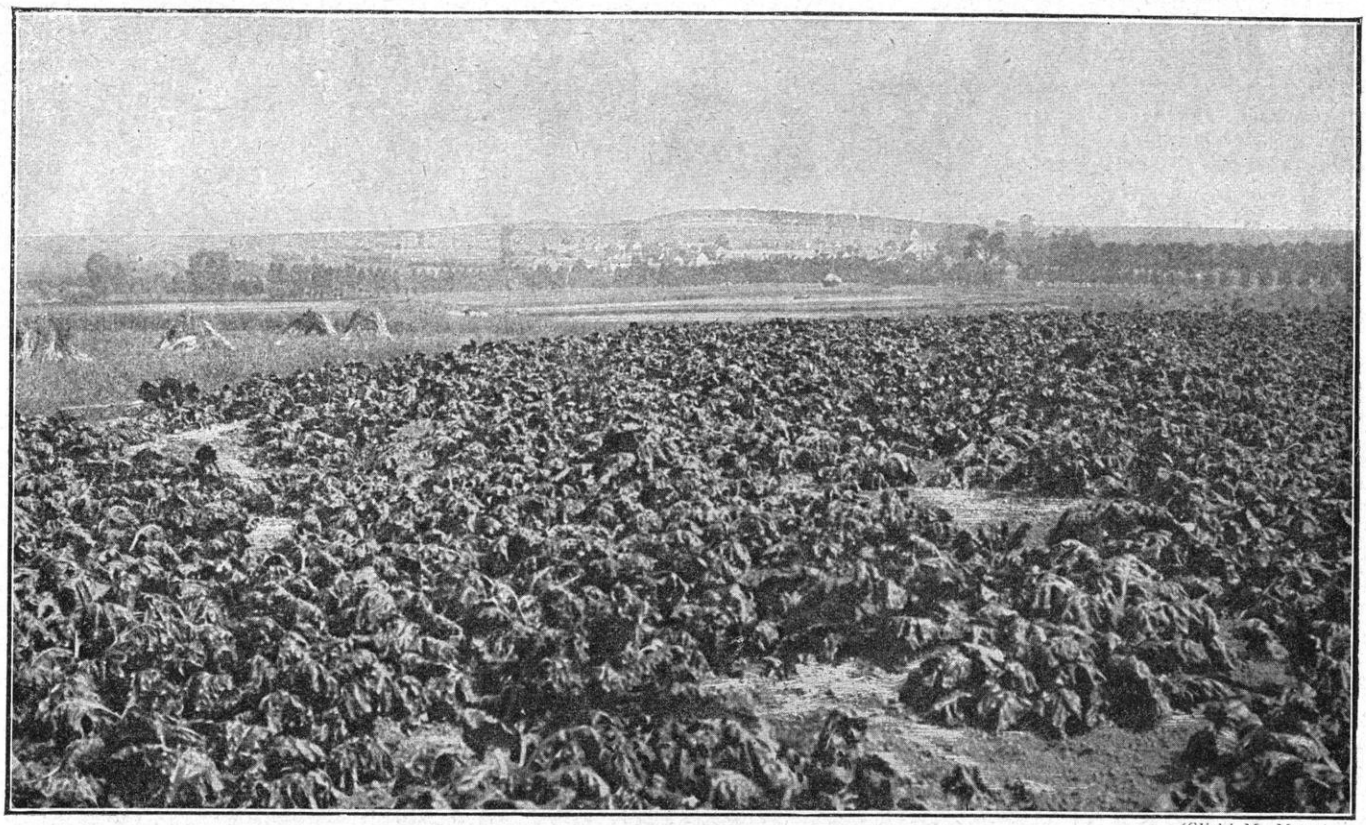
Cette même division paraît avoir été chargée d'ouvrir les voies de la retraite et de protéger les communications à l'extrême droite, à partir du 9. Elle se trouva, de ce côté, en liaison avec les renforts venus du nord (10e brigade de landwehr) et qui attaquèrent, le 9, sur Nanteuil-le-Haudouin. Elle dut recevoir l'ordre de la retraite le 9 de bonne heure ; car, tenant toujours la droite de l'armée (ou plutôt la gauche dans l'ordre de la retraite et en faisant face au nord), elle se trouve le 10 à midi à Fontenoy-sur-Aisne, c'est-à-dire à 35 kilomètres environ de son point de départ, Thury-en-Valois, et sensiblement plus au nord encore, à Vezaponin. Même à cette distance de la bataille de la Marne, elle sent la cavalerie française sur ses talons ; le 18e dragons (Mecklembourg) qui en fait partie est aux prises avec les patrouilles françaises qui ont déjà traversé la forêt de Compiègne pour prendre la poursuite. La cavalerie marche de conserve avec le 66e régiment d'infanterie de réserve et ne s'arrête quelque temps à Nampcel (14 septembre) que pour se porter sur Cuts et finalement sur Saint-Quentin et Cambrai (deuxième quinzaine de septembre.) Rien n'est plus significatif que ce recul. Nous le rattacherons, ultérieurement, à la première bataille de la Somme et à la course à la mer (1).

Les deux autres divisions de cavalerie du

(1) Alf. Wirth, *Von der Saale bis zur Aisne*. Leipzig, chap. X, p. 56 et suiv.

(2) Une erreur de rédaction rattache cette division au corps Richthofen (ci-dessus, t. X, p. 258). Elle appartient, en réalité, au corps von der Marwitz.

(1) *Mecklemburgs Söhne*, fascicule 13, p. 328.



MARCILLY. — LE TERRAIN AUTOUR DU VILLAGE (*Cliché M. Meys.*)

corps von der Marwitz combattaient, comme nous l'avons dit, à la gauche de l'armée von Kluck dans la trouée de Rebais. Appuyées sur les divisions du corps Richthofen, elles avaient « voilé » la retraite de l'armée en combattant le 6 et le 7 contre l'armée britannique. Elles étaient encore sur le Petit Morin à la date du 8. Un bataillon adjoint à cette cavalerie se bat à Orly, le 8 septembre, toute la journée. A la fin de la journée du 8, d'après une lettre publiée dans les *Feldpostbriefen*, le régiment était décimé. L'ordre de la retraite fut donné, le 8 dans la soirée.

« Mais nous étions déjà enfermés de tous côtés, dit la lettre... Nous autres gens de la 3e compagnie, nous glissâmes le long d'un ruisseau jusqu'au parc prochain. Là, nous nous réunîmes, autour d'un lieutenant, environ 40 hommes. Ordre fut donné de nous disperser. L'ennemi accourait sur nous. Nous nous sauvâmes dans un bois situé à près de 800 mètres. Nous arrivâmes quatre jusqu'au bois. Là, on reprit haleine. Quelques camarades nous rejoignirent. Finalement, nous étions 12 hommes provenant de toutes les compagnies. Ma compagnie et la 1re ont souffert de terribles pertes ; la compagnie de mitrailleuses fut perdue tout entière. Le lieutenant lui-même a dit : « C'est la main de Dieu qui nous a protégés ; sans quoi, aucun homme n'en serait sorti vivant... »

Cette cavalerie qui opère à gauche et à l'articulation participe donc à la défaite et à la panique qui causa, de ce côté, la perte de la bataille.

En relevant les conditions dans lesquelles s'opéra la retraite des deux corps de cavalerie (von der Marwitz et von Richthofen), à l'*articulation* des deux armées von Kluck et von Bülow, on porte la lumière sur le point précis où la grande bataille *craqua*, si l'on peut employer cette expression. Donc, suivons leurs évolutions à partir de la période critique désignée si exactement par le carnet que nous venons de citer, c'est-à-dire le 8 au soir.

Le 8 au matin, les deux divisions de von der Marwitz (la 2e et la 9e) combattent, accolées aux deux divisions de Richthofen, pour assurer la liaison de l'armée von Kluck avec l'armée von Bülow au nord du Petit Morin dans la région de Hondevilliers, Vieils-Maisons. Von der Marwitz est à droite vers la Ferté-sous-

LA MARNE
A CHATEAU-THIERRY

Carte communiquée par le Service géographique de l'armée.

Jouarre et Richthofen à gauche à Hondevilliers.

Von der Marwitz se maintient dans la journée du 8 ; mais le soir, ainsi que nous venons de le voir, le corps est épuisé ; le front s'est vidé par la disparition du IIIe et du IXe corps actifs et toute la cavalerie perd pied. L'armée anglaise progresse ; la panique se répand. Von der Marwitz informe von Kluck qu'il ne peut plus tenir et qu'il se réfugie derrière la Marne en faisant sauter les ponts. C'est alors que von Kluck abandonne la partie. Il laisse Marwitz libre d'agir. Celui-ci se porte avec toute la rapidité possible à une troupe fatiguée dans la région de Soissons autant pour se mettre à l'abri des coups de l'ennemi que pour aider la droite de l'armée von Kluck à se dégager. Von der Marwitz passe par Courchamps et nous retrouverons son corps en partie reconstitué sur l'Aisne en arrière de Soissons ; dans la forêt de Villers-Cotterets, il livre des combats d'arrière-garde à la cavalerie du corps Bridoux.

Quant aux divisions Richthofen (garde et 5e division), le tourbillon de la retraite les a emportées et en partie désorganisées. Dès le 9, elles ont traversé la Marne à Dormans et ont été passer la nuit dans la région de Vincelles. Les arrière-gardes, qui se sont attardées dans la région de Château-Thierry, ont été entourées et ont dû se rendre au corps de cavalerie et au 18e corps français (1).

En un mot, la cavalerie, après avoir rempli son office de protection pour la manœuvre de von Kluck, s'est trouvée épuisée, découragée, en partie disloquée. Son mouvement en arrière prend, sur certains points, le caractère d'une fuite. Elle ne pourra plus, au cours de la retraite elle-même, rendre que de bien médiocres services. Von Kluck l'a mise sur ses boulets.

LA RETRAITE DANS LES SERVICES AUXILIAIRES

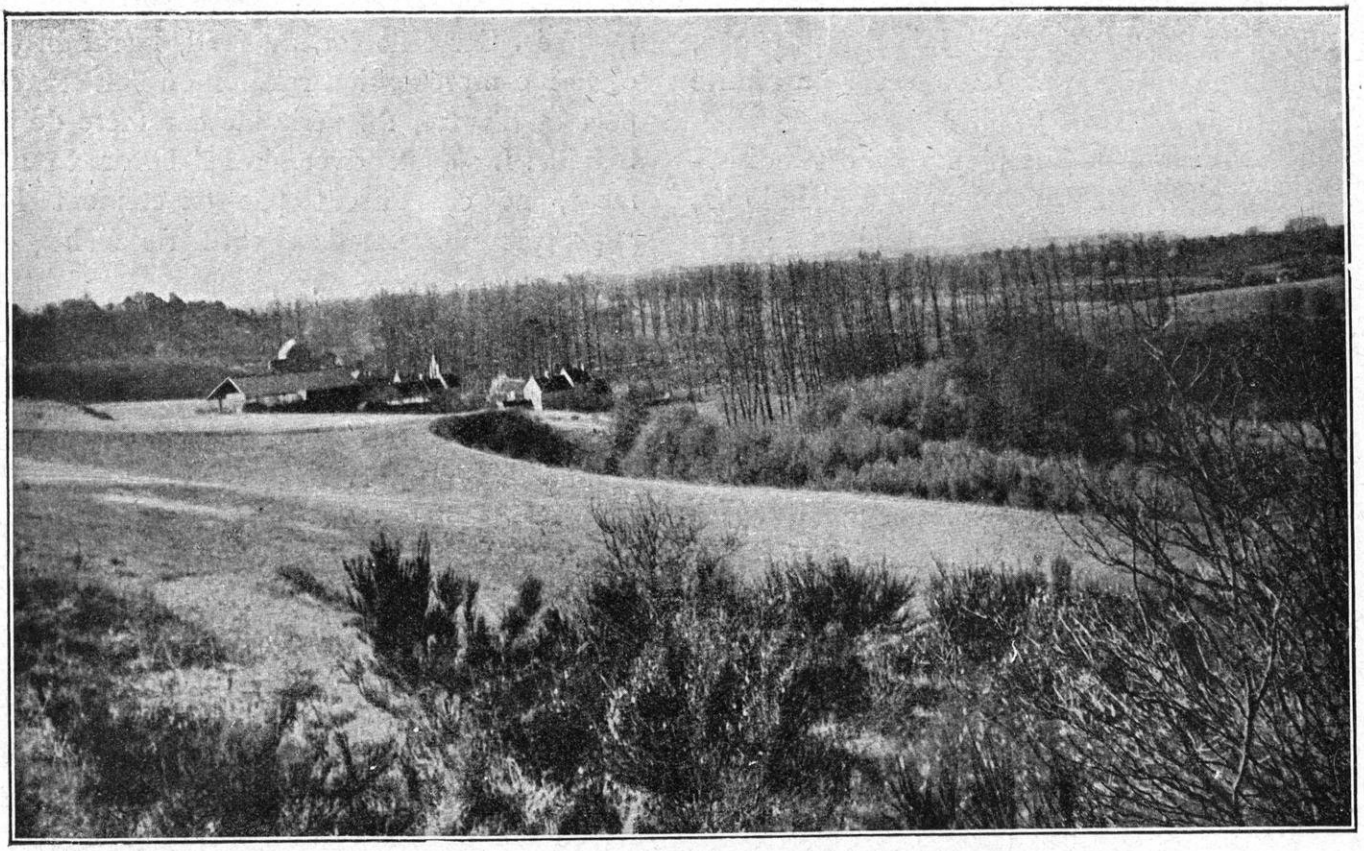
L'ordre de la retraite atteignit également, dès le 9 au matin, les formations de l'arrière et notamment les ambulances et les services de santé. Ceux qui étaient trop en avant sur le terrain du combat ne furent pas prévenus à temps, et nous avons vu Hermann Richter déplorer que les blessés dussent être abandonnés à Vincy aux mains de l'ennemi. Il en fut de même à Rozoy-en-Multien, à Vivières et sur tout le front.

Les blessés ne furent sauvés que grâce aux initiatives prises dans chaque formation particulière. Hermann Löhrish, blessé à Étavigny le 7, avait été recueilli dans l'ambulance de Rozoy-en-Multien. « Organisée pour 200 blessés, dit-il, il y en avait environ 800 en traitement. »

Le docteur Anschutz, médecin-major supérieur attaché au 90e régiment de fusiliers, a fait le récit de cette odyssée qui commence, en fait, à l'ambulance de Champignol, au moment où le corps quitte Esternay pour se porter à la droite de l'armée von Kluck dans la journée du 8.

« La journée d'Esternay, le 7, avait été chèrement achetée. Les régiments 75, 76, 89 et 90 du IXe corps avaient subi de très fortes pertes... A 5 heures arrivait l'ordre soudain de dissoudre le lazaret de campagne. Nous nous mîmes en route au milieu des colonnes opérant la retraite... *Je crains bien que tous les transports de blessés n'aient été faits prisonniers le lendemain par la cavalerie française*... Nous faisions donc route vers le nord, au milieu de grandes colonnes de troupes. Nous vîmes de grands rayons de lumière sur Paris, la nuit. Nous arrivâmes ainsi à Château-Thierry. Le lendemain matin, le 9 septembre, départ. Je rencontrai mon régiment (le 90e) qui venait d'être attaqué par la cavalerie française et qui avait brillamment repoussé cette attaque. Après une pénible marche nocturne par Neuilly-Saint-Front, on continua jusqu'à Saint-Moyse (?). De là nous arrivâmes à un magnifique château (peut-être Longpont) où nous cantonnâmes avec tous nos blessés. Tout le monde espérait trouver là un peu de repos. Mais il en fut autrement. A 4 heures, l'ordre arrive de partir tout de suite et de marcher « direction Nord ». Notre route nous conduisit à travers une forêt magnifique où nous eûmes l'occasion de constater les traces du combat de la veille (forêt de Retz, action de la cavalerie française, le 8, en direction de la Ferté-Milon). Arrivés au château de... transformé en lazaret, une quarantaine de blessés qu'on n'avait pu transporter, dans la hâte du départ, s'y trouvaient encore : ils furent chargés en hâte sur des voitures trouvées dans le château. Notre grand-duc (de Mecklembourg) envoya, à

(1) *Revue militaire suisse*. Lieut.-colonel Poudret : *Étude sur la cavalerie*, numéro de mars 1917, p. 133.



LA GERGOGNE A FOSSE-MARTIN
(A DROITE, ÉTAVIGNY ; A GAUCHE, BOUILLANCY)

cet effet, sa propre auto. Après avoir achevé ce travail, on se mit en route. La direction nous était donnée par ma boussole. Nous tombâmes alors dans des colonnes de munitions et des défilés d'artillerie. Impossible de garder la route ; nous nous jetâmes à travers champs. Des masses de cavalerie ennemies nous surveillaient de loin et nous pouvions les voir à la lorgnette. Le chemin que nous avions pris au hasard nous sauva ; car tout notre Feldlazaret nº 9 fut pris par l'ennemi. Nous arrivâmes à Crépy-en-Valois juste au moment où l'on faisait sauter le pont pour arrêter l'ennemi. Un officier du génie fit fusiller un ecclésiastique qui, du haut de son clocher, avait fait des signes à l'ennemi. (A partir de ce moment, le mouvement de gauche à droite prescrit au IXe corps cesse et la retraite commence *droit au nord*. Il s'agit de la journée du 10...) Nous rejoignîmes le 75e régiment auquel nous nous adjoignîmes. Notre 90e fusiliers marchait tout à fait à l'avant de la division. (Il s'agit de la 17e division von Bauer.) A diverses reprises dans la journée, nous fûmes surpris par la cavalerie ennemie. Nous passâmes à travers la magnifique forêt de Compiègne, où il y avait des traces d'un autre engagement avec la cavalerie ennemie... On nous indiqua pour but Pierrefonds, *où se trouvait le Général Kommando du IXe corps* (général von Quast). Mais de Pierrefonds, il fallut repartir pour Chauny qu'on atteignit en deux jours. Nous dûmes faire de grands détours, les routes étant encombrées par les colonnes en marche. Nous passâmes au milieu du IIe corps et du IIIe corps. Derrière Soissons, les gigantesques colonnes de munitions, des convois, des camions, des boulangeries, des cuisines, bref tout ce qui compose les trains d'une armée... Enfin, j'arrivai à Chauny où l'on avait concentré un grand nombre de lazarets (1). »

Ces tableaux, pris sur le vif, ne révèlent-ils pas, avec une précision incisive, le vrai caractère d'une retraite soi-disant voulue et qui n'est, en réalité, qu'une fuite improvisée et « à la boussole », constamment harcelée par l'ennemi ?

LA RETRAITE DES CORPS DE GAUCHE DE L'ARMÉE VON KLUCK

En fait, la retraite est partout, mais surtout au début, soudaine, hâtive, improvisée ; elle est la suite et l'effet patent d'une bataille perdue. Von Kluck la subit et il la décide en quelque sorte séance tenante et sous l'impression des faits dans la nuit du 8 au 9 ; et quelle peine a-t-il pour s'arracher à lui-même cet ordre douloureux, à la dernière minute,

(1) Carnet de route du Dr Anschutz, dans *Mecklenburgs Söhne*, fascicule 9, p. 218.

quand il sent que son armée lui échappe et que, s'il ne la dirige pas dans cette extrémité suprême, c'est la déroute.

Si nous voulons une preuve de cette disposition des esprits sur laquelle on s'appliqua, par la suite, à jeter un voile, il suffit d'observer que c'est à la bataille d'articulation, c'est-à-dire à la gauche de l'armée von Kluck, qu'elle apparaît d'abord, car c'est là que la bataille fut perdue.

Nous avons dit qu'une partie du IIe corps (général von Linsingen) avait été laissée dans la région de Vareddes et de Germigny, c'est-à-dire immédiatement sur la Marne, pour couvrir la gauche de l'armée von Kluck : de ce côté, dès le 8 au soir, la conviction de la défaite s'empare de l'esprit du soldat et la panique jette son cri effroyable. Voici, en effet, les aveux recueillis de la bouche même du soldat :

« C'était justement dans la région que nous avions traversée l'avant-veille si paisiblement. Entre Germigny et Vareddes, on fit une courte halte. Mais, bientôt, le canon se met à gronder ; les obus et les schrapnells éclatent dans Vareddes et au delà (c'est le canon de la 8e division du 4e corps). Il n'y a plus moyen de revenir en arrière ; car la tête du bataillon est déjà dans le village. Et alors, donc, « Au trot sous les obus ! » On entre, ainsi, dans le village où les coups tombent de plus en plus pressés. Là, des pelotons de cavalerie, des cuisines roulantes, des groupes d'infanterie s'entassent dans le plus grand désordre. Tout court, se sauve, fuit, au sens littéral des mots... Enfin, après des minutes effrayantes, nous avons fini par traverser, laissant le plus dense du feu derrière nous. Nous passons le canal sur un pont étroit. Mais je m'aperçois que j'ai perdu un canon de ma batterie. Je reviens pour le reprendre... Aucune trace de mon cher canon. Alors, je remarque une vallée latérale qui bifurque au débouché d'une des rues du village. « Bonjour les amis ! Eh bien, vous n'êtes pas devenus fous ? » Je cherche à passer dans cette déclivité du terrain : mais, à gauche le canal, à droite la Marne, et pas le moindre passage : «Demi-tour, marche!» Et on revient en arrière, en passant tout près du village ; après une demi-heure de course haletante, je rejoins ma batterie qui est allée se mettre en position à 3 kilomètres en arrière de Vareddes (1). »

Singulière « retraite par ordre ». Et observez que la fuite se produit par le seul effet du canon français et sans que l'infanterie se soit même montrée. Car telle est, au fond, la raison de cette incompréhension relative où l'on est, de part et d'autre, du véritable caractère de la bataille. Les deux adversaires s'abordant rarement, ne connaissent pas exactement les effets produits par leur artillerie à longue distance.

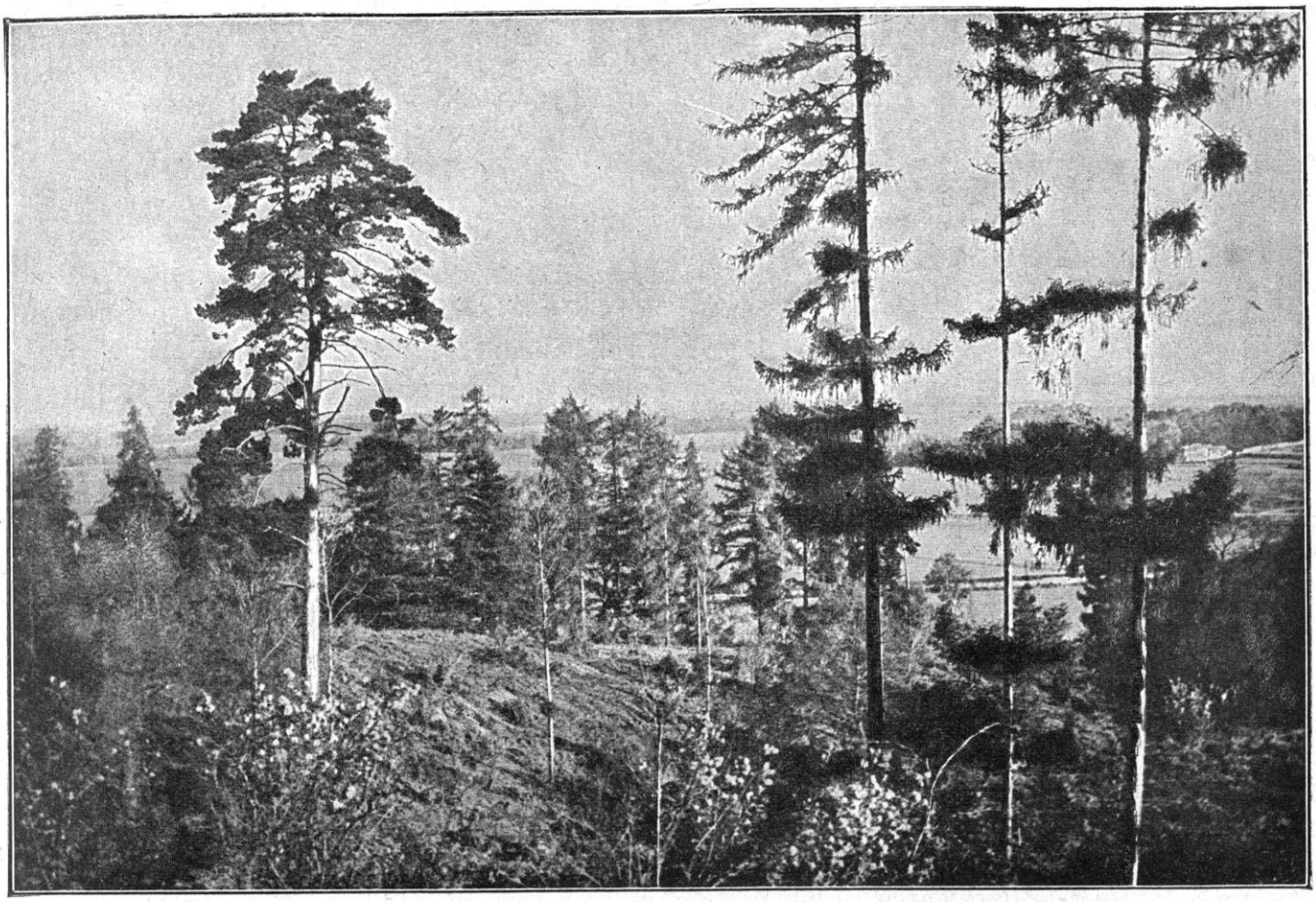
Combats sans étreinte, panique sans contact, tel est le plus souvent le mystère de cette bataille de la Marne qui est, à tant de points de vue, comme la « répétition générale ou la première » d'une guerre nouvelle et dont les annales de l'Histoire n'avaient jamais vu d'exemple.

Une partie du même IIe corps combattait beaucoup plus loin à l'extrémité *droite* de l'armée von Kluck. Nous l'avons vue arriver, éperdue de fatigue, dans la région d'Acy-en-Multien et au delà pour la journée du 7 septembre. C'est avec ces renforts que von Kluck compte sauver ses communications ; donc ils tiendront les derniers. Pourtant, l'ordre de la retraite finit par les atteindre. Dans quel ordre, à quel moment commence l'évacuation ? A la 4e division (général von Pannewitz), le 49e régiment, auquel appartient le lieutenant Kietzmann, est touché par cet ordre le 9 dans la soirée :

« Le 9 septembre, nous nous mettons en marche, vers le nord, à 10 heures du soir et nous nous portons, d'abord, à Mareuil-sur-Ourcq, puis à la Villeneuve-sous-Thury où nous arrivons à 4 heures du matin ; nous sommes là aux avant-postes. Le 10, départ à 10 h. 15 ; nous nous arrêtons sur le haut de la colline la plus proche où nous creusons des tranchées et sortons pour servir de soutien à l'artillerie. (L'artillerie, en effet, reste sur le terrain le plus longtemps possible pour couvrir la retraite de ses feux.) Nous y demeurâmes (le 10) jusqu'à 5 h. 30 et nous allâmes ensuite par Autheuil-en-Valois, Billemont, à travers de magnifiques bois de hêtres (c'est la forêt de Retz), jusqu'à Coyolles, où nous prîmes le bivouac. »

En effet, il fallait garder les liaisons avec l'extrême droite, qui n'était pas décrochée encore, le 10 au matin et qui, le 9 au soir, luttait encore dans la région de Betz, Bouillancy en direction de Nanteuil-le-Haudouin. C'est ce que confirme un autre document éma-

(1) *Der Deutsche Krieg in Feldpostbriefen.*



LA VALLÉE DE LA GERGOGNE, PRÈS D'ACY-EN-MULTIEN

nant d'un officier d'artillerie, sans doute du même IIe corps.(1) :

« Le 9 septembre, nous avançâmes et prîmes position au chemin de Betz-Bouillancy. Nous nous battîmes là en liaison avec deux autres régiments et avec un succès visible. Deux fois les batteries françaises s'efforcent de monter la pente. (Il s'agit de la 7e division du 4e corps.) Mais elles furent si bien reçues qu'elles durent se replier. Notre infanterie se porta en avant aussi ce jour-là, et tout faisait augurer la marche en avant pour le lendemain quand nous nous reposâmes derrière nos canons dans un champ d'avoines.

« Mais il en advint autrement. *Le 10 septembre, ordre de la retraite derrière la coupure de l'Aisne.* Il pleuvait. Tout paraissait triste et gris. Nous traversâmes une vallée dans les bois, fortement encaissée ; le canon grondait derrière nous. La cavalerie ennemie s'était portée au-devant de nous et avait même attaqué nos bagages : elle fut repoussée par nos hussards. Nous nous portâmes vers Rétheuil ; on traversa l'Aisne le 11 et on la longea sur la rive droite en passant par Vic-sur-Aisne jusqu'à T. (Trosly-Breuil) où nous couchâmes sous un toit, chose qui ne nous était pas arrivée depuis bien longtemps. »

(1) *Briefe aus dem Felde*, 1914-1915, Cahier 1.

RETRAITE DES IIIe ET IXe CORPS Il nous reste à faire connaître le sort de ces deux corps détachés de l'armée Bülow qui sont portés par von Kluck à marches forcées vers sa droite dans l'espoir de tourner l'armée Maunoury ou, en tout cas, de sauver les communications : le IIIe et le IXe corps. C'est la manœuvre désespérée de von Kluck. Nous avons dit comment elle échoua, en tant qu'offensive ; mais elle présenta du moins l'avantage, au point de vue défensif, en renforçant le pivot de droite, de couvrir la retraite et de sauver les communications. A cet effet, ces deux corps ont reçu l'ordre de se battre jusqu'à la dernière minute et nous avons relevé leur entrée en ligne, telle qu'elle apparut au camp français, quand, unie aux forces venant du Nord, elle fit plier la gauche de Maunoury et la refoula jusqu'à Nanteuil-le-Haudouin. Voyons, maintenant, cette journée du 9 telle qu'on la décrit dans le camp allemand.

« ... Le lendemain, 9 septembre, la bataille reprenait pour nous au village de Betz (où le IIIe corps, général von Lochow, était en liaison avec des parties du IIe corps de von Linsinger). Notre bataillon devait avancer à droite et à gauche du parc du château. Mais, à peine dans le village, nous fûmes assaillis par une pluie d'obus. Ma compagnie s'en tira encore assez bien ; mais les autres compagnies subirent de grosses pertes. Un autre régiment du IIIe corps progressa en échelon à notre droite et, tous ensemble, nous avançâmes jusqu'au talus du chemin de fer, au delà du parc du château. *C'est nous qui avions pénétré le plus loin.*

« L'artillerie lourde tirait par-dessus notre tête sur l'ennemi qui se retirait. De même que la veille, nous croyions avoir battu l'ennemi. Aussi fûmes-nous d'autant plus surpris et notre impression heureuse se transforma-t-elle douloureusement en une impression contraire quand on nous fit savoir, *tard dans la soirée, que nous devions partir vers le nord, parce que l'armée voisine était battue.* »

Voici donc que le système de von Kluck commence à se répandre dans les rangs en même temps que l'ordre de la retraite : il déclare à ses soldats que c'est la défaite de l'armée Bülow qui force sa propre armée à la retraite.

« Le 9 septembre, impression de sérénité, de se sentir enfin à l'abri ; un bon déjeuner de campagne nous remonte encore davantage... Mais, *l'après-midi*, nous sommes atteints d'un autre coup bien imprévu : l'ordre de retraite venait d'arriver ; l'ambulance faisait déjà ses paquets (ce qui prouve que l'ordre est arrivé dans la matinée). Mais on ne pouvait prendre aucun des blessés ; chacun devait se tirer d'affaire comme il pourrait ; *ceux qui resteraient seraient faits prisonniers*. Heureusement, deux camarades et moi, nous avions de bonnes jambes et nous nous mîmes en route... Sur la route régnait déjà la plus grande agitation. Nous trouvons une voiture d'ambulance qui a reçu l'ordre de se porter en arrière, direction du Nord-Est. Tout l'après-midi, toute la nuit, nous marchâmes. Mais il fallut nous arrêter pour laisser passer une autre colonne. A partir de ce moment, l'ordre qui règne au-dessus de ce brouhaha dénote une préparation de la retraite organisée à temps... Des camarades prirent place dans un auto en partance pour Chauny. Le 10 au matin, un auto me conduisit à La Ferté-Milon ; l'auto continua sa route jusqu'à Villers-Cotterets où se trouvait le général Kommando. Mais les voitures du quartier général avaient disparu lorsque nous pûmes repartir. On nous indiqua comme but le château de Montgobert, et, de là, l'ambulance de Vivières. Mais les médecins nous conseillèrent de chercher des moyens de transport pour nous porter comme nous pourrions à l'ambulance de Chauny ; car ils attendaient eux-mêmes, d'un moment à l'autre, l'ordre de la retraite. En plus, la contrée n'était pas sûre ; la cavalerie française venait de détruire dans les bois une colonne avec du matériel du génie et un parc d'aviation. Nous n'avions pu faire que 15 kilomètres, le 10 septembre. Mais nous franchîmes, le 11, les 45 kilomètres qui séparent Vivières de Chauny. A Chauny, étape et ambulance. »

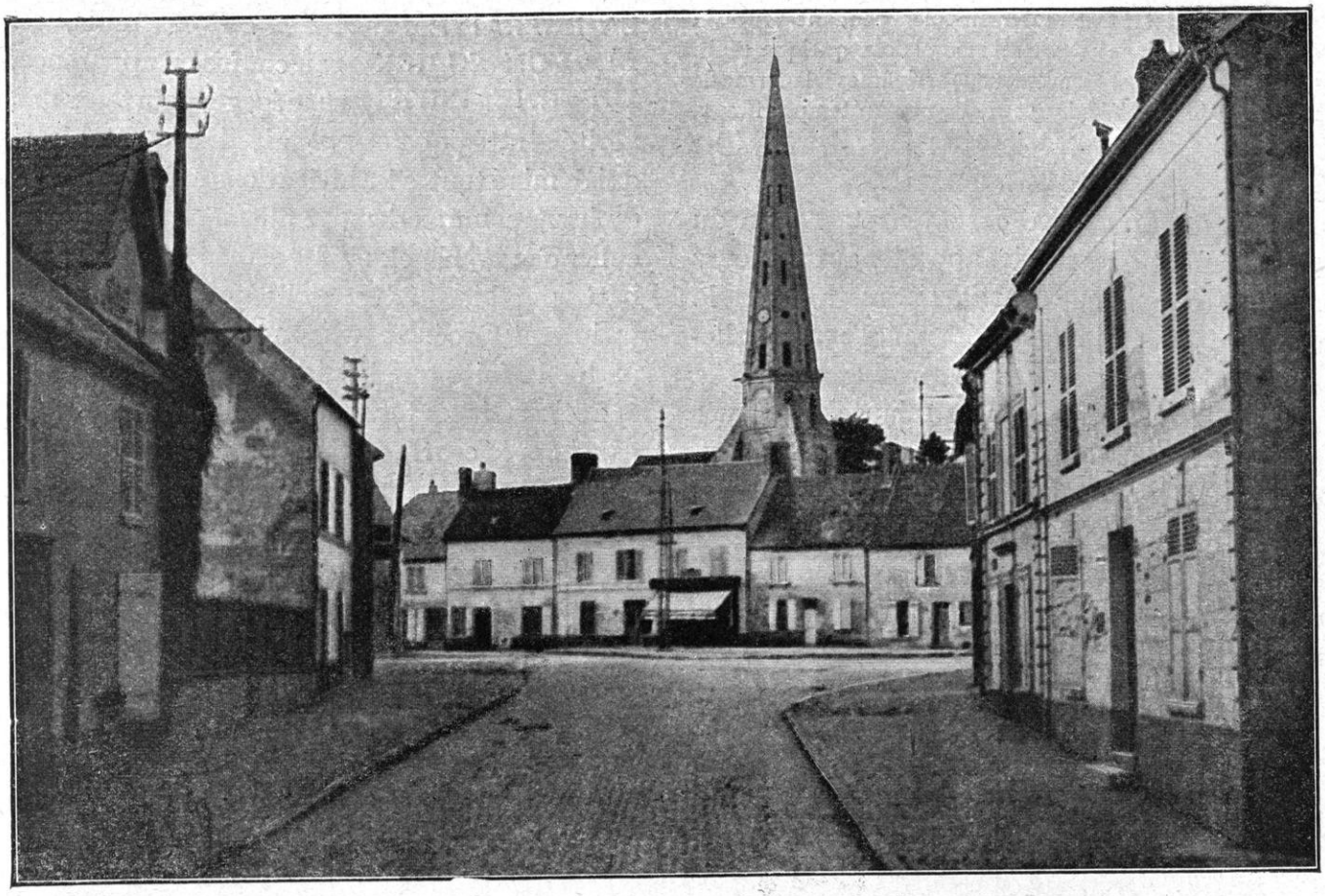
Ce spectacle de confusion et de désordre dans les services arrières est plus affirmé encore si on se reporte aux régiments de l'armée von Kluck entraînés dans la retraite générale alors qu'ils marchaient pour accomplir la grande manœuvre de la gauche à la droite prescrite par le général. Surpris et sans ordres, les services, n'ayant d'autre indication que celle-ci : « direction vers le nord », se croisèrent avec les autres corps d'armée et, ainsi, les courants se confondirent dans des complications inextricables. Pourquoi le tableau de cette retraite pathétique est-il resté inconnu à l'histoire, tandis que celle-ci a mis en pleine lumière tous les incidents de la retraite française après Charleroi ?

« Dans *la nuit du 9 au 10 septembre*, continue à noter H. Heubner, nous avons fait une marche de nuit excessivement fatigante, d'environ 40 kilomètres jusqu'à l'Aisne, et nous l'avons poursuivie, le jour suivant, jusque tard dans la soirée ; nous repassâmes par Villers-Cotterets où nous croisâmes les convois du IVe corps. Nos pauvres hommes étaient tellement fatigués qu'ils tombaient sur le pavé humide. J'ai pu constater que l'excès de la fatigue pouvait pousser les hommes au désespoir. Nous franchissons l'Aisne par une pluie battante et une obscurité complète, le 10 dans la nuit (1). »

D'après un autre carnet, le passage d'une partie du IIIe corps eut lieu à Berneuil-sur-Aisne, et le 89e régiment de grenadiers croisa, en ce point, la marche de la 17e division, appartenant au IXe corps.

Le IXe corps avait été appelé en effet à combattre, à l'extrême droite, et en liaison avec le IIIe corps. La retraite s'accomplit pour les

(1) Henrich Heubner, capitaine de réserve (appartenant au IIIe corps), *Sous les ordres de von Kluck devant Paris*, ch. X, p. 118.



ACY-EN-MULTIEN. — LE VILLAGE ET L'ÉGLISE

deux corps simultanément et à peu près dans les mêmes conditions.

Nous avons dit ci-dessus l'étrange odyssée des services arrière du IXe corps, à partir du moment où ils quittent Esternay avec ordre de se transporter à Crépy-en-Valois, à l'extrême droite de l'armée von Kluck.

Voici, maintenant, la retraite des formations de combat.

Wilhelm Harloff, lieutenant de réserve à ce même 90e fusiliers (17e division von Bauer), la décrit. Ces formations, ainsi que nous l'avons dit, restèrent sur le terrain jusqu'à la dernière minute pour couvrir la retraite. Voici donc, pour elles, la fin de la lutte et le commencement de la retraite :

« ... Devant nous, à notre gauche, il y avait le village de Boissy-Fresnoy (un peu au nord de Nanteuil-le-Haudouin) ; notre infanterie s'avançant un peu au delà de la sortie du village avec les autres bataillons de notre régiment. Désignés par un avion à l'artillerie française, nous nous repliâmes dans le village qui fut aussitôt bombardé. Enfin, vers 6 heures du soir (le 9), l'artillerie ennemie cessa de tirer. Ce fut un poids bien lourd enlevé de notre cœur. Tous les régiments se réunirent. On fit des tranchées par prudence et, vers 11 heures, on put enfin dormir. Nous étions exténués. Dans le lointain nous voyions les énormes quilles de lumière projetées au ciel par les phares des forts de Paris...

« Quel fut notre étonnement quand, le lendemain matin (10 septembre), nous reçûmes l'ordre de reculer, bien que nous fussions les maîtres du champ de bataille ! Ainsi, sans être même suivis des Français, nous marchâmes vers le nord en nous intercalant dans les autres corps de l'armée von Kluck. Encore une fois, la journée fut dure. Nous traversâmes Crépy-en-Valois dont on fit sauter le pont après notre passage. Nous arrivâmes à la forêt de Compiègne un peu avant midi... Puis nous inclinâmes vers le nord-est et gagnâmes Viviers-Frère-Robert, station d'été pour les Parisiens.

Le lendemain, 11 septembre, en marche à 8 heures, arrivée à Berneuil-sur-Aisne à midi et demi. Là *nous croisâmes la route de marche du IIIe corps*. Pour la première fois et pleins d'étonnement, nous vîmes défiler devant nous tout un corps d'armée. Les deux grands-ducs de Mecklembourg, venus dans leurs voitures près de notre cantonnement, assistèrent à ce défilé sans fin de troupes de toutes armes avec l'artillerie, le train des équipages, etc. La marche

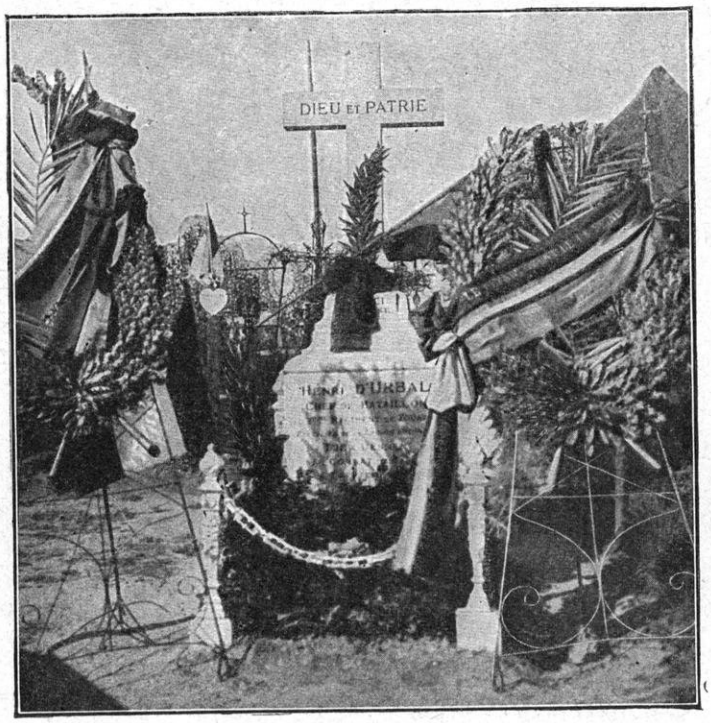
reprit avec des arrêts interminables pendant toute la nuit. Heureusement l'ennemi nous laissa quelque répit. Le lendemain, 12 septembre, nous arrivâmes à la ferme de Moronval près d'Attichy et de là, par un temps affreux, nous allâmes creuser des tranchées près de Nampcel (1). »

Il résulte du carnet de route d'un officier du 24e régiment d'artillerie, appartenant toujours au IXe corps, que l'artillerie resta, selon la tactique générale adoptée par l'armée allemande, la dernière sur le terrain et couvrit la retraite jusqu'à la dernière minute. Quelques lignes extraites de ce carnet de route préciseront ce fait important et achèveront le tableau de la mise en marche pour la retraite jusqu'à la dernière minute.

« Le 7 septembre, le régiment avait quitté Esternay pour se porter à la droite de l'armée von Kluck. Le 8, les batteries reçurent l'ordre d'avancer pour se mettre en bataille contre le flanc de l'adversaire: elles furent attaquées dans l'après-midi par la cavalerie française qui, d'ailleurs, fut repoussée. Le 9 septembre, les batteries s'installèrent dans des positions solides où elles se retranchèrent. Le 10 septembre de bonne heure, de violentes attaques recommencèrent et continuèrent toute la journée, principalement en combats d'artillerie. L'ennemi fut repoussé deux fois, et même les batteries quittèrent leurs positions après un combat acharné et purent avancer. Vers le soir, des colonnes françaises qui se touchaïent furent littéralement fauchées par notre feu.

« Le 11 septembre, les batteries se retirèrent par Crépy, Compiègne, jusqu'à Vitry où elles bivouaquèrent. Le 12 septembre fut un jour affreux: tempête, pluie, attaque de l'artillerie ennemie, pertes en hommes et en chevaux. Enfin le régiment put arriver à Nampcel où il demeura jusqu'au 20 septembre (2). »

(1) Dr W. Harloff, *Mit dem IIIe Bataillon, 90e Füs.-Rég., Mecklembürgs Söhne*, fascicule 5.
(2) *Mecklembürgs Söhne*, 3e fascicule.

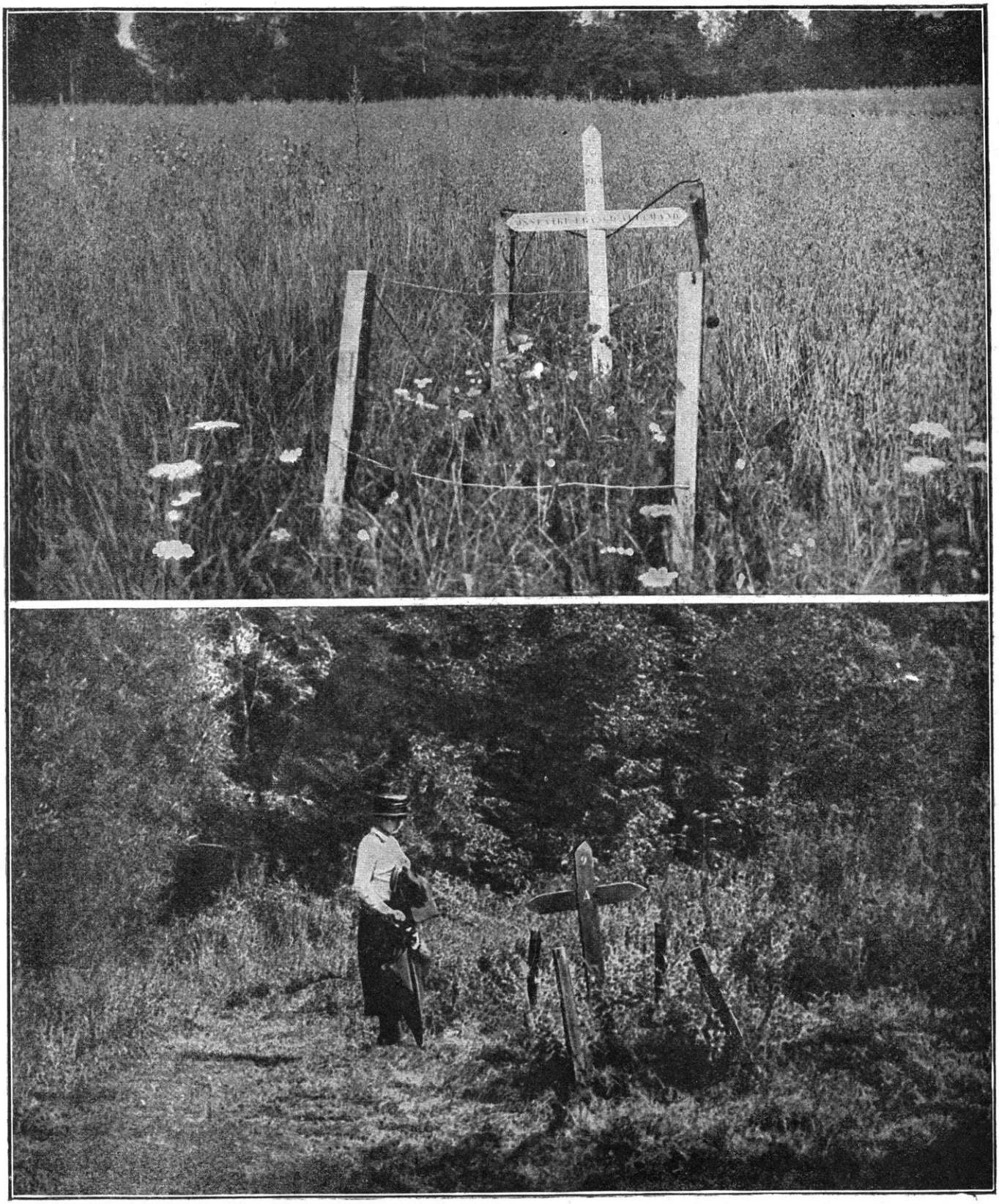


BARCY. — TOMBE DU COMMANDANT D'URBAL

LA RETRAITE DE VON KLUCK EST UNE FUITE

De cet ensemble, un peu confus en apparence, se dégage pourtant une vérité stratégique et militaire incontestable et qui domine toutes les allégations et insinuations du haut commandement allemand et en particulier de von Kluck : la Ire armée allemande fut battue et bien battue ; elle ne céda que contrainte et forcée et avec une rapidité qui sent plutôt la fuite que la manœuvre.

Ceci est incontestable, en tout cas, pour la gauche et le centre de l'armée von Kluck. Par la faute du général qui se dégarnit à l'articulation et à la liaison avec von Bülow, sa cavalerie d'abord puis les troupes qui combattaient à Vareddes et sur la Marne furent obligées de soutenir un combat très inégal contre la 8e division du 4e corps français, contre l'armée britannique et contre la gauche de la 5e armée française. D'où les pertes terribles de ces troupes, leur découragement complet, et finalement la retraite en désordre qui commence à partir du 8 au soir et qui ne s'interrompt plus. C'est comme une muraille qui s'écroule d'abord à gauche puis, peu à peu, jusqu'à la droite. A supposer même que cette retraite progressive de l'armée von Kluck n'ait pas été imposée par la pression directe de l'ennemi et en admettant même qu'elle ait été voulue et commandée par le général, celui-ci n'en est pas moins responsable, lui et non pas d'autres. La faute originaire lui appartient. Une fois atteint par les premiers coups de canon, tirés sur la Marne par la 8e division française et par l'armée anglaise, il n'avait évidemment plus aucune



LES ABORDS DU BOIS DE MONTROLLES

illusion à se faire. Sa cavalerie et ses formations de gauche se mettaient en retraite d'elles-mêmes depuis Vareddes jusqu'à Château-Thierry parce qu'après les avoir portées trop en avant, il les avait laissées sans soutien.

Il comprit, dans la nuit du 8 au 9, qu'il n'avait plus qu'à faire comme eux et à fuir. Il ordonna à sa droite de tenir d'autant plus fermement qu'il était dans la nécessité de dégager d'abord sa gauche et progressivement la suite de son armée. S'il a su prendre à temps encore cette résolution — comme tout porte à le penser — elle répare à peine la double faute dont elle est la suite fatale : à savoir l'offensive sur Provins et la suppression de ses liaisons avec l'armée von Bülow. Quand, par la suite, von Kluck essayait de jeter la poudre aux yeux de l'opinion et de l'histoire en vantant surtout ces deux résolutions, il n'était pas encore descendu de ce pinacle d'orgueil où les victoires trop faciles de 1866 et de 1870 avaient hissé les généraux allemands.

Il n'admettait pas qu'un chef allemand ne sût pas son métier.

Maintenant que tous ses collègues ont été battus comme lui, il n'a qu'à se placer parmi eux à son juste rang : vaincu de la Marne, vaincu par sa faute, il est le premier qui ait *réalisé* la défaite. Averti le premier, il a su prendre à temps quelques précautions pour atténuer sa défaite et l'empêcher de tourner au désastre. C'est tout le mérite qu'on peut lui reconnaître. D'autres n'ont pas su voir clair et s'incliner à temps même devant les nécessités inéluctables. Tout compte fait, il vaut encore mieux être un von Kluck qu'un Ludendorf !

CHAPITRE L

SUR LA MARNE
L'ARMÉE BRITANNIQUE ET LA 5e ARMÉE
(9 ET 10 SEPTEMBRE)

L'armée anglaise progresse vers la Marne. — Elle atteint la rivière le 9 au matin, mais ne peut la franchir avant le soir et le 10 au matin.
Effets de ce retard. — Von Kluck se dégage. — A la 5e armée. — Chute de Montmirail.
La marche sur Vauchamps-Champaubert. — Von Bülow décampe. — Foch est soulagé.
La situation vue du Grand Etat-Major allemand.

la façon dont se développe la bataille de la Marne, il est évident que le sort de l'armée allemande dépend de la rapidité avec laquelle l'armée britannique et la 5e armée française entreront « dans la fissure ». Il s'agit d'exploiter, séance tenante, la faute de von Kluck, enlevant les deux corps destinés à protéger son armée sur la Marne et à assurer ses liaisons avec von Bülow. En pénétrant simultanément dans le « trou » qui s'est ainsi produit, l'armée britannique prendra von Kluck dans le dos et le rabattra sur Paris, tandis que la 5e armée prendra Bülow en flanc et le rabattra sur Épernay et Reims.

En donnant ses ordres pour l'exécution de cette manœuvre finale et décisive, Joffre dut avoir le sentiment qu'il allait vers un immense succès et que la grande armée allemande allait être coupée.

Aussi, avec quelle insistance revient-il à la charge auprès du maréchal French et auprès du général Franchet d'Espérey pour leur enjoindre de ne pas perdre une seconde et de ne laisser à l'ennemi nul répit. Nous avons cité les télégrammes réitérés adressés par lui au maréchal French, en particulier à la fin de la journée du 8 :

N° 4 343. *Il est* INDISPENSABLE *que les forces britanniques débouchent au nord de la Marne* DÈS CE SOIR. *Les forces qui lui sont opposées se portent contre la 6e armée.*

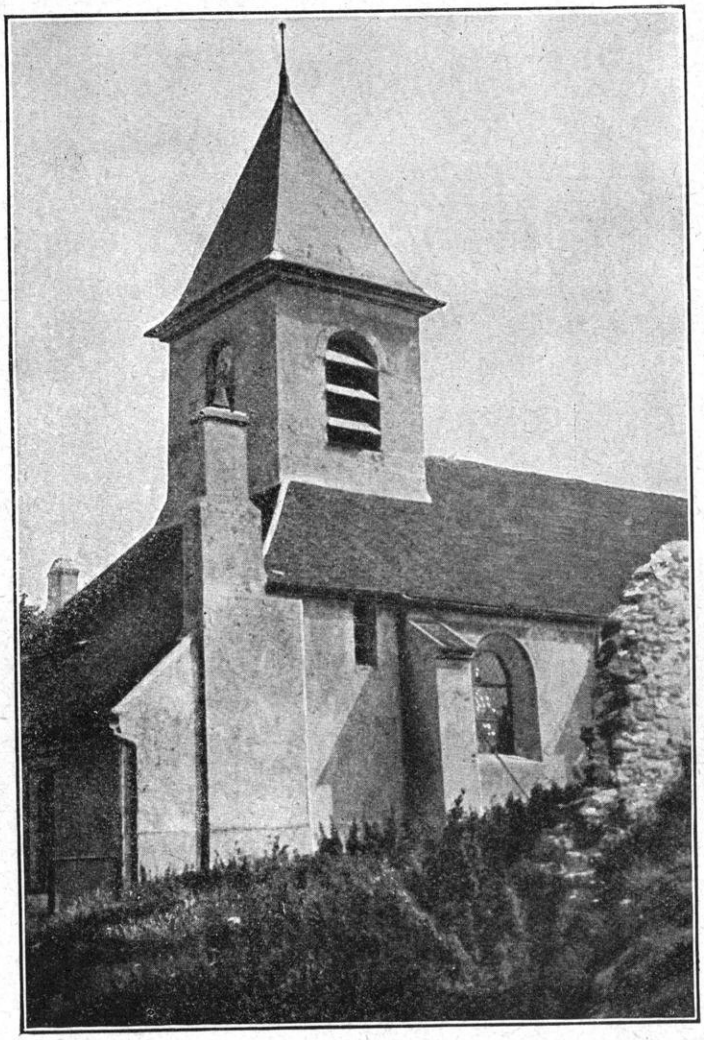
INSTRUCTION PARTICULIÈRE N° 19. *Les forces anglaises,* FRANCHISSANT LA MARNE *entre Nogent-l'Artaud et la Ferté-sous-Jouarre, se porteront sur la gauche et* LES DERRIÈRES *de l'ennemi qui se trouve sur l'Ourcq.*

Est-ce clair? *Indispensable* de franchir la Marne *dès le 8 au soir.* — Tomber sur *les derrières* de l'ennemi accroché sur l'Ourcq. — Nul *risque* à se porter en avant, puisque les corps de von Kluck qui combattaient sur la Marne sont maintenant reportés *contre la 6e armée.*

Malheureusement ces instructions n'ont pu être exécutées à la lettre par l'armée anglaise. Dans la journée du 8, elle n'a franchi la Marne sur aucun point. Le 1er corps (Douglas Haig) s'est arrêté à Sablonnières et la Trétoire, entre le Petit-Morin et la Marne, le 2e corps (Smith

Dorrien) à Saint-Ouen et le 3e corps (Pulteney), en liaison avec la 8e division française, devant La Ferté-sous-Jouarre. L'ennemi observait le mouvement ; on ne pouvait plus compter sur le bénéfice de la surprise. Déjà von Kluck a pris quelques dispositions pour se dégager.

A Vareddes, dès le 8 au soir, l'artillerie lourde est reportée en arrière. Entre la Marne et l'Ourcq, il cherche les moyens de protéger son flanc gauche et ses derrières. C'est ainsi qu'il annonce la création d'une sorte de « crochet défensif » sur les hauteurs du Clignon. S'il avait eu le temps de mettre ce projet à exécution, les deux armées alliées eussent pénétré dans un couloir extrêmement dangereux entre le « crochet défensif » de von Bülow appuyé de Montmirail à Mézy-sur-Marne et le « crochet défensif » de von Kluck appuyé sur l'Ourcq et sur le Clignon de Crouy à Epieds.



FORFRY. — L'ÉGLISE

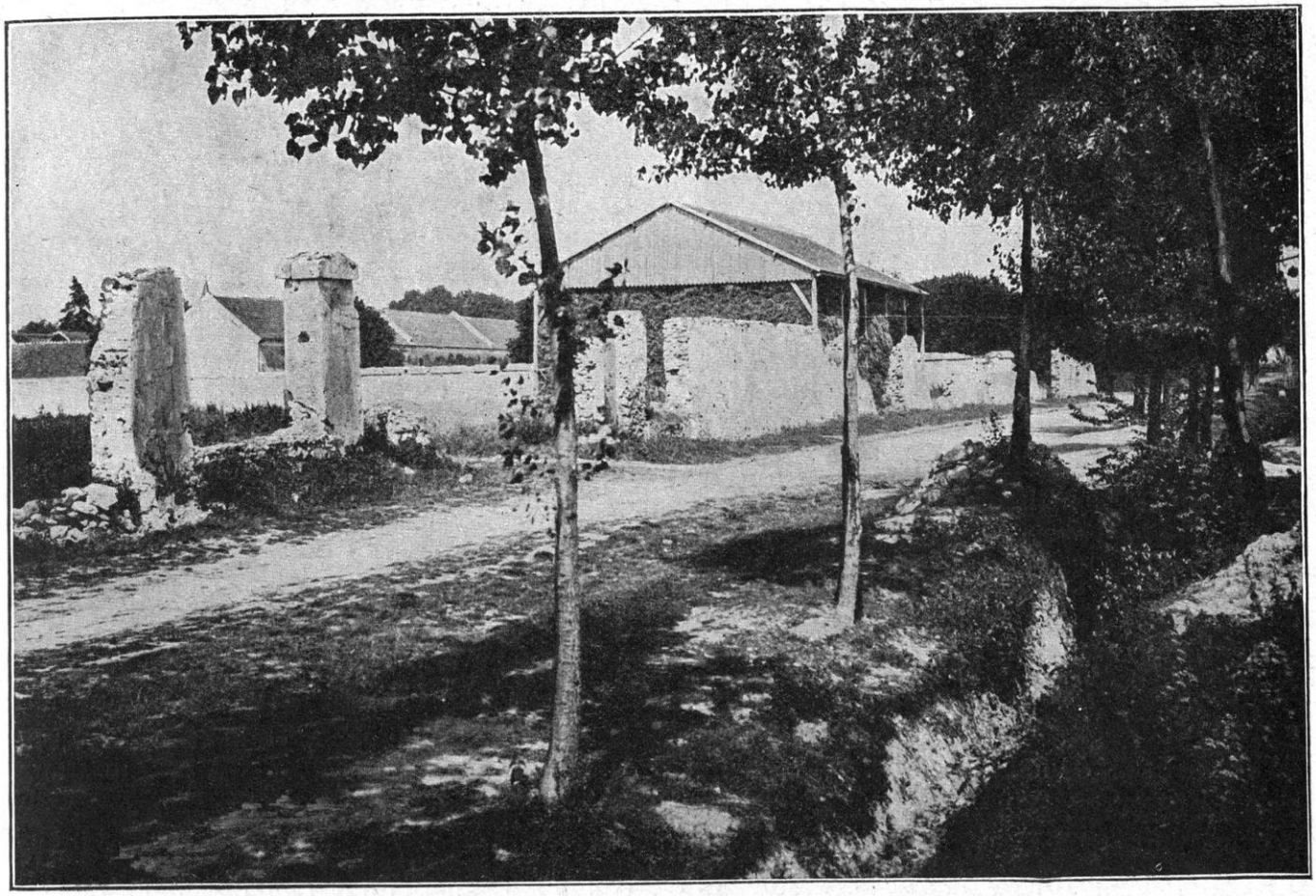
Ainsi la journée du 8 n'a pas donné tout ce que l'on attendait d'elle. Mais l'espoir reprend pour la journée du 9. A la guerre, on ne fait pas ce qu'on veut. Toute la question à gauche, c'est que l'armée britannique, arrive à proximité de l'Ourcq avant que von Kluck ait décampé, de même que toute la question à droite est que l'armée Franchet d'Espérey arrive à Vauchamps avant que Bülow ait décampé.

Observons, d'ailleurs, que, dans les deux alternatives, c'est la victoire pour l'armée française : l'ennemi est coupé ou il est en fuite. Mais comme la première des deux alternatives est préférable ! Pour l'ennemi il y a, de l'une à l'autre, la différence qui sépare une défaite d'un désastre. On comprend l'anxiété de Joffre.

French a un sentiment assez exact du rôle qui lui incombe ; mais il semble qu'il le considère toujours comme auxiliaire de celui de l'armée française plutôt que comme décisif par lui-même. C'est ce qui résulte des ordres qu'il donne, le 8 au soir (19 h. 30), pour la journée du 9. Rappelons-en les termes : « *L'ennemi* continue sa retraite vers le nord. Notre armée a été aujourd'hui aux prises avec ses arrière-gardes sur le Petit-Morin et les engagements ont été couronnés de succès; *elle a pu, ainsi, grandement concourir au progrès des armées françaises,* à notre droite et à notre gauche, malgré une très vive résistance de l'ennemi. »

Quant aux Instructions pour le lendemain, elles ne visent pas encore nominativement le passage de la Marne : « L'armée reprendra *sa marche en avant en direction du nord,* demain à 3 heures, attaquant les arrière-gardes allemandes partout où elle les rencontrera... »

Les instructions de Joffre étaient autrement précises et puissantes : « *Il est indispensable...* », — « *au nord de la Marne* », — « *les derrières de l'ennemi* ».



VILLEROY. — TRANCHÉES FRANÇAISES SUR LE BORD DE LA ROUTE

Sans doute, il faut tenir compte des obstacles naturels et militaires ; mais le but à atteindre est tellement important, le résultat tellement décisif, l'action sur les derrières de l'ennemi aurait de telles conséquences que mieux vaudrait cent fois risquer un peu pour obtenir l' « indispensable ». Ce n'est plus l'heure du flegme, c'est celle de l'audace, l'heure, de la témérité. Aussi nous allons voir ce risqueur de Smith Dorrien foncer d'abord et prendre la tête.

La journée du 9, à l'armée anglaise, se divise nettement en deux parties : vigoureux élan dans la matinée, temps d'arrêt dans l'après-midi. Les conséquences sont les suivantes : l'ennemi, pris de panique, s'enfuit le matin ; rassuré l'après-midi, il s'accroche au terrain, ce qui permet à von Kluck de mettre un peu d'ordre dans sa retraite.

Le brillant fait d'armes de la matinée, c'est le passage de la Marne. « Allenby, avec sa cavalerie, écrit le maréchal French, avait mis la main sur les ponts de Charly et de Saulcery et, avançant rapidement sur le plateau à peu près au nord de Fontaine-Fauvel, couvrit le rapide passage du 1er corps sur ces ponts. » Voici donc ce brillant résultat, le passage de la Marne, obtenu presque sans coup férir : l'ennemi n'a pas défendu le cours de la rivière ; il n'a même pas détruit les ponts, malgré la promesse donnée à ce sujet par von der Marwitz.

Le 1er corps (Douglas Haig) passe rapidement sur la rive nord et, progressant toujours dans les mêmes conditions, il « nettoie le terrain d'ennemis, écrit le maréchal French, fait des prisonniers en grand nombre et va jusqu'à Domptin, tandis que la cavalerie d'Allenby gagne les hauteurs de Montgivrault, quelques milles plus au nord ».

En deux mots, la Marne franchie, l'armée britannique court vers l'Ourcq, espérant bien

arriver à temps pour couper la retraite de l'ennemi. Voyez sur la carte la position respective de Domptin et de Montgivrault (sur la route de Paris à Château-Thierry, non loin de Montreuil-aux-Lions) et d'Etrepilly Le Plessis-Placy où von Kluck s'est attardé ! Si l'armée anglaise s'est avancée d'abord avec une telle rapidité, c'est que les forces de von Kluck ont, dans la nuit du 8 au 9, abandonné cette partie de la rivière. French n'a qu'à marcher. Il n'a plus d'ennemi devant lui. Ce qu'il rencontre, ce sont des arrière-gardes, de l'artillerie, des soldats qui s'accrochent aux plis du terrain.

Suivons le sort des autres corps de l'armée anglaise, de droite à gauche, toujours d'après le récit du maréchal French. C'est le corps de Smith Dorrien (2e corps) qui marche au centre. La 3e division, à gauche, s'est emparée du pont de Nanteuil-sur-Marne, et elle le franchit de bonne heure dans la matinée. L'autre division du 2e corps, la 5e, franchit la rivière un peu en amont, à Méry. Elle est arrêtée, un instant, par l'artillerie lourde ennemie qui tirait probablement de la Sablonnière aux approches de Montreuil-aux-Lions.

Quant au 3e corps (Pulteney), il ne passe pas la Marne et est toujours arrêté, durant toute cette journée du 9, devant la Ferté-sous-Jouarre, tandis que, plus à gauche encore, la 8e division française avait de la peine à forcer le passage à Changis.

Sur ces données, il est facile de reconstituer la manœuvre de l'armée britannique. La Ferté-sous-Jouarre arrête son 3e corps à gauche et, ainsi, sert de pivot ; mais les deux autres corps, celui de Smith Dorrien au centre et celui de Douglas Haig à droite, après avoir débordé l'obstacle de la Marne, ont abordé le plateau, l'ont enlevé et, autour du pivot de la Ferté-sous-Jouarre, commencent à prendre à revers les corps de von Kluck qui se tiennent encore sur l'Ourcq. C'est un moment unique.

Ici, le maréchal French explique, en ces termes, son intervention : « Il importait grandement pour mon plan général que le 2e corps d'armée (Smith Dorrien) *n'avançât pas trop vers le nord*, tant que les 1er et 3e corps ne seraient pas complètement établis sur l'autre rive de la Marne. *Smith Dorrien reçut des instructions en conséquence.* » Quelles sont ces instructions? nous ne le savons pas. Ces derniers mots semblent vouloir dire, cependant, que Smith Dorrien reçut l'ordre de stopper.

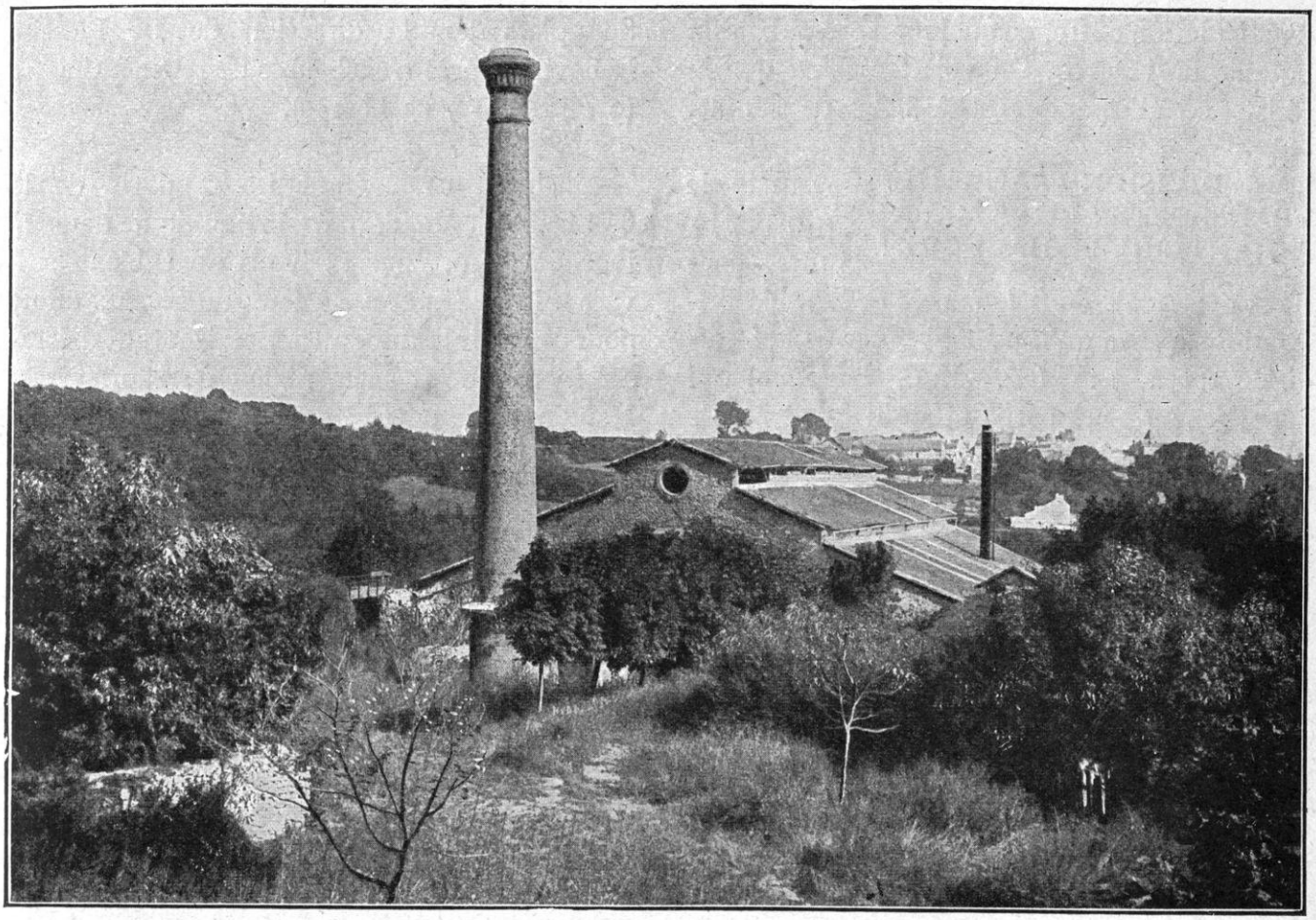
Nous indiquerons tout à l'heure, d'après un document authentique, les raisons de cette hésitation du maréchal French : il semble bien qu'il ait eu, lui-même, un peu plus tard, une impression différente ; car à bref délai, après avoir mentionné l'obstacle de la Ferté-sous-Jouarre, il ajoute : « Je donnai à Smith Dorrien l'ordre d'envoyer une division vers Dhuisy pour menacer les derrières des troupes qui menaçaient le passage. La 5e division fut dirigée sur ce point ; mais elle ne put venir à bout de la résistance ennemie et parvint seulement à Montreuil-aux-Lions (2 milles sud-est de Dhuisy) *fort tard dans la nuit.* »

Il y eut incontestablement un temps d'arrêt dans l'après-midi du 9. Le mouvement de l'armée britannique en éventail autour de la Ferté-sous-Jouarre n'arriva pas au delà de la route de Paris à Château-Thierry et ne gagna même pas Dhuisy. Toute cette journée du 9 fut laissée à l'ennemi pour vider le terrain. Seulement la cavalerie d'Allenby put menacer sa retraite un peu au nord de Montgivrault.

Un carnet de route anglais donne, en ces termes, le tableau de la journée au 1er corps. Il diffère un peu du récit de French, notamment en ce qui concerne le passage du pont. Mais il donne bien, lui aussi, le sentiment d'une certaine hésitation au cours de la journée du 9 :

« Nos gardes avancés partent à 5 heures du matin avec ordre de s'établir sur la rive nord de la Marne, traversant Charly et Nogent.

« La division de cavalerie rapporte que les ponts sont tenus par l'ennemi : on traversera à Pavant si c'est impossible à Charly. Munro est à Frementières et Lomax au Bois du Tertre (c'est-à-dire sensiblement au sud de la Marne). Les avions rapportent au 2e corps vers midi : *« Il y a à gauche de grandes forces ennemies sur la ligne Marigny Château-Thierry.* » (C'est peut-être ce renseignement qui cause le temps d'arrêt du 2e corps.)



LA BRIQUETERIE DE BRÉGY, PRÈS DU PLATEAU DE CHAMBRY

« Il arrive un officier de la 6e armée : l'armée est pressée sur l'Ourcq ; il demande du secours, car les Allemands ramènent leurs forces de Maubeuge. (Nous avons vu cet officier partir du camp de Maunoury.)

« Je me rendis compte que nos gardes avancés pouvaient continuer la marche, l'ennemi étant en pleine retraite. »

Mais ce sentiment se dégage surtout, comme on le voit, à la fin de la journée.

Une telle disposition des esprits dans l'armée britannique, le 9 dans la journée, résulte également du récit du major général sir F. Maurice:

« Ce n'est que lorsque nous fûmes bien établis sur le hauteurs nord de la rivière que les canons allemands ouvrirent leur feu sur nous et, à 9 heures du matin, notre 2e corps avait non seulement traversé la Marne, mais encore la brigade de tête de la 3e division était établie à plus de 4 milles au nord de la rivière sur la route de Château-Thierry à Lizy-sur-Ourq, *où elle était bien au nord de la latitude du flanc gauche de von Kluck* qui se battait durement avec Maunoury sur l'Ourcq, à 12 milles à l'ouest. Si nous avions pu nous presser davantage et progresser sur tout le front *nous aurions pu couper une partie considérable de la 1re armée allemande*. Mais, malheureusement, le 1er corps, à droite, fut quelque peu retardé par une *menace d'attaque* (c'est le renseignement apporté par avion) sur son flanc droit, menace venant de Château-Thierry qui était encore occupé par l'ennemi. Ainsi le 1e corps ne put entrer en ligne que dans l'après-midi. Le 3e corps à gauche tentait en vain de traverser la Marne à La Ferté-sous-Jouarre. Il fut arrêté par la ligne allemande organisée sur ce point. Ainsi von Kluck put, avec ce qui restait de cavalerie à Richthofen et à von der Marwitz uni à quelques détachements d'infanterie hâtivement rassemblés, le tout soutenu par son artillerie lourde, constituer un front de défense à travers le coude de la Marne entre Château-Thierry et Lizy » (1).

Le 3e corps de l'armée britannique fut maintenu sur la Marne pendant toute la journée du 9, en face de la Ferté-sous-Jouarre : du moins, avait-il atteint la rivière. Déjà l'armée allemande a commencé à abandonner cette encoignure de Vareddes par laquelle la bataille

(1) Major général sir F. Maurice, *Forty days in 1914*. ch. VIII.

d'articulation entre, en quelque sorte, dans la bataille de l'Ourcq. On voit très bien que la résistance allemande est à bout de souffle.

LA 8e DIVISION FRANÇAISE. TRANSPORTÉE DE LA MARNE A NANTEUIL-LE-HAUDOUIN

Aussi le général Joffre, confiant désormais dans le succès de l'armée britannique, pense qu'il peut disposer de la 8e division d'infanterie (général de Lartigue) qui appartient au 4e corps et qu'il avait placée d'abord à gauche de cette armée pour établir la liaison avec la 6e armée.

La 8e division a forcé, dans la matinée du 9, le passage de la Marne à Changis, non sans de sérieuses difficultés : elle se trouve ainsi au nord de la rivière et dégage entièrement la région de Meaux. D'après ses premières instructions, elle devait prendre ensuite chemin vers le nord par la rive droite de la Marne. Mais Joffre, constatant la situation encore critique à gauche de l'armée Maunoury, décide de diriger sur ce point la 8e division, puisque son intervention doit y être le plus utile. Le général de Lartigue reçoit l'ordre de se décrocher dès le milieu de la journée du 9 et de se porter, par les derrières de la 6e armée, en direction de Cuisy, où il attendra les instructions qui le porteront, dès le 10 au matin, vers l'aile menacée, à Nanteuil-le-Haudouin.

ARTILLERIE ANGLAISE SUR LA MARNE

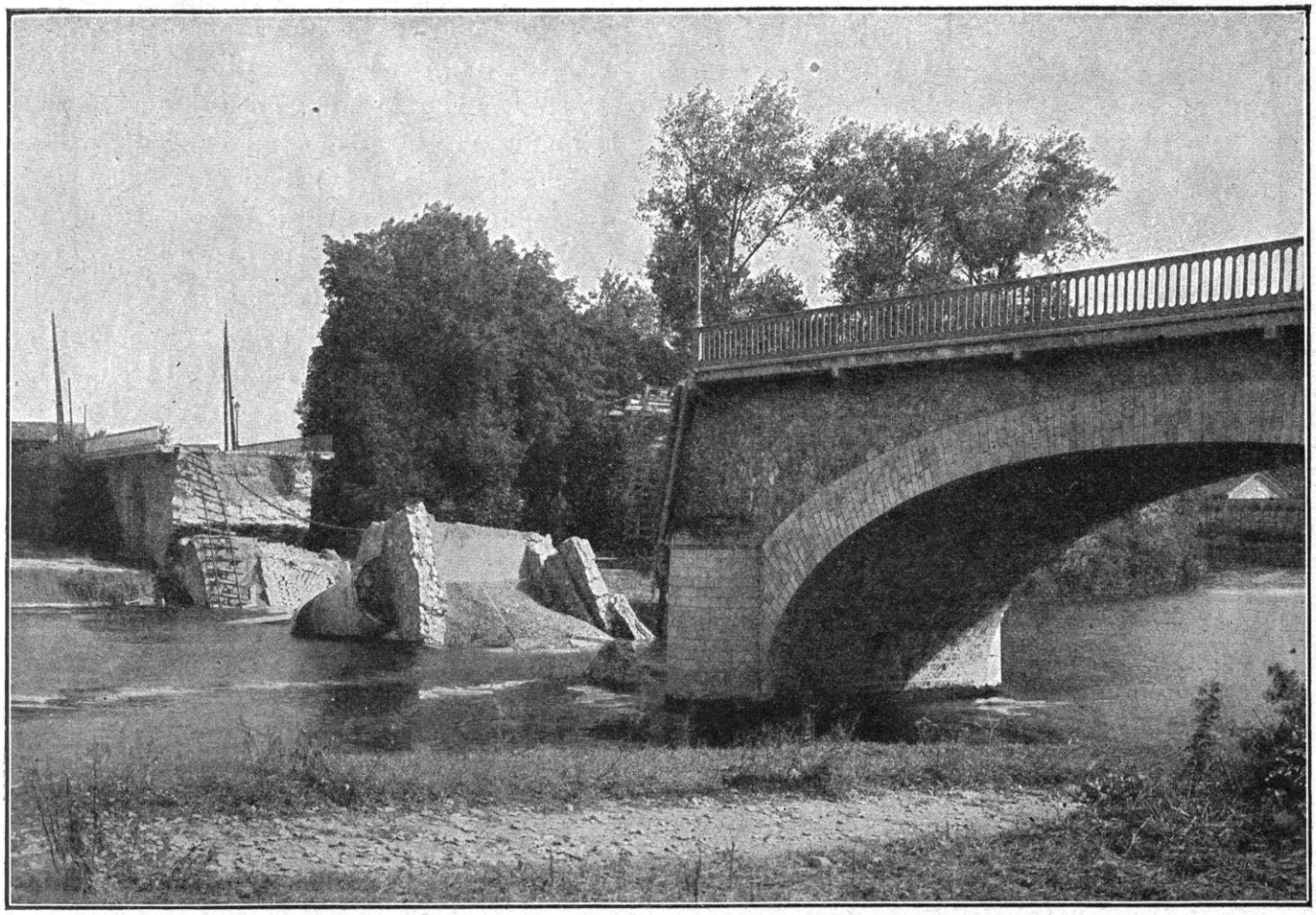
L'ordre du général Boëlle, — qui reprend le commandement de cette division, — lui attribue en ces termes son rôle nouveau à la gauche de la 6e armée pour la journée du 10 : « La 8e division d'infanterie, qui doit arriver dans la nuit à Cuisy, se portera par Saint-Soupplets dans la direction de Le Plessis-Belleville, après trois heures de repos à Cuisy » (9 septembre, 23 heures).

Ainsi, en considérant les rapports de la 6e armée et de l'armée britannique dans la journée du 9, nous arrivons au tableau suivant : la 6e armée a dû faire un sérieux effort pour contenir l'armée allemande tentant d'écraser sa gauche dans la région de Nanteuil-le-Haudouin ; en outre, les divisions de réserve du général de Lamaze ont senti l'ennemi céder devant elles et lui ont emboîté le pas ; à droite, c'est-à-dire à l'articulation, l'ennemi ayant abandonné la boucle de Vareddes, la 8e division a pu passer la Marne et être reportée sur un autre point du combat. Cependant l'armée britannique est restée accrochée par sa gauche sur la Marne à la Ferté-sous-Jouarre, tandis que les deux corps du centre et de droite ayant franchi la rivière se sont arrêtés avant d'aborder von Kluck.

En un mot, l'armée britannique aide à la bataille de l'articulation, mais elle ne s'y engage pas encore. De ce côté, la fissure est ouverte plutôt qu'occupée : il faut voir, maintenant, comment, plus à droite encore, y pénètre la 5e armée.

LA 5e ARMÉE DANS LA JOURNEE DU 9

De toute évidence, c'est le rôle de la 5e armée qui va devenir décisif. Le général Joffre se sert d'elle comme masse de manœuvre. C'est un instrument devenu singulièrement souple et pénétrant entre les mains du général Franchet d'Espérey et des généraux qui comman-



LA FERTÉ-SOUS-JOUARRE. — PONT DE PIERRE DÉTRUIT PAR LES ANGLAIS

dent sous lui. Il aura à s'adapter aux circonstances qui se modifient d'heure en heure et fera du beau travail sur le terrain que la retraite de l'ennemi rend libre devant lui. L'art militaire enregistrera, comme une des plus belles manifestations, la marche savante de la 5e armée à une heure qui était encore critique mais où, par son intervention, la fortune des armes se fixe dans le camp français.

Qu'on ait bien présent à l'esprit le cadre où cette manœuvre va se développer à partir du 8 au soir.

La 5e armée a déjà en vue une double tâche : franchir la Marne par sa gauche et venir en aide à la 9e armée par sa droite. Elle est arrêtée devant Montmirail, tête d'angle du « crochet défensif » de Bülow ; si elle parvient à briser cet obstacle, comme elle a brisé celui d'Esternay, elle pourra commencer un « à droite » qui la portera sur le flanc de l'armée Bülow, dès la nuit du 8 au 9.

Bülow s'est livré à une offensive violente, dans la journée du 8, sur la route nº 51 et sur les marais de Saint-Gond. Mais il commence à en avoir assez et ses troupes ont été ramenées légèrement en arrière au nord de Soizy-aux-Bois, à la fin de la journée du 8. C'est qu'il a l'œil tourné, lui aussi, vers Montmirail. S'il perd Montmirail, il sait qu'il n'a plus qu'à battre en retraite.

Les ordres donnés à la 5e armée par le général Joffre pour la nuit du 8 au 9 et pour la journée du 9, établissent l'exacte compréhension chez le commandement français, de ces circonstances nuancées. Tandis que la 6e armée « maintiendra devant elle les troupes qui lui sont opposées *sur la rive droite de l'Ourcq* », l'armée anglaise, franchissant la Marne, « se portera sur la gauche et les derrières de l'ennemi *qui se trouve sur l'Ourcq* ». Quant à la 5e armée, elle continuera à se proposer un double objectif : franchir la Marne à la suite de l'ennemi et

dégager la 9e armée toujours empêtrée dans les durs combats du Marais de Saint-Gond et de Fère-Champenoise. Ce double rôle est donc précisé dans les termes suivants :

« *La 5e armée couvrirait le flanc droit de l'armée anglaise en dirigeant* UN FORT DÉTACHEMENT *sur Azy, Château-Thierry.*

« *Le corps de cavalerie, franchissant la Marne, au besoin derrière ce détachement ou derrière les colonnes anglaises, assurerait d'une façon effective la liaison entre les forces britanniques et la 5e armée.*

« *A sa droite, la 5e armée continuerait à appuyer l'action de la 9e armée en vue de permettre à cette dernière le passage à l'offensive ;* LE GROS DE LA 5e ARMÉE, MARCHANT DROIT AU NORD, *refoulera au delà de la Marne les forces qui lui sont opposées.*

« *Au delà de la Marne, la route Romény, Azy, Château-Thierry, affectée à l'armée britannique par l'ordre général no 7 en date du 7 septembre, est réservée à la 5e armée.* »

Ainsi, deux choses sont évidentes. D'une part, l'armée anglaise étant portée sur sa gauche pour essayer de coincer l'armée von Kluck sur l'Ourcq, la gauche de la 5e armée prend la route Romény-Azy-Château-Thierry par la rive droite de la Marne, c'est-à-dire, en somme, qu'elle se développe à l'aise dans la fissure. Cela est tellement vrai que l'instruction du Grand Quartier général donne le nom spécial de *détachement* à l'aile ainsi maintenue à la liaison avec l'armée anglaise.

Les gros de la 5e armée persévéreront à marcher droit au nord. Quant à la droite, elle reçoit, elle aussi, une mission spéciale, ou plutôt elle est confirmée dans sa mission spéciale indiquée dès la veille, à savoir d'accomplir la manœuvre qui doit soulager la 9e armée; pour affirmer cette volonté caractérisée du commandement en chef, le 10e corps est rattaché à la 9e armée. C'est ce qui s'est accompli dans la nuit du 8 au 9 : le 10e corps (réduit à deux divisions ; la troisième est partie pour porter secours à l'armée Maunoury) fait désormais partie de l'armée Foch.

Les ordres de marche sont donc établis, dès la matinée du 9, par le général Franchet d'Espérey, conformément à la conception générale de la manœuvre décisive dont l'exécution lui est spécialement confiée : pour consolider son front singulièrement élargi depuis Romény jusqu'à Vauchamps, il glisse en avant son groupe de divisions de réserve (général Valabrègue) qui est intercalé entre le 18e corps et le 3e corps; et il donne à son 1er corps (général Deligny), qui est maintenant son corps de droite, l'ordre de se distendre vers l'Est de façon à soutenir de tout son pouvoir la manœuvre du 10e corps qui a désormais pour objectif de prendre en flanc l'armée Bülow et de la contourner, si possible, sur la route no 51.

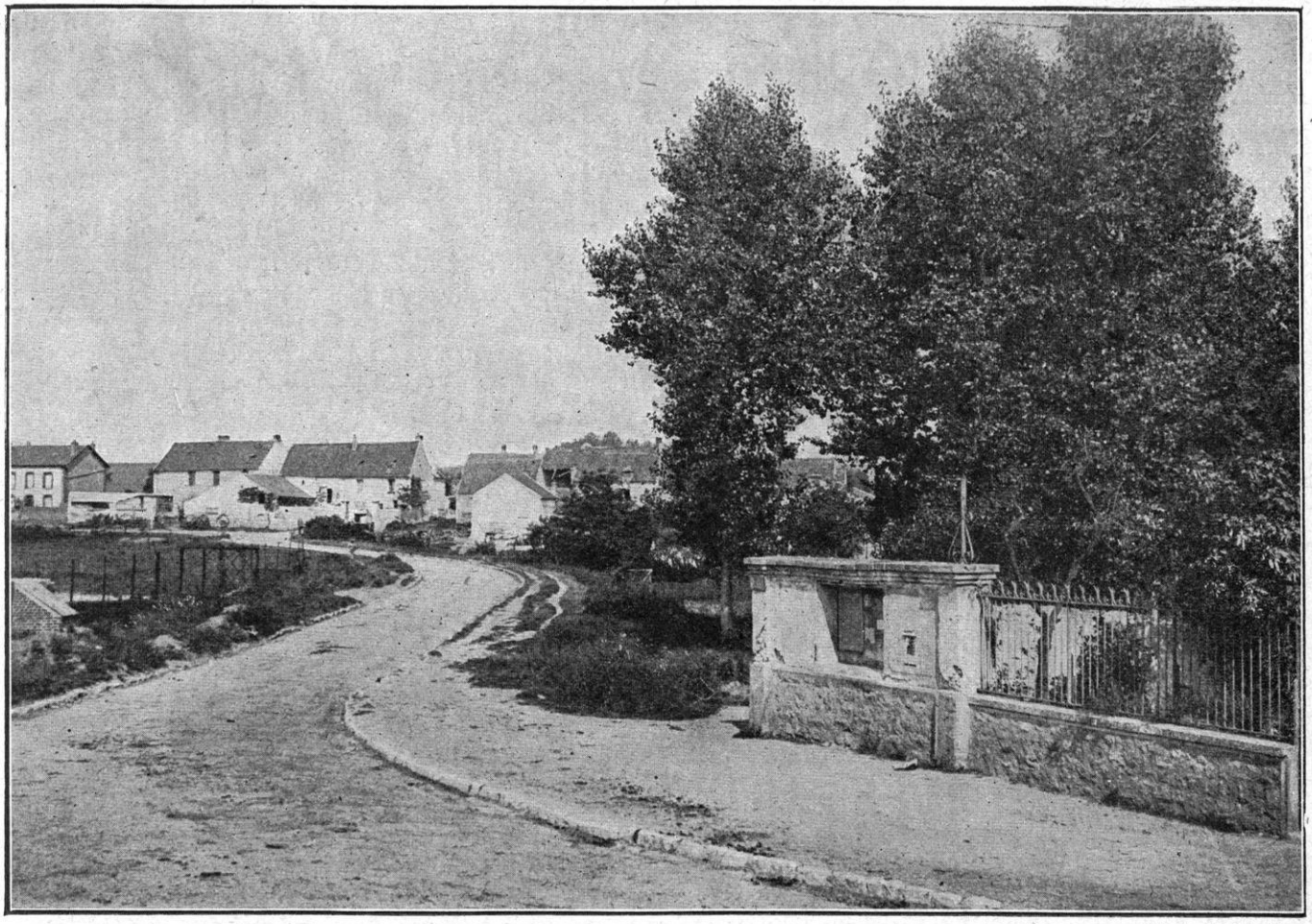
En effet, les événements qui se sont produits à la fin de la journée du 8 et dans la nuit du 8 au 9 ont singulièrement modifié la situation en notre faveur en face de la 5e armée.

En fin de journée le 18e corps, franchissant le Petit Morin, s'est emparé après un vif combat de Marchais-en-Brie, ce qui le porte en avant de Montmirail.

Le 3e corps ayant, comme nous l'avons expliqué, tourné Montmirail par l'est, a fait tomber d'un coup d'épaule cet angle du « crochet défensif » de Bülow, événement considérable et qui porte le coup suprême aux dernières espérances de ce chef allemand ; enfin le 1er corps a commencé son mouvement de débordement à l'est et a mis le pied sur le plateau de Vauchamps.

Décidé à poursuivre énergiquement son succès, Franchet d'Espérey donne les ordres suivants pour la journée du 9 :

A gauche, le corps de cavalerie, en liaison avec l'armée anglaise, franchit la Marne à Azy; à sa gauche, le 18e corps lance son avant-garde sur Château-Thierry; le groupe des divisions de réserve se porte, en premier lieu, sur Condé-en-Brie ; le 3e corps sur Montigny-les-Condé avec ordre de gagner, le plus tôt possible, la ligne du Surmelin ; enfin le 1er corps est orienté, d'abord, sur le Breuil. Nous le verrons



PORFRY. — L'ENTRÉE DU VILLAGE (*Cliché M. Meys.*)

chargé, au cours de la journée, d'une mission un peu différente et de moins large envergure.

Si la manœuvre qui se présente ainsi réussissait pleinement, le résultat serait des plus considérables. La 5e armée, entrant dans la fissure à la façon d'un forceps, l'élargirait à droite tandis que l'armée britannique l'élargirait à gauche ; l'armée von Kluck serait séparée de l'armée von Bülow par un espace de plus de 50 kilomètres.

La grande armée allemande serait brisée en deux morceaux.

Elle n'a qu'une façon d'échapper au désastre, c'est de se mettre en retraite *hic et nunc*. Von Kluck a déjà commencé sans le dire ; Bulow le fait et il ne le dissimule plus. Il est vrai que le haut commandement allemand ne s'est pas encore décidé à donner un ordre général. Mais les faits vont plus vite que les ordres et que les volontés.

BULOW SE SENT BATTU DÈS LE 8 AU SOIR

Tenons-nous-en maintenant à ce qui se passe à l'armée von Bülow. Il semble bien que la minute décisive pour Bülow fut, à peu près comme pour von Kluck, la fin de la soirée du 8 ; à cette heure, tandis que la nuit s'épaississait et que Montmirail succombait, la lumière se fit soudain dans son esprit.

A partir du moment où le 1er corps français a tourné Montmirail et s'est engagé sur la route de Vauchamps, le commandement de la IIe armée a compris, et il a pris le parti d'abandonner d'abord son appui suprême, Montmirail. Nos troupes pénètrent dans la ville à 10 heures et demie du soir. L'ordre est donné à toute la droite de Bülow de se retirer en pivotant autour du massif de Mondement, ce qui explique, entre parenthèses, la vigoureuse résistance que nos troupes ont trouvée sur ce point

jusqu'à la dernière minute. En fait, le soir du 8, toute la région au sud de la Marne, de Meaux à Mézy-sur-Marne, est débarrassée de l'ennemi.

Observez la portée de ces deux mouvements qu'exécutent simultanément et sans s'être donné le mot la Ire et la IIe armée allemandes. La Ire (von Kluck) bat en retraite en pivotant autour de Nanteuil-le-Haudouin et en ramenant sa gauche vers Villers-Cotterets, Soissons ; la IIe bat en retraite en pivotant autour de Mondement et se retire vers Reims, Epernay. Résultat : le trou béant s'élargit de plus en plus ; la situation s'aggrave de minute en minute. Dans le vide ainsi formé il ne reste plus que les débris des deux corps d'armée de cavalerie qui entretiennent tant bien que mal la liaison.

Dans son mémoire justificatif, Bülow explique en ces termes sa situation et ses ordres pour la matinée du 9 :

« Les circonstances étant telles (c'est-à-dire étant donnée la séparation excessive qui s'était faite entre la Ire et la IIe armée allemandes), il fallait compter avec la possibilité d'une percée de puissantes forces ennemies entre la Ire et la IIe armée, au cas où, au dernier moment, la Ire armée ne se déciderait pas à reculer en direction est et à gagner la liaison avec la IIe armée. Si cela n'arrivait pas et que l'ennemi passât dans le dos de la Ire armée de l'autre côté de la Marne, le danger existait, pour la Ire armée, d'être entièrement entourée et repoussée en direction ouest.

« Lorsque, le 9 septembre au matin, l'ennemi franchit la Marne en nombreuses colonnes entre la Ferté-sous-Jouarre et Château-Thierry, il n'y eut plus de doute que la retraite de la Ire armée, d'après la situation tactique et opérative, était inévitable et que la IIe armée aussi devrait reculer pour ne pas être absolument tournée dans son flanc droit. D'accord avec le représentant du Grand Quartier général, ce fut le plan qui fut adopté avec l'intention d'établir un nouveau front en arrière sur l'Aisne.

« Bien que cette résolution de reprise en arrière de la IIe armée fût arrêtée dès le 9 au matin, l'avance victorieuse de l'offensive du centre et de l'aile gauche de la IIe armée fut encore continuée d'abord et à pleines forces, de telle sorte que, l'ennemi ayant été repoussé partout, la IIe armée put commencer, *dans l'après-midi du 9 septembre*, le mouvement en arrière partant de l'aile gauche. (Nous verrons si cet exposé répond tout à fait à la réalité.)

« Le corps de la Garde et les 32e et 23e divisions de réserve saxonnes et 24e division commandées par le général von Kirbach, commencèrent ce mouvement de retraite à partir de 1 heure de l'après-midi. La Garde prit la route de Fère-Champenoise-Vertus-Carrefour à l'est d'Avize-Athis-Tours-sur-Marne ; et le général de Kirbach avec ses trois divisions à l'est de cette route. Des arrière-gardes, *avec une forte artillerie*, furent laissées en contact avec l'ennemi jusqu'à l'entrée de la nuit.

« Le mouvement du gros de la 14e division et du Xe corps (c'est-à-dire les troupes qui combattent à l'ouest des Marais de Saint-Gond et à la route no 51) ne devait pas commencer avant 2 heures de l'après-midi.

« Le commandement de la IIe armée demeura tout d'abord, le 9 septembre, à Montmort et s'en alla ensuite à Épernay en passant par Moussy. Le grand commandement général en fut avisé (ce qui implique que la retraite se fit sans ordres du Grand Quartier général).

« Le « décrochement » eut lieu sans aucune difficulté. Les troupes qui marchaient les premières atteignirent environ la ligne de Mareuil-en-Brie, Vertus ; toutes les colonnes et les trains franchirent aussi la Marne le 9 septembre. L'ennemi ne prit pas la poursuite au centre et à l'aile gauche et ne reprit le contact que le 10. C'est seulement devant la 13e division d'infanterie que l'ennemi fit pression, mais sans succès. Le mouvement se poursuivit le 10 septembre, etc. (1). »

Rien n'est plus clair : c'est la retraite sur toute la ligne après une offensive à gauche dans la matinée pour renforcer le pivot ; l'artillerie est laissée en arrière pour faciliter le décrochement et couvrir la retraite. On est très fier d'avoir passé la Marne avec armes et bagages dans la journée du 9.

Pour en finir avec les résolutions du commandement allemand dans cette journée du 9 (ou plutôt avec ses velléités contradictoires ; car il va sans dire que les divers mouvements s'accompagnèrent d'une confusion terrible et de querelles effoyables à coups de téléphone et de radios entre les chefs et les Etats-majors), notons que Bülow, soutenu, à ce qu'il semble, par le Grand Quartier général, eut, un moment, l'intention de renouveler en avant d'Epernay le « crochet défensif » qui avait été d'un si médiocre usage à Montmirail-Chézy. En effet, les télégrammes par fil nous apprennent que, le soir du 9, le commandement allemand espère encore arrêter le mouvement de retraite à la hauteur d'Epernay. Il ordonne, qu'à l'est de ce point, en pivotant autour de lui, les armées de gauche contiennent l'offensive pour arrêter

(1) Von Bülow, *Mémoire justificatif*, loc. cit.

LA ROUTE DE SAINT-SOUPPLETS A MARCILLY

l'ennemi. C'était une nouvelle manœuvre qui commençait, spécialement dirigée contre l'armée Franchet d'Espérey et l'armée Foch déjà lancées à la poursuite.

Mais, pour obtenir un résultat appréciable dans une situation si difficile, il eût fallu que le pivot (c'est-à-dire la IIe armée) fût solide. Si elle ne l'était pas, elle prêtait le flanc par sa droite à un adversaire victorieux. Bülow, faisant blanc de son épée brisée, télégraphiait encore : « Puisque la Ire armée ne peut pas *ou ne veut pas* me soutenir, c'est à moi de l'appuyer. » Il se vantait. En fait, la liaison n'existait plus entre la Ire et la IIe armées. Une minute de retard dans le mouvement de retraite et tout était définitivement compromis. Et puis les troupes n'en pouvaient plus et *n'en voulaient plus*. Il n'y avait qu'à fuir jusqu'à la Vesle et jusqu'à l'Aisne. Trop heureux si l'on pouvait faire tête sur cette ligne, grâce aux renforts que l'on attendait de l'armée von Heeringen accourue de l'Est!

L'OFFENSIVE FRANÇAISE A LA 5e ARMÉE, DANS LA JOURNÉE DU 9. Voyons, cependant, comment cette journée du 9, — cette journée de victoire, — fut conduite et fut comprise dans le camp français, à la 5e armée.

Le *corps de cavalerie* progresse à gauche en liaison entre l'armée britannique et le 18e corps dans l'ordre suivant : la 10e division de cavalerie et la 4e division en avant, la 8e division, un peu en arrière.

Dès que les avant-gardes se mettent en découverte, elles apprennent des habitants que les Allemands se sont retirés *le* 8, entre 18 *heures* et 19 *heures*, de la rive droite de la Marne. Ils ont quitté Bonneuil-sur-Marne en direction de Coupru et du Bois du Loup.

Donc, la retraite de von Kluck a commencé dans cette région, dès le 8 au soir, avec direction générale les hauteurs du Clignon. Le projet de « crochet défensif » était conçu à ce moment.

D'après le rapport des avant-gardes, on eut

très nettement l'impression de la retraite définitive de l'ennemi.

« Le soir, en entrant dans ma chambre à coucher, qui est, comme les autres jours, un grenier à foin, — j'entends encore le général épanoui me dire, et de quelle voix : « Ils f... le camp ! »

Aussi l'ordre est donné de franchir la rivière et de galoper, dès la première heure, sur les talons de l'ennemi : « *Un escadron de découverte partira à 3 heures du matin et cherchera à s'emparer du pont de Nogent-l'Artaud. Le reste de la division sera sur pied à 5 heures.* »

L'aspect du pays et les récits des populations ne laissent plus aucun doute :

« Les habitants sont unanimes à dire que les Allemands battaient en retraite dans le plus grand désordre. Les fantassins couraient en colonnes épaisses entremêlées d'artillerie. Les cavaliers traversaient les champs au galop. Les clôtures sont brisées, couchées, pliées, par la ruée vers le nord (1). »

A 10 h. 45, au moment où le corps de cavalerie se prépare à aborder la rivière, un ordre de marche nouveau est adressé aux divisions : L'armée britannique s'étant étendue sur sa droite et marchant de Sablonnières sur Nogent-l'Artaud, et d'autre part, les avant-gardes du 18e corps marchant de Montfaucon sur Essises et Chézy-sur-Marne, le couloir entre les deux armées se resserre de plus en plus : les deux divisions de cavalerie se mettront donc en colonnes, la 10e division en avant et progressant sur Chézy, la 4e s'arrêtant au sud de la Chapelle pour laisser passer la 10e.

A ce moment, l'armée britannique fait savoir qu'on lui signale une force d'infanterie allemande vers Etrepilly, ainsi qu'une brigade de cavalerie allemande que la division anglaise a l'intention d'attaquer (en fait, c'est le IIe corps allemand et la cavalerie de von de Marwitz fuyant vers le nord) ; mais ce renseignement a pour effet d'arrêter, comme nous l'avons dit, la progression de l'armée anglaise, l'après-midi. Un effet analogue se produit, par contre-coup, dans le corps de cavalerie.

« [Au début de la journée], nous avançons remarquablement vite, dit le capitaine Langevin. Nos reconnaissances ont déjà atteint la Marne et se sont emparées de deux ponts. La cavalerie anglaise est en marche plus au nord. A midi, le général a reçu l'ordre de passer la Marne. Vers une heure, nous arrivons sur l'arête du plateau qui longe au sud la vallée. Nous scrutons du regard toute la côte opposée. Diable ! c'est que l'expérience d'hier nous a servi. Le général se méfie encore et prononce le mot mystique de « traquenard »... *Une certaine hésitation devant l'inconnu nous fait marquer un temps d'arrêt...* Enfin, toutes tergiversations passées, la marche reprend... et nous franchissons la Marne.

« Personne n'inquiète notre passage... Quand nous arrivons quelque part, à Vieils-Maisons, à la Chapelle-sur-Chézy, à Azy, à Essonnes, partout les habitants disent : « Les Allemands sont partis, il n'y a pas deux heures. » Et, le plus souvent même, ils ajoutent : « Ils se sauvaient pêle-mêle sans dire un mot »... Cinq kilomètres seulement nous séparaient parfois de l'ennemi... On avait dit : « Poursuite ! » A cet ordre qui est un appel, il eût fallu répondre : « Poursuite ! » et ne plus vouloir que cela. »

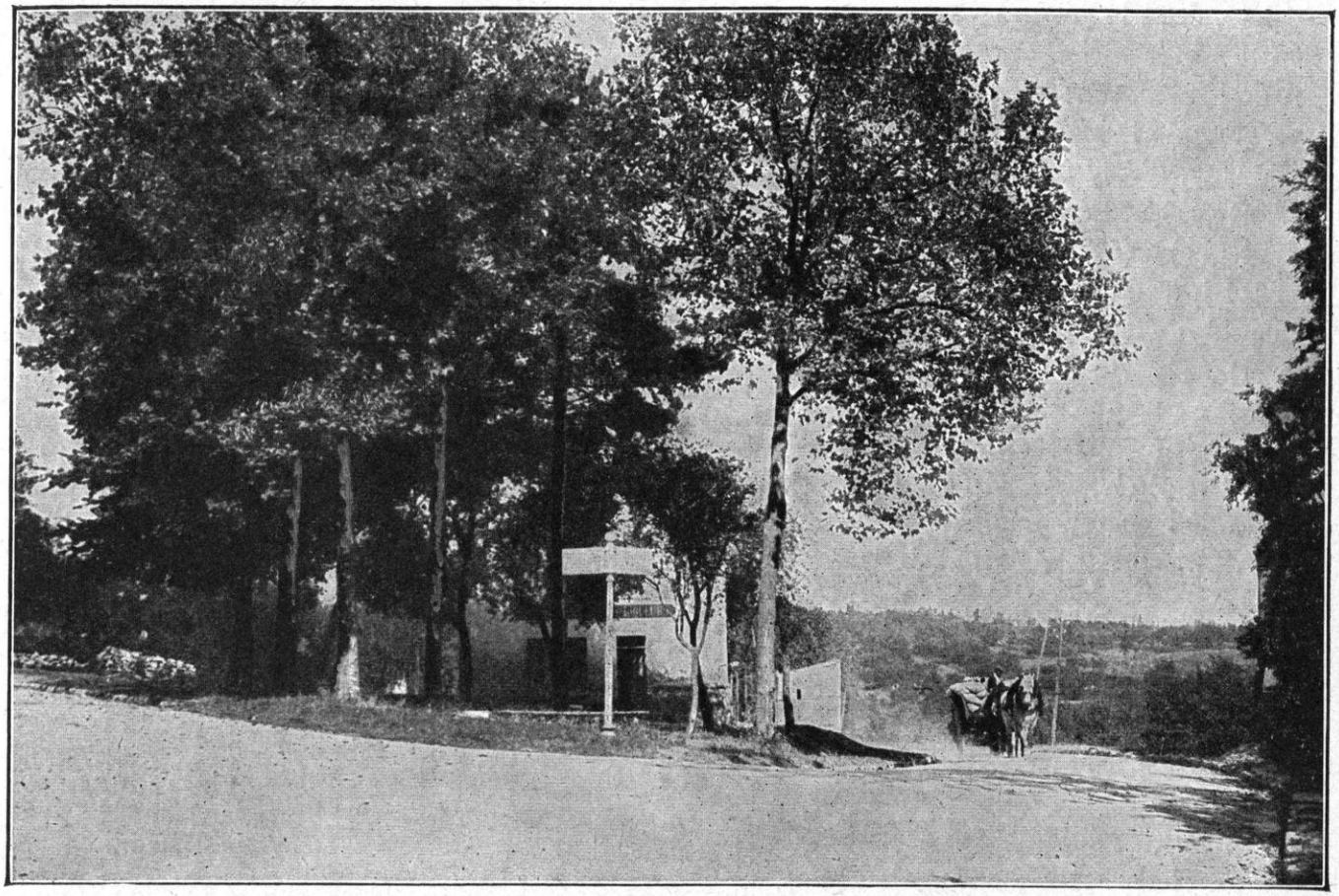
Au lieu de cet élan, le ralentissement, si marqué à l'armée britannique, et qu'explique en partie la fatigue des chevaux, attarde également la marche du corps de cavalerie. A 16 h. 30, la 4e division arrive à la ferme Noisette où elle rejoint la cavalerie et l'infanterie anglaises tout à fait arrêtées.

L'ordre de cantonnement est donné ainsi qu'il suit : la 4e division à la ferme Malassise, Crogis, Montcourt, la 10e à Château-Thierry (ouest), la 8e division à Chézy-le-Moncet.

Par la proximité d'Etrepilly, on voit combien est minime la distance qui, le 9 au soir, séparait les deux armées, l'une en retraite et l'autre en marche.

Que fût-il arrivé si les divisions de cavalerie françaises et anglaises fussent entrées ensemble dans la traînée de l'armée allemande? N'y eut-il pas là une de ces occasions manquées, et peut-être une de ces « fautes dans l'exécution » dont se plaignit si justement, à diverses reprises, le général en chef ? Le soldat lui-même le sentit : « La fougue des premières heures de la poursuite s'est éteinte peu à peu, faute d'avoir été nourrie par une volonté directrice qui eût

(1) Capitaine Langevin (4e division de cavalerie), *Cavaliers de France*, p. 186.



CARREFOUR DES ROUTES DE PENCHARD ET DE BRÉGY (*Cliché M. Meys*).

décuplé, en les tendant, nos vouloirs et leur puissance utile » (Langevin).

A droite du corps de cavalerie, *le* 18e *corps* (général de Maudhuy) avait pris la poursuite avec entrain. La fin de la journée, le 8, avait été à la fois très rude et très efficace. La 36e division avait tourné Marchais-en-Brie ; mais le tir de l'artillerie allemande, installée sur le plateau de Fontenelle, au nord-ouest de Montmirail, avait arrêté son élan. A la nuit, le 18e régiment d'infanterie avait enlevé Marchais-en-Brie attaqué à la baïonnette. La route est découverte jusqu'à la Marne.

La marche pour le 9 est ordonnée ainsi qu'il suit : à gauche, et joignant le corps de cavalerie, la 38e division avec ses avant-gardes à Essises, ses gros à Ville-Chamblay, tenant tout le plateau de la Grande-Forêt ; à droite, la 36e division avec une avant-garde à la Malmaison (au nord-est de Viffort) et la tête de ses gros à Viffort, le tout défilant sur la grand'route de Fontenelle à Château-Thierry ; en arrière, la 35e division, dans la région de Rozoy-Belleval.

Une fois sur les hauteurs qui dominent les rives sud de la Marne, le corps voit s'étendre à ses pieds toute la vallée vêtue de peupliers ; les routes sont blanches, quelques fumées sur l'horizon. Les avant-gardes galopent jusqu'à la rivière : elles rapportent que les voies sont libres et les ponts intacts.

Von der Marwitz n'a même pas eu le temps d'exécuter son dessein de les faire sauter : ils sont aussitôt occupés.

Le corps pousse sa pointe sans désemparer et, d'ailleurs, sans trouver aucune résistance.

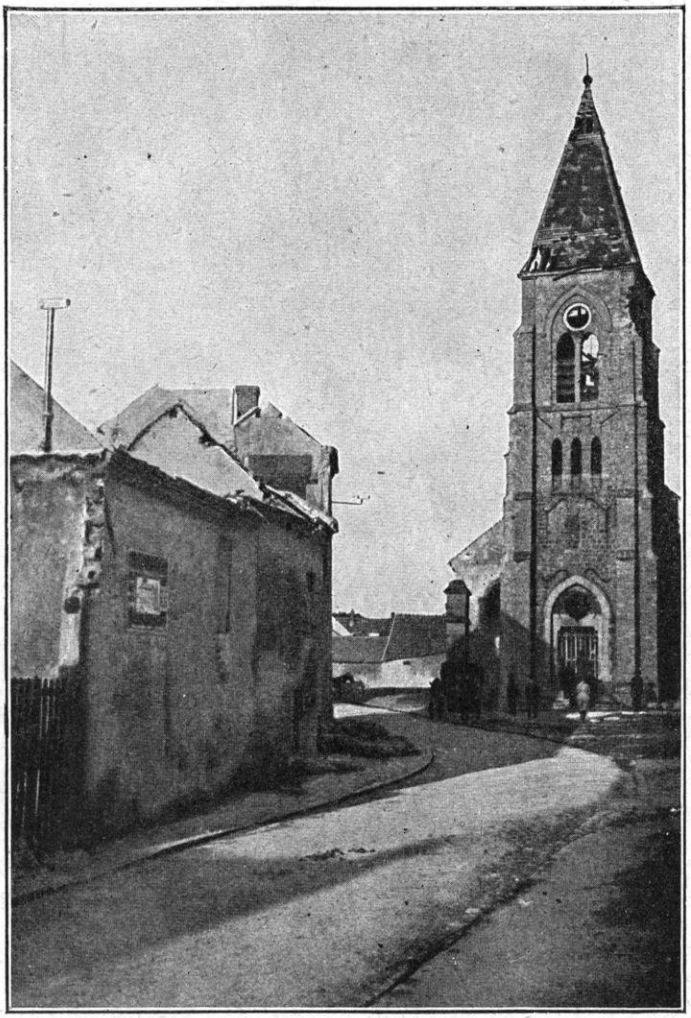
Une brigade mixte, la 36e, est poussée sur la rive droite de la Marne par le pont d'Azy ; d'Azy elle grimpe au coteau de Bormeil et au nord. Le 1er zouaves est jeté à droite, dans Château-Thierry, qu'il trouve en partie dévasté et quelques maisons incendiées par l'ennemi. On fait, dans la ville, un grand nombre de pri-

sonniers, dont le général von Pfeil-und-Klein-Ellgüth.

A 20 heures, tout le corps est reparti sur les deux rives de la Marne, ses avant-gardes sur la rive droite, d'Azy à Château-Thierry.

Le 4e *groupe des divisions de réserve* (général Valabrègue) a reçu l'ordre de s'intercaler entre le 18e et le 3e corps et de se tenir en ligne avec l'ensemble de la 5e armée. Il se porte sur la Marne en une seule colonne par Vinet, Marchais-en-Brie, Villemoyenne-sur-Pargny; l'ordre est donné de talonner partout l'ennemi, de le gagner et de passer la rivière.

Mais les Allemands ont débarrassé le pays et c'est sans rencontrer aucune résistance que le gros du 4e groupe des divisions de réserve bivouaque, le 9 au soir, autour d'Artonges. Cependant quelques compagnies ont été projetées en avant, jusqu'à Château-Thierry. Je lis sur un carnet de route :



BARCY. — L'ÉGLISE

9 *septembre.* — Départ vers 5 heures du matin. Nous sommes toujours en réserve d'armée; aussi nous ne voyons rien. Croisons un convoi de prisonniers. Recevons l'ordre de nous garder pendant les haltes : de nombreux détachements de cavalerie allemande sont égarés dans les bois aux environs. Il pleut. Nous approchons de Château-Thierry et repassons sur le plateau où nous avions été tant canonnés huit jours auparavant. Nous descendons sur la ville qui fume à nos pieds. Quelques coups de canon au loin. Pendant une halte à proximité d'un bois, je trouve, en plaçant des sentinelles, deux grandes voitures chargées de toute la comptabilité d'une compagnie et de ballots d'effets, auprès un cheval de dragons abandonné. Epaves partout. Nous cantonnons à Blesmes, village à flanc de coteau dominant la Marne. Les habitants sont restés dans le pays : ils nous racontent que *la veille, vers 3 heures du matin,* ils ont assisté à la fuite éperdue de l'artillerie boche, qui au risque de se broyer a dévalé au galop les ruelles étroites et en pente du village. (C'est sans doute le déguerpissement de la cavalerie de von der Marwitz.) Une heure après, les Français arrivaient (1).

Le 3e corps (général Hache) est, comme nous l'avons dit, placé au centre de la 5e armée : c'est lui qui fait la jonction entre la manœuvre de l'ouest tendant à rabattre von Kluck vers Paris et la manœuvre vers l'ouest tendant à rabattre von Bülow sur Epernay. Il a eu affaire, dans le cours de la journée du 8, au « crochet défensif » de Bülow ayant sa tête d'angle à Montmirail.

Nous avons dit par quelle savante manœuvre Montmirail a été débordé par la division Mangin dès la fin de cette même journée du 8. Bülow a compris, soudain, le danger qu'il court s'il est pris de flanc sur le plateau de Vauchamps. En grande hâte, il donne l'ordre à son VIIe corps et à sa cavalerie d'évacuer Montmirail dès le 8 au soir. Cet ordre paraît être de 10 heures environ. Quoi qu'il en soit, Montmirail et la région environnante se vident de troupes allemandes dans la nuit du 8 au 9, et à partir de

(1) Carnet de route du lieutenant G. Hanotaux.

BAS-BOUILLANCY. — LE CHATEAU ET LA FERME

3 heures du matin, nos patrouilles entrent dans la ville.

Ce fut là sans doute, avec l'événement d'Esternay, l'un des faits décisifs de la bataille de la Marne, puisque l'armée de Bülow se trouvait désormais sans liaison effective avec l'armée de von Kluck. Rejetée définitivement vers l'est, elle était en grand péril si elle s'attardait sur la route nº 51, objectif principal de l'offensive sur le sud.

On peut dire que, à ce moment précis, la 5e armée est victorieuse.

Joffre le sait si bien, qu'avec sa méthode véritablement géniale, de puiser ses réserves dans ses corps combattants et de les reporter ailleurs au fur et à mesure que leur tâche est accomplie sur un point, il donne l'ordre de décrocher la 37e division (général Comby) pour être embarquée à Esternay à destination de l'armée Maunoury. C'est comme si, dans une course, il prenait le parti de « couper au court. »

Voici donc le 3e corps affaibli d'une division. Mais la tâche s'est singulièrement allégée devant lui.

Les deux divisions Pétain et Mangin, la première à gauche et l'autre à droite, se mettent en mouvement, de Montmirail vers la Marne. Le 7e chasseurs est à Marchais à 7 h. 30. Les deux divisions ont franchi le Petit Morin entre Courbetaux et Vinet. La marche se poursuit sans difficulté en direction de Margny et Verdon. L'ennemi a évacué Verdon à 15 h. 40 et a continué sa retraite vers Le Breuil ; direction excellente, puisqu'il est repoussé vers l'est.

Cependant, au delà de Margny, la situation se révèle tout à coup plus délicate. L'artillerie lourde allemande s'est arrêtée sur les hauteurs dominant Margny et, de là, elle prend à partie notre 5e division au débouché de Corrobert. Nous avons le récit du combat, où notre artillerie lourde entre en jeu et prend nettement le dessus sur l'artillerie allemande :

« Au sortir de Montmirail, la colonne s'arrête... Vers midi, je reçois l'ordre de me porter en avant avec mon artillerie lourde sur la route de Corrobert. Je croise le général Rouquerol : comme je lui demande un ordre, il me fait connaître que je suis à la disposition du général Man-

gin qui se trouve en avant. Je continue ma route et, avant d'arriver à Corrobert, je rencontre le général Mangin.

« La marche de la division est arrêtée : une artillerie lourde allemande bat tout le terrain au nord de Corrobert. Le 43e d'artillerie, qui est en batterie dans cette région, n'a pu arriver à la faire taire. Le général me donne la mission suivante : « Battre la route qui part de Verdon vers le nord, par laquelle l'ennemi doit se retirer; contrebattre l'artillerie lourde allemande qui doit se trouver dans la région nord de Margny ; appuyer l'attaque de notre infanterie sur Margny. Faites vite. » J'envoie l'ordre aux commandants de groupe de venir me rejoindre et nous partons en reconnaissance. Nous traversons le village et ne pouvons obtenir aucun renseignement sur l'emplacement exact de l'artillerie lourde allemande. Le pays est vallonné et coupé de petits bois qui limitent la vue. En vain nous parcourons au galop les différentes régions où il semblerait possible d'établir des observatoires : impossible de rien voir, ni Verdon, ni Margny. Il ne nous reste qu'un moyen à essayer : déterminer nos éléments de tir en nous servant de la carte et de la boussole; envoyer des lieutenants observateurs avec les troupes d'infanterie qui montent vers Margny : ils nous renseigneront. De l'étude que j'ai faite du terrain quand, quelques jours auparavant, j'ai passé, au cours de la retraite, par Margny, il résulte pour moi que l'artillerie lourde allemande doit être au nord de Margny, vers la Haute-Foy, et je trace, dans cette direction, un carré de 600 mètres que le groupe de 120 doit prendre sous son feu. Les groupes sont répartis avec cet objectif. Le feu est ouvert, les servants y vont de bon cœur, ayant mis la veste bas... Bientôt l'artillerie allemande cesse son tir. Nous recevons des renseignements de nos lieutenants observateurs. Changement d'objectif : battre Margny; il est convenu que le tir cessera à 16 heures : à cette heure-là, notre infanterie donnera l'assaut. A 17 heures, on annonce que Margny et Verdon sont pris.

« Je me porte en avant sur la route de Verdon pour obtenir de nouveaux renseignements. J'apprends en chemin qu'une forte colonne allemande sort du Breuil vers Igny-le-Jard. L'artillerie lourde et le 43e se portent en avant pour le prendre sous son feu... A Verdon, je vois le général Mangin qui m'exprime toute sa satisfaction pour les résultats obtenus... Nous arrivons aux Combes. Le succès se confirme. 300 ou 400 tués ou blessés, 2 000 fusils pris. — *Le général Mangin* : « On dit que vous avez dépensé « beaucoup de munitions. Combien avez-vous tiré de « coups ? — *Moi* : Le groupe qui tirait sur Margny a « employé 17 coups par pièce, celui de Verdon 35 coups, « soit 600 coups environ pour les deux groupes. — *Le général* : C'est très peu si on compare aux dépenses de l'artillerie de campagne. »

Le stationnement du corps, le 9 au soir, a lieu à L'Echelle-le-Franc, Vauchamps, Verdon, Romandie, Courbehaut, Corrobert. Toute la région de Montmirail accueille les soldats du 3e corps comme des libérateurs. Les glorieux souvenirs de la campagne de 1814 revivaient, cent ans après, dans tous les cœurs.

Le 1er *corps* avait, d'abord, reçu l'ordre de filer droit sur Le Breuil. Sans doute, on espérait couper ainsi la retraite de l'ennemi. Mais il semble que Bülow, quel que fût son affolement, ait compris qu'il ne pouvait pas accomplir sa retraite sur Epernay par une marche de flanc en présence de l'ennemi sans s'abriter par une contre-offensive locale. De même que von Kluck attaquait à Nanteuil-le-Haudouin pour consolider son pivot à droite, de même von Bülow réattaquait sur Soisy-aux-Bois pour consolider son pivot à gauche. Il profitait de la situation assez favorable qu'il s'était créée la veille au soir en se maintenant à proximité de Mondement et sur les marais de Saint-Gond.

Ces dispositions de l'ennemi, peu à peu découvertes, sont la cause de modifications dans la marche du 1er corps. Ainsi va s'expliquer la manœuvre respective de la retraite dans la région des marais de Saint-Gond. On peut dire que, de part et d'autre, les deux armées, reculant ou avançant par un mouvement oblique, se cherchent *par le flanc*.

Les ordres étaient donnés d'abord au 1er corps d'avoir à se porter en trois colonnes sur le Surmelin. Mais les avant-gardes mises en route dès le début de la matinée se butent, vers 9 heures, à une organisation défensive préparée par l'ennemi sur le rû de Margny (c'est cette formation défensive à laquelle a eu affaire l'artillerie du 3e corps).

Un peu plus tard arrive la nouvelle, beaucoup plus grave encore, que la 9e armée est vigoureusement contre-attaquée sur la route nº 51. C'est le système de décrochement de von Bülow qui entre en exécution. Que faut-il faire? Que fait l'ennemi? Cède-t-il ou résiste-t-il? S'agit-il d'un « traquenard »? On comprend l'embarras.

Dans le doute, le 1er corps reçoit l'ordre de s'installer sur la ligne du rû de Marigny en se tenant prêt soit à poursuivre sur le Breuil, soit à agir vers l'est pour dégager la 9e armée.

LE CANAL DE L'OURCQ A MEAUX

Pour le même motif, la 19e division, qui, appartenant au 10e corps, a été mise provisoirement sous les ordres du général Deligny, ne doit pas dépasser Fromentières.

Durant tout le milieu de la journée, le 10e corps et la gauche de la 9e armée résistent non sans de lourdes pertes à la contre-offensive allemande. Mais, vers 13 heures, au moment même où l'ennemi va déguerpir, on sent le besoin d'intervenir par une force venant de l'ouest, c'est-à-dire du *massif*, pour fixer un succès qui hésite encore vers la *plaine*. C'est l'heure de recourir au 1er corps. Il reçoit donc l'ordre de pousser le maximum de forces sur Champaubert pour prendre de flanc les formations allemandes qui s'accrochent à la route n° 51.

La 19e division est donc aiguillée en direction générale Bannay-Baye. La 2e division est chargée d'immobiliser sur Bièvre et Fontaine l'ennemi qui tient toujours les hauteurs de Margny et qui peut descendre de là sur le flanc de la 19e division engagée dans le combat. Enfin la 1re division combinera ses efforts avec ceux de la division Mangin pour enlever les hauteurs de Margny.

En somme, en raison de la situation de la 9e armée, la marche du 1er corps vers le nord est arrêtée, puis portée en direction sud-est pour être de là transformée en offensive et prendre de flanc les parties encore combattantes de l'armée von Bülow. Tels sont les ordres de 15 h. 10.

Mais il faut du temps pour retourner les formations d'un corps en marche. Un certain retard se produit ; cependant l'ennemi menace de contre-attaquer du haut des collines de Margny. Le 1er corps serait pris ainsi entre deux feux. Il y a un moment de grande anxiété. L'artillerie de la 19e division tire en direction de l'est du haut du bois de Thoult ; l'artillerie du corps d'armée tire à toute volée de la route de Vauchamps dans la même direction ; ainsi protégée, la 19e division progresse.

A 17 h. 30, la 9e armée fait savoir qu'elle a ordonné la reprise de l'offensive sur tout le front. Le 1er corps devra accompagner ce mouvement général. Si les choses sont bien exécutées, l'ennemi sera pris entre deux feux.

Le sort de la route nº 51, disputée depuis cinq jours entiers, va se décider par cette belle manœuvre en ressemblement. Voyons donc le mouvement dans son ensemble :

Une brigade attaque à la Marlière ; une autre à la Roquetterie (route de Vauchamps à Champaubert) ; une autre de la Roquetterie à Fontaine-au-Brou.

La 2e division est aiguillée sur croupe 232 et Bièvre (près la Chapelle-sur-Orbais) avec ordre d'occuper coûte que coûte pour couvrir le flanc de la 19e division qui procède à l'attaque décisive sur le flanc gauche de l'ennemi.

A 18 h. 30, la 1re et la 2e division sont maîtresses du rû de Margny, leurs éléments de droite marchent sur Bièvre.

Les troupes bivouaquent en plein champ de bataille : la 1re division sur la route de Vauchamps à Orbais ; la 2e à l'est de cette route, et la 19e division sur Montmort.

C'est dans la manœuvre du 10e *corps* que nous allons voir s'affirmer cette maîtrise du champ de bataille qui fixa, à la dernière minute, la victoire dans le camp français, alors que, sur tant de points, elle semblait hésiter encore. Heureuse fortune — fortune méritée — pour le général Joffre d'avoir eu, par son choix de la dernière minute, en ce point critique et à cette heure décisive, des lieutenants tels que Franchet d'Esperey et Foch. Une grande part du succès final leur appartient.

Mais, pour mettre ces événements en pleine lumière, il paraît préférable de considérer le rôle du 10e corps dans ses rapports avec la 9e armée et, pour cela, d'exposer la situation d'ensemble de cette armée dans la journée critique du 9 septembre.

Pour la 5e armée, son œuvre dans la journée du 9 est magnifique : c'est un vaste hémicycle de terrain dégagé et réunissant les deux batailles, celle de l'ouest et celle de l'est, celle du *massif* et celle de la *plaine*. Tel est le résultat de la manœuvre prudente et méthodique du commandement français, résultat où domine de notre côté, l'art des liaisons, tandis qu'il est si lourdement négligé du côté allemand.

L'ennemi est en fuite et cède surtout devant des « mouvements », quelles que soient ses velléités de résistance.

Nous allons voir comment, par ces mêmes mouvements, la route nº 51 et, par conséquent, la gauche de la 9e armée, va se trouver entièrement dégagée.

CHAPITRE LI

LA CRISE SUPRÊME AUX MARAIS DE SAINT-GOND (9 Septembre).

Liaison étroite entre la 5e et la 9e armée. — Les résolutions prises dans les deux armées allemandes, l'armée von Bülow et l'armée von Hausen, pour la journée du 9. — Derniers combats à la route nº 51. La manœuvre de la 42e division. — Les marais de Saint-Gond et les Sommes dégagés. Victoire de Fère-Champenoise. — Liaison avec la 4e armée. — Retraite allemande sur toute la ligne, le 9 au soir. — Fuite et désarroi.

CETTE journée du 9 aux marais de Saint-Gond est pleine d'obscurité et les récits que l'on en a faits s'en ressentent. Il était extrêmement difficile aux chefs locaux de se rendre compte des résolutions prises dans le camp adverse, où l'on combinait à la fois la retraite et l'attaque à fond.

Il y avait dans ce qui se produisait chez l'ennemi une sorte de contradiction, puisqu'il paraissait se retirer à l'ouest tandis qu'il continuait à attaquer à l'est. On pouvait donc se demander si l'on n'était pas en présence d'un simulacre, sinon d'un « traquenard ». Ajoutez, pour compliquer encore une situation si anxieuse, la fatigue des troupes après cinq jours de combats qui n'avaient été qu'un long et sanglant piétinement sur place ; ajoutez la quasi-impossibilité du ravitaillement, la consommation inquiétante des munitions, l'énervement des projets conçus et inopérants, l'alternative des espérances et des déceptions, et enfin cette vie putride parmi des marais à demi desséchés, des plaines d'une blancheur éblouissante, la piqûre des moustiques, ces maux grands et petits supportés avec une ténacité héroïque, mais dont il semblait que l'on ne voyait pas la fin.

A la guerre surtout, c'est le dernier quart d'heure qui décide. Le général Foch le criait à tout son entourage ; il tenait son armée à bout de bras, à force de confiance raisonnée et d'autorité clairvoyante. Tout de même, les heures paraissaient longues et voilà que, au moment où on annonçait, de partout, la victoire des armées françaises et la retraite de l'ennemi, ici, il continuait à attaquer et à avancer !

Nous avons dit les péripéties de la journée du 8 à la 9e armée. A la tombée du jour, une lueur d'espoir était apparue. A la route nº 51, l'ennemi avait renoncé à ses attaques sur la côte de Mondement-Montgivroux, et ses troupes avaient été ramenées légèrement en arrière, alors que le cours de l'après-midi leur avait été si favorable. A droite, c'est-à-dire dans la région de Fère-Champenoise, l'attaque montée par le général Foch, sous les ordres du général Dubois, avait obtenu un réel succès : l'ennemi était contenu au sud de Fère

et l'offensive de flanc avait dégagé la région des Sommes et sérieusement menacé les communications de l'ennemi.

On avait donc repris courage ; mais on n'en restait pas moins haletant et inquiet du lendemain, quand la lourde nuit du 8 au 9 septembre s'était abattue sur des régiments éreintés et décimés.

Le commandant en chef ne s'endormit pas. Ramassant dans son esprit l'ensemble de la situation, il comprit que ses propres ressources étaient maintenant insuffisantes pour obtenir le succès particulier destiné à se fondre dans la victoire générale. Il avait donc un double devoir : d'abord tenir et, en même temps, appeler à lui toutes les forces dont pourrait disposer en sa faveur le haut commandement.

Ses télégrammes et ses ordres libellés pendant la nuit avaient eu ce double objet :

D'abord sa propre armée : Les corps de la 9e armée doivent s'organiser le plus fortement possible sur les positions qu'ils occupent. Le 11e corps, en particulier, s'établira solidement à Fère-Champenoise et le 9e corps autour de cette localité ; la 18e division autour d'Œuvy.

La division marocaine tiendra la côte de Mondement-Montgivroux et la gardera coûte que coûte.

Ensuite le Grand Quartier général : On lui demande des renforts urgents. Ces renforts, sont en route; ils prendront position à sa gauche et à sa droite.

A gauche : ordre a été donné à la 5e armée de mettre à la disposition de la 9e armée le 10e corps, qui coopérera avec celle-ci comme il l'a fait dans la journée du 8.

Le général Foch demande donc au général Franchet d'Espérey de faire relever par le 10e corps et la 51e division de réserve, la 42e division (Grossetti).

Cette division se trouve mise ainsi à la disposition de la manœuvre de Foch. Nous dirons plus tard les conséquences de cette décision si importante.

A droite : la 6e division de cavalerie venant de Lorraine débarquera vers Brienne au cours de la journée et elle formera avec la 9e division de cavalerie un corps de cavalerie aux ordres du commandant de la 9e armée.

Voici donc que la 9e armée se reconstitue et doit être prête à recevoir de nouveau le choc de l'ennemi s'il se produit le 9 au matin.

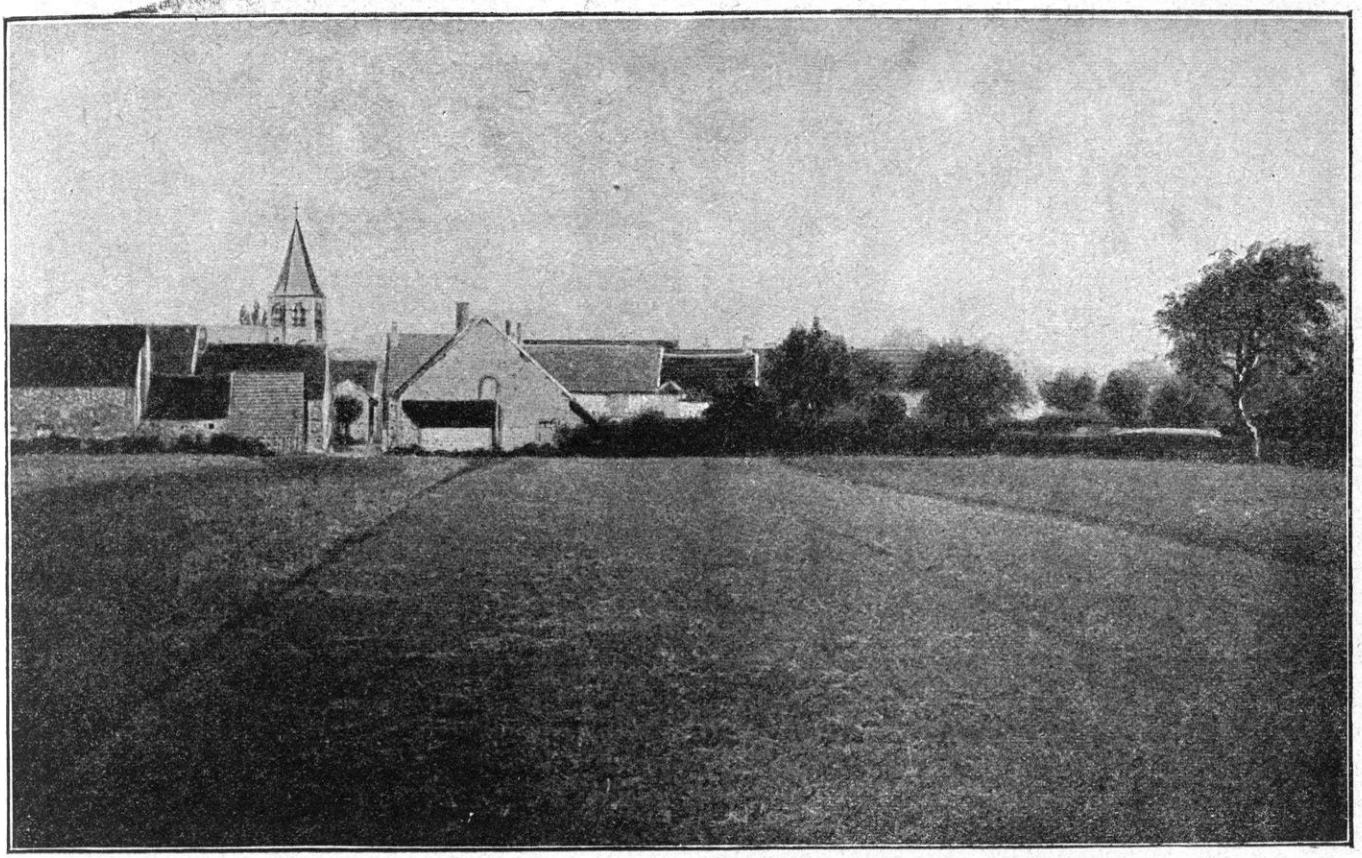
Considérons donc dans son ensemble le front que forme cette armée : la 42e division quitte la route nº 51, où elle a tant et si bien travaillé, pour s'acheminer par Linthes et Pleurs où elle va servir au dessein du général Foch. Le 9e corps et le 11e corps sont jetés en écharpe, à travers la ligne des marais de Saint-Gond et la ligne des Sommes. Ils bloquent étroitement Fère-Champenoise. A travers la trouée de Mailly, la 60e division de réserve appuyée par les deux divisions de cavalerie s'oppose à tout progrès nouveau de l'ennemi tout en se préparant à prendre la poursuite, s'il fléchit.

Ajoutons que la 9e armée est calée à gauche et à droite par les deux armées voisines. La 5e armée ne se contente pas de lui avoir cédé son 10e corps et l'une de ses divisions de réserve : elle prépare la belle manœuvre de flanc du 1er corps sur les hauteurs de Bièvre et sur Champaubert et Baye que nous avons racontée ci-dessus. De l'autre côté, Langle de Cary, après les beaux combats que nous allons bientôt raconter, est prêt à donner son effort suprême. Ainsi, une concentration se fait autour de la haute figure de Foch. L'ennemi sera chassé des marais de Saint-Gond ou il y périra.

LE PLAN DES ALLEMANDS LE 9, CONTRE LA 9e ARMÉE

Mais quelle est, au juste, la disposition des esprits dans les deux armées ennemies opposées à Foch, l'armée Bülow et l'armée von Hausen, dans cette journée du 9? Qu'allait-on faire? Qu'espérait-on encore?

Ce que Foch ne pouvait que conjecturer, nous le connaissons, maintenant, d'après les révélations des deux chefs allemands qui



VILLEVENARD. — LES ABORDS DU VILLAGE

eurent à prendre parti et à enregistrer, dès lors, la défaite.

Comme nous l'avons dit, Bülow voit, dès le 9 au matin, que la retraite s'impose ; mais, soit dessein de dissimuler le plus longtemps possible son projet à l'ennemi, soit difficulté de se décrocher sans précipiter ses troupes dans la panique, il donne l'ordre d'attaquer dans la matinée du 9, sur son centre, c'est-à-dire aux marais de Saint-Gond, et sur sa gauche, c'est-à-dire sur la route nº 77.

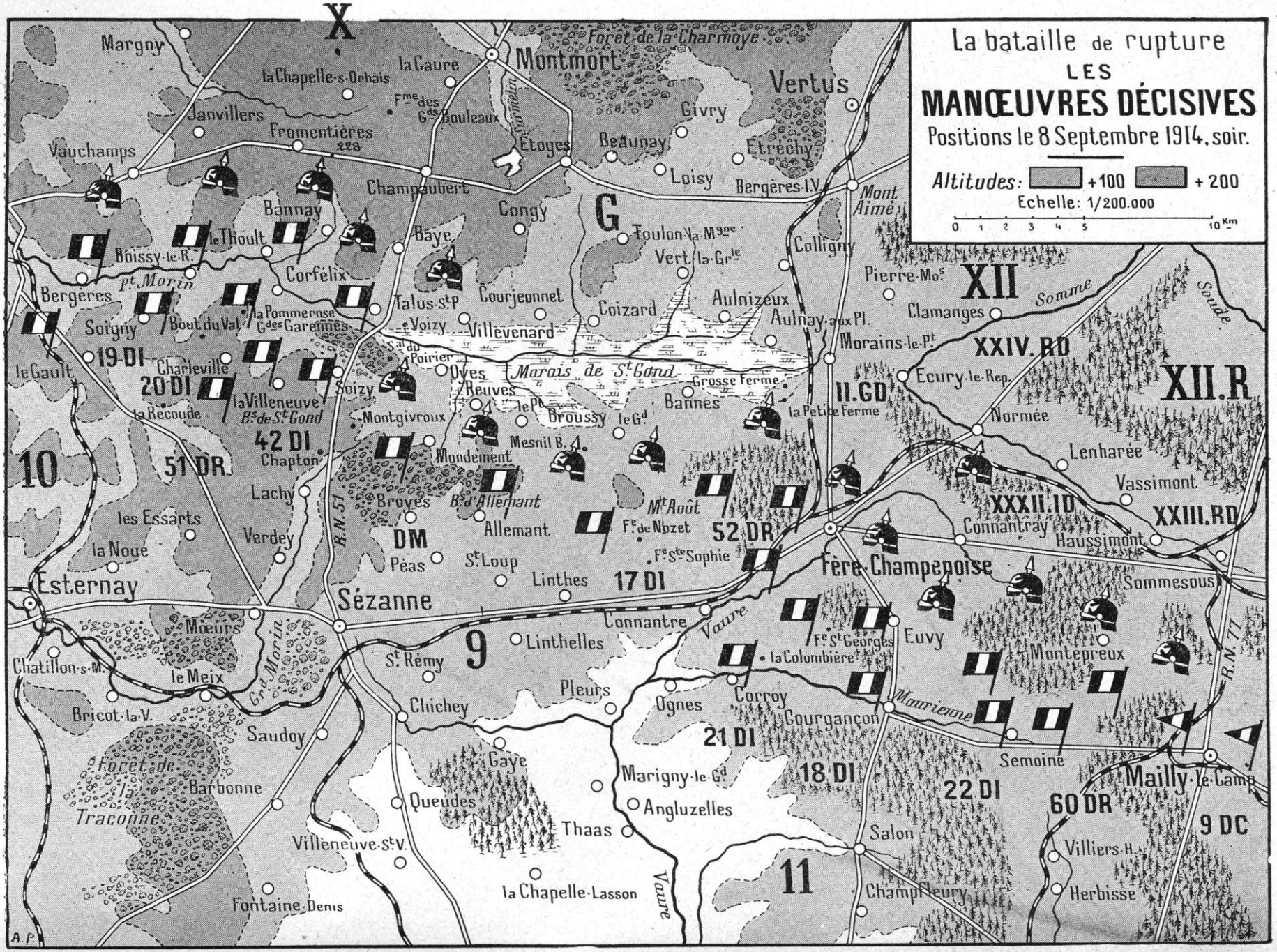
« Bien que la résolution de ramener en arrière la IIe armée fût prise dès le 9 au matin, écrit-il, l'avance victorieuse de l'offensive du centre et de l'aile gauche de la IIe armée fut encore continuée, d'abord *et de toutes nos forces* ; lorsque l'ennemi fut repoussé partout, la IIe armée procéda, *dans l'après-midi du 9 septembre*, au mouvement en arrière en commençant par l'aile gauche. »

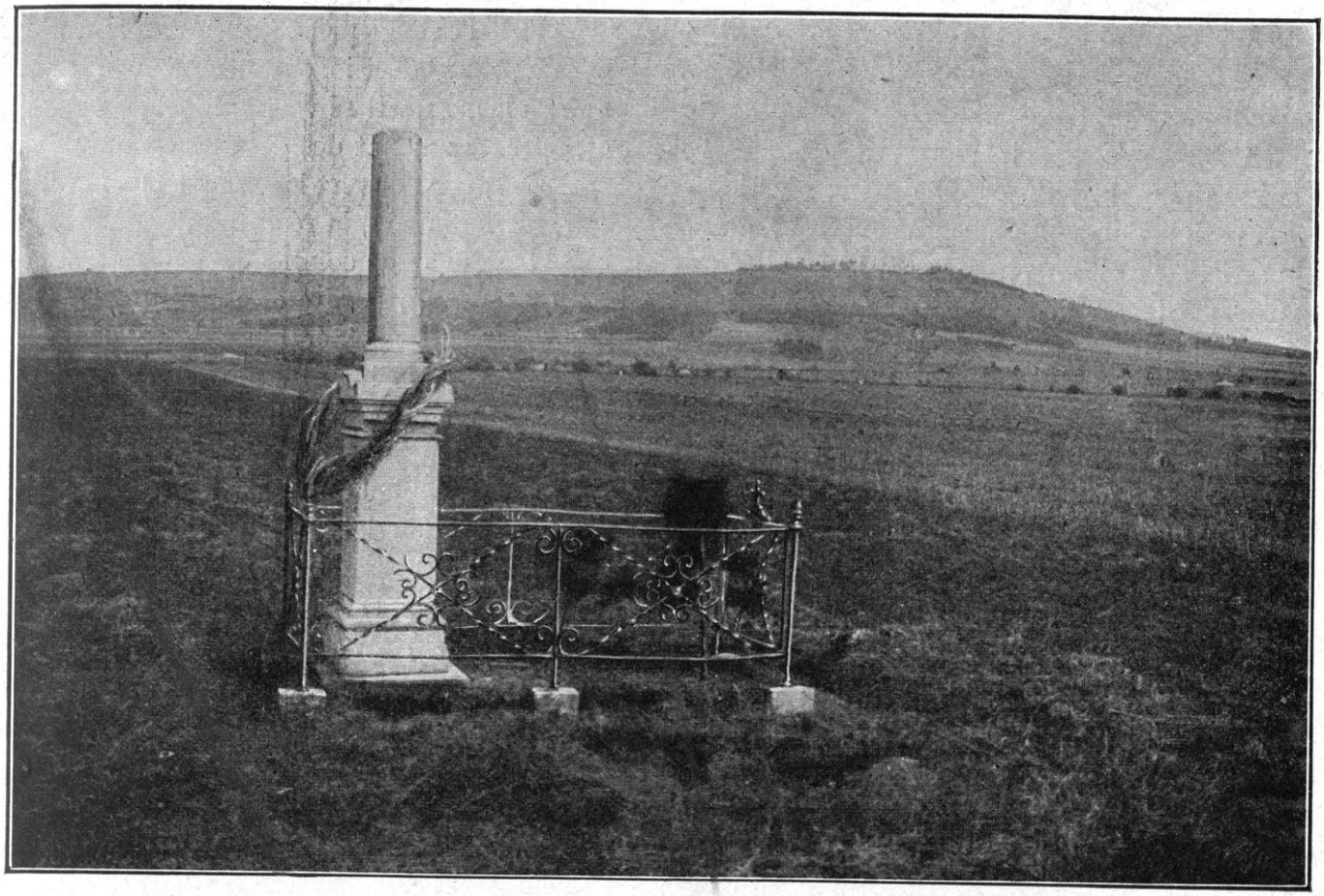
C'est cette disposition qui donne, à la journée du 9, ce caractère si singulièrement tourmenté et troublé que nous allons voir se traduire dans le camp français.

Dans le camp allemand, toutes les mesures sont prises pour la retraite, une fois que le coup de boutoir sera assené. Le quartier général de von Bülow est transporté de Montmort à Épernay en passant par Moussy. « Le grand quartier général en fut alors avisé », dit en propres termes von Bülow, ce qui tend à prouver que ce général agissait de son initiative propre. Et il ajoute : « Le décrochement se fit sans aucune difficulté. »

Il s'accomplit dans l'ordre suivant : une forte artillerie, une des arrière-gardes, furent échelonnées de manière à couvrir la retraite et à garder les contacts avec l'ennemi jusqu'à l'entrée de la nuit. La nuit tombée, elles avaient l'ordre de quitter le terrain le plus rapidement possible, en se dissimulant à la faveur de l'obscurité.

La gauche de l'armée, c'est-à-dire la partie qui est en liaison avec l'armée von Hausen, partira la première. Puis, le corps de la Garde se mettra en mouvement sur la route de Fère-Champenoise par Vertus, Avize, Athis et Tours-


La bataille de rupture
LES
MANŒUVRES DÉCISIVES
Positions le 8 Septembre 1914, soir.
Altitudes: +100 +200
Echelle: 1/200.000
0 1 2 3 4 5 10 Km
X
Margny
la Chapelle-s-Orbais
la Caure
Forêt de la Charmoye
Montmort
Vertus
Janvillers
Fromentières
Vauchamps
Champaubert
Etoges
Givry
Beaunay
Etrechy
Loisy
Bergères-l.V.
Mont Aimé
Bannay
Congy
G
Toulon-la-Mgne
Vert-la-Gle
Colligny
Boissy-le-R.
le Thoult
Corfélix
Baye
Bergères
pt Morin
Talus-St-P
Courjeonnet
Coizard
Aulnizeux
Aulnay-aux-Pl.
Pierre-Mos
XII
Somme
Soude
Clamanges
Morains-le-Pt
XXIV.RD
Ecury-le-Rep
XII.R
Sorgny
Bout du Val
la Pommerose
Gde des Garennes
Voizy
Villevenard
Marais de St Gond
Grosse Ferme
Bannes
la Petite Ferme
11.GD
Normée
le Gault
19 DI
Charleville
20 DI
la Villeneuve
Bde de St Gond
la Recoude
Soizy
Montgivroux
Oyes
Reuves
le Pt Broussy
le Gd
Mesnil B.
42 DI
Chapton
10
51 DR
Mondement
Lachy
Broyes
B.d'Allemant
Mt Août
Fe de Nbzet
52 DR
Allemant
les Essarts
la Noue
Verdey
R.N.51
DM
Péas
St Loup
Linthes
17 DI
Fe Ste Sophie
Esternay
Sézanne
Fère-Champenoise
Connantray
Haussimont
Lenharée
Vassimont
XXXII.ID
XXIII.RD
Sommesous
Connantre
Vaure
Fe St Georges
Euvy
la Colombière
Montepreux
Mœurs
Chatillon-s-M.
le Meix
Gd Morin
St Rémy
9
Linthelles
Pleurs
Ognes
Corroy
Maurienne
R.N.77
Bricot-la-V.
Chichey
Gourgançon
Saudoy
21 DI
Semoine
Gaye
Marigny-le-Gd
18 DI
22 DI
Mailly-le-Camp
Forêt de la Traconne
Barbonne
Queudes
Angluzelles
60 DR
9 DC
Villeneuve-St-V.
Thaas
Salon
Villiers-H.
Fontaine-Denis
la Chapelle-Lasson
11
Vaure
Champfleury
Herbisse
A.P.



LA PLAINE DEVANT LE MONT-AOUT

sur-Marne. Enfin, le général Kirbach, qui est détaché de l'armée saxonne avec ses trois divisions, partira un peu après, par la route à l'est. Quant au Xe corps et à la 14e division d'infanterie qui combattent sur la route n° 51, ils tiendront plus longtemps et ne commenceront leur mouvement de retraite qu'à 2 heures de l'après-midi.

Bülow, qui paraît très fier de cette marche (on triomphe comme on peut), vante le bon ordre qui y présida : « Avec les premières troupes, dit-il, on atteignit environ la ligne de Mareuil-en-Brie-Vertus. Toutes les colonnes et le train franchirent la Marne avant la fin de la journée du 9 septembre. L'ennemi ne donna pas une poursuite sérieuse au centre et à l'aile gauche. C'est seulement sur la 13e division d'infanterie qu'il fit (il s'agit des combats de Margny) quelque pression, mais sans succès. Les contacts ne furent guère repris que dans la journée du 10 septembre.

VON HAUSEN DISCUTE LES RAISONS DE LA RETRAITE

A la IIIe armée (von Hausen), on était dans une ignorance à peu près complète de ce qui se passait à la droite de la grande armée allemande. Von Kluck et von Bülow gardaient pour eux le secret de leur retraite ; quant au Grand Quartier général, il cherchait toujours la formule de sa défaite et ne la trouvant pas, il gardait le silence. Von Hausen n'était renseigné que par les vagues radios qu'il déchiffrait au passage. Fier de sa fameuse manœuvre du 8 au matin, il se disait et se croyait toujours vainqueur.

Nous connaissons, maintenant, les sentiments de ce général « Pas de chance », dont on fit plus tard un bouc émissaire. Il vient de publier, lui aussi, son explication sur la bataille de la Marne (1).

(1) *Les souvenirs de campagne de la Marne de* 1914 *du colonel-général* VON HAUSEN.

La lecture de ces « explications » prouve que, même après six ans, il n'a pas encore compris.

Voici donc son interprétation des événements pour la journée du 9. Elle n'a rien de très original, car elle est empruntée, en grande partie, au récit de von Kluck ; mais elle donne une physionomie très curieuse de l'état de dissension et de désordre profond où en étaient arrivés les grands commandements allemands à l'heure où il fallait prendre les décisions suprêmes :

« Le 8 septembre n'amena pas encore la décision dans une lutte inégale. Les contre-attaques allemandes sur l'Ourcq furent si violentes ce jour-là et furent dirigées avec tant d'audace, — von Kluck, en même temps, allongeant toujours davantage son front vers le nord et menaçant de tourner l'aile gauche française, — que Maunoury fut heureux de recevoir de nouveaux renforts pour défier le *furor teutonicus*. Finalement, la situation devenait de plus en plus critique pour les Français. Le 8 septembre, Maunoury ne se battait plus pour la victoire, mais pour sauver la retraite. Il est vrai que les Français, outre qu'ils étaient beaucoup mieux alimentés et ravitaillés, étaient supérieurs aux Allemands comme nombre de divisions ; mais von Kluck espérait recevoir des renforts suffisants pour avoir raison de l'ennemi le lendemain. Depuis cinq semaines, les Allemands étaient continuellement sur pied ; ils avaient livré de nombreuses batailles et le manque de provisions et de munitions devenait de plus en plus grave. Cependant, ils trouvèrent la force physique et morale nécessaire pour venir à bout des Français sur presque tous les fronts dans un irrésistible assaut. »

Les choses en sont là, dans la nuit du 8 au 9, selon le général battu, et il entonne un hymne de victoire précisément à l'heure où ses pronostics vont être si cruellement démentis :

« La volonté de victoire allemande était donc plus forte que toute la bravoure française. Il est indiscutable que les Allemands, à égalité numérique, se montrèrent stratégiquement et tactiquement supérieurs aux Français. Le 10 septembre devait donc apporter la décision et la récompense pour toutes les fatigues supportées. Il ne manquait plus qu'un petit déploiement de forces (toujours ce petit déploiement qui décide de tout et qui manque pour excuser toutes les défaites ; c'est le quart d'heure du Japonais) et l'ordre de bataille franco-anglais allait chanceler, entraînant avec lui l'ensemble du front ennemi. La bataille devant Paris était gagnée ! A NOEL, TOUT SERAIT FINI !... »

Tel est l'aveuglement qui préside, en pleine défaite, aux décisions du haut commandement allemand. Il se voit vainqueur partout ; et, après six ans et des défaites accumulées, il n'a pas encore ouvert les yeux ! Quoi qu'il en soit, sur le terrain, la réalité frappe à la porte. « C'est alors que, comme la foudre tombant *d'un ciel serein*, l'ordre de retraite, venant du Grand Quartier général, atteignit le colonel von Kluck dans l'après-midi du 9 septembre. (Nous avons discuté déjà l'exactitude de ces allégations empruntées au récit de von Kluck ; elles seront l'objet d'une étude plus attentive, maintenant que les Mémoires de ce général viennent d'être publiés, mais restons, pour le moment, à la IIIe armée.)

« C'est le lieutenant-colonel Hentsch, l'homme de confiance de Moltke, qui transmit le message funeste. Rien n'est plus tragique que quand les acteurs prennent eux-mêmes la parole, reprend von Hausen. Nous lisons ce récit *dans le journal de la Ire armée* : le lieutenant-colonel Hentsch apporta la communication suivante : « La situation n'est pas favorable. La Ve armée est arrêtée devant Verdun, la VIe et la VIIe devant Nancy et Épinal ; la IIe armée n'est plus qu'une ruine. La retraite en arrière de la Marne devient inévitable ; l'aile droite de la IIe armée a déjà dû céder : c'est pourquoi le mieux est de ramener toutes les armées simultanément : la IIIe au nord de Châlons, la IVe et la Ve se joignant au mouvement et se repliant par Clermont-en-Argonne sur Verdun. En conséquence, la Ire armée devra aussi reculer en direction de Soissons-Fère-en-Tardenois et même, à la dernière extrémité, sur Laon et la Fère. »

« Le lieutenant-colonel Hentsch traça au charbon sur la carte du chef d'état-major de la Ire armée (général von Kluck) les lignes à atteindre. A Saint-Quentin, on formait une nouvelle armée, de sorte qu'on pourrait reprendre la suite des opérations.

« Le général von Kluck fit remarquer que la Ire armée était en pleine offensive, qu'une retraite serait très difficile, que les éléments de

LES ABORDS DE LA FERME NOZET

son armée étaient tout mélangés et qu'ils étaient extrêmement fatigués. (On voit qu'à l'état-major de von Kluck, il n'y a pas d'objection sur le principe de la retraite, mais seulement sur les modalités.) Le lieutenant-colonel Hentsch déclara que, malgré tout, il n'y avait pas autre chose à faire... *Il avait pleins pouvoirs*. Le grand-quartier-maître de la Ire armée, colonel von Bergmann, assistait à l'entretien. »

Après avoir emprunté les raisons de la retraite au récit (des plus suspects) émanant de la Ire armée, von Hausen continue pour son compte :

« Que s'était-il donc passé? La veille au soir, 8 septembre, le lieutenant-colonel Hentsch, qui faisait la tournée des différents commandements, était venu à la IIIe armée. On donnait l'ordre de continuer l'offensive si heureusement commencée. Quand on le mit au courant, il se montra très satisfait et ajouta à la dépêche ces propres paroles : « Situation et disposition d'esprit à la IIIe armée, entièrement favorables. »

« Puisqu'il en était ainsi et que, d'autre part, la situation était également satisfaisante à la Ire armée, il faut donc conclure que c'est l'état des choses à la IIe armée qui seul a pu déterminer le Grand Quartier général à décider la retraite et à l'imposer à von Kluck. »

Von Hausen va plus loin encore et serrant, à sa façon, le problème de plus près, ajoute :

« Nous voici donc arrivés au nœud du drame et à ce point décisif qui demande encore certains éclaircissements : est-ce le général von Bülow, ou bien est-ce son chef d'État-Major général (mort depuis), le général von Lowenstein, ou bien est-ce le lieutenant-colonel von Hentsch (également décédé) qui prononça la parole décisive et qui, croyant la partie perdue, fut d'avis qu'il n'y avait plus qu'à rompre la bataille? Ou bien encore la décision vint-elle du chef du Grand État-Major général qui, justement, dans cette journée, avait reçu messages de malheur sur messages de malheur venant de Galicie? »

« Les documents ne nous éclairent pas sur ce point. Ceux qui sont dans le secret des dieux savent que le colonel-général von Moltke, en voyant l'échec de ses plans, eut une grande crise nerveuse et s'effondra moralement.

LE DÉBUT DE LA RETRAITE ALLEMANDE

Rappel des positions le 6 Septembre matin

Allemands. *Français*

Positions le 9 Septbre, à la nuit

Division allemande

Division française

Altitudes: + 100m + 200m

Echelle

0 4 8 12 16 20 Km

A. Lagrange des.r

A.P.

« Puisque lui aussi compte parmi les morts de la Grande Guerre, il ne reste plus que le chef du bureau des opérations, le général von Tappen qui pourrait nous expliquer pourquoi — pour ce motif unique qu'une armée était fortement malmenée par l'ennemi — toutes les autres armées allemandes de l'ouest durent être ramenées en arrière. C'est ce qui permit à nos adversaires, restés maîtres du champ de bataille, de célébrer une grande victoire. Sans aucun doute, à la Ire armée aussi bien qu'à la IIIe et aux autres armées voisines, les choses étaient dans un état tel que l'on eût pu compter sur une heureuse issue de la bataille (1). »

(1) Au moment où s'imprime ce fascicule, la réponse de von Tappen me parvient dans une brochure nouvelle, celle qui est publiée par ce général lui-même. En y adjoignant ici celle de von Kuhl, nous aurons un tableau complet des étranges polémiques suscitées en Allemagne par la conduite plus étrange encore du haut commandement allemand en 1914. Je me réserve d'y revenir, mais je donne immédiatement ces textes importants, non sans faire observer qu'ils confirment de tous points ce que *la lecture du champ de bataille* m'avait appris, à savoir que von Kluck a multiplié à plaisir les fautes les plus graves et que ses récits, soit *officieux*, soit *officiels, ne présentent qu'un tissu de mensonges.*

Voici d'abord un extrait un peu abrégé de la brochure de von Tappen, chef du bureau des opérations au Grand Quartier général allemand, démentant les allégations de von Kluck et de von Hausen :

« Le 8 septembre, la situation de la IIe armée est critique. Le général von Moltke envoya un officier de son État-Major (Hentsch) aux quartiers généraux des armées de droite avec mission de s'orienter sur la situation des armées et, *dans le cas où des mouvements de retraite auraient été ordonnées par les commandants d'armée*, d'agir pour que l'arrêt simultané des armées soit combiné entre elles. Dans ce cas, la question se posait, pour la Ire armée, de se diriger sur Soissons. Cet envoi fut précédé d'un exposé de la situation générale d'où il ressortait qu'il s'agissait de persévérer et de *mettre obstacle à tout mouvement de retraite.*

« Cet officier *n'a jamais eu qualité* pour approuver ou ordonner de la part du Grand Quartier des mouvements de retraite des armées ; il n'aurait pu, du reste, recevoir de pareils pouvoirs. Le Grand Quartier n'a jamais ordonné un mouvement de retraite qui ne fût fixé formellement. L'officier envoyé a, du reste, nié plus tard avoir donné un tel ordre de la part du Quartier général à aucun commandant d'armée. *Quand il arriva au quartier général de la Ire armée, les ordres de retraite étaient déjà donnés par le commandant de cette armée.* (Toute la question est là : c'est von Kluck qui a été battu le premier.) Le commandant de la Ire armée présente les faits d'une façon différente. Les événements qui se sont passés au quartier général de la Ire armée n'ont pas été éclaircis à l'époque et ne le seront jamais en raison de la mort de l'officier dont il s'agit.

« Le commandant de la IIe armée n'a jamais nié avoir donné lui-même l'ordre de retraite de sa droite, en raison des événements. A cette époque, le Grand Quartier n'était pas en situation d'intervenir d'aucune façon. La bataille était en cours ; les réserves du Grand Quartier général étaient, il est vrai, en route, mais non en place. Une intervention dans les événements du combat aurait été précipitée ; elle ne pouvait avoir lieu qu'en connaissance de la situation de l'ensemble... »

Il est intéressant de rapprocher de ces affirmations la lettre de Tirpitz qui donne l'état d'esprit du Grand Quartier général à ce moment : « Ici, on est toujours dans un grand souci ; *on dit que la Ire armée a voulu avoir sa propre victoire et n'a pas pensé suffisamment à la situation de l'ensemble.* » (C'est donc encore la responsabilité de von Kluck qui est en cause).

Von Tappen ajoute qu'aujourd'hui, avec les enseignements de la guerre de tranchées, le trou de 15 kilomètres entre les deux armées aurait pu, à son avis, être bouché.

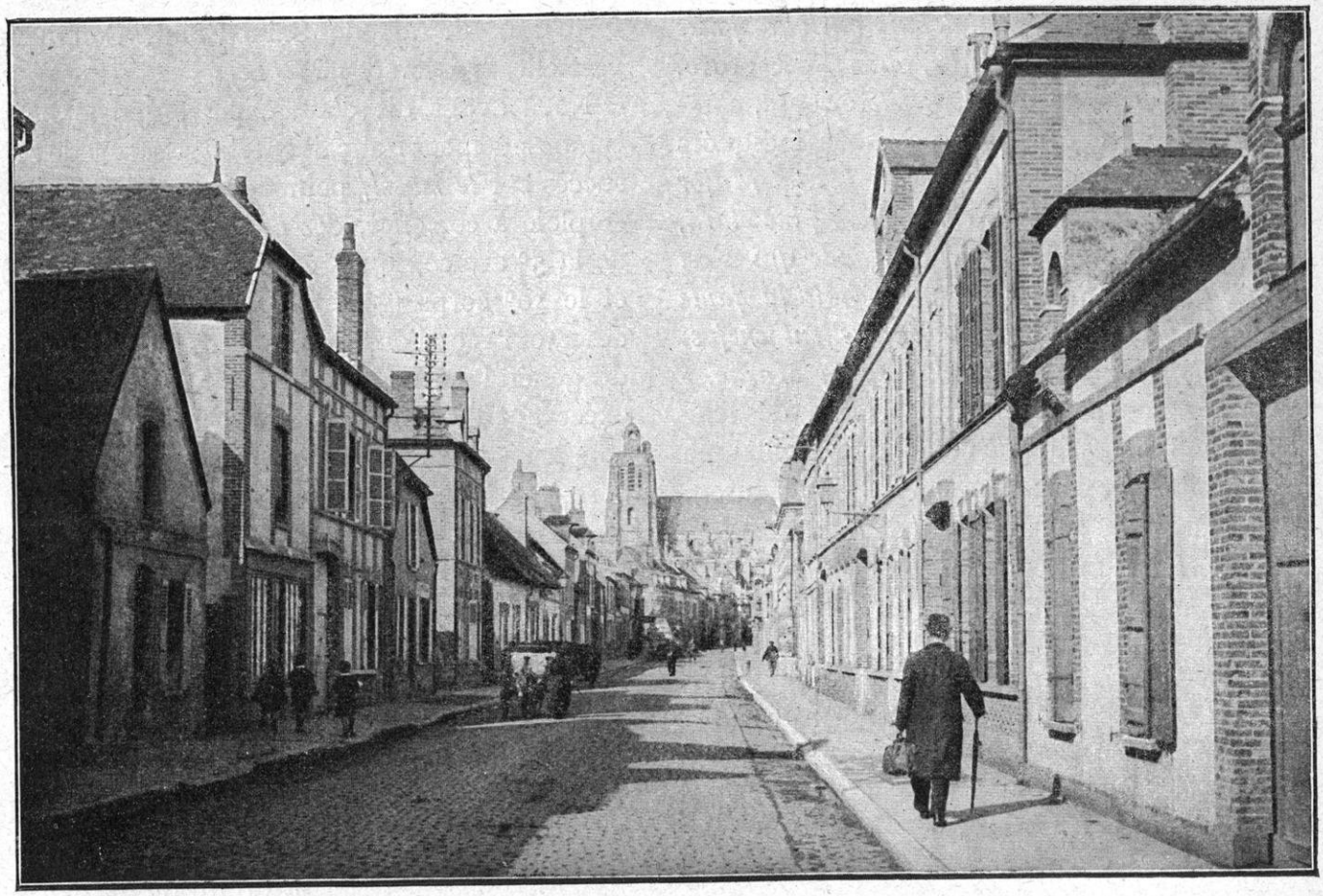
La nouvelle du repli de la IIe armée et de la poursuite de l'ennemi *n'arrive à Luxembourg que le 9 à midi.* On prépare les ordres en vue d'une retraite éventuelle ; mais on ne les envoie pas (preuve de ce que nous avons dit au sujet des hésitations du Grand Quartier général), et le soir, le Grand Quartier général n'a pas mis en question l'idée d'une retraite générale; bien plus, les IVe et Ve armées et, si possible, la IIIe doivent agir offensivement. Dans cette situation tendue aux deux flancs, le vainqueur serait le plus tenace.

Hentsch arrive à Luxembourg le 10 à midi ; c'est, dit-il, le rappel du *IXe corps qui a causé le trou entre les deux armées* et nécessite la retraite (donc responsabilité de von Kluck). Avant de prendre, d'après ce rapport, des décisions vitales, Moltke veut se rendre compte personnellement de la situation ; il part le 11 de bon matin et visite les Ve, IVe et IIIe armées. *Il donne l'ordre de retraite générale du quartier général de la IIIe armée à Suippes.* Il voit ensuite Bülow à Reims, et ne fait que confirmer ses décisions. *Il rentre malade à Luxembourg. Dès le* 13, *Stein le remplace* et, le lendemain, Falkenhayn prend la direction des opérations.

Voici maintenant un extrait de la brochure de von Kuhl, chef d'état-major de la Ire armée. Celui-ci, soutenant la thèse de son chef von Kluck, donne naturellement un autre son de cloche : « Des difficultés techniques extrêmement graves furent résolues par l'état-major de la Ire armée pendant et après la bataille de l'Ourcq. L'armée faisait face au sud (oui ; mais contrairement aux ordres donnés) ; en présence de l'attaque Maunoury, elle dut être jetée vers l'ouest. C'est alors que, *le 9 septembre, dans l'après-midi,* l'armée reçut l'ordre tout à fait surprenant du Grand Quartier général de battre en retraite vers Soissons en direction presque nord... (Ceci est littéralement faux. Les ordres de la retraite émanent certainement de von Kluck, non pas le 9 dans l'après-midi, mais dans la nuit du 8 au 9 ou, au plus tard, le 9 au matin). Aucune mesure n'avait été préparée... l'habile colonel von Berendt, de l'Etat-major de l'armée, régla la marche de vive voix avec les commandants des colonnes et trains des corps d'armée à 6 heures du matin. » (Exprès, sans doute, on ne donna pas d'ordres écrits ; mais les faits sont là.)

Plus loin : « Hentsch fut envoyé le long du front sans mandat écrit... Dans sa main a reposé tout le sort de la bataille... » (Voilà tout le système de von Kluck, désormais percé à jour. On reporte toute la responsabilité sur un homme qui ne peut plus parler, puisqu'il est mort. Mais, à qui fera-t-on croire qu'un grand chef comme von Kluck, « en pleine victoire », s'est incliné devant les ordres d'un lieutenant-colonel « sans mandat écrit » lui ordonnant la retraite?

Encore une fois, il ne s'agit pas de discuter le point de vue de von Hausen. Chef particulier, ignorant de la situation générale, empruntant son récit à celui d'un autre chef non moins partial et intéressé, il ne peut avoir une vue complète des choses ; visiblement, il n'a



SÉZANNE. — UNE RUE DE LA VILLE

pas même pris la peine de s'instruire du véritable sens des opérations et de la situation exacte de part et d'autre, depuis Amiens jusqu'à Lunéville. Il plaide sa cause, sa propre cause, en l'isolant. Mais ce qui importe, c'est de voir dans son récit comment la décision de battre en retraite arrive jusqu'aux quartiers généraux et comment elle est interprétée par eux. Ils ne reçoivent ni un ordre général, ni une directive quelconque ; des bruits se répandent, des radios sont surpris, des replis locaux sont constatés : un lieutenant-colonel va d'armée en armée « muni de pleins pouvoirs » ! Et il décide ! Ou plutôt, on s'abrite derrière une décision qu'il n'a même pas formulée par écrit... Et voilà ce fameux haut commandement allemand, auquel un peuple entier a confié sa destinée et par la volonté duquel des centaines de milliers de vies ont été sacrifiées !

Von Hausen donne naturellement la situation comme excellente à sa propre armée, le 8 au soir. Il ne tient aucun compte du succès de la contre-attaque de Foch sur Fère-Champenoise : c'est à peine s'il fait allusion au rappel, par Bülow, de la 2e division de la Garde qui découvre sa propre aile droite et à la retraite du VIIIe corps qui découvre son aile gauche ; et il montre son armée reprenant l'offensive le 9 dans la matinée jusqu'à cette heure fatale de 1 h. 30 de l'après-midi où son quartier général reçoit, « aussi inopinément que mal à propos », le télégramme sans fil, ainsi conçu : *La IIe armée commencera la marche en arrière droite Damery.*

Von Hausen ajoute seulement qu'on prit aussitôt, à son armée, les dispositions pour la retraite, non sans glisser cependant ces quelques mots qui indiquent tout ce qu'il a sur le cœur : « C'était la fin. Bien que la situation fût excellente sur le front, il fallait tenir compte de cet ordre. C'est le cœur gros que le

chef de la IIIe armée, *qui depuis quelques jours était très malade du typhus*, donna cet ordre. La IIIe armée, jusqu'alors victorieuse, commença sa marche sur les positions indiquées par le Grand Quartier général. *L'Etat-Major allemand n'a malheureusement, plus tard, rien fait pour s'opposer à la légende qui s'est formée peu à peu, disant que c'était la faute de l'armée saxonne et de son excellent chef si nous avions perdu la bataille de la Marne.* » Cette légende se répandit en effet, de telle sorte que l'on attribua à l'empereur Guillaume lui-même ce propos : « Ce pauvre von Hausen, il ne lui reste plus qu'à se faire sauter la cervelle ».

FIN DE LA BATAILLE DES MARAIS DE SAINT-GOND, LE 9 SEPTEMBRE

L'état d'esprit dans les hauts commandements allemands étant, maintenant, mis au clair, nous n'avons qu'à suivre sur le terrain l'application des ces étranges et vacillantes volontés pendant la journée du 9.

Cette journée prend, naturellement, un caractère très différent selon qu'il s'agit de la IIe armée (armée Bülow) ou de la IIIe armée (von Hausen). Bulow sait, dès le matin, qu'il se bat pour la retraite tandis que von Hausen, n'ayant guère reçu que des radios obscurs dans la matinée, y va bon jeu, bon argent jusqu'à 1 h. 30.

Les faits se subordonnent à ces dispositions si différentes de chacun des deux chefs.

L'armée Bülow, ayant perdu Montmirail et décidée à se replier vers Champaubert et Épernay, est toujours sur la route 51 le 9 au matin. Elle conserve aussi une position assez forte aux marais de Saint-Gond. Comment va-t-elle se décrocher?

Nous avons dit d'autre part, que le haut commandement français entend se servir de son succès sur *le massif* pour dégager *la plaine*. Il emploie à cet effet, des deux corps de droite de la 5e armée, le 1er corps (général Deligny) et le 10e corps (général Defforges) qui, tous deux, ont reçu l'ordre de venir en aide à l'armée du général Foch. Nous avons vu le 1er corps exécutant cet ordre et, après un mouvement vers le sud-est autour du ru de Margny, collaborant, par une attaque de flanc sur l'armée Bülow, à l'offensive de la 9e armée par la route no 51. C'est ainsi que le *massif* commence à tomber sur la *plaine*.

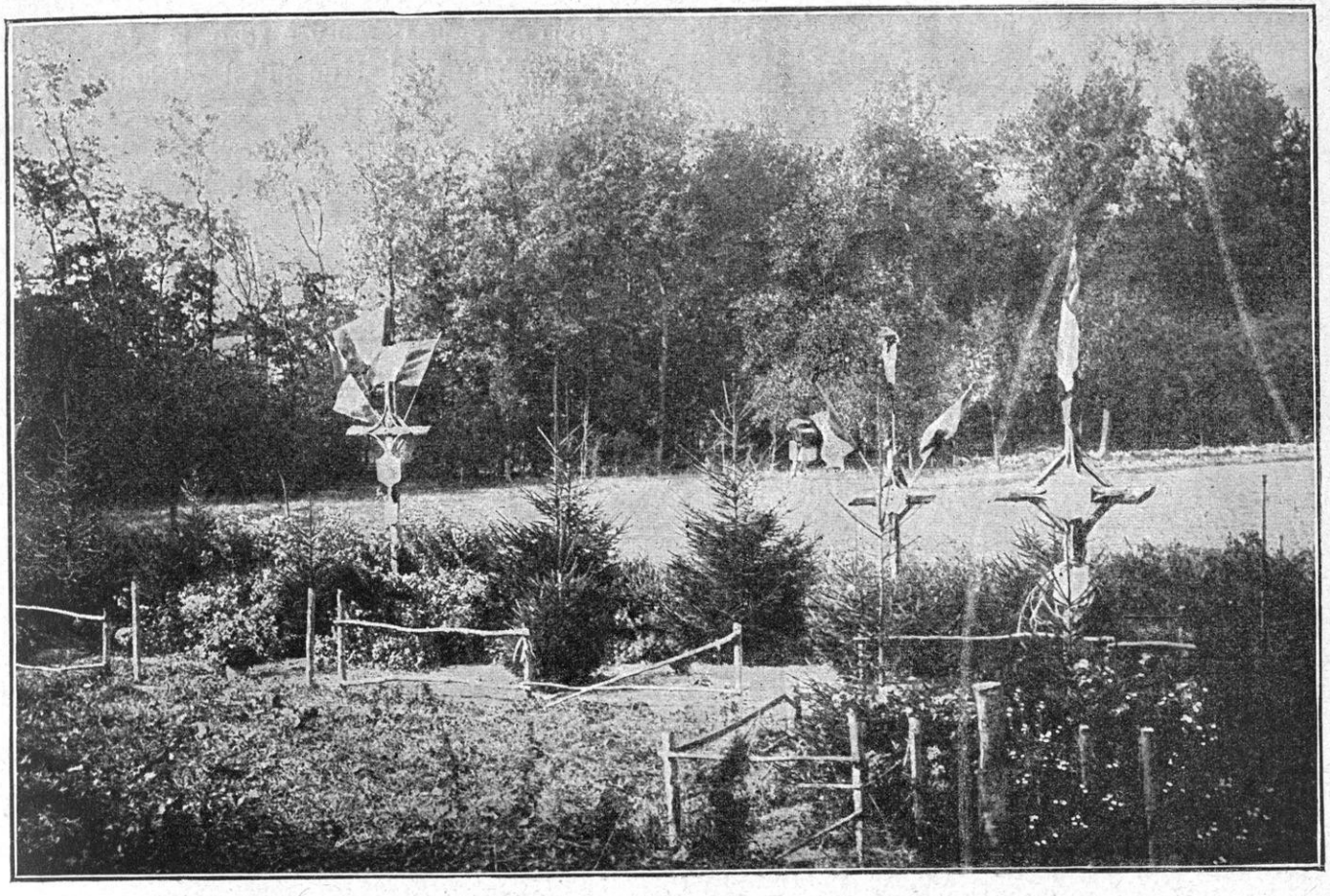
CANON LOURD EN BATTERIE

Au même moment, le 10e corps (général Defforges), qui opère à droite du 1er corps et rattaché en partie au 1er corps, en partie à la 9e armée, participe *a fortiori* à ce même mouvement. Ainsi, Foch, solidement appuyé et consolidé, commence la journée du 9 à sa gauche en tenant tête, d'abord, à la droite de l'armée Bulow et en la refoulant ensuite.

Suivons donc les combats de la route 51, tels qu'ils sont livrés par le 10e corps et par les forces qui lui sont jointes.

En deux mots, de ce côté, la manœuvre du général Foch, tendant à dégager la route 51, se traduit par les ordres suivants :

« Le commandement de l'armée, ayant demandé à la 5e armée de faire relever par le 10e corps d'armée et la 51e division de réserve (général Bouttegourd) la 42e division (général Grossetti), celle-ci reçoit l'ordre de faire un vigoureux à droite en arrière de la



CIMETIÈRE FRANÇAIS PRÈS DE LENHARRÉE

division marocaine et de se porter sur le front Linthes-Pleurs. »

C'est la manœuvre de la veille qui recommence, c'est-à-dire que Foch se prépare à donner un coup de pointe de gauche à droite à travers les marais de Saint-Gond pour crever la poche que fait l'offensive ennemie dans la région de Fère-Champenoise. Nous y reviendrons. En réalité, la 51e division de réserve seule relèvera la 42e division ; car le 10e corps reste très occupé sur la route nº 51.

Mais, au même moment, Bülow, pour se décrocher, ordonne, comme nous l'avons vu, à ses corps de droite, la 14e division et une partie de la Garde, d'attaquer avec toutes leurs forces sur la route nº 51 ; de telle sorte que l'on peut croire, dans le camp français, que rien n'est fini et que tout recommence : d'autant plus qu'une canonnade extrêmement violente retentit sur tout ce front et rend le terrain, autour de la route 51, pour ainsi dire inabordable jusqu'à une heure avancée de la journée.

Malgré tout, le 10e corps, aidé par la savante manœuvre du 1er corps, n'en accomplit pas moins entièrement la mission qui lui a été confiée.

Dès la première heure de la matinée, le général Defforges, laissant la 19e division à la disposition du 1er corps, donne l'ordre à sa 20e division et à la 51e division de réserve de pousser, aussi vite que possible, une vigoureuse offensive sur le front Bannay-Baye : cela veut dire que l'on franchit les Grandes-Garennes et que le défilé de Soizy-aux-Bois est dégagé.

La 20e division déboucherait du front Le Thoult et Corfélix à 5 h. 30 et attaquerait aussitôt sur l'axe Bannay-Champaubert ; la 51e division déboucherait ensuite, à 7 heures, au nord des Grandes-Garennes (Corfélix, Soizy-aux-Bois), pour attaquer sur l'axe le Reclus-

Baye. Pour plus de sûreté, on organise défensivement le plateau de Charleville.

Au moment où cette offensive se développe autour du plateau de la Pommerose, l'ennemi, par une canonnade intense, arrête le 2e d'infanterie (mort du colonel Poncet de Noailles, commandant le 47e d'infanterie) ; en même temps, une fusillade nourrie part de la ferme de Belin et du bois à l'est de Le Thoult. Ces feux combinés empêchent la 40e brigade de déboucher sur Le Thoult et Bannay.

Cependant, le 1er corps, comme nous l'avons dit, progressait à gauche sans difficulté. La 19e division qui lui est rattachée a traversé le Petit Morin et a trouvé la rive nord évacuée par l'ennemi à l'ouest de Le Thoult.

Il est 11 h. 30 ; il faut en finir avec une résistance qui commence à paraître moins sûre d'elle-même. Le général commandant la 20e division (général Rogerie) donne l'ordre à la 40e brigade de franchir le Petit Morin à Le Thoult, et de se rabattre sur l'aile droite de l'ennemi par les Petites Censes et Bannay : c'est le mouvement identique à celui que prononce à sa gauche le 1er corps. La 39e brigade contiendra l'ennemi à Corfélix et le reste des troupes débouchera sur les Petites Censes, tandis que l'artillerie divisionnaire, s'installant au nord du Petit Morin, prendra l'ennemi d'enfilade dans la direction de Baye et Champaubert. Un dur combat d'artillerie s'engage avec les dernières batteries ennemies couvrant la retraite en tirant à la volée.

Enfin, à partir de 18 heures, l'ennemi fléchit sur tout le front du 10e corps. Les Culots et Corfélix sont franchis par la 39e brigade. A la 40e brigade, le 2e régiment, après avoir passé le Petit Morin, gravit les pentes nord en formation échelonnée, la droite en avant. La 19e division a jeté son artillerie entre Vauchamp et Fontaine-au-Brou. C'est donc le terrain ouvert et la 20e division débouche à son tour sur les Petites Censes et Bannay.

Voilà que Champaubert devient le nouvel objectif. A partir de ce moment, on constate partout la retraite de l'ennemi. Le 2e et le 47e pénètrent dans Bannay à 18 h. 30. La 19e division, s'étant rabattue à l'est par le bois de Le Thoult, tient sous son feu la route de Champaubert. On ramasse des arrière-gardes et les épaves de la retraite ennemie : matériel, blessés, prisonniers capturés en grand nombre, tout indique que cette retraite a été singulièrement précipitée.

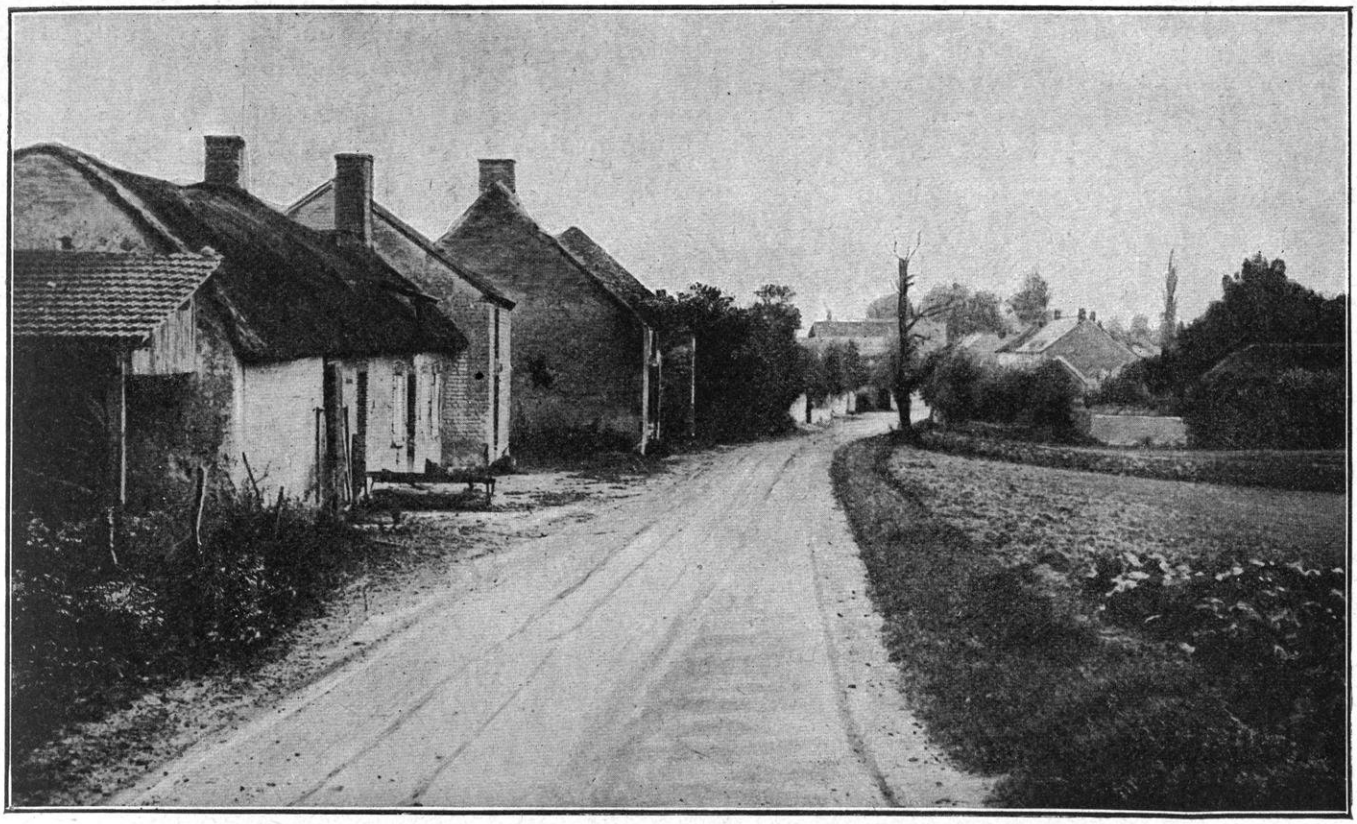
De même, malgré la violente attaque de Bülow sur la route 51 dans la matinée, vers Saint-Prix et Oyes, la 51e division de réserve, substituée à la 42e division, a progressé pendant toute la journée et a fini par s'emparer de Baye à la tombée du jour. Champaubert est donc entouré de partout. La manœuvre de liaison du *massif* à la *plaine* a pleinement réussi : la IIe armée allemande, menacée sur son flanc droit, a cédé sur l'objectif principal de la bataille, la route 51 ; elle est battue, et ce qu'elle sauve ce ne sont plus, de l'aveu même de son chef, Bülow, que les débris et la ruine d'une armée.

FIN DE LA LUTTE POUR LES MARAIS DE SAINT-GOND. DE MONDEMENT A FÈRE-CHAMPENOISE LE 9 SEPTEMBRE

Le général Foch suit avec une attention extrême ce qui se passe à sa gauche, à la route 51. Il sait que l'ennemi est battu précisément à la jonction de son armée et de la 5e armée, et pourtant, il le trouve toujours devant lui. Il faut encore demander un effort à des troupes épuisées ; on ne réalisera le succès final qu'à force de ténacité et par un incomparable esprit de sacrifice. Heures terribles qui trempèrent, une fois pour toutes, l'âme des soldats, des chefs et du pays !

Le plan de Foch, pour cette minute suprême, est de pousser toute son armée d'ouest en est pour enfoncer la poche qu'a faite, la veille, dans son front, la IIIe armée allemande au sud de Fère-Champenoise.

C'est pourquoi il prescrit au 10e corps, comme nous venons de le dire, d'attaquer au nord du marais de Saint-Gond, à la 51e divi-



ÉCURY-LE-REPOS — TRAVERSÉE DU VILLAGE

sion de réserve de prendre à partie le front Saint-Prix-Baye, cependant que la 42e division, ainsi dégagée, devra, pour 13 h. 45, attaquer, en partant de Pleurs-Linthes, l'éperon qui de Linthes se dirige vers le nord d'Œuvy. En même temps, le 9e corps (général Dubois) marchera en force sur la route Fère-Morains-le-Petit, et le 11e corps, fonçant au sud d'Œuvy, poussera face à l'est. A l'extrémité orientale, la 6e division de cavalerie débarquée vers Brienne, et formant avec la 9e division de cavalerie un nouveau corps, fera pression sur l'ennemi face au nord et l'encerclera dans la région sud de Fère.

N'est-ce pas une des plus belles et claires conceptions d'une bataille tactique, d'une bataille qui doit être décisive, et cela à la fin d'une étreinte épuisante quand il semble que tous, chefs et soldats, doivent être à bout d'efforts et d'imagination?

Comment cette belle pensée se réalise-t-elle sur le terrain?

Suivons les alternatives de cette journée dans les carnets de route et les documents de chaque corps.

La sanglante journée du 9 se lève dans une brume épaisse, une brume opaque et chaude où l'on dirait que l'évaporation du marais remplit l'atmosphère et la rend plus étouffante. L'éclair des coups de canon la percent dès la première heure du jour et les corps réveillés rudement d'un sommeil de plomb se mettent en mouvement pour le devoir suprême.

A gauche, le 10e *corps* (20e division) va prendre la direction de marche en éventail pour accomplir la manœuvre qui doit aborder l'ennemi en direction de flanc Champaubert-Montmort :

« Marche en avant, écrit le commandant J..., du 71e. Les Allemands sont en retraite, laissant des blessés et des caissons. Après le passage du Petit Morin, nous traversons Fontaine-au-Brou et tombons devant Janvilliers (la Boularderie, la Roquetterie) sur une arrière-garde fort bien postée qui nous arrête toute l'après-midi avec du canon et des mitrailleuses. Notre artillerie entre en action très tardivement et son tir trop court nous gêne

beaucoup. Le soir, l'ennemi se dérobe et nous, par une courte, mais très dure marche de nuit, nous allons coucher à la ferme du Bouc-aux-Pierres, près de Champaubert. »

Nous avons dit la pénible situation pour le 41e qui se heurte dans la matinée à la contre-attaque allemande. Le 71e a encore, lui aussi, de mauvaises heures : « Bataille à Boissy-le-Repos, lisons-nous sur un carnet de route : l'artillerie lourde ennemie nous rend la progression difficile. »

Les conditions dans lesquelles se produisent ces rencontres avec les arrière-gardes munies d'artillerie et de mitrailleuses, sont parfaitement décrites dans le court récit de ce combat de Boissy-le-Repos-La Morlière, qui décide de la possession de la route de Champaubert. Il s'agit du 41e régiment d'infanterie :

« Le bataillon avait reçu l'ordre de contourner la cote 234, près du bois du Mont, et de reconnaître le village La Morlière. On venait de signaler au commandant Bernard la présence d'une batterie allemande au nord de Fromentières. La nouvelle batterie découverte est gardée par un soutien de cavaliers arrêtés à la ferme de la Grange-aux-Prêtres. Les 7e et 8e compagnies s'engageaient dans les bois, lorsque la batterie allemande et plusieurs mitrailleuses ouvrirent un feu violent sur elles. La troupe subit un flottement et fut disloquée malgré les efforts des officiers. Avant d'avoir eu le temps de se reconnaître, le capitaine Roubichon, qui rassemblait sa compagnie, était atteint d'une balle dans la poitrine et succombait en quelques secondes... Après la surprise qui avait coûté la vie au capitaine, le régiment, poursuivant sa mission, était arrivé à La Morlière; les 10e et 12e compagnies se déploient à l'est du village, les 9e et 11e à l'ouest... Les Boches se replient précipitamment. Notre bataillon est reparti cantonner dans le groupe des grosses fermes du Mesnil qu'il occupe à minuit. Pendant toute la nuit, de gros convois allemands devaient défiler à 500 mètres au plus de ces fermes, sans que nos hommes éreintés s'en doutent. Si, par bonheur, on avait eu ce renseignement, nous pouvions les cueillir sans effort ; mais on ne connut le fait que le lendemain matin, par un paysan qui avait assisté à ce défilé, ignorant complètement la présence des Français à proximité. »

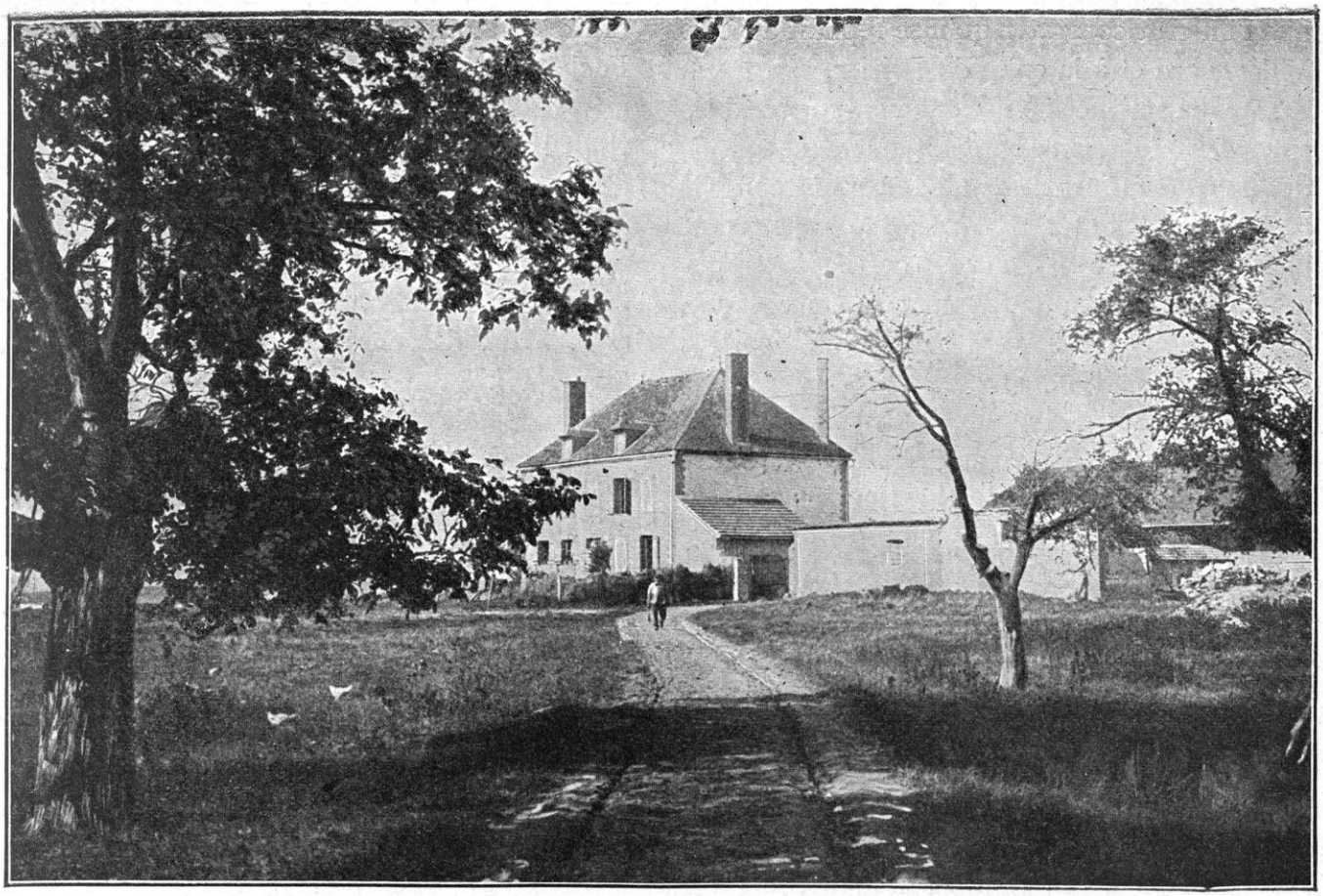
On voit à quel point la retraite et la poursuite se trouvaient mêlées. La manœuvre française réussissait, puisque l'ennemi était nettement enfoncé et tourné en direction de Montmort. Les fermes du Mesnil sont beaucoup au delà de Champaubert et à proximité de Montmort. Grâce à la marche vigoureuse du 10e corps, qui avait fait plus de 20 kilomètres sans cesser de combattre dans cette journée du 9, l'armée de von Bülow était rejetée sur Épernay. Toute reprise de liaison avec l'armée von Kluck lui était donc devenue impossible.

Ainsi, l'ensemble du mouvement se dessine : 1° par le 1er corps qui, en direction de Bièvre, est en route sur Corrobert ; 2° par le 10e corps qui, en dépassant Champaubert, est en route sur Montmort ; 3° par la 51e division de réserve qui fait pivot à Soizy-aux-Bois et qui, ayant dégagé la route des Grandes-Garennes, va se mettre en mouvement, face à l'ouest, sur Aulnizeux. Une fois de plus, la bataille se dégage graduellement du côté de l'ouest. Mais, dans la matinée du moins, elle reste encore en suspens à l'est.

LA MANŒUVRE DE FOCH CONTRE LA POCHE DE FÈRE. La situation est si obscure en effet de ce côté, que, dès la pointe du jour, le général Foch a décidé de monter la grande attaque de flanc dont nous avons indiqué tout à l'heure le schéma. L'instrument principal de cette manœuvre sera la 42e *division* (général Grossetti) dont nous avons vu le rôle si remarquable pendant les trois jours de la bataille à la route n° 51 et à la ferme Chapton.

Cette nouvelle manœuvre découle des progrès accomplis par l'armée Franchet d'Espérey dans la « fissure » que von Kluck a créée entre sa propre armée et celle de Bülow. La 5e armée française y a pénétré hardiment et l'intervention du 1er et du 10e corps, obliquant à l'est, a dégagé la 42e division remplacée par la 51e division de réserve. Foch peut donc disposer de cette 42e division.

Ordre est donné à celle-ci de quitter, dès la première heure du jour, la route n° 51 et de se porter, en arrière de la division marocaine, en direction de Linthes-Pleurs ; c'est de là qu'elle partira pour entraîner l'avalanche qui doit se jeter sur le flanc de l'armée von Hausen en direction de Fère-Champenoise. Les heures



COURTCONNET. — LES ABORDS DU VILLAGE

et la route sont précisées par le carnet de route d'un artilleur du régiment (colonel Boichut) :

« Le matin, nous partons à l'assaut au nord de Soizy-aux-Bois. C'est notre aile gauche (10e corps) qui a bien marché. A midi, nous nous replions en deuxième ligne pour nous reposer un peu. (Mais il ne s'agit pas de repos : la manœuvre commence.) Subitement, à 2 heures, ordre de départ. Nous traversons Sézanne au grand trot, faisant 12 kilomètres en cinquante minutes, coupés seulement par 500 mètres au pas. Cela nous coûte, du reste, 6 chevaux. Les obus tombent très fort. Nous bivouaquons à la droite de nos lignes. »

Voici donc le mouvement en pleine exécution. La 42e division, franchissant la crête entre Broyes et Sézanne, n'arrivera, par suite du retard que nous allons expliquer, sur le front Linthes-Linthelles que vers 16 heures. A la suite d'une conférence tenue à Linthelles et à laquelle assistent le chef d'état-major de l'armée, le général Dubois commandant le 9e corps, le général Grossetti commandant la 42e division, et un représentant du 11e corps, elle débouchera vers 18 heures du front Linthes-Linthelles, en formation articulée vers le front Pleurs-cote 104, à 1 kilomètre de Connantre. Son artillerie sera immédiatement engagée et ouvrira le feu en direction de Fère-Champenoise.

Mais elle arrivera en retard et, pour expliquer ce retard, il faut dire ce qui se passait à la division marocaine.

Depuis le matin, la division marocaine et le 9e corps, derrière lesquels doit progresser la 42e division, sont engagés en de durs combats dans la région de Mondement-marais de Saint-Gond.

Nous avons dit combien avait été pénible, le 8 au soir, la situation de la division marocaine et de la gauche du 9e corps sous la pression de l'ennemi s'efforçant de les repousser sur la crête de Mondement à l'est de la route nº 51.

Il semblait même, qu'à un moment, Bülow allait remporter la décision et crever notre front entre Montgivroux et Broussy-le-Grand.

C'est seulement à la fin de la soirée du 8 qu'on sentit les attaques de l'ennemi fléchir et

que l'on crut constater qu'il se repliait au bois Villevenard et à la crête du Poirier.

Dans la nuit, ces renseignements favorables se confirmaient. On apprenait, en même temps, que la 6e armée maintenait le terrain conquis malgré de violentes attaques, que la 5e armée progressait sur le flanc et les derrières de l'ennemi, tandis que la 4e armée commençait à gagner du terrain vers Vitry-le-François et Châlons-sur-Marne.

Cela suffit pour indiquer que, conformément aux ordres du général Foch, il faut tenir à tout prix. Le 9e corps, en particulier, maintenant que la 42e division a reçu l'ordre de quitter la route nº 51, devra se tenir en liaison avec la division marocaine qui tient le bois de Saint-Gond, Montgivroux et Mondement et arrêter toute offensive de l'ennemi dans cette direction.

C'est alors que se produit le dernier effort de l'ennemi sur la route 51. Dès l'aube du 9, la division marocaine était violemment attaquée. Disposant de deux groupes d'artillerie dont l'un laissé par la 42e division, elle s'était maintenue et fortement organisée sur la côte de Montgivroux, de façon à interdire le débouché des marais. Mais les liaisons étaient très compromises avec le groupement Fellert, que les attaques de la veille avaient rejeté et gravement désorganisé.

L'attaque ennemie bénéficie de cette situation. Débouchant en forces d'Oyes et des bois de l'ouest, elle bouscule les tirailleurs des bataillons Jacquot et Toulet qui refluent jusqu'à la lisière du bois au sud de Mondement. L'ennemi fonce désespérément et occupe le village et le château de Mondement. A 6 heures, les Allemands s'y installent, les garnissent de mitrailleuses qui balayent les abords et les lisières des bois voisins, ainsi que la route de Mondement à Broyes. En pleine victoire, voilà donc que ce point décisif, la route nº 51, va laisser passer l'ennemi ! Désespérante issue de tant et si nobles efforts !

Le général Humbert demande un renfort immédiat. Tandis que les yeux sont tournés à droite pour monter la grande manœuvre de Foch, voilà qu'il faut regarder à gauche et intervenir en arrière dans une situation si critique ! Le général Dubois, commandant du 9e corps, se décide donc à mettre de nouveau, à la disposition du général Humbert, les trois bataillons du 77e qui avaient été portés à l'ouest pour prendre part à la grande offensive. Mais, ils sont déjà loin : il faut qu'ils arrivent à Saint-Loup.

En attendant, on se servira des éléments disponibles de la 42e division qui est en train d'accomplir son mouvement vers l'est. Le 19e bataillon de chasseurs à pied, qui en fait partie, est dirigé sur Montgivroux et le 16e sur Mondement. Les batteries de 75 de la 42e division prennent à partie l'ennemi. Cette aide momentanée permettra de gagner le temps nécessaire à l'arrivée du 77e.

L'instant est décisif. Souvent les fins de bataille dépendent d'un incident de cette nature. L'attaque allemande est d'une telle violence qu'on ne peut supposer que les ordres sont déjà donnés pour la retraite. Si l'ennemi venait à occuper la crête d'Allemant qui domine toute la plaine à l'est, qu'arriverait-il?

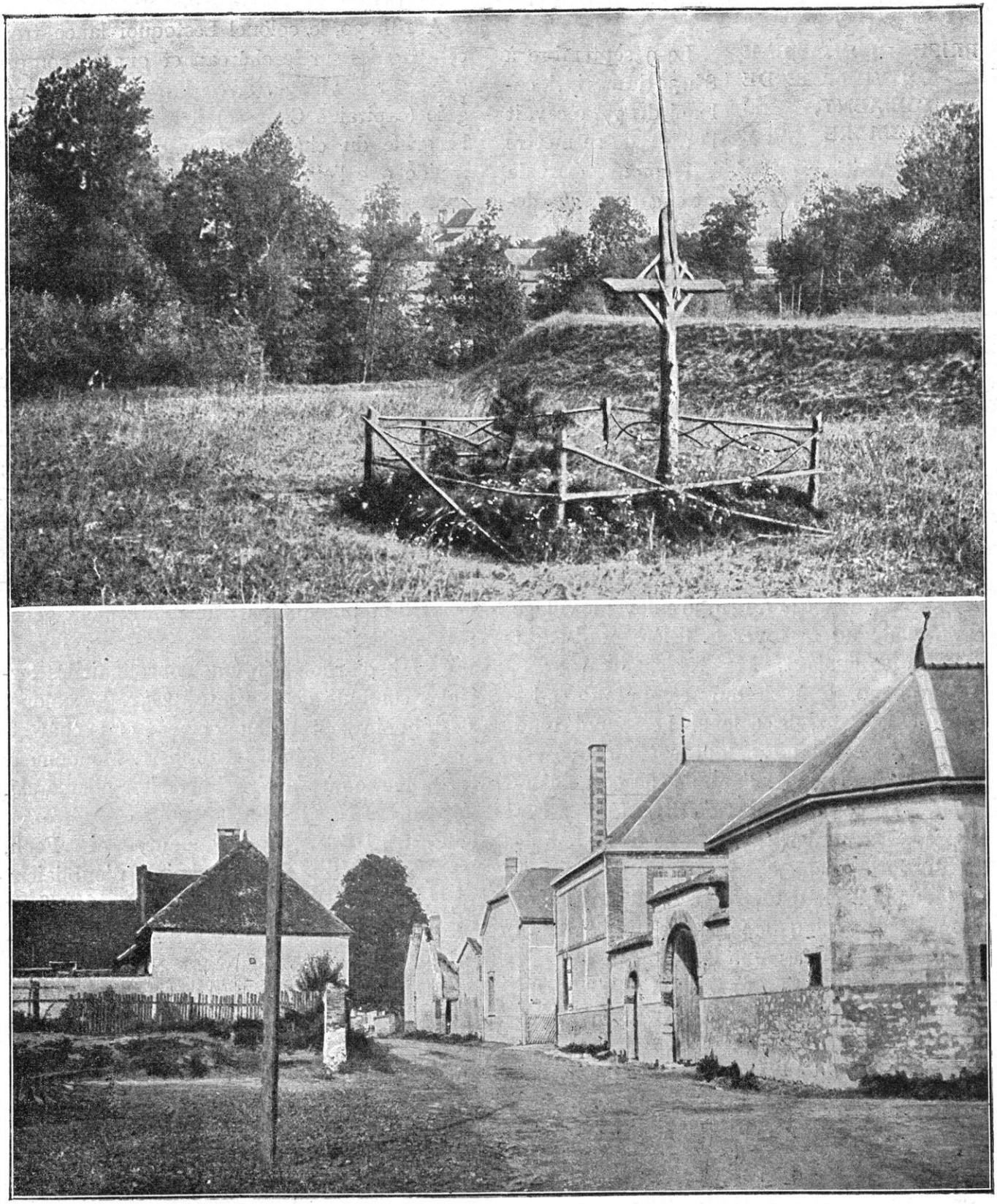
L'artillerie française, renforcée au maximum, tire à toute volée, barrant les débouchés d'Oyes, de Saint-Prix, de la crête du Poirier et du bois de Saint-Gond. Le colonel Barthel, qui dirige ce tir, tombe mortellement frappé.

Le général Humbert a prescrit au général Blondlat de contre-attaquer sur Mondement. Mais la poussée de l'ennemi est telle, qu'au moment où la contre-attaque va être déclenchée, les tirailleurs algériens, qui sont à cheval sur la route de Reuves à Mondement, cèdent et reculent en désordre. Le général Blondlat intervient en personne et rétablit la situation. Mais il doit renoncer à contre-attaquer et se borne à maintenir la position.

Le 77e arrivera-t-il à temps?

Le colonel Lestoquoi a obtenu de ses soldats un effort inouï. A 11 heures, la tête de colonne débouche sur le terrain.

Le colonel Lestoquoi a fait lui-même le



LENHARRÉE. — LES ABORDS ET L'INTÉRIEUR DU VILLAGE

récit de la belle page d'histoire qui mit le sceau aux durs combats de la route n° 51.

PRISE DU CHATEAU ET DU VILLAGE DE MONDEMENT, 9 SEPTEMBRE

Le 9 septembre à 8 h. 30 du matin, le colonel du 77e recevait l'ordre de se mettre à la disposition du général commandant la division du Maroc, vivement engagée à Mondement qu'elle avait perdu ainsi que le château. Les deux bataillons, pour arriver plus vite, gravissent l'à-pic de Broyes et arrivent à Broyes même à 11 heures. Ordre est donné par le général Humbert d'avancer par la clairière de Montgivroux et, en agissant de commun accord avec l'artillerie, de se porter sur le flanc de l'ennemi.

On rallie les zouaves et les tirailleurs dispersés dans les bois et, avec ce qui reste du bataillon Eenaux (208e) on progresse par la lisière nord du bois de Mondement. L'artillerie bombarde le village. On est aux approches. Humbert ordonne : « A 12 h. 30 enlever le village et le château ; nettoyer la lisière nord-ouest du bois d'Allemant. »

A 14 h. 30, après de durs combats dans les bois d'Allemant, le colonel Lestoquoi rend compte au colonel Eon que son attaque est préparée et demande l'appui efficace de l'artillerie. Le commandant de Beaufort, après la préparation d'artillerie, lance le 2e bataillon du 77e et deux compagnies de zouaves à l'attaque du château. Le colonel Lestoquoi l'appuie avec cinq compagnies. Les Allemands, barricadés dans le château, laissent venir et, par une terrible rafale, déciment le 2e bataillon et tuent 6 officiers dont le commandant de Beaufort et le capitaine de Montesquieu. Un moment de recul vers les bois. Mais le colonel Lestoquoi se jette en travers du repli; tout le monde s'arrête (1).

Que faire? On amène une pièce traînée à bras dans la grande allée du château et à 400 mètres, commence un tir d'obus explosifs ; une autre section tire du sud du parc.

A 18h. 30, le colonel Lestoquoi lance trois compagnies sur le château et quatre compagnies sur le village. Avec la dernière compagnie (capitaine Chausse) il attaque lui-même la grille du château. Le mouvement est si rapide que l'ennemi ne tient plus. Il fuit de toutes parts, baïonnettes aux reins et vient tomber sous les feux d'enfilade des compagnies du colonel Eon et sous le feu des mitrailleuses des zouaves qui balayent le chemin de Reuves. A 19 heures, le silence n'est plus interrompu que par les cris des blessés. Les pertes des troupes de la Garde et du Xe corps qui avaient défendu la cote d'Allemant, le village et le château de Mondement sont très lourdes. A 19 heures, le colonel envoyait ce compte rendu : « Je tiens le village et le château de Mondement ; je m'y installe pour la nuit. »

Un peu avant la nuit, on apercevait une colonne ennemie se dirigeant vers l'est par Coizard et prenant part au mouvement général de retraite.

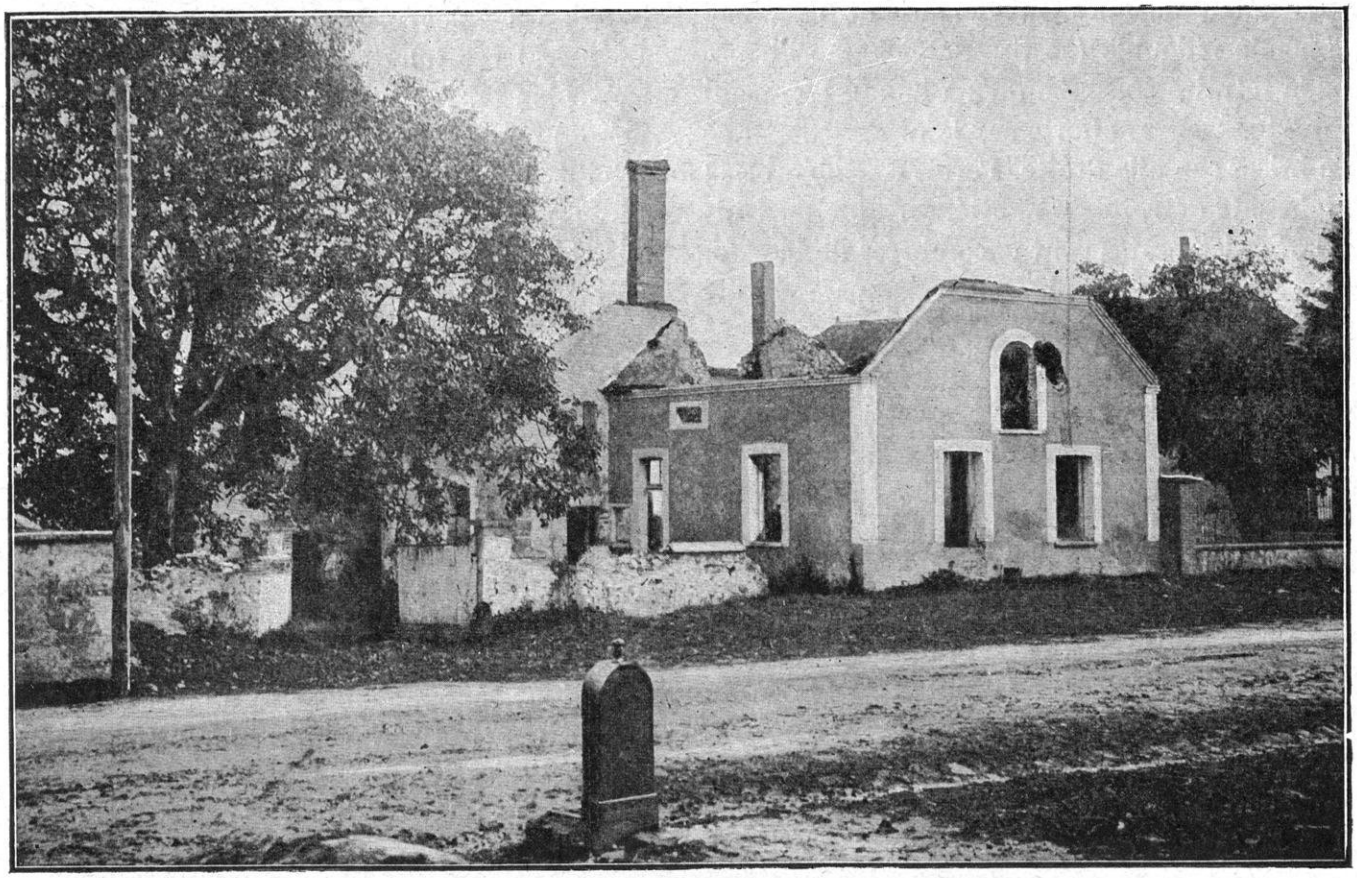
Ce fait d'armes héroïque couronnait les terribles combats de la route n° 51. Le colonel Lestoquoi remettait Mondement et le château aux mains du général Humbert. Mondement fut la borne où s'arrêta l'invasion allemande.

REPRISE DE L'OFFENSIVE CONTRE FÈRE-CHAMPENOISE

Cependant, ni Foch, ni Dubois n'oubliaient la manœuvre de flanc qui devait crever la poche de Fère-Champenoise.

Von Hausen, nous ne l'avons pas oublié, ne songeait nullement à la retraite. Au contraire, ayant reçu le renfort de la 24e division de réserve, il entendait porter un effort qu'il croyait décisif sur la région sud de Fère-Champenoise. Il commence par une préparation d'artillerie d'une intensité inouïe et déclenche bientôt une offensive d'infanterie avec des forces supérieures. La 52e division, poursuivant son succès de la veille, tente vainement d'occuper la cote 161 et la gare de Fère-Cham-

(1) Voy. le récit du combat par le sergent Carré dans Ginisty, p. 172.



CHARLEVILLE. — L'ENTRÉE DE LA VILLE

penoise. On apprend que le 11e corps attaqué, lui aussi, par des forces considérables, est obligé d'abandonner une partie du terrain conquis la veille. Il a dû rétrograder dans les bois au nord de Fresnay et aux abords de Salon.

Salon ! Mais c'est la trouée de Mailly en péril : c'est Arcis-sur-Aube à découvert!

A 10 heures, la 17e division et la 52e ont dû se replier sur la ligne Mont-Août-ferme Nozet. Et l'ennemi est en marche sur Mesnil-Broussy ! La pression est de plus en plus forte, une artillerie considérable bat toute la plaine.

C'est l'heure d'angoisse.

Heureusement, la manœuvre de Foch commence à se dessiner. A 10 h. 15, il télégraphie à son lieutenant, le général Dubois : « La 42e division arrivera bientôt sur front Linthes-Pleurs. Elle sera en mesure d'agir vers midi. Quelle que soit la situation du 11e corps, je compte reprendre l'offensive avec la 42e division sur Connantre et Corroy, tandis que le 9e corps attaquera la droite à Morains et Fère-Champenoise. Le 10e corps, qui a libéré la 42e division, est à nos ordres. Il reçoit l'ordre d'appuyer à sa droite la division marocaine. »

Voilà donc le glissement d'ouest en est et du *massif* sur la *plaine* qui va produire tous ses effets. On se battait pour cela depuis trois jours !

Dubois accourt de son poste de commandement de Linthelles. Il prescrit de tenir, coûte que coûte. « Aucune défaillance ne sera tolérée. » Il établit la liaison entre son propre corps, la 42e division, et le 11e corps par le 7e hussards au sud de Connantre.

Les nouvelles sont d'ailleurs excellentes. Les prisonniers, de plus en plus nombreux, apprennent que l'armée ennemie, ayant marché et combattu sans relâche, est à l'extrême limite de la fatigue. Les régiments sont mélangés, le commandement désorienté et surpris par la vigoureuse offensive française. Ces bonnes nouvelles sont répandues dans la troupe. Encore un effort et c'est la victoire !

A partir de midi, la violence de l'attaque ennemie redouble (ne pas oublier que l'heure de la retraite ne sonne qu'à 1 h. 30). L'ennemi reporte tous ses efforts sur le 9e corps, essaye de briser son aile droite. Pertes considérables ; régiments détruits de moitié, certains de trois quarts ; les routes sont encombrées de blessés, plus de réserves, plus une compagnie disponible.

Et une dépêche annonce que la 42e division est en retard ! — nous avons dit pourquoi.

A 13 h. 30, « angoisse à son comble », dit la relation officielle.

C'est juste l'heure où l'ordre de la retraite arrive à la IIIe armée allemande.

On plie au Mont-Août. Le général Moussy ramène ses troupes à l'assaut au prix de sacrifices terribles (colonel Graux, commandants Noblet et Pons, etc.) Les débris du 135e refluent jusqu'à Linthes. Le général Moussy se cramponne sur les pentes de Sainte-Sophie. Les fantassins ennemis s'infiltrent encore par la vallée de la Vaure, mais sont contenus par le tir du 75.

Il est 15 heures. Les éléments de tête de la 42e division débouchent enfin sur Linthes-Pleurs. Un maître de l'art a réglé cette entrée magnifique.

La 42e division a donc l'ordre d'attaquer de la région de Linthes-Pleurs en direction de Connantre-Œuvy, et elle sera secondée par tous les éléments disponibles des 9e et 11e corps.

Voilà les réserves de Joffre qui agissent et la manœuvre de Foch qui aboutit.

Toute l'artillerie des 17e et 52e divisions tonne des hauteurs de Chalmont et de la cote 134. L'attaque d'infanterie commencera à 17 heures. Dispositif par régiments accolés ; le 135e et un bataillon du 68e en réserve près de Linthes, à la disposition du général Moussy.

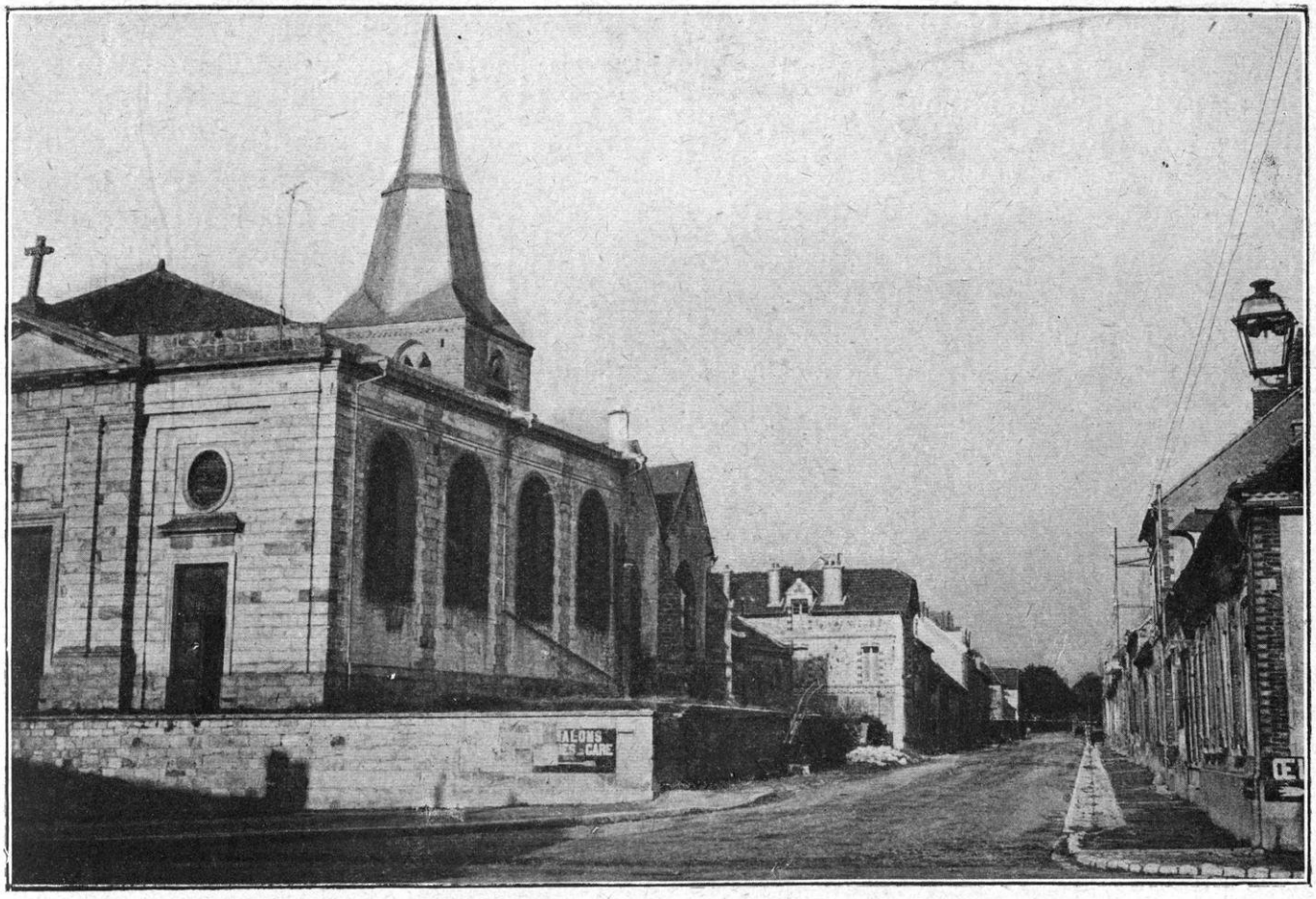
L'attaque progresse d'abord lentement. Elle pénètre dans le flanc de l'ennemi qui s'est attardé autour de Fère et sur les bords du marais. Partout, il cède ; des cadavres et des blessés de la Garde couvrent le terrain. Sainte-Sophie est enlevée. La nuit est close. Minuit. Le moral est tel qu'on reprend la poursuite sans plus de repos. La 103e brigade (colonel Simon) mène le train. A 5 h. 30, l'avant-garde atteint Morains-le-Petit, cueille une arrière-garde ennemie qui s'est attardée dans les bois, franchit les tranchées ennemies et, baïonnette au canon, disperse une unité. Le 7e hussards (capitaine Thomassin) participe au combat.

Le général Moussy s'est mis en marche dès 2 heures, avec toutes ses réserves. Il se hâte sur Fère-Champenoise et l'occupe à 5 heures du matin.

La 52e division a suivi le mouvement à l'ouest de Fère et n'y arrive qu'un peu plus tard. La 42e division l'a soutenue de sa présence et du feu de son artillerie.

Partout, à Mondement, à Linthes, à Connantre, à Fère-Champenoise, le 9e corps, exécutant l'offensive montée par Foch, parmi de telles difficultés, a remporté le succès qui couronne la page historique des marais de Saint-Gond. Jamais il ne fut plus vrai que les batailles se gagnent à la dernière minute.

Relevons les attaches puissantes de l'intelligence, de la logique et du courage : 1° Joffre a ordonné à la 5e armée de se porter à sa droite et il a détaché le 10e corps de cette armée pour le confier à Foch ; 2° Franchet d'Espérey exécute cet ordre avec une profonde sagacité en l'appuyant de son 1er corps ; 3° le 10e corps libère la 42e division ; 4° la 42e division soulage en passant la division marocaine et bientôt elle dégage par sa seule présence les forces du 9e corps, un moment refoulées ; 5° le 9e corps, soutenu et réconforté, reprend l'offensive ; 6° la manœuvre de Foch prend l'ennemi de flanc au moment même où il chancelle. Écrasé, il cède, il fuit. De même que la bataille est gagnée à la route 51, elle est gagnée à la route 77. Affaires admirablement conduites, admirablement exécutées. Victoire qui n'est que la juste récompense de l'intuition, de la ténacité, de la discipline et du patriotisme !



UNE RUE DE FÈRE-CHAMPENOISE APRÈS LE BOMBARDEMENT

LE 11e CORPS A LA TROUÉE DE MAILLY, 9 SEPTEMBRE

Pour donner une idée complète de la bataille des marais de Saint-Gond, il faut maintenant exposer les alternatives de la journée en ce qui concerne le 11e corps qui, en liaison avec la division de l'Espée devenu un corps de cavalerie, combattait à la route 77, à l'ouest de Fère-Champenoise.

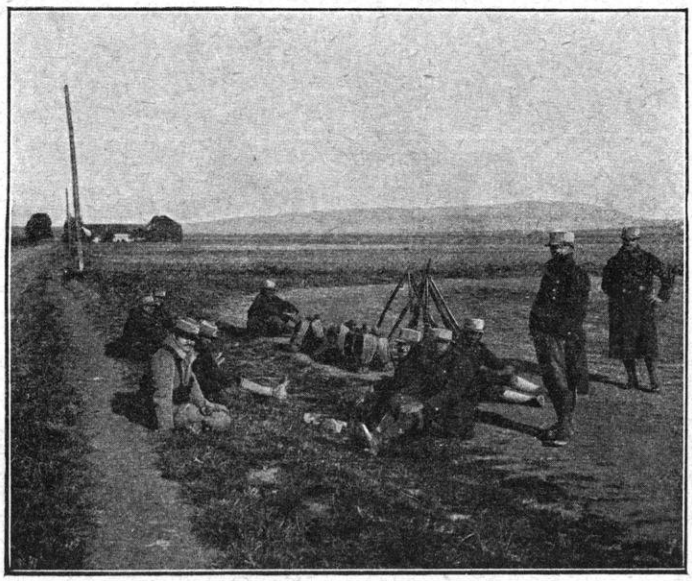
C'était toujours le point faible de la bataille française. En effet, l'armée saxonne, en raison même de ses marches trop lentes et de sa manœuvre retardataire, était arrivée, en somme, à peu près intacte sur la Marne. Éprouvée seulement par les combats de la Meuse, elle avait traîné le long des routes de Champagne et ses divisions n'étaient survenues que l'une après l'autre au but qui leur était assigné, la trouée de Mailly. Si elles étaient intervenues plus tôt, sans doute le sort de la bataille eût été décidé aux alentours d'Arcis-sur-Aube par la rupture préalable du front français ; Joffre n'eût eu d'autres ressources que de s'abriter derrière la Seine. Pendant plusieurs jours, la trouée de Mailly n'avait été défendue que par la division de cavalerie du général de l'Espée.

Heureusement Foch avait eu le temps de se consolider sur les hauteurs dominant les marais de Saint-Gond et Joffre, constatant le péril, avait envoyé des renforts de toutes parts. La 18e division, enlevée à Castelnau, avait été projetée encore à temps, c'est-à-dire à partir du 8, dans le dangereux couloir de la trouée ; Langle de Cary avait reçu l'ordre d'y porter ses corps de gauche et d'y combattre en liaison étroite avec l'armée Foch ; enfin le 21e corps, détaché de l'armée Dubail, arrivait à son tour pour consolider le fond de la grande armée française distendu à rompre. Ainsi, l'on voit se dessiner, partout, cette constante préoccupation du commandement

français d'étayer l'armée de Foch soit par sa gauche, soit par sa droite. Tandis que le 10e corps l'appuie en attaquant de flanc von Bülow par Champaubert, Langle de Cary l'appuie en attaquant dans le flanc gauche de von Hausen sur la trouée de Mailly. Le fond de la poche se trouve ainsi consolidé pour résister et muni pour attaquer.

Manœuvre imposée par la plus urgente nécessité : car le 11e corps et la division de l'Espée s'étaient trouvés, en somme, en présence d'une armée entière.

Von Hausen, fonçant avec ses deux corps d'armée et ses trois divisions de réserve, c'est-à-dire avec des forces très supérieures sur ce point décisif, comment n'a-t-il pas passé? On comprend sa déception et sa fureur en constatant chaque jour que son élan renouvelé était de nouveau brisé et, si grands que fussent ses sacrifices, ils ne lui servaient de rien : il ne passerait pas.



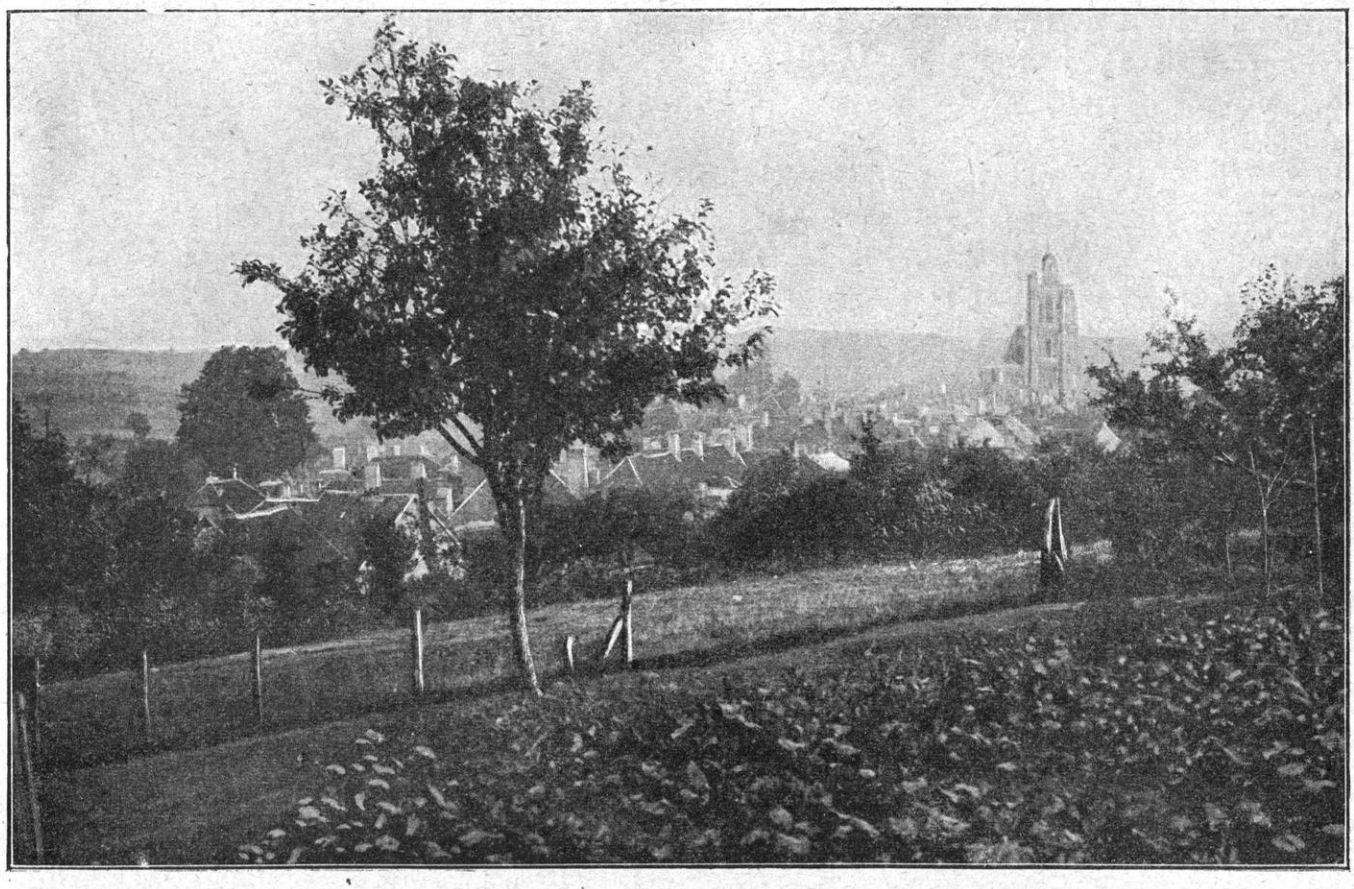
UN POSTE D'OBSERVATION AU MONT-AOUT

Ainsi se dissipait le dernier espoir de la grande manœuvre allemande. Von Hausen commandant la pointe de l'offensive devait, logiquement, aux yeux de l'opinion allemande, être considéré comme le grand responsable. Cela, il le sentait et, gravement malade, atteint du typhus, il s'énervait, fouaillait son état-major et ses troupes pour leur demander cet effort suprême sur lequel il comptait encore pour en finir le 9 ou, au plus tard, le 10. S'il avait su lire dans les faits et s'il eût été maître de son propre jugement, il eût compris, dès lors, que la bataille était perdue ; déjà, les radios le lui apprenaient. Plus il s'acharnerait, plus il tirerait à lui la couverture de la responsabilité.

Nous avons laissé la bataille de Fère jumelée avec celle de la trouée de Mailly le 8 au soir, à un état non désespéré mais véritablement critique autant par ses effets immédiats que par ses conséquences possibles. A la suite de la terrible attaque à la baïonnette qui a marqué la matinée du 8 au matin, l'ennemi a franchi à sa droite la ligne de Fère-Champenoise. Les éléments de la 21e et de la 18e division ont été rejetés en désordre. Le 11e corps lui-même a fléchi et une poche a fini par se dessiner au cours de la journée, autour de Fère et à une distance déjà appréciable vers le sud. Tout ce qu'a pu faire le général Eydoux, commandant le 11e corps, a été de se cramponner sur la rive sud de la petite rivière la Maurienne, qui passe à Semoine, Gourgançon, Corroy et qui, avec le Pleurs, fait barrage à l'est des marais de Saint-Gond.

Ces positions ne sont pas mauvaises. Mais, si on se laisse rejeter dans la forêt de Salon, alors on tombe dans la vallée de l'Aube et la trouée de Mailly est tournée. Si peu que la poche s'agrandisse encore vers le sud, le fond est rompu, l'armée de Joffre est coupée ou rejetée au delà de la Seine. Un coup d'œil sur la carte suffit : c'est l'heure et le lieu critiques. La manœuvre allemande du centre aboutira là ou elle échouera : « la pointe de la lance », enfoncée jusqu'à Arcis, toucherait au cœur de la France.

Le général Eydoux a reçu de l'armée et a donné à ses régiments l'ordre de tenir coûte que coûte. Le reste de la bataille générale va bien et il le sait ; les renforts sont annoncés. Quelle douleur si le 11e corps ne répondait pas



VUE GÉNÉRALE DE LA VILLE DE SÉZANNE

à l'appel de ses chefs! Il a une armée entière sur les bras : mais c'est le moment de prouver ce que valent ces Français de France, ce 11e corps recruté au centre même du pays.

Le poste du commandement est à Salon. Le 8 au soir, le corps a stationné en demi-cercle autour de Fère dans l'ordre suivant : la 52e division de réserve (général Battesti), en liaison avec le corps à sa gauche, est à Connantre où elle donne la main à la droite du 9e corps; c'est ici que commence la *poche* ; un peu en retrait au sud, la 21e division (général Radiguet) est à Corroy, la Colombière, ses avant-postes sur la Vaure à proximité de Fère, à l'orée des bois ; la 18e division (général Lefèvre), de Gourgançon à Euvy, ferme Saint-Georges, les avant-postes à la cote 138 en avant de la ferme Saint-Georges ; la 22e division (général Pambet) à Semoine (côté ouest) et la 60e division de réserve (général Joppé) à Montépreux-Semoine (côté est), en liaison avec la division de cavalerie du général de l'Espée par Montépreux.

C'est sur cette ligne, si mince, tenue par des divisions efflanquées, que la gauche de Bülow et les gros de l'armée von Hausen vont foncer avec l'élan d'une résolution suprême. La Garde, à droite, prend pour objectif la clef de la plaine, le Mont-Août. De la Garde encore sont les régiments qui marchent sur Connantre. C'est la 2e division. A la gauche de la Garde, les Saxons de la 24e division de réserve marchent sur Euvy et sur Gourgançon, puis c'est la 32e division qui marche sur Semoine, la 23e de réserve sur Mailly et la 23e active sur le camp de Mailly, tandis que le XIXe corps est accroché entre Humbeauville et Courdemanges.

Dans la nuit du 8 au 9, Foch s'est résolu à ne pas attendre l'offensive allemande. La meilleure des défenses, c'est l'attaque. Ayant monté, dès la veille au soir, « la manœuvre sur la poche » qui a déjà donné des résultats ap-

préciables, il est décidé à la renouveler en la renforçant dans la journée du 9. Le 11e corps doit y participer et le général Eydoux prend ses dispositions de bonne heure pour éclairer le terrain devant lui. Le premier échelon débouchera au nord de Gourgançon à 4 heures du matin ; la 21e division attaquera droit sur Fère-Champenoise à 5 heures, le 9e corps ayant promis son appui pour cette heure. En même temps, la 21e division attaquera avec toutes ses forces sur cote 177 (entre Connantray et Euvy). La 18e division sera maintenue en réserve à Gourgançon, et de même la 60e division de réserve se fortifiera à la ferme de Bonne-Espérance.

Mais l'ennemi paraît au même moment. D'après son ordre de la veille au soir, von Hausen se proposait d'attaquer dès 6 heures du matin, le 9, avec le groupe von Kirchbach face au sud-ouest sur Sézanne, la 24e division de réserve et la 32e division partant de la ligne Fère-Champenoise, ferme des Andages. Au centre de l'armée, la 23e division de réserve devait s'emparer dès 6 h. 25 des hauteurs de Mailly. A gauche, le groupe von Elsa, après avoir reconnu les positions d'artillerie françaises, devait attaquer face au sud, avec la 23e division à l'ouest du ruisseau du Puits et le XIXe corps à l'est.

Le général von Kirchbach arrive à 6 h. 50 à la croisée des chemins au nord du village de Sommesous. Ses trois divisions s'ébranlent, la gauche en avant. La 23e division de réserve s'empare des hauteurs nord-ouest de Mailly, puis du village.

Mais tout se tient dans l'immense bataille. A 9 h. 45, Bülow appelle au secours ; il demande, pour se dégager, une conversion face à l'ouest des forces de von Kirchbach ; il réitère son appel à 11 h. 5. Von Hausen, bien qu'il ait pris Euvy, est lui-même trop fortement engagé pour prêter une aide immédiate. Toutefois Kirchbach, dont les deux divisions de droite doivent atteindre la Maurienne, entourer Gourgançon et attaquer les hauteurs au sud, ordonne que, si ce résultat est atteint, on appuie la Garde (de Bülow) dans sa marche vers l'ouest. Au centre, qui forme pivot de l'armée, la 23e division de réserve fonce au sud de Mailly, sur la route d'Arcis-sur-Aube.

Sous le poids de cette offensive brutale, appuyée par une violente canonnade, le 11e corps a cédé. La 60e division de réserve s'est repliée sur Semoine. Seul le 247e, énergiquement commandé, a résisté à la ferme de Bonne-Espérance. La 22e division a suivi le mouvement. La poche allemande s'est creusée encore au sud de Fère.

A 9 h. 50, le général Radiguet, commandant de la 21e division, envoie de Corroy au général Foch la communication suivante :

« Nos troupes n'ont pu tenir devant un bombardement de deux heures que nous venons de subir. Elles sont en retraite sur toute la ligne. Il en est de même de la 22e division. Je vais essayer, avec mon artillerie et ce que je pourrai ramasser d'infanterie, de tenir sur le plateau au sud de Corroy dont la cote 129 est à peu près le centre (on a perdu la ligne de la Maurienne). Nos régiments se sont admirablement battus ; mais ils sont réduits à une moyenne de quatre à cinq officiers. »

Nous avons dit l'effet de ce recul sur le 9e corps qui est en liaison par l'est des marais de Saint-Gond. La 52e, qui fait cette liaison, a quitté les pentes du Mont-Août. La répercussion se produit sur tout le front jusqu'à la route de Sézanne et, d'autre part, comme nous allons le dire, à la trouée de Mailly. De quelque côté que l'on regarde, à droite, ou à gauche, le ciel s'est couvert subitement. Les renforts promis n'arrivent pas. On entend la violente canonnade qui sévit à travers les marais de Saint-Gond. De Mondement à Vitry-le-François, partout des engagements terribles et partout une émotion croissante. D'où viendra le salut?

Heureusement Foch est là. Suivant sa propre bataille seconde par seconde, mais la rattachant, dans sa pensée, à la grande bataille générale dont il a le secret, il comprend qu'il lui appartient de frapper le coup décisif qui assènera la victoire sur la dernière résistance de

LE TALUS DE LA VALLÉE DU PETIT MORIN

l'ennemi. Les yeux tournés vers l'est et en particulier vers Fère-Champenoise, puisque c'est là que la situation est la plus critique, il a conçu la manœuvre dans le flanc de l'ennemi que nous avons décrite précédemment. Il la précise dans son ordre de 10 h. 15 : « *La 42e division arrivera sur le front Linthes-Pleurs. Quelle que soit la situation plus ou moins reculée du 11e corps d'armée, nous comptons reprendre l'offensive avec cette 42e division sur Connantre et Corroy, offensive à laquelle le 9e corps d'armée aura à prendre part contre la droite allemande à Morains-Fère-Champenoise. La 42e division d'infanterie est en route depuis 8 h. 30 et sera en mesure d'agir vers midi. Le 10e corps d'armée a libéré la 42e division. Il est à notre disposition ; il reçoit l'ordre d'appuyer la division marocaine pour empêcher à tout prix la pénétration à l'ouest des marais de Saint-Gond.* »

Cet ordre, fait pour rétablir la confiance, est communiqué à tous les corps d'armée. Le général Eydoux prend ses dispositions en conséquence.

Nous avons dit les raisons pour lesquelles la 42e division s'est trouvée arrêtée, en cours de route, pour rétablir les affaires compromises à Mondement. Voici donc qu'à cette minute suprême, l'Ouest ne peut momentanément venir en aide à l'Est ; le coup de balancier se relève de la route 77 à la route 51. La bataille hésite : va-t-elle se renverser tout à fait ? A ce jeu terrible, les dernières forces s'épuisent. Nous avons montré le général Dubois barrant la route des marais de Saint-Gond avec ses troupes si éprouvées jusqu'à l'heure fatidique qui va décider de tout : 1 h. 30. Mais, pendant ce temps, Eydoux supporte seul autour de Fère le poids d'une offensive désespérée et Foch assiste au spectacle cruel de ses effectifs décimés et de leur héroïsme impuissant tandis qu'il sait, dans son for intérieur, que la victoire est à portée de sa main.

Il le dit, dans une confidence sublime, à ses bataillons qui continuent à charger tête baissée et qui perdent leur sang par tous les pores :

Q. G. de la 9e armée. Plancy, 12 heures.

Des renseignements recueillis au quartier général de la 9e armée, il résulte que l'armée allemande, après avoir marché sans relâche depuis le début de la campagne, en est arrivée à l'extrême limite de la fatigue. Dans les différentes unités les ordres n'existent plus ; les régiments marchent mélangés les uns avec les autres ; le commandement est désorienté. La vigoureuse offensive prise par nos troupes a jeté la surprise dans les rangs de l'ennemi... A l'heure décisive où se jouent l'honneur et le salut de la patrie française, officiers et soldats puiseront dans l'énergie de notre race la force de tenir jusqu'au moment où, épuisé, l'ennemi va reculer. Le désordre qui règne dans les troupes allemandes est le signe précurseur de la victoire... Il faut que chacun soit bien convaincu que le succès appartiendra à celui qui durera le plus. Les nouvelles reçues du front sont d'ailleurs excellentes.

Le chef veut qu'on tienne, on tiendra !... Mais cette fameuse manœuvre toujours annoncée, elle est donc toujours en suspens?... Et cette 42e division qui n'arrive pas !...

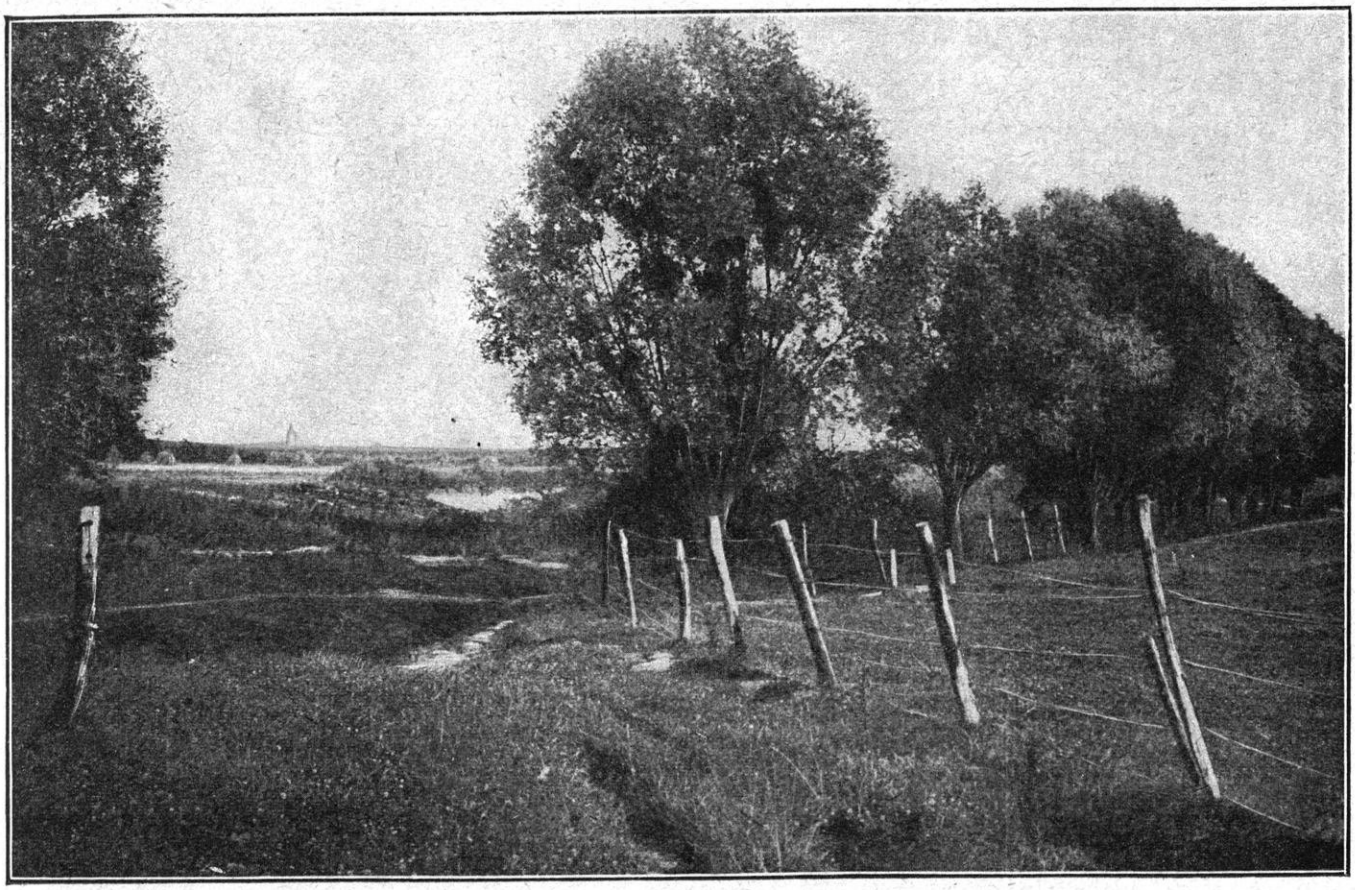
Foch se décide à marcher sans elle. Il n'y a plus une minute à perdre : contre-attaquer dans la poche, c'est le salut.

A 1 heure, ayant monté sa machine avec ce qu'il a sous la main, il déclenche le mouvement et donne ses ordres au 11e corps :

La 42e division est actuellement en marche de Brayes sur Pleurs. Faites arriver cette division face à l'est entre Pleurs et Linthes, de manière qu'elle puisse ultérieurement attaquer dans la direction de la trouée entre Euvy et Connantre. Cette attaque sera appuyée à droite par le 11e corps ; à gauche, par tous les éléments disponibles du 9e corps qui prendra pour objectif la route entre Fère-Champenoise et Morains-le-Petit.

Nous avons dit comment le général Dubois exécute cet ordre. Il est obligé d'intervenir en personne avec les officiers de son état-major pour maintenir les troupes de la 52e division de réserve qui fléchissent. Il les établit sur les hauteurs cote 182-Chalmont-cote 134. C'est le moment où le Mont-Août est perdu (1).

(1) Voici, d'après un des acteurs, la physionomie de la journée du 9 au Mont-Août. Ce récit émanant du commandant Meaux et qui donne un vivant tableau de la bataille en un point d'une importance tactique considérable, suffit pour établir que si la situation fut critique, elle ne fut jamais désespérée : « Le 8 au matin, ordre d'aller occuper les tranchées du Mont-Août... Le 9 au matin, la bataille reprend. A notre gauche, tout près, sur les pentes ouest, des canons sont en position. Le capitaine Vogel (29e d'artillerie), commandant la batterie de droite, envoie son officier de liaison nous reconnaître. Ordre du lieutenant-colonel Claudon de tenir coûte que coûte. Nous passons sous les ordres du général Moussy, commandant la 17e division. Les premiers obus arrivent sur nous. J'ai établi mon poste de commandement légèrement en arrière de la crête. En bas du mont, face au nord, il y a un petit bois de sapins. Le 68e du 9e corps finit d'y creuser des tranchées... Un avion ennemi vient décrire ses cercles sur nous. Cette fois c'est pour nous. Voici, en effet, que le tir s'allonge. Il pleut des 150 et des 210. D'énormes schrapnels à nuages verdâtres arrosent le terrain. Il y a des tués, des blessés. Mais grâce à l'énergie du capitaine Marienval, pas de désordre... Plusieurs alertes. La position est criblée. Tout à coup quatre obus en ligne rasent la meule et éclatent près de nous derrière. Mon petit dragon, un gars du Nord, nommé je crois Screpel, est tué. Puisqu'on a tenu jusqu'ici, on peut durer encore. Cependant le bruit se répand que « l'on s'en va ». Certaines unités passent. Je regarde ma montre : il est 9 heures et demie. Comme les tranchées sont sur la pente nord descendant vers Broussy, les hommes ne se sont pas aperçus du mouvement de retraite. A ma gauche, nos canons tirent toujours. Au bas dans la plaine, le lieutenant-colonel Claudon est toujours là. Donc, nous sommes bien, mais ouvrons l'œil... Tout à coup, fusillade intense venant de Connantre. Les Allemands ont donc débouché de Fère et ils attaquent ce village défendu par la 17e. L'ennemi est dans la plaine. Mais, rien du côté de la ferme Nozet. On peut attendre encore... Tout à coup un cavalier m'arrive ; il est 11 h. 45. C'est le général Moussy qui m'envoie chercher. Je vais aussitôt moi-même aux tranchées donner l'ordre de repli. Comme il y a un peu plus de calme et qu'on ne voit aucun ennemi, on ne comprend pas cet ordre. Je dois déclarer que j'ai reçu l'ordre du général lui-même. Point de ralliement : le village de Saint-Loup. Les hommes sont à peine sortis des tranchées que les obus arrivent. Nous traversons des bois de sapins ravagés, sautons, toujours courant, des arbres écroulés. Tout à coup, à la croisée des chemins, alors que nous pouvions nous estimer à l'abri des projectiles, nous recevons des 77. La surprise est complète. D'où tire cette batterie? Je crois la deviner défilée derrière le mouvement du terrain de la ferme Sainte-Sophie. (La ferme fut occupée un instant.) Il fait une chaleur étouffante. Comme cette plaine nous paraît longue à traverser !... Aussitôt les premiers bois atteints et la lisière dépassée, j'arrête le mouvement. La 20e est au



LE RUTHEL

Mais le 9e corps procède à l'attaque sur Fère que nous avons décrite. Et, à ce moment même, les premiers détachements de la 42e division arrivent au pas de course.

Le 11e corps respire. Le général Eydoux donne ses ordres à son tour :

« La 42e division, dit-il, se forme sur le front Pleurs-Linthes en vue d'attaquer l'éperon qui de Pleurs monte au nord d'Euvy Elle sera appuyée au nord par le 9e corps marchant entre la route Fère-Champenoise, Morains-le-Petit.

« Le 11e corps reçoit l'ordre de l'appuyer, quoi qu'il arrive, en agissant, à sa droite, contre le front Connantray-Montépreux.

« En conséquence, à 16 heures, toutes les troupes seront prêtes à prendre l'offensive. Dès le passage de la 42e division sur la rive gauche de la Vaure, l'artillerie de Corroy ouvrira le feu sur le front d'attaque. Ce sera le signal de l'ouverture du feu sur toute la ligne. »

Ce mouvement prescrit, le 11e corps n'a même pas à l'exécuter. Le 9e corps, dans sa marche en avant, a senti fléchir devant lui la

complet. La 19e a quelques tués et disparus ; la 18e n'a plus que la valeur de deux sections et plus un officier. C'est l'adjudant Grimaldi qui commande. La marche reprend sous bois et nous atteignons Saint-Loup... Vers 4 heures (16 heures), alors que j'étais avec les débris de nos trois compagnies à Saint-Loup, je vis arriver le lieutenant-colonel Claudon. Quand je descendais du Mont-Août, il tenait encore avec un bataillon de la brigade face aux deux Broussy, en avant de la croisée des chemins. Un quart d'heure après mon passage, le général lui avait envoyé l'ordre de se replier. Il avait placé alors ce bataillon dans les bois du Mont-Chalemont, en couverture de la plaine de Saint-Loup... » (Il était donc 4 heures ; depuis 1 h. 30 la retraite était ordonnée du côté allemand. Si le Mont-Août avait été évacué, il ne fut pas occupé.) Selon les propres paroles du commandant Meaux : « On peut dire que dans l'après-midi du 9, les morts du 5e bataillon du 320e ont seuls gardé le Mont-Août. Aucun canon allemand n'y monta et toute la plaine fut sauvegardée. » Le lieutenant-colonel Claudon n'avait pas, après une si chaude journée, cédé 2 kilomètres, et du Mont-Chalmont, il protégeait encore toute la plaine.

On en était là, lorsque la face des choses change soudainement : « Vers 8 heures, un officier d'État-Major m'apporte l'ordre d'attaquer vers Sainte-Sophie. Voici la 42e division qui arrive. Nous apprenons en même temps que vers Sézanne l'ennemi a subi un échec sérieux. « Mais alors, « ça va ! Hardi les gars ! Encore un coup !... » On attaque Connantre. L'ennemi est en fuite, etc. »

ligne de résistance ennemie. A partir de 1 h. 30, nous le savons, von Hausen a donné à ses troupes l'ordre de se décrocher à la faveur d'un tir d'artillerie encore plus intense, s'il est possible. Donc, avant même que la manœuvre de Foch ait produit tout son effet, l'ennemi cède de lui-même.

Le général von Hausen affirme qu'il s'arrêtait par ordre, en pleine victoire. On a même écrit « qu'il avait percé ». Rien de plus inexact. Le 11e corps avait beaucoup souffert ; mais, sauf un léger recul de la 21e division à Faux-Frenay, il n'avait plus perdu de terrain depuis les mauvaises heures de la matinée. Le général Eydoux se préparait encore à attaquer pour 4 heures selon les ordres reçus, la 21e division sur Euvy, la 18e sur le moulin de Gourgançon, la 22e sur la croupe nord de Semoine avec la 60e division en réserve d'armée ; ce n'était pas là l'allure d'un corps en déroute.

DRAGONS EN PATROUILLE AVEC LEURS MITRAILLEUSES

Il est vrai, le combat avait été terrible, certaines minutes dramatiques : les chefs avaient pu craindre que la victoire ne leur échappât. D'où, une violente étreinte des cœurs : le sentiment de la responsabilité, fouetté par les objurgations des chefs, exagérait le moindre incident. Quelques centaines de mètres de terrain perdus paraissaient un désastre.

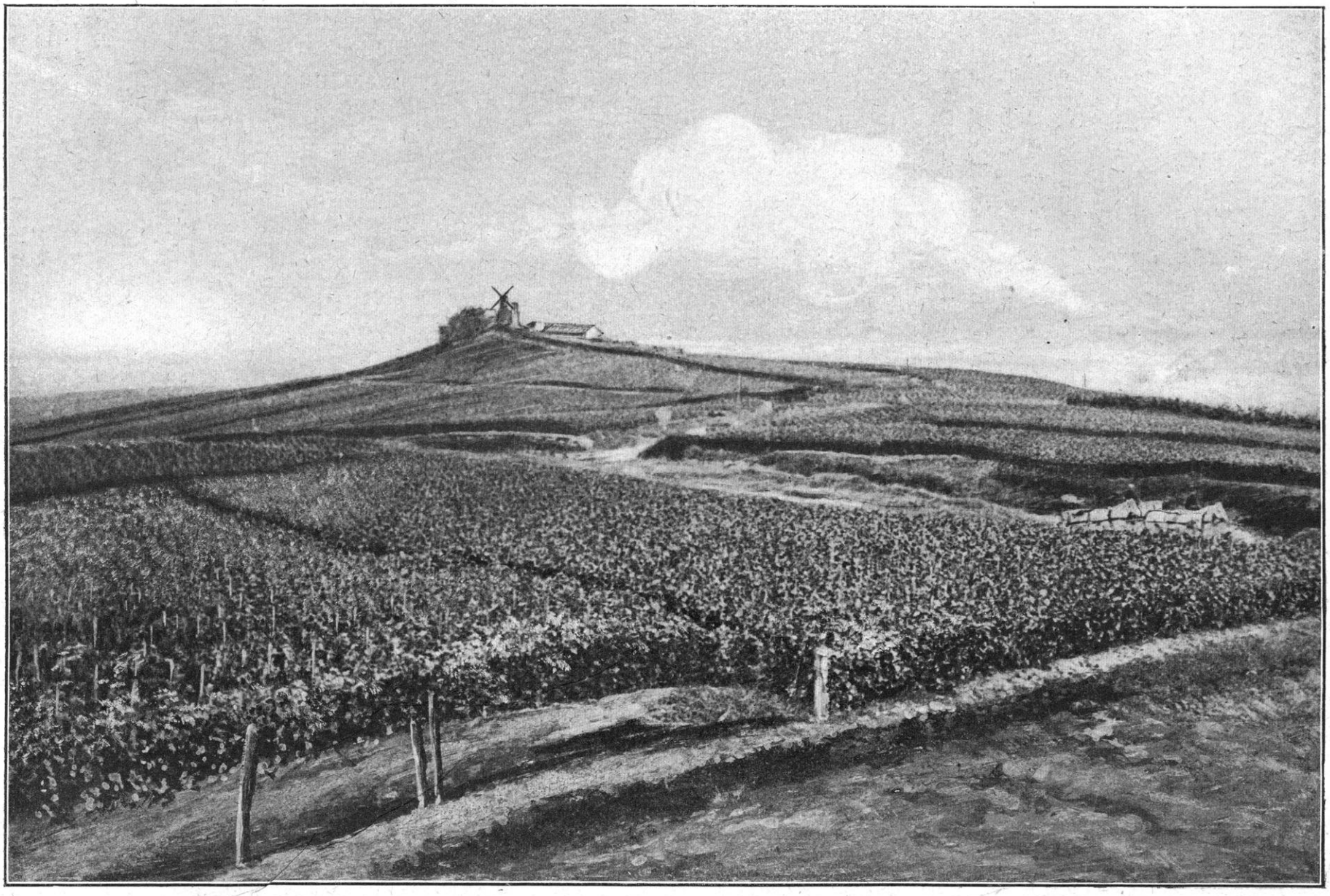
La vérité est que, pas plus à la route 77 qu'à la route 51, l'ennemi, malgré des efforts et des sacrifices inouïs, n'avait saisi une seule minute un succès décisif. Depuis quatre jours, il s'épuisait contre un adversaire qui ne rompait que pour reprendre haleine et qu'il retrouvait toujours devant lui. Bien loin que la bataille fût gagnée pour les Allemands, elle était perdue. Von Hausen n'avait plus qu'une minute pour prendre son parti : ou reculer ou se faire écraser entre l'armée Foch et l'armée Franchet d'Espérey qui déjà menaçait ses communications.

Épuisé, n'en pouvant plus, incapable de renouveler sur un point quelconque de son propre front l'effort qui se prolongeait depuis le 6 sans résultat, sans réserves, sans ordres et sans espoir, il n'avait plus qu'à céder. C'était la défaite.

Le Grand Quartier général n'avait même pas à donner d'ordres — et les ordres, en effet, comme nous l'avons vu, n'ont jamais été donnés. Les armées fuyaient d'elles-mêmes. Tout était à vau l'eau. Le front allemand crevait de toutes parts. Chacune des armées succombait successivement comme un jeu de cartes qui tomberait de droite à gauche. Von Hausen peut dire ce qu'il veut : nous avons des renseignements précis sur l'état de son armée et sur les réalités du combat.

Voici, par exemple, le témoignage d'un officier du régiment saxon (32e division, 178e d'infanterie) qui attaque sur Euvy : c'est l'extrême pointe de l'avancée allemande de ce côté ; l'homme est de sang-froid et voici ce qu'il constate :

« Notre artillerie tire très convenablement par groupes alternés, et paraît avoir quelque effet ; car *vers midi* la marche en avant reprend. Mais vers Euvy l'ennemi forme un angle aigu sur notre gauche en pays boisé (il s'agit des environs de la ferme Saint-Georges, au sud-ouest de Fère-Champenoise). Nous attaquons de nouveau. En attaquant une cuvette boisée, un feu de shrapnells nous reprend. Une patrouille établit que la batterie française n'est pas à plus de 900 mètres (à la ferme



PANORAMA DES LIGNES FRANCO-ALLEMANDES AUTOUR DE MAILLY

précisément). Mais, *nous ne pouvons plus avancer, car nous n'avons personne derrière nous.* Dans ce maudit bois, toute liaison se perd. Nous voyons *la compagnie se replier* et recevons l'ordre d'en faire autant. Derrière la lisière du bois, le 2e bataillon se trouve rassemblé en réserve, tandis que les deux autres sont pris *sous un feu violent de mousqueterie.* (Donc plus un pas. On est arrêté, non seulement par des feux de l'artillerie, mais par la mousqueterie, et cela en avant d'Œuvy, aux portes de Fère, à midi.) Le soir, ajoute l'officier, ordre de la brigade : *Après les résultats obtenus ce jour-là, la 32e division d'infanterie* (XIIe corps) *est relevée de la formation d'armée et sera dirigée vers le nord pour être utilisée à d'autres emplois tactiques.* On s'étonne et se casse la tête ! J'avais tout à fait le tableau d'une retraite quand, à 6 heures du soir, la division, à la lueur sanglante du soleil couchant se détache de l'ennemi sous un nuage de poussière... (1) »

C'était la retraite, en effet, quelle qu'ait été, ultérieurement, la version des États-Majors. Si von Hausen était vainqueur, pourquoi, sans ordre du Grand Quartier général, a-t-il si allégrement renoncé à sa victoire?

LA 9e DIVISION DE CAVALERIE DANS LA TROUÉE DE MAILLY, LE 9 SEPTEMBRE

Si l'armée de von Hausen profitait encore de l'élan qui l'avait portée au delà de Fère-Champenoise le 8, déjà les mesures prises par Joffre et par Foch, notamment à la trouée de Mailly, permettaient de la contenir.

C'est ici que se fait sentir l'intervention de ces « réserves », venues de divers points du champ de bataille, et notamment de l'armée Langle de Cary, que Joffre avait visées à diverses reprises dans ses communications antérieures. La trouée de Mailly était son grand souci. Aussi, sentant le fardeau qui pèse depuis trois jours sur la 9e division de cavalerie, il la renforçait avec tout ce dont il pouvait disposer. C'est ainsi que la 6e division débarque vers Brienne avec ordre de gagner immédiatement le front pour former avec la 9e D. C., un corps nouveau aux ordres du général Foch.

(1) *Carnets de route de combattants allemands*, publiés par J. de Dampierre, p. 57.

Ce n'est pas tout. Dès le 8, le corps de gauche de la 4e armée (17e corps) est porté sur la vallée de l'Huîtrelle avec ordre d'attaquer Sompuis, ce qui dégagera singulièrement la trouée.

En attendant ces renforts, le général de l'Espée s'est tenu en avant du village de Mailly avec deux batteries à l'Arbre de Justice. La trouée est barrée.

Cependant, dès le 8 au soir, on a observé, chez l'ennemi, un changement de tactique. L'infanterie paraît ménager ses effets. C'est l'artillerie lourde qui accable nos troupes de ses gros obus ; on commence aussi à recevoir des projectiles lancés par avions. Ce ne sont encore que des espèces de grenades d'effet assez peu efficace.

Le 9 au matin, il y a comme une reprise : c'est l'exécution des ordres de von Hausen. Vers 8 heures, des éléments d'infanterie (il s'agit de la 23e division de réserve) débouchent du bois au nord de Mailly. Ils sont arrêtés assez facilement ; mais nos batteries sont prises sous le feu de l'artillerie lourde. L'ennemi est dans les vergers du village que les chasseurs cyclistes et le 1er dragons défendent pied à pied et corps à corps dans les rues et dans les maisons. L'ennemi est toujours contenu ; le 24e et le 25e dragons tiennent sur les bois de l'Arbre de Justice, les cuirassiers à cheval sur la route de Trouan-Villers-Herbine en liaison avec le 17e corps.

A 14 heures, la situation se complique. La 60e division (général Joppé), qui fait la liaison avec le 11e corps (Eydoux), appelle au secours au sud de Montépreux. On lui envoie un régiment. Il est plus sage de ne pas s'entêter dans la lutte sanglante pour le village de Mailly. Le général de l'Espée le fait évacuer ; mais il s'établit solidement sur les hauteurs environnantes et, de là, prépare l'offensive générale qui doit être déclenchée vers 16 heures.

Cette fois, on sent très nettement la résistance ennemie qui fléchit. Seule l'artillerie redouble ses redoutables rafales. Le général Foch envoie l'ordre de reprendre Mailly.

LE VILLAGE DE MAILLY

Les avant-postes se reportent donc dans cette direction et l'attaque commence à l'heure fixée. La brigade de Sailly avec sa batterie bombarde Mailly à la tombée du jour. Déjà l'ennemi a évacué le village. Les obus de l'artillerie française le suivent dans la direction de Fère ; les cyclistes se mettent à la poursuite. La nuit tombe. C'est la victoire.

LA VICTOIRE DES MARAIS DE SAINT-GOND

Récapitulons les faits durant cette journée du 9 qui voit la fin de la bataille des marais de Saint-Gond. Foch a tenu pendant quatre jours; il a brisé l'offensive à laquelle le Grand Quartier général allemand avait confié la fortune de la guerre et, on peut ajouter, celle de l'Empire.

Cette offensive se présentait d'ailleurs dans de très médiocres conditions, puisqu'elle se dirigeait *en fourche*, — d'une part sur Sézanne, d'autre part sur Mailly : première cause de faiblesse. Mais le haut État-Major allemand avait encore compliqué la tâche de ses armées : car, au même moment, les deux armées voisines, celle du duc de Wurtemberg et celle du Kronprinz avaient ordre d'attaquer dans une direction encore plus divergente, à savoir sur Bar-le-Duc : offensive en trident !

Foch est posé entre les deux dents de gauche : il se débat à la route 51, il se débat à la route 77. Entre ces deux forces, pas d'autre élément d'appui que ce sol spongieux des marais de Saint-Gond. Bülow et von Hausen enfoncent donc les deux crocs dans sa chair vive, à Mondement et à Fère-Champenoise. Foch lutte d'abord au-devant des marais de Saint-Gond, puis à leur débouché sud qu'il ne lâchera pas. Mais il a deux armées sur les bras, dont ce corps fameux, qui se croit invincible, la Garde : en tout cinq corps d'armée et trois divisions de réserve. A comparer, ses propres effectifs sont faibles : deux corps d'armée et quatre divisions de réserve.

Joffre n'a pas perdu de vue, un seul instant, la situation de son lieutenant si grandement risquée à la place la plus périlleuse et à la tête

d'une armée improvisée. Il le cale autant qu'il le peut : il le cale à gauche, il le cale à droite.

C'est surtout de la gauche que viendra le salut. Franchet d'Espérey, ayant admirablement saisi la pensée de son chef, après Montmirail, oblique à droite, c'est-à-dire vers le nord-est et commence ainsi à prendre à revers l'armée de Bülow. Il cède son 10e corps à Foch et appuie encore ce 10e corps par la manœuvre du 1er corps : belle compréhension des choses et parfaite camaraderie militaire. Le 10e corps dégage la 42e division de réserve et celle-ci tombe dans la main de Foch qui en fait l'instrument de la « manœuvre dans la poche » destinée à assener le coup final. Beau métier, s'il en fut !

AUX ABORDS DE TROUAN

D'autre part, Joffre a envoyé, dans la trouée de Mailly, la 18e division, la 6e division, et, chose plus importante encore, il a confié à de Langle de Cary une mission analogue à celle de Franchet d'Espérey : de même que celui-ci aide son camarade à gauche, de Langle de Cary doit l'aider à droite ; en un mot, et selon les termes mêmes des instructions si conformes à la méthode stratégique géniale de Joffre, la 4e armée intervient comme « réserves » de la 9e. Joffre fait couler de droite et de gauche toutes ses forces disponibles au fond de la poche défensive française, pour la renforcer, au moment où Foch pousse contre la poche offensive allemande toutes ses forces disponibles pour la crever. Beau métier !

Von Bülow et von Hausen ont épuisé leurs troupes pendant quatre jours en des attaques désespérées : ils n'ont à attendre ni secours, ni renforts, sauf une malheureuse division de réserve. Au lieu de coordonner leurs efforts, ils les ont dispersés. Attaque à la route 51, attaque dans ces putrides marais de Saint-Gond, attaque à Fère-Champenoise, à la route 77, à Vitry-le-François : rien n'est lié. Du Grand Quartier général il ne vient aucun ordre, aucune loi d'action commune. Les chefs, au lieu de s'appuyer, se disputent à coups de radios. Un malheureux officier d'État-Major, Hentsch, est envoyé pour mettre un peu d'ordre. Mais il tombe dans la cage aux lions. Ils le dévorent comme ils se dévorent entre eux.

Le 8 au soir, la bataille est perdue par von Kluck sur l'Ourcq. Dans la nuit du 8 au 9, elle est perdue par Bülow à Montmirail. Et dans cette même nuit du 8 au 9, elle est perdue par von Hausen arrêté aux portes de Fère quand il devrait être à Arcis depuis le 6. Le front occidental craque de partout.

Cependant, aux marais de Saint-Gond, durant la matinée du 9, l'incertitude paraît se prolonger. C'est que les deux dents de Mondement et de Fère-en-Tardenois restent enfoncées dans la chair vive et que, donnant le suprême effort, elles causent la suprême douleur. L'orgueil allemand ne veut pas céder. Le soldat se fait tuer encore. Un dernier effort tactique voile, aux yeux de la troupe et des chefs qui refusent de se l'avouer à eux-mêmes, la défaite stratégique.

Mais Foch, aidé par Franchet d'Espérey, a gagné la partie à Mondement : la dent de la

MITRAILLEUSES DE DRAGONS EN AVANT DU BOIS DE L'*ARBRE DE JUSTICE*

route 51 a cédé ; maintenant, il se propose d'assener le coup final à Fère. La manœuvre montée par lui dès la veille, un instant contre-balancée par le dernier effort de von Hausen, va dégager la route nº 77... Mais on ne l'attend même pas : comme il l'a écrit lui-même, dès 2 heures tout se détraque et se pulvérise simultanément dans les deux armées. Bülow fuit à 11 heures, von Hausen fuit à 1 h. 30 ; tous deux couvrent leur retraite à coups de canons. Mais qu'importe : la bataille est gagnée simultanément et concomitamment sur tout le front ouest. Les chefs allemands continueront indéfiniment leur dispute devant l'histoire à qui l'a perdue le premier. Ils l'ont perdue tous ensemble, et en se disputant.

Joffre a magnifiquement mené l'affaire et il n'a qu'à se louer de ses lieutenants. Tous sont à l'honneur auprès de lui. Galliéni et Maunoury ont attaqué sur l'Ourcq et ont déclenché la victoire : leur admirable résistance contre la soudaine volte-face de von Kluck lui a laissé le temps de se déclarer. French, en arrivant sur la Marne, a entamé le front ennemi. Franchet d'Espérey, par les deux coups de massue d'Esternay et de Montmirail, l'a brisé et, par son savant « à droite », a fait de la fissure un trou béant. Foch, à force de lumière, de prudence, de ténacité, a agi comme s'il lisait dans le jeu de ses adversaires. Sa prescience illuminait sa science. Sans lui, tous les autres succès étaient perdus. Il l'a compris, il l'a dit en pleine bataille, il l'a répété à tous ; il n'a fait qu'un avec son armée; il a tenu, il a réussi.

Résumons toute la bataille ouest : le *massif* dégagé a dégagé la *plaine*. Par une admirable partie liée, où toute l'histoire française s'évoque une fois de plus, les « champs Catalauniques » ont sauvé Paris ; mais, cette fois, Paris a lui aussi sauvé les « champs Catalauniques ».

CHAPITRE LII

LA BATAILLE DE VITRY-LE-FRANÇOIS LE 8 ET LE 9 SEPTEMBRE

Double action de l'armée Langle de Cary contre von Hausen et contre le duc de Wurtemberg. Elle soutient Foch à gauche et Sarrail à droite. — La lutte pour la liaison. — On "se lie" en attaquant. — Mailly, Courdemanges, Sompuis, Vitry-le-François, Ecriennes.

A bataille pour Paris, la bataille du *massif* et de la *plaine*, n'est qu'une partie de la bataille de France. Nous l'avons dit dès le début et nous espérons avoir donné ainsi la clef de toute la guerre : la victoire de la Marne n'eût pu être gagnée ni même engagée si notre force de l'Est n'avait servi de pivot.

D'ailleurs, le grand plan allemand, modifié plusieurs fois, n'en réservait pas moins toujours — et surtout dans sa dernière forme — un rôle décisif à l'offensive de l'Est. Les deux dents de gauche étant enfoncées sur Sézanne et sur la trouée de Mailly, la troisième mordait dans la trouée de Revigny.

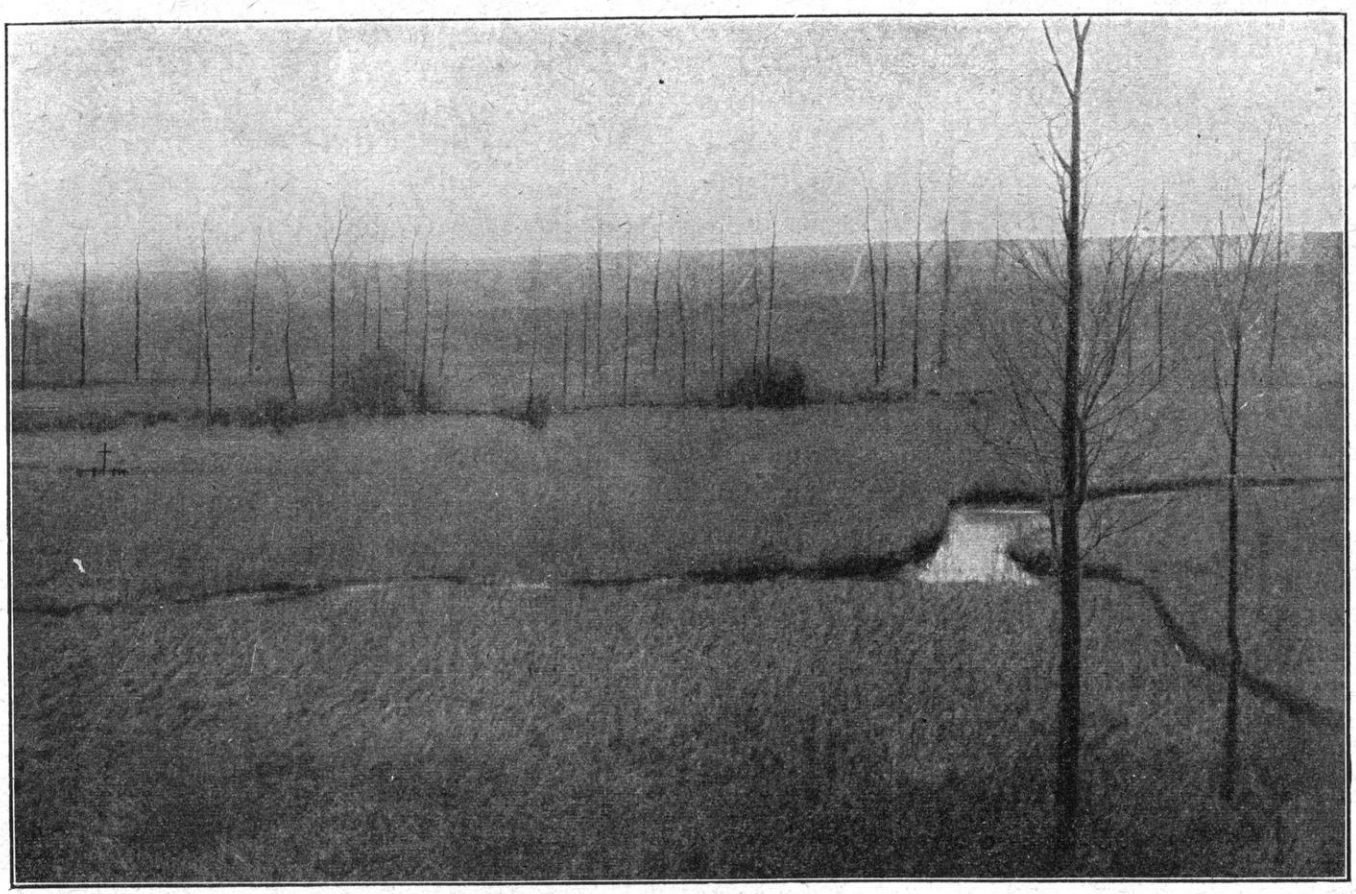
C'est sur ce point que le Grand Quartier général allemand compte, en dernière analyse, voir triompher sa manœuvre « géniale » : il a confié au Kronprinz, appuyé à droite par le duc de Wurtemberg et bientôt, à gauche, par von Strantz, la mission de rompre, ici, la grande armée de Joffre, de façon à encercler Verdun d'une part et, d'autre part, à rejeter toutes les armées françaises de l'Est sur la frontière suisse. Cette partie de la manœuvre importe tellement à ses yeux que c'est de ce côté qu'il prolongera, le plus longtemps possible, sa résistance et qu'il y reviendra sans cesse.

Si l'on y regarde de près, on voit que la bataille de la Marne se rattache, de ce côté, par des fils invisibles à toute la suite de la guerre et même à la victoire finale.

La bataille de Paris étant gagnée au massif de Seine-et-Marne, la bataille de France ne sera gagnée que plus tard à Verdun, ce qui permettra de l'achever dans le nord et de rejeter les Allemands par où ils sont venus.

N'est-ce pas, d'ailleurs, la chose du monde la plus naturelle, puisque cette frontière est, séculairement, la cuirasse de la patrie? Mais elle ne pouvait remplir ce rôle en 1914-18 qu'à la condition de n'être pas abandonnée à elle-même. Les forteresses n'eussent pas suffi : en butte à la puissante artillerie moderne, elles eussent, sans doute, subi le sort de Liége et de Namur. C'est la présence des trois vigoureuses armées de Dubail, de Castelnau et de Sarrail autour de la ceinture de nos camps retranchés qui a consolidé cette frontière et qui a fait d'elle la sauvegarde de la France.

Entre les armées de l'Est et les armées de l'Ouest, c'est-à-dire entre la bataille de pivot



LA VALLÉE DE SOMMESOUS

et la bataille de manœuvre, la 4e armée (Langle de Cary) formait la liaison. Elle constituait, avec l'armée Foch, « le fond de la poche ». Nous avons dit son double rôle pendant les premiers jours de la bataille : apporter ses réserves à la 9e armée à la trouée de Mailly et, en même temps, consolider l'armée Sarrail sur la trouée de Revigny. Manœuvre à deux faces extrêmement délicate, puisque la moindre faute aurait eu pour résultat de scinder la ligne de front au point le plus dangereux. On comprend assez que les Allemands aient porté leurs efforts de ce côté jusqu'à la dernière minute avec l'espoir de briser la résistance française à la suture.

Nous avons conduit le récit des opérations des armées Langle de Cary et Sarrail jusqu'au 7 au soir (1). En reprenant cet exposé et en le continuant jusqu'à la retraite de l'ennemi, le 11, nous avons achevé le récit de la bataille de la Marne et expliqué la double victoire qui constitue sa magnifique unité.

(1) Voir ci-dessus, t. X.

Donc, Langle de Cary était engagé à plein le 7 au soir, sa gauche contre l'armée von Hausen pour porter aide à Foch et sa droite contre l'armée du duc de Wurtemberg pour maintenir sa liaison avec Sarrail.

Par contre, il devait subir, dès le 8 au matin, la double offensive de von Hausen et du duc de Wurtemberg. De ce côté aussi, cette journée du 8 allait être la *journée critique*.

Rappelons, en deux mots, les projets de von Hausen et du duc de Wurtemberg ; car ces deux généraux, à cette heure, ont encore ou croient avoir encore l'initiative.

Von Hausen avait pensé que, puisque Joffre attaquait dans la région de Paris, le centre de l'armée française devait se trouver démuni : on ne peut pas être fort partout à la fois ; et il en avait conclu, dans la nuit du 7 au 8, qu'en tombant de toutes ses forces, et avec l'aide des armées voisines, sur le « fond de la poche », il aurait des chances sérieuses de le crever. Il eût réussi, peut-être, s'il s'y fût pris plus tôt. Mais,

pendant qu'il s'attardait, Joffre avait eu le temps de prendre ses mesures.

Quoi qu'il en soit, pour le 8 au matin, von Hausen, ayant constaté par ses avions que la division de cavalerie du général de l'Espée n'a pas reçu de troupes de soutien, se décide à faire son effort maximum à la trouée de Mailly.

A droite, son XIIe corps, uni à la Garde, fait fléchir, dès le 8 à la première heure, le 11e corps français. L'aile droite de Foch se recourbe dans le cours des deux journées du 8 et du 9, jusqu'à perdre même le village de Mailly.

Ce n'est cependant qu'un battant de la porte qui s'entr'ouvre ; il faut enfoncer l'autre pour s'assurer le passage jusqu'à Arcis-sur-Aube. Or, cet autre battant, Joffre l'a consolidé en appelant à l'aide Langle de Cary et en envoyant toutes les troupes dont il peut disposer. Nous allons les voir arriver successivement et bien opportunément sur le terrain.

Von Hausen ne s'en croit pas moins maître de la situation dans la journée du 8. De même qu'il attaque aux marais de Saint-Gond, c'est-à-dire à l'ouest de Fère, il attaque en pleine Champagne, c'est-à-dire entre Fère-Champenoise et Vitry, dans la région de Sompuis. C'est, à la fois, le centre et l'aile gauche de son armée. La 23e division de réserve combat à Montépreux, en liaison un peu lâche avec le groupe de von Kirchbach qui est engagé contre les marais de Saint-Gond. En arrière, la 24e division de réserve, qui arrive essoufflée sur le terrain, se tient dans la région de Normée, prête à se glisser sur le front à la place de la Garde, si celle-ci est rappelée par Bülow. Plus à l'est, le XIXe corps doit enlever la région de Sompuis et tourner par le sud, en obliquant à l'ouest, sur la région de Mailly. Pour donner plus de puissance à cette attaque qui forme le véritable « fer de lance », von Hausen fait appel au concours du duc de Wurtemberg et celui-ci lui prête, en effet, son VIIIe corps. Donc deux corps et deux divisions de réserve, c'est avec ces forces que von Hausen prépare *la percée* à sa gauche, le 8 au matin. Foch n'avait à lui opposer, la veille, qu'une division de cavalerie (de l'Espée). Mais déjà, Langle de Cary est accouru et Langle de Cary lui-même va recevoir, dans la journée, les secours envoyés par Joffre (je ne parle pas des recrues qui, très nombreuses, arrivent des dépôts et comblent les vides dans les régiments).

Ainsi se compose la trame serrée des offensives et des contre-offensives entrecroisées dans la région de Vitry au cours de ces deux journées du 8 et du 9 ; l'expression paraîtra d'autant plus juste que, tandis que l'armée von Hausen tombe dans le flanc de Foch à la trouée, Langle de Cary tombe dans le flanc de von Hausen sur la route de Vitry-le-François à Arcis et le duc de Wurtemberg essaye de prendre de flanc l'offensive de Langle de Cary dans la région de Chatel-Raould-Vitry-le-François.

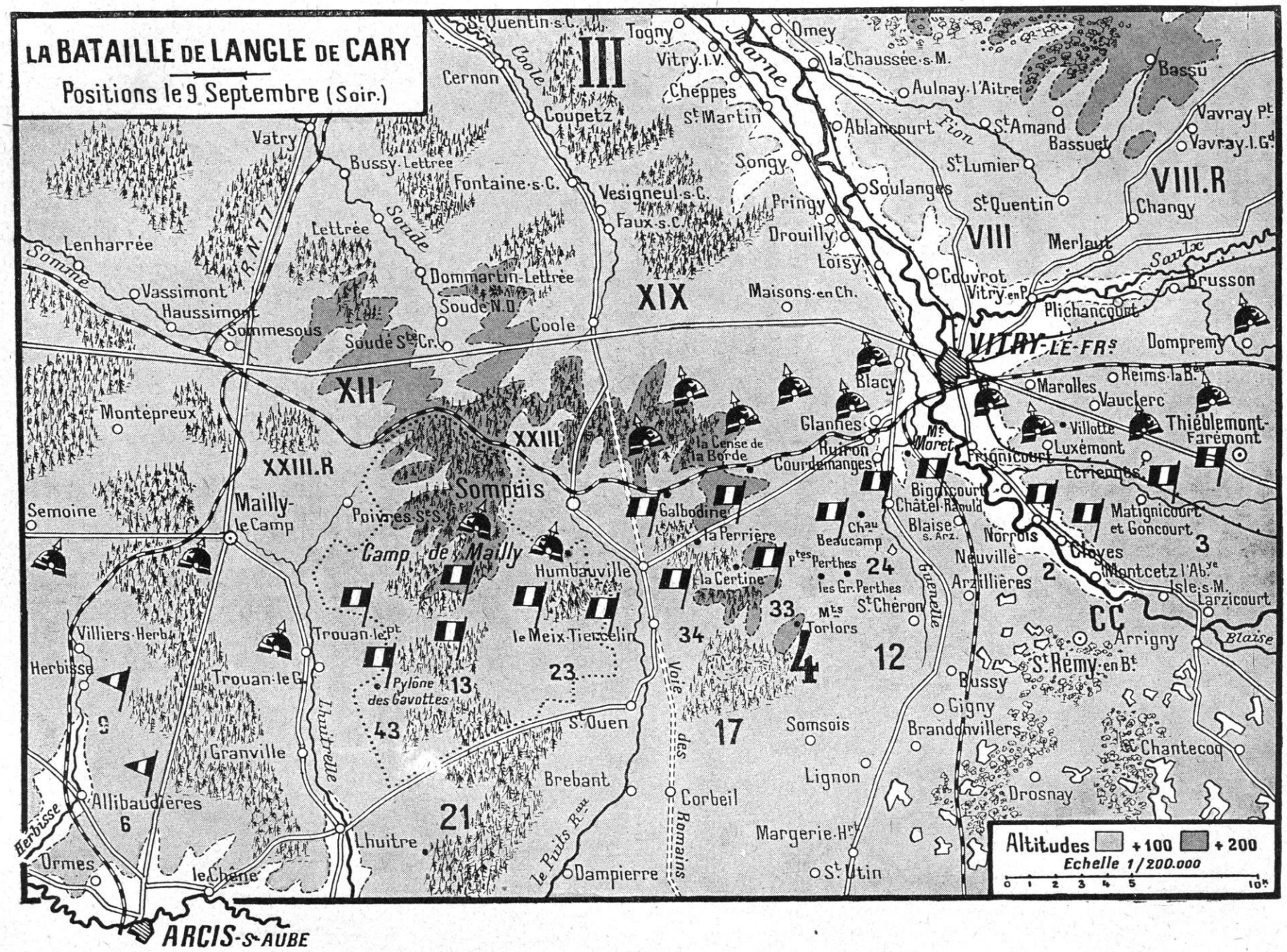
Le terrain étant un inextricable lacis de rivières, de canaux, de bois et de collines, la bataille « pour la poche » prend ici l'allure d'un duel pied à pied, d'une guerre d'embuscades et de chicanes. Elle se disloque dans les sapinières de Champagne comme elle s'est enlizée un peu plus à l'ouest, dans les marais de Saint-Gond. Mais ce sont là des détails auxquels le grand commandement allemand ne s'est pas arrêté un instant quand il lançait sa grande offensive à coups d'hommes.

Von Hausen, lui-même, ne songe plus qu'à son « irrésistible » attaque à la baïonnette, telle qu'il est en train de la mener, à sa droite, contre le 11e corps français et telle qu'il a conçu le dessein de la mener à sa gauche contre Langle de Cary. Il a demandé au VIIIe corps d'attaquer de la même façon. Mais, ici, le terrain et la supériorité déjà marquée des Français s'oppose même à une simple tentative. Les deux corps, XIXe et VIIIe, chercheront toute la journée l'occasion de se jeter sur l'artillerie française et ils ne la trouveront pas.

LANGLE DE CARY A SOMPUIS, VITRY-LE-FRANÇOIS, LES 8 ET 9 SEPTEMBRE

Entrons donc dans la bataille de Vitry-le-François, le 8 au matin.

Le 7 au soir, Langle de Cary constate


LA BATAILLE DE LANGLE DE CARY
Positions le 9 Septembre (Soir.)
Altitudes + 100 + 200
Echelle 1/200.000
0 1 2 3 4 5 10 Kms
ARCIS-S-AUBE
Somptuis
Mailly-le Camp
Camp de Mailly
Humbauville
le Meix-Tiercelin
Trouan-le-Pt
Trouan-le-G.
Pylône des Gavottes
Villiers-Herbisse
Herbisse
Granville
Allibaudières
Ormes
le Chêne
Lhuitre
Brebant
St Ouen
Dampierre
Le Puits Roi
Voie des Romains
Corbeil
Somsois
Lignon
Margerie-Hr.
St Utin
Drosnay
Chantecoq
Brandonvillers
Gigny
Bussy
St Remy-en-Bt
Arrigny
CC
Blaise
Isle-s-M.
Larzicourt
Montcetz l'Ab.ye
Matignicourt et Goncourt
Croyes
Norrois
Neuville
Arzillières
Châtel-Raould
Bignicourt
Blaise s. Arz.
Ecrienne
Frignicourt
Luxémont
Villotte
Thiéblemont-Farémont
Marolles
Vaucler
Reims-la-B.
Dompremy
VITRY-LE-Frs
Plichancourt
Brusson
Vitry-en-P.
Couvrot
Merlaut
Changy
Vavray-le-G.d
Vavray-Pt
Bassu
Bassuet
St Amand
St Lumier
St Quentin
Soulanges
Ablancourt
Aulnay-l'Aitre
la Chaussée-s-M.
Omey
Togny
Vitry-l-V.
Cheppes
St Martin
Coupetz
Cernon
St Quentin-s-C.
Songy
Pringy
Drouilly
Loisy
Maisons-en-Ch.
Vesigneul-s-C.
Faux-s-C.
Fontaine-s-C.
Bussy-Lettrée
Vatry
Lenharrée
Vassimont
Haussimont
Sommesous
Soude S.te Cr.
Soude N.D.
Dommartin-Lettrée
Lettrée
Soude
Coole
Somme
Marne
Fion
Saulx
N. 77
III
XIX
VIII
VIII.R
XII
XXIII
XXIII.R
Montepreux
Semoine
Poivres-S.ts
Galbodine
la Perrière
la Cense de la Borde
Glannes
Blacy
Ruiron
Courdemanges
Mt Moret
Chau Beaucamp
Ptes Perthes
les Gr. Perthes
la Certine
Mts Torlors
St Chéron
24
33
34
4
12
17
23
13
43
6
5
2
3
Grenelle

que ses affaires ne vont pas trop mal. Son 17e corps a progressé sérieusement dans la région sud-ouest de Vitry-le-François. Il a tenu tête à von Hausen autour des deux Perthes et, finalement, il a rejeté l'ennemi au delà de la ligne du chemin de fer qui va de Sompuis à Vitry-le-François.

Pour le 8, Langle de Cary a reçu du haut commandement les indications et les prescriptions contenues dans « l'ordre général nº 7 » :

« *L'armée allemande semble se replier vers le nord-est devant l'effort combiné des armées alliées de gauche.* Celles-ci doivent suivre l'ennemi avec l'ensemble de leurs forces, etc... La 9e armée s'efforcera de tenir sur le front qu'elle occupe, *jusqu'au moment où l'arrivée des forces réservées de la 4e armée sur sa droite lui permettra de participer au mouvement en avant.* »

Ayant médité sur ces données et instructions précises, Langle de Cary s'est rendu compte : 1º que l'ennemi est battu à l'ouest et commence à se replier ; 2º qu'il faut résister à ses derniers efforts en soutenant Foch ; 3º et qu'aussitôt que possible, on devra passer à l'offensive conjointement avec la 9e armée. Rien de plus simple et de plus clair. C'est comme si Joffre disait à ses lieutenants : « Un dernier effort et nous les avons ! »

Dès le 7 au soir, à la suite du succès de son aile gauche en direction de Sompuis, le général avait demandé au grand commandement l'autorisation d'entamer la poursuite. Il est autorisé à le faire dès que le 21e corps, qui arrive de l'armée Dubail, pourra entrer en ligne. Le général de Langle de Cary met en outre à la disposition du général Dumas, qui commande cette aile gauche, la 23e division (Masnon) du 12e corps et le détachement Breton du 17e corps.

Les troupes *du 17e corps* sont toujours sur les emplacements qu'elles ont emportés la veille au soir. En gros, c'est la voie ferrée Sommesous-Sompuis qui fait la séparation des deux adversaires. Les éléments avancés ont pu atteindre la ligne. Ordre est donné de franchir les bois qui s'étendent entre Sompuis et Vitry-le-François. L'effort principal du 17e corps et du 21e corps, dès que celui-ci sera en mesure d'agir, se portera principalement sur l'axe : tunnel, cote 212, cote 158, c'est-à-dire vers la route de Paris en direction de Maisons-en-Champagne.

On se prépare à l'attaque ; mais on attend, les yeux tournés vers la région d'où doit déboucher le 21e corps.

L'ennemi a pris les devants. Dès 6 heures, le 8, ses premiers feldgrau se sont infiltrés dans les bois et ont tourné nos avant-gardes, forcées de se replier. C'est la 23e division saxonne. A la faveur des bois qui la dérobent au canon français, elle progresse. De 7 heures à 11 heures, l'ennemi, débouchant en masses profondes du tunnel, avance jusqu'à La Perrière, cotes 186, 202 devant la 34e division (général Alby) et jusqu'à cote 201, ferme La Certine, 174, 130, château Beaucamp, devant la 33e division (général Guillaumat). On attend toujours le 21e corps. A midi, le général Dumas ordonne une contre-attaque, précédée par une puissante préparation d'artillerie.

Le 21e corps commence à arriver, mais il est encore sensiblement en arrière du front, débouchant de Saint-Ouen et se portant sur Dampierre. On ne peut compter sur un appui effectif dans la journée du 8.

La contre-attaque ordonnée par le général Dumas aura donc lieu, en direction de Vitry-le-François, par le 17e corps et une partie du 12e corps. Elle se heurte au XIXe corps saxon (général von Laffert).

Celui-ci s'était mis en route, dès l'aurore, pour la fameuse attaque à la baïonnette, et le VIIIe corps de l'armée du duc de Wurtemberg avait reçu l'ordre de faire de même. Mais l'artillerie française a beau jeu de prendre à partie les masses d'infanterie qui se risquent à sortir des tranchées et des bois. Le XIXe corps est arrêté devant Grenoble-ferme et ne peut plus faire un pas. L'aile gauche de ce même corps est également fixée et à moitié anéantie sur le chemin et le cours d'eau entre Courdemanges et Chatel-Raould. La 24e division d'infanterie

PRISONNIERS DU XIXe CORPS SAXON CAPTURÉS PRÈS DE COURDEMANGES

allemande est jetée, dans l'après-midi, sur la ferme La Certine ; elle s'en empare un instant, mais elle la reperd et est obligée de se retrancher sur la ligne du chemin de fer où elle s'est repliée. L'artillerie de cette division tire sur les troupes du XIXe corps allemand, et cette erreur qui se prolonge ajoute encore à la gravité de la débâcle.

Citons les propres paroles du général allemand Baumgarten-Crusius, qui combat sous von Hausen : « Les hommes et leurs chefs attendirent la nuit pour tenter de percer le front ennemi dans une attaque à la baïonnette de façon à échapper au tir de l'artillerie ennemie. Mais, après la chaleur torride de la journée et en raison de l'épuisement qui accablait les hommes et les bêtes, les grands chefs durent renoncer, sur tout le front, à une attaque de nuit. »

Le VIIIe corps allemand (général Tülff von Tschepe und Weidenbach) n'avait pas fait davantage. Il n'avait pu déboucher au delà de Huiron. Il s'était refusé, lui aussi, à procéder à une attaque de nuit.

Partout l'offensive si fortement montée par von Hausen est donc fixée ou refoulée. En gros, l'invasion allemande ne devait pas dépasser, de ce côté, la voie ferrée de Sommesous à Vitry-le-François.

Or, von Hausen aurait dû être, depuis deux jours, non seulement à Arcis-sur-Aube, mais sur la Seine, puisque c'était sur son armée que l'on comptait pour « enfoncer la porte ». A peine avait-il entr'ouvert l'un des battants que l'autre s'était refermé violemment sur lui.

Le 12e corps avait supporté avec le 17e le poids de la grande offensive allemande directement au sud de Vitry-le-François. Les aviateurs avaient signalé, dès la première heure, que de nombreuses colonnes ennemies étaient en marche vers le sud, tant à l'ouest qu'à l'est de Vitry.

Le 12e corps avait reçu la mission spéciale

de tenir ferme sur la grande route de Brienne en maintenant les liaisons avec le corps colonial et le 2e corps qui combattaient de l'autre côté de la Marne. Sa position n'était pas brillante ; en effet, la 23e division lui avait été enlevée pour former, avec le 21e corps qui devait déboucher sur Chavanges, un détachement d'aile chargé de tenter une action débordante sur la droite de l'ennemi, tandis qu'il sera fixé par le 17e corps. Mais, comme nous l'avons dit, seule la 13e division (général Baquet) du 21e corps avait débouché en direction de Sompuis à la fin de la journée.

Reste donc seulement au 12e corps la 24e division (général Descoings). Et l'attaque allemande se déclenche. La cote 130, au sud-ouest de Courdemanges, est perdue dès quatre heures du matin. Et le 17e corps demande l'appui, du moins par tirs d'artillerie, sur la région de Humbeauville : c'est-à-dire que le 12e corps réduit à une division est appelé à l'ouest précisément à l'heure où il est lui-même rejeté vers le sud.

L'ennemi s'acharne sur Courdemanges. Après un terrible bombardement, le village est évacué, le colonel du 108e (Bergerac) tombe grièvement blessé. Alternatives sanglantes dans le cours de l'après-midi. Courdemanges repris est de nouveau perdu vers 16 heures. Un effort suprême et une magnifique contre-attaque du 326e nous rendent la cote 153 au nord du mont Moret, Courdemanges et la cote 130, à la fin de la journée. Le général Descoings a regagné, à peu de chose près, le front qu'il occupait au début de la journée.

A l'est comme à l'ouest de Vitry-le-François, l'ennemi est donc fixé. La grande invasion est arrêtée. La trouée de Mailly est protégée des deux côtés.

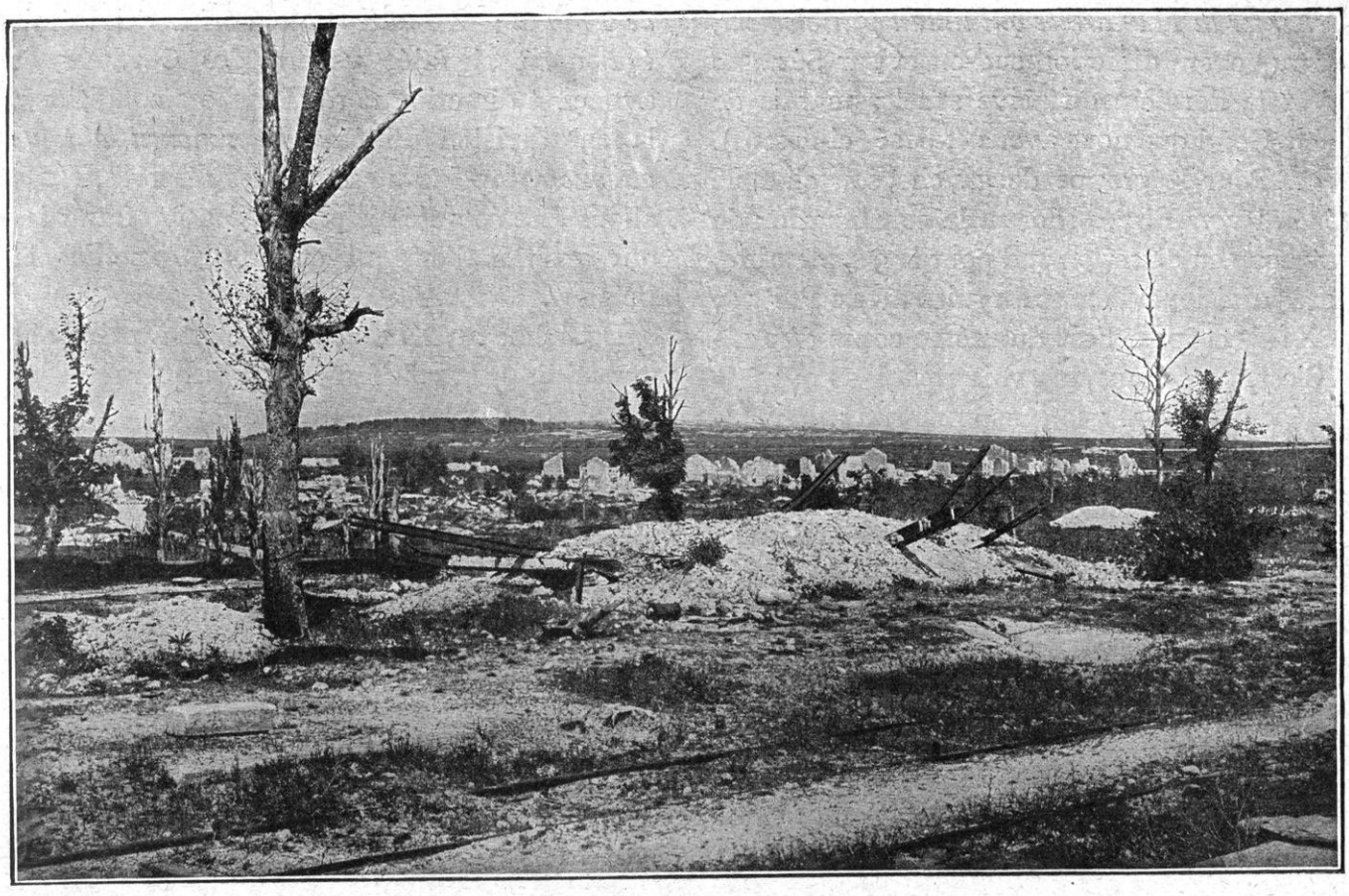
A droite du 12e corps, le *corps colonial* (général Lefèvre) est engagé. C'est ici que l'on sent combien la situation de la 4e armée est difficile. Car, tandis que la gauche est entraînée à l'ouest par le péril imminent qui menace la trouée de Mailly et la route de Brienne, voici que se fait sentir, à l'est, l'attraction de la terrible bataille que le 2e corps (général Gérard) et l'armée Sarrail livrent au duc de Wurtemberg et au Kronprinz pour la trouée de Revigny. De quel côté porter l'effort principal?

Le corps colonial se bat dans la boucle de la Marne. S'il tient, il sauvera les liaisons ; s'il succombe, la gauche et la droite seront emportées dans un recul dont on ne peut prévoir les suites.

Aussi, dès le 7, le général Lefèvre, décidé, selon l'ordre 42, « à se faire tuer sur place plutôt qu'à reculer », s'est retranché entre la route et la voie ferrée, sur une ligne Frignicourt-Luxémont-Ecriennes-Matignicourt. Il se tient en liaison avec le 17e corps à la ferme du Mont-Moret. Le 8 au matin, le groupe Candrelier de la 2e division opère en partant de Blaise-sous-Arzillières et, résolument, il contient l'ennemi.

Sur le reste du front, il en est de même ; la 2e division (général Leblois) entre Bignicourt et Goncourt, la 3e division (général Leblond) entre Matignicourt, Thièblemont-Farémont, repoussent les attaques venant du nord et qui, de ce côté, inclinent vers le sud-est et non plus vers le sud-ouest ; c'est l'armée du duc de Wurtemberg qui vient en aide à l'offensive du Kronprinz. La solidité du corps colonial décide dès lors, en ce point, du succès de la bataille vers le sud-est : la gauche du 2e corps est couverte ; les liaisons sont assurées.

Avec le 2e *corps*, nous tombons dans la bataille pour Revigny ; aussi, malgré que ce corps appartienne à l'armée Langle de Cary, nous rattacherons l'exposé de la journée du 8, en ce qui le concerne, à la bataille de l'Argonne et nous dirons d'abord ce qu'il advint de la gauche de l'armée Langle de Cary dans la journée du 9. Car la décision n'était pas encore obtenue le 8 au soir. Tout au plus, sentait-on un vent nouveau qui se levait. Puisque von Hausen n'avait pas passé, il ne passerait pas ; donc il n'avait qu'à quitter la place. La bataille du 8, sanglante et anxieuse, commençait à apparaître pleine d'espoirs : mais elle ne devait apporter tout son résultat que le lendemain.



LIGNE DE BAZANCOURT A CHALLERANGE

JOURNÉE DU 9 DANS LA RÉGION DE SOMPUIS-VITRY-LE-FRANÇOIS

Tandis que dans le camp français l'on en était encore à se demander s'il fallait considérer le succès de la défensive comme acquis et si l'heure était arrivée de passer à l'offensive, les réflexions devenaient amères dans le camp allemand.

Il ne faut pas s'en rapporter au plaidoyer de von Hausen qui, du fond de sa chambre de malade, n'apprenait que ce qu'on croyait devoir lui faire connaître. Baumgarten-Crusius se rapproche davantage de la vérité quand il s'explique, en ces termes, — encore très optimistes, — sur la préparation de la journée du 9 : « Il ne faisait doute pour personne au commandement de la IIIe armée, écrit-il, que l'attaque se poursuivrait le 9 septembre, mais *à condition que l'on fût soutenu par les armées voisines et assuré de leur coopération*. En fait, *la force* combative des troupes *était diminuée de moitié depuis leur départ;* et on se rendait compte *combien il était difficile de continuer à entretenir une ligne de front dépassant* 50 *kilomètres*. Mais cela ne pouvait ébranler la résolution prise de poursuivre l'attaque le 9 septembre. Cette résolution fut fortifiée encore par un marconigramme de la IIe armée faisant connaître que, par suite de ses pertes, il ne lui restait plus que la valeur de trois corps. Le soir du 8, à 7 h. 10, le commandant en chef de la IIIe armée faisait savoir au Grand Quartier général qu'il était toujours en disposition de « rejeter l'ennemi ».

Si l'on s'en rapporte à cette source évidemment intéressée, les ordres suivants auraient été donnés à la IIIe armée pour le 9 au matin:

1° « L'armée, sur toute la ligne, en bataille victorieuse avec progrès en avant. L'aile droite de la IVe armée est *environ* à Huiron (c'est-à-dire *rejetée* en arrière de la voie ferrée ; cela ne constitue aucun progrès).

2° L'attaque se poursuivra demain. »

On prescrivait au général Kirchbach, *pour*

décharger la IIIe armée qui luttait péniblement, l'attaque en direction sud-ouest sur Sézanne (c'est la dernière offensive sur les marais de Saint-Gond que nous avons exposée ci-dessus).

« ... Pour le groupe de gauche, son chef, le général von Elsa, ordonna la continuation de l'attaque en direction sud pour le 9 septembre, la 23e division à l'ouest du ruisseau du Puits et le XIXe corps à l'est du même cours d'eau. »

C'est, en somme, la « voie romaine » qui fait la séparation dans le sens nord-sud ; mais les ordres n'ajoutent pas que l'offensive allemande ayant été rejetée, la veille, au nord de la voie ferrée, c'est de là qu'il faut partir. Or, c'est ce qui paraît très dur au soldat. Dans ses tranchées, il tient encore ; mais pour s'élancer au dehors, il a perdu l'élan.

Baumgarten-Crusius dit que, par suite de l'intervention de la 24e division de réserve, l'attaque du 21e corps français sur Sompuis resta *presque sans effet*. Ceci est exact ; mais l'attaque du 21e corps allait consolider la ligne française et refréner définitivement toute tentative allemande de progresser par la trouée de Mailly. Il ajoute que la 23e division de réserve, qui faisait la liaison entre le groupe Kirchbach et le groupe d'Elsa, s'était avancée jusqu'à Trouan-le-Petit. Mais il la compare assez plaisamment à « une petite languette oscillant dans la balance de la décision de la bataille des peuples ». Languette bien exposée, puisque notre 21e corps la prenait de flanc, à l'ouest, à proximité de Sompuis.

Telles sont les conditions dans lesquelles se développe la bataille de la gauche de von Hausen (groupe d'Elsa), dans la région de Vitry-le-François pour la journée du 9.

Voici, maintenant, les résultats de cette journée selon les aveux mêmes de l'ennemi.

Avant même que les ordres de retraite aient été donnés, la 23e division d'infanterie, qui se bat *en direction* sud-ouest de Sompuis, subit des pertes tellement considérables qu'il lui est impossible d'avancer. Or, « vers midi, on constatait l'apparition d'une forte colonne d'infanterie ennemie, évaluée à une division *venant de Trouan* ; une autre colonne française était également signalée venant des Cavattes et avançant direction nord. Dans ces conditions, la 23e division d'infanterie *renonça à toute attaque* et appela au secours ses réserves. Nous allons dire ce qu'était cette offensive française qui arrêtait l'ennemi et faisait pencher la balance.

De même au XIXe corps : c'est à peine s'il put saillir de la voie ferrée et se risquer dans les bois de Grenoble-ferme. Il fut même nécessaire de faire relever la 89e brigade par une division du VIIIe corps empruntée à la IVe armée. Toute attaque hors des tranchées s'effilochait sans produire de résultat. En somme, on faisait massacrer les troupes pour rien.

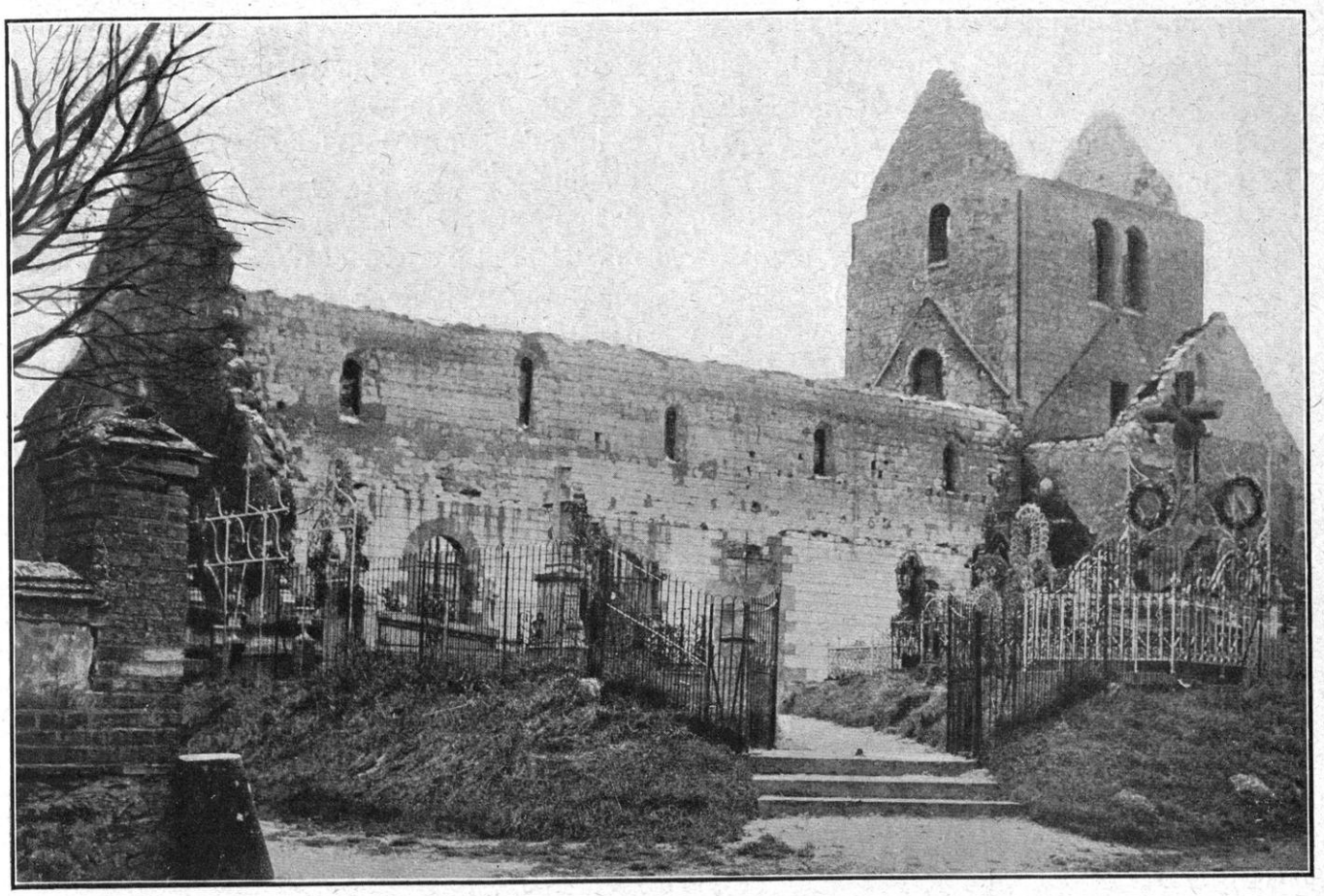
Quant au VIIIe corps lui-même, prêté par le duc de Wurtemberg à von Hausen, nous avons vu dans quel état il était le 8 au soir ; s'étant déjà dérobé la veille à l'attaque à la baïonnette que lui demandait von Hausen, il ne fit pas mieux dans la journée du 9 : il se cramponna avec peine à Huiron et Courdemanges, à cheval sur la voie ferrée.

LA JOURNÉE DU 9 AUTOUR DE SOMPUIS, VUE DU CAMP FRANÇAIS

Voyons cette journée du 9 du camp français : rien ne nous édifiera mieux sur les récits obscurs et volontairement alambiqués du général Baumgarten-Crusius.

Le 9, c'est le jour de l'entrée en ligne du 21e *corps*. La manœuvre de Joffre est donc en voie d'exécution.

Le 21e corps (général Legrand), débouchant de Saint-Ouen, est jeté dans le camp de Mailly. Il a ordre de faire un mouvement d'enveloppement par la droite de l'ennemi, et c'est ainsi que nous venons de le voir déboucher par Trouan-le-Grand et la ferme des Cavattes ; sa 43e division (général Lanquetot) à gauche formant flanc-garde de l'armée et fermant (enfin !) la large fissure du camp de Mailly qui n'était couverte que par la division de cavalerie de l'Espée ; la 13e division (général Baquet), à



L'ÉGLISE DE SOMMESOUS

droite, en liaison dès la veille avec le 17e corps.

En outre, la 6e division de cavalerie est arrivée sur le terrain ; elle forme avec la 9e division de cavalerie un corps de cavalerie qui va devenir un puissant instrument d'action et de poursuite.

Pour le moment, le général de Langle de Cary, dans une juste appréciation des choses et sentant l'ennemi faiblir, est résolu, conformément aux ordres sollicités par lui dès le 7 au soir, de prononcer un effort violent vers sa gauche, de façon à dégager définitivement la trouée de Mailly et à soulager Foch.

C'est donc la 43e division (du 21e corps) et la 23e division (du 12e corps) qui attaquent sur Sompuis. La 43e division (du 21e corps), faisant aile tournante, de façon à déborder la droite ennemie, se porte par le Signal de Sompuis, à travers les bois, sur la voie ferrée, de façon à couper la 23e division de réserve de l'armée von Bülow : c'est ce qui explique la situation extrêmement critique de cette division. Cependant, elle fait ferme et elle nous empêche encore d'atteindre vers Sompuis la voie ferrée. Elle recule pied à pied, jusqu'au moment où elle sera saisie par l'ordre de retraite.

Au 17e *corps*, on avait pris les dispositions pour franchir cette même voie ferrée le 9 à la première heure et pour attaquer en direction de Maisons-en-Champagne. C'est assez dire combien la situation se dégageait de ce côté. Le combat commence à 5 h. 30 ; on sent que l'ennemi est singulièrement affaibli. Si le XIXe corps esquisse encore une contre-attaque vers la Cense de la Borde, elle est immédiatement contenue et bientôt il ne s'agit plus que d'une mousqueterie et d'une canonnade très vives, mais sur place. A 8 h. 30, la mousqueterie s'est tue et il n'y a plus que des feux d'artillerie.

Le général de Langle de Cary est à la ferme

du Mont Torlors. Il donne lui-même l'ordre de se porter immédiatement en avant. Offensive générale. Les fantassins de la brigade Hélo, dans leur attaque sur la cote 211 (voie ferrée), sont admirables de crânerie ; les pertes, malheureusement, sont encore très lourdes et, Sompuis n'étant pas dégagé, le 17e corps bivouaque au sud de la voie ferrée (1).

Le groupement formé sous les ordres du général Descoings se trouve ainsi arrêté ; *le 12e corps* se bat toujours dans ces difficiles terrains situés entre Sompuis et Vitry-le-François. Pour l'offensive préparée, il reçoit un appui du corps colonial (21e colonial). On piétine autour de la ferme l'Oiselet. Mais la 24e division a attaqué et enlevé dans la journée la ferme de la Galbodine, en plein sur la voie ferrée. De là, on voit les Allemands retirer leur artillerie des positions occupées au sud-est de Coole : c'est donc qu'ils s'en vont ! On sent bien que la victoire ne tient plus qu'à un fil.

LES RUINES DE L'ÉGLISE D'HUIRON

Le général Descoings a l'ordre de monter à fond son offensive par la gauche de l'ennemi dans la nuit du 9 au 10 et il reçoit, à cet effet, les éléments les plus importants de la 24e division.

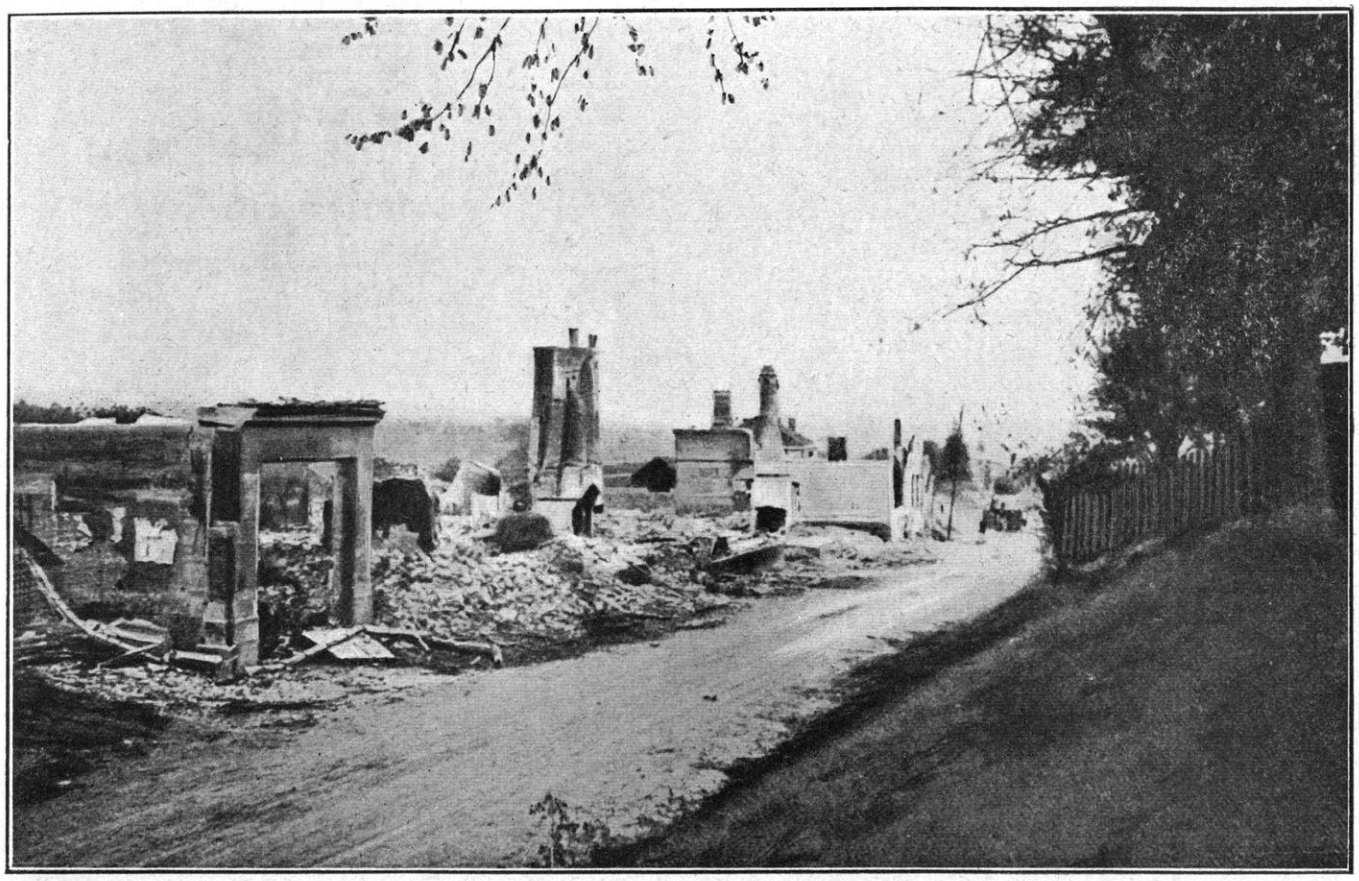
Il ne reste plus qu'à dire un mot du *corps colonial* dans cette journée du 9, puisque de son attitude dépend la liaison entre la bataille pour Mailly et la bataille pour Revigny : un groupement intermédiaire, le détachement Candrelier, occupe le Mont-Moret, point capital et qui domine à la fois Vitry-le-François, le coude de la Marne et les croisements des voies ferrées.

(1) Les Allemands paraissent avoir quitté Sompuis le 9 à 4 heures de l'après-midi. Il y étaient entrés le 7 au matin. V. *La Guerre en Champagne. Le martyre du doyen de Sompuis*, p. 221.

Huiron, Courdemanges, Chatel-Raould, Bignicourt forment un quadrilatère dont la possession décidera du sort de la bataille de Vitry et jusqu'à un certain point du sort de la grande bataille, car c'est le nœud qui coud le « fond de la poche ». Or, ici, depuis trois jours, les Allemands n'ont pas avancé d'un pas. Nous avons vu le régiment de Bergerac se faire décimer dans Courdemanges, mais s'y maintenir conformément aux ordres du général Joffre. Que l'on garde le souvenir de ces héros ! Dans ce coin peu connu de l'immense bataille, leur action n'a pas été moins belle pour avoir été moins à l'honneur.

Donc, à Mont-Moret, le détachement Candrelier continue à agir en liaison avec le 12e corps qui, nous l'avons vu, est attaqué à la cote 153, au sud de Courdemanges. Après des alternatives d'avance et de recul, le front est conservé. Le corps colonial prête son 21e régiment pour l'offensive préparée dans l'après-midi du 9 sur la voie ferrée entre la Certine et Huiron.

Mais le corps est obligé de regarder aussi à l'est, puisque l'armée du duc de Wurtemberg pèse en direction de la trouée de Revigny. La 2e division se porte en avant en direction de Luxémont ; si cette attaque doit avoir, dès le soir même, les suites les plus heureuses, elle ne parvient pas cependant à briser la ligne ennemie. La 3e division est chargée de répondre et soutenir l'offensive, et, cette fois, en combinant son effort avec l'action du 2e corps qui combat franchement face à l'est. Les 1er et 2e régiments coloniaux sont relevés en ligne par le 7e, et une vigoureuse attaque, qui prend nettement le dessus, permet de parvenir vers 15 heures à la hauteur d'Ecriennes. Non



LE VILLAGE D'HUIRON

seulement la liaison est maintenue, mais voici qu'au nœud même de la bataille, l'ennemi cède; son front recule ; la poche commence à se fermer.

Tel est donc, en deux mots, le résultat de la bataille de Langle de Cary, le 9 dans l'après-midi, *avant que l'ordre de la retraite ait été donné par le général von Hausen*, en un mot, avant que l'ensemble de la bataille ait déterminé du sort de cette bataille particulière : 1° L'offensive de von Hausen a échoué complètement : or, du résultat de cette offensive dépendait le succès de tout le plan allemand. Après une bataille de quatre jours où les forces allemandes ont été précipitées avec une brutalité sauvage dans la fournaise, après cette terrible ruée à la baïonnette, et ces effroyables offensives à plein corps toujours recommencées et toujours repoussées, l'armée des Saxons et des Rheinlanders combinée n'a pas fait un pas. L'invasion est restée contenue aux abords de la voie ferrée de Sommesous à Vitry-le-François : c'est à peine si, sur quelques points, elle a dépassé cette ligne, mais sans pouvoir se maintenir plus de quelques instants. 2° Après de tels efforts, la valeur combative de von Hausen et du VIIIe corps est, de l'aveu même de Baumgarten-Crusius, *réduite à moins de moitié*. Il faut remplacer les brigades par les brigades ; les hommes n'en peuvent plus, n'en veulent plus. Et il n'y a plus de réserves ! Au moment où Joffre fait entrer en ligne son 21e corps et son corps de cavalerie reconstitué, von Hausen a déjà mis sur le flanc sa seule ressource, la 24e division de réserve. Ses troupes partout découragées, sa ligne de front (c'est-à-dire la voie ferrée) rompue sur deux points, à la Galbodine et à Ecriennes ; le nœud de toute la bataille, Courdemanges, consolidé contre lui ; la trouée de Mailly fermée ; lui-même bombardé dans Vitry-le-François et sur le point de perdre cette ville comme, sur sa gauche, il vient de perdre Fère-Champenoise : c'est l'évidence même, von Hausen est battu. Il est battu pour

son compte, comme Bülow est battu pour son compte, comme von Kluck est battu pour son compte.

La bataille de la *plaine* est perdue comme est perdue la bataille du *massif*, et quand arrive l'*heureux* marconigramme interprété aussitôt comme une autorisation de lâcher pied, dès que les premières communications de von Bülow permettent de rejeter sur celui-ci la responsabilité de la défaite, avec quel empressement, et *sans attendre un ordre quelconque du Grand Quartier général*, on entre dans le mouvement ! C'est ce que nous avons à dire maintenant ; car la journée du 9 devient finalement la journée de la défaite et elle ne s'achève pas sans avoir éclairé la fuite et la déroute des Saxons.

LE SOLDAT A L'ARMÉE VON HAUSEN LE 8 ET LE 9

Le témoignage des chefs eux-mêmes sur l'état de fatigue et de démoralisation à l'armée de von Hausen est formel ; mais il est naturellement altéré par le parti pris de rejeter la responsabilité sur les autres armées. Les carnets de route d'officiers et de soldats, dont nous donnerons seulement un aperçu très rapide, ne laissent aucun doute sur le sentiment profond de découragement qui s'était abattu sur la troupe à la suite des longues fatigues de la marche et quand elle comprit qu'il n'y avait plus à compter sur la fameuse marche *nach Paris* avec la perspective de la fin prochaine de la guerre.

Après les durs combats du 6 et du 7, en présence des effets de l'artillerie française, l'ébranlement physique et moral fut tel que l'esprit offensif avait pour ainsi dire disparu. Quelques extraits seulement :

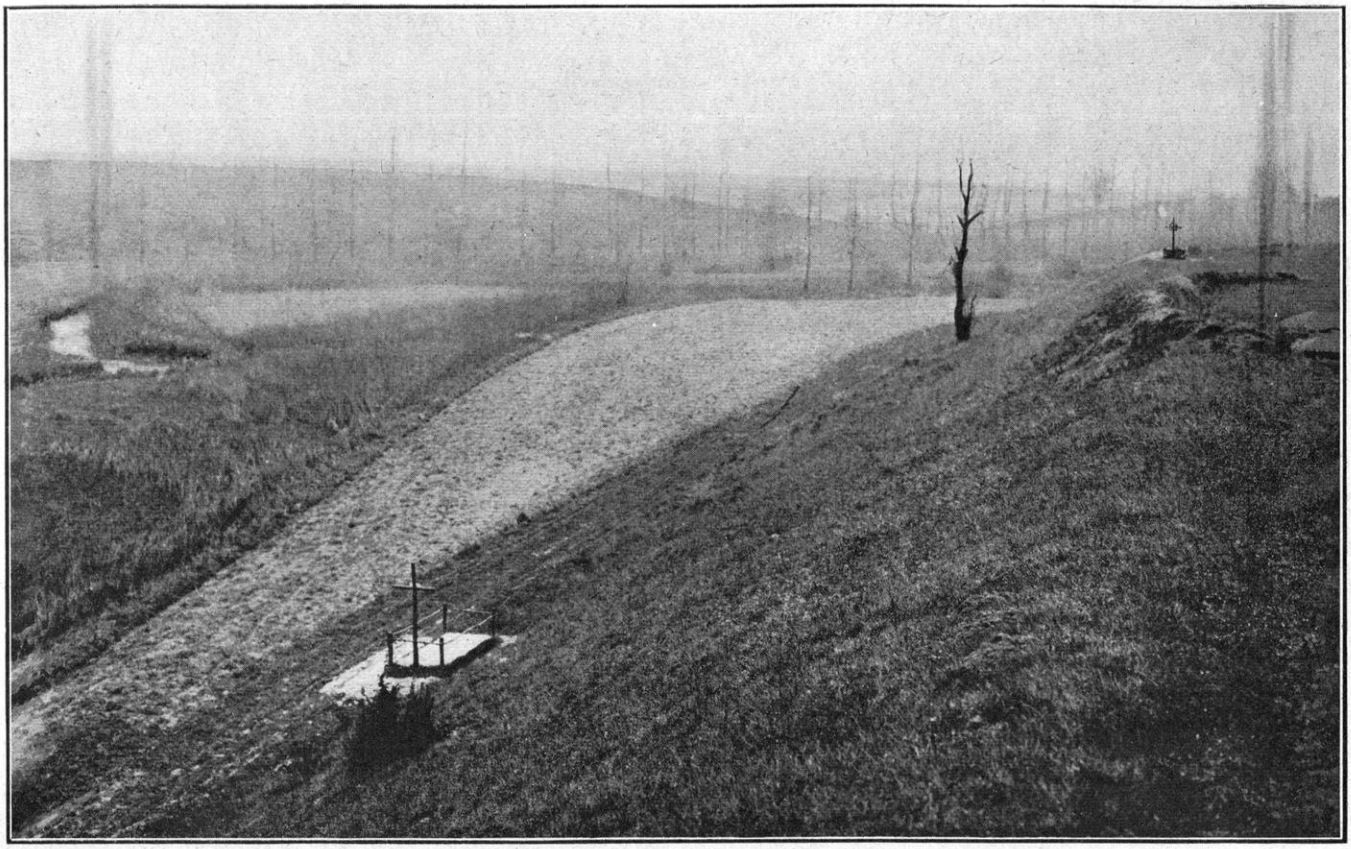
Du 103e d'infanterie, 32e division, XIIe corps. — « Il est minuit (nuit du 7 au 8). Ordre de creuser des tranchées pour se protéger contre le feu de l'artillerie et aussi de l'infanterie ; elles doivent être très étroites, car l'artillerie tire tout droit d'en haut. Nous n'avons pas fini de les creuser qu'un ordre nous arrive : «S'étendre le fusil au bras ». A 3 h. 30, on est réveillé. «Baïonnette au canon!» Nous sommes maintenant au 8 septembre, mardi. Ordre d'embrocher tous les pantalons rouges. C'est ainsi que nous marchons dans la nuit noire. (C'est l'offensive à la baïonnette.) Notre artillerie ouvre un feu épouvantable... A notre gauche, le village de Lenharrée est en flammes... Nous égorgeons les Français dans leurs tranchées. A peine sont-ils tous morts que nous recevons un terrible feu venant d'un retranchement à 50 mètres en arrière... Vers la gare, on pouvait à peine marcher. Tout était couvert de blessés. Vraiment horrible spectacle. Souhaitons que la guerre finisse bientôt... Le lendemain matin, nous avons abandonné notre position et nous nous sommes retranchés à 300 mètres du village en flammes. A peine y étions-nous qu'un formidable feu de shrapnells et d'obus éclata sur nous. Le premier obus éclata à peine à 5 mètres de moi et blessa notre commandant, notre lieutenant et 5 hommes de notre compagnie tous grièvement. Les obus arrivaient par douzaines. J'eus aussi mon compte et je m'évanouis. Personne n'avait le temps de s'occuper des autres ; car le feu ne cessa pas, d'après ce qu'on m'a raconté, de toute la journée...» (Le scripteur échappe à la poursuite française et est soigné à Luxembourg.)

De la 23e division de réserve (1). — Le 8 à 3 heures du matin, nous nous remettons en route. Quand nous quittâmes le bord, nous vîmes un village en flammes, *Sommesous*. Les ordres d'assaut retentirent de toutes parts. Trompettes et tambours retentirent ; l'enfer semblait déchaîné. Nous fûmes les témoins d'un tableau d'une effrayante beauté : le 103e faisait l'assaut de Sommesous en flammes, opiniâtrement défendu par les Français... L'ennemi se retira définitivement vers le sud et nous le suivîmes pour faire halte dans le petit bois sur la ligne du chemin de fer entre Sommesous et Mailly... Le lendemain matin, notre chef de compagnie, examinant le pays avec sa lorgnette, découvrit des colonnes défilant dans la région de Mailly.

Il fit part de cette observation et des batteries les prirent sous leurs feux... Mais soudain, de l'autre côté aussi, on ouvrait le feu. Le son creux et sifflant des obus traversant l'air, venait éclater tout près de nous. Ordre : « Tout le monde à l'abri ! » Nous avons appris plus tard que c'était le champ de tir français (toujours la même explication...). Une section de notre compagnie à laquelle j'appartenais, fut envoyée comme renfort à la 3e compagnie *de l'autre côté de la voie ferrée*... Nous allâmes de l'avant jusqu'à la bordure du bois. Il fallait prendre Mailly. Nous avions peut-être fait 300 mètres en avançant lentement quand une fusillade éclata à environ 800 mètres à l'est de Mailly. C'était une compagnie de cyclistes (division de l'Espée).

Nous reprîmes notre marche. Les Français avaient abandonné le village : nous y pénétrâmes sans aucune difficulté... Nous apprîmes là quelque chose de nouveau : la sûreté de tir de notre propre artillerie qui nous prit pour des Français et nous accabla de ses feux... Le bataillon se rassembla et retourna en arrière. Le point le plus méridional de notre avance en France avait été atteint. Il

(1) Félix Marschner, *Avec la 23e division de réserve en Belgique et en France*, p. 54 et suiv.



TOMBES FRANÇAISES DANS LA VALLÉE DE SOMMESOUS

faisait complètement nuit, quand, exténués, nous atteignîmes de nouveau Sommesous. Le matin du 9 septembre était sombre et pluvieux. Nous restâmes inactifs à Sommesous. Je vis arriver les chasseurs de Marburg. *J'appris qu'ils avaient pour mission de couvrir la retraite.* Ils demeurèrent donc à Sommesous pendant que nous nous mettions en route, nous dirigeant de nouveau vers le nord par Vatry...

De la 24e division de réserve. — Après avoir marché pendant des jours et des nuits sans arrêt avec les plus dures fatigues *après la prise de Givet,* nous fûmes entraînés dans le combat le 7 septembre, non loin de Lenharrée... On se battait en cet endroit depuis quatre jours et sans aucun succès. Notre compagnie est sortie de 9 heures du matin jusqu'à 1 heure de l'après-midi en plein feu de l'artillerie ennemie, ayant faim, soif et, par suite de la fatigue, des marches forcées, absolument exténuée... Malgré cela nous ne perdîmes pas courage. (Après une courte marche en avant, le scripteur tombe sur le champ de bataille).

De la même division. — Le 8, nous arrivâmes au front et le 9, nous entrions en bataille. Le matin, de bonne heure, nous marchions sur Normée... Soudain, nous fûmes accueillis par un terrible feu de shrapnells : il fallut aller bientôt à gauche... Les pertes devenaient toujours plus lourdes aux premières lignes, et c'est pourquoi, vers 8 heures, nous dûmes reculer, poursuivis par un feu violent d'artillerie. Mais les pertes devenaient de plus en plus lourdes. Les champs fumaient littéralement des coups qui éclataient. Le lendemain, 9 septembre, cependant, on avançait de nouveau. Jusqu'à environ 4 heures du matin, nous occupâmes une tranchée, attendant à tout instant une attaque française... Les jours suivants, nous repassâmes la Marne. (C'est la retraite.)

Du XIIe corps (1). — Le soir (du 8) vers 11 heures, nous étions revenus dans nos quartiers. Nous espérions avoir du repos ; car, les jours précédents, nous avions pris part à deux combats. Bien des camarades étaient tombés et beaucoup plus encore étaient blessés. La matinée après ces combats, 40 hommes de la compagnie arrivèrent sous la conduite d'un feldwebel dans le village où se faisait le rassemblement de la division. Peu à peu, les camarades arrivèrent par groupes, car ils s'étaient dispersés. Vers midi, le capitaine arriva aussi avec une centaine d'hommes ; puis d'autres retardataires un peu plus tard. Ce jour-là, l'esprit, l'impression, aussi bien chez les officiers que dans la troupe, *était excessivement déprimé ;* car, bien que les Français aient été rejetés, les vainqueurs n'avaient pu, cependant, tenir la position conquise. Le bataillon était fortement diminué tant à cause des pertes que par la dispersion de ses éléments. Presque tous les officiers avaient perdu leurs chevaux... Nous nous préparions encore au combat ; mais en chemin, nous apprîmes que la

(1) *Der deutsche Krieg in Feldpostbriefen,* p. 154.

partie des troupes à laquelle nous appartenions devait, pour des raisons stratégiques, commencer un mouvement de retraite. Notre compagnie faisait partie de l'arrière-garde : « Les Français sont sur nos talons, » disait le capitaine. Ce fut encore une longue, longue marche, etc., etc.»

N'est-ce pas le tableau exact d'une défaite et de l'abandon du champ de bataille par pertes, épuisement, dispersion des effectifs, en un mot, aveu d'impuissance de la part de la troupe comme de la part des chefs eux-mêmes?

Von Hausen est battu; il le sait ; il sait qu'il doit fuir. Dans l'immense déroute stratégique, sa défaite tactique s'affirme, même à ses yeux, le 9, dans la journée. Tout se résume dans l'aveu de von Baumgarten-Crusius : « Dès le 9, l'armée avait perdu plus de la moitié de ses forces combattantes. »

LA RETRAITE DE L'ARMÉE VON HAUSEN, LE 9 SEPTEMBRE APRÈS-MIDI

Nous avons dit déjà, d'après les sources allemandes et, notamment, d'après le récit de von Hausen, comment, dans l'après-midi du 9, « l'ordre de retraite venant du Grand Quartier général atteignit le colonel-général von Hausen ; nous avons dit comment ce général, dans sa brochure apologétique, s'abritant derrière le récit de von Kluck, tente de rejeter toute la responsabilité de la retraite sur von Hentsch et sur von Bülow pour dégager sa propre responsabilité ; nous avons dit enfin comment von Tappen a fait tomber d'un revers de main tout le château de cartes construit par von Kluck. La vérité est que la défaite allemande se propagea, avant les ordres du Grand Quartier général, mais par la nécessité des faits, d'abord chez von Kluck, dans la nuit du 8 au 9, puis chez von Bülow dans la matinée du 9, puis chez von Hausen dans la matinée et l'après-midi du 9, — tout cela logiquement, fatalement, parce que les Français étaient vainqueurs et que les Allemands étaient vaincus. La version allemande actuelle de la bataille de la Marne, la version qu'a essayé d'accréditer von Kluck en interprétant à sa façon, comme nous l'avons démontré, un article du *Journal des Débats*, n'est pas plus exacte que la première version officielle allemande, celle d'une manœuvre « géniale » et d'une retraite ordonnée et voulue, sans qu'il y ait eu ni bataille ni défaite, version sur laquelle l'opinion allemande et l'opinion des neutres ont vécu pendant cinq ans.

Von Hausen était battu comme les autres, nous venons de l'établir. Pour lui, ne pas avoir passé à la trouée de Mailly, quand, pendant trois jours, il n'avait eu affaire qu'à une simple division de cavalerie, c'était un échec si cruel que l'on comprend l'indignation universelle qui se souleva d'abord contre lui en Allemagne. Il devint le bouc émissaire de la défaite parce que par lui, et devant lui, au point le plus faible de l'ennemi, le grand plan allemand avait échoué. Après quatre jours de combat et en présence des importants renforts français débouchant sur le terrain, son affaire était faite, son rôle était joué ; il le sentait lui-même et il se jeta dans la retraite dès qu'il vit un jour à peu près honorable. Seules, des circonstances indépendantes de sa volonté entravèrent momentanément, et pour une partie seulement de son armée, ce dessein avéré.

Voici comment, torturé qu'il était par la maladie, l'impuissance et la fureur, il prit ses dispositions pour « se décrocher ».

Baumgarten-Crusius raconte, nous l'avons dit, que, dès la matinée du 9 de mauvais bruits commencèrent à circuler à l'état-major de von Hausen.

Dès 7 h. 35, on avait « entendu », au quartier général de la IIIe armée, un marconigramme paraissant indiquer qu'à la IIe armée, on prenait certaines dispositions pour ramener les troupes de droite à Margny. A 1 h. 30, la retraite était déclarée définitivement par le général von Bülow : « IIe armée commence marche arrière, la droite à Damery. » Von Hausen, après avoir feint d'ignorer le premier télégramme (ce qui ne l'empêchait pas de prendre aussitôt son parti de la retraite, car il connaissait l'état de son propre front), répondit vivement à von Bülow : « La ba-

PANORAMA DE LA RÉGION DE PERTHES

taille est engagée devant la IIIe armée. Quelle est votre intention? Nous avons pris Euvy. »

Il est facile de comprendre le sens polémique de ce télégramme : « Quoi ! vous partez ! mais, nous continuons à nous battre, et même nous avons pris Euvy. » La prise d'Euvy, à 3 kilomètres de Fère-Champenoise, était une bien médiocre sécurité pour Bülow qui, à ce moment même, à 40 kilomètres de là, sentait l'ennemi dans son dos à Vauchamps-Champaubert.

Une fois son télégramme de « victoire » envoyé, von Hausen prend immédiatement ses dispositions pour plier bagage et il donne, *à 2 h. 15*, « un ordre d'armée concernant les communications d'arrière et par suite duquel le départ des bagages, des convois et du train non nécessaires au combat doit s'effectuer aussitôt la réception de l'ordre ». En même temps on procède, par les pontonniers du XIXe corps, à la construction d'un pont sur la Marne entre Châlons et Matongues (exactement à Saint-Ciprien, Récy) pour faciliter l'écoulement de l'armée.

Le groupe de Kirchbach était informé, vers le milieu de la journée, que le XIIe corps de réserve avait ordre de se retirer à partir de 1 heure et avait à se décrocher par son aile gauche, ce qui risquait de rompre la liaison entre la IIe et la IIIe armée. Kirchbach se hâta de transmettre cette nouvelle indirecte à von Hausen qui la reçut à 2 h. 45 de l'après-midi. La confirmation de cet ordre ne parvint officiellement à la IIIe armée que par un sans fil de la IIe armée lancé à 2 heures et arrivé seulement à 5 h. 30 ; il était ainsi conçu : « La Ire armée recule ; la IIe armée commence sa marche en arrière sur Dormans et Tours-sur-Marne. Ordre de retraite est transmis. Kirchbach. »

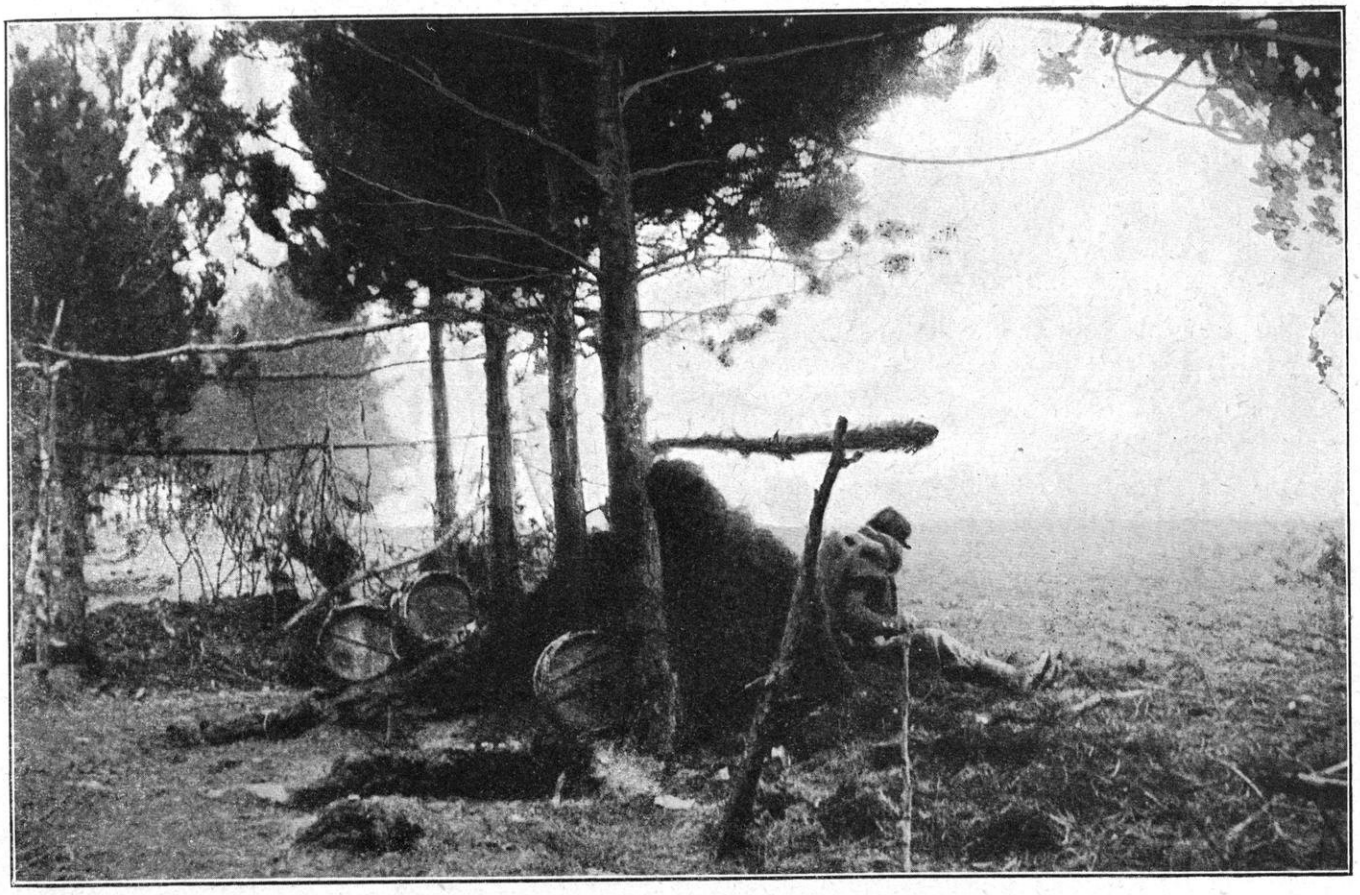
Avant même d'avoir reçu ce télégramme, sans attendre les ordres directs du haut commandement, von Hausen, qui avait prescrit les mesures en vue de l'évacuation de l'arrière dès 2 h. 15, donne, à son tour, l'ordre de la retraite, non plus seulement à ses convois, mais à ses troupes. Son groupe de droite, von Kirchbach, ayant commencé à se décrocher dès le début de l'après-midi, le groupe de gauche (général von Elsa) reçoit à 5 h. 30 l'ordre de procéder à la retraite. Nous allons voir comment il procéda.

Quoi qu'il en soit, et seulement quand ces dispositions furent prises pour la retraite générale, l'idée vint à l'état-major de von Hausen d'aviser le haut commandement : ce qui indique non seulement la volonté, mais la hâte et même la nécessité d'en finir le plus tôt possible. « Le grand commandement général fut avisé de cette résolution de la IIe armée à 6 h. 30 de l'après-midi » (Baumgarten-Crusius).

Tel serait, d'après l'écrivain, assurément le mieux renseigné, la formule officielle de la rupture du combat à la IIIe armée. On ajoute, bien entendu, que ces ordres furent donnés avec la plus grande répugnance et en pleine maîtrise des événements sur le front de la IIIe armée.

Cependant, le mouvement avait commencé à droite, c'est-à-dire sur les marais de Saint-Gond. Mais la 32e division d'infanterie et la 23e division d'infanterie, qui avaient été rapprochées des éléments de la IIe armée et même confondues avec elle, durent rentrer dans le groupement de la IIIe armée, ce qui amena un certain retard et une grande confusion « par suite des marches croisées dans l'obscurité ». Tandis que ces opérations s'accomplissaient péniblement, la 24e division de réserve, dont nous avons dit le piteux état, commença sa marche en arrière dès 4 h. 30 ; elle fila d'un coup jusqu'à Trécon, en ne laissant que des arrière-gardes sur la Somme. Elle fut, d'ailleurs, à demi écharpée dans cette retraite.

Cependant la 32e division de réserve repliait ses gros sur Villeseneux-Soudron, et la 23e division de réserve les siens, à la tombée de la nuit, par Vatry-et-Cheniers où elle ne s'arrêta qu'à 2 heures du matin, le 10. Un bataillon de chasseurs, laissé à Sommesous, bouchait, tant bien que mal, la brèche existant entre les deux divisions du XIIe corps.



AU BIVOUAC DANS LES BOIS DE GRENOBLE-FERME

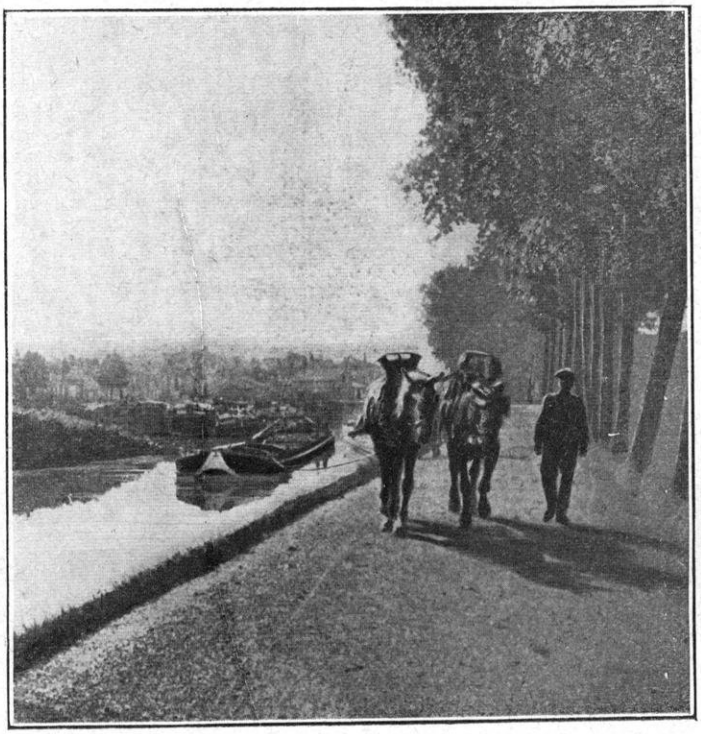
La 23e division d'infanterie s'attarda un peu plus longtemps sur le terrain : nous l'avons vue, en effet, combattre jusqu'à la dernière heure, faisant l'office de « languette » à la pointe extrême de la bataille ; elle resta jusqu'au jour dans la région de Bussy-Lettrée, avec quelques arrière-gardes à Sommesous-Soudé. Cette division devait faire office de pivot en cette heure désastreuse ; laissant passer la 32e division d'infanterie, protégeant le flanc de la 24e division de réserve, elle s'attarda quelque peu dans la région de Chaintrix-Thibie, où elle allait se trouver exposée à la manœuvre de l'armée Franchet d'Espérey, si elle restait une minute de trop. Elle quitta Cheniers-Thibie le 10 au matin, assez à temps pour éviter ce péril.

Tous ces mouvements s'accomplissaient sous la protection, non seulement des arrière-gardes, mais surtout d'une puissante artillerie ; ils se trouvèrent ainsi cachés, pendant quelque temps, aux yeux de l'armée française ; et celle-ci ne put prendre que progressivement la poursuite.

Une autre raison s'y opposait.

A gauche de von Hausen, le XIXe corps avait été averti dès le début de l'après-midi, c'est-à-dire dès l'arrivée des premiers marconigrammes, d'avoir à préparer, lui aussi, sa retraite. Ayant commencé à le faire tout en se battant, il reçut, à la tombée de la nuit, vers 6 heures du soir, l'ordre de décamper définitivement. Mais, de ce côté, la situation était beaucoup plus complexe. En effet, le XIXe corps combattait en liaison étroite avec le VIIIe corps de l'armée du duc de Wurtemberg. Or, la bataille en direction de Revigny pouvait passer encore pour incertaine le 9 au soir. Découvrir Wurtemberg, c'était précipiter l'effondrement de toute la gauche allemande jusques et y compris l'armée du Kronprinz.

Cette gauche (qui était, en réalité, le centre, si l'on considère l'ensemble du front depuis les Vosges jusqu'à Meaux), cette gauche, à savoir l'armée du duc de Wurtemberg et l'armée du Kronprinz, était la suprême ressource du haut commandement allemand, soit pour l'offensive, soit pour la défensive. L'abandonner à elle-même précipitamment eût été une faute telle que d'Elsa, tout en se préparant, hésitait à en venir à l'exécution de l'ordre reçu. Il fit ses observations et obtint un contre-ordre, c'est-à-dire qu'on lui enjoignit finalement de rester encore quelque temps sur ses positions.



LE CANAL DE LA MARNE AU RHIN PRÈS DE VITRY-LE-FRANÇOIS

LIAISON POUR LA RETRAITE ENTRE LES ARMÉES ALLEMANDES DU CENTRE LE 9 ET LE 10 SEPTEMBRE

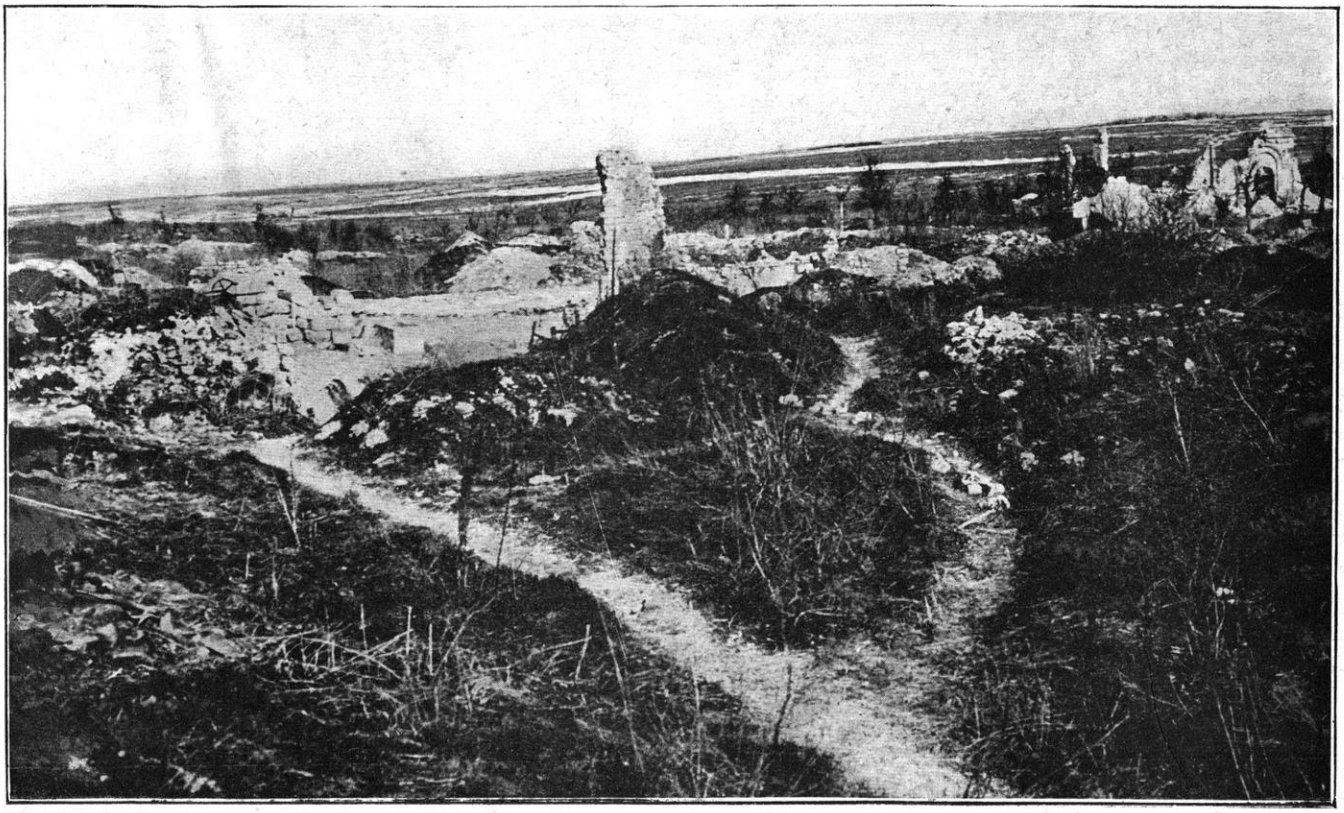
Nous sommes mis ainsi, par les faits eux-mêmes, en présence d'une nouvelle ambiguïté dans les volontés et les instructions du haut commandement allemand. A un moment donné et à cette heure où les minutes étaient si précieuses, on ne sait plus, à la gauche de von Hausen, ce que l'on doit faire, soit partir, soit rester ; et c'est surtout à la liaison entre la IIIe et la IVe armée (c'est-à-dire von Hausen et duc de Wurtemberg) que cette incertitude se manifeste. On en était encore à se demander si le duc de Wurtemberg, appuyant le Kronprinz, n'allait pas rétablir les affaires. Tandis que la défaite était sans rémission à l'ouest, on voulait croire qu'on regagnerait la victoire à l'est. Ainsi les faits et les ordres se contre-balançaient et se contredisaient. Et, par suite, dans le camp français, on hésitait à considérer la victoire comme acquise ; car on constatait ces alternatives singulières dans l'attitude des corps ennemis et on avait peine à se l'expliquer.

Voyons d'abord les faits et, ensuite, nous citerons les ordres, le tout si important pour la claire intelligence de la fin de la bataille et pour sa prolongation à l'est quand elle est achevée à l'ouest.

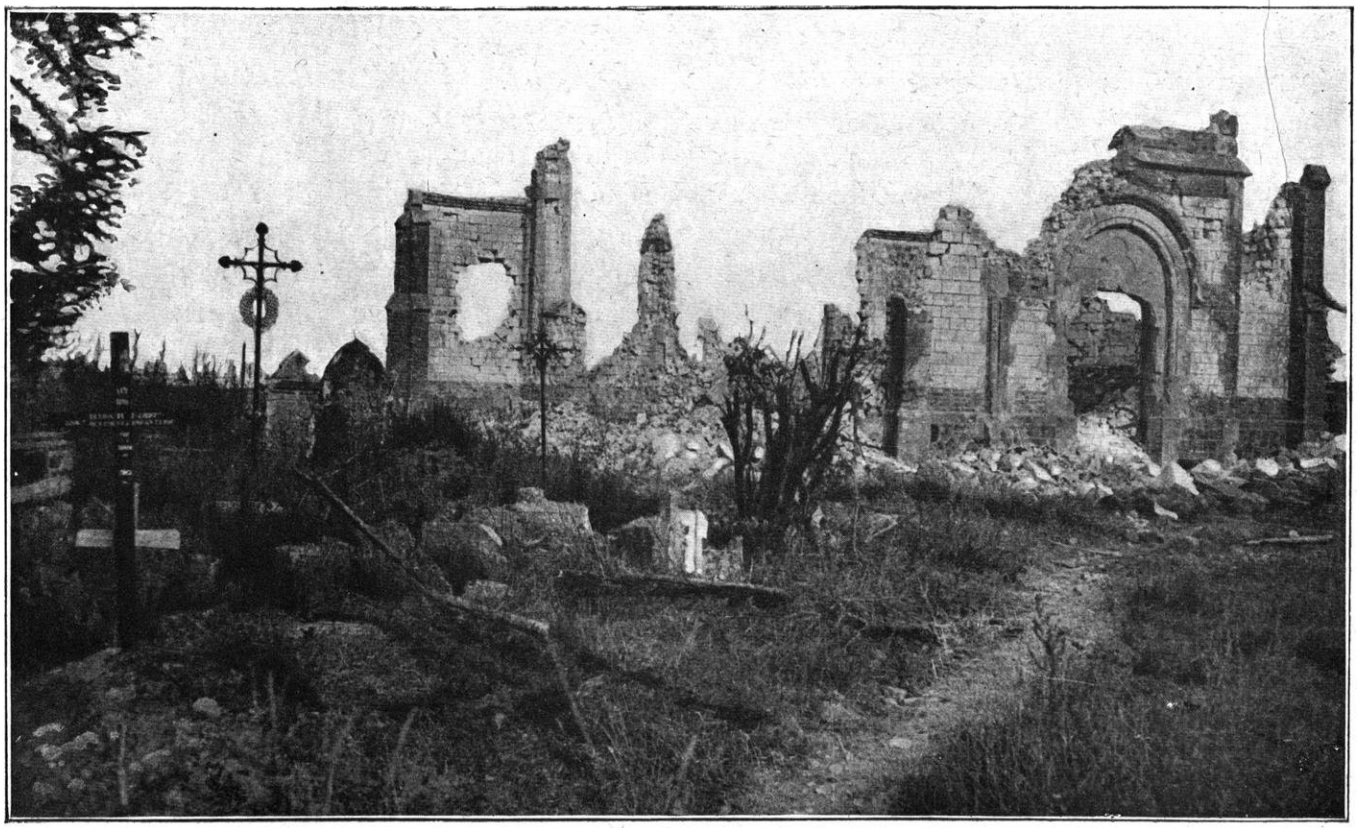
Tout d'abord, la situation du XIXe corps allemand parut s'améliorer un peu à la fin de la journée du 9. Le 21e corps français, dont l'arrivée avait si vivement alarmé les états-majors allemands, avait bien sauvé la trouée de Mailly, mais il ne l'avait pas dégagée. Nous l'avons vu s'arrêter devant la ferme de l'Ormet, le 9 au soir ; il ne put même pas s'emparer de la ferme Pimbraux ni, à plus forte raison, se porter sur la voie ferrée ; ceci avait rendu quelque confiance au général d'Elsa : il faisait observer que les «forces s'équilibraient». On apprenait, d'autre part, que le Kronprinz avait résolu de renouveler une attaque décisive pour le 10 au matin.

A l'appel du Kronprinz, Wurtemberg, qui, lui aussi, avait préparé sa retraite dans la journée du 9, en avait suspendu l'exécution.

Il maintenait notamment sur le terrain son corps de droite, le VIIIe, qui, depuis deux jours, combattait en liaison avec le XIXe corps de l'armée von Hausen. Ainsi, le sort du XIXe corps, étant lié à celui de la IVe armée,



LES RUINES DU VILLAGE DE PERTHES



L'ÉGLISE ET LE CIMETIÈRE DE PERTHES

RELÈVE D'INFANTERIE DANS UN RETRANCHEMENT PRÈS DE SOMPUIS

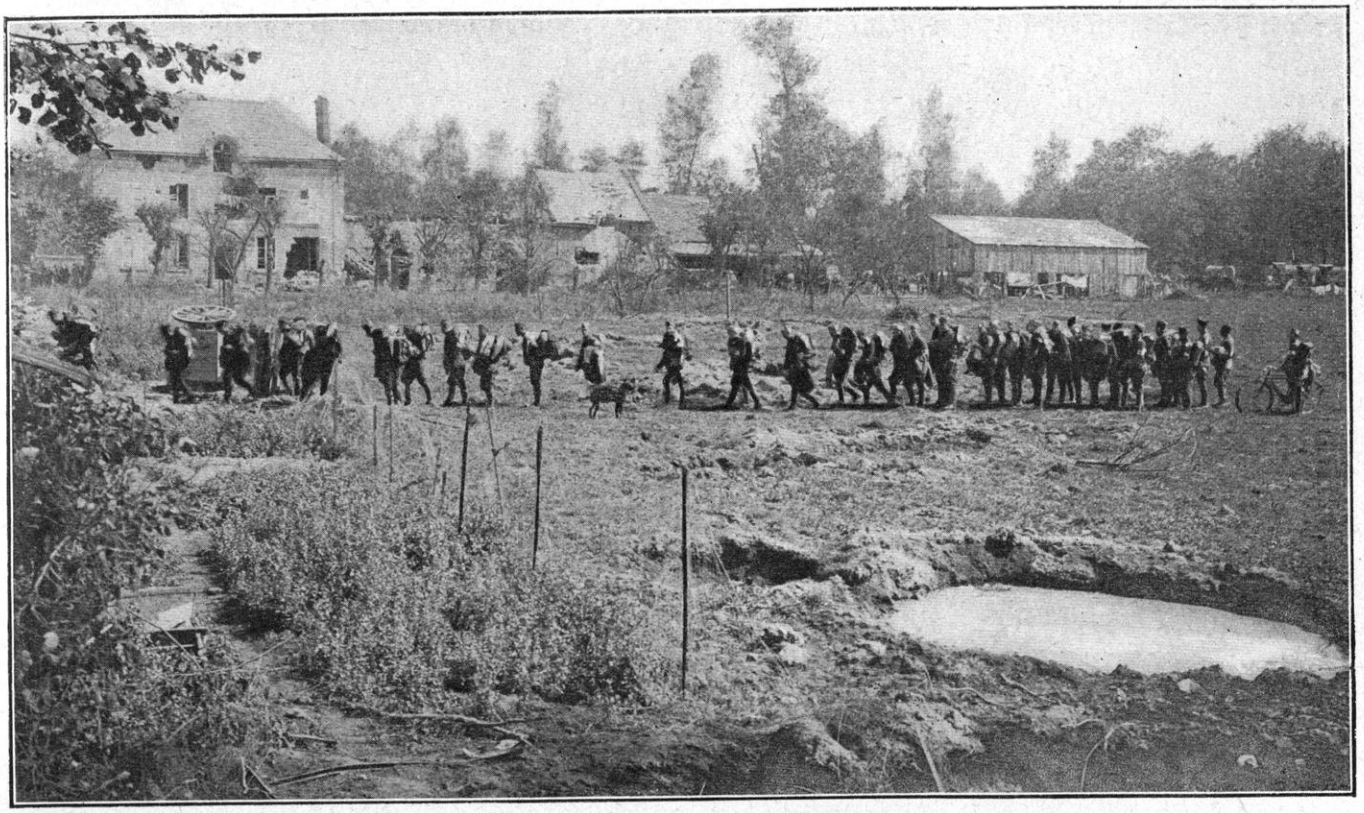
dépendait jusqu'à un certain point des événements de l'Est.

Voilà pour les faits, et voici maintenant pour les ordres.

La retraite étant en partie imposée par l'ennemi, en partie spontanée, en partie ordonnée, l'état-major de la IIIe armée, tout en décampant, délibérait ; or, voici qu'à 9 heures du soir arrive un télégramme du duc de Wurtemberg prévenant qu'un ordre du Grand Quartier général lui enjoignait de rester *au sud de Châlons* et de se préparer *à une nouvelle offensive* pour le lendemain, 10. En même temps arrivaient, d'autre part, des marconigrammes adressés à l'armée Bülow et lui prescrivant la retraite, l'aile droite sur Fismes, l'aile gauche sur Reims. Et, d'autre part encore, d'autres marconigrammes adressés au Kronprinz, tantôt lui prescrivaient l'offensive pour le matin du 10 et tantôt la lui défendaient. Que conclure?

D'après les témoins, on concluait, à la IIIe armée, que « le haut commandement était en train de changer d'opinion sur la situation générale ». Voilà bien de ces respectueuses formules d'état-major !... Autrement dit, le haut commandement ne savait pas ce qu'il voulait.

Là-dessus, arrive le lieutenant-colonel Hentsch. On se jette sur lui et on le supplie de débrouiller l'énigme : il déclare, qu'à son avis, il ne faut pas s'entêter au sud de la Marne, puisque les événements ont tourné tout autrement qu'on ne l'espérait à la IIe armée. Au moins celui-là a un système. On l'écoute et on décide la continuation de la retraite. Mais voilà que survient, à la fin de la soirée, l'ordre péremptoire de rester sur place pour attaquer le lendemain : « La IIIe armée restera au sud de Châlons. Elle aura à reprendre l'offensive, le 10 septembre, aussitôt que possible. » Cette fois, l'ordre est formel. On s'incline. On se préparera donc à se joindre, le 10, à l'offensive de la



APRÈS LA PRISE DE LA FERME DE GALBODINE

IVe armée et non à la retraite de la IIe armée.

Mais alors d'autres difficultés se présentent : maintenant que l'armée Bülow a vidé les lieux et que la propre droite de von Hausen est déjà aux approches de Châlons, comment s'engager contre un ennemi vainqueur avec le flanc découvert et une armée réduite de moitié? Von Hausen demande donc, par l'entremise du lieutenant-colonel Hentsch, que le corps de la Garde appartenant à la IIe armée laisse du moins quelques arrière-gardes, le 10 septembre, au sud de la Marne. On lui répondit que les ordres seraient donnés et que les éléments du corps de la Garde s'arrêteraient dans la région de Flavigny. Un peu rassuré de ce côté, von Hausen prend alors le parti (sauf de nouveaux ordres ou contre-ordres) de se caler, dans sa retraite même, au sud de la Marne et de présenter ainsi un front oblique de Flavigny à la ferme Pimbraux, chevauchant par conséquent la voie ferrée, de façon à couvrir, vers l'ouest, la IVe armée, tandis que celle-ci attaquerait, face à l'est, en connexion avec l'armée du Kronprinz.

Si le succès se dessinait, le XIXe corps était autorisé à se jeter dans la bataille et à se joindre à l'attaque éventuelle du VIIIe corps.

Voici donc d'Elsa arrêté dans son mouvement. Toute la droite de l'armée allemande, c'est-à-dire von Kluck, von Bülow et la moitié de von Hausen, évolue autour de son corps pris comme pivot, tandis que lui-même et les troupes qui sont à gauche se préparent à attaquer pour la journée du 10.

On comprend, maintenant, l'aspect singulier de la fin de la bataille de la Marne dans cette région. La lutte reprenait ou mieux encore se prolongeait, après une première velléité de retraite.

Dans le camp français, on n'y comprenait rien. En somme, la bataille avait duré sur tout le front jusqu'à la tombée de la nuit ; et alors que l'on avait senti l'ennemi fléchir, alors que les renseignements avaient fait connaître qu'il retournait ses convois, retirait son artillerie,

vidait ses tranchées, on le voit tout à coup s'arrêter, faire tête, s'acharner sur certains points ; son artillerie lourde accable nos troupes de tirs en rafales et à longue portée. Nos régiments qui essayent de prendre la poursuite, avec des effectifs déjà extrêmement réduits et épuisés, tombent sur des barrages solidement défendus ; les villages et les fermes que l'on tente de réoccuper s'effondrent sous le feu de l'ennemi. Et puis, à l'est de la ligne Sompuis-Saint-Ouen, tout le XIXe corps, appuyé sur le VIIIe corps, fait ferme.

On savait, d'autre part, que le 2e corps (général Gérard) était engagé dans de durs combats, de même que l'armée Sarrail tout entière. On constatait que l'ennemi, loin de céder, se préparait à une nouvelle offensive. Il convenait donc de ne pas se laisser aller à de trop rapides espoirs. Avec un ennemi tenace, audacieux, orgueilleux, ulcéré, mieux valait s'attendre à tout et se préparer au pire. Pour le moment, il n'y avait qu'un devoir, se battre. Il serait toujours temps de chanter victoire.

Ces données précises sur la retraite *mi-partie* de von Hausen à la fin de la journée du 9 et dans la journée du 10, nous permettent, de comprendre le singulier imbroglio d'une bataille qui renaît, en quelque sorte, de ses cendres. Avant d'amorcer l'exposé de la poursuite française, il est indispensable d'expliquer ce qui se passait dans les combats où, à droite, le corps Gérard et l'armée Sarrail étaient engagés.

CHAPITRE LIII

FIN DE LA BATAILLE POUR REVIGNY-VERDUN (8-11 septembre 1914).

La liaison entre la 4e et la 3e armée. — Le duc de Wurtemberg contre le corps Gérard. La trouée de Revigny le 8 et le 9 septembre. — Le massif du Maurupt. La manœuvre en fourche du Kronprinz le 8 et le 9. — L'intervention du 15e corps. La bataille de l'Argonne. — Troyon en ruines. — La Vaux-Marie et la victoire de Sarrail. (9-10 septembre). — Le 2e corps à Maurupt-le-Montoy. — Épisode suprême de la Bataille de la Marne.

Dès le 7 septembre à 16 heures, le général de Langle de Cary avait dit au général Gérard, commandant le 2e corps: « Veillez à l'Est. » Ces deux mots avaient une haute portée. Ils signifiaient que la 4e armée n'avait pas seulement à assurer la liaison avec l'armée Foch, mais qu'elle devait maintenir non moins énergiquement la liaison avec l'armée Sarrail.

Maintenant que nous connaissons les plans allemands, nous savons de pleine science ce que l'étude de la carte et de certains documents isolés nous avaient révélé, à savoir que le principal effort allemand, dans la dernière phase de la bataille de la Marne, se portait sur Revigny, et que l'objectif final de Moltke était de percer en ce point pour rameuter toutes nos armées de l'Est soit dans les camps retranchés d'Epinal, Toul, Verdun, soit sur la frontière suisse.

Comme l'histoire revient toujours sur ses brisées, on peut apprendre dans les *Mémoires* de Dumouriez à quel point cette trouée de « Revigny-aux-Vaches » fut, aux temps de la bataille de Valmy, un sujet de préoccupation pour les généraux qui luttaient alors sur cette frontière (1).

L'armée de Joffre, opérant sur la Marne, était de même en grand péril de ce côté. Le Kronprinz, venant du nord, s'était jeté d'un élan formidable sur la trouée et nous avons vu que, dans les journées du 6 et du 7, peu s'en était fallu qu'il n'eût enfoncé le front français au point de liaison entre les armées de Langle de Cary et Sarrail.

Le général Gérard qui, avec son 2e corps, tenait le côté ouest de la trouée, avait porté en partie le poids de cette terrible offensive. Il avait perdu Sermaize, tandis que son voisin le général Micheler, commandant le 5e corps de l'armée Sarrail, perdait Laimont. Le chemin de Bar-le-Duc paraissait ouvert et c'est à grand'peine que Sarrail était parvenu à le tamponner dans la soirée du 7. Il insistait auprès de Gérard pour

(1) V. *Mémoires de Dumouriez*, chap. VI. — Ce général, qui avait une parfaite connaissance du terrain, fait observer que l'Argonne ne s'étend en fait que jusqu'à Passavant et que la région de Revigny-aux-Vaches, qui court vers Bar-le-Duc, n'est plus composée que « de parties de bois entremêlées de plaines ». Si une armée se défend sur l'Argonne, elle est menacée d'être tournée à Revigny par un adversaire venant du sud ; si elle se défend sur la Marne, elle est menacée d'être tournée, au même point, par un adversaire venant du nord.

que le 2e corps lui prêtât main-forte par sa droite, tandis que le général Lefebvre, du corps colonial, insistait auprès du même Gérard pour qu'il lui prêtât main-forte par sa gauche. De quel côté convenait-il de porter l'effort ? Finalement, Langle de Cary, après un moment d'hésitation, avait répondu à Gérard, qui l'interrogeait, par cette parole pleine de sens : « Veillez à l'Est... Assurez votre liaison avec la 3e armée. »

Et c'est pourquoi les opérations du 2e corps sont, à partir de ce moment, étroitement solidaires de celles de l'armée Sarrail.

Il faut expliquer, maintenant, ce que l'ennemi préparait contre le point de suture des deux armées pour le 8 au matin.

Le duc de Wurtemberg pesait de tout son poids sur cette articulation de la bataille. Son VIIIe corps avait été entraîné, il est vrai, dans le courant de l'offensive de von Hausen et il combattait autour de Vitry-le-François. Mais déjà son VIIIe corps de réserve avait la face tournée vers l'Est selon la direction de la « progression inébranlable » sur la haute Moselle, et son XVIIIe corps et son XVIIIe corps de réserve y étaient lancés en plein, pressant ainsi obliquement sur le corps Gérard. Écrasé sous le nombre, celui-ci avait dû céder à Sermaize et se replier dans le massif du Maurupt, et dans les bois qui couronnent les dernières collines protégeant Bar-le-Duc. Sermaize perdu, c'était Revigny tourné et Bar-le-Duc en immédiat danger. Wurtemberg était résolu à frapper à coups redoublés, le 8 au matin. D'ailleurs, le Kronprinz faisait dire qu'il n'était plus en mesure de progresser et « qu'il attendait d'abord l'avance de la IVe armée ».

La journée du 8 va donc être, ici aussi, la journée critique.

Le général Gérard a ordonné à sa 4e division de se fortifier sur l'excellente position de Maurupt-le-Montoy et de prendre, de là, sous le feu de son artillerie, tout ce qui débouchera au nord et au sud de la voie ferrée. La 3e division a prêté le 72e régiment d'infanterie à la 4e pour défendre le Maurupt. Mais, dans la nuit, le 18e bataillon de chasseurs a dû se replier à l'est de Maurupt. Pargny est évacué. La plaine est laissée à l'ennemi. Est-ce la brèche qui s'ouvre? Heureusement des éléments français ont pu s'arrêter et se consolider sur les premières rampes boisées.

A 4 heures du matin, le duc de Wurtemberg lance tous ses éléments disponibles du XVIIIe de réserve à l'assaut de cette position.

En fait, c'est ce corps qui a le rôle décisif : formant la gauche de l'armée du duc de Wurtemberg et visant le flanc de l'armée Sarrail en direction de Bar-le-Duc, il attaque face au sud-est. Plus au centre, le XVIIIe corps actif pousse, en quelque sorte, dans la même direction et attaque d'Heitz-le-Maurupt sur Etrepy, Maurupt-le-Montoy et Cheminon-la-Ville ; le VIIIe corps de réserve, combattant dans la région de Favresse-Blesmes, dépasse la ligne de chemin de fer et se porte sur Thièblemont-Farémont. Nous rappelons que le VIIIe corps, formant la droite du duc de Wurtemberg, était accroché à la fortune de l'armée von Hausen et luttait la face au sud-ouest, très mal en point d'ailleurs, et ayant affaire au corps colonial et au 12e corps français.

Voici donc trois corps d'armée du duc de Wurtemberg qui, secondant l'armée du Kronprinz, poussent obliquement sur le 2e corps français avec le dessein de tourner Revigny au sud et de forcer la route par Reménécourt, Mognéville-Vassincourt, sur Bar-le-Duc. Et n'oublions pas que, en même temps, le Kronprinz attaque droit en direction nord-sud de Laimont à Vavincourt. Ainsi, tous les corps allemands convergent et enfoncent un épieu formidable au point des forces françaises qui a commencé à plier. L'Ornain est franchi, le canal de la Marne au Rhin est franchi. L'ennemi va paraître, de partout, sur les hauteurs qui entourent Bar. Du fond de la plaine de Fains, quand on imagine l'apparition des forces allemandes sur toute la circonférence du cirque, on peut considérer Bar-le-Duc comme perdu.

Sur le champ de bataille, à 4 heures du matin,

INFANTERIE DE LIGNE AVANÇANT DANS LA PLAINE PRÈS DE VALMY

L'aube d'une journée pluvieuse et chaude se lève, grise et triste. On se bat depuis trois jours ; la troupe est épuisée, un peu découragée aussi parce qu'elle ne voit pas d'issue et qu'elle sent l'ennemi supérieur en nombre et débordant de partout. Gérard a demandé de l'appui à droite et à gauche ; mais toutes les forces sont engagées ; aucune n'est disponible. Un seul rayon de lumière dans cette matinée obscure : le haut commandement a promis, pour le cours de la journée, l'intervention du 15e corps qui arrive de l'armée Castelnau.

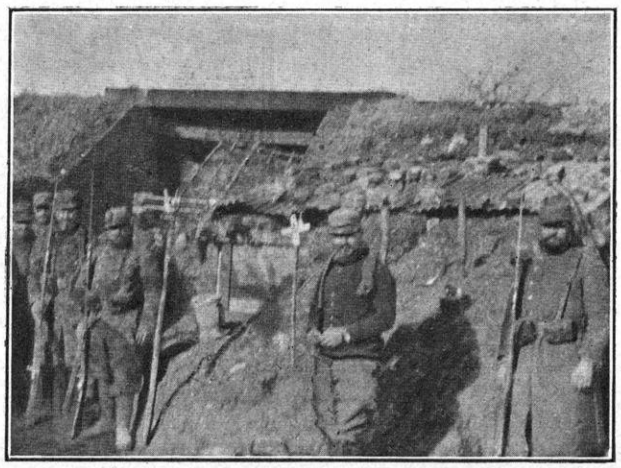
Le 18e bataillon de chasseurs, s'étant replié pendant la nuit à l'est de Maurupt, Pargny ayant été évacué et la ligne du chemin de fer forcée, le général Gérard a donné l'ordre au général commandant la 4e division d'infanterie de tenir Maurupt à tout prix ; Maurupt, c'est l'entrée du massif, c'est la maîtrise sur la vallée ; c'est le verrou qui doit fermer la porte devant la manœuvre allemande s'efforçant de tourner Bar-le-Duc. « Il est inadmissible, dit l'ordre du général Gérard, que ce point d'appui, étant donnée sa force naturelle, ne puisse tenir avec deux bataillons de chasseurs, un bataillon du 128e et les deux groupes d'artillerie de la division. Le général se tiendra en personne sur les lieux ; si Maurupt était évacué, il le reprendrait coûte que coûte. Un régiment de la 3e division, le 72e, est maintenu provisoirement à Maurupt. » Ces instructions révèlent un sens tactique très sûr ; nous savons, en effet, d'autre part que, du mouvement tournant ordonné au duc de Wurtemberg, dépend le succès de la manœuvre du Kronprinz. Le général commandant la 4e division, répondant à l'appel qui lui est adressé, se déclare résolu à faire l'impossible pour défendre le point d'appui de Maurupt.

A 7 h. 30, Maurupt est attaqué.

Mais Gérard n'a pas que cet unique souci. Au même moment, la poussée allemande pèse sur son centre dans la région d'Ecriennes-Favresse : c'est le XVIIIe corps actif allemand

qui saute par-dessus la voie ferrée et menace de prendre la route nationale à Thièblemont-Farémont pour tourner, plus à l'ouest encore, le massif de Maurupt. On n'a que le temps de jeter la 7e brigade en travers de l'avance ennemie : mais, partout, ce sont des régiments ou des brigades qui tiennent tête à des divisions ; un corps contre trois !

A 9 h. 30, nouvelles du Maurupt. Le village de Maurupt-le-Montoy a subi une très violente attaque ; le massif menacé par l'ouest, l'est encore plus par l'est. Si le 5e corps (de l'armée Sarrail) pouvait prendre de flanc l'ennemi ; ou mieux encore, si le 15e corps arrivait et secondait l'effort héroïque imposé au 2e corps !



TERRITORIAUX DANS UN RETRANCHEMENT PRÈS DE MAURUPT-LE-MONTOY

A midi, nouvelles du Maurupt : « Nous tenons encore le village » : mais le message dit aussi que le 72e d'infanterie n'est plus sur les lieux. L'ennemi a occupé les pentes de la colline. Le général commandant la 5e brigade prend ses dispositions pour reprendre le terrain perdu...

A ce moment, on reçoit une missive du Grand Quartier général. « L'ennemi, qui a dû retirer ses armées de droite devant nos armées de gauche, *porte, aujourd'hui, un effort désespéré sur la 4e armée.* Toutes ses forces paraissent engagées. Donc, la 4e armée doit *tenir à tout prix* jusqu'à ce que l'effort décisif puisse être produit à la gauche même de cette armée. »

Rien n'est plus clair. Le 2e corps a le plus lourd de la charge, et de la responsabilité. S'il se laisse enfoncer, la partie, gagnée ailleurs, peut être perdue ici.

La journée s'avance ; les renforts n'arrivent pas. Et voici que des bruits fâcheux commencent à circuler : l'ennemi, à droite, a atteint Vassincourt, Mognéville. Au Maurupt, la retraite du 72e régiment a provoqué un fléchissement général.

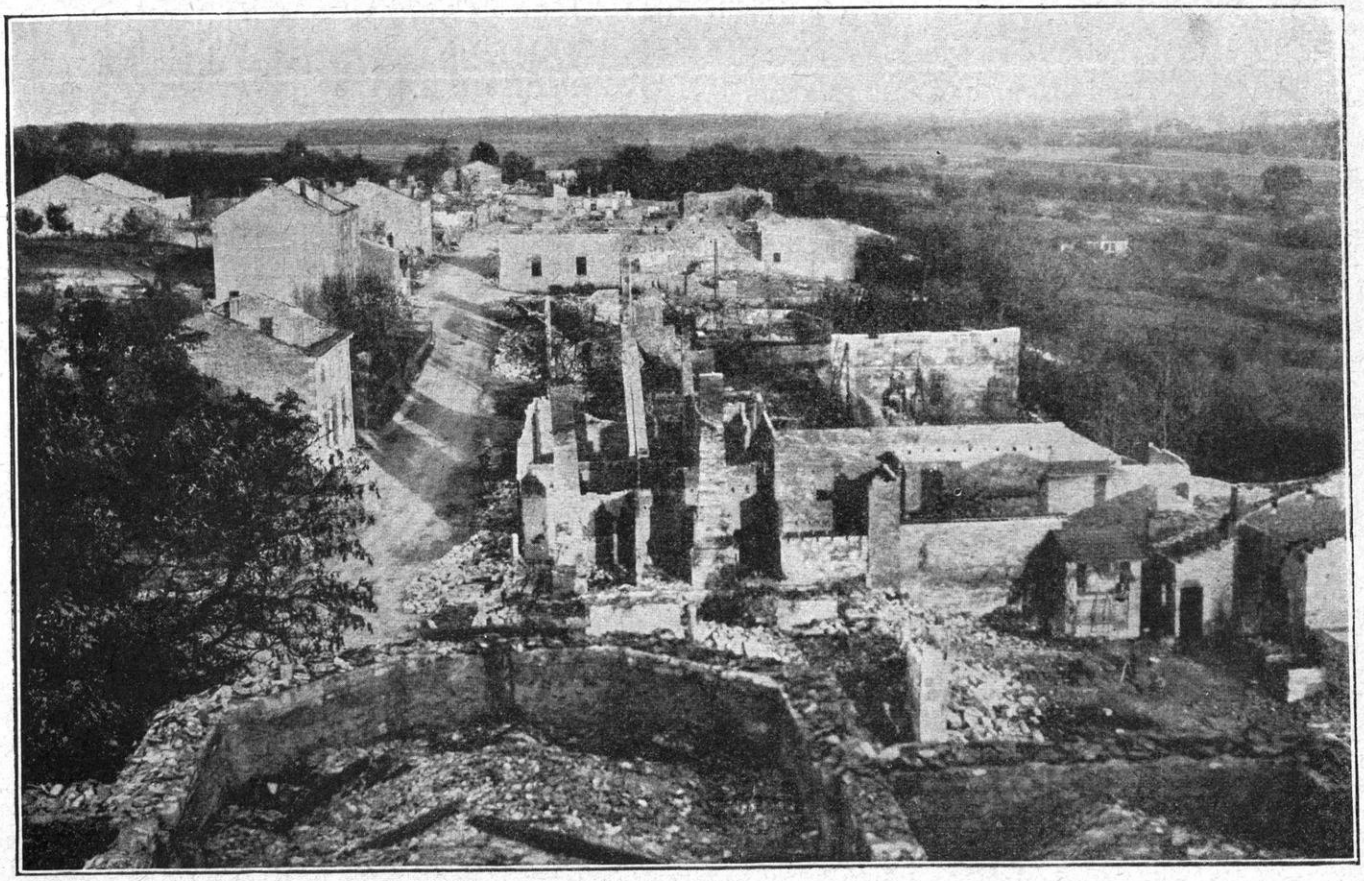
Heureusement, à 3 h. 30, la fortune tourne : l'attaque de la 5e brigade a réussi ; la retraite est enrayée ; les positions perdues sont réoccupées.

A la fin de la journée du 8, le général Gérard résume cette terrible lutte dans le rapport adressé au général de Langle de Cary : le corps tient toujours sur tout le front. Mais les troupes du Maurupt sont à l'extrême limite de la résistance. D'autre part, une colonne ennemie se serait glissée, par la vallée de la Saulx, à l'est de Cheminon, menaçant la droite du 2e corps d'armée. Le général Gérard demande avec instance l'intervention immédiate du 15e corps d'armée (1).

Avec ses effectifs réduits, ses régiments disloqués, sa lutte aveugle dans les bois, il n'était pas fier. Il l'eût été s'il eût pu apprécier la grandeur du service que, en tenant au Maurupt, le 2e corps venait de rendre au pays.

A leur point de vue, les Allemands pouvaient se croire en bonne voie. Le XVIIIe corps de réserve était entré à Mognéville et ce n'était qu'à la fin de la journée qu'il y avait trouvé les chasseurs, le 112e d'infanterie appartenant au 15e corps qui arrivait. Une con-

(1) « Après avoir causé avec le général, je me rendis auprès des batteries installées à proximité du village de Maurupt-le-Montoy... Ce n'est pas dans les batteries que l'on court le plus de dangers. Je ne crois pas avoir perdu, pendant la bataille, plus de deux officiers aux batteries. En revanche, un seul coup de canon tuait, dans une maison en arrière, le colonel Aubry, du 29e régiment, qui venait de montrer depuis quinze jours des qualités militaires hors ligne, ainsi que son adjoint le capitaine Armand, officier de premier ordre... Cependant nos troupes cédaient peu à peu le terrain. Blesmes, Sermaize avaient été enlevés par les Allemands ; mais nous tenions toujours ferme sur les hauteurs qui dominent l'Ornain. » Général Bon, *Billets d'un Mutilé. Les journées de la Marne.* Le général L... fut blessé par le même obus. V. R. Deville, *Carnet de route d'un artilleur*, p. 112.



VILLERS-AUX-VENTS. — LE VILLAGE APRÈS LES BOMBARDEMENTS

tre-attaque de la 29e division française avait été bousculée à Vassincourt et rejetée dans les faubourgs de Bar-le-Duc jusqu'à Robert-Espagne et Véel ; la plaine de Fains était menacée. En même temps, le XVIIIe corps allemand avait occupé Maurupt-le-Montoy (115e) et s'était glissé à Cheminon-la-Ville (118e).

Sur le reste du front, les affaires avaient été, il est vrai, moins satisfaisantes pour les Allemands : le VIIIe corps de réserve, après avoir franchi la voie ferrée à Blesme, n'avait plus rien fait : il avait échoué nettement devant Favresse et avait perdu beaucoup de monde sans oser même s'en prendre au village. Nous avons un tableau extrêmement expressif de cette journée dans un carnet de route allemand :

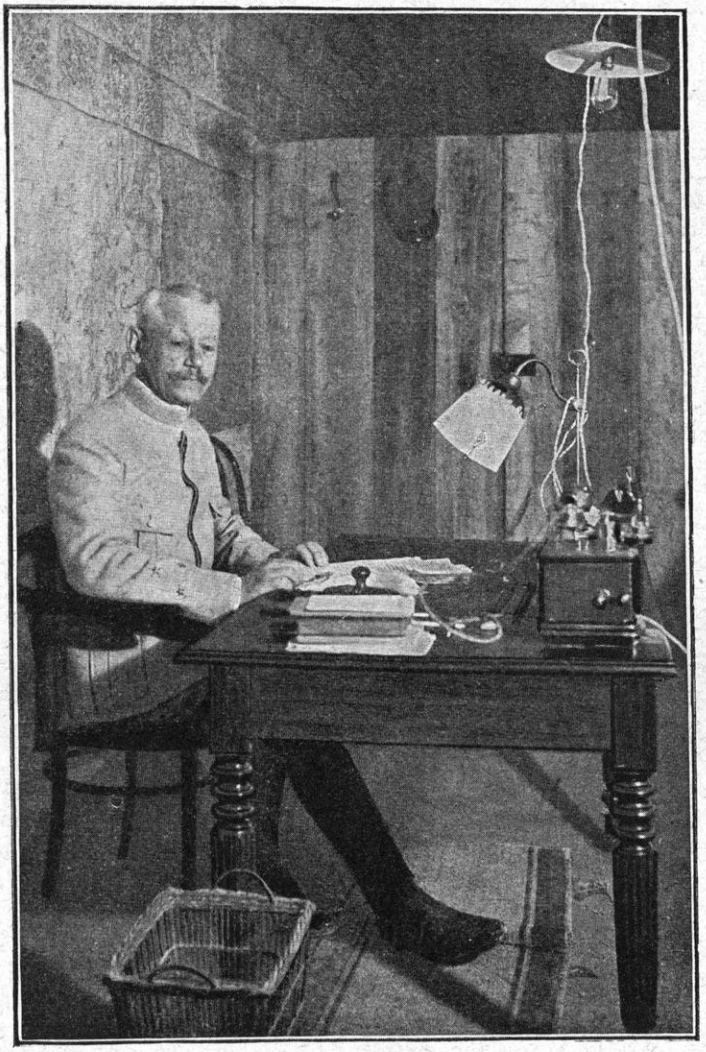
Mardi 8 septembre. — A 5 h. 45, les canons nous donnent le bonjour (à la ferme de Tournay, à proximité de la voie ferrée et de Reims-la-Brûlée). Le bataillon se poste en avant par-dessus la voie et la route, la compagnie se déploie vers les hauteurs. Ma section (15e division de réserve, VIIIe corps de réserve, général von Egloffstein) passe devant la compagnie de mitrailleuses n° 30. Sur nous sifflent les balles venant de gauche (du corps colonial, sans doute). Deux avions allemands explorent toute la position ennemie. Nous essuyons un feu terrible d'artillerie, des obus à balles. Les hommes prient tout haut. La 3e section se retire ; le régiment n° 30 a beaucoup de pertes et nous arrive par bonds. Je n'entends plus de l'oreille gauche. Je ne peux plus penser, mais tiens ferme mon chapelet ; j'essaie de prier et je suis hors de sens. Les nerfs me refusent le service, je ne puis plus bouger. C'est ainsi que nous passons toute la journée ; la nuit, nous nous retranchons plus loin et recevons du riz. Mon estomac n'est plus en ordre ; je souffre (1).

Quant au VIIIe corps, qui faisait la jonction avec l'armée von Hausen et qui était engagé dans les combats livrés par celle-ci pour Vitry-le-François et la trouée de Mailly, nous avons dit sa situation le 8 au soir. Elle n'avait rien de reluisant. Il avait eu toutes les peines du monde à déboucher sur le terrain.

(1) *Journal de campagne d'un officier rhénan*, communiqué par M. de Dampierre.

Dans l'ensemble, Wurtemberg continuait à se déclarer satisfait. Ses succès en direction de Revigny, Bar-le-Duc, c'est-à-dire dans la direction principale, entretenaient ses illusions.

Mais s'il eût vu les choses dans leur réalité, il eût trouvé plutôt des raisons de s'inquiéter. Attaquant avec trois corps le seul 2e corps du général Gérard, il l'avait fait plier, oui, mais, sur aucun point, il ne l'avait enfoncé. Ses troupes avaient à peine franchi la voie ferrée et, si elles avaient débordé de quelques kilomètres à l'est, le massif de Maurupt n'avait pas cédé, et c'était un pieu solide où s'accrochait la défense française. Et le Kronprinz, qui comptait sur l'avance du duc de Wurtemberg pour avancer de son côté! Et la fameuse manœuvre de la « progression inébranlable » qui dépendait de ce même mouvement ! On progressait, mais si peu ! Et le but était si loin ! Succès à l'est avec, comme partout, échec à l'ouest...



LE GÉNÉRAL COUTANCEAU, GOUVERNEUR DE VERDUN

Mais quoi ! on était engagé, il fallait aller jusqu'au bout.

L'ennemi paraissait à bout de souffle ; le 9, on occuperait Bar-le-Duc ; alors, on aurait le terrain libre devant soi. En route pour les 80 kilomètres !

Tous les espoirs se reportaient donc sur la journée du 9.

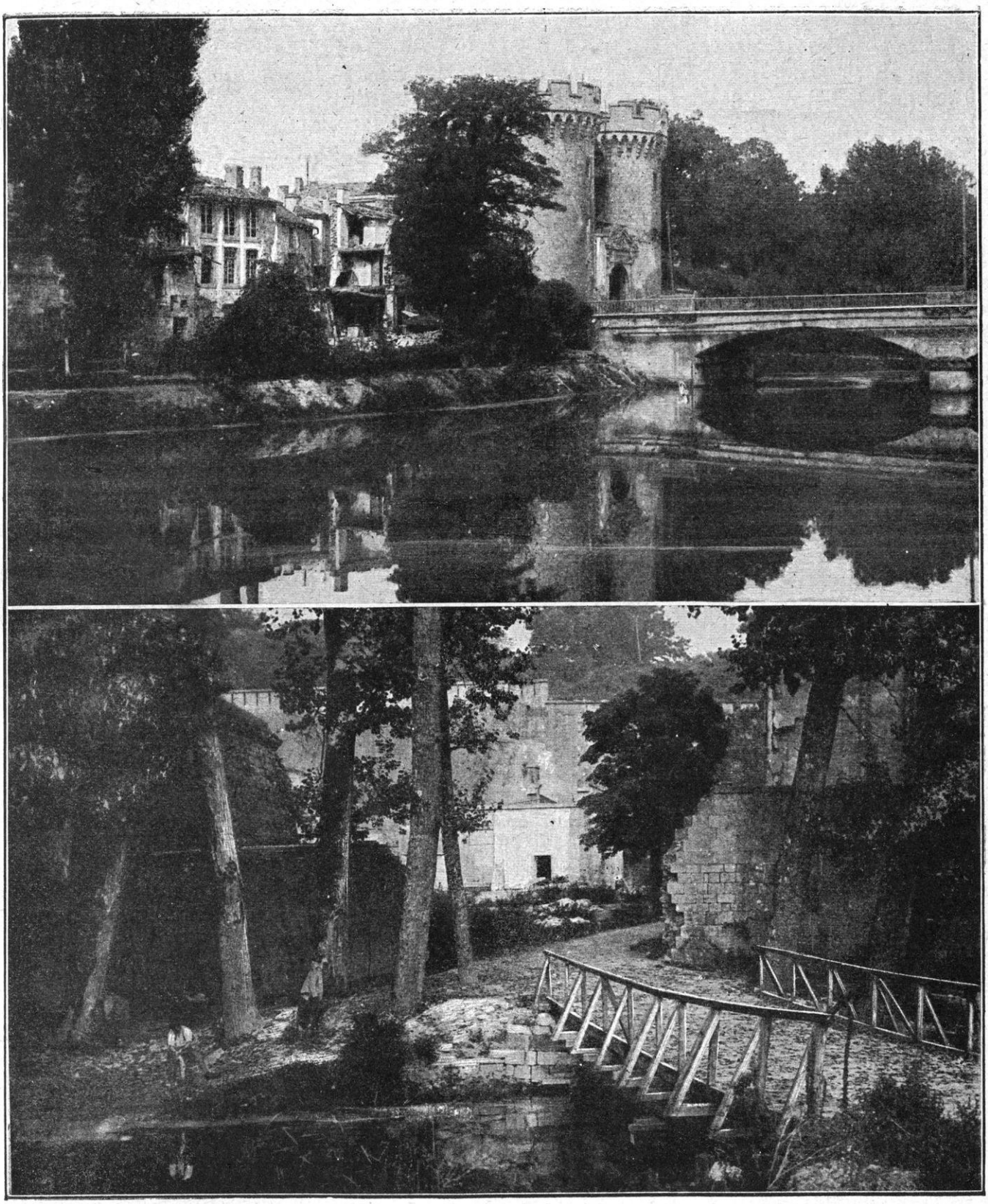
L'ARMÉE SARRAIL PENDANT LA JOURNÉE DU 8.

Avant de voir s'ouvrir des horizons nouveaux il faut poursuivre, par l'étude des combats de la 3e armée française contre l'armée du Kronprinz, le récit de cette journée critique du 8 septembre.

Nous avons dit la situation dans laquelle combattait la 3e armée (général Sarrail) sur le terrain difficile qui relie Verdun à la trouée de Revigny. Elle formait comme un immense croissant adossé à l'Argonne et dont une pointe était Verdun, l'autre Bar-le-Duc. Si ce croissant eût pu se refermer, il eût emprisonné l'armée du Kronprinz dans le vaste cirque où Joffre l'avait attirée. Mais Sarrail, qui combattait sur un front de près de 70 kilomètres, était loin d'avoir la force nécessaire pour enserrer l'ennemi. C'était lui qui, au contraire, était menacé d'encerclement.

Le danger était double pour son armée : ou d'être coupée de Verdun, ou que la trouée de Revigny livrât passage aux armées du Kronprinz et du duc de Wurtemberg et la rejetât vers le nord.

Appuyé sur l'Argonne, Sarrail avait, sans doute, une grande force puisqu'il tenait les terres hautes ; mais, derrière l'Argonne, la Woëvre commençait à livrer passage à des colonnes ennemies et, si celles-ci suivaient le



VERDUN. — UNE DES PORTES ET LES FORTIFICATIONS APRÈS LE BOMBARDEMENT

Rupt de Mad, elles pouvaient venir jusqu'à Saint-Mihiel prendre à revers la pointe méridionale du croissant.

Selon les vues du Grand Quartier général, le véritable péril était là pour Sarrail. A la rigueur, on eût pu relâcher les contacts avec la place de Verdun qui, bien munie et bien commandée, était en force pour se défendre. Mais, à tout prix, il fallait les maintenir, au-dessus de la trouée de Revigny, avec l'armée de Langle de Cary et le 2e corps (Gérard). Sur ce point, d'ailleurs, les ordres du général en chef étaient formels :

Ordre nº 4180, 7 *septembre.* — *La* 3e *armée ne doit pas se laisser couper de la* 4e, *mais se tenir en liaison avec la droite de cette armée qui, elle-même, assure la liaison avec la droite de la* 9e *armée.*

Ordre nº 4799, 8 *septembre.* — *La* 3e *armée ne doit pas se laisser couper de la* 4e *armée.* CETTE PRESCRIPTION EST ESSENTIELLE. *Elle est donc autorisée à replier sa droite au besoin.*

Ces derniers mots indiquent que, si c'est nécessaire, la 3e armée peut rester au besoin sans liaison étroite avec le camp retranché de Verdun. C'est le fameux ordre tant discuté comme une volonté manifeste « d'abandonner Verdun ». Il s'agissait, de toute évidence, d'une disposition momentanée ou plus exactement d'une simple éventualité. Avant tout, ce qui importait, pour s'opposer au rôle que le plan de Moltke assignait à l'armée du Kronprinz, c'était de ne pas laisser celle-ci arriver à Bar-le-Duc (1).

(1) Ce point est visé avec une grande précision par le général Tanant (alors colonel et chef d'état-major de la 3e armée) dans sa déposition devant la Commission de Briey : « D'après ce que j'ai lu dans les journaux, j'ai eu l'impression que, dans sa déposition, le général Sarrail avait dit que l'ordre de battre en retraite lui prescrivait d'aller jusqu'à la ligne de Joinville... Je ne me rappelle pas à la lettre les instructions envoyées, mais nous avons tous eu l'impression que l'ordre donné n'était pas une obligation ; c'est-à-dire que la ligne fixée était une ligne *que nous n'étions pas obligés d'atteindre* ; c'était une ligne qu'il ne nous était pas permis de dépasser.

Le président. — Mais le mouvement de repli de l'armée de gauche avait laissé entre l'armée Sarrail et l'armée de Langle de Cary un trou de 25 kilomètres.

Le général Tanant. — 7 à 8 kilomètres au plus.

Le président. — Même ainsi ce serait déjà beaucoup. D'ailleurs, il semble que ce trou a subsisté pas mal de temps.

Le haut commandement a, d'ailleurs, paré à ce péril en détachant de l'armée de Castelnau le 15e corps qui, comme nous l'avons vu, est arrivé dans la journée du 7 et est venu s'établir dans la plaine de Fains pour barrer la route à l'ennemi.

Quant au péril qui pourrait surgir pour Sarrail d'une intervention de l'ennemi dans son dos, c'est-à-dire du côté de la Woëvre, le haut commandement y pare également, dans la mesure du possible, en retirant une brigade de la place de Toul : Ordre nº 4366. — « *La* 3e *armée est avisée de l'envoi par la* 2e *armée à Commercy d'une brigade tirée de Toul et destinée à opérer contre les forces ennemies signalées en Woëvre.* »

Tout compte fait, Sarrail voyait sa force se consolider peu à peu. Mais le Kronprinz était résolu à en finir tout de suite, de concert avec l'armée du duc de Wurtemberg. Il savait qu'il n'avait plus une minute à perdre. A cette date du 8 au matin, la grande bataille était arrivée partout à un point critique. Si l'on n'avait pas gagné Bar-le-Duc, ce jour même, la manœuvre de la « progression inébranlable » échouait. Il serait trop tard, sans doute, pour y revenir les jours suivants.

ROLE DE VERDUN DANS LA BATAILLE DE L'ARGONNE. Ce coin de la grande bataille de la Marne présente un caractère spécial : il s'agit du rôle respectif des armées

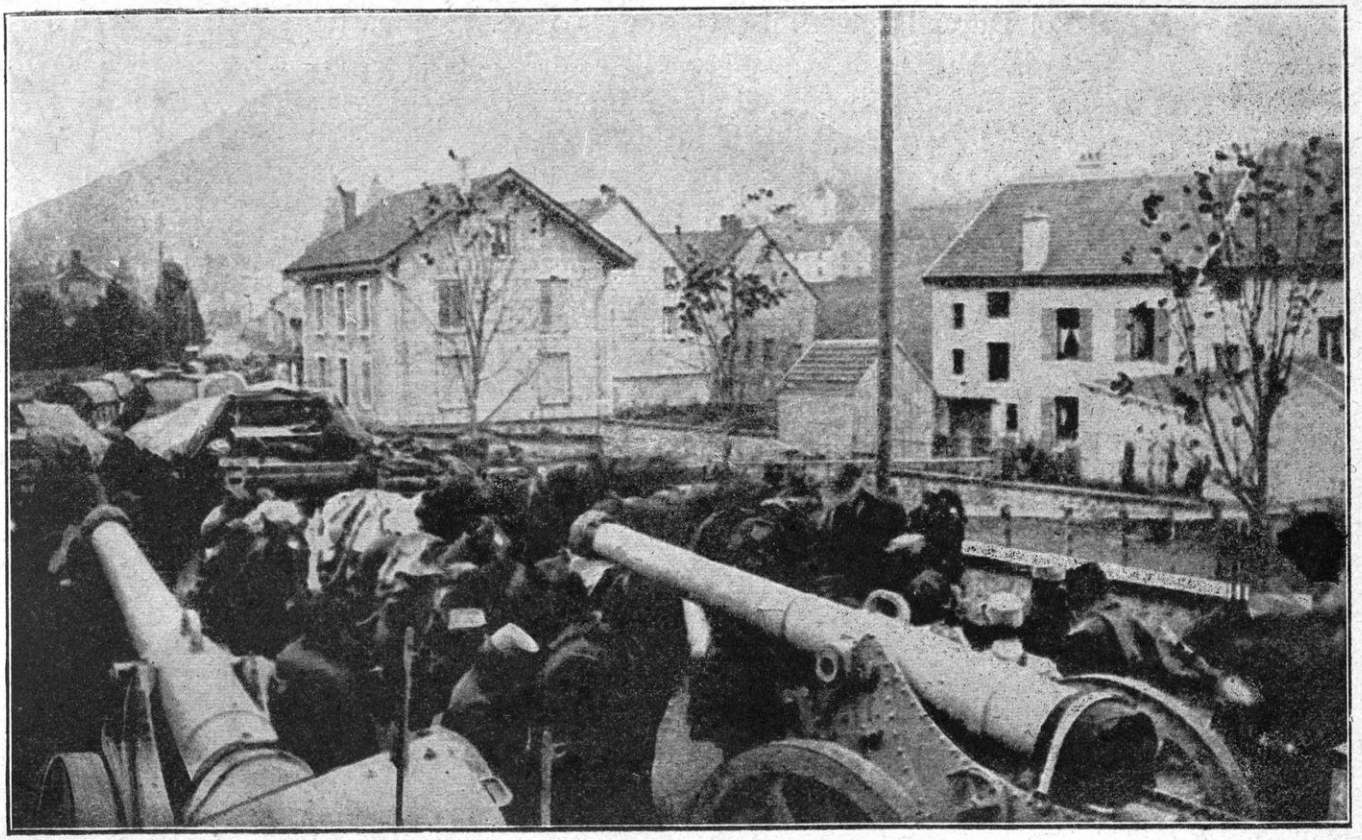
Le général Tanant. — Un jour ou deux... La seule obligation de la 3e armée *était d'empêcher ce trou de se produire.*

Le président. — Justement ; mais, pour cela, il fallait qu'elle se repliât conformément aux instructions reçues et qu'elle obéît, elle aussi, au mouvement général de retraite...

Le général Tanant. — Le 15e corps a été envoyé pour boucher le trou.

Le président. — Oui ; mais quand le Grand Quartier général a vu que le général Sarrail préférait *rester en l'air plutôt que de se replier.*

Le général Tanant. — Je ne le crois pas : car le 15e corps a débarqué le 6 septembre à Ligny-en-Barrois. Donc les ordres le concernant ont été envoyés au plus tard le 3 ou le 4 septembre (en réalité dès le 2). Or, le 4 septembre, le quartier général de la 3e armée était à Vaubécourt et nul ne songeait alors au trou qui allait se produire entre les 3e et 4e armées. C'est mathématique. » — Et il est permis d'ajouter : c'est lumineux. Sans la prescience et l'autorité du haut commandement, le « trou » s'élargissait, le Kronprinz passait et la manœuvre allemande réussissait. Comme le dit et le répète le maréchal Joffre dans sa déposition : « *Il faut voir les ensembles.* »



LA HALTE D'UN CONVOI D'ARTILLERIE LOURDE EN ARGONNE

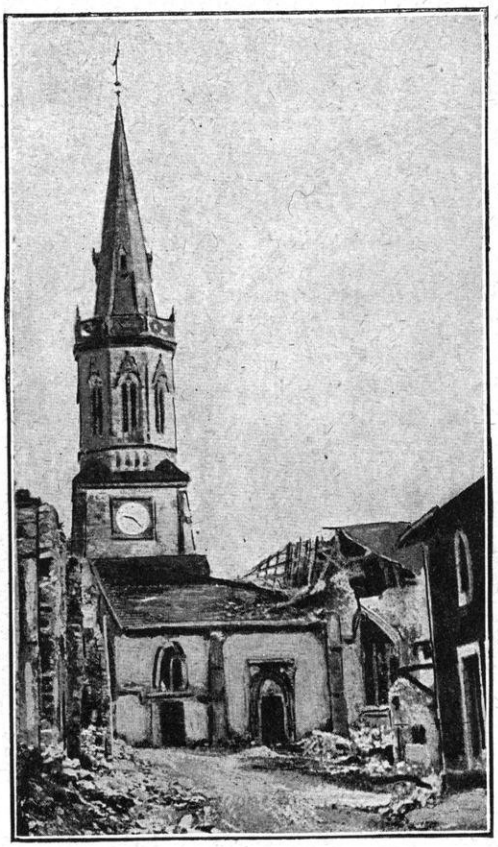
de campagne agissant à proximité des places fortes, et des places fortes appuyant les armées de campagne. A l'autre extrémité de la bataille, Paris jouait un rôle analogue.

Le Kronprinz ayant négligé Verdun filait vers le sud, comme von Kluck, négligeant Paris. Mais, de même que Paris avait jeté Maunoury dans la bataille, de même Verdun y avait jeté les divisions de réserve qui combattaient avec Sarrail. Le danger, pour Sarrail, eût été de se laisser couper de l'armée de Langle de Cary, comme le danger pour Franchet d'Espérey eût été de se laisser couper de l'armée de Paris. La différence consiste en ceci : von Kluck, comprenant de bonne heure qu'il ne passerait pas, s'est retourné contre Paris, tandis que le Kronprinz s'est attardé sur Bar-le-Duc. Il sera obligé de lâcher, lui aussi, mais plus lentement, et il s'accrochera plus longtemps au terrain. Finalement, Verdun comme Paris sera sauvé. Mais l'Allemagne sera obligée d'y revenir, un jour ou l'autre. Verdun deviendra le clou de la guerre. Avoir manqué Verdun sans avoir gagné Paris, c'est, de toute évidence, la faute capitale du haut commandement allemand.

Pour le moment, le Kronprinz considère à peine Verdun ; il ne voit qu'une chose : filer vers le sud. Comment ne passerait-il pas? Il occupe déjà Revigny et, pour franchir les quelques kilomètres qui le séparent de Bar-le-Duc, il dispose, en somme, de trois corps de l'armée du duc de Wurtemberg (VIIIe de réserve, XVIIIe et XVIIIe de réserve), de la IVe division de cavalerie, de quatre corps de sa propre armée (VIe de réserve, VIe actif, XIIIe, XVIe) ; en plus, il recevra bientôt le Ve corps de réserve. Tout cela s'engouffre, comme dans un entonnoir, par les routes venant de Châlons, de Sainte-Menehould, de Clermont-en-Argonne, et même de Saint-Mihiel.

Sarrail ne dispose, outre le 2e corps de l'armée de Langle de Cary qui combat avec lui, que de deux corps actifs : 5e corps, 6e corps, et de la 7e division de cavalerie ; cependant le 15e corps arrive. En outre, le groupe de divisions de

réserve du général Pol Durand, retenu, il est vrai, en partie, pour la défense de Verdun, est aussi à sa disposition. Mais, surtout, il a Verdun ! Verdun est une vigie puissante qui, de partout, surveille la plaine et qui peut, à l'heure opportune, agir de ses artilleries ou de sa garnison sur les derrières ou le flanc de l'ennemi. Telle est la véritable mission des places fortes. Au point de vue de l'art militaire, cette bataille de l'Argonne est une leçon qu'il y a lieu de comprendre et d'étudier avec soin.



BEAUZÉE-SUR-AIRE. — L'ÉGLISE

LA « SURPRISE » SUR SAINT-MIHIEL.

Nous avons dit comment le Kronprinz, étroitement resserré dans le couloir entre Argonne et Aisne, a échelonné ses corps les uns derrière les autres en direction de Bar-le-Duc et comment la place de Verdun a agi utilement sur ses communications dans les journées du 6 et du 7. Quoiqu'il touche au but, il ne l'a pas atteint. Mais il pense que, pour la journée du 8, avec l'intervention du duc de Wurtemberg, il passera. En tout cas, pour plus de sûreté il monte en même temps un autre projet. Il s'agit de la fameuse *surprise* ménagée depuis longtemps par le haut commandement allemand.

En vue de seconder l'offensive vers le sud, on a préparé une offensive subsidiaire qui, débouchant dans le dos de Sarrail par la trouée de Spada, forcera la Meuse à Saint-Mihiel et viendra jeter sa force dans celle de l'armée du Kronprinz, par Chauvoncourt et Pierrefitte. Mais il faut aller au-devant de ce courant et lui ouvrir la voie : le nouveau projet du Kronprinz est donc de dédoubler son offensive et de la porter, en partie, sur la Vaux-Marie-Pierrefitte pour, précisément, faire le chemin à ces forces auxiliaires.

La manœuvre du Kronprinz sur l'Argonne pour cette journée difficile se présente donc ainsi : tandis que sa cavalerie (IVe corps) et ses deux corps de droite (le VIe et le XIIe), appuyés sur l'armée du duc de Wurtemberg, continuent la « progression inébranlable » sur Bar-le-Duc, son corps de gauche, le XVIe, fait un à-gauche dans la direction de la Meuse vers la Vaux-Marie et Rambercourt-aux-Pots. Cependant le Ve corps de réserve et les troupes annexes arriveront par la trouée de Spada, viendront tenter de forcer les passages de la Meuse au sud du fort de Troyon, réduisant l'obstacle que présente ce fort, et menaceront Verdun d'un complet encerclement. C'est mettre beaucoup de fers au feu à la fois.

Contre cette manœuvre compliquée, mais très dangereuse si elle réussit, Sarrail agit avec une présence d'esprit et une décision remarquables ; en la conjurant, il la retourne contre un adversaire qui, s'il ne réussit pas, perdra infailliblement l'équilibre.

LA MARCHE SUR BAR-LE-DUC.

Suivons donc la bataille à la liaison avec le 2e corps, le 8 au matin. C'est là qu'est, d'abord, le plus grand péril. Sarrail a pris ses dispositions pour attaquer simultanément par les deux pointes du croissant. A la pointe méridionale, son 5e corps, qui a pour mission de maintenir la liaison avec l'armée de Langle de Cary, a reçu une brigade de la 29e division du

LOUPPY-LE-CHATEAU. — L'ÉGLISE APRÈS LE BOMBARDEMENT

15e corps ; une autre brigade est envoyée au 6e corps ; une troisième brigade du même 15e corps est aiguillée sur Vassincourt ; la 30e division, toujours du 15e corps, est répartie de Fains à Combles, prête à opérer à l'ouest et au nord, en réserve d'armée.

Un moment, on s'aperçoit, entre 8 heures et 8 h. 25, qu'il n'y a plus de liaison entre les deux armées aux environs de Cheminon. Une liaison de fortune est établie momentanément par l'envoi de deux régiments du corps de cavalerie.

Une raison de plus pour que le 15e corps ne s'attarde plus une seconde. Heureusement, il arrive ; on le jette dans la fissure : c'est de lui que va dépendre l'issue de la journée au point le plus compromis de la bataille de l'Est.

Dès le 7, le 15e *corps* (général Espinasse) a envoyé deux bataillons de chasseurs, deux escadrons de hussards et un groupe d'artillerie sur Couvonges pour combattre avec les éléments de gauche du 5e corps qui sont à Vassincourt. Mais Vassincourt a été perdu dans la soirée du 7. Un instant, le général Carbillet, qui commande la brigade du 15e corps, débouchant sur le terrain, songe à reprendre Vassincourt le 7 au soir. Mais, après entente avec le 5e corps, l'attaque est reportée à 4 heures du matin le 8 septembre.

De très bonne heure, l'armée du Kronprinz cherche à percer entre le 5e et le 6e corps, c'est-à-dire entre Mussey et Fains. Le 15e corps va donc porter son effort sur ce point pour consolider toute cette partie du front.

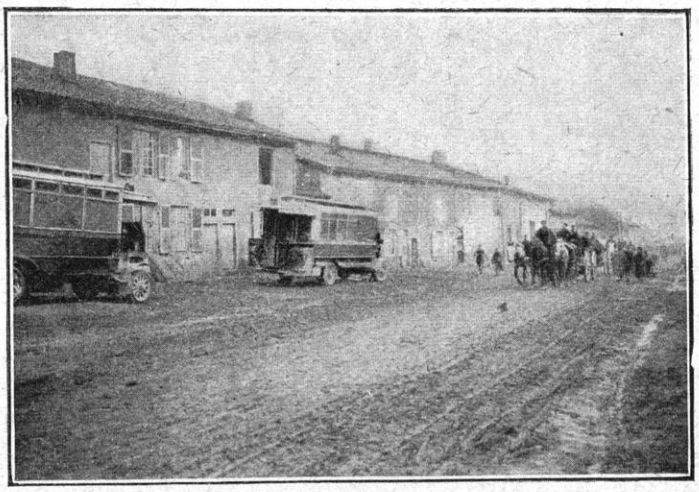
A 4 heures du matin, la 4e brigade du 5e corps, de concert avec la brigade Carbillet, a repris Vassincourt.

Le front du 5e corps s'étend alors de Vassincourt à Lisle-en-Barrois, passant par Neuville-sous-Orne, Bois-Bugné, Louppy, Villotte-sous-Louppy. Front extrêmement étendu et qui a,

en plus, la lourde tâche de couvrir Bar-le-Duc. Il est vrai que le corps se sent désormais étayé par le 15e corps qui, peu à peu, se développe sur la ligne de front. A droite, la liaison s'établit par la 17e brigade (du 15e corps) placée provisoirement sous les ordres du 6e corps.

Le Kronprinz va porter son effort maximum juste à cette jonction ; mais, maintenant, tout est prêt pour le recevoir.

Vers 6 heures du matin, le mouvement de l'ennemi se déclenche entre Contrisson et Vassincourt. La 19e brigade abandonne Vassincourt et se replie sur Mussey. Neuville-sous-Orne est perdu par le 46e régiment.



LES AUTOBUS AUX ISLETTES

Et voilà que le 15e corps, ignorant du terrain, paraît vouloir s'en tenir à protéger définitivement la plaine devant Bar-le-Duc. A midi, il commence à s'y fortifier et à y creuser des tranchées. Le général Sarrail prescrit au général Espinasse de prendre sous son commandement toutes les troupes qui se trouvent sur la rive sud de l'Ornain et d'attaquer droit au nord, avec toute sa 30e division, l'ennemi qui, par un mouvement tournant, tente de sortir du bois des Trois-Fontaines et de s'acheminer par le sud-ouest vers Bar-le-Duc.

L'offensive générale a lieu à 15 heures. La 30e division (du 15e corps) pousse ses avant-gardes à Mognéville, ses gros à Couvonges, Beurey, Tremont, et garde la ligne de la Saulx.

Pendant toute la journée, le 46e régiment a livré de violents combats dans la région de Neuville-sous-Orne. Trois fois il est repoussé, trois fois il est ramené sur Vassincourt par son chef, le colonel Malleterre. Malgré le feu violent de l'ennemi, il restera sur la Marne aux approches de Vassincourt et gardera le débouché de Mussey. Sur le reste du front, entre Neuville-sous-Orne et ferme Sainte-Hoilde, l'ennemi paraît figé : c'est que les événements de la gauche du Kronprinz se font sentir jusqu'ici.

On commence à avoir le sentiment que l'ennemi est contenu et qu'il ne passera pas.

Mais il faut faire plus, le repousser. Toutes les dispositions sont prises méthodiquement pour en finir dans le cours de l'après-midi.

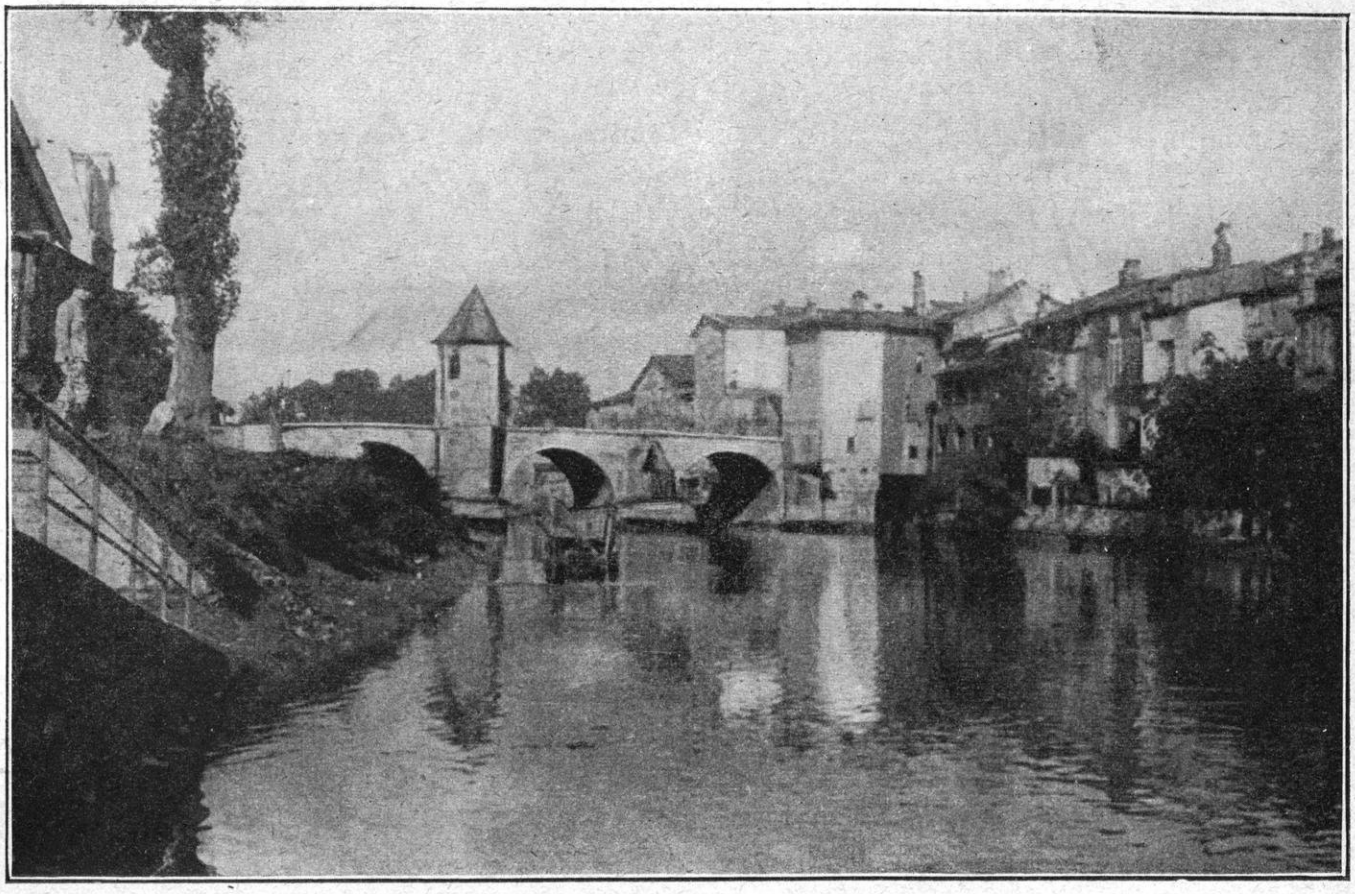
A 14 heures, le général Sarrail a, comme nous l'avons dit, dirigé de ce côté une partie de sa 7e division de cavalerie.

La 17e brigade se prépare à entrer en action par un tir puissant de son artillerie. La 18e brigade est renforcée de deux batteries de 155, des deux batteries d'artillerie de campagne du 15e corps, et enfin appuyée par la 58e brigade (29e division du 15e corps).

A 18 heures, ce tir systématique, effectué sur le Bois-Petite et la Grande-Bouloie, a mis hors de cause une batterie de 77 allemands qui était établie au nord de ferme Sainte-Hoilde et qui laisse six canons sur le terrain.

La 29e division (15e corps) déclenche alors l'offensive d'infanterie sur Vassincourt, où elle surprend les Allemands (11 heures du soir). Elle en est repoussée quelque temps après ; mais elle s'installe aux portes du village, sur la croupe entre Mussy et Vassincourt : l'affaire est à reprendre le lendemain.

La ligne de bivouac des deux corps 15e et 5e de ce côté est, le soir, à cote 184, Bois Bugné, ferme Sainte-Hoilde, crête est de Louppy-le-Château, Villotte devant Louppy, Lisle-en-Barrois.



BAR-LE-DUC. — LA VILLE SUR LE BORD DE LA MEUSE

En somme, la ligne n'a pas fléchi. Non seulement le Kronprinz n'a pas passé, mais il est rejeté partout. Il n'a même pas approché des portes de Bar-le-Duc.

LE CENTRE DE SARRAIL ET LA MANŒUVRE DE VERDUN, LE 8 SEPTEMBRE.

Le 6e *corps* forme le centre de l'armée Sarrail. Si la gauche de l'armée (5e et 15e corps) a plutôt à subir la manœuvre d'enveloppement, c'est le 6e corps qui doit parer à la manœuvre de rupture.

Nous avons laissé le 6e corps le 7 au soir sur les lignes suivantes : en première ligne, les trois bataillons de chasseurs de la 40e division sous les ordres du général commandant la 12e division tenant la ligne : ferme Saint-Laurent, ferme la Vaux-Marie et leur droite à la grand'route de Beauzée ; en deuxième ligne, la 12e division sur le front : signal du Fayel, cote 309 ; la 107e brigade se reformant autour de Maratz-la-Grande. Sur la rive droite de l'Aire, un fort détachement bivouaque ; c'est le 65e au nord du ruisseau de Serancourt et le 40e au sud.

Rendons-nous bien compte : tandis que le 5e corps (étayé par le 15e corps) se développe en cordon sur une longue ligne oblique de Cheminon à Lisle-en-Barrois, le 6e corps est tassé dans l'étroit couloir des deux rives de l'Aire, solidement calé au carrefour de la Vaux-Marie, Erize-la-Petite. Ses lignes sont doublées, car il aura, sans doute, à supporter le choc principal. Il a la face tournée vers le nord-ouest. Vers l'est, il se considère comme couvert par le camp retranché de Verdun (fort de Troyon) ; mais il a dans le dos la trouée de Spada. D'autre part, se trouvant en liaison à sa droite, c'est-à-dire vers le nord, avec le groupe des divisions de réserve du général Pol Durand, abritées elles-mêmes par la Cousances, il attend, pour s'engager dans la bataille, que celles-ci

aient donné le signal en commençant le mouvement sur les communications de l'ennemi.

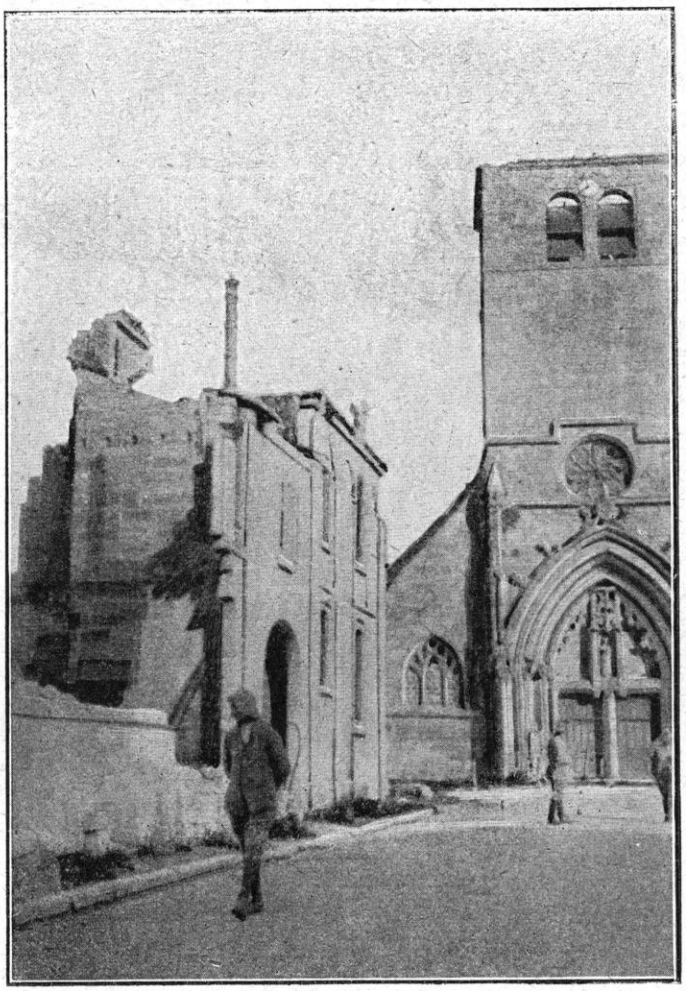
C'est, d'ailleurs, l'ordre de l'armée pour le 8 au matin. « L'initiative appartient aux divisions de réserve. » Cela veut dire que Sarrail attaque par la pointe septentrionale du croissant et espère envelopper l'ennemi par le nord.

Quel est donc le rôle du 6e corps? Opposer une masse inébranlable aux offensives de l'ennemi, empêcher celui-ci de briser le front à gauche vers Condé-Génicourt ; seconder le mouvement du groupe de divisions de réserve à droite, et surtout veiller à ce qui se passe dans son dos à la veillée de Spada. Car déjà, on signale des mouvements suspects de ce côté et le canon tonne sur Troyon.

Le général Verraux exécute ces diverses missions avec une ponctualité parfaite.

Il se sert très utilement de la cavalerie du général d'Urbal (7e division de cavalerie) qui combat auprès de lui : celle-ci fait office de verrou mobile, tantôt poussée à gauche pour « fermer le trou » à Condé-Génicourt, tantôt poussée à droite pour voiler la trouée de Spada vers Pierrefitte.

Quant au corps lui-même, cette journée d'immobilité passive lui est dure : car il est exposé de partout au feu de l'artillerie ennemie qui l'accable de loin et qui, ménageant son infanterie, attend visiblement quelque chose.



L'ÉGLISE DE REVIGNY

A cette « offensive d'artillerie », l'artillerie du 6e corps, sous les ordres du général Herr, répond énergiquement. Ce général a enfin obtenu ce qu'il demandait avec tant d'insistance : des batteries de 155 à tracteurs qu'il installe aussitôt au sud-ouest de la cote 309. Et, en plus, deux avions. Le voilà donc en mesure de faire, à son tour, beaucoup de mal à l'ennemi : avec ses avions, il a des yeux; voici que le champ de bataille ennemi s'illumine devant lui :

« Au moyen de ces avions, porte le carnet de route que nous avons déjà cité, le général arrive à faire régler très exactement le tir sur :

1° Des avant-trains et colonnes légères de munitions au sud de Pretz-en-Argonne ;

2° Une ligne de douze batteries d'artillerie légère se trouvant le long de la route de Sommaisne à Beauzée ;

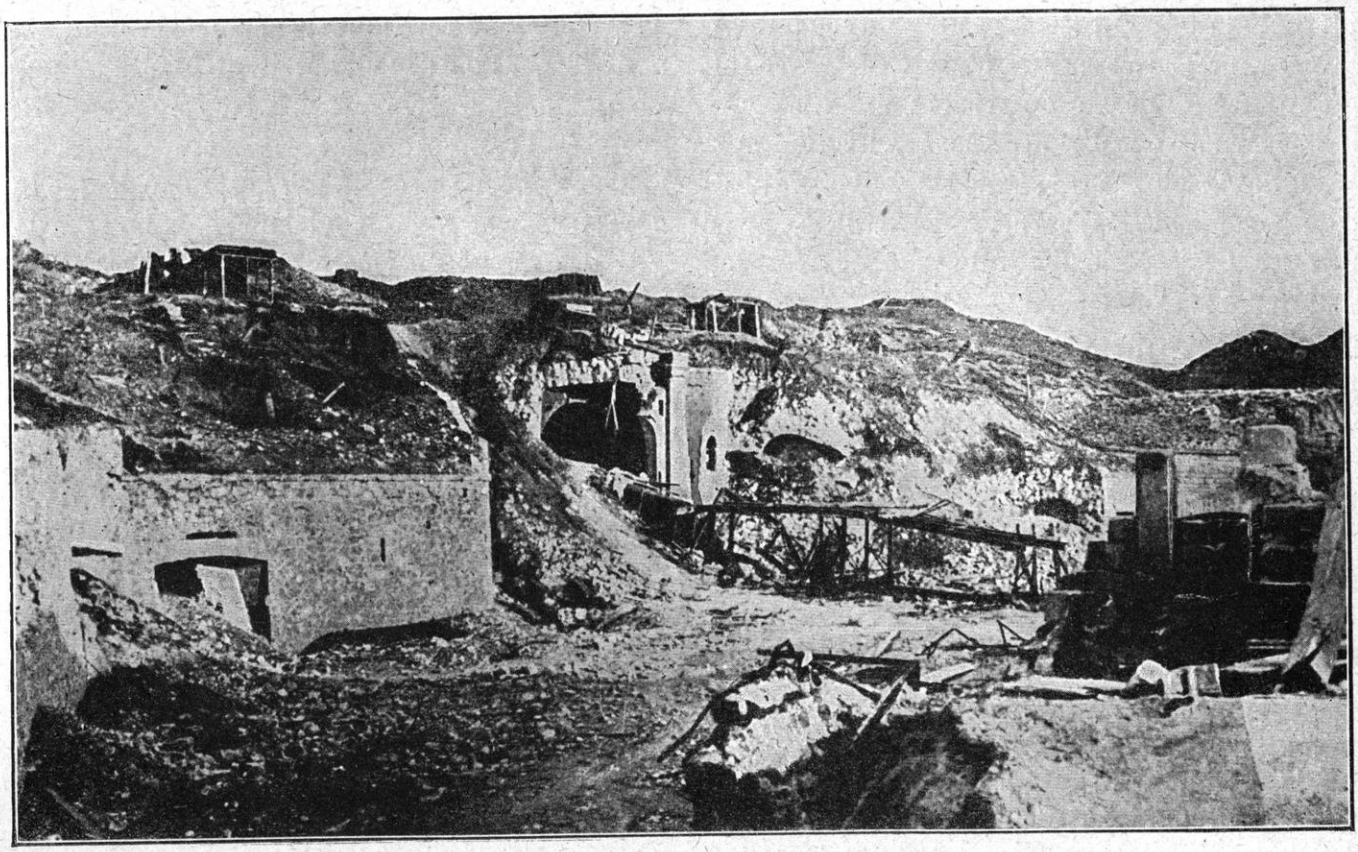
3° Cinq batteries d'artillerie lourde dans le ravin au sud-ouest de Pretz-en-Argonne ;

4° Des batteries lourdes aux environs de « masse d'arbres » (800 mètres au nord de Pretz) ;

5° Trois groupes de tranchées d'infanterie reconnues l'une vers la cote 285, une autre à mi-chemin entre Sommaisne et la station, la troisième au sud de Beauzée. »

Quel cirque de feu installé ainsi autour du 6e corps! Mais maintenant on peut répondre et user de l'avantage des hauteurs et de la situation centrale qu'occupe le 6e corps.

« A 13 heures, tir avec les batteries à tracteur sur les colonnes de munitions ; elles se réfugient vers Pretz-en-



LE FORT DE TROYON APRÈS SA DESTRUCTION

Argonne, mais tombent sous le feu de l'artillerie divisionnaire. Elles n'osent plus avancer (tant pis si les munitions font défaut au front).

A 17 heures, le feu est ouvert sur les batteries et la position ennemie de façon à empêcher le tir de l'artillerie ennemie. Le feu diminue ; bientôt il s'éteint. Nos observateurs signalent que la ligne d'artillerie légère a été encadrée, que plusieurs caissons ont sauté, que les batteries lourdes ont leur terre-plein bouleversé. Malheureusement, il faut se montrer très économes de munitions pour le 120 long. Les bons résultats sont dus à l'extrême précision du tir. Le général Herr s'organise, pour le lendemain, de façon à ce que les centres de ravitaillement soient poussés plus près du front. »

En somme, les résultats sont excellents. Le général Verraux écrit : « Ce jour-là, le général Herr sauva la situation avec son artillerie. » On sent que, si on tient, la bataille est gagnée. Un coup de téléphone avec l'armée : Verraux dit les bons résultats de l'artillerie. Sarrail répond : « Je vous en prie, tenez, tenez ; nous avançons par la gauche avec le 15e corps. Il faut que vous teniez. »

Verraux y est bien décidé et l'on verra, le lendemain, les résultats de cette résolution. Quoi qu'il en soit, dès le soir, il passe en revue tout son monde et se fortifie sur le secteur capital qui lui est confié : 1° Sur le plateau de la Vaux-Marie qui s'affirme comme le nœud de la bataille : trois bataillons de chasseurs avec leurs avant-postes sur la voie ferrée. La 24e brigade relèvera, vers la Vaux-Marie, la 23e qui se portera en deuxième ligne. 2° La 107e brigade sur la hauteur sud-ouest de Maratz-la-Grande. 3° La 17e brigade avec un groupe d'artillerie du 5e corps au sud du bois Defuy. 4° La 40e division au sud du bois de Séraucourt et la 65e division au nord du bois de Séraucourt (évidemment, de ce côté, on se prépare pour quelque chose d'obscur, que l'on commence à sentir dans le dos). Enfin, 5° une compagnie à Maratz-la-Grande, cherchant la liaison avec le 5e et le 15e corps d'armée couvrant Bar-le-Duc (1).

Comme nous l'avons vu, dans les ordres donnés au 6e corps, Sarrail, au début de la

(1) V. Lettre du capitaine Vidal de la Blache dans *Revue de Paris* du 12 janvier 1917.

journée du 8, comptait sur un mouvement de la pointe du croissant au nord, c'est-à-dire du groupe des divisions de réserve, sur les communications de l'ennemi en direction de Beauzée-Amblaincourt. Mais le mouvement fut contenu par la puissance de l'artillerie allemande. Le groupe des divisions de réserve, maintenant sa liaison par Beauzée-Amblaincourt, se fortifia dans les tranchées sur les hauteurs de Nubécourt, et la ligne de la Couzances.

Il se trouvait ainsi en liaison, à droite, avec la 72e division de réserve qui, placée sous les ordres du général Coutanceau et surtout de la place de Verdun, attaquait par le plateau de Rampont : « Dans la nuit du 5 au 6, vers minuit, dit le général Coutanceau, j'avais été réveillé. C'étaient mon chef d'état-major et le capitaine Pellegrin, de l'état-major de la 3e armée. Ils m'apportaient l'ordre du général Sarrail de faire le possible pour que la garnison de Verdun attaquât de flanc les queues de colonne du Kronprinz, qui défilaient vers le sud dans la direction de Clermont-en-Argonne, Fleury. J'ai dit aussitôt : « C'est le vrai mouvement à faire ». Un instant les bois de Juvécourt-Julvicourt avaient été perdus. Mais on tenait toujours très ferme devant Dombasle à Sivry-la-Perche.

« Je n'ai jamais abandonné ces hauteurs, pas plus que celles de Samogneux et Haudrimont, ajoute le général Coutanceau; j'y avais laissé deux bataillons. Ces deux bataillons (366e), tenant Sivry au sud-ouest, ont pu, sous les ordres du général Morlaincourt, intervenir avec deux batteries de 120 long et une batterie de 95 du côté de Rechicourt. Nous avons combattu ainsi le 6, le 7 et le 8. »

Mais le général Coutanceau avait, dès lors, une préoccupation plus grave. Ce qui se passait dans la Woëvre et l'attaque formidable déclenchée sur les forts sud de Verdun et en particulier sur le fort de Troyon allaient retenir toute son attention.

AU FORT DE TROYON LES 8 ET 9 SEPTEMBRE. L'attention du général Sarrail n'était pas seulement retenue sur toute la vaste étendue du front de son armée combattant face à l'ouest ; elle était attirée aussi par ce qui se passait dans son dos, c'est-à-dire face à l'est.

Une dépêche, reçue à midi, annonçait que le fort de Troyon était violemment bombardé par des pièces de très gros calibre.

Voyons la situation de Troyon : le fort est au sud de Verdun, à l'un des angles du camp retranché ; il commande au nord le pont de La-Croix-sur-Meuse, et cette trouée de Spada, en face de Pierrefitte, dont Dumouriez signalait l'intérêt comme permettant de franchir l'Argonne ; là se trouve le *seuil* qui permet de sauter de la Woëvre dans le Barrois, c'est-à-dire de la France orientale dans la France centrale. On sent toute l'importance de cette position. Sarrail serait pris à revers si l'ennemi, dont nous allons dire la manœuvre perfide, détruisait la serrure qui ferme cette porte, — Troyon.

Le général Coutanceau avait donné l'ordre au capitaine N..., commandant du fort, de tenir jusqu'à la dernière seconde et jusqu'au dernier homme, fallût-il se réfugier dans les caves-casernes.

Le général Sarrail eut tout de suite le sentiment de la grandeur du péril que lui faisait courir une offensive venant par la rive droite et visant, en particulier, le fort de Troyon. Tandis que Troyon commence à « encaisser » les premiers coups de canon, il jette tout ce qu'il a de troupes disponibles en face de la trouée, c'est-à-dire dans la région de Pierrefitte. C'est encore la division de cavalerie dont la mobilité est utilisée : elle se porte, à bride abattue, de l'ouest à l'est de la bataille. Partant du bois de Trois-Fontaines, elle doit se rendre, sans débrider, sur la Meuse. Il est vrai que, par ce moyen, Sarrail tend un voile plutôt qu'il ne construit un barrage. Mais la cavalerie agit, ne fût-ce que par sa présence : car l'ennemi, se sentant surveillé, ne tentera de forcer le passage que s'il s'est rendu maître de Troyon.

Or Troyon tient.

Nous avons le récit palpitant de la défense

LA ROUTE DE SAINTE-MENEHOULD AUX ISLETTES

de Troyon, de la main même de l'homme qui commandait le fort. Il écrit minute par minute, dépeint la situation des assiégés, tapis dans la puissante taupinière, écrasés sous la rafale des obus, et ne se laissant ni intimider, ni surprendre.

Troyon couronne une crête aride (cote 244), ayant ses vues au loin sur toute l'Argonne méridionale : vedette décharnée veillant sur un âpre pays boisé, front chauve au-dessus d'une fourrure épaisse. C'est une sentinelle. Mais quelle cible unique pour les artilleries amassées contre elle depuis longtemps et transportées en hâte de la place de Metz !

Suivons donc la lutte qui s'engage et dont Troyon va décider.

Fort de Troyon, 8 septembre 1914, troisième heure du bombardement.

... Nous avions été tranquilles pendant trente-sept jours. Hier, j'étais allé sur le Signal pour tirer quelques perdreaux. Dans la soirée, nous avons appris qu'une forte colonne ennemie venant de Metz avait atteint les Hauts-de-Meuse, vers Mouilly et Saint-Remy. (Nous allons dire quelle était cette colonne et que devint sa manœuvre.) Ce matin, elle entrait à Seuzey et, à 8 heures, commençait la danse Depuis près de trois heures (il est actuellement 10 h. 45), nous avons encaissé environ 180 obus de 150. Ah ! notre pauvre fort ! Le magasin du gardien de batterie est éventré ; le logement des lieutenants l'est également. Nous avons sept pièces hors de service... Nos batteries, après avoir essayé pendant un quart d'heure de répondre au feu de l'ennemi, durent être évacuées. On ne voit rien. Ils tirent avec des obusiers de 150, enterrés dans des ravins que nous ne pouvons atteindre.

... Il n'y a personne dans la région pour nous aider. Depuis cinq jours toutes les troupes ont repassé la Meuse pour livrer une grande bataille qui dure depuis quatre jours dans la région de Triaucourt-Courouvre. (Le commandant allait s'apercevoir bientôt que l'on pensait à lui.) Le gouverneur de Verdun vient de me téléphoner en nous demandant de tenir quarante-huit heures ; de notre résistance dépend le succès. J'ai répondu que nous tiendrions... Je suis prévenu qu'une division de cavalerie et un régiment d'artillerie sont partis des environs de Toul ce matin au petit jour (il s'agit de l'exécution de l'ordre donné par Joffre qui se relie à la manœuvre de la Moselle) ; mais, ils n'arriveront pas avant demain dans la journée. Nous aurons sûrement une terrible attaque de nuit à soutenir. Il n'y a rien à faire tant que l'artillerie tire : mais, quand l'assaut se préparera, il faudra bien que le tir cesse et, alors, nous serons à deux de jeu.

La garnison est calme. Moi, tu peux juger si ma main tremble...

Suit le récit de l'angoissante journée, avec les alternatives du tir ennemi, les vaines tentatives de riposte, les alarmes, et les attentes plus pénibles encore que les alarmes. Cependant le fort s'écroule, tombe en miettes.

« ... Une dépêche de Commercy nous annonce que la 2e division de cavalerie venant de Toul est à Buxerulles et son aile gauche à Spada. On nous demande des précisions sur les positions ennemies. Je viens d'envoyer tout ce que nous savons : une batterie de 150 au rentrant du bois de La Marville, à 800 mètres à l'ouest de Deuxnouds ; une batterie de 77 de campagne derrière la corne E de la Gouffière, cote 259 ; de l'infanterie creusant des tranchées au signal de Troyon. 6 h. 20, je viens de diriger moi-même, comme observateur et commandant de batterie, un tir à obus explosifs de 90 sur les tranchées que deux sections environ établissent au Signal. Au second coup de canon, nous avons culbuté un élément de tranchées ; mais le résultat ne s'est pas fait attendre. Voici les 150 qui rentrent en action... »

La nuit s'approchait. Les Allemands avaient hâte d'en finir. Nous savons, par leurs documents, que le canon du fort et celui des troupes de campagne, qui commençaient à converger vers eux, leur faisaient beaucoup de mal.

A la chute du jour, on vit s'approcher du fort des cavaliers allemands avec un immense drapeau blanc. Le capitaine se rendit sur le talus tandis que les parlementaires — deux officiers accompagnés d'un trompette — se tenaient à 30 mètres au delà du réseau. Par trois fois, l'officier français fut sommé de rendre le fort. A la première sommation, il répondit : « Jamais ! » A la deuxième : « La France m'a donné la garde du fort ; je me ferai sauter plutôt que de me rendre. » A la troisième : « Fichez-moi le camp ! Je vous ai assez vus. A bientôt, à Metz ! » (1).

Aussitôt après le départ des parlementaires, un bombardement plus intense, avec obus de 280 et 305, recommença. Une tentative d'assaut eut lieu pendant la nuit. Mais l'artillerie et les mitrailleuses du fort accueillirent les troupes à peine sur le talus. Elles furent décimées. La panique se jeta dans leurs rangs ; elles s'enfuirent, laissant leurs morts et les blessés. Le capitaine commandant le fort avait été, pendant la nuit, blessé grièvement d'un éclat d'obus. Le bombardement continua plus intense. Mais le fort, qui s'effondrait peu à peu dans les entrailles de la terre, tint bon et ne se rendit pas.

L'action combinée de la garnison et de l'armée Sarrail allait bientôt le dégager.

Les ruines du fort surveillent toujours la plaine. Un obus qui n'a pas éclaté donne l'idée de la puissance de l'attaque contre les places fortes : son calibre est de 305 millimètres ; il mesure 1 m. 28 de haut et pèse 400 kilogrammes. Et les Allemands disposaient de canons de siège plus puissants encore, les 405 !

Malgré tout, le fort n'en a pas moins rempli le but que s'étaient proposé ses constructeurs. Il a gardé intacte la ceinture du camp retranché ; il a barré la route à une manœuvre ennemie ; il a permis aux troupes opérant en rase campagne de poursuivre leur propre manœuvre à l'abri de sa résistance héroïque et il a contribué ainsi à la victoire.

Car tel est le rôle des places fortes. Leurs garnisons étant réduites au minimum, elles servent à la lettre de *points d'appui* et, placées elles-mêmes sous la garde des armées qui combattent à leurs approches mais qui restent libres, elles constituent la défensive-offensive idéale, parce qu'elles multiplient la résistance par la position et donnent l'élasticité non seulement à la défense mais à l'attaque.

LA MANŒUVRE ALLEMANDE VENANT DE LA WOEVRE.

Le siège de Troyon n'était, d'ailleurs, qu'un incident émouvant dans l'ensemble de la bataille : la décision était dans la plaine.

Ce n'était pas sans motif que Troyon était pris à partie : la nouvelle manœuvre allemande se révélait ; c'était la « surprise » ménagée de longue main par le grand Etat-Major allemand. Metz entrait encore dans la

(1) *Illustration*, n° du 15 janvier 1915.

CLERMONT-EN-ARGONNE. — L'ÉGLISE ET LA PLACE DE L'HOTEL-DE-VILLE APRÈS LE DÉPART DES ALLEMANDS

bataille ; mais, cette fois, au lieu de porter sa puissance contre Nancy et l'armée de Castelnau, c'était contre Verdun et l'armée Sarrail. Les négociateurs de 1871 avaient donc bien pris leurs mesures en gardant Metz et en projetant de se servir de la Moselle comme d'un couloir pour prendre à revers soit Nancy, soit Verdun.

Comme nous l'avons dit, les patrouilles de uhlans étaient apparues dès la pointe du jour à Seuzey, à 3 kilomètres de Troyon.

Dès 8 heures, il y avait de l'artillerie lourde entre Seuzey et La Croix-sur-Meuse, et d'autre entre Chaillon et Heudicourt : la tranchée était ouverte jusque sur le signal de Troyon : c'était le IIIe corps bavarois (V^e^ corps) qui, étant sorti de Metz sous le commandement du général von Strantz, s'avançait en direction de Saint-Mihiel : il surgissait dans le dos de Sarrail tandis que celui-ci avait toutes ses troupes engagées face à l'ouest. Le coup pouvait être mortel. Verdun isolé, la grande armée de Joffre tournée par sa droite et coupée de celles de Dubail et de Castelnau, Sarrail était coincé. Il est surprenant que le grand Etat-Major allemand ayant conçu ce projet ne lui ait réservé que des forces insuffisantes pour l'exécution. Toujours les mêmes erreurs d'appréciation : entreprise trop vaste pour les moyens, mésestime de l'adversaire.

Voici donc Sarrail pris dans cette tenaille entre le XIIIe corps et le XVIe corps allemands qui l'attaquent en direction nord-ouest-sud-ouest et le Ve corps qui l'attaque en direction nord-est-sud est. C'est son 6e corps qui supporte d'abord le poids de la double manœuvre.

Mais Joffre et Sarrail ne sont pas pris au dépourvu. Du haut des forts de Verdun, on a éventé la « surprise » et on a l'œil sur la Woëvre.

Dès la nuit du 7 au 8, Joffre a donné l'ordre, comme nous l'avons dit, à une division de

réserve de la garnison de Toul et à un régiment d'artillerie de se porter à marches forcées, en direction de la Meuse et de la Trouée de Spada, pour couvrir Saint-Mihiel. Sarrail a porté toute sa cavalerie disponible (7e division de cavalerie) dans la direction de Pierrefitte-Courouvre, sur la rive gauche de la Meuse ; elle est arrivée au prix d'une marche de 70 kilomètres ; et enfin le fort de Troyon est là pour barrer la route. D'ailleurs Sarrail était autorisé, en cas de besoin, à se replier vers le sud, à abandonner momentanément Verdun et à faire front avec toutes ses forces ramassées en un seul bloc devant Bar-le-Duc.

Mais il ne l'entendait pas ainsi. Les observations aériennes lui apprenaient que l'ennemi, dans les deux directions, se présentait mal et sans énergie ; il savait que Troyon tiendrait quarante-huit heures au moins ; il sentait que son artillerie prenait le dessus, et surtout, en très perspicace tacticien, il comprenait qu'il avait affaire, en somme, à trois offensives dispersées : celle du duc de Wurtemberg à gauche, celle du Kronprinz handicapée par sa mauvaise position dans le couloir d'entre Argonne et Aisne au centre ; et enfin, à droite, celle de von Strantz, trop faible et tout intimidée de se heurter au camp retranché de Verdun.

Dès la nuit, Troyon contenait la première poussée de l'ennemi venant de la Woëvre, la plus dangereuse en ce moment.

Ce résultat obtenu de ce côté, pour ce qui allait se passer dans la journée du 9, on voyait plus clair.

LA JOURNÉE DU 9 A L'ARMÉE SARRAIL.

On voyait plus clair. Mais il fallait se battre encore. Or, le soldat n'en pouvait plus.

« Pas de sommeil, écrit Maurice Genevoix (6e corps). J'ai toujours dans les oreilles la stridence des éclats d'obus coupant l'air et, dans les narines, l'odeur âcre et suffocante des explosifs. Il n'est pas minuit que je reçois l'ordre de départ. La nuit est si noire que je butte dans les sillons et les mottes de terre... Marche à travers champs, marche de somnambule, machinale, jambes en coton et tête lourde. Ça dure longtemps, des heures il me semble. Nous tournons toujours à gauche. Mais les ténèbres peu à peu deviennent moins denses et voici que je reconnais la route de La Vaux-Marie, les caissons défoncés, les chevaux morts. Tiens ! les canons allemands tirent de bonne heure, ce matin. Devant nous des shrapnells éclatent cinglants et rageurs ; la ligne des flocons barre la plaine... J'ai compris que nous allions prendre les avant-postes... Au bout de deux heures, nous avons une tranchée étroite et profonde. Derrière nous à gauche, Rembercourt ; sur la droite, un peu en avant, la gare minuscule de La Vaux-Marie... »

Chaleur énervante.. Nuages épais et lourds ; le champ de bataille bout ; et partout, un relent de mort :

« Par instants, des souffles passent sur nous, effluves tièdes qui charrient une puanteur fade, pénétrante, intolérable. Je m'aperçois que nous respirons dans un charnier (1). »

Voici donc le centre de l'armée Sarrail pris dans l'étau de Spada-Pierrefitte, le 9 au matin. Si Troyon tient, les choses peuvent s'arranger. Mais si Troyon ne tient pas?... Et voici que l'on entend, dans le lointain, d'autres rafales : c'est encore de l'artillerie lourde ; elle tire sur le fort de Génicourt. Verdun est attaqué de partout.

La place ne peut être dégagée que si la bataille est gagnée dans la plaine. Voyons donc ce qui se passe, le 9, sur le front de Sarrail, en distinguant les trois offensives allemandes : 1° celle du duc de Wurtemberg ; 2° celle du Kronprinz ; 3° celle de von Strantz.

Nous avons dit le rôle du 2e *corps* (général Gérard) de l'armée de Langle de Cary qui a pour mission de combattre avec l'armée Sarrail, tout en maintenant, à tout prix, la liaison entre la 4e armée (Langle de Cary) et la 3e armée (Sarrail). Il a affaire à trois corps au moins de l'armée du duc de Wurtemberg. Ayant plié le 6 et le 7, ayant perdu Sermaise et découvert dans la trouée de Revigny, il s'est accroché à l'éperon de Maurupt-le-Montoy et, de là, il sauve la trouée en attendant que le 15e corps la bouche tout à fait.

Le 9 au matin, le 2e corps garde toujours,

(1) MAURICE GENEVOIX, *Sous Verdun*, p. 56.

LE GÉNÉRAL HERR (AU CENTRE) PASSANT LA REVUE DE SES TROUPES PRÈS DE VERDUN

à proximité de la voie ferrée, la ligne Farémont-Favresse, Blesme-Maurupt-Cheminon. Maurupt tient : mais la troupe est très éprouvée. La canonnade a repris dès le matin : or, il se confirme que l'ennemi, occupant Mognéville, cherche à tourner le Maurupt en s'infiltrant vers le sud dans la forêt des Trois-Fontaines. Il est urgent que le 15e corps barre cette progression entre Beurey et La Colotte (maison forestière au milieu des bois).

Voici cependant que, dans l'après-midi, quelque chose de nouveau se produit de ce côté. On dirait que l'ennemi perd de son entrain. Vers le milieu de la journée, on a le sentiment que l'infanterie qui attaque Cheminon et le Maurupt commence à prendre du champ. On respire.

A ce moment, arrive un ordre de l'armée à la 4e division : 1° tenir à tout prix; 2° essayer, si possible, de sauter à la gorge de l'ennemi qui hésite et, pendant la nuit, tâcher de s'emparer de ses canons.

Mais à ce moment Langle de Cary est violemment pris à partie ; il sent que, à l'ouest, il a besoin de toutes ses forces pour résister à l'assaut suprême du duc de Wurtemberg. Ne pas oublier que, si le recul de la IIIe armée allemande est ordonné à partir de 1 h. 30, la gauche de cette IIIe armée (d'Elsa) hésite à se mettre en mouvement et qu'elle a encore le sentiment qu'elle peut prolonger la bataille en attaquant du côté de la trouée de Revigny. Le duc de Wurtemberg est de cet avis, et Langle de Cary sent monter l'orage contre lui.

Il entend donc recourir à son 2e corps (général Gérard) pour faire front et donner le coup de massue final sous forme d'un mouvement tournant sur l'aile gauche du duc de Wurtemberg au point de suture de la IIIe et de la IVe armée.

Le 2e corps reçoit, dans l'après-midi du 9, l'ordre de constituer immédiatement, à l'aide d'éléments prélevés sur lui-même, une brigade formée de deux groupes et devenant un déta-

chement. Ce détachement se portera, par une marche de nuit accomplie en arrière de l'armée, c'est-à-dire par Larzicourt, Saint-Remi-en-Bourzemont et Arzillière, sur la région au nord d'Arzillière où il se mettra à la disposition du 12e corps. Le détachement se met en route à 19 h. 20 et marche toute la nuit. A l'aube du 10, il attaquera et la décision sera cherchée sur la rive gauche de la Marne, *à l'ouest de Vitry*.

En attendant, que peut faire le 2e corps, réduit de la valeur de ce détachement? Tenir à Maurupt-le-Montoy et maintenir la liaison avec le 15e corps et l'armée Sarrail.

MALDANCOURT. — UN COIN DU VILLAGE

Sarrail est bien décidé à tenir à la trouée, grâce au renfort fourni par l'arrivée du 15e corps; mais si le 2e corps l'abandonne?... Il insiste pour que Gérard se maintienne à tout prix au nord de Cheminon. Finalement, on se met d'accord sur un plan d'ensemble : tandis que de Langle de Cary attaquera le 10 au matin, en queue et à l'aile droite, l'armée du duc de Wurtemberg dans la région de Vitry, Sarrail l'attaquera en tête et à l'aile gauche sur Revigny : Sermaize tombera sans doute de ce fait, mais à condition que Cheminon ne soit pas abandonné et que, même, Sermaize soit menacé, au même moment, par une attaque venant du sud. C'est convenu. Le 2e corps, quoique affaibli dans ses éléments, tiendra et participera à la manœuvre; pour le 10 au matin, il compte sur le 15e corps.

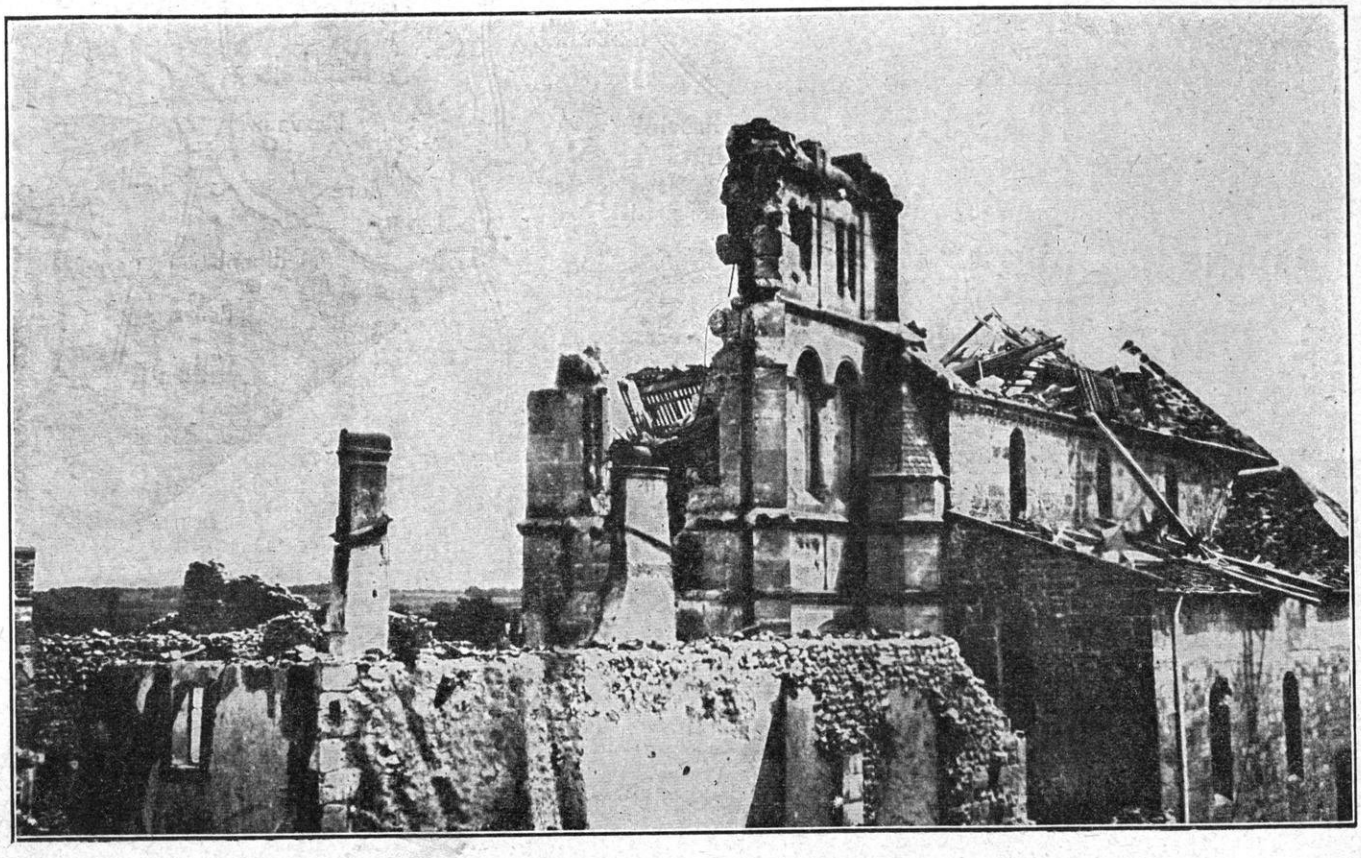
Voyons donc quel est le rôle du 15e *corps* dans la journée du 9.

Le 15e corps (général de l'Espinasse) est entièrement en ligne pour cette rude journée. Sa 29e division a passé la nuit dans les bois Jacquot et Soulains au sud de la voie ferrée et à l'ouest de Bar-le-Duc ; sa 30e division entre Couvonges et Trémont. Si elles restent sur ces positions, Bar-le-Duc est découvert ; mais si elles contre-attaquent sur Breuzey-Couvonges-Mognéville, le mouvement tournant projeté par l'ennemi est arrêté et même, par Vassincourt, il serait lui-même tourné.

Les ordres pour la journée du 9 sont les suivants : la 29e division attaquera vers Vassincourt et la crête à l'ouest sur la route de Mognéville à Revigny ; la 30e division passera la Saulx et, attaquant par la rive gauche, essayera de se rapprocher de la voie ferrée par le Bois de Faux-Miroir. Ce serait la meilleure façon de seconder l'effort du 2e corps à Maurupt-le-Montoy et de prendre à sa naissance le mouvement ennemi. Quelle surprise pour celui-ci de trouver sur son chemin un corps tout entier, alors qu'il compte n'avoir qu'à marcher pour se saisir de Bar-le-Duc ! L'examen de la carte suffit pour démontrer que le promontoire de Faux-Miroir, aux approches de Revigny, va devenir le nœud de la bataille. Maurupt-le-Montoy, beaucoup plus au sud, passerait au second plan. Les deux rives de la Saulx sont le couloir par lequel progresserait l'offensive du 15e corps.

Il est ordonné que ces mouvements articulés pour la marche dès l'aube, ne se produiront qu'après une forte préparation d'artillerie.

A 8 h. 30, à la suite d'un violent bombardement de Vassincourt et de toute la crête, l'offensive se déclenche. Le combat est très dur pendant le cours de la matinée dans le bois



LES RUINES DE L'ÉGLISE DE LOUPPY-LE-CHATEAU

de Trois-Fontaines ; il fait grand honneur à la 57e brigade ; l'offensive ennemie est arrêtée. A partir de 11 heures, trois colonnes nettoient le bois de Trois-Fontaines en le remontant du sud au nord : c'est la colonne Copain, la colonne Valdent et la colonne Rey. La brigade Marillier se bat pour la possession de Couvonges, pris et repris plusieurs fois. Magnifique marche de front des trois colonnes et de la brigade Marillier à travers le bois jusqu'à la Maison-Blanche et, sur la rive droite, jusqu'à Mognéville, dont s'empare la brigade. Mais la 29e division n'a pu s'emparer de Vassincourt. Ainsi le Faux-Miroir et la crête de Vassincourt restent encore aux mains de l'ennemi. Mais le coup qu'il a reçu est déjà si bien assené que le succès paraît mûr pour le 10 au matin.

En tout cas, Bar-le-Duc n'est plus en cause ; il s'agit, maintenant, de Sermaize et de Revigny.

Le 5e corps (général Micheler) est toujours dans la situation anxieuse où nous l'avons vu les jours précédents. Il subit, en somme, la pression à la fois de la pointe du duc de Wurtemberg (VIe réserve) et de la pointe du Kronprinz, VIe actif et XIe corps qui, de Revigny à Triaucourt, font front pour forcer jusqu'à Bar-le-Duc. Sarrail, aidé par Gérard et par le 15e corps, a pu, dans la journée du 9, régler à peu près le sort de l'offensive de Wurtemberg ; mais il n'en est pas de même pour l'offensive massive du Kronprinz.

Dès la nuit du 9 au 10, l'ennemi, escomptant son succès de Laimont, a attaqué sur Mussey. Il a été arrêté et le 5e corps avec les troupes qui lui sont rattachées (58e brigade et deux groupes du 37e d'artillerie) se battent sur la ligne : 10e division, cote 184, bois Bugné, ferme Sainte-Hoilde ; 18e et 58e brigades : crête est Louppy-le-Château, cote 231, bois du Père-Bœuf, en avant de Génicourt. C'est assez dire que le front est immense : de Mussey à Génicourt, quel tournant ! C'est le fond du sac. Le 5e corps

LA BATAILLE DE LA MARNE DANS L'EST

?

LA SUPRÈME ATTAQUE DU KRONPRINZ

10 Septembre 1914

(matin)

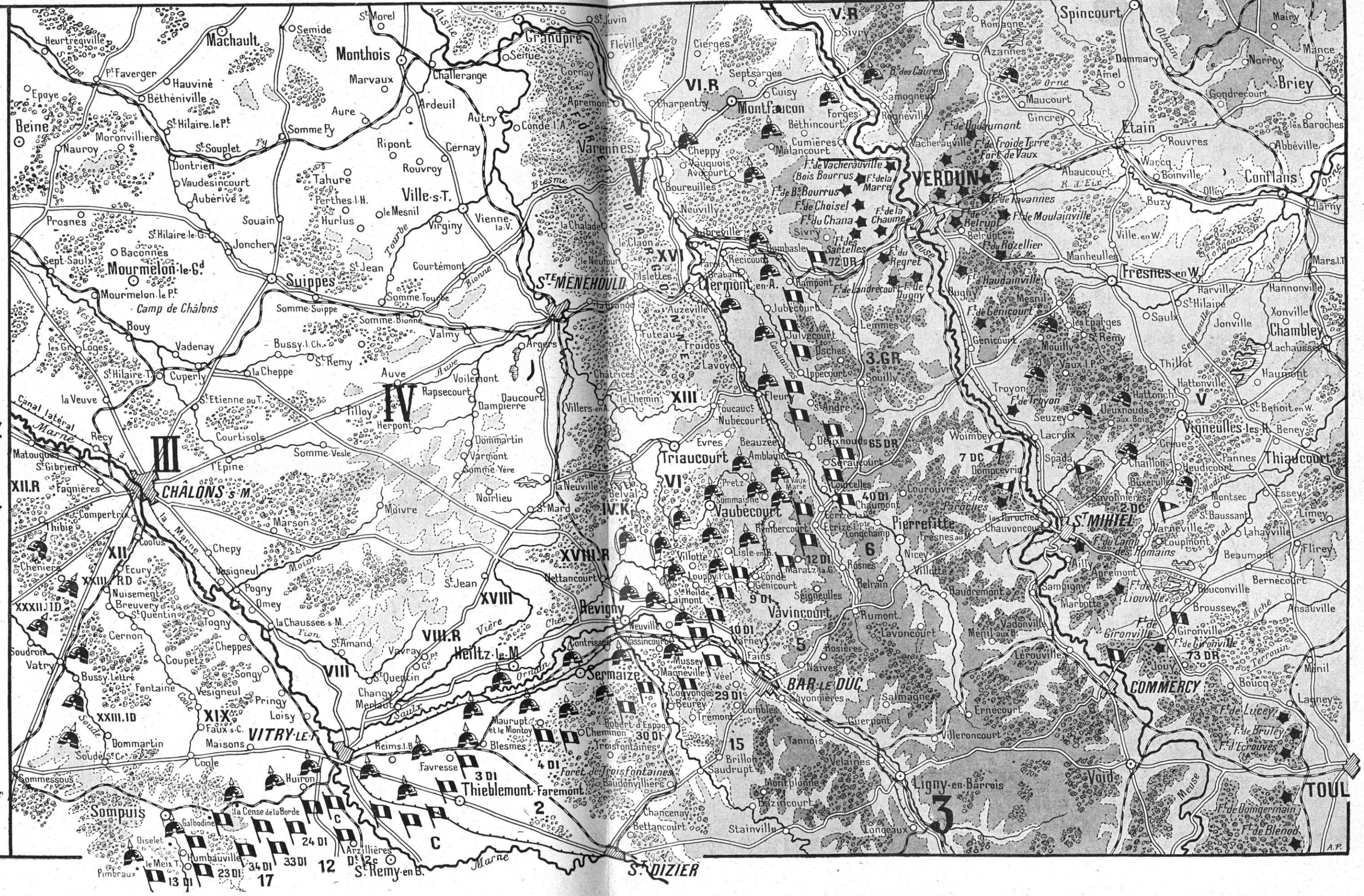
Altitudes

+ de 200m

+ de 300m

Echelle

0 1 2 3 4 5 10Km


Machault
Semide
St Morel
Monthois
Grandpré
St Juvin
Fleville
Cierges
Heurtregiville
Suippe
Pt Faverger
Hauviné
Béthéniville
Epoye
Beine
St Hilaire le Pt
Moronvilliers
Naurroy
St Souplet
Py
Somme Py
Marvaux
Aure
Ardeuil
Autry
Challerange
Aisne
Serine
Cornay
Apremont
Conde l.A.
Ripont
Cernay
Rouvroy
Tahure
Perthes l.H.
Hurlus
Ville-s-T.
le Mesnil
Virginy
Vienne la V.
Souain
Suippes
St Jean
Courtémont
Somme Tourbe
Somme Suippe
Somme Bionne
Valmy
Bussy l.Ch.
St Remy
la Cheppe
Auve
Voilemont
Rapsecourt
Daucourt
Dampierre
Tilloy
Herpont
Dommartin
Varmont
Somme Yèvre
Noirlieu
Courtisols
Somme Vesle
l'Epine
Marson
Moivre
la Neuville
St Mard
Prosnes
St Hilaire le G.
Jonchery
Baconnes
Sept Saulx
Mourmelon le Gd
Mourmelon le Pt
Camp de Châlons
Bouy
Vadenay
les Grandes Loges
St Hilaire T.
Cuperly
la Veuve
St Etienne au T.
Recy
Matougues
St Gibrien
Fagnières
Compertrix
Thibie
Cheniers
Coolus
Chepy
Vesigneul
Pogny
Omey
Moivre
la Chaussée s.M.
Fion
St Amand
Vavray
St Quentin
Changy
Merlaut
Saulx
Nuisement
Breuvery
St Quentin
Togny
Cernon
Cheppes
Coupetz
Songy
Vesigneul
Pringy
Loisy
Fontaine
Coole
Soudron
Vatry
Bussy Lettrée
Soude
Bommartin
Soudes Ce.
Sommessous
Faux s.C.
Maisons
Coole
Huiron
Sompuis
Galbodine
Oiselet
le Meix T.
Pimbraux
Humbauville
la Cense de la Borde
Arzillières
St Remy en B.
Marne
Canal latéral à la Marne
la Marne
Châlons s.M.
Vitry le F.
Reims I.B.
Favresse
Thieblemont Farémont
Maurupt et le Montoy
Blesmes
Cheminon
Troisfontaines
Forêt de Troisfontaines
Baudonvilliers
Robert d'Espag.
Ste Menehould
la Grange
Auzeville
Futeau
Troidos
Lavoye
Chatrices
le Chemin
Villers en A.
Foucaucourt
Nubécourt
Fleury
St André
Triaucourt
Evres
Beauzée
Amblaincourt
Pretz
Sommaisne
la Vaux Marie
Vaubecourt
Rambercourt
Ecrize l'Orte
Ecrize l'Ptie
Longchamp
Villotte
Lisle en B.
Louppy l.Ch.
Ste Hoilde
Belmont
Neuville
Bevigny
Contrisson
Vassincourt
Sermaize
Mussey
Magneville
Véel
Couvonges
Beurey
Tremont
Combles
Brillon
Saudrupt
Montplonne
Bazincourt
Tannois
Velaines
Guerpont
Villeroncourt
Ligny en Barrois
Longeaux
Stainville
Bettancourt
Chancenay
Baudonvilliers
Varennes
Cheppy
Vauquois
Avocourt
Boureuilles
Neuvilly
Avillers
Le Claon
Le Neufour
Islettes
Fleville
Cierges
Septsarges
Charpentry
Montfaucon
Cuisy
Sivry
Béthincourt
Forges
Regneville
Samogneux
Cumières
Malancourt
Haucourt
Wacherauville
Bois Bourrus
Bois de Bourrus
Choisel
Chana
Marre
Chaume
Belrupt
Rozellier
Moulainville
Tavannes
Fort de Vaux
Froide Terre
Ouvrage de Thiaumont
Abaucourt
R. d'Eix
Bras
Hardaumont
Genicourt
Mesnil
Regret
Dugny
Landrecourt
Hampont
Sartelles
Bombasle
Recicourt
Parois
Brabant
Dermont en A.
Jubécourt
Julvécourt
Osches
Ippécourt
Lemmes
Souilly
Fleury
St André
Deuxnouds
Deuxnouds aux Bois
Seraucourt
Courcelles
Chaumont
Ecrize
Longchamp
Pierrefitte
Nicey
Villotte
Fresnes au M.
Rosnes
Belrain
Seigneulles
Vavincourt
Rumont
Lavoncourt
Baudrémont
Rosières
Naives
Bar le Duc
Savonnières
Salmagne
Ernecourt
Guerpont
Villeroncourt
Tannois
Velaines
Montplonne
Bazincourt
Brillon
Saudrupt
Longeaux
Stainville
Bettancourt
Chancenay
Baudonvilliers
Foucaucourt
Nubécourt
Evres
Beauzée
Amblaincourt
Triaucourt
Woimbey
Lacroix
Spada
Seuzey
Troyon
Fort de Troyon
Dompcevrin
Courouvre
Forêt des Paroches
Les Paroches
Chauvoncourt
St Mihiel
Ailly
Apremont
Forêt de Lioville
Sampigny
Marbotte
Vadonville
Menil aux B.
Lerouville
Gironville
Fort de Gironville
Jouy
Commercy
Void
Meuse
Toul
Ft de Domgermain
Ft de Blenod
Ft de Lucey
Ft de Bruley
Ft d'Ecrouves
Menil
Boucq
Lagney
Bouconville
Broussey
Ansauville
Bernécourt
Flirey
Limey
Montsec
Essey
Lahayville
Loupmont
Varneville
St Baussant
Beaumont
Thiaucourt
St Benoit en W.
Vigneulles les H.
Beney
Pannes
Heudicourt
Chaillon
Buxerulles
Savonnières
Croue
Thillot
Hattonville
Hattonchâtel
Deuxnouds aux Bois
Haumont
Xonville
Chambley
Lachaussée
Hannonville
Harville
St Hilaire
Sauly
Jonville
les Eparges
St Rémy
Mouilly
Vaux l.P.
Genicourt
Mesnil
Dugny
Haudainville
Manheulles
Fresnes en W.
Ville en W.
Buzy
Olley
Warcq
Boinville
Rouvres
Etain
Abbéville
les Baroches
Conflans
Jarny
Mars l.T.
Briey
Norroy
Mance
Mairy
Gondrecourt
Dommary
Aimel
Maucourt
Gincrey
Azannes
Romagne
Spincourt
Loison
Othain
Orne
Meuse
Longeau
Yron
Terroux
Ache
Thonne
Chiers
Woëvre
Hire
Chée
Orvaux
Saulx
Ornain
Marne
Aire
Biesme
Tourbe
Bionne
Suippe
Vesle
Coole
Soude
Py
Aisne
Canal latéral à la Marne
Forêt de Hesse
Forêt de Hesse
Forêt de Hesse

est en liaison assez médiocre à sa gauche avec le 15e corps vers Vassincourt-Mussey, vers la voie ferrée, et à sa droite avec le 6e corps par Génicourt.

L'ennemi se prépare par une canonnade intermittente sur le front de la 10e division (ferme Sainte-Hoilde) ; évidemment il veut crever le fond de la poche et forcer le passage entre Vassincourt et Fains. Il appuie cette manœuvre de pénétration par une offensive de côté sur les deux brigades qui sont autour de Louppy. Celles-ci perdent un peu de terrain. Mais, renforcées par deux batteries de 155 et bientôt par deux groupes d'artillerie lourde et sept batteries du 15e corps qui entrent en ligne et écrasent de leurs feux les bois de Champ-Midi et Le Charpentier, elles sentent peu à peu l'ennemi céder devant elles.

En fin de journée, l'ennemi a renoncé. Non seulement le 5e corps a tenu, mais il commence à prendre un peu d'air. Si, par sa gauche, il est toujours aux environs de Mussey, son centre et sa droite sont au bois d'Hardaumont et au delà du bois du Père-Bœuf. Le fond de la poche paraît soulagé : mais l'ennemi n'a pas renoncé. La journée du 10 sera chaude.

Le fort de la bataille est toujours au 6e *corps* (général Verraux). L'offensive du duc de Wurtemberg étant refoulée à Mognéville, Revigny, celle de la gauche du Kronprinz contenue à Sainte-Hoilde, Louppy, il reste l'offensive conjuguée de la droite du Kronprinz et des forces de von Strantz venues de Metz et cherchant à se réunir vers Pierrefitte en face de la trouée de Spada et de Saint-Mihiel. Ici, on a affaire, en somme, à deux corps allemands : le XIIIe et XVIe attaquant de l'ouest et à un corps, le Ve, attaquant de l'est. Mais, bien entendu, notre 6e corps est appuyé par le camp retranché de Verdun (forts de Troyon et de Génicourt) et, en deuxième ligne, par les forces mobiles du camp retranché, les divisions de réserve du général Pol Durand. En plus, la 7e division de cavalerie a, comme nous l'avons dit, fait le verrou mobile et a pris la gauche du 6e corps dans la région Dompcevrin-Woinebey, tandis que sur la rive droite de la Meuse, la 73e division de réserve, sortie de Toul, et accompagnée de cavalerie et d'un régiment d'artillerie, accourait dans la nuit du 8 au 9 pour seconder la défense du fort de Troyon.

Est-ce l'accumulation de ces forces annoncée par les avions qui intimide l'ennemi? Est-ce la vigueur de la résistance française qui a profité admirablement, dès la veille, de ses positions dominantes et de la supériorité de son artillerie? Est-ce une raison stratégique et le Kronprinz attend-il que les forces venues de Metz soient entrées en ligne et lui aient apporté le concours d'une manœuvre qui, d'ailleurs, est déjà éventée? Quoi qu'il en soit, la journée du 9 paraît relativement calme au 6e corps.

Cette accalmie, ou plutôt ce temps d'arrêt fut, à n'en pas douter, la faute capitale du Kronprinz, l'une de celles dont ses prétendues facultés guerrières auront à rendre compte devant l'histoire militaire de son pays.

Si, à cette date, l'armée allemande eût pu sauver quelque chose de la bataille, perdue partout ailleurs, c'était précisément à cette heure et là, devant le 6e corps. Le sort final de l'immense engagement dépendant en ce moment, comme nous l'avons démontré, du sort de la bataille de l'Argonne, la jonction sur le terrain des forces venues de Metz et des forces coulant le long de Verdun devenait la péripétie suprême.

C'était là que devait se produire *l'Événement*. Le Grand Quartier général y avait compté. Il avait tout sacrifié à l'espoir de ce succès. Or, le Kronprinz laisse passer l'occasion. Il perd une journée entière quand les minutes comptent double. Peut-être aussi était-il d'ores et déjà, lui et son armée, incapable de vaincre un adversaire inférieur en nombre, il est vrai, mais résolu à ne pas céder. Sarrail, en tenant si énergiquement ses liaisons avec Verdun, l'avait, sans doute, désarçonné.

Quoi qu'il en soit, d'après les documents authentiques, « la journée — cette journée du 9 qui eût dû être décisive — parut relativement

CLERMONT-EN-ARGONNE. — L'INTÉRIEUR DE LA FERME DE LA VAUX-MARIE

calme pour le corps d'armée ». Ainsi s'exprime le général Verraux lui-même. Il tint ; et on ne lui en demandait pas davantage.

Mais, l'ennemi n'ayant pas attaqué, les lignes restèrent intactes ; aucun changement ne se produisit sur le front des 40e et 65e divisions.

A la fin de la journée, toutes les troupes sur la rive gauche de l'Aire passèrent sous les ordres de la 12e division. On réparait l'échec de la brigade de réserve héroïquement décimée la veille, sur la crête d'Erize-la-Grande ; on recommandait aux éléments de gauche de surveiller rigoureusement les liaisons avec le 5e corps du côté de Lisle-en-Barrois. On se préparait ainsi à la bataille décisive qui ne pouvait pas manquer de se produire le lendemain.

Cependant, l'artillerie du corps, maintenant assurée de sa supériorité, ne chômait pas ; elle donnait à l'ennemi un avant-goût de l'accueil qui devait l'accueillir s'il tentait un nouvel effort.

L'état d'esprit du général Verraux dans la soirée du 9 est décrit par lui-même :

« La journée du 9 se passa sans encombre ; mais, le soir, je sentais que la pression ennemie existait toujours. Je commençais à avoir de grosses inquiétudes sur ma droite. On envoya rapidement un régiment de cavalerie à Saint-Mihiel, pour empêcher l'ennemi de progresser : si bien que je n'avais plus de cavalerie pour m'éclairer. Le 9 au soir, nous rentrons au village de Rosnes ; je me demandais si je ne serais pas obligé de quitter cette région. J'avais toute une ligne de repli qui passait par Behain, Seigneulles, etc... »

L'artillerie française sous les ordres du général Herr profite de l'accalmie relative pour repérer exactement, par ses avions, les emplacements des batteries allemandes : c'est autant de fait pour le lendemain.

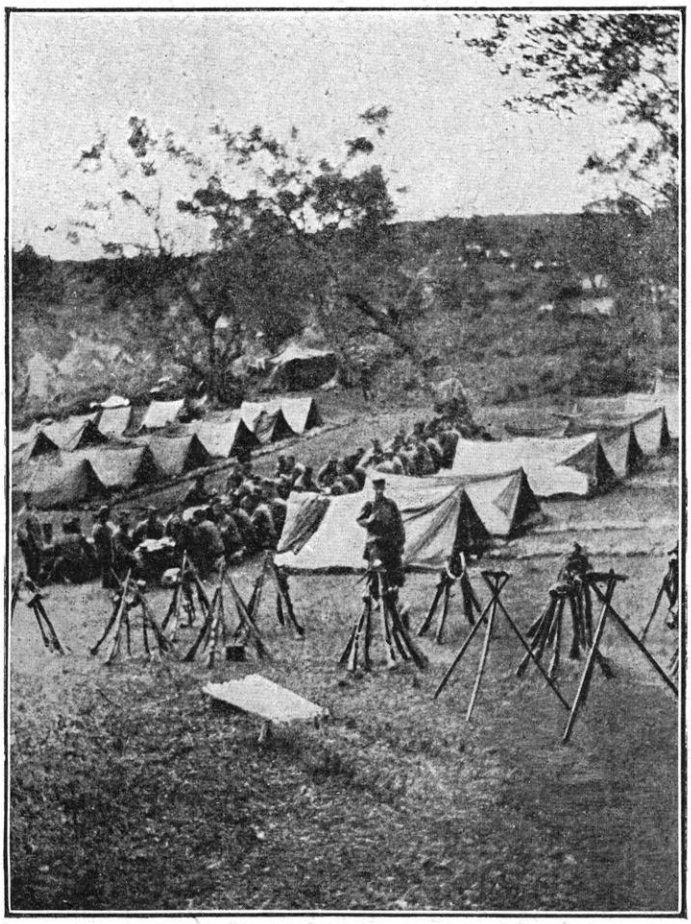
Pendant que ces événements se poursuivent

autour de Verdun, le camp retranché agit à la fois par sa garnison mobile et par son artillerie. Les divisions de réserve se sont installées dans des tranchées sur le plateau entre Erize-la-Grande et les Maratz, jusqu'à Serancourt et Deuxnouds, et conjuguent ainsi leur action, tant face à l'ouest que face à l'est, avec celle du 6e corps.

Quant à la place elle-même, elle luttait, mais dans une sorte d'angoisse et d'ignorance de ce qui se passait au dehors :

« Sauf le bruit que nous faisions, écrit Louis Madelin, nous n'en entendions plus aucun. La place était dans un parfait isolement. Elle n'était plus reliée à la France que par le mince cordon que constituait le chemin de fer de Verdun à Lérouville passant par Saint-Mihiel... Le général Coutanceau put se croire un jour complètement investi : l'état-major de Sarrail était à Ligny, fort loin de nous, et s'apprêtait à défendre la ligne de l'Ornain. J'étais persuadé que les Allemands étaient à Bar-le-Duc. Si Saint-Mihiel était soudain forcé par eux, c'était fini, nous étions coupés... Soudain, le 9, une canonnade très violente éclata à notre droite. Evidemment une attaque très sérieuse se produisait au sud de la place. Quelques heures après, — car dans l'intérieur du camp les nouvelles circulaient vite, — on apprenait que les Allemands bombardaient les forts de Troyon et de Génicourt en face de Saint-Mihiel et que, pénétrant dans la trouée de Spada, ils manifestaient nettement l'intention de percer à Saint-Mihiel, de passer la Meuse sur les derrières de Sarrail. Depuis trois jours, le très lointain grondement sourd et comme vague qui s'entendait vers l'extrême-sud nous faisait penser qu'on se devait battre furieusement dans la vallée de la Marne. Mais la canonnade plus proche nous tenait plus en éveil. Trois jours nous l'entendîmes ronfler. Que pouvait-il rester de Troyon?... (1). »

(1) Louis Madelin, *Devant Verdun, Revue hebdomadaire*, 13 octobre 1917.



UN BIVOUAC DANS LES BOIS DE L'ARGONNE

Troyon tenait toujours. Génicourt encaissait mais ne cédait pas. Pourtant les Allemands paraissaient disposés à faire un grand effort contre la place : la 10e division du Ve corps se tenait au nord-est de Deuxnouds et au nord-est de Creuse, prête à l'attaque ; un autre détachement mixte se tenait au nord de Mouilly. La percée devait être obtenue à La Croix-sur-Meuse.

En même temps, la place était prise à partie de toutes parts.

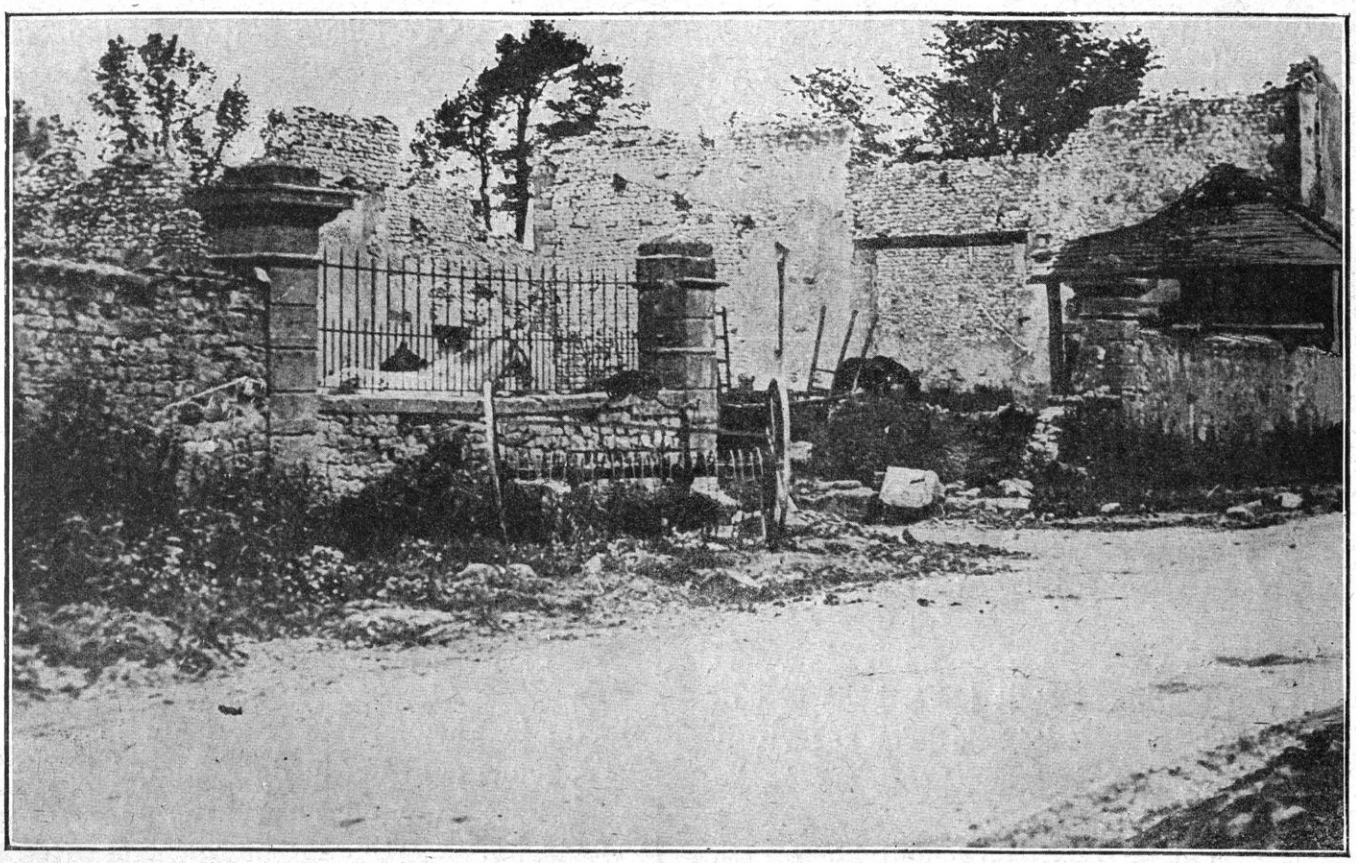
L'artillerie ennemie tirait du Bois de Bourru, c'est-à-dire du nord-ouest de Verdun. D'autres troupes allemandes avançaient de Dombasle (1). Coutanceau, par des dépêches émouvantes, tout en soutenant le moral de ses soldats, réclamait impérieusement du secours.

De partout, les renforts français étaient envoyés, mais les ressources maintenant étaient limitées ; après l'arrivée du 15e corps, après le déplacement de la cavalerie envoyée à la trouée de Spada, il ne restait plus que la 73e division de réserve, détachée de Toul, qui essayait d'agir sur les communications des troupes venues de Metz.

Mais, réduite à ses propres forces, elle ne le faisait que de loin et par son artillerie.

L'heure critique approchait.

(1) E. Bircher, *La bataille de la Marne*, p. 223.



LA FERME DE LA VAUX-MARIE SUR LA ROUTE DE CLERMONT-EN-ARGONNE

LA NUIT DU 9 AU 10 SEPTEMBRE A L'ARMEE SARRAIL. — LA BATAILLE DE LA VAUX-MARIE. Elle n'attendit pas que se levât l'aube du 10 ; en pleine nuit du 9 au 10, le Kronprinz, talonné sans doute par les nouvelles qui arrivaient de toutes les autres parties du front, animé par les objurgations et peut-être les reproches incriminant ses lenteurs et son inefficacité, alors qu'il disposait des plus belles troupes de l'Empire, le Kronprinz se décidait à attaquer désespérément sur tout le front.

L'effort principal est contre le 6e corps français. C'est là qu'il faut rompre le croissant de l'armée Sarrail. Là, en face de Pierrefitte et à l'issue de la trouée de Spada, un coup habilement placé doit, ou séparer l'armée de la place et ou rejeter Sarrail dans Verdun, ou le bousculer vers l'est ; alors, on foncera sur Bar-le-Duc et la grande armée de Joffre sera tournée par sa droite, tandis que les armées de l'Est seront rejetées sur la frontière suisse. C'est à ce résultat que doit aboutir, en dernière analyse, la manœuvre de Moltke : on l'obtiendrait avec quelque retard, mais on l'aurait tout de même. La moitié de la France conquise, Joffre réduit à se battre soit dans le Morvan, soit sur la Loire, cela vaut bien le sang de quelques milliers d'hommes.

Le Kronprinz a l'éperon au flanc ; et c'est pourquoi il attaque furieusement dans la nuit du 9 au 10 ; il va rétablir, à lui seul, ce qui chancelle sur tout le reste du front.

« Vers 3 heures du matin, écrit le général Verraux, la fusillade devient partout d'une intensité formidable. Soit pour dissimuler sa retraite, soit plutôt par une tentative désespérée de percer notre front, le Kronprinz, qui commandait la Ve armée, déploya, dès l'aube du jour, l'attaque la plus formidable que j'aie vue durant toute la guerre.

Les deux points principaux de ces attaques étaient sur la rive gauche de l'Aire, à la ferme de La Vaux-Marie et les hauteurs de Courcelles où se trouvait la 40e division. Il y eut des pertes assez sensibles et le général de Féraudy, notamment, fut tué ce jour-là.

J'avais à droite la 40e division, à gauche trois bataillons

de chasseurs (26e, 29e et 25e), plus une brigade de la 12e division (avec le 132e et le 106e). Ma brigade de réserve n'était pas engagée. Nous eûmes, à gauche, des pertes assez sensibles. Les troupes de première ligne se replièrent d'elles-mêmes, mais très légèrement.

Sarrail disait toujours : « Tenez, tenez, à un kilomètre près, mais tenez ! »

La brigade de la 12e division, qui n'avait pas été engagée, put tenir sur la crête entre Rambercourt et Chaumont. La division Lecomte fut obligée de se rabattre et vint s'établir entre Chaumont et Courouvre. Une des brigades de la 12e division resta au bois du Fayet sous la protection des 54e et 67e divisions qui se déployèrent.

Les trois bataillons de chasseurs se replièrent et se reformèrent au signal de Beauraing.

Deux taubes survolaient. J'allais porter mon poste de commandement au signal de Beauraing. Je traversai Rosnes. J'avais le sentiment que c'était une attaque désespérée des Allemands, qui ne serait pas renouvelée... »

Le général Verraux ne se doutait pas à quel point son sentiment était juste. Mais la violence de la lutte avait été telle qu'on ne pouvait pas *réaliser* encore la grandeur du succès.

Il faut donner l'idée de la bataille sur ses différents points.

Voici le compte rendu de ce combat à la 12e division, celle qui a donné tant de souci au général Verraux :

« La 24e brigade avait relevé en première ligne la 23e brigade. Le 186e et les chasseurs à pied tiennent les collines immédiatement au nord de la petite voie ferrée ; le 132e organise une ligne de soutien au signal d'Erize-la-Petite. La 23e brigade crée une deuxième ligne à la cote 309. L'ennemi bombarde violemment nos positions. Notre artillerie riposte, mais nous manquons d'artillerie lourde. Un peu avant une heure du matin, l'ennemi déclenche une attaque formidable : cinq régiments du XIIIe wurtembergeois, formés en colonnes d'assaut, avec chacune une compagnie de pionniers, attaquent le 106e et les chasseurs à pied. Au milieu de la confusion presque inévitable dans toute attaque de nuit menée avec des forces importantes, les Allemands se tirent mutuellement les uns sur les autres ; le fait a dû se produire aussi chez nous : les pertes sont sensibles. Presque tous les officiers supérieurs du 106e sont tués ou blessés. Le 132e, laissant un bataillon sur la ligne des tranchées, est tout entier dépensé en renforts à la première ligne qui perd cependant la voie ferrée et la ferme de la Vaux-Marie après de sanglants corps à corps. Cependant, une accalmie se produit. »

Mais voici, qu'au dessus de la confusion du combat d'infanterie, se fait entendre la puissante voix de l'artillerie qui va décider la victoire.

« Le général commandant l'artillerie du corps d'armée (général Herr) a pris le commandement de l'artillerie du corps et de l'artillerie de la 12e division ainsi que des quelques batteries de 120 long constituant toute notre artillerie lourde. Le colonel Gramat indique avec précision au général Herr les points les plus avancés que nous tenons encore. A l'aube, toute cette artillerie déchaîne un tir de barrage formidable qui arrête net la progression de l'ennemi. Celui-ci ne peut dépasser la crête immédiatement au sud de la Vaux-Marie. A la poursuite, quelques jours après, on pouvait voir, près de la station de la Vaux-Marie, des bataillons entiers, en double colonne, littéralement fauchés par nos shrapnells. Non seulement notre deuxième ligne ne fut pas abordée, mais trois compagnies du 132e, en soutien d'artillerie sur la croupe à l'ouest d'Erize-la-Petite, ne furent même pas attaquées. L'élan de l'ennemi était brisé. Celui-ci avait subi des pertes énormes : plus de 10 000 cadavres furent enterrés.

Ce fut la plus terrible parmi ces journées de l'Argonne dont aucun de ceux qui y ont assisté, d'un côté ou de l'autre, ne perdra la mémoire. L'artillerie du général Herr eut le dernier mot. En ce jour, en effet, furent inaugurés, du côté français, ces tirs en rafale méthodiques, dirigés par avions, qui devinrent bientôt les caractéristiques de la guerre de 1914 et qui forcèrent l'infanterie à s'enterrer dans les tranchées. Voici quelques précisions à ce sujet :

« 10 *septembre* 1914. — Dans la nuit, les Allemands attaquent par surprise les avant-postes et bousculent les premiers éléments. L'artillerie, qui était au bivouac, occupe immédiatement les positions de deuxième ligne ; le général, qui s'est rendu auprès des batteries, fait établir un barrage à hauteur du signal d'Erize-la-Petite.

Ce tir arrête l'élan des troupes allemandes et permet à l'infanterie de tenir sur les positions de deuxième ligne dans les tranchées préparées la veille.

L'artillerie lourde à tracteur est envoyée à Venise. Les avions signalent des batteries ennemies près de Rembercourt, des travailleurs d'infanterie à la cote 309, sud-est de la ferme de la Vaux-Marie, des batteries entre la ferme de la Vaux-Marie et la station.

Ces objectifs sont donnés à notre artillerie. Une batterie est placée à la cote 318 pour battre la vallée de l'Aire.

A 15 h. 30 une reconnaissance d'avions signale : une ligne de batteries au sud de la ferme de la Vaux-Marie, un rassemblement de troupes en arrière de cette ferme, une batterie au bois de Defuy.

CLERMONT-EN-ARGONNE. — CE QUI RESTE DE LA MAISON DITE : « LA MAISON DE SA MAJESTÉ » DANS LAQUELLE GUILLAUME Ier, BISMARCK, DE MOLTKE ET VON ROON DÉCIDÈRENT DE LIVRER LA BATAILLE DE SEDAN, ET QU'OCCUPAIT UN ETAT-MAJOR ALLEMAND EN 1914.

A la fin de la journée, une colonne d'artillerie ennemie se montre en avant de la ferme de la Vaux-Marie. Prise à partie par plusieurs batteries, elle paraît souffrir énormément ; on voit sauter ses caissons. »

Pour avoir une idée complète de cette bataille — entièrement inconnue quoiqu'elle ait été l'incident suprême de la bataille de l'Argonne, — il faut connaître aussi l'impression qu'elle fit sur le soldat. Un vigoureux observateur, Maurice Genevoix, nous en donne le récit :

« *Jeudi*, 10 *septembre*. — Des frôlements doux et légers sur la figure : ce sont des gouttes de pluie larges, tièdes. Ai-je dormi? Quelle heure peut-il être? Le vent se lève. La nuit est noire, toujours... Je vais essayer de me rendormir lorsque quelques balles sifflent au-dessus de moi. Il m'a semblé qu'elles étaient tirées de très près... Je n'ai pas le temps de chercher à comprendre. Brusquement, une fusillade intense éclate. Aucun doute, ce sont les Boches qui tirent ; nous sommes attaqués. « Debout, tout le monde, allons, debout, debout ! » D'un bout à l'autre de la section, c'est un frémissement, des baïonnettes tintent, des culasses cliquettent... Juste à ce moment des clameurs forcenées jaillissent de la masse noire qui s'en vient vers nous : *Hurrah ! Hurrah ! Vorwärts !* Combien de milliers de soldats hurlent à la fois ! « Feu à répétition, nom de Dieu ! Feu ! » Tous les fusils de la section crachent ensemble. Et je vois un grand vide se creuser dans la masse hurlante. De grandes silhouettes noires fuient de droite et de gauche...

Peu à peu le roulement continu de la fusillade se brise ; il y a encore des sursauts violents et puis c'est presque le calme. Le jour blafard n'allège pas nos poitrines ; une clarté blanchâtre, la pluie toujours, fine maintenant, donc opiniâtre... Je fais quelques enjambées en courant, et soudain je reconnais le colonel. Je salue et je me présente. Je dis : « Sous-lieutenant de réserve. » Il sourit et, regardant une flaque dont une balle vient de faire gicler l'eau boueuse, répond : « Réserve, active : est-ce que les balles distinguent? » Puis il me dévisage lentement : « Je n'ai plus d'agents de liaison. Tous sont en mission ou hors de combat. Il faut que vous trouviez, le plus tôt possible, le colonel de G... qui commande la brigade, et que vous lui demandiez en mon nom qu'il fasse donner tout de suite tout ce qu'il pourra du *n*e. Dites-lui bien que nous sommes aux prises avec des effectifs énormes, que nos pertes sont, dès maintenant, très lourdes et que je ne sais pas jusqu'à quel point mon régiment est désormais capable de tenir. — Bien, mon colonel !... » J'arrive au milieu d'artilleurs affolés de joie. Ils manœuvrent avec une vitesse, une précision qui me frappent. Beaucoup ont jeté leurs vestes. Tous s'amusent et blaguent et rient bruyamment. Je demande à un lieutenant qui regarde avec sa jumelle : « Ça va? » Il se tourne vers moi. La joie qui lui emplit la poitrine, éclaire son visage. Il a un rire de bonheur exubérant : « Si ça va ; mais ils ne tiennent plus ! Ils foutent le camp comme des lapins ! » Il rit encore : « Ecoutez nos 75. Pas redoublé ! Danse de fous ! C'est la conduite, ça! » Des coups de bottes dans les fesses. Ah ! les bougres ! »

Il faut mettre en contre-partie quelques traits de ce qui se passe dans le camp allemand. Comme il est émouvant de voir le soldat des deux côtés, tel qu'il se heurte dans la nuit ! Les caractères de chaque peuple se dessinent à la lueur du combat.

Un officier du 125e régiment, 26e division, XIIIe corps d'armée, Rodolphe Micle, raconte en ces termes l'assaut sur La Vaux-Marie dans la nuit du 9 au 10 :

« Le jour du 9 septembre se lève ; ce fut pour beaucoup de camarades de notre régiment leur dernier jour. Rien de neuf sur le front ; la bataille continue sans arrêt. Les obus explosent avec une égalité monotone. Des blessés vont et viennent. *Les troupes sont épuisées et les nerfs très bas.* On voit, aux visages exténués, aux yeux agités et sans feu, tout ce qu'elles ont dû faire. Nous nous demandons toujours pourquoi nous devons rester devant ce terrible feu dont les obus creusent autour de nous des trous de 5 mètres de diamètre. A 8 heures du soir, le régiment reçoit l'ordre de faire, avec les grenadiers 119, l'assaut des hauteurs Vaux-Marie-Ferme, sans bruit, sans charger. But : reconnaître la position de l'ennemi qui semble s'être fortifié au talus du chemin de fer ; prendre les canons (on reconnaît le système d'attaque déjà employé, le 8, à l'armée von Hausen). On nous donne encore un bataillon pour nous aider. La brigade de fer est chargée de cette besogne. A minuit, quatre croix de fer, les premières envoyées par la division. Mon vénéré colonel, ce brave héros, qui combattait toujours en première ligne et entraînait lui-même ses soldats, me décore avec des larmes dans la voix. C'est peut-être notre dernière nuit.

Nous partons sans bruit, la baïonnette au canon. Bientôt nous recevons des coups de fusil. Nous passons à travers des balles toujours plus nombreuses. Nuit noire. Il pleut à verse. On avance toujours. Un signal. A l'assaut. Pas de course. Comme une avalanche, nos gens se jettent sur l'ennemi avec un plein mépris de la mort. L'adversaire ne peut supporter notre élan ; il recule avec de grosses pertes. Le sol est jonché de morts et de blessés. Nous atteignons la voie du chemin de fer et, ainsi, la hauteur prescrite.

Dans la chaleur du combat, nous tombons au-dessus de la voie ferrée, aux côtés du hardi commandant Boschmann qui tombe à ce moment.

Soudain, un terrible feu de flanc et de dos. La troupe s'inquiète, tire à tort et à travers ; on n'entend plus les

HARAZÉE. — CHAMBRE OCCUPÉE PAR LE KRONPRINZ AVANT LA RETRAITE DE LA MARNE

ordres. Un bois invisible à cause du brouillard derrière nous est tourné. Il y avait 85 Français dedans. Je le pris d'assaut avec 20 hommes. Le matin arrive. Nous sommes couverts de boue et trempés. On a, maintenant, une vue du champ de bataille. C'est horrible, comme partout où l'artillerie a fait rage pendant plusieurs jours. Cet assaut de nuit a causé beaucoup de pertes à notre régiment et c'est en pleurant devant les corps de nos chers camarades que nous avons dû nous acquitter de nos devoirs envers eux. Nos troupes ont dû tenir la hauteur jusqu'au 13 septembre. Puis le régiment fut ramené sur les hauteurs jusqu'à Fleury-sur-Aire (1). »

Un autre texte fera connaître cette démoralisation profonde qui, sous les coups de la canonnade française, s'installe au cœur du soldat dans l'armée du Kronprinz :

« *Jeudi* 10 *septembre.* — Pendant une demi-heure environ, nous restâmes sans manteau, et bientôt nous n'eûmes plus un fil de sec. La pluie était glacée ; on claquait des dents et on pensait, en frissonnant, à la journée qui approchait. On se trouvait si misérable ! On pensait au pays... La pluie cessa un peu. De nouveau on creuse des tranchées profondes. Soudain, ordre est donné de repartir... On explique ainsi le départ : une armée française de dégagement est en marche sur Bar-le-Duc ; arrêter celle-ci, ou, le cas échéant, la repousser, telle est la mission du VIe corps d'armée. La 21e brigade part en avant ; nous restâmes en réserve dans un petit village où nous fûmes assaillis par la canonnade. Sensation horrible de se voir ainsi parqués par grandes unités dans une étroite ruelle de village où l'on ne peut même pas se développer. Je n'ai jamais rien vu de si terrible que ces feux d'artillerie. *Louppy-le-Château.* A 10 heures, nous sortions du village quand arriva la nouvelle que l'ennemi se trouvait en retraite... Quand soudain retentit le cri : « 11e compagnie ! Aux armes ! » C'en était fait du campement.

« *Vendredi* 11 *septembre.* — A 5 h. 30, réveil. Nous restons provisoirement dans notre campement et envoyons des patrouilles dans le bois voisin où erraient aussi des patrouilles françaises. En attendant, l'artillerie continue à gronder... Tout près de la colonne, les projectiles sifflaient en s'enfonçant dans la terre. Ce fut un miracle qu'aucun d'entre nous ne fût tué. Deux seulement furent blessés... Alors commença la *nuit la plus terrible* que j'aie jamais passée. Oh ! c'était épouvantable ! J'avais tous les membres endoloris et, de plus, un vent glacial soufflait au-dessus de nous. Il semblait *que nous fussions abandonnés, trahis, vendus.* Dans de pareils moments, s'éveille

(1) Récit publié dans le *Neuer Stuttgarter Tagblatt.*

invinciblement un ardent désir de revoir la patrie et de retrouver un toit protecteur. Oh ! que cette nuit fut douloureuse. (Et il s'agit d'un homme qui est nommé chef de section sur le champ de bataille.)

« *Lundi 12 septembre.* — Enfin, à 5 heures, il fallut quitter nos tranchées. Misérables comme des chiens, n'ayant pas dormi, les spectres nocturnes sortirent de leurs cavernes. *Si l'on n'eût pas été dans un aussi lamentable état d'âme,* on eût ri de voir ces hommes sales et grotesques sortir comme des gnômes en rampant de leurs trous. De Louppy-le-Château, nous nous dirigeâmes vers Laheycourt ; de là vers Belval, puis à Charmontois-le-Roi (1). »

Ces textes se multiplieraient à l'infini ; mais ces deux suffisent. De bons soldats, des soldats promus et décorés, se disent trahis, vendus, abandonnés. Ils ne parlent que de rentrer au foyer. Tels sont les sentiments qui s'insinuent dans le cœur du soldat quand il se sent mal commandé et conduit à la boucherie pour rien. Il aborde le combat, déjà à demi vaincu.

En somme, la principale offensive de l'armée du Kronprinz échouait devant le 6e corps. La canonnade de La Vaux-Marie produisait, comme jadis la canonnade de Valmy, l'événement décisif au cours de l'immense lutte : c'était le caillou qui arrête la vague ; Moltke et Joffre, le Kronprinz et Sarrail étant aux prises, voyaient la destinée se prononcer en ce point alors que, sur l'immensité du front, des engagements infiniment plus violents se livraient et attendaient ce quart d'heure suprême qui décide de tout.

Nous avons dû rappeler ici le nom du commandant en chef de l'armée allemande, von Moltke, si effacé qu'il paraisse dans ce drame, parce qu'il semble bien qu'une dernière faute dont la responsabilité lui incombe eut pour effet d'altérer la puissance de cette offensive du Kronprinz dont, pourtant, tout dépendait en dernière ressource. Le général allemand Baumgarten-Crusius donne en effet, à propos de cette offensive, une indication que je traduis textuellement : « A l'armée du Kronprinz, le 9 septembre, l'artillerie lourde préparait sur tout le front l'attaque générale *réservée pour l'obscurité de la nuit.* Mais cette attaque nocturne *fut arrêtée par un avis du grand commandement à 7 h. 30 du soir* (le 9), « eu égard à la situation générale. C'est là, ajoute Baumgarten, que s'arrêtent les renseignements et les rapports basés sur les journaux des cinq armées allemandes. »

Que conclure de ce passage, sinon que, d'après les documents officiels des armées allemandes, il y eut presque simultanément ordre et contre-ordre pour l'offensive de la 5e armée? Cette offensive devait primitivement se déclencher la nuit, comme il était advenu pour celle de von Hausen le 8 au matin. Elle fut même préparée par l'artillerie lourde. Et puis, le 9 au soir, un contre-ordre aurait été donné, « en raison de la situation générale ». Pourtant elle se produisit, comme il avait été prévu, dans la nuit du 9 au 10.

Ne faut-il pas admettre logiquement que, sous la pression du commandement particulier des armées de gauche et malgré la retraite commencée, von Moltke résolut, au dernier moment, de recourir encore une fois à la chance des armes ? D'où le nouvel ordre général donné sur tout le front oriental et que nous avons déjà relevé à propos de l'armée von Hausen. S'il n'en avait pas été ainsi, il faudrait admettre que le Kronprinz aurait attaqué *malgré les ordres contraires,* faisant à gauche comme von Kluck avait fait à droite. Cela, il est vrai, n'est pas tout à fait impossible.

De toutes façons, une telle confusion dans les directives et dans les exécutions prouve qu'il existait, dans le haut commandement allemand, un désordre moral et intellectuel inouï. Quels que soient les responsables, il est établi que ce haut État-Major qui avait engagé une pareille guerre, jetait à la mort des régiments entiers sans avoir même une vue claire de son dessein et de son devoir. Que l'on compare la conduite de cet organisme tant vanté avec celle du haut commandement français. Certes, Joffre et Sarrail ne sont pas d'accord sur tous les points. Mais, à l'heure

(1) Carnet de route d'un soldat allemand (VIe corps, 11e division), retrouvé sur son corps le 16 septembre 1914 et publié par Fr. Puaux.

LE FORT DE TROYON APRÈS SON BOMBARDEMENT

décisive, ils agissent avec une unité de vues profonde. Que cette discipline souple, à la française, l'emporte sur la discipline rigide à l'allemande! N'est-ce pas, d'ailleurs, l'ordre naturel des choses? La responsabilité de ces lourdes erreurs n'incombe pas à tel ou tel ; elle est à tous ; elle est au système, au régime, à l'Empereur. La victoire suit la loyauté et le bon sens, non l'orgueil et le puffisme. Il n'y a qu'au théâtre qu'elle appartienne aux Lohengrin.

L'OFFENSIVE ALLEMANDE SUR L'ARMÉE SARRAIL LE 9 ET LE 10. Mais il faut suivre, maintenant, l'offensive du Kronprinz sur les autres points du champ de bataille. En effet, si l'effort principal de l'ennemi se porte sur le 6e corps pendant cette terrible nuit du 9 au 10, l'attaque est générale et elle est également dangereuse sur toutes les autres parties du front de l'armée Sarrail.

Bien en avait pris au général Sarrail de jeter la 7e *division de cavalerie* (général d'Urbal) au-devant de l'ennemi qui essayait de déboucher dans son dos en franchissant la Meuse. Car, dans cette même nuit du 9 au 10, des éléments du Ve corps allemand tentent de franchir la Meuse vers Bannoncourt, à l'issue de la trouée de Spada et un peu en amont de La Croix-sur-Meuse. Cette tentative, d'ailleurs mal combinée, est contenue par l'énergie de la division d'Urbal : le Ve corps, qui est resté très fatigué de son échec de Virton, attaque mollement et n'insiste pas : bientôt le « coup fourré » deviendra le coup manqué.

Cependant le bombardement de *Verdun* continuait à sévir. Dans la journée du 9, Coutanceau avait téléphoné : « Troyon tient toujours ; l'ennemi a des batteries au Mort-Homme, tirant sur Bois-Bourru ; cote 344 près Samogneux également bombardée. »

Le même jour, à la fin de la journée, 19 h. 45,

le gouverneur télégraphiait : « Troyon me transmet par Paroches qu'il détruit appareil de télégraphie. Situation désespérée. » Que faire?

Sarrail, au cours de la journée du 9, n'avait pas renoncé à son idée, à savoir de rester, quoi qu'il arrivât, accroché à Verdun. Cependant, le haut commandement, sans se mettre en travers de cette volonté, mais considérant la grande étendue du front que la 3e armée avait à garder, avait laissé au général Sarrail une certaine latitude ; il lui avait télégraphié : « Je vous autorise, *si vous le jugez utile, à replier votre droite* pour assurer vos communications et pour donner plus de persistance à l'activité de votre aile gauche. *Il importe de ne pas vous laisser couper de la 4e armée.* » Cette dernière phrase exprimait visiblement la préoccupation principale du général Joffre ; une fissure se produisant à la trouée de Revigny pouvait causer un désastre. Même s'il fallait s'éloigner de Verdun, qui, en somme, serait vite délivré en cas de victoire, cela valait mieux que de laisser se briser le front de la grande armée.

Sarrail, ayant reçu cet ordre, ou plutôt cette indication, se disait avec beaucoup de raison que, plus il pousserait de l'avant, plus il préserverait d'enveloppement à la fois sa droite et sa gauche. En un mot, vu la disposition de son armée en croissant, son plan était de raccourcir son front *en progressant.*

Mais, maintenant que l'initiative passait à l'ennemi et qu'une formidable offensive s'abattait de tous les côtés à la fois, et faisait plier son front dans la nuit du 9 au 10, lui aussi se demandait comme Coutanceau : « Que faire? »

Non seulement le 6e corps est engagé dans une lutte terrible, mais Troyon est en péril instant, Verdun est bombardé. Ce n'est pas tout : les divisions de réserve se sont repliées, la 65e très précipitamment, en abandonnant une partie de son artillerie ; la 67e et la 75e, il est vrai, en bon ordre et sans être poursuivies. Mais, enfin, les abords de la place sont découverts. Et voici que le général de Langle de Cary télégraphie (7 h. 45), qu'il ne peut plus laisser le 2e corps (général Gérard) à la disposition de Sarrail : « La 4e armée, dit ce télégramme, est violemment attaquée, et obligée de se resserrer sur sa gauche. Le 2e corps ne peut plus tenir à Cheminon. »

D'autre part, les nouvelles émanant du Grand Quartier général ne peuvent plus laisser de doute sur le fait que l'ennemi est battu partout ailleurs. A 11 heures, le général Sarrail reçoit le télégramme suivant : « Dans la région de Fère et de Château-Thierry, le mouvement de retraite de l'ennemi semble se généraliser depuis ce matin. Dans la situation actuelle, votre armée a surtout comme rôle de durer. Dans ces conditions, il importe de ne pas compromettre votre aile droite. J'approuve donc le repli des divisions de réserve en vous autorisant à ramener en arrière le 6e corps si vous estimez le mouvement nécessaire. »

C'était toujours la même idée : plutôt abandonner momentanément Verdun, puisque la bataille se dessine favorable partout ailleurs, mais ne pas laisser se briser la ligne de front.

A ce moment, Sarrail paraît avoir été sur le point d'entrer dans l'idée, tout en l'adaptant aux nécessités locales.

Il commence à envisager une combinaison dont l'objet serait d'éviter à la fois le double enveloppement dont il est menacé : il s'agirait toujours de raccourcir son front, mais en reculant, — en reculant dans la direction de Toul, non dans la direction de Verdun. Le général ne veut à aucun prix succomber à l'attraction, à la fascination du camp retranché ; il se pose à lui-même et il pose à son état-major la question en ces termes précis : « Si Troyon était pris, si l'ennemi franchissait la Meuse, ne conviendrait-il pas de tenter une retraite par l'aile droite qui répondrait aux vues du Grand Quartier général? »

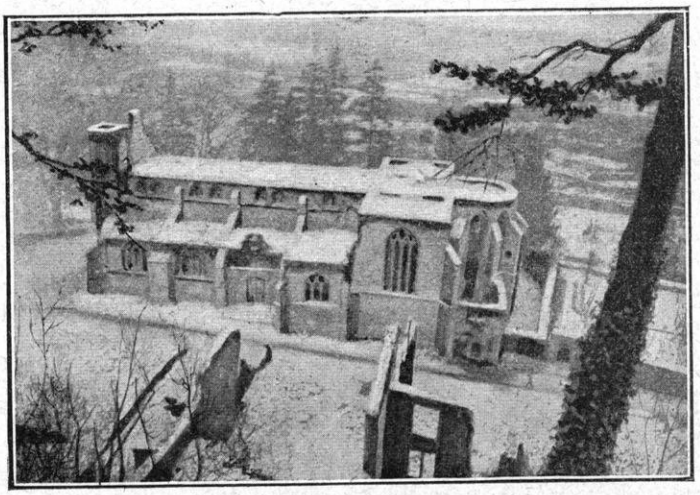
Heureusement, les événements allaient évoluer de telle sorte que la question put rester sans réponse : vers le milieu de la journée

CLERMONT-EN-ARGONNE. — VUE GÉNÉRALE APRÈS LE BOMBARDEMENT. EN LIGNE DROITE : LA ROUTE DE VARENNES

du 10, ils prenaient en effet une tournure plus favorable.

Nous avons dit la belle résistance du 6e corps à la principale attaque du Kronprinz dans la nuit du 9 au 10 et dans la matinée du 10. Vers midi, l'attaque paraissait avoir échoué. Du moins, elle perdait de sa vigueur. Troyon tenait toujours et avait repoussé trois assauts successifs. Et, du côté de Bar-le-Duc, on tenait également ; voici, en effet, ce qui s'y passait.

Contre *le 5e corps* (général Micheler) l'attaque de nuit s'était déclenchée, formidable. Tandis que l'ordre était donné le 10, à 5 heures, de « tenir le plus longtemps possible », on apprenait que les forces ennemies avaient attaqué dans la nuit, par les forêts de Champ-Midi et de la Charpenterie, et qu'elles avaient refoulé toute la ligne du 5e corps, en particulier les 18e et 58e brigades. Sous la pression de cette même attaque de nuit, la 17e brigade avait perdu la crête Est de Lisle-en-Barrois, et s'était repliée sur Maratz-la-Grande, découvrant ainsi le bois du Père-Bœuf, tandis que la 18e et la 58e brigade se rabattaient sur Génicourt et Condé. Est-ce la fissure qui se creuse entre les deux parties de l'armée Sarrail, le 6e corps et les divisions de réserve n'ayant plus qu'à chercher leur salut dans le camp retranché?



L'ÉGLISE DE CLERMONT-EN-ARGONNE

Ordre est donné aux deux brigades (18e et 58e) de se réorganiser, tandis que les bataillons de chasseurs (25e, 26e et 29e) contiennent héroïquement l'ennemi, et de conserver, à tout prix, la partie sud du bois du Père-Bœuf, la crête 216, le bois de Haraumont et, par là, les contacts avec le 6e corps.

Conformément à ces ordres, les brigades, un moment ébranlées, se reconstituent et tiennent sur la ligne prescrite. Elles sont fortement appuyées par sept batteries du 38e d'artillerie, six batteries du 45e et deux batteries de 155 qui rendent intenables à l'ennemi le terrain au sud du Champ-Midi et de la Charpenterie.

Et puis, il se passe ici quelque chose d'analogue à ce qui s'était produit devant le 6e corps : soit en raison des pertes éprouvées sous les coups de l'artillerie française, soit par une suite de l'échec subi à La Vaux-Marie, soit en raison d'ordres supérieurs « résultant de l'ensemble de la situation », l'offensive allemande mollit tout d'un coup.

On peut admettre aussi que la tentative du Kronprinz, dans la nuit du 9 au 10, n'avait eu d'autre objet que de dégager son armée et qu'il avait renoncé d'ores et déjà à la percée vers le sud. Quoi qu'il en soit, le 5e corps, après cette rude émotion, garde ses positions et il bivouaque, en fin de journée, sur la ligne : Louppy-le-Petit, bois de Haraumont, bois du Père-Bœuf, crêtes de Rembercourt. Les liaisons et les contacts sont conservés partout.

Au même moment, c'est-à-dire dans la nuit du 9 au 10 et le 10, le 15e *corps* combat pour « le fond de la poche ». Sarrail a décidé de se servir de lui pour exécuter sa manœuvre et *raccourcir son front en progressant.*

A la fin de la nuit, le 15e corps a ressenti quelque contre-coup de l'offensive allemande. La 29e division (qui n'est, en fait, composée que d'une brigade) est prise à partie par un feu violent de l'ennemi sur le chemin de Couvonges à Mussy, à la cote 159, puis à la

APRÈS LE PREMIER BOMBARDEMENT DU FORT DE TROYON (8 SEPTEMBRE 1914)

cote 190. Un moment la situation de cette division est des plus difficiles. Mais, finalement, elle supporte énergiquement le feu de l'ennemi et ne cède pas. Bientôt, par le rôle que va jouer la 30e division, la situation devient tout à fait favorable au 15e corps. La prévoyance de Joffre et le coup d'œil de Sarrail finissent par avoir leur récompense. Ici, ce n'est plus l'ennemi qui avance, il recule devant l'offensive française : non seulement le fond de la poche n'a pas été rompu, il commence à se resserrer et à remonter vers le nord.

De Langle de Cary rappelant son 2e corps, il faut attaquer tout de suite et avant que l'ennemi se soit aperçu du vide qui va se produire à Cheminon. Les trois colonnes, formées la veille au soir, attaquent donc en s'appuyant sur la 29e division qui se porte sur le bois de Faux-Miroir dont nous avons dit l'importance aux portes de Revigny.

L'ennemi est pris à partie à la fois par le sud et par l'ouest, c'est-à-dire par Mognéville et par Andernay. Les colonnes du centre et de droite abordent sans difficulté les cotes 193 et 182 et dégagent ainsi la rive droite de la Saulx. Mais la rivière ne peut encore être franchie ; la colonne de gauche (général Nurgain) est arrêtée dans les bois d'Andernay.

Dans l'après-midi, le mouvement demi-circulaire sur les éléments de pointe de l'armée du duc de Wurtemberg s'affirme. A 18 heures, le détachement Romieux trouve inoccupées les tranchées ennemies de la cote 201, sud-est de Sermaize. Au moment où il tente de sortir de Sermaize, il est accueilli par une violente canonnade.

Que devient l'offensive de la 29e division (général Carbillet) sur le bois de Faux-Miroir ? Elle se développe normalement jusqu'à 17 heures ; elle n'est arrêtée que par des tranchées ennemies établies sur le cours de

la Beuse. Ces tranchées sont prises sous notre feu et évacuées. En un mot, partout on sent que l'ennemi recule tout en s'accrochant à un terrain fortement préparé. Encore un effort, et on le bousculera définitivement.

A la nuit, les bois d'Andernay sont nettoyés ; la 30e division (général Colle) les borde à l'ouest de la Saulx ; la 29e est sur la crête au nord de Vassincourt. On a regagné presque partout le canal et la voie ferrée. Le lendemain, à la première heure, on reprendra l'offensive en vue de rejeter au delà de l'Ornain les forces ennemies qui occupent, maintenant, les hauteurs de la rive gauche.

A la fin de la journée du 10, les choses ont, dans leur ensemble, un aspect, pour la première fois, nettement favorable. A 19 heures, le général Sarrail peut libeller ainsi son compte rendu de la journée : « Le 6e corps a repoussé, en lui infligeant de grosses pertes, l'attaque violente prononcée par les XIIIe et XVIe corps renforcés par le VIe corps de réserve et le Ve corps de réserve. L'ennemi n'a plus montré d'activité de ce côté pendant le reste de la journée, et notre 6e corps a à peu près conservé ses positions. Sur le reste du front, le VIe corps s'est borné à une canonnade et à une légère attaque vers le sud de l'Argonne. Le XVIIIe corps de réserve a été repoussé par notre 15e corps qui a progressé jusqu'aux lisières nord du bois des Trois-Fontaines. »

En somme, cette belle journée du 10 avait été marquée par les trois succès défensifs ou offensifs qui décident de la bataille de l'Argonne : 1° la résistance de Troyon ; 2° le glorieux engagement de La Vaux-Marie ; 3° la délivrance du quadrilatère de Trois-Fontaines. La trouée de Bar-le-Duc était sauvée et les contacts avec Verdun conservés.

Il restait maintenant à prendre *le moule* de l'ennemi. Telle devait être la tâche du 11 septembre et des jours suivants, mais elle incombait à des corps épuisés par une lutte prolongée et hésitant par suite d'une certaine incertitude sur la situation et les intentions de l'ennemi.

LA FIN DE LA BATAILLE A L'ARMÉE SARRAIL. Dès le 10 à 19 heures, Sarrail a envoyé ses instructions pour le lendemain. L'ordre d'opérations pour le 11 prescrit au 6e corps de surveiller les mouvements de l'ennemi et de menacer son flanc en tenant sur les mêmes positions ; il sera étayé à gauche par le 5e corps et à droite par les divisions de réserve résistant sur place, la 65e à Longchamps-Neuville, la 67e à Courouvre-Lahaymeix, la 75e à Nicey-Pierrefitte. Cependant les troupes de Verdun organiseront des positions plus au nord autour de Blercourt. Seul, le 15e corps doit prendre l'offensive en combinant son attaque avec celle du 2e corps (dont nous dirons l'action en revenant vers la 4e armée). Ainsi le flanc de l'ennemi est menacé partout. La Meuse est toujours observée par la 7e division de cavalerie. Une action énergique pourrait enfermer le Kronprinz dans le couloir où il s'est si imprudemment aventuré.

Malheureusement, on n'a pas une vue claire de la situation et on attend. L'ennemi, à la faveur de son artillerie et de son offensive de la veille, a pu se décrocher assez facilement, — et il échappe (1).

Dès le début de l'après-midi, les comptes rendus commencent à arriver franchement optimistes. Le front, comme sur tout le reste du vaste champ de bataille, se dégage d'abord à l'ouest. La 4e armée, ayant attaqué sur Sermaize, facilite l'offensive du 15e corps qui s'est avancé sur le canal entre Contrisson et Neuville-sur-Orne en enlevant des canons et des caissons au XVIIIe corps de réserve de l'armée du duc de Wurtemberg. Devant le

(1) 11 *septembre*. — L'ennemi ne manifeste sa présence que par son artillerie. Je n'avais pas de cavalerie. Mon régiment d'artillerie était du côté de Saint-Mihiel. Nous étions au combat sans arrêt depuis la nuit du 5 au 6 et les troupes me paraissaient à juste titre fatiguées. C'est dans l'après-midi du 11 que je lus le rapport allemand m'indiquant que j'avais eu quatre corps d'armée devant moi.

12 *septembre*. — Le matin, très étonné, je n'entends plus de canonnade. J'allai aux renseignements : on me confirme la retraite des Allemands. (Récit du général Verraux).

UN CONVOI EN MARCHE DANS LE BOIS DE HESSE, PRÈS DE CLERMONT-EN-ARGONNE

5e corps, plus d'ennemis ; le corps progresse vers le soir, mais de quelques kilomètres seulement en direction de Laimont.

Selon les ordres reçus, le 6e corps reste sur place et il en est de même du groupe des divisions de réserve que l'ennemi canonne par ses obusiers lourds.

La situation ne se modifie guère dans les journées du 12 et du 13. La vallée de l'Ornain est évacuée par l'ennemi qui a installé des flanc-gardes et des arrière-gardes retranchées en face de nos forces sur la ligne des hauteurs : Villers-aux-Vents, Louppy-le-Château, signal d'Erize-la-Petite. Mais on n'avance pas.

Dans le camp français, on emploie ce temps d'arrêt à remettre de l'ordre dans les unités. A la fin, ce stationnement sur place surprend le Grand Quartier général. Il télégraphie au général Sarrail, le 13 septembre au matin : « Je ne comprends pas que l'ennemi ait pu se décrocher depuis quarante-huit heures sans que vous en ayez été informé. Je vous prie de faire d'urgence une enquête à ce sujet. »

La 3e armée répond que la retraite de l'ennemi n'était nullement commencée le 11 septembre, que les contacts avaient été conservés le 12 et que l'ennemi avait encore manifesté offensivement le 12, à 15 heures, sur Chaumont. Le 13, à 15 heures, l'officier de liaison du Grand Quartier général recevait cet exposé : « La 3e armée progresse. Devant le 5e corps, Belval est évacué ; le corps d'armée atteindra vraisemblablement Triaucourt ce soir. Devant le 15e corps, Pretz-en-Argonne est évacué ; le 6e corps a atteint Issoncourt. Le groupe des divisions de réserve aura sa tête ce soir à Monthairon. La 72e division de réserve a reçu l'ordre de pousser vers Clermont-en-Argonne et au sud. A 18 heures, l'ennemi se retirait devant le front. » Sarrail ajoutait : « Si le terrain est libre à une certaine distance, on fera un bond en avant ; mais les hommes sont incapables d'un gros effort. »

En fait, la bataille de l'Argonne était terminée. Si elle ne s'achevait pas par la poursuite et la manœuvre de flanc qu'avait conçues le général Joffre et que Sarrail avait même préparées, les résultats obtenus n'en restaient pas moins considérables : la ligne maintenue, Bar-le-Duc intact, Verdun sauvé, la trouée de Revigny fermée, la manœuvre par la trouée de Spada refoulée, l'ennemi battu partout de son propre aveu puisqu'il se retirait sur l'échec sanglant de La Vaux-Marie, tels étaient les lauriers conquis par une armée peu nombreuse et qui avait eu à garder un front de 70 kilomètres en tête à tête avec une puissance formidable, l'armée du Kronprinz.

Le général Sarrail exposa ce qu'il avait fait dans un compte rendu daté du 16 septembre, et il reçut, le 17, cette réponse du général Joffre : « J'ai pris connaissance de votre compte rendu en date du 16 au sujet des opérations effectuées par la 3e armée depuis les derniers jours d'août. En réduisant l'amplitude de votre mouvement de repli et en prenant une position enveloppante par rapport à la gauche du dispositif ennemi, vous avez parfaitement rempli la mission qui vous était assignée. »

LE Lt-COLONEL, BIENTOT GÉNÉRAL MALLETERRE

RETOUR SUR LA 4e ARMÉE ET SUR LA RETRAITE DE WURTEMBERG ET DE VON HAUSEN.

Il était nécessaire d'exposer la fin de la bataille de l'Argonne et notamment l'offensive suprême du Kronprinz sur La Vaux-Marie et sur Vassincourt, Bar-le-Duc, pour faire comprendre les raisons qui avaient motivé le contre-ordre donné en pleine retraite par le Grand Quartier général allemand aux deux armées du duc de Wurtemberg et de von Hausen. On peut comprendre, maintenant, comment l'ordre d'attaquer donné au Kronprinz et le contre-ordre de rester donné aux deux armées voisines forment un tout lié. Le 9 et le 10, malgré que le parti de la retraite fût imposé par la nécessité des faits aux trois armées de droite, von Kluck, von Bulow et von Hausen, le commandement allemand pouvait espérer encore que, par un effort suprême, il parviendrait à briser l'armée de Joffre à sa droite, ou bien à la tourner. En combinant le coup de surprise par la trouée de Spada avec la « pression inébranlable » du Kronprinz face au sud et la « pression inébranlable » du duc de Wurtemberg face à l'est, on aboutirait peut-être. En somme, c'était le plan stratégique de von Moltke qui entrait en voie d'exécution à la dernière minute. Le mieux était d'attendre et de seconder cette tentative sur laquelle reposait le dernier espoir.

Le duc de Wurtemberg lui-même témoignait quelque confiance et voulait lutter encore ; et c'est pourquoi, d'accord avec d'Elsa qui commande la gauche de von Hausen, il obtient, dans la soirée du 9, que l'ordre de retraite soit rapporté et que les deux armées du centre appuient de toutes leurs forces, dans la région de Vitry-le-François-Revigny, l'effort du Kronprinz sur Bar-le-Duc.

Ainsi, à la dernière minute, s'engage une bataille en retraite, *une bataille du centre, combinée avec la bataille de l'Est* ; et ceci explique l'espèce d'hésitation que met le haut commandement français à se déclarer vainqueur dès le 9 au soir. L'ennemi se retournait

L'ÉGLISE ET LES ABORDS DE L'ÉGLISE DE REVIGNY

tout à coup ; il s'accrochait au terrain ; la partie reprenait plus ardente que jamais, de Vitry-le-François à Verdun et au delà, alors que Sarrail tenait à peine et que Coutanceau appelait au secours. Tout paraissait remis en question : il fallait attendre avant d'affirmer que la victoire s'était prononcée.

Jetons donc un dernier coup d'œil sur cette finale, la bataille du centre, qui coïncide, le 10 et le 11 septembre, avec les derniers combats de l'Argonne, et dont l'armée Langle de Cary supporte tout le poids.

LA BATAILLE DU CENTRE ACHÈVE LA BATAILLE DE LA MARNE.

Nous avons vu l'armée von Hausen arrêtée en pleine retraite, le 9 au soir, et formant avec ses corps qui ne se sont pas encore repliés, un crochet défensif s'étendant de Flavigny à la ferme Pimbraux pour protéger Châlons et l'armée du duc de Wurtemberg.

L'ordre suivant était arrivé le 9, à 10 h. 30 du soir, au quartier général de von Hausen : « La 3e armée restera au sud de Châlons. Reprendre l'offensive le 10 septembre dès la première heure. V. MOLTKE. »

On remarque l'exacte coïncidence avec l'offensive du Kronprinz. Von Hausen donne donc ses ordres en conséquence, notamment à son XIIe corps qui doit attaquer dans la région de Pierre-Morains, Sommesous, Sompuis, Huiron. Le XIIe corps de réserve devait faire flanc-garde du côté de la route d'Épernay. On promettait même le concours de la Garde appartenant à l'armée Bulow. Mais, par suite des mouvements en arrière entrés en voie d'exécution dès la veille, le regroupement de la gauche de von Hausen ne put avoir lieu avant midi. L'offensive du Kronprinz avait déjà échoué.

Le mouvement ne se produit pas moins : il était combiné avec celui de l'armée du duc de Wurtemberg et on montait une attaque commune du XIXe corps (armée von Hausen) avec le VIIIe corps (armée du duc de Wur-

temberg). Celle-ci devait porter le poids principal de la bataille en se ruant sur l'armée de Langle de Cary pendant que l'armée du Kornprinz se ruait sur l'armée Sarrail.

Mais on était loin de compte si on tablait, maintenant, sur une de ces puissantes offensives du début : l'armée, qui avait déjà tourné les talons, humait l'air de la retraite. D'autant plus qu'elle avait affaire, par contre, à une armée française exaltée à tous ses degrés par la certitude de la victoire.

Les événements se précipitent donc dans la journée du 10 et nous les indiquerons seulement par leurs traits marquants, non sans faire observer toutefois que cette *finale* de la bataille de la Marne mériterait un récit à part.

Au lieu d'attaquer, l'armée saxonne, en place vers le milieu de la journée du 10, attend ce qui va advenir sur sa gauche. Foch a monté son offensive par la 42e division et par ses 9e et 11e corps : elle tombe sur la 24e division de réserve allemande à Connantray. Celle-ci est écrasée ; elle appelle au secours la 23e division de réserve, qui se bat sur les hauteurs au nord-est de Bergères-Pierre-Morains. Le succès est complet pour le 9e corps et le 11e corps français. A 10 h. 30, la 24e division de réserve allemande est écharpée à Clamanges. A 11 heures du soir, von Kirchbach donne l'ordre de la retraite immédiate à des troupes qui, d'elles-mêmes, se sont mises en fuite. La 24e division de réserve, harassée, va passer la Marne au pont de Matougues. La 23e division de réserve, qui protège sa retraite, s'est installée sur les hauteurs de Ruffy, puis recule par Champigneul, Jalons, Juvigny-sur-Marne ; le XIIe corps de réserve devait tenir, le 11 septembre, en liaison avec la IIe armée, la ligne de Thuizy à Vadenay.

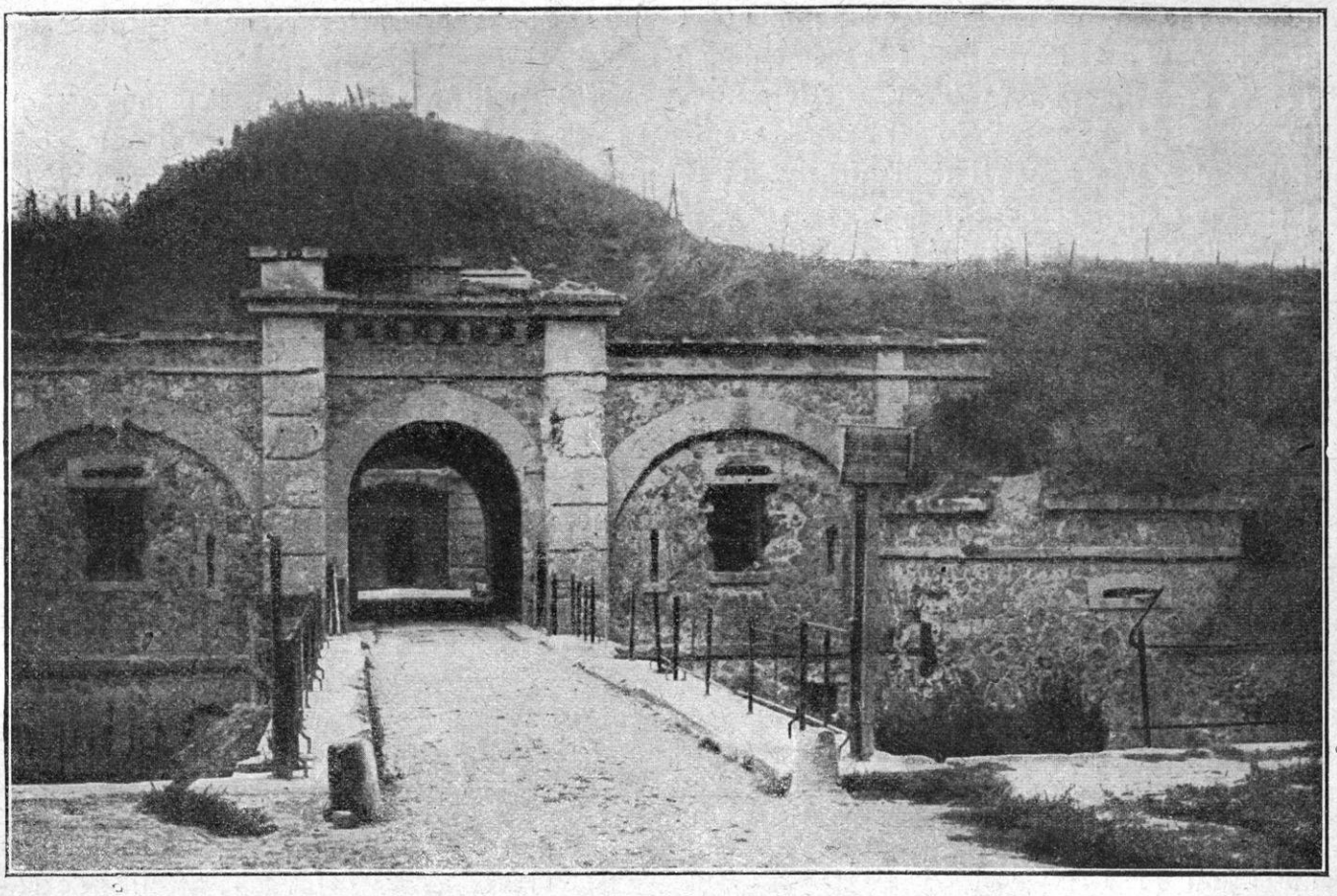
Le XIIe corps allemand se décrochait, plus vaillamment, en attaquant. Il avait reçu, le 10 au matin, l'ordre suivant : « L'ennemi semble avancer contre le flanc droit du XIXe corps. Le XIIe corps devra tenir des forces importantes prêtes dans la région de Soudé, pour pouvoir empêcher, par sa propre offensive, un mouvement d'encerclement de l'ennemi contre l'aile droite du XIXe corps. » Conformément à cet ordre, il reprend, au prix de fatigues inouïes, une marche sur Soudé. Le corps a affaire à ce groupe offensif que Langle de Cary a monté avec le 21e corps et avec une partie de son 12e corps. La journée est extrêmement rude de part et d'autre. Finalement, après de violents combats, le XIIe corps allemand reçoit, à la tombée du jour, l'ordre de se replier et de repasser la Marne le soir même.

Le XIXe corps (von Laffert) n'avait pas commencé la retraite le 9 au soir. Il est vrai que, uni au VIIIe corps de l'armée du duc de Wurtemberg, il avait fait très peu de chose depuis deux jours. On comptait sur lui pour prendre une offensive efficace et von Laffert se portait garant du succès. Simple vantardise. Le corps fit un effort avec son infanterie sur Sompuis à la fin de la journée du 10. En plus, rien que de violentes manifestations d'artillerie. La nuit venue, von Laffert prit, comme les autres, le parti de la retraite.

L'ÉPISODE FINAL. Cependant toute l'armée du duc de Wurtemberg donnait contre l'armée de Langle de Cary ; c'était la dernière vague de l'immense marée allemande. Elle ne fut arrêtée qu'au prix de sacrifices héroïques qui donnent, à ce dernier spasme de la bataille de la Marne, quelque chose de particulièrement dramatique.

A partir de Sompuis, c'est le *21e corps* français qui fait désormais la jonction entre l'armée Foch et l'armée de Langle de Cary. Il s'empare de Sompuis et saute sur la voie ferrée (1).

(1) C'est le 10 septembre au soir, au moment où les tirailleurs français franchissent le passage à niveau à Sompuis, qu'un shrapnell tomba si malheureusement sur le groupe de l'état-major qu'il tua simultanément : le général Barbade, le capitaine Cocagne, le lieutenant Peticollot, le sergent-major Devinne et plusieurs soldats du 20e bataillon de chasseurs, tous appartenant à la 25e brigade ; en outre, le colonel Hamon, le capitaine Limeson et plusieurs soldats appartenant tous à la 26e brigade ; enfin, le commandant Pajot et le lieutenant Haury du 62e régiment d'artillerie. Ils ont été inhumés, les uns auprès des autres, au lieu même où ils furent frappés.



LE FORT DE BRIMONT

Au *17e corps* incombe la mission de refouler l'offensive du XIXe corps allemand et du VIIIe corps sur Soudé-Sainte-Croix. Après une série d'engagements heureux dans le cours de la journée, l'offensive générale est ordonnée à 17 heures. Toutes les troupes disponibles sont lancées en avant. La voie ferrée est franchie. L'attaque progresse rapidement malgré le canon ennemi. Le combat continue même la nuit. Dès le soir, on est en vue de Coole.

Le *12e corps*, qui seconde l'offensive du 17e et du 21e corps sur Sompuis et les Grandes-Perthes, a affaire au VIIIe de réserve allemand. Le colonel Dubois déclenche l'offensive à 8 h. 40 du matin. Mais la violence de la canonnade ennemie brise, un moment, l'élan de la brigade d'attaque (45e brigade). Les pertes sont lourdes. Le colonel Dubois, le colonel Vernet sont blessés, le colonel Méric est mis à la tête de la 48e brigade. Dans la soirée, le terrain se déblaie et tout le corps progresse vers la voie ferrée.

C'est le *corps colonial* (général Lefèvre) et le *2e corps* (général Gérard) qui ont à subir le plus fort de la contre-offensive allemande. Le duc de Wurtemberg, combattant au voisinage de l'armée du Kronprinz, est résolu de procéder, en même temps que celui-ci, à l'effort le plus intense de la « pression inébranlable ».

Le XVIIIe corps de réserve et le XVIIIe corps ont ordre de faire le possible et l'impossible pour briser le front de Joffre au point de jonction entre les armées du centre et les armées de l'Est, c'est-à-dire juste à la jonction de Maurupt-le-Montoy. Une manœuvre a été montée qui longera la ligne du chemin de fer par Blesme et tâchera de tourner le point de résistance par le bois de Trois-Fontaines. Mais Langle de

Cary, prévenu, a paré le coup en rameutant tout ce qu'il a de disponible. Il a même donné l'ordre au 2e corps de rabattre sur le centre. En attendant, le corps colonial barre la route. Il prend même le parti de l'offensive et se jette sur Ecriennes dont il s'empare.

Langle de Cary a tremblé pour sa ligne à la jonction du corps colonial et du 2e corps (général Gérard). Nous avons dit les terribles combats soutenus par ce corps pour garder l'éperon de Maurupt-le-Montoy et pour maintenir sa liaison avec l'armée Sarrail. Le corps Gérard occupe un front extrêmement étendu au moment où le duc de Wurtemberg fonce sur lui pour en finir.

ALBERT DE WURTEMBERG

Et c'est le moment aussi où le Kronprinz livre la bataille de nuit. Langle de Cary, rappelant son 2e corps, lui a donné l'ordre d'abandonner Cheminon. C'est la fissure qui se crée juste au point que vise Wurtemberg. Heureusement celui-ci ne voit pas, ne devine pas, ou plutôt il ne peut pas.

D'ailleurs Joffre a paré le coup. Le 15e corps, amené de l'est, est, maintenant, entré en ligne. Gérard est soutenu vers sa droite. Il ne se résout même pas à quitter tout à fait Cheminon. Il y maintient quelques éléments avec ordre de se faire tuer jusqu'au dernier homme.

Heure douloureuse, mais qui va devenir l'heure décisive. La bataille de la Marne, gagnée partout ailleurs, n'est plus accrochée que par cette dernière ronce qui traîne sur le sol.

Donnons le récit exact de ce suprême épisode.

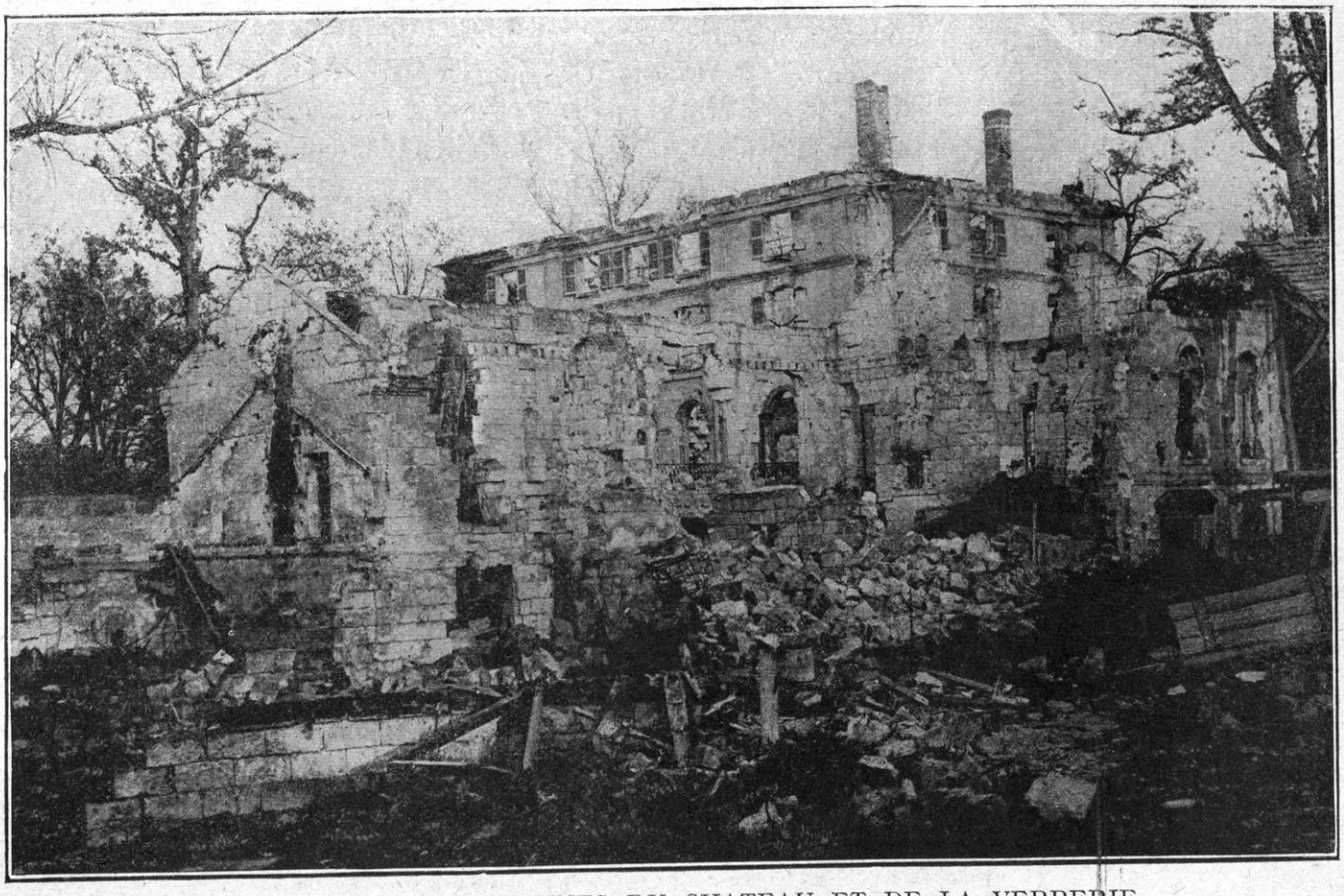
Dès 3 heures du matin, l'ennemi attaque le 2e corps avec une violence inouïe et en pleine simultanéité avec l'offensive du Kronrinz. Gérard donne au 19e chasseurs l'ordre d'éclairer aussi loin que possible sur le front. Que constate-t-il partout? A Favresse, au Montoy, à Cheminon, au bois des Trois-Fontaines, des masses ennemies qui se précipitent sur nos lignes. Maurupt est pris à partie. Bientôt la résistance fléchit. Cependant, à 10 heures, on tient encore.

A 10 h. 20 arrive un ordre de l'armée : « La 3e armée, qui s'est emparée de Mognéville le 9 au soir, attaque de Mognéville sur Contrisson. Il lui est impossible de relever à Cheminon le détachement du 2e corps qui a reçu l'ordre de partir. D'autre part, le succès de la manœuvre commencée sur la rive gauche de la Marne par la 4e armée exige que l'intégrité du front soit maintenue. Le 2e corps d'armée est invité à résister avec la dernière énergie sur les positions qu'il a organisées et défendues avec succès depuis quatre jours. »

Il s'agit donc bien de la jonction des deux batailles, celle de l'Ouest et celle de l'Est, et c'est bien le centre qui est en cause et sur qui tout repose.

Le général Gérard se porte de sa personne à Cheminon. Car là est le fil qui, si ténu soit-il, ne doit pas se rompre.

La situation s'aggrave. Les Allemands



FOLEMBRAY. — LES RUINES DU CHATEAU ET DE LA VERRERIE

s'infiltrent sur Cheminon par Sermaize et les cotes 201 et 154. Le Montoy succombe. Toutefois, les Allemands paraissent ne s'y tenir qu'avec peine. Un effort de la 3e division (général Cordonnier) qui les balaierait assurerait le sort de la bataille.

Ordre est donné à l'artillerie de la 3e division « de tirer sur le Montoy, *si on peut le faire sans risquer d'atteindre les défenseurs de Maurupt* ». Quelle angoisse ! Et cet ordre connexe : « Tenir, coûte que coûte, la lisière nord du bois des Petites-Loges ».

Le combat fait rage. Le canon tonne autour de la pente du Montoy devenu le but des deux artilleries adverses.

Il est 13 h. 30. La 4e division fait connaître que le vide causé par la perte du Montoy va s'accentuer. D'autre part, Cheminon prévient qu'il ne peut plus tenir une minute de plus. Le général Gérard télégraphie à l'armée : « Je crains de ne pouvoir maintenir mon front ce soir. Favresse est attaqué par une infanterie que la 7e brigade contient difficilement. »

Donc à droite, au centre, à gauche on ne peut plus tenir... mais on tient.

14 h. 15. Le général Gérard prend ses dispositions pour battre en retraite *derrière la Marne.*

Or, voici qu'on reçoit un avis de la 4e division assurant qu'elle a réparé dans ses rangs le trouble causé par la perte du Montoy et qu'elle rentre en ligne.

Et, soudain, les bonnes nouvelles s'accumulent : la 3e armée annonce qu'elle va soutenir le 2e corps : « La 3e armée, avisée de la situation du 2e corps, fait savoir que son corps de gauche, 15e corps, progresse, qu'elle se propose de faire un effort *vers Sermaize* et qu'elle compte être en mesure de maintenir le front. »

Gérard respire.

Et voici maintenant de non moins bonnes nouvelles de la 4e armée. « Les éléments du 2e corps d'armée qui ont été mis à la disposi-

tion du 12e corps, seront rendus au 2e corps le plus tôt possible. La réserve d'armée sera, dès demain, en état d'appuyer le général Gérard, s'il était trop pressé par l'ennemi. Mais qu'il tienne ! »

Donc l'Ouest et l'Est se donnent la main pour soutenir Gérard.

Gérard, ayant tenu, ne va pas lâcher maintenant.

A 22 heures, il reçoit le compte rendu de la 4e division de 19 h. 25 : « L'ennemi ne montre plus d'infanterie. Son artillerie est en état d'infériorité évidente. Nous avançons. »

C'est la victoire.

Donnons le sens profond de cette minute décisive. Gérard a tenu à Maurupt. Wurtemberg a attaqué de toutes ses forces; mais, à bout de souffle, il a succombé. Joffre avait jeté à temps le 15e corps et barré la trouée.

Le 15e corps a calé à la fois Gérard et Sarrail. La bataille de la Marne s'achève donc par la jonction des deux armées : et c'est le 15e corps qui assure cette jonction. Ce que sont les affaires bien conduites !

Moltke est battu. Il est battu parce qu'il n'a eu que des idées sans la vigilance et des desseins sans l'exécution. Le succès demande, plus peut-être encore que l'inspiration, l'exactitude et le soin. Chez Joffre la France a trouvé la solidité, le jugement, la prévoyance et la sûreté. Le détail ne gêne jamais en lui le souci des grandes lignes. Au contraire, il le confirme. Secondé par des lieutenants dignes de lui, par des troupes incomparables, il a maintenu son armée en équilibre par un soin anxieux des liaisons. Pas de trou. Les verrous sont tirés partout. Par l'épisode final et qui n'est, en somme, qu'un fait de *liaison,* on peut juger du sens général de la bataille et du caractère des deux chefs. *Ab ungue leonem.*

CHAPITRE LIV

LA RETRAITE ALLEMANDE ET LA POURSUITE FRANÇAISE (10-14 septembre 1914).

Ordres donnés pour la poursuite française. — Les trois objectifs de la poursuite : la manœuvre de pivot ; la manœuvre de rupture ; la manœuvre d'enveloppement. — Rôle de chacune des armées, de l'Ourcq à l'Argonne. — La retraite allemande. — Le Haut Commandement en déliquescence. — La concentration allemande sur la Vesle, l'Aisne et l'Argonne. — Les combats pour la poursuite et pour la retraite. — Le front se fixe.

A *retraite* s'esquissait à peine dans le camp allemand que la poursuite était ordonnée dans le camp français. Cela résulte de l'ordre général n° 7 du général Joffre adressé aux armées *dès le 7 septembre.*

« 1. *L'armée allemande semble se replier vers le nord-est devant l'effort combiné des armées alliées de gauche. Celles-ci doivent suivre l'ennemi avec l'ensemble de leurs forces, de manière à conserver toujours possibilité d'enveloppement de l'aile droite allemande.*

2. *La marche s'exécutera donc, d'une manière générale, en direction du nord-est, dans un dispositif qui permette d'engager la bataille si ennemi marque temps d'arrêt et sans lui laisser le temps de s'organiser solidement.* »

Ainsi, dès le premier indice de fléchissement sur le front allemand, les dispositions sont prises pour tirer parti de la victoire et l'exploiter.

Cet ordre général se précise au fur et à mesure que les événements se développent ; il se moule, en quelque sorte, sur les diverses alternatives de la bataille.

L'*Instruction particulière* n° 19, datée du 8 septembre, s'exprime en ces termes :

I. *Devant les efforts combinés des armées alliées d'aile gauche, les forces allemandes se sont repliées en constituant deux groupements distincts... La réunion entre ces deux groupements paraît assurée seulement par plusieurs divisions de cavalerie, soutenues par des détachements de toutes armes, en face des troupes britanniques.* (C'est l'indication du *trou* qui se produit entre l'armée von Kluck et l'armée von Bülow.)

II. *Il paraît essentiel de mettre hors de cause l'extrême droite allemande avant qu'elle ne puisse être renforcée par d'autres éléments que la chute de Maubeuge a pu rendre disponibles. La 6e armée et les forces britanniques s'attacheront à cette mission, etc., etc.* (On voit s'esquisser un plan d'enveloppement ou, pour parler plus exactement, la première bataille sur les communications.)

Le 9 septembre, en présence de la résistance qui se prolonge sur la rive droite de la Marne, l'*Instruction particulière* n° 20 revient à la charge et réclame un nouvel effort :

I. *A la suite des combats engagés dans les journées du 8 et du 9 septembre, l'ennemi paraît s'être replié partie dans les massifs boisés au*

nord de Champaubert (armée Bülow) et sur la Marne en amont de Château-Thierry, en partie sur la ligne Etrépilly-Courchamps, où il semble se fortifier. (Il s'agit du « crochet défensif » un instant envisagé par von Kluck sur le Clignon.) *Ces forces sont prolongées à l'ouest par celles qui font face à la 6e armée* (aile droite de von Kluck).

II. *Demain, les 5e et 6e armées, ainsi que les forces britanniques, se mettront en mesure d'attaquer les forces ennemies.*

... III. *La 5e armée s'efforcera de border la Marne entre Château-Thierry et Dormans et d'en préparer les passages. Le corps de cavalerie Conneau, opérant avec le 18e corps, déterminera le contact avec l'ennemi et cherchera toujours à percer dans la direction générale d'Oulchy-le-Château.*

La 6e armée continuera, en appuyant sa droite à l'Ourcq, à gagner du terrain vers le nord pour rechercher l'enveloppement. Son action sera prolongée en avant par le corps de cavalerie Bridoux qui recherchera le flanc et les derrières de l'armée.

A la date du 10 septembre, l'ennemi est en pleine retraite.

Aussi les données de la poursuite se développent plus largement pour toutes les armées, sauf pour l'armée Sarrail qui se trouve encore engagée dans les derniers combats de la trouée de Revigny.

GÉNÉRAL VON FRANÇOIS

L'*Instruction générale n°* 21 détermine les conditions de la poursuite finale.

I. *Les forces allemandes cèdent sur la Marne et en Champagne devant les armées alliées du centre et de l'aile gauche. Pour affirmer et exploiter le succès, il convient de poursuivre énergiquement le mouvement en avant* DE FAÇON A NE LAISSER A L'ENNEMI AUCUN RÉPIT : LA VICTOIRE EST MAINTENANT DANS LES JAMBES DE NOTRE INFANTERIE.

II. *En conséquence, l'offensive continuera sur tout le front, dans la direction générale nord-nord-est, savoir :*

a. *La 6e armée continuera à appuyer sa droite à l'Ourcq, au ruisseau de Savières et à la route Longpont, Chaudun, Courmelles, Soissons incluse.*

Le corps de cavalerie Bridoux, gagnant du terrain sur l'aile extérieure, cherchera constamment à inquiéter les lignes de communication et de retraite de l'ennemi.

b. *Les forces britanniques pourraient poursuivre leur action victorieuse entre la ligne ci-dessus affectée à la 6e armée et la route Raucourt, Fère-en-Tardenois, Loupeigne, Mont-Notre-Dame, Bazoches.*

c. *La 5e armée, à l'est de cette dernière ligne, contournera par l'ouest les massifs boisés au sud et au nord d'Epernay, en se couvrant contre les troupes ennemies qui pourraient y trouver abri et en se réservant d'agir face à l'est, dans la*

REIMS. — VUE GÉNÉRALE PRISE EN 1914

région de Reims, contre les colonnes qui reculeraient devant la 9e armée.

Le 10e corps remonterait de la région de Vertus dans la région d'Epernay-Reims, assurant les liaisons entre la 5e et la 9e armée et toujours en mesure d'appuyer cette dernière.

d. *La 9e armée poursuivra l'ennemi droit devant elle dans la zone à l'ouest de la route Sommesous, Châlons qui lui appartiendra.*

e. *La 4e armée, agissant à l'est sur cette route, refoulera l'ennemi sur la Marne, en amont de Châlons, et s'efforcera de prendre pied sur la crête Saint-Quentin, Dommartin-sur-Yèvre, pour faciliter le débouché du 2e corps et les opérations ultérieures de la 3e armée.*

Le 11 septembre, l'*Instruction particulière* nº 22 clôt la liste des prescriptions générales données pour la poursuite et achève, en tant que document officiel, la bataille de la Marne :

I. *L'ennemi a cédé sur tout le front, abandonnant blessés, matériel et approvisionnements.*

Devant la 6e armée et l'armée anglaise, il se retire derrière l'Aisne; le VIIe corps allemand, qui formait initialement l'aile droite de la 2e armée allemande, est signalé sur la Vesle, entre Fismes et Braisne, devant la 5e armée. En face des 4e et 9e armées, l'ennemi se replie au nord de la Marne et de la Saulx.

II. *La mission incombant à la 6e armée, à l'armée anglaise et au détachement de gauche de la 5e armée* (18e corps et corps de cavalerie) *consiste à prendre à parti le groupe de l'aile droite allemande en cherchant toujours à déborder cette aile par l'ouest.*

A cet effet, la 6e armée sera renforcée par le 13e corps d'armée qui est transporté en chemin de fer et dont les débarquements commenceront demain, 12 septembre après-midi, sur la rive droite de l'Oise et seront poussés aussi loin que le permettront les circonstances.

III. *Les 9e et 4e armées auront à concentrer leurs efforts sur le groupement du centre et de l'aile gauche ennemis, en cherchant à les rejeter vers le nord-est, pendant que la 3e armée, reprenant son offensive vers le nord, s'efforcera de couper les communications.*

IV. *La 5e armée, ayant un détachement à droite de l'armée anglaise* (18e corps et corps de cavalerie) (1), et un à la gauche *de la 9e armée* (10e corps), *disposera le gros de ses forces de manière à agir soit contre le groupement ennemi du Nord-Ouest, soit contre celui du Nord-Est selon la situation.*

V. *Le mouvement en avant des armées alliées se poursuivra en direction générale du nord-nord-est, comme il est indiqué dans l'Instruction particulière nº 21 en date du 10 septembre :*

ZONES DE MARCHE. — a) *La 6e* ARMÉE, *la droite limitée à la route exclue de Soissons ;* b) *les* FORCES BRITANNIQUES *disposeraient de la zone comprise entre la route incluse Soissons-Laon à l'ouest, et la route incluse Bazoches-Perles-Blanzy-les-Fismes-Merval-Révillon-Beaurieux-Craonne-Corbeny à l'est ;* c) 5e ARMÉE : *à l'est de cette dernière route exclue jusqu'à la route incluse Reims-Rethel ;* d) 9e ARMÉE : *entre cette dernière route exclue et la route incluse Sarry-L'Epine-Saint-Etienne-Suippes et Somme-Py.*

Ajoutons les instructions particulières données à la 3e ARMÉE pour accompagner le mouvement général :

12 septembre. — *L'ennemi se retire vers le Nord-Est. La 4e armée le poursuit en direction de Vouziers.*

La 3e armée, lorsque l'ennemi sera en retraite devant elle, agira en direction entre Argonne et Meuse.

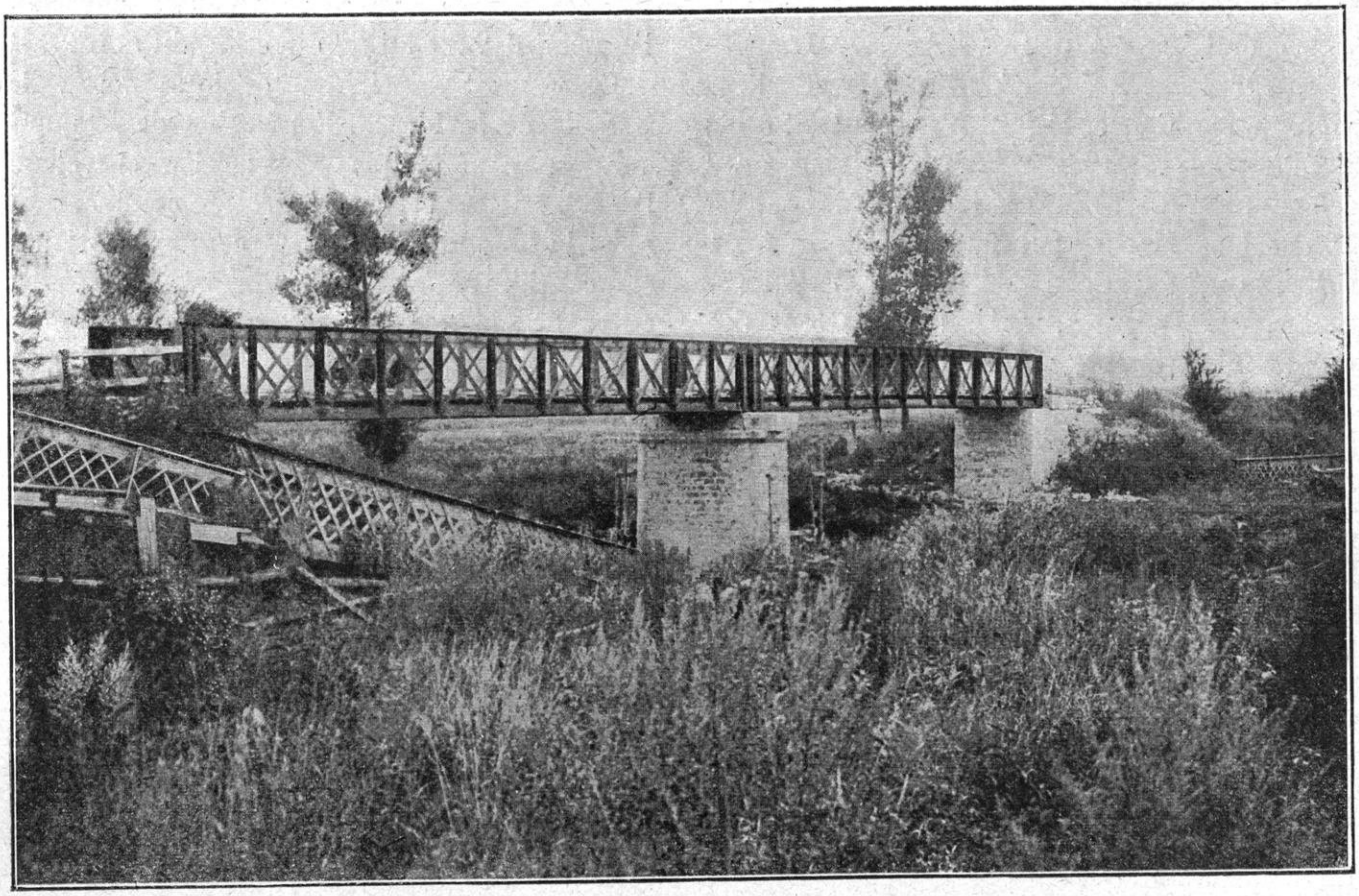
Ajoutons encore cet ordre particulier donné à la 6e armée, le 11 septembre :

Nº 4814. — *La 6e armée doit rester en liaison avec les Anglais, faire* DÉBORDER PAR LA VALLÉE DE L'OISE *la résistance que l'ennemi opposerait sur l'Aisne et se garder contre des forces venant d'Anvers et de Maubeuge.*

Et ajoutons, enfin, les ordres donnés aux troupes territoriales de l'armée d'Amade, de se porter de Rouen sur Amiens.

Depuis le 9 septembre, le général d'Amade

(1) *Ordre nº 4611, 10 septembre. — Ordre de porter le corps de cavalerie à la recherche de l'ennemi ; de pousser le 18e corps au nord du Clignon, à hauteur de la droite anglaise.*



LE PONT DE CHAVONNE, DANS LA VALLÉE DE L'AISNE

avait la mission d'inquiéter les communications de l'ennemi vers Beauvais et à l'est. Il reçut, le 11, l'ordre de faire occuper Amiens par un bataillon qui, la veille, 10 septembre, tenait Abbeville ; le 12 septembre, ce bataillon rentrait dans Amiens et, à 2 heures de l'après-midi, le général Joffre prescrivait : « Le groupe des divisions territoriales fera mouvement en quatre colonnes, direction générale d'Amiens. »

Nous avons ainsi le schéma des ordres donnés pour la poursuite par le haut commandement français.

SENS GÉNÉRAL DE LA MANŒUVRE DE POURSUITE

Nous voyons, d'abord, qu'il ne perd pas une minute et que, la victoire à peine obtenue par la retraite ennemie, il se met immédiatement en mesure de la compléter et de l'achever, quelles que soient les difficultés que l'armée française doive rencontrer dans cette nouvelle et haletante mission.

Ces difficultés, nous devons les indiquer d'un mot, car elles pèsent lourdement sur les événements ultérieurs. C'est l'épuisement des cadres, la fatigue du soldat, le manque de munitions, la désorganisation générale du pays à la suite de la brutale secousse de l'invasion. Il s'agit de reconquérir une région éprouvée par les passages alternatifs des armées adverses et par les destructions méthodiques accomplies par l'armée allemande ; il s'agit non seulement de battre l'ennemi, mais de le rejeter hors du territoire national.

L'objectif militaire n'est pas le seul : il y a la délivrance du sol ; et, en même temps, il y a lieu de ménager les populations, les villes, les villages, les maisons, les voies de communication. En frappant, c'est sur la France que l'on frappe.

Et puis on est obligé de compter avec la

volonté des alliés, Anglais et Belges. Maubeuge a succombé, mais il reste Anvers. L'entreprise sur Paris a échoué, mais il reste l'entreprise sur Calais. Il faut penser à tout cela ; il faut penser au front russe qui subit au même moment les désastres de Tannenberg et des lacs Mazurie ; il faut penser au front serbe, aux hésitations des Italiens, des Roumains, des Bulgares, qui ne permettent pas d'épuiser entièrement nos disponibilités de l'intérieur, de l'Afrique et des colonies.

Surtout, il y a lieu de tenir compte des desseins de l'ennemi. Car, rien qu'en décidant de sa propre retraite, il a repris jusqu'à un certain point l'initiative. Plus il se porte en arrière, plus il est maître de ses mouvements. Il lui reste assez de force et de confiance pour opposer une contre-manœuvre au projet de poursuite que le général Joffre a conçu dès le penchant de la victoire.

MITRAILLEUSE MONTÉE SUR AFFUT

Ce projet apparaît dans les documents officiels que nous venons de citer, comme un tout parfaitement équilibré et coordonné : se conformant à la donnée principale qui a préparé la bataille de la Marne, il prend encore la droite comme pivot.

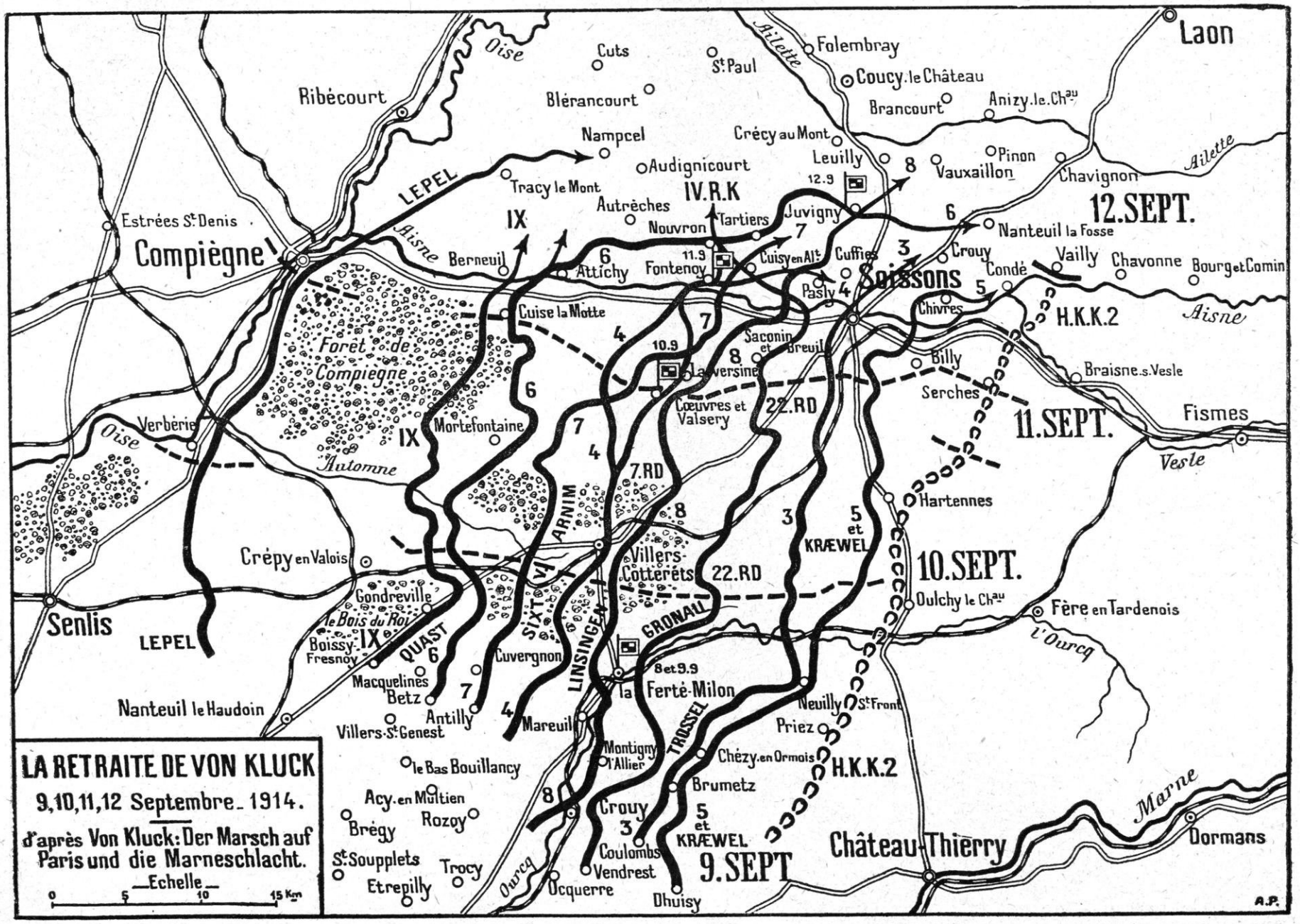
Les deux armées de Castelnau et de Dubail sont victorieuses dans l'Est ; elles ont refoulé l'ennemi sur la frontière de la Lorraine annexée ; elles bordent les Vosges avec un jour sur les vallées de la Haute-Alsace. Nancy est sauvé, Verdun est libéré ; les autres places fortes, Belfort, Toul, Épinal, ont à peine entendu le canon de l'ennemi. Toute la France centrale et méridionale, la France des arsenaux et des ports a été efficacement protégée. C'est sur ce bloc intact que l'on s'appuie pour chasser l'ennemi des provinces du Nord et de l'Est. L'éventail va se refermer en poussant l'ennemi devant lui en direction du nord.

Continuant ainsi, en quelque sorte, la bataille de la Marne, l'opération de la poursuite sera à triple effet : elle cherchera l'enveloppement par la droite, commençant ainsi la longue bataille des communications ; elle continuera à pénétrer dans le *trou* formé entre les deux groupements allemands pour essayer de rompre le front ; elle prolongera dans le temps et dans l'espace l'attaque de flanc face à l'est qui a engagé la bataille sur l'Ourcq. Donc, manœuvre de pivot, manœuvre de rupture et manœuvre d'enveloppement, tels sont les trois termes de la poursuite. Ce n'est pas seulement un immense filet attaché à l'est et qui traîne sur le sol pour ne rien laisser de ce qui fut la tentative allemande sur le sol français, c'est aussi un marteau qui frappe, et c'est aussi un bras qui enserre. Le général Joffre ne s'endort pas et il entend user de tous ses avantages.

ANALYSE DU MOUVEMENT PROJETÉ

Pour ces diverses opérations, la cavalerie prend les devants. En vue d'exécuter la manœuvre de rupture, c'est le corps de cavalerie Conneau, à la gauche de la 5e armée, qui agit en flèche : « *Le corps de cavalerie Conneau, opérant avec le* 18e *corps, déterminera le contact de l'ennemi et cherchera toujours à* PERCER *dans la direction d'Oulchy-le-Château.* »

De même, en ce qui concerne la manœuvre d'enveloppement, la cavalerie prend la tête : « *Le corps de cavalerie Bridoux, gagnant du terrain* SUR L'AILE EXTÉRIEURE, *cherchera*

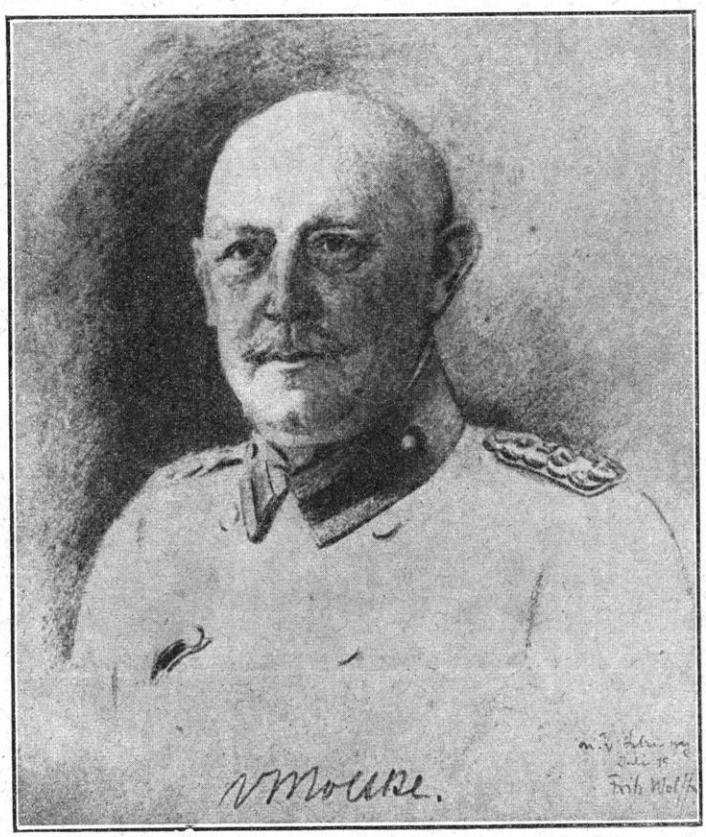

LA RETRAITE DE VON KLUCK
9,10,11,12 Septembre 1914.
d'après Von Kluck: Der Marsch auf Paris und die Marneschlacht.
Echelle
0 5 10 15 Km
Laon
Folembray
Coucy le Château
Brancourt
Anizy le Chau
Cuts
St Paul
Blérancourt
Ribécourt
Nampcel
Crécy au Mont
Leuilly
Pinon
Vauxaillon
Chavignon
Ailette
Oise
Tracy le Mont
Audignicourt
Autrèches
Nouvron
Tartiers
Juvigny
12.SEPT.
Nanteuil la Fosse
Estrées St Denis
Compiègne
LEPEL
Aisne
Berneuil
Attichy
Fontenoy
Cuisy en Alt
Cuffies
Crouy
Soissons
Condé
Vailly
Chavonne
Bourg et Comin
Pasly
Chivres
H.K.K.2
Cuise la Motte
Forêt de Compiègne
Saconin et Breuil
Billy
Braisne s. Vesle
Serches
Fismes
11.SEPT.
Vesle
Verberie
Oise
Automne
Mortefontaine
Cœuvres et Valsery
22.RD
Hartennes
7.RD
ARNIM
SIXT v. A.
Crépy en Valois
Villers-Cotterets
22.RD
KRÆWEL
10.SEPT.
Oulchy le Château
Fère en Tardenois
Senlis
Gondreville
le Bois du Roi
Boissy-Fresnoy
QUAST
LINSINGEN
GRONAU
Cuvergnon
la Ferté-Milon
l'Ourcq
LEPEL
Macquelines
Betz
Antilly
Mareuil
Villers-St Genest
Nanteuil le Haudoin
Neuilly St Front
Priez
Montigny l'Allier
TROSSEL
Chézy en Ormois
H.K.K.2
le Bas Bouillancy
Acy en Multien
Brégy
Rozoy
Brumetz
Crouy
Coulombs
Vendrest
KRÆWEL
9.SEPT
Château-Thierry
Marne
Dormans
St Soupplets
Trocy
Etrepilly
Ocquerre
Dhuisy
A.P.

constamment à inquiéter les lignes de communication et de retraite de l'ennemi. »

Rien n'est plus clair. Les deux manœuvres sont dessinées par les deux organismes les plus mobiles, chargés de la découverte et des contacts.

Mais les corps de cavalerie n'agiront pas seuls. On a affaire à des masses trop puissantes pour ne pas porter sur elles toutes les forces dont on peut disposer.

C'est ainsi que le corps Conneau est d'abord suivi du 18e corps de Maudhuy appartenant à la 5e armée. Pour pénétrer dans le *trou* et l'élargir, deux armées reçoivent, en outre, une mission spéciale : c'est la 9e armée qui assènera les coups de marteau en direction nord-sud : « *La 9e armée poursuivra l'ennemi droit devant elle dans la zone à l'ouest de la route Somme-sous-Châlons* » ; et la 5e armée, chargée d'une opération en quelque sorte *intérieure*, en agissant sur le flanc de Bülow et en cherchant la région d'Épernay-Reims avec un mandat plus spécial encore confié au 10e corps (Defforges). « *La 5e armée contournera par l'ouest les massifs boisés au sud et au nord d'Epernay, en se couvrant contre les troupes ennemies qui pourraient y trouver abri et en se réservant d'agir,* FACE A L'EST, *dans la région de Reims, contre les colonnes qui reculeraient devant la 9e armée. Le 10e corps d'armée remonterait de la région de Vertus dans la région d'Epernay-Reims, assurant les liaisons entre la 5e et la 9e armée et toujours en mesure d'appuyer cette dernière.* »

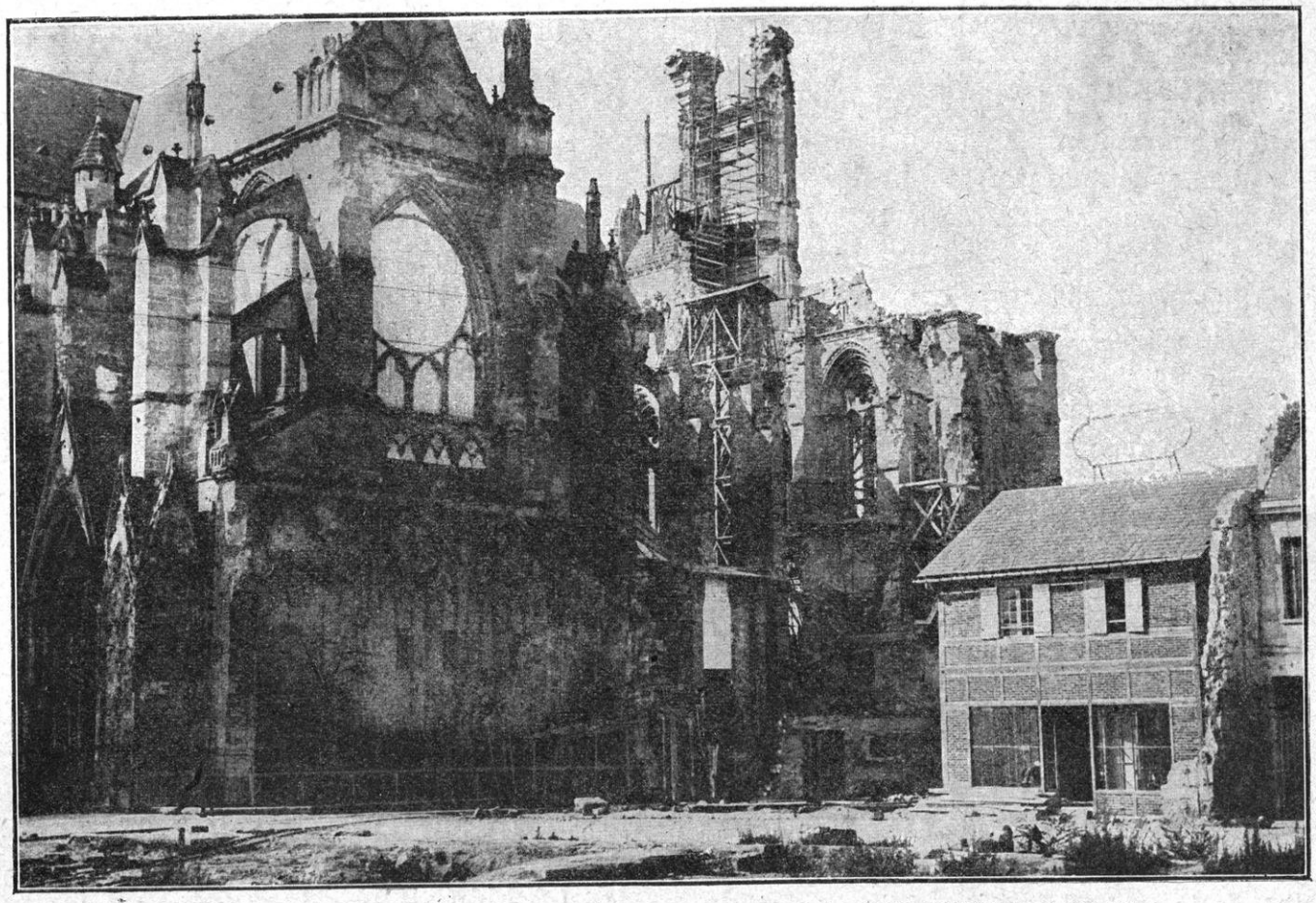


VON MOLTKE JUNIOR

Évidemment, on tente d'isoler l'armée von Kluck, de la séparer complètement de l'armée von Bülow, de rejeter celle-ci dans la région de Reims et au delà et de l'envelopper par le nord tout en la martelant par le sud. Nous allons dire quelle fut la parade opposée par l'ennemi.

En ce qui concerne la manœuvre d'enveloppement, le corps de cavalerie Bridoux, qui l'entame dans la région de Compiègne, doit être soutenu également par plusieurs armées, à savoir la 6e armée, l'armée britannique et, ultérieurement par l'armée d'Amade, et par toutes les forces qui pourront être groupées dans le Nord.

Pour le début de cette manœuvre, le groupement allié de l'Ouest opère contre l'armée von Kluck, à peu près comme le groupement du centre contre l'armée von Bülow : une armée martèle le fond en direction sud-nord, pour forcer l'ennemi à remonter, c'est l'armée britannique : « *Les forces britanniques pourraient poursuivre leur action victorieuse entre la ligne Longpont-Chaudun-Courmelles-Soissons d'une part, et la route Raucourt-Fère-en-Tardenois-Loupeigne-Mont-Notre-Dame-Bazoches* » ; cependant qu'une autre armée, la 6e armée, tend à prendre l'ennemi de flanc en combattant *face à l'est*, et en essayant même à le contourner par le nord : « *La 6e armée continuera à appuyer sa droite à l'Ourcq*, etc... » (10 septembre). Ainsi le groupe entier se



SOISSONS. — LA CATHÉDRALE PENDANT SON BOMBARDEMENT

portera d'un commun effort sur l'armée von Kluck enserrée de toutes parts, *sauf vers le nord-est :* « *La mission incombant à la* 6e *armée, à l'armée anglaise et au détachement de la* 5e *armée consiste à prendre à partie le groupe de l'aile droite allemande en cherchant toujours à déborder cette aile par l'ouest* » (11 septembre).

Et le général Joffre, qui sait que les armées allemandes opérant dans cette région peuvent recevoir rapidement des renforts, soit par suite de la prise de Maubeuge, soit par suite de la prise d'Anvers, soit en raison de l'arrivée prochaine de troupes venant de l'Est, le général Joffre, qui devine que l'ennemi tiendra pardessus tout à conserver ses contacts *avec la ligne Paris-Calais* qui, pour lui, est toute la guerre, se préoccupe déjà de l'affaiblissement incontestable de l'armée Maunoury chargée du principal travail pour l'enveloppement. Persévérant donc dans sa méthode de puiser ses réserves dans ses corps combattants, il rappelle de l'Est son 13e corps qui a combattu jusque-là dans l'armée Dubail (1), et il l'adjoint à l'armée Maunoury : « *La* 6e *armée sera renforcée par le* 13e *corps qui est transporté en chemin de fer et dont les débarquements commenceront le* 12 *septembre après-midi, sur la rive droite de l'Oise, et seront poussés aussi loin que le permettront les circonstances.* »

Ce n'est pas tout. Il rappelle, des rives de la Seine inférieure, les corps de l'armée d'Amade, les fortifie, les retape, les consolide, les munit d'artillerie, les appuie par tout ce dont il peut disposer comme renforts disponibles et, ainsi, il forme une armée en quelque sorte nouvelle et assurément inconnue de l'ennemi, qui agira à son heure, prêtant main-forte, s'il y a lieu, pour la campagne du Nord.

(1) Dès le 9 septembre, il avait télégraphié à Dubail : « La partie décisive se joue à notre gauche. Il serait absolument nécessaire de transporter encore un corps d'armée, 8e ou 13e, dans la région de Paris. Désignez-en un et tenez-le prêt ».

Ainsi se trouve ébauché un groupement en grande partie nouveau, le groupement du Nord-Ouest dont la ligne d'appui principale sera, comme il résulte du lieu de débarquement assigné au 13e corps, la ligne de l'Oise et ultérieurement celle de la Somme jusqu'à la mer.

Voilà pour la manœuvre de rupture et pour la manœuvre d'enveloppement.

Reste maintenant à déterminer les conditions de la manœuvre de pivot.

Sur elle repose toute la combinaison ; son effet doit être, au début surtout, plutôt statique que balistique : pour le moment, il s'agit, pour les armées qui en sont chargées, de se maintenir plus encore que de progresser. Cependant, il est de toute évidence que, par suite du jeu en éventail qui est celui de l'ensemble du front, les armées qui s'éloignent le plus du pivot seront amenées à entrer dans le mouvement. Ceci dit, il suffit d'indiquer en quelques mots le rôle confié à chacune des armées de l'Est : « *La 4e armée, agissant à l'est de la route Sommesous-Châlons, refoulera l'ennemi sur la Marne en amont de Châlons et s'efforcera de... faciliter le débouché du 2e corps et les opérations ultérieures de la 3e armée. — La 4e armée prendra la poursuite en direction de Vouziers...* »

Nous avons dit la lenteur relative de la 3e armée après la bataille de la Vaux-Marie qui a repoussé l'offensive du Kronprinz dans la matinée du 10. Ce retard a été l'objet de l'attention du Grand Quartier général, qui, le 12 septembre seulement, trace, dans les termes suivants, le rôle de cette armée combinant son effort avec celui de la 4e armée « *La 3e armée, lorsque l'ennemi sera en retraite devant elle, agira en direction du nord entre Argonne et Meuse...* »

Cette disposition légèrement retardataire de l'armée de droite ne sera pas sans avoir ses suites sur le reste de la campagne. Cette région d'entre Argonne et Meuse restera un des points douloureux du front français : c'est là que les choses traîneront jusqu'à redevenir bientôt des plus pénibles ; la bataille de la Marne se prolongera en quelque sorte de ce côté ; l'ennemi s'accrochera enfin, et sa résistance prolongée rendra nécessaire, à bref délai, de nouveaux efforts offensifs. Verdun est libéré, mais la région de Verdun n'est pas, tant s'en faut, dégagée.

Pour achever cette rapide revue du front français au moment où commence la poursuite, il reste à déterminer le rôle des deux armées de l'Est, de celles qui consolident effectivement le pivot, l'armée Castelnau et l'armée Dubail. Nous les avons un peu perdues de vue depuis les batailles de la Mortagne et du Grand Couronné, c'est le moment de revenir vers elles et de dire comment leurs succès se jettent, en quelque sorte, dans la bataille de la Marne comme des rivières dans un fleuve.

LES BATAILLES DE LORRAINE SE CONJUGUENT AVEC LA BATAILLE DE LA MARNE

Nous avons dit (1), qu'au moment même où l'empereur Guillaume faisait un effort suprême au Grand Couronné (7 et 8 septembre), le général de Castelnau était avisé par le général Joffre que de fortes colonnes ennemies, partant de Metz, progressaient vers Rozières-en-Haye dans la direction de Toul. C'était l'opération de von Strantz sur la trouée de Spada et vers Saint-Mihiel qui commençait. L'ennemi tentait de prendre à revers l'armée de Sarrail combattant pour Bar-le-Duc. Immédiatement Joffre décide de prendre lui-même à revers les troupes chargées de l'opération et il prescrit au général de Castelnau de jeter la 2e division de cavalerie (général Varin) dans la plaine de Woëvre, vers Beaumont, tandis qu'une division de réserve, la 73e (général Châtelain), sort de Toul et coopère à ce mouvement. C'est ainsi que, dès le 8 septembre, les batailles de l'Est sont mises en corrélation directe avec la bataille de la Marne.

Cette corrélation se développe jusqu'à modi-

(1) V. ci-dessus, t. VI, p. 98-104 et suiv. — Cf. aussi la note de la p. 118, etc.

FOLEMBRAY. — EMPLACEMENT DE L'ANCIENNE ÉCOLE

fier rapidement la forme du front français et l'ordonnance même de la grande bataille Celle-ci va se prolonger, en quelque sorte, jus qu'à la frontière de la Lorraine annexée pour toute la durée de la guerre, tandis que le *rateau* s'efforce de balayer l'ennemi du reste du sol national.

Castelnau, comme nous l'avons vu, s'est « retourné » dès le 8. Il ne regarde plus seulement face à l'est, mais aussi face à l'ouest. Le voici donc qui cherche sa liaison par Toul avec l'armée Sarrail. La plaine de la Woëvre servira de trait d'union.

L'offensive de von Strantz qui provoque ce mouvement fut, comme on le sait, arrêtée au fort de Troyon et à l'affaire de la Vaux-Marie. On peut craindre cependant que l'ennemi, ayant manqué Belfort, Epinal et Nancy, ne renouvelle sa tentative de ce côté et n'essaye de pousser la branche de gauche de la tenaille raccourcie au sud de Verdun. Et c'est ce qu'il fera, en effet, à bref délai.

Cependant, le succès s'affirme pour les armées françaises de l'Ouest à partir du 9 septembre. On est averti que l'ennemi, dans ce grand péril, commence à manœuvrer et à déplacer lui-même ses forces de gauche à droite. Le général von Heeringen a reçu l'ordre, le 5 sepembre, de se transporter avec le 15e corps de la région de Lunéville dans celle de Reims. On a entre les mains l'ordre du Haut Etat-Major allemand prescrivant « *que la VIe et la VIIe armées auraient à se retirer, le 12 septembre, sur la ligne 344-nord de Berthelmont-Croix-Mare-ligne de la Vezouse pour y attendre des renforts* ».

En plus, un autre renseignement, saisi sur un prisonnier, annonce qu'un mouvement important, partant de Metz, se développe vers le sud-ouest et que les Ve, XIVe et IIIe corps bavarois se disposent à marcher sur Commercy.

Ainsi renseigné, le général Joffre, appliquant sa méthode, désormais classique, qui consiste à puiser ses réserves dans ses corps combat-

tants, ordonne que le 20e corps (général Balfourier) soit transporté, le 11 septembre à partir de 10 heures, dans la région de Saizerais (rive gauche de la Moselle) pour protéger la plaine de la Woëvre.

Et cette précaution ne le satisfait pas encore. Il se décide à apporter des changements profonds dans la constitution et les objectifs de ses deux armées de l'Est.

Cette volonté se traduit par de nouvelles mesures qui complètent la série des ordres donnés pour la poursuite sur l'ensemble du front français.

Le 9 septembre, ordre est donné au 13e corps (général Alix) de quitter le front de Lorraine ; i se rend sur l'Oise, dans la région de Compiègne, et nous l'y verrons amorcer les premiers engagements de la « course à la mer ».

Le 11 septembre, l'armée Dubail est de nouveau mise à contribution par l'ordre suivant : « *Il se peut que l'ennemi récupère des forces devant la 1re armée pour les amener devant Nancy ou dans la Woëvre. Etudiez les moyens de récupérer des forces, de préférence un corps d'armée constitué qui pourrait être amené en arrière de votre gauche comme réserve générale des 1re et 2e armées à la hauteur de Bayon. S'il en était besoin, toutes ces forces pourraient être portées en Woëvre* (1). »

Enfin, le 13 septembre, le général Joffre envoie deux instructions particulières, l'une au général Dubail (1re armée), l'autre au général de Castelnau (2e armée).

1re *Armée* (2) :

En raison de la situation nouvelle à notre droite, il paraît nécessaire de modifier la mission, la composition et les zones d'action des 1re et 2e armées.

La 1re *armée* prendrait à sa charge toutes les opérations à *l'est de la Moselle.* Elle s'établirait sur la ligne la plus courte et la plus favorable entre Nançy et les environs, ayant en arrière du front une forte réserve et gardant par ses corps spéciaux les crêtes des Vosges. Elle perdrait un corps d'armée (le 8e) et recevrait par contre le 16e corps et les divisions de réserve de la 2e armée (59e, 64e, 68e, 70e et 74e).

La 2e *armée*, dégagée de la préoccupation de couvrir Nancy, serait chargée des opérations *entre Meuse et Moselle.* Elle comprendrait le 20e corps, un corps de la 1re armée (le 8e), la 2e division de cavalerie et les divisions de réserve actuellement rattachées à la 3e armée (65e, 67e 75e, moitié de la 54e). Elle conserverait la place de Toul. Celle de Verdun pourrait ultérieurement lui être rattachée.

2e *Armée* :

1° La retraite de l'ennemi sur tout le front, ainsi que la marche offensive de nos armées imposent une nouvelle tâche aux armées qui opéraient entre Nancy et les Vosges. Tandis que la 1re armée poursuivra seule les opérations à l'est de la Moselle, la 2e armée, reconstituée sur de nouvelles bases, *participera de façon plus directe aux opérations du groupe principal de nos forces.*

2° De concert avec la 3e armée et utilisant la place de Verdun et la position organisée des Hauts de Meuse, elle aura pour mission d'assurer complètement le flanc droit de notre dispositif contre les tentatives ennemies débouchant de la Meuse. A cet effet, tandis que la 3e armée se portera entre Argonne et Meuse, au nord de Verdun, la 2e armée se portera dans la région au nord de Toul, pour dégager la Woëvre de tous les partis ennemis qui se trouvent actuellement entre Meuse et Moselle. Ultérieurement la 2e armée participera au mouvement offensif général, entraînant à sa suite les divisions de réserve des Hauts de Meuse.

3° L'action contre l'ennemi qui est actuellement en Woëvre ne pourra prendre toute son ampleur que lorsque vous disposerez de l'ensemble des moyens mis à votre disposition, en particulier des divisions de réserve actuellement rattachées à la 3e armée et du corps d'armée qui doit vous être cédé par la 1re et sera transporté par voie ferrée en tout ou en partie dans la vallée de la Meuse ; mais vous pouvez dès maintenant utiliser des éléments placés sous vos ordres dans le sens général de l'opération que vous aurez à réaliser.

L'ensemble de ces mesures est exécuté du 13 au 18 septembre, date à laquelle le général de Castelnau sera appelé avec son état-major et le 20e corps dans la région de Compiègne pour les premiers combats de la « course à la mer ».

Nous pouvons considérer maintenant, d'un seul coup d'œil, l'ensemble des mesures prises par le haut commandement français pour

(1) Voir, sur tous ces points, l'ouvrage capital du général Dubail : *Quatre années de commandement. Journal de campagne*, 1re armée, t. I, p. 108.

(2) « *Dans la soirée*, écrit le général Dubail, *je reçois une instruction du G. Q. G. modifiant la composition et la mission des 1re et 2e armées. Je dois m'entendre à ce sujet avec le général de Castelnau. J'envoie donc mon sous-chef, le lieutenant-colonel Debeney, à Neuves-Maisons.* » (P. 113.)

SOUPIR. — LES RUINES DE L'ÉGLISE

achever la bataille de la Marne. Rien que par les premiers effets de la victoire française, un coup de massue formidable a été asséné sur les forces ennemies : déjà, un front nouveau singulièrement remonté vers le nord et s'établissant « de la mer aux Vosges » peut être envisagé.

L'armée d'Amade agit dans le nord, formant la pointe supérieure du vaste croissant et visant les *communications* de l'ennemi ; l'armée Maunoury se porte sur l'Oise pour continuer *l'enserrement* de l'armée von Kluck que l'on espère pouvoir rejeter sur Compiègne et Amiens : elle y serait coincée à l'ouest du massif de Saint-Gobain. Il appartient à l'armée anglaise d'exécuter cette opération capitale : si elle se développe à temps entre Marne et Aisne, elle coupe von Kluck de von Bülow et obtient le résultat qui lui a échappé sur la Marne.

Franchet d'Espérey entre aussi dans la fissure ; mais son objectif est autre : c'est en sens contraire et *face à l'est* qu'il entreprend la poursuite de l'armée von Bülow ; s'il la rejette sur l'Est et la surprend à Reims, la grande armée allemande est coupée en deux et son centre est écrasé entre Franchet d'Espérey et Foch prolongé par de Langle de Cary. De Langle de Cary et Sarrail ont pour mission de dégager Verdun et de bousculer le Kronprinz au nord du camp retranché. Peut-être même, secondés activement par les deux armées de l'Est et débarrassés de leurs principaux adversaires, parviendront-ils à couper von Strantz hasardé dans la Woëvre ; en tout cas, ils protégeront Verdun en *étroite liaison* avec les armées Castelnau et Dubail.

Telle est la conception stratégique de la poursuite française. Mais pour passer à l'exécution, il faut compter avec les obstacles qui hérissent la route de la victoire : nous avons rappelé déjà la lassitude des troupes, la pé-

nurie des munitions, certaines lenteurs ou appréhensions dans les États-Majors ; il faut ajouter les difficultés du terrain, surtout aux abords de ce terrible massif de Saint-Gobain qui va devenir la borne redoutable de l'expansion française vers le nord. C'est là que va se produire la parade opposée par les chefs allemands ; car ceux-ci, dégrisés par le brusque contact avec la réalité, apercevant les conséquences effroyables pour l'Empire d'une défaite à fond au bout de deux mois de guerre, se sont réveillés ; ils mettent toute leur science, toute leur application, tout leur courage à se dégager de la situation où leur propre aveuglement les a précipités. Certains d'entre eux sont à la hauteur des circonstances ; ceux qui ont fléchi sont écartés. Tous savent qu'ils peuvent demander beaucoup encore au soldat allemand. Il ne s'agit, en somme, que d'échapper au désastre en reculant. A cette tâche, le commandement et les troupes peuvent suffire encore. Une seule défaite n'a pu, évidemment, anéantir l'énorme puissance de l'Empire allemand.

GÉNÉRAL VON STRANTZ

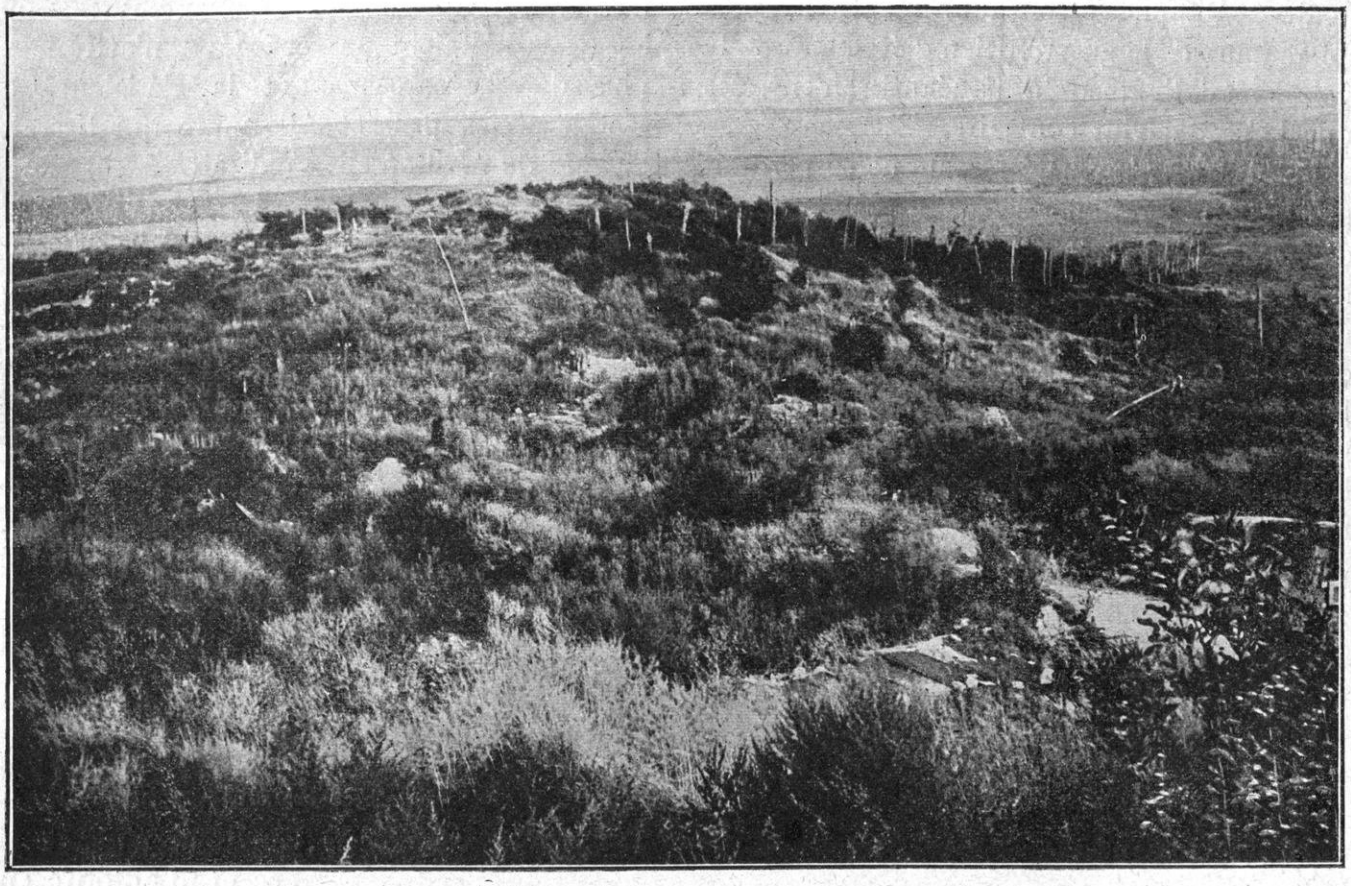
LA MANŒUVRE EN RETRAITE DANS LE CAMP ALLEMAND

Le haut commandement allemand est en présence d'une situation beaucoup plus grave que celle où s'était trouvé le général Joffre après Charleroi-les Ardennes-Morhange. Toutes les armées ayant successivement perdu pied, la situation générale stratégique était sérieusement compromise. Allait-on réagir aussi énergiquement que l'avait fait le commandement français, prendre les dispositions nécessaires pour réserver une nouvelle guerre de mouvement ; ou bien se contenterait-on de se tirer d'affaire au mieux, et consentirait-on à substituer à la guerre de mouvement une guerre de positions ?

En fait, nous savons que le haut commandement fut conduit à prendre ce dernier parti, si contraire à toutes les théories de la guerre moderne et, en particulier, aux plus récents enseignements de l'école allemande.

Beaucoup de raisons l'y poussaient : l'intérêt qu'il y avait à ne pas s'éloigner de la capitale ennemie, Paris, la puissance extraordinaire que présentait défensivement la position au nord de l'Aisne, autrement dit le massif de Laon - Saint - Gobain ; l'avantage de se maintenir à proximité du camp retranché de Verdun qui deviendrait vraisemblablement, un jour, le nœud de la guerre.

Par-dessus tout, il faut tenir compte du terrible coup moral asséné par la bataille de la Marne sur le haut Etat-Major allemand. En fait, dans les premiers jours de la retraite, il n'y eut plus de chef, ceci à la lettre, comme nous allons le voir. Tandis que la Bataille des Frontières s'était traduite chez nous par une consolidation et un raffermissement du haut commandement, la Bataille de la Marne produisait, dans le camp allemand, un effet inverse, une sorte de déliquescence.



CRAONNE. — CE QU'IL RESTE DU VILLAGE COMPLÈTEMENT DÉTRUIT

Il y avait, d'abord, des insuffisances et des faiblesses dans le haut commandement ennemi dont il est temps de dire un mot. Von Kuhl, général expérimenté et officier d'état-major accompli, les signale dans son livre : *L'Etat-Major pendant la guerre mondiale.* En premier lieu, chose incroyable, les communications entre le haut commandement et les commandements d'armée étaient tout à fait déficientes : pas de transmissions téléphoniques, des télégrammes par «radios» très insuffisants et qui, de bonne heure, furent surpris et traduits par l'ennemi détenteur du chiffre.

Le haut commandement installé à Luxembourg était beaucoup trop éloigné du front ; en fait, on ne savait rien de ce qui se passait sur les lieux ; les officiers de l'État-Major envoyés en automobiles auprès des commandements s'égaraient souvent ; en tout cas, ils perdaient le contact avec le Grand Quartier général et tranchaient parfois d'eux-mêmes les problèmes les plus délicats : d'où une grave dispersion des responsabilités. Von Kuhl dit, à propos de la mission du lieutenant-colonel Hentsch : « L'aide apportée par le lieutenant-colonel Hentsch au moment le plus critique de la bataille de la Marne, — quelle que fût sa capacité et si grand que fût le pouvoir qui lui avait été confié, — n'en fut pas moins regrettable ; il avait été envoyé sans ordres écrits d'armée en armée tout le long du front et c'est lui, en somme, qui eut entre les mains l'issue de la bataille de la Marne. »

Telles étaient les graves lacunes de ce fameux Etat-Major allemand tant vanté. Et il y en avait bien d'autres dans l'organisation des arrières, des convois, dans l'arrivée et la répartition des vivres et des munitions, dans les services de l'aviation, dans l'artillerie de campagne, etc. Ludendorff s'en explique avec franchise et rudesse. En somme, le haut commandement

avait mal appliqué son autorité, dès les premiers jours de la guerre. Rien d'étonnant de le voir s'affaiblir jusqu'à l'anéantissement, dès que le sort devint contraire.

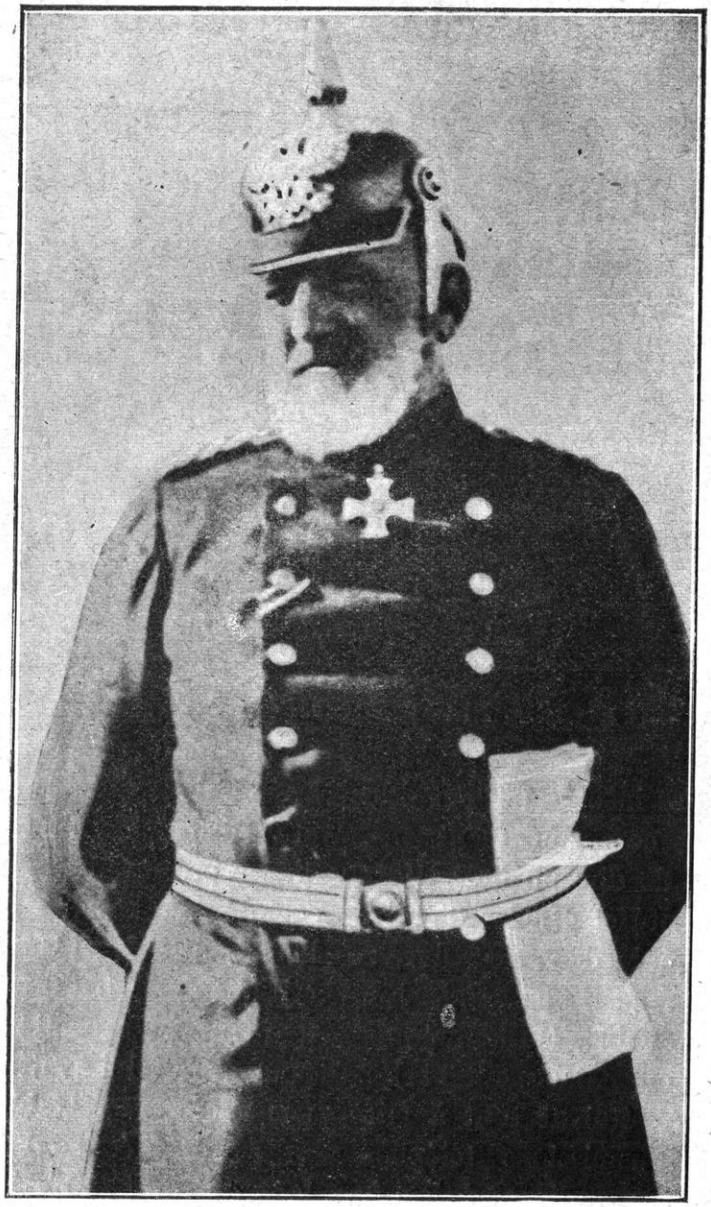
Cependant, l'autorité morale ne se perdrait pas pour des raisons de difficultés matérielles, si elle se tenait ferme et debout, capable de dominer les circonstances. On l'avait bien vu dans le camp français après la Bataille des Frontières.

Mais, dans le camp allemand, le prestige moral était lui-même atteint gravement.

Ici, un peu de psychologie est nécessaire.

LES CHEFS ALLEMANDS AU MOMENT DE LA RETRAITE

L'empereur Guillaume exerçait, en droit et en fait, les fonctions de commandant en chef. Mais, toujours ballotté entre ses terreurs et ses vanités, le « haut et puissant seigneur de la guerre » avait vite donné sa mesure. On s'habitua bientôt à ne tenir aucun compte de ses avis ; on le consultait à peine et il n'avait, le plus souvent, qu'à signer les ordres tels qu'ils lui étaient présentés ; avec des formes encore respectueuses, on le renvoyait comme une balle, de quartier général en quartier général ; ses facultés militaires, si étonnantes jadis, quand il ne s'agissait que de simples manœuvres « où les fusils n'étaient pas chargés », n'attiraient plus que le sarcasme et la dérision. Ce n'était certes pas cet Alexandre qui tirerait l'armée du péril où elle s'enlizait.



GÉNÉRAL VON HEERINGEN

Le colonel général von Moltke *junior* avait été son élu, son favori, et cela n'ajoutait rien au prestige du chef de l'État-Major général. D'après le témoignage à peu près unanime des officiers qui ont été ses amis et ses subordonnés, le général de Moltke apparaît comme un esprit pondéré, appliqué, un peu timide, dénué d'imagination, n'ayant ni accent ni autorité, en somme, un *épigone*, un *neveu*. La mécanisation des forces humaines à l'allemande devait aboutir fatalement à ce genre de choix. Ces natures d'hommes à la conscience calme et à l'échine souple finissent par arriver à tout, ne fût-ce que par la conjuration universelle qui, écartant les valeurs vraies, pousse les médiocres.

Moltke le neveu avait été réduit à ses proportions réelles, lui aussi, dès les premiers jours de la guerre, dès l'affaire de Liége. L'Allemagne avait été ulcérée de se voir arrêtée, ne fût-ce que quelques heures, par cette méprisable petite Belgique. Guillaume avait traduit ce sentiment universel avec sa grossièreté

BRANCARDIERS APPORTANT UN BLESSÉ DANS LE BOIS DE LA GRUERIE

ordinaire, quand il avait jeté publiquement à la face du commandant en chef de ses armées cette terrible apostrophe : « Eh bien, c'est donc pour arriver à cela que vous m'avez mis les Anglais sur les bras (1) ? »

On peut dire, qu'à partir de ce moment, von Moltke a les reins cassés. Ayant suivi les plans de Schlieffen, non sans les modifier à sa manière timorée et pédantesque, il se trouve empêtré dans la grandeur de cette conception dès les premiers échecs en Prusse orientale et dès les premières difficultés sur le front occidental. Il s'accroche aux lignes générales du système, mais il le détruit morceaux par morceaux. Dès qu'il laisse von Kluck agir à sa tête, tout est à vau l'eau ; car il n'y a pas deux disciplines, l'une pour les petits, l'autre pour les grands. Les défaites de Lorraine après un si brillant début, la marche de von Kluck vers le sud-est, l'échec devant Paris, l'apparition de l'armée Maunoury, tout le surprend. Il change encore une fois son plan primitif, et nous avons vu que, le 5 septembre, à la veille de la bataille de la Marne, il substitue à la manœuvre d'enveloppement une manœuvre de rupture. Même au cours de la bataille, ordres et contre-ordres s'entremêlent. Ludendorff, qui a vu von Moltke le 22 août, sans doute sous le coup de l'algarade impériale, le trouva « fatigué » (2) ; dès le 8 septembre, il est malade (peut-être plus gravement encore qu'on ne l'a dit) ; le 11, il apparaît encore dans les quartiers généraux des armées, mais il fait peine à voir : il rentre à Luxembourg et s'effondre. Le haut commandement s'effondre avec lui.

Il restait certainement au Grand Quartier général des hommes de haute capacité : le colonel von Tappen chargé des opérations, le lieutenant-colonel von Fabeck (questions du personnel et

(1) Von Stein, ancien ministre de la Guerre, *Souvenirs du temps de la Guerre*, 2e chapitre, *in fine*.

(2) *Souvenirs de guerre*. Traduction française, t. I, p. 63.

service général), le lieutenant-colonel Hentsch (informations), le major Nicolaï (renseignements). Il y avait le quartier-maître général : général major von Voigts-Rhetz, le général lieutenant Freytag-Loringhoven, etc. Mais tant de services différents, spécialisés, automatisés, ne faisaient pas un commandement ; et puis les hommes qui les dirigeaient avaient le moral profondément atteint, car c'était leur œuvre, en somme, qui s'écroulait sous leurs yeux.

C'est ici qu'il faut signaler le vice principal du haut commandement allemand. En fait, il appartenait à une collectivité anonyme ; c'était le Grand État-major et ses officiers qui commandaient et non une personnalité qualifiée et responsable. L'Autriche avait connu jadis la « guerre des conseils », maintenant c'était la « guerre des bureaux ». Tous les officiers d'état-major qui publient leurs mémoires ou leurs souvenirs parlent des chefs avec le plus parfait dédain. Hentsch, quand il va décider du sort de la Ire armée et de toute la bataille, *ne voit même pas von Kluck*, le chef ; il arrange tout avec von Kuhl, un subordonné ; de même quand il s'agit de von Hausen, de Wurtemberg et même du Kronprinz. Il est remarquable que Ludendorff prend lui-même ce ton dans ses *Mémoires*. Il reste un chef d'État-Major et c'est à ce titre qu'il le prend de haut avec tous les autres généraux, y compris Hindenburg. La conduite du Grand État-Major allemand pendant la guerre, c'est le « délire de la compétence ».

Il résulte de ces dispositions une absence constante de liaison entre le haut commandement et les chefs des armées particulières. Ce n'est pas seulement l'éloignement et les difficultés matérielles qui créent cette « interruption » dans le courant, c'est le manque de coordination morale. Les chefs d'armée finissaient par prendre le parti d'agir par eux-mêmes plutôt que de passer éternellement sous les fourches caudines de ces « jeunes présomptueux ».

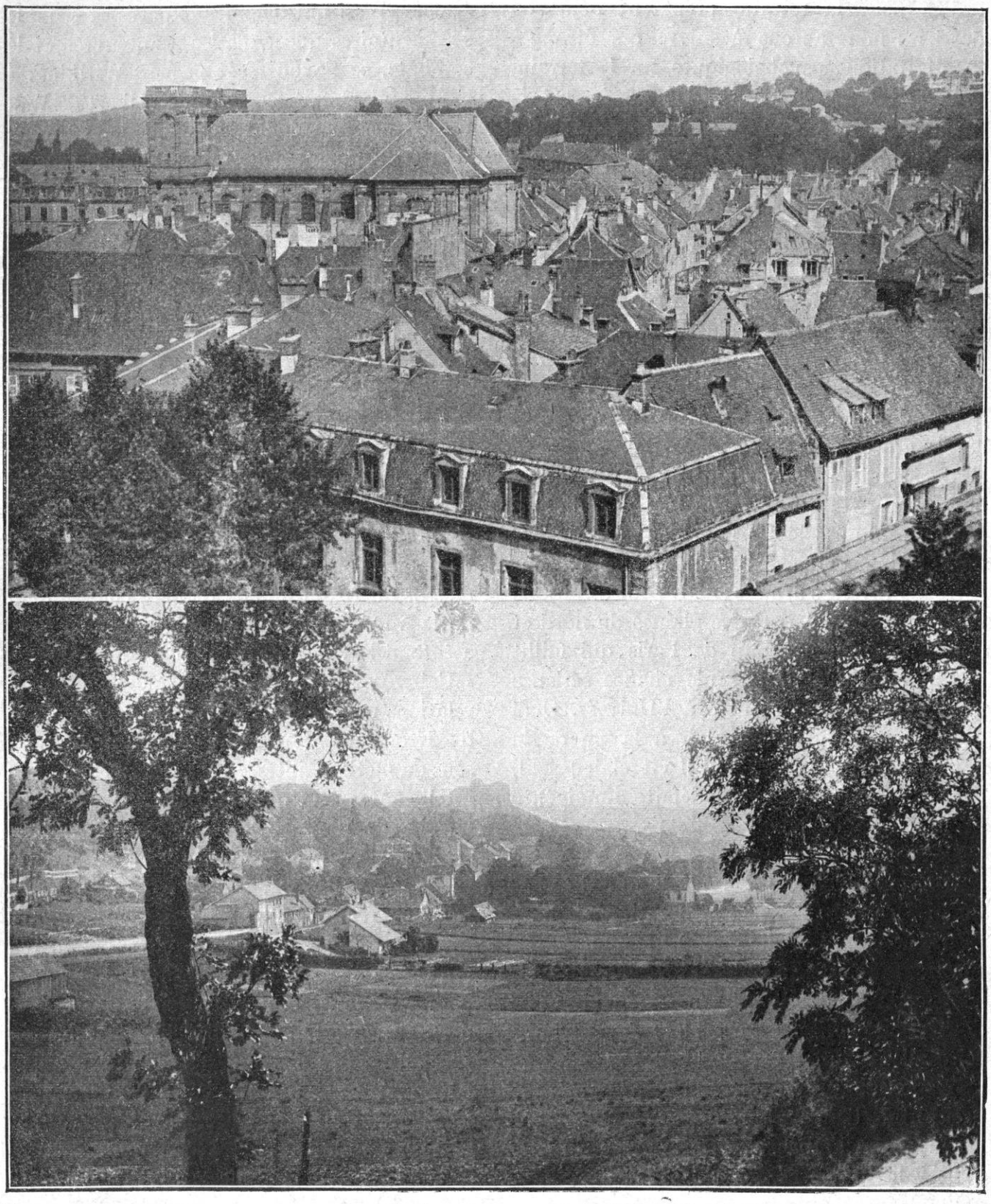
A ce sujet, von Kluck, von Bülow, von Hausen, Baumgarten-Crusius, tous s'expliquent dans les mêmes termes : en l'absence d'une haute direction générale, il n'y avait plus qu'à se « débrouiller », chacun pour son compte.

ARRIVÉE DE PRISONNIERS ALLEMANDS DANS UN VILLAGE DE LA MARNE

Or, ces commandants particuliers de chacune des armées, nous les connaissons, nous les avons vus à l'œuvre.

C'est, d'abord, von Kluck impétueux, imaginatif, ambitieux, égoïste, forcené.

Le mémoire justificatif qu'il vient de publier nous permet de pénétrer jusqu'au fond et au tréfonds de son esprit et de son âme. Farci de citations littéraires, bourré de fausse sentimentalité et d'allégations suspectes, il découvre un homme glorieux, panachard, menteur audacieusement, en un mot, le vrai reître allemand de 1914. Que de tels hommes aient pu arriver aux plus hautes charges militaires et qu'ils aient survécu moralement à une défaite dont la responsabilité leur incombe tout entière, c'est une de ces choses qui ne sont possibles qu'en Allemagne et qui servent à établir, pour l'observateur, la connexité étroite existant entre l'esprit de tromperie et le caractère national. Un peuple qui aurait le cœur droit et le coup d'œil juste n'admettrait pas une seule minute qu'un général battu par sa faute le prît d'un tel ton. Dès



BELFORT. — VUE GÉNÉRALE ET LES ABORDS DE LA VILLE

1914, von Kluck commence à « plaider ». Ses ordres pour la retraite préparent déjà son dossier : nous aurons à suivre ces étranges manifestations psychologiques sur le terrain.

Von Bülow, chef de la IIe armée, est le grand adversaire de von Kluck : de caractère plus digne, de nature plus fine et plus pondérée, il représente la vieille tradition militaire avec la tenue, les principes et la circonspection des classes élevées. Le mémoire justificatif de von Bülow respire le sang-froid et la dignité. D'après son action militaire pendant les courtes semaines de son commandement, Bülow apparaît comme un soldat averti, mais un peu hésitant, pessimiste, inquiet, appelant toujours à l'aide et peut-être aussi, grâce à sa haute situation familiale, tirant à lui la couverture. Si on l'eût cru, on eût ralenti le mouvement dès le début, on eût mieux apprécié les forces de l'adversaire, on eût plus solidement maintenu les liaisons entre les diverses armées : mais peut-être aussi se fût-on attardé dans les plaines du nord et eût-on manqué ce coup de Paris qui faillit réussir et qui était la seule chance sérieuse dans cette guerre intentée à l'Univers. Quoi qu'il en soit, Bülow vit clair à la fin de la bataille de la Marne. Seul il vit clair ; seul, il s'avoua à lui-même la défaite imminente et il sut se décrocher à temps.

Ce faisant, il se sauva lui-même et sauva en outre von Kluck. Celui-ci ne le lui pardonnera jamais. En l'absence de tout haut commandement, la première phase de la manœuvre en retraite fut confiée à Bülow et c'est lui qui, en somme, la conduisit à bonne fin. Mais, sans doute, son esprit timoré portera devant l'histoire allemande et devant l'histoire militaire, la responsabilité d'avoir enlizé la manœuvre occidentale dans la guerre des tranchées. En renonçant à l'espace, la guerre de conquêtes s'ensevelissait de ses propres mains.

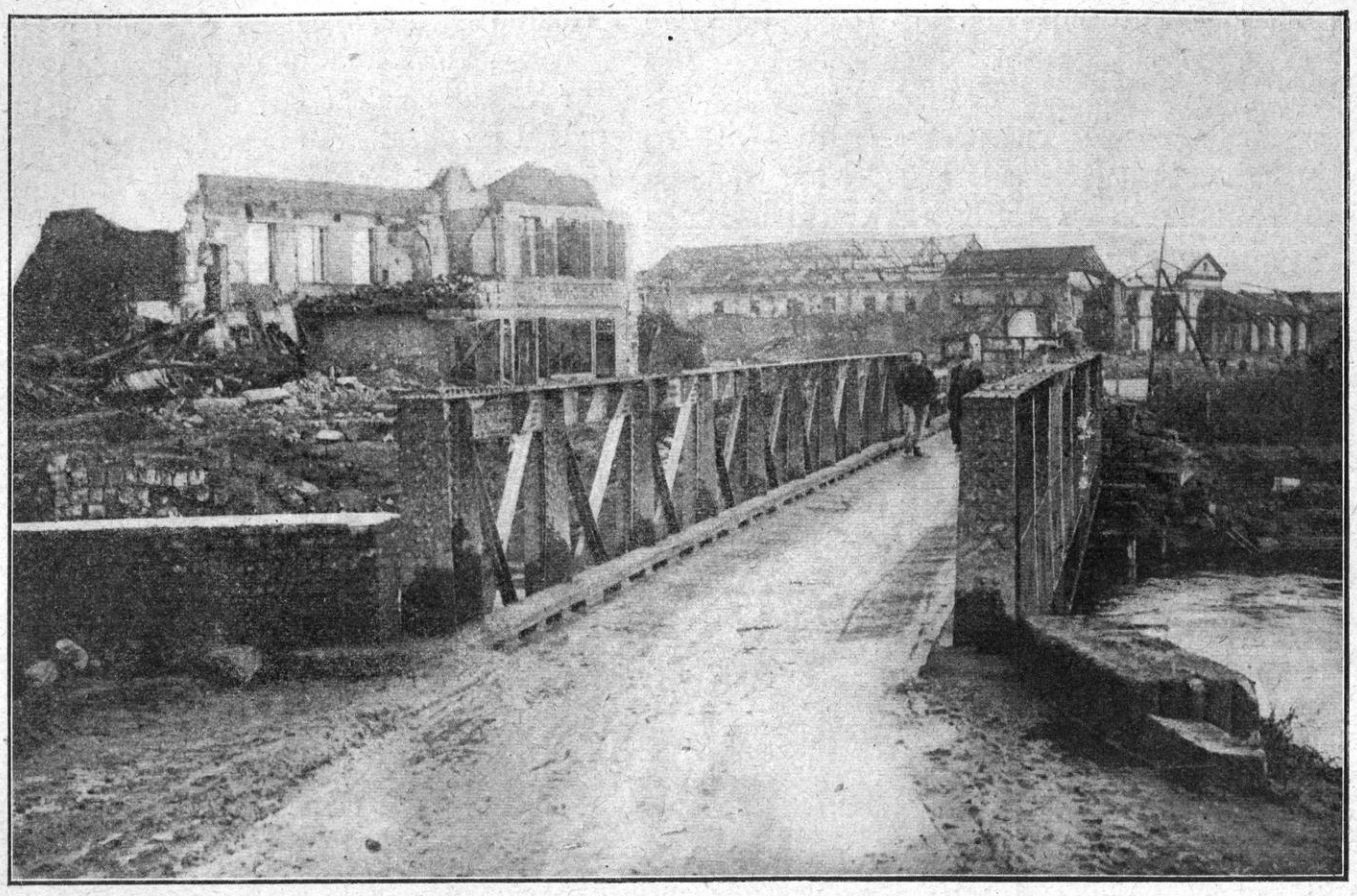
Von Hausen, qui commandait la IIIe armée — l'armée saxonne, — est un chef médiocre et un pauvre homme ; général « pas-de-chance » s'il en fut. Il a publié, lui aussi, un mémoire justificatif qui n'est qu'un reflet de celui de von Kluck. Aussi nul dans les exposés et dans les commentaires que dans les manœuvres et les combats, ce Saxon n'est pas un Witiking.

Ludendorff fait cas du prince Albert de Wurtemberg, commandant en chef de la IVe armée. Il dit, en deux mots dont il ne faut pas exagérer la portée élogieuse, « qu'il possède un tempérament militaire plus accentué que les deux autres princes héritiers ».

C'est dire ce que valent, comme commandants en chef, le Kronprinz d'Allemagne et le Kronprinz de Bavière. En fait, et de l'aveu même des plus respectueux courtisans, ces personnalités princières encombraient l'armée. Si l'autorité annoncée par de si hauts titres ne s'impose pas, elle nuit. Le même Ludendorff, après avoir porté un jugement général très sévère sur ces deux dauphins, fait patte de velours en dessinant en pied les portraits du Kronprinz commandant de la Ve armée et du Kronprinz de Bavière commandant de la VIe armée. Mais quelle hautaine ironie au fond ! Voici ce qu'il dit du premier : « J'aime particulièrement à me rappeler les relations que j'ai eues avec le quartier général du Kronprinz. Le Kronprinz avait un grand sens du métier militaire ; il posait des questions intelligentes (!) et qui témoignaient de ses connaissances. Il aimait le soldat et était plein de sollicitude pour la troupe. Il n'était pas pour la guerre, mais pour la paix. Le Kronprinz a toujours regretté de n'être pas suffisamment préparé à sa future profession d'empereur (voilà le dur revers de main !). Il s'est donné, pour cela, toute la peine possible. Il me disait que sa tâche était plus difficile que celle d'un spécialiste. (En effet !) C'est ce qu'il a exposé dans un mémoire qu'il a adressé à l'Empereur son père, et au chancelier. (Un mémoire !!) Ses manières extérieures lui ont nui ; il valait mieux que l'apparence qu'elles lui donnaient (1). »

Et voici ce que le même Ludendorff dit de

(1) T. I, p. 38.



CHAUNY. — LE VILLAGE APRÈS LE BOMBARDEMENT

l'autre Kronprinz : « Ruprecht de Bavière était soldat par devoir. Ses penchants n'avaient rien de militaire. (Voilà pour le chef maintenu quand même à la tête des armées.) Il remplissait ses hautes fonctions et ses devoirs avec un grand sérieux et appuyé sur ses excellents chefs d'État-Major, au début de la guerre le général bavarois Krafft von Dellmensingen, et à la fin, le général von Kuhl (en un mot son État-Major faisait tout) ; il sut répondre aux graves obligations auxquelles doit faire face un commandant en chef. » (Ludendorff n'ajoute pas — parce que tout le monde le sait autour de lui — que le prince de Bavière a une double responsabilité, celle des défaites dans l'Est au début de la guerre et celle des défaites dans le Nord à la fin. Si on va au fond des choses, on voit que la constitution allemande, qui forçait à ménager les princes, était une cause de faiblesse des plus graves en cas de guerre, pour le commandement des armées.)

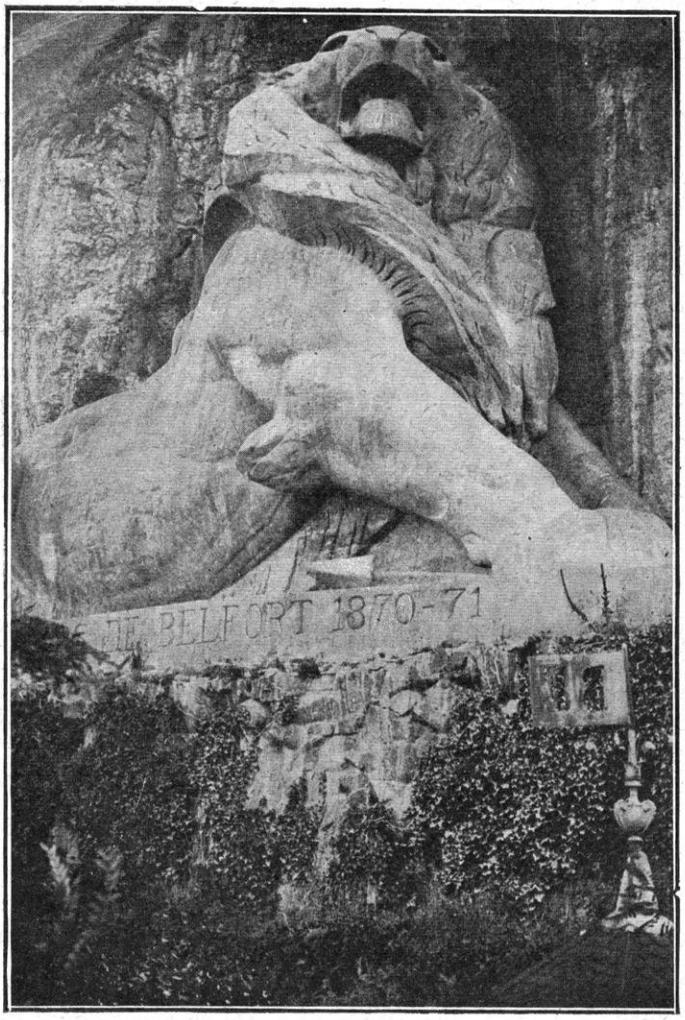
LES ORDRES POUR LA RETRAITE DANS LE CAMP ALLEMAND

Tels étaient les hommes qui, par suite de l'écroulement de von Moltke, étaient appelés à prendre les décisions les plus graves au moment où la fortune tournait sur la Marne et où l'armée allemande, vaincue, n'avait plus qu'à battre en retraite et à se dégager.

L'histoire est maintenant très abondamment renseignée sur les faits et sur les ordres concernant la retraite des armées allemandes, en raison des nombreuses publications émanant précisément de ces chefs responsables. Von Kluck, von Bülow, von Hausen, Baumgarten-Crusius, von Kuhl, von Tappen, von François, se disputant à qui mieux mieux, ont mis les moindres détails sur le tapis. Chacun plaide pour son saint : mais, en tenant compte d'une si abondante documentation, on peut dégager une interprétation suffisamment claire

et un jugement impartial. Ces publications récentes ne changent rien, en effet, aux grandes lignes que la carte et l'étude des documents nous avaient permis de tracer.

Nous avons déjà signalé la polémique qui s'est produite entre von Kluck et von Hausen d'une part, von Bülow d'autre part, sur le point de départ de la retraite. Il a été facile d'établir par l'étude des faits, que von Kluck, et von Hausen après lui, altéraient consciemment la vérité et que le premier mouvement de retraite se dessina dans la nuit du 8 au 9 et, au plus tard, dans la matinée du 9 à l'armée von Kluck; c'est à la suite de ce mouvement que le reste du front fléchit progressivement d'ouest en est. Cette donnée est confirmée par les affirmations positives du chef du bureau des opérations, von Tappen. Celui-ci déclare formellement que la Ire armée bat-t-en retraite d'abord, et il nie avec non moins d'énergie que le lieutenant-colonel Hentsch, envoyé en mission, à l'heure critique, auprès des différentes armées, ait jamais reçu, ni transmis, ni donné un ordre quelconque tendant à la retraite soit partielle, soit générale.



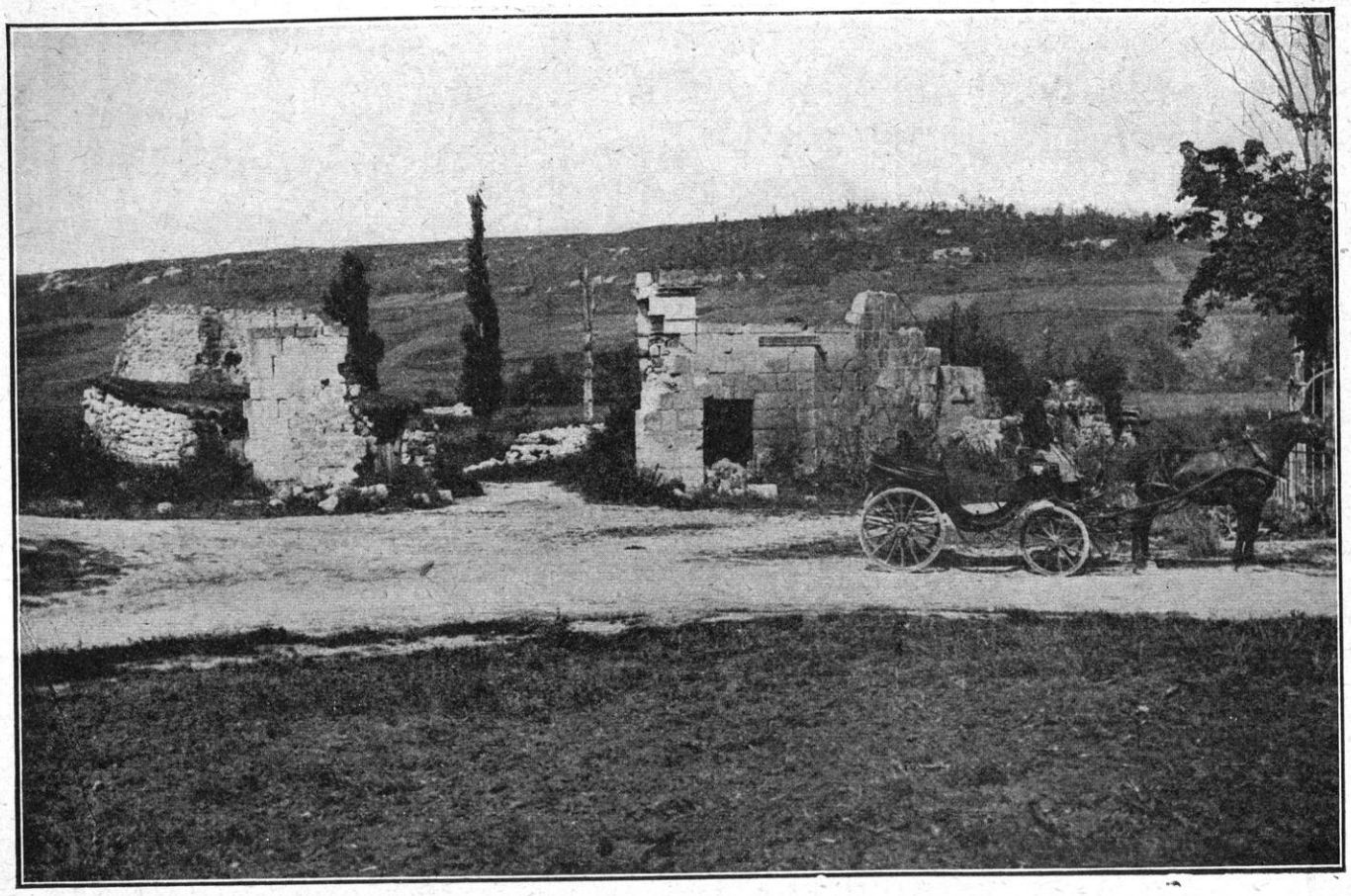
BELFORT. — LE LION DE BELFORT

Chacun des chefs agit donc selon ses vues ou ses nécessités particulières. Von Kluck notamment, selon sa manière habituelle, n'en fit qu'à sa tête, et sans souci du voisin. Si certaines des mesures prises par lui eurent des résultats heureux, comme celle qui porta trois de ses corps à droite de son armée pour sauver ses communications, d'autres la compromirent grandement et exposèrent la grande armée allemande à un danger de rupture du front qui ne fut conjuré que par d'autres mesures décidées en dehors de lui.

Venons-en donc aux faits eux-mêmes.

Dès le 8 septembre, on eut, dans toute l'armée allemande et même au Grand Quartier général, le sentiment que les choses prenaient dans leur ensemble une mauvaise tournure.

On était déjà sous une mauvaise impression produite par ce qui se passait sur le front de Lorraine et sur le front russe. La stratégie du grand Etat-Major était mise à une rude épreuve: on avait escompté une rapide traversée de la Belgique et presque sans coup férir. Or, Liége avait tenu six jours ; l'armée belge, après de beaux combats, s'était réfugiée dans Anvers, d'où elle menaçait le fameux mouvement tournant de l'aile droite allemande ; l'Angleterre entrait à fond dans la guerre. On avait envisagé comme une certitude la défaite absolue de l'armée française dès la première bataille, ce qui permettrait de se retourner à temps contre le front russe. Or, la Bataille des Frontières n'avait été rien moins que décisive ; l'armée française ne fuyait pas, elle manœuvrait et, dès le 5, elle contre-attaquait

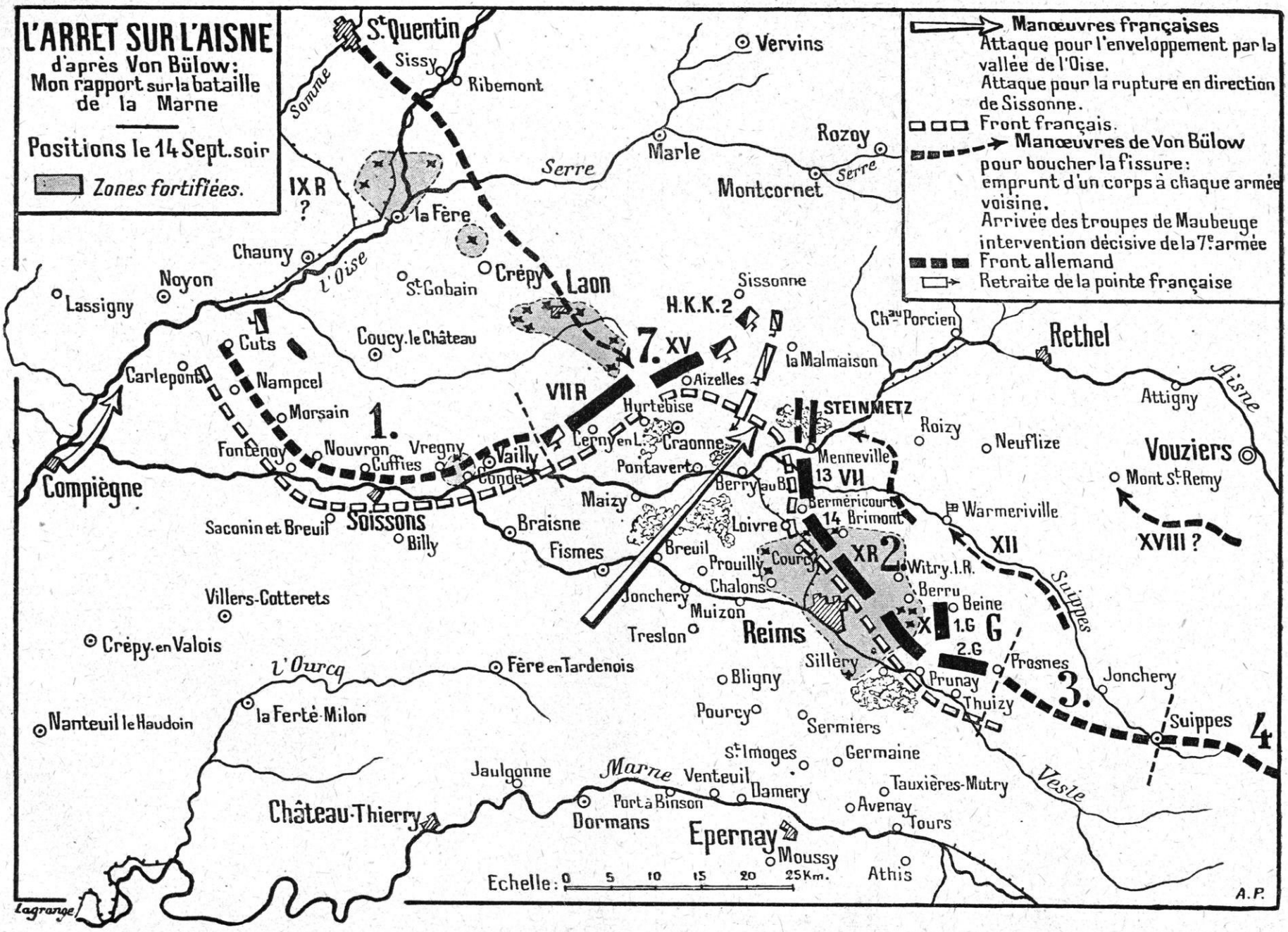


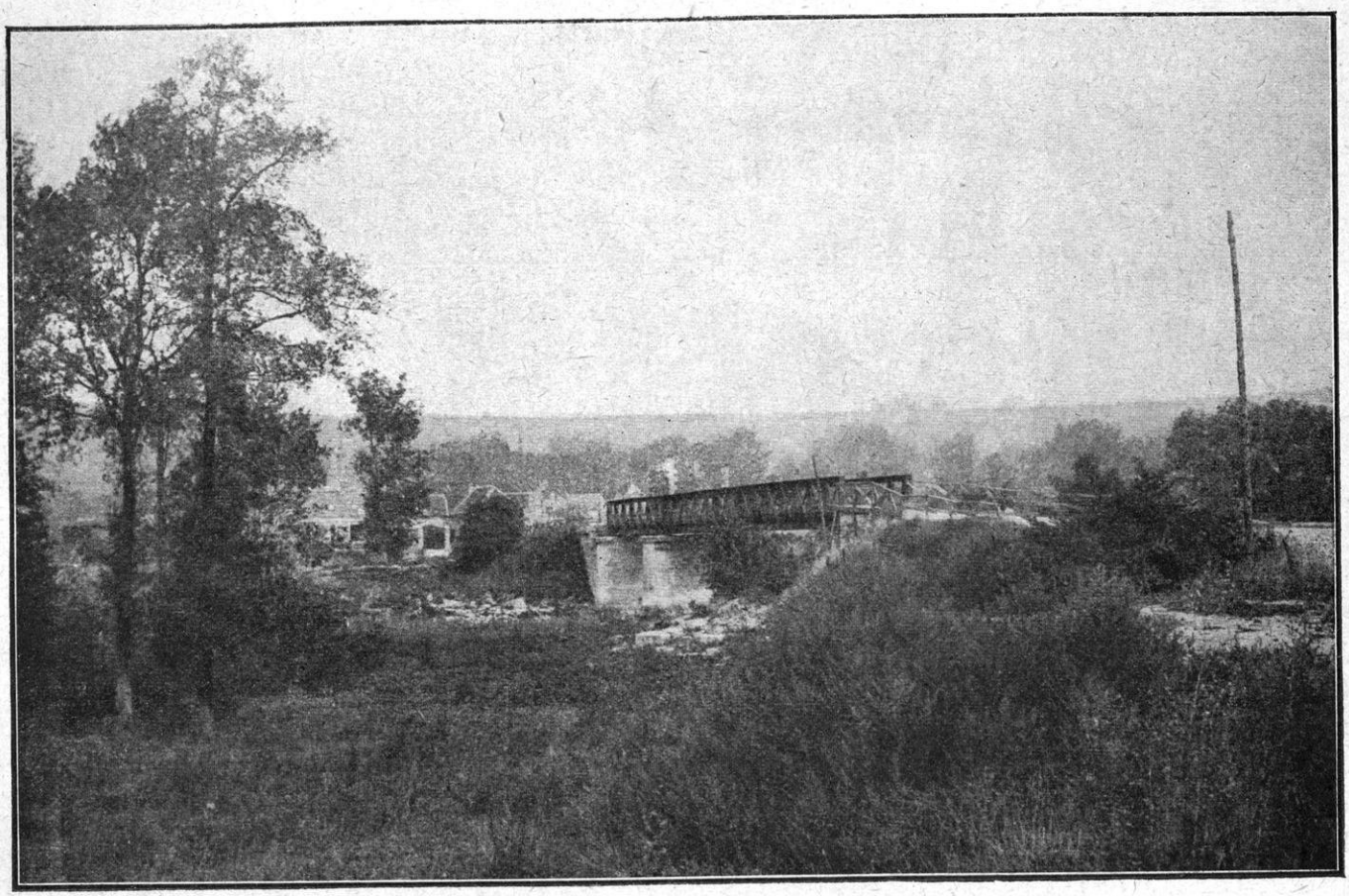
SOISSONS. — LA CRÊTE DE POMMIERS VUE DE SAINT-CRÉPIN

dans la région de Paris ; dès le 8, elle avait pris le dessus. Cependant les nouvelles de la Prusse orientale étant devenues angoissantes, on avait eu l'imprudence de retirer du front occidental d'abord *jusqu'à six corps d'armée* et, finalement, deux corps et demi qui manquèrent grandement à l'aile droite pour la terrible lutte d'ores et déjà engagée. Enfin, on avait cru à la supériorité du commandement et du soldat allemands. Maintenant, le soldat était épuisé, et les chefs désorientés se disputaient en pleine bataille ; l'union, la cohérence, sinon la volonté de vaincre, manquaient partout.

On ne pouvait croire encore à une défaite possible ; et, pourtant, il fallait bien admettre qu'on perdait du terrain et qu'une sorte de panique intime commençait à se répandre d'un bout à l'autre du front. Attendrait-on que la débandade se produisît et qu'elle entraînât un désastre définitif ?

Dès le 8 septembre, von Moltke avait donc envoyé un des officiers les plus intelligents de son Etat-Major, le lieutenant-colonel von Hentsch, avec mission de parcourir rapidement les Quartiers Généraux de toutes les armées de l'Ouest. En vue d'établir une certaine cohésion dans le mouvement de retraite, s'il venait à se produire, on lui avait indiqué Soissons comme direction générale. C'était déjà comme un aveu latent de la défaite. Mais, en même temps on prescrivait au lieutenant-colonel Hentsch de s'opposer à toute idée de recul. Ainsi, il y avait, dans ces prescriptions, une contradiction fondamentale. C'est cette imprécision voulue qui permit, par la suite, aux défenseurs du Grand Quartier général d'affirmer : « 1° qu'aucun pouvoir positif n'avait été donné au lieutenant-colonel Hentsch ; 2° que celui-ci n'avait reçu ni donné aucun ordre écrit ; 3° qu'un ordre quelconque de retraite n'avait jamais été donné par le Grand Quartier


L'ARRET SUR L'AISNE
d'après Von Bülow:
Mon rapport sur la bataille de la Marne
Positions le 14 Sept. soir
Zones fortifiées.
Manœuvres françaises
Attaque pour l'enveloppement par la vallée de l'Oise.
Attaque pour la rupture en direction de Sissonne.
Front français.
Manœuvres de Von Bülow pour boucher la fissure:
emprunt d'un corps à chaque armée voisine.
Arrivée des troupes de Maubeuge intervention décisive de la 7e armée
Front allemand
Retraite de la pointe française
St Quentin
Sissy
Ribemont
Somme
Vervins
Rozoy
Marle
Serre
Montcornet
IX R
?
la Fère
Chauny
Noyon
Lassigny
l'Oise
St Gobain
Crépy
Laon
Sissonne
H.K.K. 2
Ch au Porcien
Rethel
Coucy le Château
7. XV
la Malmaison
Cuts
Carlepont
Nampcel
Morsain
Aizelles
VII R
Hurtebise
STEINMETZ
Attigny
Aisne
Roizy
Neuflize
Vouziers
Fontenoy
Nouvron
Vregny
Cuffies
Vailly
Condé
Cerny en L.
Craonne
Pontavert
Menneville
13 VII
Mont St Remy
Compiègne
1.
Berry au B.
Bermericourt
14 Brimont
Warmeriville
Maizy
Saconin et Breuil
Soissons
Billy
Braisne
Loivre
XII
XVIII ?
Fismes
Breuil
Prouilly
Courcy
XR 2
Witry l.R.
Suippes
Villers-Cotterets
Chalons
Berru
Jonchery
Muizon
Beine
Treslon
Reims
1.G
G
2.G
Crépy en Valois
l'Ourcq
Fère en Tardenois
Sillery
Prosnes
Jonchery
Bligny
Prunay
Thuizy
Nanteuil le Haudoin
la Ferté Milon
Pourcy
Sermiers
3.
Suippes
4
St Imoges
Germaine
Jaulgonne
Marne
Venteuil
Damery
Tauxières-Mutry
Vesle
Port à Binson
Avenay
Dormans
Château-Thierry
Epernay
Tours
Moussy
Athis
Echelle: 0 5 10 15 20 25 Km.
Lagrange
A.P.



LE PONT SUR L'AISNE A ŒUILLY

général (1) ». Tout cela est exact : mais ce sont de ces réticences purement formelles qui ne trompent que ceux qui veulent être trompés.

Hentsch commence par la Ire armée. Il constate que la retraite est déjà commencée ; il aborde le général von Kuhl, chef d'Etat-Major de von Kluck, et *sans même se mettre à la recherche de von Kluck*, tant les Etats-Majors se sentaient tout-puissants, il fait connaître ses instructions. Von Kuhl fait quelques objections. Mais il est trop heureux d'interpréter les observations de von Hentsch comme un ordre. Nous savons, qu'en fait, le recul était déjà commencé.

Von Kluck, averti quelque temps après, ne fait non plus aucune objection ; il ne modifie rien, et ne prend même pas la peine de se renseigner auprès du Grand Quartier général. Confiant dans la force qu'il avait amassée sur sa droite, il avait entrepris d'établir son crochet défensif sur le Clignon : ainsi il s'éloignait de plus en plus de la IIe armée. Cette nécessité où il se trouve de se décrocher, il l'a constatée lui-même dans un radio du 9 septembre à 11 heures 30, radio traduit par le bureau des renseignements français et que von Kluck se garde bien de viser dans son mémoire apologétique ; mais nous tenons là le *confitentem reum* :

« *Ire armée à Grand Quartier général et à IIe armée*, 9 septembre, 11 h. 30. — L'aile gauche de la Ire armée se retire par Crouy, Coulomb, jusqu'à Montigny (sud-est de Mareuil), Gandelu (2 kilomètres de Beaumetz). Le IIe corps de cavalerie couvre ce mouvement contre l'ennemi qui passe à Charly en l'attaquant partout où il se pourra. »

C'est bien la retraite commencée, et cela *avant 11 heures du matin*. D'une manière générale, cette retraite est ordonnée en direc-

(1) Von Tappen, *loc. cit.*, p. 24.

tion de Compiègne, Soissons, Chauny, c'est-à-dire un peu à l'ouest. Von Kluck se sent fort de ce côté; il compte sur le concours des nouvelles troupes qui descendent de Maubeuge pour consolider encore sa droite. En fait, il s'expose grandement si l'armée anglaise emboîte le pas et le rejette sur l'Oise, la Somme et Amiens.

Voici, maintenant, les explications et les ordres émanant de von Kluck lui-même. Ils nous permettront de préciser ce qui fut ordonné pour le recul de la Ire armée : « On ne pouvait plus douter de la nécessité de la retraite commandée après les instructions de la direction suprême. (Nous avons dit ce qu'il y a d'exact dans cette allégation.) Le général pensait qu'il y avait lieu de compter sur les suites de son offensive victorieuse sur la gauche de Maunoury. Mais telle n'était pas l'opinion de l'officier d'Etat-Major muni des pleins pouvoirs du Haut Commandement (*sic*). Le trou entre les deux armées de l'Ouest devenait béant ; le flanc et l'arrière de la Ire armée étaient à découvert tandis que la situation de la IIe armée s'améliorait par sa retraite vers le nord. En admettant que les succès contre Maunoury s'affirmassent les jours suivants, la déformation du front, le nouveau groupement des corps, la difficulté des approvisionnements en munitions et en vivres, la position des convois, les liaisons et toutes les autres mesures à prendre permettaient à l'armée anglaise et à la gauche de Franchet d'Espérey de tomber sur le flanc et dans le dos de la Ire armée parvenue à la limite de ce qu'elle pouvait donner. Alors celle-ci, à moins de faute grossière de la part de l'ennemi, *serait chassée sur Dieppe ou, dans l'hypothèse la plus favorable, sur Amiens* (1)... Les choses eussent été bien différentes si les deux ou trois corps d'armée attendus de Lorraine et d'Alsace (armée von Heeringen) étaient arrivés à temps pour renforcer la grande offensive du front ouest et remplir les vides. Ainsi soutenue, la Ire armée aurait fait une retraite tranquille en assurant sa liaison avec les autres armées par Soissons. Il n'en fut pas ainsi et le commandant en chef de la Ire armée, conscient de cette situation bouleversée de fond en comble, donna l'ordre de la retraite en direction de Compiègne, Soissons. »

Von Kluck insère ici ses deux ordres généraux pour la retraite datés de Mareuil, l'un à 2 heures de l'après-midi, *le* 9, et l'autre à 8 h. 15 du soir, *le même jour*. On remarquera que ces ordres sont postérieurs à l'ordre de Bülow de 11 heures du matin : mais ils affectent de ne pas tenir compte du radio envoyé à 11 heures et des mouvements accomplis dès avant midi :

ORDRES DE LA RETRAITE POUR L'ARMÉE VON KLUCK :

« La situation de la IIe armée exige (cette allégation est pour le plaidoyer), exige la reprise de cette armée derrière la Marne des deux côtés d'Épernay. Par ordre du commandement suprême (nous savons qu'il n'y eut aucun ordre de cette nature, tout au plus une indication *verbale* de von Hentsch) la Ire armée est reportée en direction générale Soissons pour couvrir le flanc de l'armée. A Saint-Quentin, une nouvelle armée allemande sera reconstituée. Les mouvements de la Ire armée commenceront aujourd'hui même (ils sont commencés déjà). En général, l'aile gauche sous le général von Linsingen (IIe corps), y compris les groupes du général von Lochow (IIIe corps) reculera d'abord derrière la ligne Montigny-l'Allier-Brumetz. Le groupe du général Sixt von Armin (IVe corps) participera à ce mouvement suivant la situation du combat jusque derrière le secteur Antilly-Mareuil. Le mouvement d'attaque du général von Quast ne sera pas poursuivi plus qu'il ne lui sera nécessaire pour se dégager de l'ennemi, de manière à assurer la coopération avec le mouvement des autres armées. »

Signé : VON KLUCK.

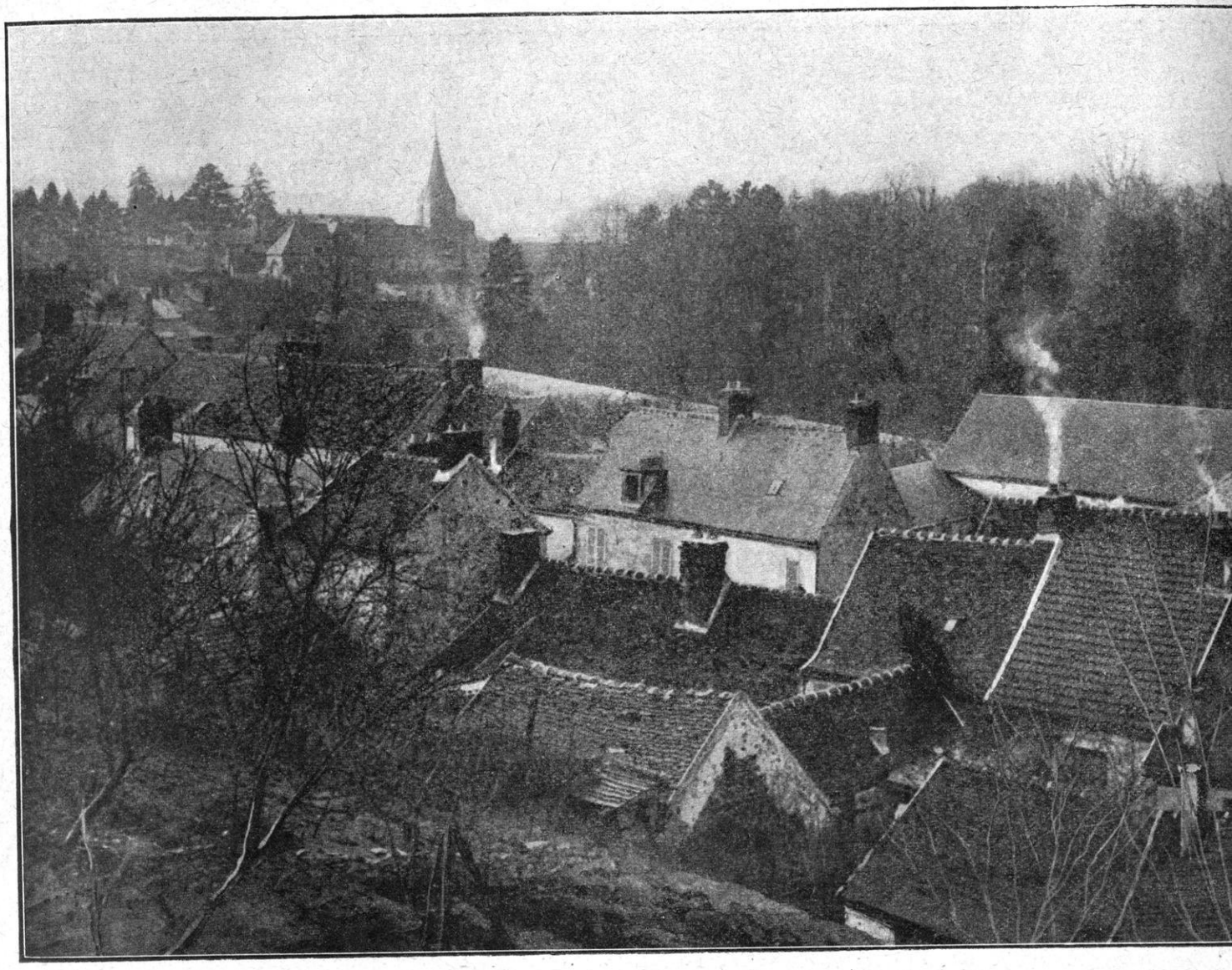
(1) C'est nous qui soulignons.

LE FORT DE LA MALMAISON

L'ordre du même jour à 8 h. 15 du soir donnait les directions suivantes pour le lendemain 10 :

« L'aile droite de l'armée avance victorieusement en direction de Nanteuil-le-Haudouin (en vue du plaidoyer). De l'aile gauche, la 5e division d'infanterie attaque, avec le IIe corps de cavalerie, l'ennemi s'avançant sur Nanteuil-sur-Marne, Nogent-l'Artaud (on est en pleine retraite et on donne au mouvement l'apparence d'une offensive ; toujours le dossier). Sur l'ordre du commandement suprême, la Ire armée est reportée en direction de Soissons et Ouest, derrière l'Aisne, pour couvrir le flanc de l'armée, la IIe armée étant ramenée en arrière à droite et à gauche d'Epernay. Je félicite les troupes de la Ire armée pour le dévouement et les réalisations extraordinaires de l'offensive en cours (et on est en retraite depuis deux jours !).

« L'armée continuera le mouvement ordonné, partant des lignes actuelles aujourd'hui même : — le gros jusqu'à la ligne Gondreville et au nord, au sud-est de Crépy-en-Valois, La Ferté-Milon et en amont de la ligne de l'Ourcq. — Aile gauche de l'armée sous les ordres du général von Linsingen à l'est de l'Ourcq en direction de la Ferté-Milon, de concert avec l'aile droite sur la route La Ferté-Milon-Villers-Cotterets-7 kilomètres nord de Villers-Cotterets. — Groupe général Sixt von Arnim sur la route Antilly, Vauciennes, Taillefontaine, Attichy. — Groupe général von Quast à l'ouest du groupe précédent ; — IIe corps de cavalerie et brigade Kraewel couvriront la retraite sur le flanc gauche. — La 4e division de cavalerie a reçu des ordres pour occuper en passant les ponts depuis Compiègne jusqu'à Soissons. — La brigade de réserve von Lepel (troupe fraîche qui vient d'arriver de Bruxelles) et les brigades mêlées de la 11e landwehr, von der Schulenburg, mar-



NANTEUIL-LE

cheront sur Compiègne et Vic avec la même mission. L'adversaire devra être arrêté par la destruction des routes et des passages de l'Ourcq supérieur seulement par des arrière-gardes.

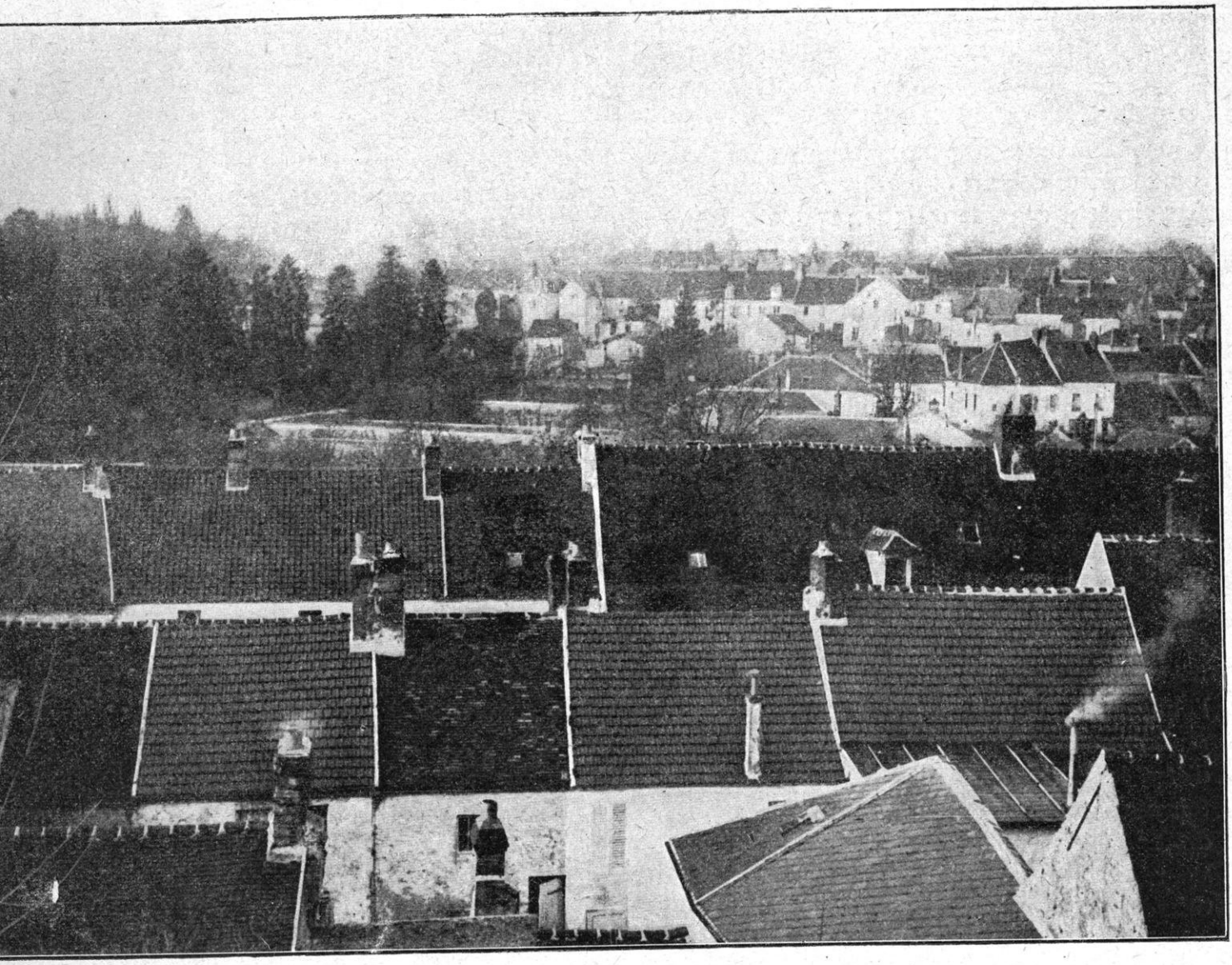
« Premier régiment nº 18 devra être envoyé au préalable autant que possible avec des voitures.

« Pour l'ordonnancement des corps, les ordres seront envoyés demain. Quartier Général de l'armée, aujourd'hui La Ferté-Milon.

Signé : VON KLUCK. »

Ces ordres donnés, la retraite se fit avec un avantage incontestable et que reconnaît von Kluck lui-même à travers la zone boisée de Villers-Cotterets. La cavalerie de von der Marwitz renforcée par la brigade Krœwel et par la 5e division d'infanterie, couvrait le flanc gauche de l'armée, le plus exposé, et les deux brigades de réserve le flanc droit autour de Compiègne, la 4e division de cavalerie gardant les ponts de l'Aisne.

Von Kluck transporta son grand quartier général au château de Cœuvres-Valsery. Tous les chefs furent mandés pour régler les mouvements, reformer les unités, envoyer les convois au nord de l'Aisne et commencer à construire des lignes de tranchées. Nous avons dit à quel



VUE GÉNÉRALE

point le soldat était épuisé, découragé, effondré. Il se traînait plutôt qu'il ne marchait. L'approche de la cavalerie française le forçait à hâter le pas. Mais, souvent, il succombait sur les chemins.

Nous dirons bientôt la fin et les conséquences de la retraite à l'armée von Kluck.

Il faut voir d'abord quels sont les ordres donnés dans les autres armées.

LA RETRAITE DE LA IIe ARMEE. BULOW CHEF DU GROUPE DE L'OUEST

Quand, poursuivant sa tournée, le lieutenant-colonel von Hentsch arriva à la IIe armée, il trouva les dispositions infiniment plus résignées qu'à la Ire armée. Bülow n'avait pas à se louer de von Kluck : à l'heure de la mise en place des armées, celui-ci avait marché de l'avant pour lui ravir le succès ; il avait attaqué sans le prévenir et il l'avait découvert à double reprise sur leur liaison commune, uniquement pour renforcer avec une exagération dangereuse sa propre droite et parer n'importe à quel prix à la surprise de l'Ourcq.

Von Bülow avait donc des raisons d'être mécontent : mais il envisageait la situation avec sang-froid et voyait très nettement que si lui-même et von Kluck s'attardaient sur le terrain, le péril allait grandir à vue d'œil.

Il télégraphiait à sa division de cavalerie, le 9 septembre à 11 heures : « Quatre longues colonnes ennemies marchent vers la Marne. Les têtes sont dans la matinée à Nanteuil-Citry, Pavant, Nogent-l'Artaud (front de 6 kilomètres de part et d'autre de Charly). La IIe armée prépare la retraite ; l'aile droite sur Damery (ouest d'Épernay). »

« A partir de ce moment, dit von Bülow dans son rapport, il ne resta chez moi aucun doute que la retraite de la Ire armée était rendue inévitable par la situation tactique et stratégique et que, de son côté, la IIe armée se trouvait dans l'obligation de se replier pour éviter d'être complètement tournée par son flanc droit. D'accord avec le représentant du Grand Quartier général (lieutenant-colonel von Hentsch), j'étais dans la conviction que, maintenant, le devoir primordial de la IIe armée était d'appuyer la Ire armée au nord de la Marne et de lui offrir là de nouveau la possibilité de *faire sa jonction avec l'aile droite de la IIe armée en direction de Fismes.*

« Cette décision, si pénible qu'il fût de la prendre pour le commandant d'une IIe armée jusqu'alors partout victorieuse, permettrait seule de déjouer encore à temps le plan évident du commandement français, savoir l'enveloppement de l'aile droite de l'armée allemande après séparation et anéantissement de la Ire armée et de procurer la possibilité de reconstituer, en peu de jours, sur l'Aisne, *avec l'aide de la VIIe armée qui approchait,* un nouveau front d'armées continu. »

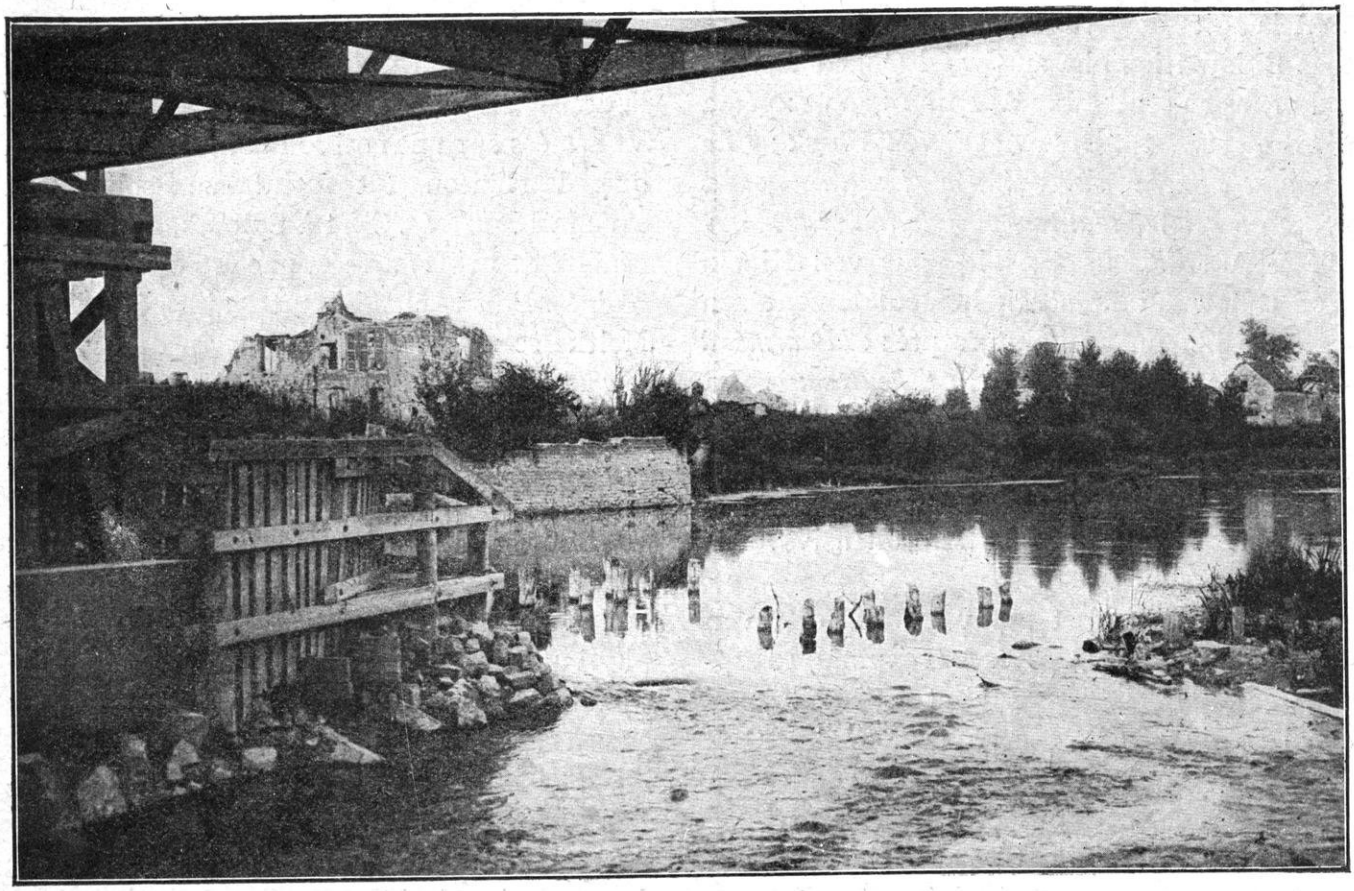
Cette citation textuelle permet d'affirmer que c'est Bülow qui a vu clair et que, en agissant rapidement, il a sauvé l'armée allemande d'un désastre. On y trouve le schéma de la grande retraite : à savoir le recul derrière l'Aisne, le raccourcissement du front, la protection mutuelle des deux armées de l'Ouest par le fait seul de leur repli, enfin la consolidation par l'arrivée prochaine de la VIIe armée, von Heeringen. Ces mesures s'opposèrent opportunément à la manœuvre de rupture tentée par Joffre entre la Ire et la IIe armées allemandes.

LE GÉNÉRAL VON QUAST

Nous avons dit comment s'opéra le décrochement à la IIe armée à partir du 9 après-midi, comment il fut arrêté un instant pour appuyer une reprise d'offensive le 9 au soir et le 10 au matin par les armées du centre, et comment il suivit son cours, selon la pensée directrice dictée par von Bülow à défaut d'ordre du Grand Quartier général.

Voici le récit officiel et les ordres de la IIe armée à ce sujet :

« Dans le rapport du 10 septembre sur les opérations du 9, on signalait encore une fois au Grand Quartier général : « D'accord avec Hentsch, la situation est jugée comme suit : « Retraite de la Ire armée derrière l'Aisne,



LES BORDS DE L'AISNE A BERRY-AU-BAC

commandée par situation stratégique et tactique. IIe armée doit appuyer Ire armée au nord de la Marne, faute de quoi aile droite des armées sera enfoncée et enveloppée. IIe armée atteindra aujourd'hui la ligne Dormans-Avize avec de fortes arrière-gardes au sud de la Marne. Près d'Avize, jonction avec la IIIe armée ».

Le Grand Quartier général ne donnait toujours pas signe de vie. Nous savons, par le rapport de von Tappen, chef du bureau des opérations, quelque chose de ce qui s'y passait : « La nouvelle que l'aile droite de la IIe armée était ramenée en arrière et que l'ennemi avait pris la poursuite, parvint le 9 septembre au Grand Quartier général. Mais on n'avait pas encore une vue nette et complète de la situation.

« A tout hasard, des ordres furent libellés immédiatement pour un mouvement éventuel de recul de l'aile droite, de façon à ne pas perdre une minute si l'envoi de ces ordres devenait nécessaire. Mais des nouvelles contradictoires arrivaient et l'on ne crut pas, le 9 septembre, qu'il y avait lieu de battre en retraite ; *la question ne se posait pas encore* (le 9 au soir !). Au contraire, on décida une offensive par la IVeet la Ve armée et, si possible, par la IIIe armée pour le 10 au matin (offensive que nous avons racontée ci-dessus). La situation se trouvant tendue à l'extrême des deux côtés, on pensait encore que celui qui persévérerait emporterait le succès. »

Mais le retour du lieutenant-colonel Hentsch, le 10 à midi, et la défaite du Kronprinz et du duc de Wurtemberg dans la matinée du 10, arrachèrent le Grand Quartier général à ses irrésolutions : « La cause de toute la retraite, ajoute von Tappen, c'est que la Ire armée, en retirant le IXe corps, avait ouvert une brèche entre la Ire et la IIe armée. » (C'est ce que nous avons expliqué surabondamment, d'après la lecture de la carte et l'exposé des faits.)

A la suite de cette constatation, la thèse de von Bülow triompha au Grand Quartier général et, le 10 septembre à 1 h. 15, on expédia l'ordre suivant à Bülow et à von Kluck : « *La Ire armée sera subordonnée jusqu'à nouvel ordre au commandant en chef de la IIe armée.* » C'était un dessous terrible pour von Kluck. Von Bülow lui fit sentir immédiatement son autorité par un radio intercepté : « *IIe armée à Ire armée, 10 septembre, 14 heures* : « La Ire armée m'est subordonnée. Où se trouve-t-elle le 10? Situations et forces de l'ennemi qui se trouvent en face d'elle? Quand la Ire armée sera-t-elle en état de reprendre offensive? Réponse immédiate. »

Ce à quoi, de fort mauvaise humeur, von Kluck répond : « *Ire armée à IIe armée, 10 septembre* : — La Ire armée s'est retirée aujourd'hui jusqu'au nord des forêts de Villers-Cotterets. Aucun renseignement sur l'ennemi à l'ouest de l'Ourcq inférieure. Jusqu'à présent, l'ennemi débouche de Château-Thierry. Mon armée est fortement épuisée et mise en désordre par ces cinq jours de combats ininterrompus et par la retraite *qui a été ordonnée*. Elle ne sera prête à reprendre l'offensive que le 12 septembre au plus tôt. »

On crut que la présence personnelle du commandant en chef mettrait un peu d'ordre et de méthode dans une situation si tendue.

De Moltke se traînait. On le poussa dans une automobile et il dut partir, le 11 septembre au matin. Ce fut la tournée du désespoir. Elle commence par la Ve armée où le Kronprinz, n'étant pas encore talonné par l'armée Sarrail, affirme qu'il tiendra.

L'état-major de la IVe armée (duc de Wurtemberg) déclare aussi qu'il peut lutter encore.

A la IIIe armée, on trouve von Hausen et son premier officier d'état-major, alités, malades, abattus par la défaite : la IIIe armée ne peut plus tenir le vaste front qu'elle occupe.

Von Moltke connaissait la situation à la Ire armée et à la IIe armée : il prit donc tout de suite son parti. Laissons parler son compagnon de route, von Tappen :

« Eu égard à la situation de la Ire et de la IIe armée, il fallut bien, le cœur gros, prendre la décision de ramener en arrière les IIIe, IVe et Ve armées sur une position commune, de façon que la liaison fût maintenue solidement avec la IIe armée. C'est à Suippes, au quartier général de la IIIe armée, que les ordres furent rédigés. Puis le chef d'État-Major général von Moltke se rendit à Reims auprès de von Bülow et, à la suite de l'entretien de ces deux chefs, les mesures prises furent pleinement confirmées. La douloureuse odyssée était accomplie.

« Dans la nuit, le colonel-général von Moltke rentra au Grand Quartier général à Luxembourg. Il était gravement malade. Les efforts physiques et moraux de cette journée mirent le comble à ses maux et il succomba à la tâche que sa santé ne pouvait plus supporter. »

Coïncidence étrange de la défaillance physique et de l'anéantissement moral !

Voici donc von Bülow chef général des deux armées de l'Ouest. Il envoie immédiatement un officier de liaison aux quartiers généraux de la IVe et de la Ve armée pour leur faire part de son système de retraite et pour déterminer avec eux les ordres les concernant et qui n'avaient pu être joints aux instructions du 11 septembre :

« Ce qui importe avant tout, c'est de maintenir la liaison entre toutes les armées, de façon à ne laisser nulle prise aux tentatives de rupture visées par l'ennemi. »

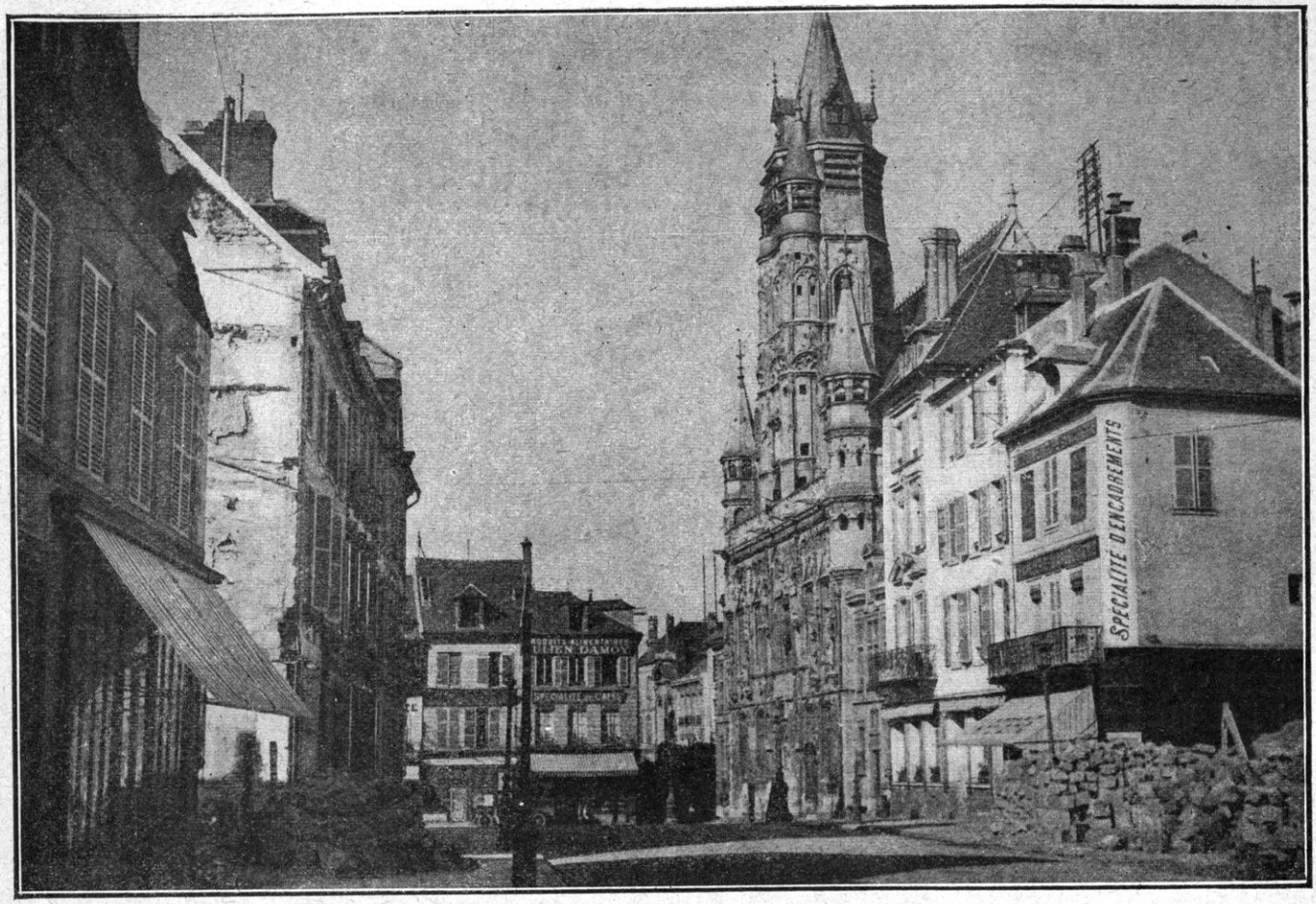
Voici, dans leur suite logique, les ordres destinés à parer à ce danger imminent, et qui se suivent à partir de l'heure où Bülow a pris le double commandement :

« *10 septembre*, 5 h. 45. — IIe armée se retirera derrière la Vesle, aile gauche à Thuizy.

« Ire armée recevra instructions de la IIe armée.

« IIIe armée, en liaison avec la IIe armée, tiendra ligne Mourmelon-le-Petit-Francheville (sud-est de la Marne).

« IVe armée, en liaison avec IIIe armée au nord



COMPIÈGNE. — L'HOTEL DE VILLE

du canal de la Marne au Rhin jusqu'aux environs de Revigny.

« Ve armée restera sur positions conquises.

« Ve corps d'armée et réserve générale de Metz sont affectés à l'attaque des forts de Troyon, Paroches et Camp des Romains.

« *Les positions atteintes par les armées devront être fortifiées et défendues.*

« Les premières fractions de la *VIIe armée* (XVe corps actif et VIIe corps de réserve) atteindront, vers le 12 septembre, à midi, la région de Saint-Quentin-Sissy. »

On voit, à ces ordres, que, malgré l'échec du Kronprinz et du duc de Wurtemberg, le 10 au matin, on croit pouvoir tenir encore dans la région de la Vaux-Marie et pouvoir continuer le siège de l'enceinte de Verdun par le sud; qu'on attend avec confiance l'arrivée de von Heeringen dans la région de Saint-Quentin, de façon à consolider la ligne de la Vesle, et non pas celle de l'Aisne. On voit enfin que le projet d'enterrer les armées se fait jour déjà, puisqu'il s'agit désormais de *positions* qui devront être *fortifiées et défendues.*

Dès le 11, on apprit par les reconnaissances d'avions que les armées Franchet d'Espérey et Foch cherchaient à percer en face de la IIIe armée.

On libella alors, avec von Moltke, à Reims dans l'après-midi du 11 septembre, les derniers ordres signés par celui-ci :

« *Des renseignements sûrs permettent de prévoir que l'adversaire envisage une attaque avec de très grandes forces contre l'aile gauche de la* IIe *et contre la* IIIe *armée.*

« *Sa Majesté ordonne en conséquence* :

« *Devront atteindre* :

« IIIe *armée : la ligne de Thuizy (exclu) Suippes (exclu).*

« IVe *armée : la ligne Suippes (inclus) Sainte-Menehould (exclu).*

« Ve *armée : Sainte-Menehould (inclus) et à l'est.*

« Les lignes atteintes devront être organisées et tenues. Dans la marche en arrière, les armées devront assurer la liaison de leurs ailes. »

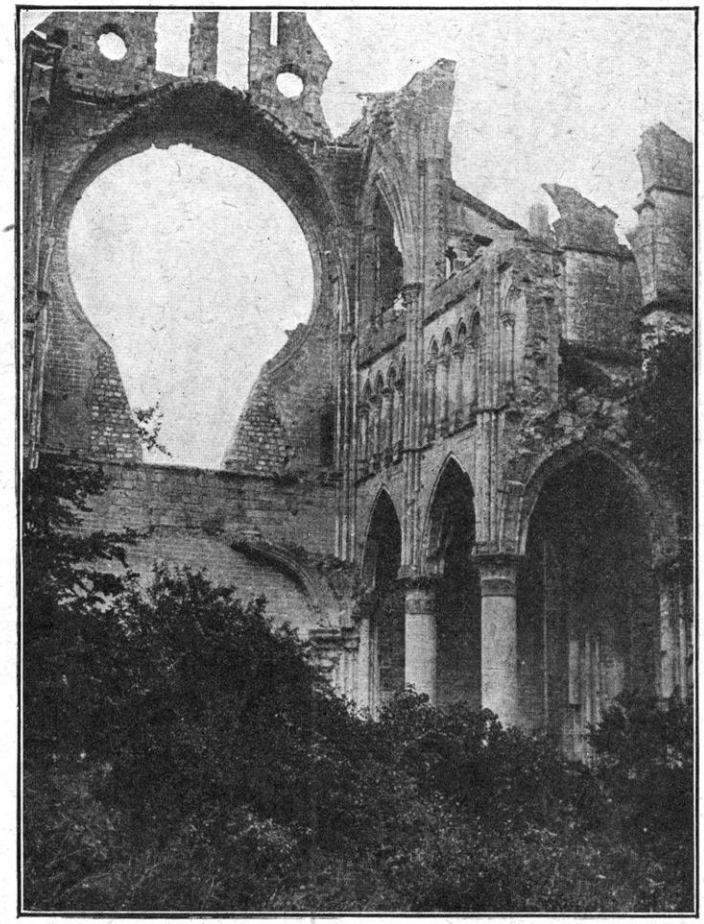
Signé : VON MOLTKE.

Déjà, il était évident qu'on ne pourrait plus tenir ni du côté de Revigny ni au sud de Verdun. Le front remontait jusqu'à la ligne de Sainte-Menehould et se tassait sur l'ouest pour consolider von Hausen et, autant que possible, parer au projet de rupture sur lequel on avait été renseigné comme étant celui de l'ennemi.

L'ennemi marchait sur les talons de la IIe armée. Tandis que la Ire armée était bousculée sur la ligne Attichy-Soissons, ainsi que nous allons l'expliquer, l'armée Franchet d'Espérey débouchait sur la Vesle et emportait le passage, menaçant d'envelopper, par Muizon, le flanc droit du Xe corps. Von Bülow croit nécessaire « de faire évacuer par le Xe corps de réserve la position à l'ouest de Reims ». Peut-être même ne pourrait-on plus rester sur la ligne de l'Aisne à Berry-au-Bac. La retraite tournait au désastre.

« D'après tous les renseignements, il était hors de doute que tout l'effort ennemi tendait à se glisser entre la Ire et la IIe armée, à séparer ainsi définitivement ces deux armées et à rejeter ensuite la Ire armée vers l'ouest. »

Von Bülow dit lui-même qu'il avait l'intention de donner quelque repos aux troupes le 11 septembre. Impossible. Il faut déguerpir au plus vite. On envoie, en toute hâte, le VIIe corps sur la Vesle pour garder les passages et « recueillir la Ire armée ». Là doit rejoindre, à Braisne, la 13e division d'infanterie qui arrive de Maubeuge. On se hâte enfin d'utiliser l'arrivée prochaine de la VIIe armée von Heeringen. Les instructions générales du Grand Quartier général sont les suivantes : « Sa Majesté a ordonné que la VIIe armée, sous le colonel-général von Heeringen, sera placée d'abord sous les ordres du commandant en chef de la IIe armée. »



L'ABBAYE DE LONGPONT

On commençait à escompter l'entrée en ligne de cette réserve générale puissante, reposée par son voyage en chemin de fer, surexcitée par l'idée du rôle sauveur qui lui était attribué. Grâce à elle, les choses prendraient à bref délai une tournure nouvelle.

L'ennemi faisait un pas de plus et débouchait au nord de l'Aisne. Il avait percé avec de l'infanterie (divisions de réserve) *jusqu'à Amifontaine et avec sa cavalerie jusqu'à la Malmaison et à Sissonne*, c'est-à-dire au delà de la ligne du Chemin des Dames. Nous reviendrons sur ce dramatique épisode. Le massif de Saint-Gobain était tourné, la frontière franco-belge presque atteinte. L'armée allemande se trouvait plus que jamais en péril de rupture.

C'est alors qu'intervint, le 13 septembre, la double série de circonstances qui permit au front allemand de se reprendre, de se rejoindre

VIC-SUR-AISNE. — LA MAIRIE

de se consolider définitivement. Von Bülow en réclame tout l'honneur pour lui, dans ces termes :

« On ne pouvait s'opposer à la manœuvre de l'ennemi qu'en bouchant rapidement le trou existant entre la Ire et la IIe armée. On recourut aux éléments de la VIIe armée qui arrivaient :

« Ces éléments furent donc poussés en avant *à l'est de Laon* dès la nuit du 12 au 13 septembre ; ce fut la 28e brigade du VIIe corps de réserve renforcée par deux régiments de réserve d'artillerie de campagne nos 14 et 1 et par le 7e régiment de pionniers qui, le 13 septembre, résista dans un long et dur combat sur les hauteurs de Craonne-Hurtebise à la poussée de forces ennemies supérieures, jusqu'à ce que, à droite de cette brigade, le reste du VIIe corps de réserve et à gauche les premiers éléments du XVe corps d'armée aient pu intervenir.

« Une poussée de l'ennemi qui s'était produite dans la soirée du 13 septembre entre Brimont et Reims fut encore arrêtée par la 1re division d'infanterie de la Garde. Ainsi le trou commençait à se boucher à l'aile droite de von Bülow, et l'ennemi qui, de ce côté, avait percé jusqu'au camp de Sissonne, se vit obligé de ramener ses troupes en arrière pour éviter qu'elles ne fussent coupées (1). »

D'après von Bülow, le salut, en ces circonstances tragiques, était venu, pour l'armée allemande, de la présence d'esprit avec laquelle, sous son commandement, avaient été maintenues, malgré tout, les liaisons de la IIe armée avec la Ire armée d'une part et avec la IIIe armée d'autre part, et aussi de la décision avec laquelle on avait battu en retraite aussi loin qu'il le fallait pour pouvoir s'appuyer sur les lignes du Chemin des Dames et du massif de Laon où désormais les troupes arrivant de Maubeuge et celles venant de l'Est servaient

(1) *Mon rapport sur la bataille de la Marne*, par von Bülow, général feldmaréchal ; traduction Payot, p. 137.

de réserves générales et recueilleraient les corps épuisés de la grande armée d'invasion.

D'après von Tappen, chef du service des opérations au Grand Quartier général, les choses se seraient passées un peu différemment.

A partir du jour où, la grande retraite étant décidée, il y avait lieu de parer à la manœuvre de rupture tentée par le général Joffre :

« Le 13 septembre, écrit-il dans son *Mémoire*, apporta encore des nouvelles inquiétantes de la IIe armée contre laquelle l'ennemi ne ralentissait nullement ses attaques, persévérant dans son système d'envelopper le flanc droit. Situation difficile et à laquelle il fallait d'urgence porter remède. Ce remède ne pouvait être qu'une offensive de notre part. Pour cela, le chef du service des opérations (donc lui-même von Tappen), à qui parvenaient ces nouvelles, offrit au général quartier-maître qui remplaçait le chef d'état-major général malade, de l'accompagner aux quartiers généraux des Ve, IVe et IIIe armées, dont la situation sur une ligne de retraite moins lointaine était déjà assurée. Et il fut d'avis d'emprunter à chacune de ces armées un corps d'armée qui, jetés dans la brèche ouverte entre la Ire et la IIe armées, devaient changer la situation en notre faveur par une prompte offensive. Le 13 septembre soir, aux quartiers généraux des Ve, IVe et IIIe armées, les mesures nécessaires étaient prises ; elles le furent *par voie orale*, bien plus rapidement et plus sûrement que par écrit en ce moment où on manquait de téléphones, télégraphes et autres moyens de communications. Chacune de ces armées avait, avec plus ou moins de difficultés, dégagé un corps qui s'acheminait immédiatement vers la IIe armée. Il s'opérait ainsi un glissement de troupes très près en arrière du front, opération très difficile mais qui finit par s'exécuter. Au quartier général de la IIe armée, où nous nous rendîmes immédiatement, ces mesures furent accueillies avec une confiance entière. Le 14 septembre dans la matinée, le général quartier-maître (von Voigt-Retz) et le chef du service des opérations attendirent à la IIe armée l'éclaircissement de la situation, et ils purent, du fort de Fresnes, assister à la rupture uniquement par le feu de notre artillerie d'une attaque française venue de Reims. Vers midi, les attaques françaises étant arrêtées, l'auto nous conduisit par Vauxaillon (nord de Soissons) au quartier général de la Ire armée. Ici comme à la IIe armée, on s'expliqua clairement sur les vues du Grand Quartier général : offensive brusquée avec les trois corps nouveaux dans la brèche ouverte entre la Ire et la IIe armée.

Le 14 au soir, très tard, nous partîmes pour rentrer au Grand Quartier général à Luxembourg et nous y arrivâmes le 15 de bonne heure. Dans l'intervalle (c'est-à-dire le 14) le général quartier-maître (Voigt-Retz) avait été nommé au commandement du XIVe corps de réserve et le général von Falkenhayn avait pris la direction des services du chef de l'État-Major général de l'armée en campagne, à la place du colonel-général von Moltke, malade. »

FIN DU ONZIÈME VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

CHAPITRE XLVII
(*Suite.*)

LA DRAMATIQUE JOURNÉE DU 8 SEPTEMBRE

L'heure critique de la bataille de la Marne. — Les deux commandements à la veille des résolutions décisives. — La bataille oscille sur tout le front. — Le soldat français prend l'ascendant. — La reprise sur l'Ourcq le 8 septembre. — La bataille des communications et la bataille d'articulation. — La faute décisive de von Kluck... 1

CHAPITRE XLVIII

LA BATAILLE D'ARTICULATION DES DEUX MORINS A LA MARNE

Rôle de l'armée britannique, le 8 septembre ; elle s'avance vers la Marne. — Combats de la Trétoire et d'Orly contre la cavalerie de von der Marwitz. — Rôle de la 5e armée (Franchet d'Espérey). — De La Ferté-Gaucher à Château-Thierry. — L'affaire de Montmirail. — Le 10e corps en soutien de l'armée Foch. — La route n° 51 est dégagée. — Les Allemands n'ont plus qu'à déguerpir... ... ...

Pages.

CHAPITRE LI

LA CRISE SUPRÊME AUX MARAIS DE SAINT-GOND (9 SEPTEMBRE)

Liaison étroite entre la 5e et la 9e armée. — Les résolutions prises dans les deux armées allemandes, l'armée von Bülow et l'armée von Hausen, pour la journée du 9. — Derniers combats à la route n° 51. — La manœuvre de la 42e division. — Les marais de Saint-Gond et les Sommes dégagés. — Victoire de Fère-Champenoise. — Liaison avec la 4e armée. — Retraite allemande sur toute la ligne, le 9 au soir. — Fuite et désarroi... ... 111

CHAPITRE LII

LA BATAILLE DE VITRY-LE-FRANÇOIS (LE 8 ET 9 SEPTEMBRE)

Double action de l'armée Langle de Cary contre von Hausen et contre le duc de Wurtemberg. — Elle soutient Foch à gauche et Sarrail à droite. — La lutte pour la liaison. — On « se lie » en attaquant. — Mailly, Courdemanges, Sompuis, Vitry-le-François, Ecriennes... ... 146

CHAPITRE LIII

FIN DE LA BATAILLE POUR REVIGNY-VERDUN (8-11 SEPTEMBRE 1914)

La liaison entre la 4e et la 3e armée. — Le duc de Wurtemberg contre le corps Gérard. — La trouée de Revigny le 8 et le 9 septembre. — Le massif du Maurupt. — La manœuvre en fourche du Kronprinz le 8 et le 9. — L'intervention du 15e corps. — La bataille de l'Argonne. — Troyon en ruines. — La Vaux-Marie et la victoire de Sarrail (9-10 septembre). — Le 2e corps à Maurupt-le-Montoy. — Épisode suprême de la bataille de la Marne... ... 169

CHAPITRE LIV

LA RETRAITE ALLEMANDE ET LA POURSUITE FRANÇAISE (10-14 SEPTEMBRE 1914)

Ordres donnés pour la poursuite française. — Les trois objectifs de la poursuite : la manœuvre de pivot ; la manœuvre de rupture ; la manœuvre d'enveloppement. — Rôle de chacune des armées, de l'Ourcq à l'Argonne. — La retraite allemande. — Le Haut Commandement en déliquescence. — La concentration allemande sur la Vesle, l'Aisne et l'Argonne. — Les combats pour la poursuite et la retraite. — Le front se fixe ... 217

TABLE DES GRAVURES

Pages

Deux vues de Gué-à-Tresmes... 3
Meaux. — La rue Saint-Rémy... 4
Puisieux. — L'entrée du village... 5
Les abords de la ferme Mongloire... 6
Acy-en-Multien. — Vue générale... 9
La ligne de chemin de fer de Nanteuil-le-Haudouin à Ormoy ... 10-11
Sennevières. — L'entrée du village... 13
Une halte en campagne... 14
Les abords du Bois-du-Roi... 15
Etrepilly. — Un coin du cimetière... 16
Nanteuil-le-Haudouin. — La gare... 17
Pont sur le Petit-Morin, à la traversée des marais de Saint-Gond. ... 19
Deux vues de la ferme de Montgivroux... 21
Morains-le-Petit. — Les abords du village. ... 23
Fantassins dans une tranchée... 24
La plaine prise du bois d'Allemant... 25
Le prieuré de Saint-Gond dans les Marais... 27
La ferme Nozet... 31
Villeneuve-les-Charleville. — L'entrée du pays... 32
La route nº 51 qui va d'Épernay à Sézanne... 33
Normée. — L'entrée du village... 35
Connantre. — L'entrée du pays, près de l'église... 37
Soizy. — Les abords du village... 39
Villevenard. — Le lavoir... 40
Le château de Mondement ... 41
Fère-Champenoise. — Une vue de la ville... 43
Normée. — Le village et les tombes environnantes ... 45
Villeneuve-les-Charleville. — L'entrée du village... 47
Un poste d'observation... 48
La chapelle de Saint-Prix... 49
Mondement. — L'église et les tombes près du château. 51
Les hauteurs de Douy-la-Ramée... 54
Sennevières. — Une rue du village... 57
La route de Nanteuil-le-Haudouin à Bouillancy... 59
Transport d'un blessé... 60
Monthyon. — Les abords du village... 61
Bouillancy. — L'entrée du village... 63
Un convoi de corps d'armée... 64
Les hauteurs de Penchard, vues de Barcy... 65
Étrepilly. — Le village et la plaine environnante... 67
La râperie de Mongloire... 69
Bouillancy. — La mairie-école... 71
Le bois de Montrolles... 73
Sur la route de Barcy... 74
Villers-Saint-Genest. — Un coin du village... 75
Antilly. — Les abords du village... 77
Boullare. — La rue principale et l'église... 79
Guetteurs à leur poste... 80
Marcilly. — Le terrain autour du village... 81
La Gergogne à Fosse-Martin... 85

Pages

La vallée de la Gergogne, près d'Acy-en-Multien... 87
Acy-en-Multien. — Le village et l'église... 89
Barcy. — Tombe du commandant d'Urbal... 90
Les abords du bois de Montrolles ... 91
Forfry. — L'église... 94
Villeroy. — Tranchées françaises sur le bord de la route.. ... 95
La briqueterie de Brégy, près du plateau de Chambry... 97
Artillerie anglaise sur la Marne... 98
La Ferté-sous-Jouarre. — Pont de pierre détruit par les Anglais... 99
Forfry. — L'entrée du village... 101
La route de Saint-Soupplets à Marcilly... 103
Carrefour des routes de Penchard et de Brégy... 105
Barcy. — L'église... 106
Bas-Bouillancy. — Le château et la ferme... 107
Le canal de l'Ourcq, à Meaux... 109
Villevenard. — Les abords du village... 113
La plaine devant le Mont-Août... 115
Les abords de la ferme Nozet ... 117
Sézanne. —Une vue de la ville... 121
Canon lourd en batterie... 122
Cimetière français près de Lenharrée... 123
Ecury-le-Repos. — Traversée du village ... 125
Courtconnet. — Les abords du village... 127
Lenharrée. — Les abords et l'intérieur du village... 129
Charleville. — L'entrée de la ville... 131
Une rue de Fère-Champenoise après le bombardement. 133
Un poste d'observation au Mont-Août... 134
Vue générale de la ville de Sézanne... 135
Le talus de la vallée du Petit-Morin... 137
Le Ruthel. ... 139
Dragons en patrouille avec leurs mitrailleuses... 140
Panorama des lignes franco-allemandes autour de Mailly... ... 141
Le village de Mailly... 143
Aux abords de Trouan... 144
Mitrailleuses de dragons en avant du bois de l'*Arbre de justice* ... 145
La vallée de Sommesous... 147
Prisonniers du XIXe corps saxon capturés près de Courdemanges ... 151
Ligne de Bazancourt à Challerange... 153
L'église de Sommesous... 155
Les ruines de l'église d'Huiron... 156
Le village d'Huiron... 157
Tombes françaises dans la vallée de Sommesous... 159
Panorama de la région de Perthes... 161
Au bivouac dans les bois de Grenoble-Ferme... 163
Le canal de la Marne au Rhin près de Vitry-le-François ... 164
Les ruines du village de Perthes... 165

TABLE DES GRAVURES

Pages.

L'église et le cimetière de Perthes... 165
Relève d'infanterie dans un retranchement près de Sompuis. 166
Après la prise de la ferme de Galbodine... 167
Infanterie de ligne dans la plaine près de Valmy... 171
Territoriaux dans un retranchement près de Mauruptle-Montoy... 172
Villers-aux-Vents. — Le village après les bombardements 173
Le général Coutanceau, gouverneur de Verdun... 174
Verdun. — Une des portes et les fortifications après le bombardement. 175
La halte d'un convoi d'artillerie lourde en Argonne... 177
Beauzée-sur-Aire. — L'église 178
Louppy-le-Château. — L'église après le bombardement..... 179
Les autobus aux Islettes... 180
Bar-le-Duc. — La ville sur le bord de la Meuse... 181
L'église de Revigny... 182
Le fort de Troyon après sa destruction... 183
La route de Sainte-Menehould aux Islettes... 185
Clermont-en-Argonne. — L'église et la place de l'hôtel de ville après le départ des Allemands... 187
Le général Herr (au centre) passant la revue de ses troupes près de Verdun... 189
Malancourt. — Une cour du village..... 190
Les ruines de l'église de Louppy-le-Château... 191
Clermont-en-Argonne. — L'intérieur de la ferme de la Vaux-Marie 195
Un bivouac dans les bois de l'Argonne... 196
La ferme de la Vaux-Marie sur la route de Clermont-en-Argonne 197
Clermont-en-Argonne. — Ce qui reste de la maison dite « La maison de Sa Majesté » dans laquelle Guillaume Ier, Bismarck, de Moltke et von Roon décidèrent de livrer la bataille de Sedan et qu'occupait l'état-major allemand en 1914... 199
Harazée. — Chambre occupée par le Kronprinz avant la retraite de la Marne... 201
Le fort de Troyon après son bombardement... 203

Pages.

Clermont-en-Argonne. — Vue générale après le bombardement; en ligne droite, la route de Varenne... 205
L'église de Clermont-en-Argonne... 206
Après le premier bombardement du fort de Troyon (8 septembre 1914) 207
Un convoi en marche dans le bois de Hesse, près de Clermont-en-Argonne 209
Le lieutenant-colonel, bientôt général Malleterre... 210
L'église et les abords de l'église de Revigny... 211
Le fort de Brimont 213
Albert de Wurtemberg 214
Folembray. — Les ruines du château et de la verrerie... 215
Général von François 218
Reims. — Vue générale prise en 1914... 219
Le pont de Chavonne, dans la vallée de l'Aisne... 221
Mitrailleuse montée sur affût... 222
Von Moltke junior 224
Soissons. — La cathédrale pendant son bombardement. 225
Folembray. — Emplacement de l'ancienne école... 227
Soupir. — Les ruines de l'église... 229
Général von Strantz 230
Craonne. — Ce qu'il reste du village complètement détruit 231
Général von Heeringen 232
Brancardiers apportant un blessé dans le bois de la Gruerie 233
Arrivée de prisonniers allemands dans un village de la Marne 234
Belfort. — Vue générale et les abords de la ville... 235
Chauny. — Le village après le bombardement... 237
Belfort. — Le Lion de Belfort... 238
Soissons. — La crête de Pommiers, vue de Saint-Crépin. 239
Le pont sur l'Aisne à Œuilly 241
Le fort de la Malmaison... 243
Nanteuil-le-Haudouin. — Vue générale.... 244-245
Le général von Quast... 246
Les bords de l'Aisne à Berry-au-Bac... 247
Compiègne. — L'hôtel de ville... 249
L'abbaye de Longpont... 250
Vic-sur-Aisne. — La mairie... 251

CARTES

La bataille d'articulation (bataille de la Marne, le 8 septembre 1914, soir)... 28-29
La Marne à La Ferté-sous-Jouarre (carte au 80 000e)... 55
La Marne à Château-Thierry (carte au 80 000e)... 82-83
La bataille de rupture (les manœuvres décisives, positions le 8 septembre 1914, soir)... 114
Le début de la retraite allemande (rappel des positions le 6 septembre matin)... 118-119
La bataille de Langle de Cary (positions le 9 septembre, soir) 149
La bataille de la Marne dans l'Est (la suprême attaque du Kronprinz, 10 septembre 1914, matin)... 192-193
La retraite de von Kluck (9, 10, 11, 12 septembre 1914). 223
L'arrêt sur l'Aisne (positions le 14 septembre soir)... 240